

CLASSIQUES GARNIER

CERVANTÈS

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

I



LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

— PARIS —

Q1
96

AYUNTAMIENTO DE MADRID
Dep. S. Op. Internas
Sec. de Comunicaciones
02 FEB. 1993
Div. de Microfilm
DOCUMENTO MICROFILMADO



69/123428
70/745170
70/745172
71/73192
55/795559

AYUNTAMIENTO DE MADRID



0100767828

Ayuntamiento de Madrid

L'INGÉNIEUX HIDALGO
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE



DON QUICHOTTE

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR

MICHEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUCTION DE DELAUNAY

Revue, corrigée et augmentée d'une

NOTICE SUR LA VIE DE CERVANTÈS

PAR

ADRIEN GRIMAUX

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



CERVANTÈS

R. 22.951

NOTICE

SUR

LA VIE DE CERVANTÈS

Pendant longtemps on n'a eu que peu de renseignements sur la vie de Cervantès. Ses contemporains ne prirent pas la peine d'écrire la biographie d'un écrivain dont la haute valeur ne fut pleinement reconnue que longtemps après sa mort. Lui-même ne songea pas à laisser des mémoires, qui auraient eu cependant tout l'attrait d'un roman. Il se contenta de faire quelques allusions à diverses périodes de sa vie dans plusieurs de ses ouvrages.

Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle que don Vicente de los Rios, don Juan Antonio Pellicer, don Vicente Novella et quelques autres recueillirent des documents authentiques sur la vie si accidentée de Cervantès. Enfin, en 1819, en tête de l'excellente édition de *Don Quichotte* que publia l'Académie espagnole, don Martin Fernandez de Navarrete fit paraître une nouvelle *Vie de Miguel de Cervantès Saavedra*, pour laquelle il fit des recherches fort intéressantes qui fixèrent définitivement bien des points restés obscurs jusqu'à lui.

r.

a

C'est à cet excellent travail que sont empruntés la plupart des faits qui sont ici relatés succinctement.

C'est le 9 octobre 1547, que fut baptisé, dans l'église Sainte-Marie-Majeure de la ville d'Alcala de Henares, Miguel de Cervantès, l'immortel auteur de *Don Quichotte* et le premier des prosateurs espagnols.

Le lieu exact de sa naissance fut longtemps ignoré ; aussi, lorsque son nom devint célèbre, de longues années après sa mort, plusieurs villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Les documents les plus certains établissent le néant des prétentions de Madrid, de Séville, de Tolède, de Lucéna, d'Esquivias, d'Alcazar de San Juan et de Consuegra.

La famille de Cervantès était originaire de Galice, mais depuis plusieurs siècles elle était établie dans la Castille. Quelques membres de cette famille avaient suivi Ferdinand dans sa conquête de Baeza et de Séville, et eurent part à la distribution des terres qui se fit alors aux vainqueurs. Plus tard, le nom de Cervantès se retrouve parmi les conquérants du nouveau monde.

Un chevalier Juan de Cervantès, corrégidor d'Osuna vers 1530, eut pour fils Rodrigo de Cervantès, qui épousa, vers 1540, doña Leonor de Cortinas, dame noble née à Barajas. De ce mariage naquirent deux filles, Andrea et Luisa, puis deux fils, Rodrigo et Miguel. Suivant un usage assez commun, ce dernier ajouta à son nom patronymique celui d'une de ses bisaïeules, doña Juana Avellaneda, fille de don Juan Arias de Saavedra. Cette dame, qui vécut dans la seconde moitié du quinzième siècle, avait épousé don Diego de Cervantès, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques.

On ne sait rien de bien certain sur les premières années de Cervantès ; il est cependant fort probable que, né dans une ville d'université et doué lui-même de remarquables dispositions, il dut y faire ses premières études. Vers l'âge de onze ans, il vit jouer le célèbre Lope de Rueda, dont les talents déterminèrent chez lui une véritable vocation pour le théâtre et la poésie.

Quelques années plus tard, il étudia les humanités sous la direction d'un maître renommé, Juan Lopez de Hoyos, qui était né à Madrid. Aux obsèques de la reine Élisabeth de Valois, qui eurent lieu le 24 octobre 1568, ce professeur avait été chargé, par la municipalité de Madrid, de composer les allégories et les devises qui devaient orner le mausolée de la reine. Il se fit aider dans ce travail par ses meilleurs élèves, et Cervantès, qu'il appelle « son cher et bien-aimé disciple », vit plusieurs de ses compositions acceptées et louées par son maître.

C'est probablement à la même époque que Cervantès, encouragé par ces premiers essais, composa *la Filena*, petit poème pastoral, ainsi que quelques sonnets et autres poésies dont il fit mention dans son *Voyage au Parnasse*.

A l'occasion de la mort de l'infant don Carlos, qui ne précéda que de deux mois celle de la reine Élisabeth, le pape Pie V envoya en Espagne un prélat romain, Giulio Acquaviva, avec la mission de présenter à Philippe II ses compliments de condoléance pour ce funeste événement et de réclamer en faveur de certains droits ecclésiastiques méconnus par les ministres du roi dans le Milanais. Cette ambassade fut doublement désagréable à Philippe II, qui avait ordonné que personne ne lui parlât de la mort de son fils et qui soutint toujours ses droits régaliens contre les prétentions de la cour de Rome dans ses États d'Italie. Aussi, dès le 2 décembre, fit-il remettre au légat ses passeports, avec ordre de retourner de suite en Italie en passant par Valence et Barcelone. Cet insuccès n'empêcha pas d'ailleurs le légat d'être créé cardinal le 17 mai 1570. Durant son court séjour à Madrid, le futur cardinal, auquel Cervantès avait été présenté, avait pris le jeune poète en affection, et il l'emmena en qualité de *camarero*.

Ce voyage fut mis à profit par Cervantès, qui observa, avec une sagacité remarquable, les mœurs de la Cata-

logne et des provinces méridionales de la France; mais l'oisiveté du séjour de Rome ne tarda pas à lui peser, et dès l'année suivante il profita d'une occasion favorable pour embrasser la carrière des armes.

Le sultan Sélim II, violant les traités qu'il avait conclus avec la république de Venise, venait d'envahir en pleine paix l'île de Chypre. Les Vénitiens implorèrent le secours des princes chrétiens, et principalement celui du pape Pie V, dont les galères, promptement armées sous le commandement de Marc-Antoine Colonna, duc de Paliano, se réunirent à celles de l'Espagne et de Venise, et prirent, au commencement de l'été de 1570, la route du Levant. La mésintelligence des généraux alliés permit aux Turcs de s'emparer de Nicosie et d'étendre leurs conquêtes. Les escadres chrétiennes, ayant laissé passer l'occasion de secourir Chypre, furent séparées par les tempêtes et regagnèrent les ports d'où elles étaient sorties.

Parmi les troupes embarquées sur les galères espagnoles se trouvait la compagnie du capitaine Diego de Urbina, qui appartenait au régiment (*tercio*) de Miguel de Moncada. C'est dans cette compagnie que Cervantès fit sa première campagne comme simple soldat.

L'hiver se passa à pousser activement les préparatifs militaires contre les Turcs, et, le 20 mai 1571, fut signé le traité d'alliance entre le pape, le roi d'Espagne et la république de Venise. Par ce traité, don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, était nommé généralissime des forces des trois puissances.

Don Juan partit aussitôt de Madrid, réunit à Barcelone les régiments de don Lope de Figueroa et de don Miguel de Moncada, et s'embarqua pour Gènes où il entra le 26 juin avec quarante-sept galères. Les flottes combinées se réunirent à Messine, où l'on fit les derniers préparatifs. Cervantès fut embarqué avec sa compagnie sur la galère *Marquesa*.

Après avoir secouru Corfou, la flotte des alliés découvrit la flotte ennemie le 7 octobre, au matin, à

l'entrée du golfe de Lépante. L'action s'engagea aussitôt et se termina par la brillante victoire des armes chrétiennes.

Ce jour-là même, Cervantès était malade d'une fièvre intermittente ; mais, en dépit des exhortations de son capitaine et de ses camarades, il voulut combattre et sollicita même le poste le plus périlleux. Son désir fut satisfait, et, dans la sanglante mêlée qui eut lieu, il reçut trois coups d'arquebuse, dont deux à la poitrine et un à la main gauche qui fut brisée. Il fut toujours fier de ses blessures, reçues selon ses propres expressions, « dans la plus éclatante occasion qu'aient vue les siècles passés et présents, et que puissent espérer de voir les siècles futurs ».

Le mauvais état de la santé de Cervantès influa sur la gravité de ses blessures, et il dut rester six mois à l'hôpital de Messine. Il en sortit le 29 avril 1572, et fut incorporé dans une compagnie du régiment de don Lope de Figueroa.

Dans les années qui suivirent, Cervantès prit part à plusieurs expéditions maritimes. Il se trouva à la journée de Navarin, puis en 1573 à l'attaque de Tunis. Il revint avec son régiment à Palerme, alla ensuite en Sardaigne, à Gènes, en Lombardie, et enfin à Naples et à Messine, profitant de ses voyages pour visiter les principales villes de l'Italie et pour se perfectionner dans l'étude de la langue et de la littérature de ce pays.

Après une absence de six ans et demi, Cervantès désira revoir son pays et obtint un congé. Don Juan, qui l'avait souvent remarqué, lui donna une lettre de recommandation pour le roi, qu'il pria de confier à son protégé le commandement d'une compagnie. Don Carlos d'Aragon, duc de Sesa, vice-roi de Sicile, lui remit également, pour le roi et les ministres, des lettres de recommandation dans lesquelles il faisait l'éloge du vaillant soldat qui avait su se concilier l'estime de ses camarades et de ses chefs.

Muni de ces puissantes recommandations, Cervantès

s'embarqua à Naples sur la galère espagnole *El Sol* (le soleil), en compagnie de son frère aîné Rodrigo, qui avait fait, comme lui, les précédentes campagnes, de Pero Diez Carrillo de Quesada, général d'artillerie, et de divers autres officiers distingués qui retournaient également dans leur patrie. Malheureusement, le 26 septembre 1575, la galère tomba au milieu d'une escadre algérienne commandée par l'Arnaute (Albanais) Mami, « capitaine de la mer » ou amiral d'Alger. Après un combat acharné, la galère fut forcée de se rendre et fut conduite comme un trophée à Alger. Les captifs furent répartis entre les vainqueurs, et Cervantès échut au capitaine Dali-Mami, renégat grec, qui avait eu la plus grande part à la capture du navire espagnol.

Dès que ce capitaine eut trouvé sur Cervantès les lettres de don Juan d'Autriche et du duc de Sesa, il crut que son prisonnier était l'un des premiers gentilshommes d'Espagne. Espérant en obtenir une forte rançon, il le chargea de chaînes, le fit surveiller et le soumit à toutes sortes de tortures. C'était l'usage chez les corsaires barbaresques de traiter cruellement les prisonniers de distinction, dans le but de les obliger à renier leur foi ou à presser leurs parents et leurs amis d'envoyer promptement le montant de leur rançon.

Cervantès ne se laissa pas abattre par ces traitements barbares; il résolut de faire tous ses efforts pour recouvrer la liberté et pour la rendre en même temps à ses compagnons d'infortune. Il essaya d'abord d'aller par terre jusqu'à Oran, sous la conduite d'un Maure, qu'il avait gagné, mais qui l'abandonna dès le second jour. Cervantès et les autres fugitifs durent alors retourner à Alger, où ils furent soumis à une captivité plus rigoureuse.

Vers le milieu de 1576, quelques amis de Cervantès furent rachetés, entre autres l'enseigne Gabriel de Castañeda, qui se chargea de porter au père de Cervantès une lettre dans laquelle celui-ci dépeignait sa situation déplorable et celle de son frère.

Rodrigo de Cervantès, le père, engagea aussitôt tout son bien, le patrimoine de ses fils et les dots de ses deux filles, et il en envoya l'argent à Alger. Cette somme fut jugée insuffisante par Dali-Mami, dont l'avarice était grande et qui pensait pouvoir obtenir un plus haut prix de son captif. Cervantès put au moins racheter son frère Rodrigo en août 1577; il lui recommanda, dès son arrivée en Espagne, de faire expédier, soit de Valence, soit des îles Baléares, une frégate armée qui, venant aborder à un certain point convenu de la côte dans les environs d'Alger, pourrait le délivrer avec d'autres chrétiens. Pour que son frère pût exécuter plus facilement ce projet, il lui fit donner par don Antonio de Tolède et par don Francisco de Valence, tous deux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, des lettres pressantes pour les vice-rois des provinces maritimes.

Depuis longtemps Cervantès avait conçu ce plan d'évasion, et il avait déjà pris des mesures pour en assurer le succès. A trois milles à l'est d'Alger, sur le bord de la mer, le caïd Hassan, renégat grec, possédait un « jardin » ou maison de plaisance, dont prenait soin un de ses esclaves nommé Juan, natif de Navarre. Cet homme avait creusé, dans la partie la plus retirée du jardin, une espèce de grotte ou de souterrain dans lequel Cervantès fit cacher quelques chrétiens dès la fin de février de 1577. D'autres s'y rendirent successivement, de sorte qu'au moment du départ de Rodrigo pour l'Espagne, le nombre des réfugiés s'élevait déjà à quatorze ou quinze. Pour diriger cette petite république souterraine et subvenir à ses besoins, Cervantès, qui était resté chez son maître, dut déployer des talents extraordinaires. En outre du jardinier Juan, qui veillait à ce que personne n'approchât du jardin d'Hassan, il avait gagné un autre captif, appelé le Doreur, qui, tout jeune, avait abjuré la religion chrétienne pour y revenir ensuite. Celui-ci était chargé d'acheter les vivres et de les porter secrètement à la grotte. Quand Cervantès jugea que l'arrivée de la frégate devait être prochaine, il s'enfuit à son tour de

la maison de son maître et alla se réfugier dans la grotte, le 20 septembre.

La frégate si impatiemment attendue fut promptement équipée et mise sous le commandement d'un certain Viana, homme résolu et connaissant bien la côte barbaresque. Elle arriva en vue d'Alger le 28 septembre, et à la nuit elle s'approcha d'un endroit situé à peu de distance du jardin. Malheureusement, des Maures, ayant aperçu ce navire, donnèrent l'alarme, et Viana fut forcé de regagner la pleine mer. Peu après, il renouvela sa tentative, mais elle eut un résultat désastreux. L'équipage, surpris au moment où il débarquait, fut fait prisonnier, et ainsi échoua complètement ce plan d'évasion.

Privations et souffrances, les réfugiés avaient tout supporté patiemment dans l'espérance de se voir bientôt libres. Un événement imprévu vint leur ôter tout espoir. Le Doreur, en qui Cervantès avait mis toute sa confiance, abjura de nouveau la religion chrétienne, et le dernier jour de septembre il se présenta au dey d'Alger, Hassan Aga, auquel il révéla tout le complot. Ravi de cette nouvelle, qui lui permettait de s'emparer des fugitifs comme esclaves perdus, le dey envoya de suite des soldats pour arrêter les chrétiens.

Malgré la surprise, Cervantès put néanmoins prévenir ses compagnons qu'il prenait la responsabilité de tout. Et, en effet, tandis que les soldats garrottaient les fugitifs, Cervantès déclara à haute voix que lui seul était coupable du complot. Étonnés d'un aveu qui pouvait lui coûter la vie, les Turcs avertirent Hassan Aga de ce qui se passait. Le dey ordonna que les chrétiens fussent enfermés dans son baigne et qu'on lui amenât seulement leur chef. Cervantès fut donc enchaîné et conduit à pied au palais, au milieu des injures et des outrages de la populace.

Ni les flatteries ni les menaces du dey ne purent rien obtenir de Cervantès qui persista à s'accuser, sans vouloir nommer ni compromettre aucun de ses amis. Lassé de sa constance, le dey se contenta de s'approprier

tous les prisonniers et fit enfermer Cervantès dans son bagne.

Plusieurs des captifs furent réclamés par leurs maîtres et durent leur être rendus : c'est ainsi que Cervantès fut restitué à Dali-Mami, mais ce fut pour peu de temps, car le dey, croyant sans doute en obtenir une forte rançon, l'acheta au capitaine moyennant cinq cents écus.

Cet Hassan Aga était extrêmement avide, soupçonneux et féroce ; sa cruauté envers ses esclaves dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Mais rien ne pouvait abattre la force d'âme de Cervantès, qui mit à profit toutes les circonstances pour essayer de recouvrer la liberté. Dans le cours de l'année 1578, il parvint à envoyer à Oran un Maure, porteur d'une lettre adressée au général don Martin de Cordoba, gouverneur de cette ville qui appartenait alors à l'Espagne. Mais, au moment d'entrer dans Oran, cet émissaire fut arrêté et ramené à Alger. Le dey, ayant reconnu sur cette lettre la signature de Cervantès, fit empaler le Maure et condamna le signataire à recevoir deux mille coups de bâton ; heureusement Cervantès s'était fait dans l'entourage du dey quelques amis qui réussirent à empêcher l'exécution de cette sentence.

Cela ne le découragea pas. Au mois de septembre 1579, il fit la connaissance d'un renégat espagnol de Grenade, le licencié Giron, qui avait pris, en se convertissant, le nom d'Abderramen. Giron regrettait son abjuration et manifestait le désir de revoir sa patrie. Cervantès s'entendit avec lui pour préparer un nouveau projet de fuite. Par son intermédiaire, il traita avec deux marchands valenciens, établis à Alger ; ceux-ci avancèrent la somme de quinze cents doublons, avec laquelle Giron acheta une frégate de douze bancs de rameurs.

Cervantès avait prévenu secrètement soixante des principaux captifs de se tenir prêts à s'embarquer au premier signal. Au moment du départ, un misérable alla dénoncer le complot à Hassan Aga et fit échouer cette nouvelle tentative. Ce traître était un moine domi-

nicain, qui se nommait le docteur Juan Blanco de Paz.

Le dey jugea à propos de dissimuler, afin de pouvoir prendre les fugitifs sur le fait ; mais la nouvelle de la délation transpira, et les marchands valenciens s'effrayèrent, craignant de perdre à la fois leur fortune et leur vie. L'un d'eux, Onofre Exarque, offrit à Cervantès de le racheter et de l'embarquer immédiatement pour l'Espagne. Mais Cervantès était incapable de fuir le péril et de faire courir tant de risques à ses compagnons. Il refusa donc l'offre du marchand et le tranquillisa en lui affirmant que ni les tourments ni la mort ne pourraient le déterminer à dénoncer ses compagnons.

Cervantès, qui s'était enfui du bague, avait trouvé un refuge chez un de ses anciens camarades, l'enseigne Diego Castellano. Quelques jours après la dénonciation du complot, le dey fit publier l'ordre de rechercher son esclave, menaçant de mort quiconque lui donnerait asile. Craignant de compromettre son ami, Cervantès alla lui-même se présenter au dey, qui l'interrogea longuement et lui demanda le nom de ses complices. La corde au cou et les mains attachées, Cervantès ne se troubla point ; il déclara avec fermeté que lui seul avait formé ce projet et qu'il n'avait mis dans sa confiance que quatre gentilshommes qui avaient récemment recouvré leur liberté. Ses réponses furent si nobles qu'elles calmèrent l'irritation d'Hassan Aga, qui se contenta d'exiler au royaume de Fez le renégat Giron et de faire conduire Cervantès à la prison des Maures, où il le retint pendant cinq mois, chargé de fers aux pieds et aux mains.

Cette action si généreuse augmenta singulièrement l'estime que les chrétiens avaient pour Cervantès. La prudence et la sagacité que celui-ci avait montrées en ourdissant toutes ces conspirations, la constance et le courage avec lesquels il avait affronté par quatre fois le danger d'être empalé ou brûlé vif pour sauver ses compagnons, le rendirent si redoutable aux Maures qu'Hassan Aga craignit qu'il n'eût conçu le projet de soulever les vingt-cinq mille esclaves chrétiens qui se trouvaient

dans la Régence, et avec leur aide de détruire Alger. Que cette appréhension fût fondée ou non, la captivité de Cervantès était devenue pour Hassan une mesure de précaution, et il disait souvent que « pourvu qu'il tint sous bonne garde le manchot espagnol, il était tranquille pour sa capitale, ses esclaves et ses navires ».

Tandis que Cervantès ne cessait de conspirer pour recouvrer la liberté, ses parents s'occupaient à Madrid de la lui rendre par le moyen ordinaire du rachat. Son père, dont les ressources avaient été épuisées en 1577 par la rançon du fils aîné, sollicitait à Madrid pour obtenir l'appui de la cour. Malheureusement, sa mort vint interrompre ces démarches, qui furent reprises un peu plus tard par sa veuve et sa fille aînée, doña Andrea. Ayant appris le prochain départ de deux commissaires de l'ordre de la Sainte-Trinité, le père Juan Gil, procureur général de cet ordre, et le père Antonio de la Bella, qui étaient envoyés à Alger par Philippe II pour racheter quelques captifs, les deux femmes vinrent à Madrid et remirent à ces deux religieux trois cents ducats pour aider au rachat de Miguel de Cervantès.

Les pères rédempteurs arrivèrent à Alger le 29 mai 1580 et s'occupèrent aussitôt du rachat des captifs. Celui de Cervantès ne se fit qu'avec beaucoup de difficultés et coûta cinq cents écus d'or. Enfin, le 19 septembre, Cervantès fut rendu à la liberté.

Son premier soin fut de provoquer une enquête pour confondre son infâme délateur, le moine Juan Blanco de Paz, qui avait essayé de noircir sa conduite. Les témoignages les plus éclatants de douze des principaux gentilshommes espagnols qui se trouvaient en captivité, donnèrent la satisfaction la plus complète à Cervantès, dont ils proclamèrent hautement la vertu, la noblesse de caractère et le dévouement aux captifs.

Quand il fut en possession de ces précieux documents, il s'embarqua : on était alors à la fin d'octobre 1580. Dans la nouvelle du *Captif*, qui forme un des plus intéressants épisodes de *Don Quichotte*, il a décrit les

sensations qu'il éprouva en revoyant le sol de sa patrie après tant d'années d'absence.

Il resta peu de temps dans sa famille. Philippe II avait envahi et conquis le Portugal; seules les îles Açores restaient encore à soumettre. Cervantès reprit du service et alla rejoindre son frère aîné Rodrigo, qui continuait sa carrière militaire. Ils firent ensemble les campagnes de 1581, 1582, 1583; puis Cervantès se décida enfin à quitter une carrière dans laquelle sa main mutilée était un obstacle à son avancement.

Revenu dans la vie civile, Cervantès se maria, le 12 décembre 1584, avec doña Catalina de Palacios Salazar y Vozmediano, demoiselle noble de la petite ville d'Esquivias. C'est à elle qu'était dédié le poème pastoral la *Galatée*, qu'il venait de publier et dans lequel, outre sa fiancée, il avait peint, sous des noms de bergers, les principaux écrivains de l'époque.

Après la *Galatée*, Cervantès entreprit d'écrire pour le théâtre, et de 1584 à 1588 il composa plus de vingt pièces, dont quelques-unes seulement sont connues aujourd'hui. On lui a reproché de n'avoir apporté aucune amélioration au théâtre espagnol; mais on oublie qu'écrivant pour subvenir aux besoins de sa famille, il dut suivre les goûts du public, et que d'ailleurs il fut forcé de renoncer bientôt au théâtre qui venait d'être envahi par le grand Lope de Vega.

Serré de près par la misère, Cervantès suivit à Séville, en 1588, le conseiller des finances Antonio de Guevara, qui avait été nommé provéditeur de la flotte des Indes. C'est dans un modeste emploi de commis-saire des vivres que Cervantès vécut avec sa famille jusqu'en 1598, non sans beaucoup de tracasseries et quelques persécutions. Après la suppression de son emploi, il se fit agent d'affaires, et on le retrouve en 1603 installé à Valladolid, puis en 1606 à Madrid.

Ces occupations si contraires à son génie et la situation précaire dans laquelle il ne cessa de se trouver, ne purent le détourner de ses goûts littéraires. A Séville

il s'était lié avec tous les esprits distingués de la ville, et il y écrivit une grande partie de ses *Nouvelles*, qu'il ne publia que longtemps après.

C'est dans l'intervalle des cinq années qui s'écoulèrent entre son départ de Séville et son installation à Valladolid, qu'il paraît avoir composé la première partie du *Don Quichotte*. Cette période de sa vie est encore plus mal connue que les autres; ses biographes supposent qu'il l'employa en partie à parcourir les bourgs et villages de la Manche, dans lesquels il fut arrêté et emprisonné, probablement parce que sa verve railleuse s'était exercée trop librement sur le compte des susceptibles habitants d'Argamasilla.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, c'est le 26 septembre 1604 qu'il obtint le privilège du roi pour l'impression de *Don Quichotte*, dont la première partie parut au commencement de l'année suivante. Suivant l'usage, il chercha quelque haut personnage qui voulût bien en accepter la dédicace et le patronage. Don Alonso Lopez de Zuñiga y Sotomayor, septième duc de Béjar, fut sollicité par Cervantès; mais il refusa d'abord en apprenant quel était l'objet de ce livre. Loin de se décourager, Cervantès lui demanda la faveur d'en lire seulement un chapitre devant lui. Le duc y consentit, et au lieu d'un chapitre ce fut l'ouvrage entier que Cervantès dut lire pour satisfaire la curiosité de son noble auditoire. Le duc, revenu de ses préventions, daigna accepter la dédicace; mais, peu après, circonvenu par un moine de ses familiers, il oublia complètement son protégé d'une heure.

La haute valeur morale et le mérite littéraire du *Don Quichotte* sont aujourd'hui universellement reconnus. On lit encore, on lira probablement toujours cette œuvre qui va de pair avec les meilleures productions de l'esprit humain. Dès son apparition, l'ouvrage eut un grand succès, puisque la première partie fut réimprimée quatre fois dans l'année 1605 et que de nombreuses éditions faites à l'étranger le répandirent très rapide-

ment en Portugal, en France, en Italie et dans les Pays-Bas.

Le succès du *Don Quichotte* déclencha contre son auteur la colère des envieux et des écrivains qui se crurent l'objet des sarcasmes de Cervantès. On essaya, mais vainement, d'irriter contre lui Lope de Vega. Le grand poète ne se crut pas atteint par la critique modérée et courtoise que Cervantès avait faite de quelques-unes de ses comédies, et il n'hésita pas à faire l'éloge du romancier.

Un malheureux événement vint bientôt troubler la tranquillité de Cervantès. Pendant la nuit du 27 juin 1605, un chevalier navarrais de l'ordre de Saint-Jacques, don Gaspar de Ezpeleta, fut attaqué et grièvement blessé par un inconnu en voulant passer sur un petit pont de la rivière Esgueva, près duquel se trouvait la maison dont Cervantès occupait une partie. Aux cris poussés par la victime, il accourut avec le fils d'une voisine, la veuve du chroniqueur Esteban de Garibay, et tous deux le portèrent chez cette dame, où il mourut le surlendemain. Chose assez singulière, le juge chargé de l'enquête, supposant que don Gaspar de Ezpeleta pouvait bien avoir été tué dans une intrigue d'amour avec la fille ou la nièce de Cervantès, fit arrêter ces dames, Cervantès lui-même et sa sœur. Au bout de quelques jours, la famille arrêtée fut mise en liberté.

L'année suivante, en 1606, la cour quitta Valladolid pour revenir à Madrid. Cervantès l'y suivit et s'y fixa. Il se trouvait ainsi rapproché d'Alcala où étaient ses parents, et d'Esquivias où résidaient ceux de sa femme. Le séjour de la capitale lui permit de continuer son agence d'affaires et de poursuivre en même temps ses travaux littéraires.

En 1612, il publia douze *Nouvelles*, composées d'abord à Séville, mais remaniées depuis. Plus tard, deux autres intercalées dans le *Don Quichotte*, et une troisième inédite, s'ajoutèrent aux douze premières et formèrent le recueil des *Nouvelles exemplaires*, dans lesquelles l'au-

teur imite les grâces et l'élégance de Boccace, mais en évitant avec soin la liberté trop grande de son modèle.

En 1614, Cervantès fit paraître le *Voyage au Parnasse*, ouvrage dans lequel il loue tous les poètes espagnols dignes de ce nom et persille sans pitié les rimailleurs qui corrompaient la belle langue castillane. L'année suivante, il traita avec le libraire Villaroel pour publier huit de ses comédies et huit intermèdes, avec une spirituelle préface fort intéressante pour l'histoire du théâtre espagnol.

Ces divers travaux n'empêchaient pas Cervantès de travailler à la seconde partie du *Don Quichotte*, qui était sur le point d'être achevée, lorsqu'un auteur inconnu et inepte, selon l'expression de Navarrete, eut l'étrange audace de faire paraître une continuation de la première partie du *Don Quichotte*. Ce plagiaire, qui avait pris le pseudonyme d'Avellaneda, poussa même l'effronterie jusqu'à accabler Cervantès de grossières injures.

Lorsque Cervantès eut connaissance de ce livre, il en était au chapitre LIX de la seconde partie de son roman; il se hâta de l'achever, et au commencement de 1615 il sollicita la permission de l'imprimer, mais l'ouvrage ne put paraître qu'à la fin de l'année. Le succès de cette seconde partie ne fut pas moins grand que celui de la première. Cervantès ne put en jouir, car il était atteint de la maladie qui devait l'emporter peu après. Il mourut en effet le 23 avril 1616, dans sa soixante-neuvième année.

Il fut enterré à Madrid, dans un couvent de religieuses trinitaires, où sa fille, doña Isabel, était professe. Ce couvent fut abandonné en 1639 par ces religieuses qui allèrent s'établir dans une autre rue; sur son emplacement il y a eu tant de maisons construites, démolies, puis reconstruites, qu'il a été impossible de retrouver la trace de la sépulture de Cervantès.

On a perdu les deux portraits qu'avaient faits de lui ses amis Jauregui et Pacheco pendant son séjour

à Séville. Une copie du premier a seule été conservée. Elle répond parfaitement à la description que Cervantés lui-même a laissée de sa personne : « Celui que vous voyez ici avec un visage aquilin, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez recourbé, quoique bien proportionné, la barbe argentée (il n'y a pas vingt ans qu'elle était d'or), les moustaches grandes, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'en a plus que six, et encore sont-elles mal conditionnées et plus mal rangées, puisqu'elles ne correspondent pas les unes aux autres, le corps entre deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint clair, plutôt blanc que brun, un peu voûté des épaules, et non fort léger des pieds, c'est, dis-je, le portrait de l'auteur de la *Galatée* et de *Don Quichotte de la Manche*, de celui qui a fait le *Voyage au Parnasse* et d'autres ouvrages qui errent à l'abandon, peut-être même sans le nom de leur maître. On l'appelle communément Miguel de Cervantés Saavedra. »

Après sa mort, sa veuve publia son dernier ouvrage, les *Travaux de Persiles et Sigismonde*, roman qui se recommande surtout par l'élégance et la correction du style.

ADRIEN GRIMAUZ.

L'INGÉNIEUX CHEVALIER

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

LECTEUR DÉSŒUVRÉ,

Sans que j'en jure, tu croiras aisément que je voudrais que ce livre, enfant de mon esprit, fût le plus beau, le plus agréable, le plus spirituel qu'on puisse imaginer ; mais je n'ai pu contrevenir à la loi de la nature, qui veut que chaque être engendre son semblable. Que pouvait donc produire mon esprit stérile et mal cultivé, si ce n'est l'histoire d'un enfant sec, maigre, extravagant, plein d'étranges pensées, qui jamais ne sont venues à personne, tel enfin que doit être ce qui naît dans une prison, séjour incommode, où ne s'entendent que de tristes bruits ? Le repos, un séjour agréable, l'aménité des champs, la sérénité du ciel, le murmure des ruisseaux, la tranquillité d'esprit, voilà ce qui peut rendre fécondes les muses les plus stériles, et leur faire produire des fruits qui ravissent le monde et le comblent de satisfaction.

Un père a-t-il un fils laid et sans grâce aucune, l'amour qu'il porte à cet enfant lui met un bandeau sur les yeux et l'empêche de voir ses défauts. Il les prend pour des gentilles-
ses, et les vante à ses amis comme des traits d'esprit et de malice. Pour moi, qui, quoique je paraisse le père de don

i.

1

Quichotte, n'en suis pourtant que le père adoptif¹, je ne suivrai point le courant de l'usage, et je ne te supplierai pas, les larmes aux yeux, comme tant d'autres, de pardonner ou de dissimuler, très cher lecteur, les défauts que tu remarquerais en cet enfant. Tu n'es ni son parent, ni son ami ; tes pensées sont à toi, et tu as ton libre arbitre aussi bien que le plus huppé ; tu es dans ta maison, dont tu es le maître, ainsi que le roi l'est de ses revenus, et tu connais le proverbe : « Sous mon manteau je tue le roi. » Tu es donc exempt d'égards et d'obligations ; tu peux dire de cette histoire tout ce qu'il te plaira, sans crainte d'être puni et sans espoir d'être récompensé pour le bien que tu en pourras dire.

Seulement j'aurais voulu te la donner toute nue, sans les ornements d'un prologue, et sans tout cet accompagnement d'innombrables sonnets, épigrammes et éloges, qu'on a coutume de mettre en tête d'un livre² ; car je t'avouerai que, bien que cette histoire m'ait donné quelque peine à composer, la préface que tu lis m'en a coûté encore davantage ; souvent j'ai pris la plume pour l'écrire, et chaque fois je l'ai quittée, ne sachant ce que j'écrirais.

Un jour, entre autres, que j'étais ainsi en suspens, le papier devant moi, la plume à l'oreille, le coude appuyé sur ma table et la joue dans ma main, rêvant à ce que je pourrais dire, entre tout à coup un de mes amis ; c'était un homme d'esprit et de bon sens, qui, me voyant si rêveur, m'en demanda la cause : je lui dis sans détour que je pensais au prologue que j'avais à faire pour l'histoire de don Quichotte, mais que cette préface me donnait tant de peine que j'avais envie de n'en point faire, et même de ne point publier les grandes aventures d'un si noble chevalier. « Comment voulez-vous, ajoutai-je, que je ne sois pas inquiet de ce que dira cet antique législateur qu'on appelle le public, lorsqu'il verra qu'après tant d'années passées dans l'oubli le plus profond, je reparais, chargé d'années³, avec un ouvrage sec comme du

¹ *Padrastra*, beau-père.

² Cette coutume était alors générale, en France comme en Espagne.

³ Cervantes avait près de cinquante-huit ans lorsqu'il publia la première partie de *don Quichotte*. Son précédent ouvrage, la *Galatée*, avait paru en 1584.

jone, pauvre d'invention et de style, dépourvu de traits d'esprit, sans érudition, notes marginales ni remarques à la fin du livre ; tandis que je vois d'autres ouvrages, fabuleux et profanes, si remplis de sentences d'Aristote, de Platon et de toute la troupe des philosophes, que les lecteurs émerveillés en prennent les auteurs pour des hommes éloquents, érudits et profonds ? Et quand ces auteurs citent la sainte Écriture, ne les prendrait-on pas pour autant de saints Thomas et autres docteurs de l'Église ? Ils le font d'ailleurs avec tant de bienséance qu'après avoir dépeint un parfait libertin, ils font, à la page suivante, un petit sermon chrétien, si joli que c'est plaisir de le lire ou de l'entendre. Mon livre doit se passer de tout cela, car je n'ai ni notes à mettre en marge, ni remarques à placer à la fin, et je ne sais même pas quels auteurs j'ai suivis ; aussi je ne puis les citer par ordre alphabétique, en tête de l'ouvrage, selon l'usage de mes confrères, en commençant par Aristote et en finissant par Xénon, Zoïle ou Zeuxis, bien que l'un fût un critique hargneux, et le second un peintre. Mon livre n'aura pas non plus de sonnets qui lui servent d'introduction, du moins de sonnets dont les auteurs soient des ducs, des marquis, des comtes, des évêques, des grandes dames ou des poètes célèbres ; quoique je sache bien que si j'en demandais à deux ou trois officiers de mes amis, ils m'en donneraient de tels que ne les égaleraient point ceux des personnages les plus renommés de l'Espagne. Enfin, mon cher ami, poursuivis-je, j'ai résolu que le seigneur don Quichotte demeure enseveli dans les archives de la Manche, jusqu'à ce que le ciel lui envoie quelqu'un qui l'enrichisse de toutes les choses qui lui manquent, car je me sens incapable d'y remédier par mon insuffisance et mon peu de littérature. D'ailleurs, je suis naturellement paresseux de me mettre en quête d'auteurs qui disent ce que je saurais bien dire sans eux. C'est de là que vient la préoccupation où vous m'avez trouvé et qui est suffisamment justifiée par ce que je vous ai dit. »

A ces mots, mon ami se frappa le front avec la main, et, partant d'un grand éclat de rire : « Parbleu, frère, dit-il vous venez de me tirer d'une erreur où j'étais resté depuis

que je vous connais. Je vous avais toujours cru un homme prudent et avisé dans toutes vos actions, mais je vois bien à présent qu'il y a autant de distance entre cet homme et vous qu'il y en a entre le ciel et la terre. Comment est-il possible qu'un aussi bon esprit que le vôtre, et si accoutumé à surmonter de plus grandes difficultés, puisse se trouver arrêté par des choses de si peu d'importance, et auxquelles il est si facile de remédier? Cela ne vient point, à la vérité, d'un défaut d'habileté, mais d'un excès de paresse et d'une insuffisance de réflexion. Voulez-vous savoir si ce que je dis est vrai? Eh bien, écoutez-moi, et vous verrez comment, en un clin d'œil, je vais dissiper toutes ces difficultés et combler toutes ces lacunes qui, dites-vous, vous arrêtent, et dont vous êtes effrayé au point de renoncer à faire paraître l'histoire de votre fameux don Quichotte, lumière et miroir de toute la chevalerie errante. — Dites-moi donc, répliquai-je en l'entendant parler ainsi, comment vous remplirez ce vide que je redoute, comment vous débrouillerez ce chaos où je demeure confondu? — La première chose qui vous arrête, répondit-il, c'est que vous n'avez point de sonnets, d'épigrammes, d'éloges faits par des personnes graves et titrées, pour mettre en tête de votre livre. Le remède est facile : prenez la peine de les faire vous-même ; vous pourrez ensuite les baptiser du nom qu'il vous plaira, en les attribuant ou au prêtre Jean des Indes¹ ou à l'empereur de Trébizonde. On dit qu'ils furent d'excellents poètes ; mais quand bien même il n'en serait rien, et que des pédants ou des bacheliers viendraient vous mordre par derrière et contesteraient cette vérité, ne vous en souciez non plus que d'un maravédis : car cela fût-il un mensonge avéré, on ne coupera point la main qui l'aura écrit.

» Quant à citer en marge les livres et les auteurs dont vous aurez tiré pour votre histoire des passages ou des sen-

¹ Oungh-Khan était, vers la fin du xiii^e siècle, le chef de la tribu mongole des Kéraités. Des missionnaires nestoriens, qui prétendaient l'avoir converti au christianisme, lui donnèrent ce nom de *prêtre Jean*, qui, durant tout le moyen âge, a été célébré par d'innombrables légendes. — L'empire de Trébizonde, fondé en 1204, par Alexis Comnène, fut détruit en 1462 par le sultan Mahomet II.

tences, vous n'avez qu'à faire venir à propos quelques traits de latin que vous sachiez par cœur ou du moins qui vous coûtent peu de peine à trouver. Par exemple, en parlant de liberté et d'esclavage, vous mettrez :

Nobis ne pro toto libertas venditur auro,

et vous citerez en marge Horace, ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la mort, ce passage se présente aussitôt :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.

S'il s'agit de la bienveillance et de l'amour que Dieu nous ordonne d'avoir pour nos ennemis, recourez à l'Écriture sainte, ce que vous pouvez faire avec un peu de soin, et citez les paroles de Dieu même : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros*. Si vous parlez de mauvaises pensées, appuyez-vous sur ce passage de l'Évangile : *De corde exeunt cogitationes malæ*. Et s'il est question de l'instabilité des amis, Caton vous fournira son distique :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

« Avec ces petits traits de latin et quelques autres du même genre, on vous tiendra au moins pour un lettré, ce qui n'est en ce temps-ci ni d'un petit honneur ni d'un mince profit.

» Quant aux notes à placer à la fin du livre, vous pouvez le faire en toute assurance de cette manière : Si dans votre histoire vous avez à parler de quelque géant, faites en sorte que ce soit du géant Goliath. Alors, sans beaucoup de peine, vous aurez une longue annotation, car vous direz : Le géant Goliath ou Goliath était un Philistin, que le berger David tua d'un coup de pierre dans la vallée de Térébinthe, ainsi qu'il est écrit au livre des Rois ; et vous citerez le chapitre. Pour montrer que vous êtes versé dans les lettres et dans la cosmographie, faites en sorte de nommer le Tage dans votre histoire et vous aurez ainsi l'occasion de faire une autre excellente remarque, en mettant que le fleuve du Tage fut ainsi nommé par un ancien roi d'Espagne; qu'il a sa source en tel lieu,

qu'il va se perdre dans l'Océan, après avoir baigné les murs de la célèbre ville de Lisbonne ; qu'il passe pour rouler des sables d'or, etc. Si vous parlez de voleurs, je vous donnerai l'histoire de Cacus, car je la sais par cœur. Est-il question de courtisanes : l'évêque de Mondognedo vous prêtera Lamie, Laïs, Flora, et ces remarques vous feront une grande réputation. S'il s'agit de femmes emportées, Ovide fournira Médée. Sont-ce des enchanteresses : vous avez Calypso dans Homère, Circé dans Virgile. Parlez-vous de vaillants capitaines : Jules-César s'offre lui-même dans ses *Commentaires*, et Plutarque vous donnera mille Alexandres. Voulez-vous parler d'amour : pour peu que vous sachiez quelques mots d'italien, vous en trouverez dans Léon l'Hébreu autant qu'il vous en faudra ; et si vous ne voulez point aller à l'étranger, vous avez chez vous *l'Amour de Dieu*, de Fonseca, où vous trouverez tout ce que le plus ingénieux et vous-même pouvez désirer sur cette matière. En un mot, tâchez seulement de citer ces noms ou de mentionner ces histoires dont je viens de vous parler, et laissez-moi le soin des notes et des commentaires ; je vous promets de remplir les marges de votre livre et encore quatre feuilles à la fin.

» Venons maintenant à ces citations d'auteurs que font les autres ouvrages, et qui manquent dans le vôtre. Il est facile de combler cette lacune : vous n'avez qu'à chercher un livre où se trouve une liste complète des auteurs, depuis A jusqu'à Z, comme vous dites, et cette liste alphabétique, vous la mettez dans votre livre. Et en supposant que l'on vienne à découvrir la supercherie, par suite du peu d'utilité que vous pouviez tirer de tous ces auteurs, qu'importe ? il se trouvera peut-être des gens assez simples pour croire que vous les avez tous mis à contribution dans votre histoire ; et, quand ce long catalogue d'auteurs ne servirait à autre chose, il donnera toujours une certaine autorité à votre ouvrage ; d'ailleurs, personne ne s'avisera de vérifier si vous les avez suivis ou non, parce que personne n'a intérêt à cet examen.

» Mais, disons mieux : si je ne me trompe, votre livre n'a aucun besoin de toutes ces choses que vous dites lui manquer, puisqu'il n'est qu'une longue satire contre les livres de che-

valerie qu'Aristote n'a jamais connus, dont saint Basile n'a rien dit, et dont Cicéron n'a pas eu la moindre idée. D'ailleurs, ses inventions extravagantes et fabuleuses n'ont rien de commun avec les exigences de la stricte vérité, ni avec les observations de la science astrologique. Les mesures de la géométrie lui importent aussi peu que la réfutation des arguments dont se sert la rhétorique. N'ayant à prêcher personne, il ne doit pas mêler le profane avec le divin, ce qui est une sorte de mélange dont doit se garder tout esprit chrétien. La seule règle à suivre, c'est de bien imiter dans vos descriptions; plus l'imitation sera parfaite, plus l'ouvrage sera bon; et, puisque vous n'avez d'autre but que de détruire la réputation et l'autorité qu'ont dans le monde et parmi le vulgaire les livres de chevalerie, vous n'avez que faire d'aller mendier des sentences aux philosophes, des conseils à la sainte Écriture, des fables aux poètes, des discours aux rhéteurs, ou des miracles aux saints. Tâchez tout simplement que vos termes soient expressifs, honnêtes et bien disposés; que le discours soit vif, les périodes harmonieuses; que votre intention se découvre partout, autant qu'il sera possible, en exprimant vos pensées sans équivoque et sans obscurité. Faites que la lecture de votre histoire inspire la joie aux mélancoliques et augmente celle de l'homme gai, que l'ignorant ne s'en ennueie point, que l'habile admire l'invention, que les gens graves ne la méprisent pas, et que les sages ne lui refusent pas leurs louanges. En un mot ne perdez point de vue qu'il s'agit de ruiner l'édifice peu solide de ces livres de chevalerie, que beaucoup de gens détestent, que beaucoup plus encore admirent. Si vous en venez à bout, vous n'aurez pas peu fait. »

J'avais écouté dans un profond silence le discours de mon ami, et ses raisons firent tant d'impression sur moi que je les tins pour bonnes sans autre discussion, et que je résolus même de m'en servir pour composer ce prologue, où tu reconnaîtras, cher lecteur, et le grand sens de mon ami, et ma bonne fortune d'avoir rencontré si à point un tel conseiller; tu y trouveras de plus ton propre avantage, puisque tu auras, dans tout son ingénuité et sans détours, l'histoire du fameux don Qui-



chotte de la Manche, qui, parmi tous les habitants du canton de Montiel, a la réputation d'avoir été l'amant le plus chaste et le plus vaillant chevalier qu'on ait vu depuis longtemps dans ces contrées.

Je ne veux point exagérer le service que je te rends en te faisant connaître un si célèbre et si digne chevalier; mais je désire que tu me saches gré de t'avoir fait connaître le fameux Sancho Pança, son écuyer, dans la personne duquel je crois avoir réuni toutes les qualités qui conviennent aux écuyers et qui sont éparses dans l'immense fatras des livres de chevalerie. Sur ce, lecteur, Dieu te maintienne en santé, et qu'il ne m'oublie pas. Adieu!

CHAPITRE PREMIER

DE LA CONDITION ET DES OCCUPATIONS DU FAMEUX DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

Dans un village de la Manche¹, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, roussin maigre et chien courant. Un pot-au-feu, où il entrait plus de viande de vache que de mouton; une vinaigrette presque tous les soirs; le vendredi des lentilles, des abatis de bétail² le samedi, et quelque pigeonneau en plus les dimanches, consumaient les trois quarts de son revenu. Le reste était réservé pour la dépense des habits, qui consistaient en un pourpoint de drap fin, des chausses de velours et des pantoufles de même étoffe, pour les jours de fête; et, pour les autres jours, un bon habit de drap du pays. Il avait chez lui une gouvernante qui passait la quarantaine, une nièce qui n'avait pas vingt ans, et un valet qui servait également à la maison et aux champs, pansait le roussin et taillait la vigne. L'âge de notre hidalgo frisait la cinquantaine; il était de complexion robuste, sec de corps, long de taille, maigre de visage, et de plus fort matineux et grand chasseur. On s'est plu à lui donner le surnom de Quixada ou Quesada; mais les auteurs qui ont parlé de lui ne sont pas d'accord sur ce point. Cependant les conjectures les plus probables sont qu'il s'appelait Quijana. Mais cela importe peu à notre histoire: il suffit que dans le récit on ne s'écarte pas d'un point de la vérité. Or, il faut savoir que, les jours où notre hidalgo était oisif, c'est-à-dire à peu près toute l'année, il se livrait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de

¹ Ce village de la Manche que Cervantes ne veut pas nommer, est Argamasilla d'Alba, où il avait été détenu.

² Ceci se rapporte à une coutume de la Manche, qui dura jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Toutes les semaines, les bestiaux morts étaient soigneusement désossés; les extrémités et les os de ces animaux servaient à faire un bon di, seule viande dont l'usage fut permis le samedi.

plaisir et de goût qu'il en oublia presque entièrement la chasse et jusqu'à l'administration de son bien : il en vint même à pousser la curiosité et l'extravagance au point de vendre plusieurs arpents de bonnes terres pour acheter des romans de chevalerie, et il emplit sa maison de tous ceux qu'il put trouver.

De cette grande quantité de livres, aucun ne lui plaisait autant que les ouvrages du célèbre Feliciano de Silva¹. La clarté de sa prose l'enchantait, et ses obscurs galimatias lui semblaient des perles. Il admirait surtout ces lettres d'amour et de défi, où se trouvaient souvent des phrases comme celle-ci : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit tellement ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté*, et cet autre passage incomparable : *Les hauts cieux, qui de votre divinité divinement avec les étoiles vous fortifient, et vous font méritante des mérites que mérite votre grandeur*. Avec ces belles phrases, notre pauvre gentilhomme perdait le jugement : il passait les nuits et mettait son esprit à la torture pour les comprendre, pour en trouver le sens, ce que n'aurait pu faire Aristote lui-même s'il fût ressuscité tout exprès pour cela. Il ne s'accommodait cependant pas des blessures que don Bélianis faisait et recevait, s'imaginant que, quelque excellents que pussent être les chirurgiens qui le pensaient, il était difficile néanmoins qu'il n'eût le visage et tout le corps couverts de balafres et de cicatrices. Cependant, il louait fort l'auteur d'avoir terminé son livre par la promesse de finir cette interminable aventure, et souvent le désir lui vint de prendre la plume pour l'achever lui-même. Il l'aurait fait sans doute, et même avec succès, si des pensées plus importantes ne l'en avaient constamment détourné. Maintes fois il avait disputé avec le curé de son village, homme instruit et gradué à Siguenza², sur la question de savoir lequel avait été le meilleur

¹ L'ouvrage de Feliciano de Silva, dont Cervantes se raille dans les lignes suivantes, a pour titre : *la Coronica de los muy valientes caballeros don Florisel de Niquea y ei fuertes Anawartes...* (Valladolid, 1532), et a été réimprimé un grand nombre de fois.

² Ceci est une ironie. Les deux grandes universités d'Espagne étaient, du temps de Cervantes, celles de Salamanque et d'Alcala de Henares.

chevalier, de Palmérin d'Angleterre ou d'Amadis de Gaule. Mais maître Nicolas, le barbier, soutenait que nul n'approchait du chevalier de Phébus et que, si quelqu'un pouvait lui être comparé, ce ne pouvait être que don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, parce qu'il savait s'accommoder de tout, et n'était pas un délicat et un pleureur comme son frère, à qui, du reste, il ne cédait en rien pour la vaillance.

En un mot, notre hidalgo s'acharna tellement à sa lecture qu'il y passait les nuits et les jours tout entiers, si bien qu'à force de veiller et de lire, il se dessécha le cerveau, au point d'en perdre le jugement. Son imagination se remplit de tout ce qu'il avait lu dans ses livres, et il ne rêvait plus qu'enchantements, querelles, défis, batailles, blessures, déclarations, amours, tourments et autres extravagances. Toutes ces rêveries lui entrèrent tellement dans l'esprit qu'il les prit pour la vérité même, et qu'il n'y eut plus pour lui d'histoire plus certaine dans le monde. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait été sans doute un bon chevalier, mais qu'il ne pouvait entrer en comparaison avec le chevalier de l'Ardeute Épée, qui, d'un seul revers, avait pourfendu deux énormes et farouches géants. Il estimait davantage Bernard del Carpio, parce qu'à Roncevaux celui-ci avait mis à mort Roland l'enchanté, en se servant de l'artifice d'Hercule qui étouffa entre ses bras Antée, le fils de la Terre. Il disait grand bien du géant Morgan, qui, quoique issu de cette race de géants où tous sont orgueilleux et insolents, était cependant affable et bien élevé. Mais son héros par excellence était Renaud de Montauban, surtout quand il se le représentait sortant de son château pour détrousser les passants, ou lorsque, par delà le détroit, il allait voler, cette idole de Mahomet, qui était toute d'or, à ce que rapporte l'histoire. Quant au traître Ganelon¹, pour lui pouvoir administrer une volée de coups de pieds, il eût donné de bon cœur sa gouvernante et même sa nièce par-dessus le marché.

Enfin, ayant tout à fait perdu l'esprit, il donna dans la

¹ Celui des douze pairs de Charlemagne, à la trahison duquel, selon les légendes populaires, serait due la défaite de l'armée dans les gorges de Roncevaux.

plus étrange idée dont jamais fou se soit avisé. Il lui parut convenable et nécessaire, autant pour le service de son pays que pour sa propre gloire, de se faire chevalier errant, de s'en aller par le monde, avec son cheval et ses armes, chercher les aventures, et de faire tout ce que pratiquaient les chevaliers errants, redressant toute espèce de torts et s'exposant à tant de dangers qu'il acquerrait, en les surmontant, une éternelle renommée. Le pauvre fou se voyait déjà, de par la valeur de son bras, le front ceint de la couronne de l'empire de Trébizonde. Plein de ces agréables pensées et entraîné par le singulier plaisir qu'il y trouvait, il se hâta de mettre son projet à exécution. La première chose qu'il fit fut de fourbir les pièces d'une armure qui avait appartenu à ses bisaïeux et qui, rongée par la rouille, moisissait depuis des siècles oubliée dans un coin. Il les nettoya et les redressa du mieux qu'il put; mais il s'aperçut qu'il manquait à cette armure une chose importante, et qu'au lieu d'un heaume complet elle n'avait qu'un simple morion. Il suppléa à ce défaut par son industrie : avec du carton, il fit une espèce de demi-salade qui, emboîtée avec le morion, ressemblait à une salade entière. Il est vrai que, pour essayer si elle était solide et à l'épreuve, il tira son épée et lui en porta deux coups; le premier détruisit en un moment l'ouvrage d'une semaine. La facilité avec laquelle il l'avait mise en pièces ne laissa pas de lui déplaire, et, pour s'assurer contre un tel péril, il se mit à rajuster son casque en le garnissant en dedans de petites bandes de fer; de la sorte, il fut satisfait de sa solidité et, sans vouloir faire d'autre expérience, il le tint pour un casque à visière de la plus fine trempe.

Il alla voir ensuite son roussin, et, quoique l'animal eût plus de javarts que de membres, et plus chétive apparence que le cheval de Gonela¹, qui n'avait que la peau et les os², il lui sembla qu'il surpassait et le Bucéphale d'Alexandre et le Babieca du Cid. Il passa quatre jours à chercher quel nom il lui donnerait, car, se disait-il, il n'était pas juste qu'un si bon cheval d'un chevalier aussi renommé n'eût pas un nom

¹ Bouffon du duc Borso de Ferrare, qui vivait au xv^e siècle.
Qui tantum pellis et ossa fuit (Plaute, *Aulularia*.)

connu. Aussi, essayait-il de lui en composer un qui pût faire connaître ce qu'il avait été avant d'appartenir à un chevalier errant, et ce qu'il était alors. Il convenait, en effet, que le maître ayant changé d'état, le cheval changeât aussi de nom, et qu'il en prit un pompeux et retentissant, ainsi qu'il convenait à sa nouvelle profession. Aussi, après avoir formé une quantité de noms, tour à tour effacés, rognés, allongés, défaits et refaits dans sa mémoire et son imagination, il en vint à la fin à l'appeler *Rossinante*, nom qui lui sembla distingué, sonore, exprimant parfaitement ce que le cheval avait été et ce qu'il serait toujours à l'avenir, la première de toutes les rosses du monde.

Après avoir donné à son cheval un nom si fort à son goût, il voulut s'en donner un à lui-même ; il passa huit autres jours à y rêver, et se nomma enfin *don Quichotte*. C'est de là, comme on l'a déjà dit, que les auteurs de cette véridique histoire ont pris occasion d'affirmer qu'il devait se nommer Quijada et non Quesada, comme d'autres l'ont prétendu. Mais, se souvenant que le vaillant Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler Amadis tout court, qu'il avait ajouté à son nom celui de sa patrie pour la rendre célèbre, et s'était appelé Amadis de Gaule, il voulut aussi, en bon chevalier, ajouter à son nom celui de son pays, et il se nomma *don Quichotte de la Manche*. Il pensait par là faire connaître clairement et sa race et sa patrie, qu'il honorait en lui empruntant son surnom.

Ayant donc nettoyé ses armes, fait de son morion une salade, donné un nom à son cheval et changé le sien propre comme dans la confirmation, il lui parut qu'il ne lui manquait plus rien que de chercher une dame dont il deviendrait amoureux, car un chevalier errant sans amour est un arbre sans feuilles et sans fruits, un corps sans âme. Il se disait : « Si pour la punition de mes péchés, ou plutôt par bonne fortune, je viens à rencontrer quelque géant, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, et que je le renverse du premier coup ou que je le fende par le milieu du corps, qu'enfin je le vainque et le réduise à merci, ne sera-t-il pas bon d'avoir à qui l'envoyer en présent, afin qu'entrant et se

mettant à genoux devant ma douce maitresse, il lui dise d'une voix humble et soumise : « Je suis le géant Caraculiambro, » seigneur de l'île Malindranie, qu'a vaincu en combat singulier le jamais assez loué chevalier don Quichotte de la Manche, lequel m'a ordonné de me présenter devant Votre Grâce, pour que Votre Grandeur dispose de moi selon son bon plaisir. » Oh ! combien notre bon chevalier se réjouit quand il eut fait ce discours, et plus encore lorsqu'il eut trouvé à qui donner le nom de sa dame ! Ce fut, à ce que l'on croit, une jeune paysanne de bonne mine, d'un village voisin, et dont il avait été quelque temps amoureux, bien qu'elle n'en eût jamais rien su ou qu'elle n'y eût fait aucune attention. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo, et ce fut à elle qu'il jugea bon de donner le titre de dame de ses pensées ; puis, lui cherchant un nom en rapport avec le sien, et qui fût presque celui d'une princesse ou d'une grande dame, il finit par l'appeler *Dulcinée du Toboso*, parce qu'elle était native de ce village. Ce nom était, à son avis, harmonieux, distingué et significatif, comme ceux qu'il avait donnés à son cheval et à lui-même.

CHAPITRE II

DE LA PREMIÈRE SORTIE DE DON QUICHOTTE.

Ces préparatifs terminés, notre chevalier ne voulut pas différer davantage à mettre à exécution son projet. Il était aiguillonné par la pensée du préjudice que causerait au monde un plus long retard, tant il pensait avoir d'offenses à venger, de torts à redresser, d'injustices à réparer, d'abus à corriger, de dettes à acquitter. Aussi, sans faire part à personne de ses projets, sans être vu d'âme qui vive, un beau matin avant le jour (c'était un des plus chauds du mois de juillet), il s'arma de toutes pièces, monta sur Rossinante, après avoir coiffé sa mauvaise salade, embrassa son écu, prit sa lance et par la fausse porte d'une basse-cour sortit dans la campagne tout joyeux de voir avec quelle facilité commençait l'exécution d'un si beau dessein. Mais, à peine se vit-il dans la cam-

pagne qu'un terrible scrupule l'assaillit, et il s'en fallut de peu qu'il n'abandonnât l'entreprise commencée. Il se ressouvint qu'il n'était pas armé chevalier et que, d'après les lois de la chevalerie, il ne pouvait ni ne devait se mesurer avec aucun chevalier. et que, même le fût-il, il devait, comme nouveau chevalier, porter des armes blanches sans devise sur l'écu, jusqu'à ce qu'il en eût gagné une par sa valeur. Ces réflexions le firent hésiter dans son projet; mais sa folie l'emportant sur toutes raisons, il résolut de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrerait, à l'imitation de beaucoup d'autres qui avaient agi de la sorte, ainsi qu'il l'avait lu dans les livres qui l'avaient mis en cet état. Quant aux armes blanches, il prétendait si bien nettoyer les siennes, à la première occasion, qu'elles deviendraient plus blanches qu'une hermine. S'étant ainsi mis l'esprit en repos, il poursuivit sa route, sans en prendre d'autre que celle qu'il plut à son cheval de suivre, car il croyait que c'était en cela que consistait l'essence des aventures.

Tout en cheminant, notre nouvel aventurier se parlait à lui-même et disait : « Qui peut douter que dans les temps à venir, quand on publiera la véridique histoire de mes exploits fameux, le sage qui la doit écrire ne commence de la sorte le récit de ma première et si matinale sortie : A peine le blond Phébus avait-il déployé sur la vaste surface de la terre immense les tresses d'or de sa superbe chevelure, à peine les petits oiseaux nuancés de mille couleurs avaient-ils salué de leurs langues agiles, dans une douce et suave harmonie, la venue de l'Aurore au teint rosé, qui, laissant la couche moelleuse de son jaloux époux, se montrait aux mortels du haut des balcons de l'horizon de la Manche, que le fameux chevalier don Quichotte de la Manche, abandonnant le duvet qui invite à la paresse, monta sur son célèbre cheval Rossinante, et commença à parcourir l'antique et renommée plaine de Montiel. » C'était là, en effet, qu'il cheminait; puis il ajouta : « Heureux âge, siècle fortuné, celui qui verra mettre en lumière mes incomparables prouesses, dignes d'être gravées dans le bronze, sculptées dans le marbre, peintes sur le bois pour vivre éternellement dans la mémoire des siècles futurs ! O toi, qui que

tu sois, sage enchanteur, qui dois être le chroniqueur de cette merveilleuse histoire, je l'en prie, n'oublie pas mon bon Rossinante, le fidèle compagnon de toutes mes aventures. » Puis il reprenait, disant comme s'il eût été réellement amoureux : « O princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, vous m'avez accablé d'une grande peine en me congédiant et en m'ordonnant avec tant de rigueur de ne plus jamais paraître devant votre beauté ! Daignez, ô ma dame, vous souvenir de ce cœur, votre sujet, qui souffre tant de peines pour l'amour de vous ! »

A ces sottises il en ajoutait d'autres, pareilles à celles que lui avaient apprises ses livres, dont il s'efforçait d'imiter le langage. Et tout en s'entretenant de la sorte, il cheminait si lentement que le soleil était déjà haut et dardait des rayons si brûlants qu'il n'en eût pas fallu davantage pour lui fondre la cervelle s'il en eût conservé quelque peu.

Il marcha presque tout le jour sans qu'il lui arrivât rien qui fût digne d'être raconté ; il s'en désespérait, car il avait hâte de rencontrer quelqu'un avec qui il pût éprouver la valeur de son bras vigoureux. Quelques auteurs prétendent que sa première aventure fut celle du Port-Lapice¹, d'autres assurent que ce fut celle des moulins à vent. Mais ce que j'ai pu vérifier à ce sujet, et ce que j'ai trouvé consigné dans les annales de la Manche, c'est qu'il marcha tout le long du jour et qu'à l'approche de la nuit son cheval et lui se trouvèrent épuisés de fatigue et mourants de faim. Alors, regardant de tous côtés dans l'espoir de découvrir quelque château ou quelque hutte de bergers où il pût se reposer et se refaire, il aperçut, non loin du chemin qu'il suivait, une auberge² qui lui apparut comme une étoile le conduisant au port du salut. Il pressa son cheval, et y arriva comme le jour finissait. Il y avait par hasard sur la porte deux jeunes femmes de mœurs légères, qui allaient à Séville avec des muletiers

¹ *Port* est un vieux mot qui, comme l'espagnol *puerto*, signifie *col, passage étroit dans une montagne*. Ce nom s'est conservé dans le nom de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port.

² *Venta*. Ce mot désigne de mauvaises auberges isolées où l'on ne trouve généralement qu'une chambre unique à côté de l'écurie.

arrêtés dans cette auberge pour passer la nuit. Et comme tout ce que notre aventurier pensait, voyait ou rêvait, lui paraissait être réel et conforme à ce qu'il avait lu, il n'eut pas plus tôt vu l'auberge qu'il s'imagina que c'était un château, avec ses quatre tourelles et ses chapiteaux d'argent bruni, auquel ne manquaient ni le pont-levis, ni les fossés profonds, ni rien de ce qui figure dans la description de semblables châteaux. Il s'approcha de l'auberge, qu'il prenait pour un château, et à quelques pas arrêta Rossinante, attendant qu'un nain parût entre les créneaux pour annoncer, en sonnant de la trompette, qu'un chevalier arrivait au château. Mais, voyant qu'on tardait, et que Rossinante avait hâte de gagner l'écurie, il s'avança jusqu'à la porte de l'auberge, et il aperçut les deux femmes qui s'y trouvaient et qui lui parurent deux belles demoiselles ou deux gracieuses dames se récréant devant la porte de leur château.

En ce moment même, le hasard voulut qu'un porcher, qui rassemblait dans les chaumes un troupeau de porcs (il faut bien les appeler par leur nom), soufflât dans une corne au son de laquelle ces animaux se réunissent. Don Quichotte s'imagina aussitôt, comme il le désirait, que c'était un nain qui annonçait son arrivée, et ce fut tout transporté de joie qu'il se rapprocha de l'auberge et des dames. Celles-ci, voyant venir un homme armé de la sorte avec lance et bouclier, eurent peur et allaient rentrer dans la maison. Mais don Quichotte, jugeant de leur frayeur par leur fuite, leva sa visière de carton, découvrit son visage sec et poudreux et, d'un air aimable et d'une voix douce, il leur dit :

« Que Vos Grâces ne prennent point la fuite et ne redoutent aucune offense, car, dans l'ordre de chevalerie que je professe, il n'est permis d'offenser personne et encore moins des demoiselles d'un rang aussi élevé que le vôtre. »

Les filles le regardaient et cherchaient à voir son visage que cachait sa mauvaise visière ; mais lorsqu'elles s'entendirent appeler demoiselles, qualité si contraire à leur condition, elles ne purent s'empêcher de rire, si bien que don Quichotte se fâcha et leur dit :

« La modestie sied à la beauté, et le rire qui naît d'une cause

futile est une inconvenance ; mais je ne vous dis pas cela pour vous causer de la peine ni pour troubler votre bonne humeur, car je n'ai point d'autre dessein que de vous servir. »

Ce langage si nouveau pour ces femmes et la grotesque tournure de notre chevalier redoublèrent leurs rires et augmentèrent sa colère. Cela allait mal tourner, si à ce moment n'eût paru l'aubergiste, homme d'un embonpoint énorme et par cela même très pacifique. Peu s'en fallut qu'il ne partageât la gaieté des jeunes filles, en voyant cette bizarre figure accoutrée d'un équipage aussi dépareillé que l'étaient le corselet, la bride, la lance et la rondache. Mais néanmoins, effrayé de tout cet attirail de guerre, il résolut de parler poliment et dit à don Quichotte : « Si Votre Grâce, seigneur chevalier, cherche un gîte, il ne vous manquera rien ici que le lit, car il n'y en a pas un seul dans cette auberge ; tout le reste s'y trouvera en abondance. » Don Quichotte voyant l'humilité du gouverneur de la forteresse, car c'est ainsi qu'il se représentait l'hôte et l'auberge, lui répondit : « Pour moi, seigneur châtelain, la moindre chose me suffit, car ma parure, ce sont les armes, et mon repos, c'est le combat, etc. ¹ »

L'hôte, s'entendant traiter de châtelain, pensa que l'étranger le prenait pour un échappé des prisons de la Castille ², bien qu'il fût Andaloux, de la plage de Saint-Lucar, aussi voleur que Cacus et aussi moqueur qu'un étudiant ou un page. Aussi lui répondit-il : « A ce compte, les lits de Votre Grâce sont de durs rochers et son sommeil est une veille continuelle ³. Et puisqu'il en est ainsi, vous pouvez mettre pied à terre, avec la certitude de trouver dans cette mesure maintes occasions de ne pas dormir de toute l'année, à plus forte raison d'une seule nuit. »

*Mis arreos son las armas,
Mi descanso el pelear.*

Vers tirés d'une ancienne romance.

¹ Double jeu de mots. *Castellano* signifie à la fois châtelain et Castillan ; l'expression *sano de Castilla* s'emploie, en argot, pour désigner un voleur déguisé.

*Mi cama las duras penas,
Mi dormir siempre velar.*

Suite des vers cités par don Quichotte.

Et tout en parlant, il vint tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit de cheval avec beaucoup de peine et d'efforts, comme un homme qui n'avait pas mangé depuis la veille. Aussitôt à terre, il recommanda à l'aubergiste d'avoir grand soin de son cheval, parce que, de tous les êtres qui mangeaient du pain dans le monde, c'était bien le meilleur. L'aubergiste regarda le cheval, qui ne lui parut pas aussi bon que le disait don Quichotte, ni même à moitié près. Après l'avoir installé dans l'écurie, il revint voir ce que désirait son hôte. Il le trouva entouré des demoiselles qui s'étaient réconciliées avec lui et qui s'occupaient à le désarmer. Elles lui avaient déjà ôté la cuirasse et l'épaulière, mais elles ne purent jamais venir à bout de déboîter le gorgérin, ni de lui enlever l'informe salade, qui était attachée avec des rubans verts dont elles ne pouvaient défaire les nœuds sans les couper, ce à quoi il ne voulut pas consentir. Il passa donc toute la nuit avec la salade sur sa tête, ce qui faisait la plus étrange et la plus plaisante figure qui se puisse imaginer. Pendant qu'on le désarmait, persuadé que les coureuses qui lui rendaient cet office étaient de grandes dames du château, il leur dit avec beaucoup de grâce : « Jamais chevalier n'aura été aussi bien servi des dames que » don Quichotte quand il vint de son village; les demoiselles » prenaient soin de lui, et les princesses de son cheval¹, » ou Rossinante, car tel est, mesdames, le nom de mon cheval, et don Quichotte de la Manche est le mien, que je n'avais dessein de faire connaître qu'après avoir fait pour votre service quelque action qui me fit découvrir. L'occasion qui m'a fait souvenir de l'ancienne romance de Lancelot, a été cause que vous l'avez su avant le temps; mais le moment viendra où vous me commanderez et où j'obéirai, et alors la valeur de mon bras témoignera du désir que j'ai de vous servir. »

Ces femmes, qui n'étaient pas accoutumées à de telles fleurs de rhétorique, ne répondaient rien; elles lui demandèrent seulement s'il voulait manger. « Je mangerais volont-

¹ Vers d'une vieille romance.

tiers quelque chose, répondit don Quichotte, et si je ne me trompe, cela viendrait à point. » C'était, par malheur, un vendredi; il n'y avait dans toute l'auberge que quelques morceaux d'un poisson qu'on nomme, selon le pays, morue, merluche ou truitelle. On lui demanda donc si Sa Grâce consentirait à manger de la truitelle, attendu qu'il n'y avait point d'autre poisson à lui donner. « Pourvu, dit-il, qu'il y ait beaucoup de truitelles, elles pourront valoir une truite; car il m'est indifférent de recevoir huit réaux en monnaie ou une pièce de huit réaux. Peut-être même que les truitelles seront comme le veau qui est plus délicat que le bœuf, ou le chevreau que la chèvre; mais, quoi que ce soit, apportez-le vite, car l'exercice et le poids des armes ne se peuvent supporter si l'on ne prend soin de l'estomac. » On lui mit la table à la porte de l'auberge, pour manger au frais, et l'hôte lui servit un morceau de poisson mal dessalé et plus mal cuit, avec un pain aussi noir et moisi que ses armes. C'était un spectacle risible que de le voir manger; car, avec la salade en tête et la visière levée, il ne pouvait rien porter à la bouche, et il fallut qu'une des filles lui rendit cet office. Mais il n'y avait pas moyen de lui donner à boire, et il eût été contraint de s'en passer, si l'hôte ne se fût avisé de percer un roseau dont on lui mit un bout dans la bouche, tandis que par l'autre on lui versait du vin. Notre chevalier prenait le tout en patience, plutôt que de laisser couper les rubans de son morion. Sur ces entrefaites, il arriva à l'auberge un châtreur de porcs, qui donna d'abord quatre ou cinq coups de sifflet. Cela acheva de confirmer don Quichotte dans la pensée que cette auberge était un château célèbre. Il crut qu'on faisait de la musique pendant son repas; la truitelle lui parut une vraie truite, le pain bis du pain blanc; les coureuses devinrent de grandes dames, et l'hôte fut plus que jamais le châtelain de ce château. Aussi était-il enchanté de son projet et de sa première sortie. Une seule chose le chagrinait; c'était de n'être pas encore armé chevalier, parce qu'en cet état il ne pouvait légitimement entreprendre aucune aventure.

CHAPITRE III

DE L'AGRÉABLE MANIÈRE DONT LE HÉROS DE LA MANCHE
SE FIT ARMER CHEVALIER.

Tourmenté de cette pensée, il abrège son maigre repas, se lève, appelle l'aubergiste, et, le menant dans l'écurie, dont il ferme la porte, il se jette à ses genoux et lui dit : « Je ne me lèverai jamais d'ici, valeureux chevalier, tant que votre courtoisie ne m'aura pas accordé un don que j'ai à lui demander, et qui ne tournera pas moins à sa gloire qu'à l'avantage du genre humain. »

Bien étonné de voir son hôte à ses pieds, et d'entendre de telles paroles, l'aubergiste le regardait sans savoir que faire ni que dire, et s'opiniâtrait à le faire lever; mais ce fut inutilement, tant qu'il ne l'eut assuré qu'il lui octroyait le don qu'il demandait. « Je n'attendais pas moins de votre magnificence, seigneur, répondit don Quichotte. Le don que je vous demande et que vous m'octroyez si libéralement, c'est que demain dès la pointe du jour vous m'armiez chevalier; je ferai cette nuit la veillée des armes dans la chapelle de votre château. Ainsi demain s'accomplira mon désir et je pourrai chercher les aventures dans les quatre parties du monde, secourant les affligés et les malheureux selon les lois de la chevalerie et les devoirs des chevaliers errants comme moi, que leur inclination porte à des exploits de ce genre. » L'hôte qui, comme on l'a dit, était un fin matois, et qui soupçonnait déjà quelque chose de la folie du chevalier, acheva de se confirmer dans ce sentiment par ces dernières paroles; et, pour se divertir cette nuit, il résolut de lui donner contentement. Il lui dit donc qu'il avait parfaitement raison; qu'un tel dessein était digne d'un aussi noble chevalier; que lui-même dans sa jeunesse s'était adonné à cet honorable exercice, allant en diverses parties du monde chercher les aventures, sans oublier les faubourgs de Malaga, les îles de Riaran, la banlieue de Séville, le marché de Ségovie, l'olivierie de

Valence, le chemin de ronde de Grenade, la plage de Saint-Lucar, le haras de Cordoue, les cabarets de Tolède¹, et bien d'autres endroits où il avait exercé la légèreté de ses pieds et la subtilité de ses mains, faisant de tous côtés du pis qu'il pouvait, courtisant les veuves, séduisant des jeunes filles, dupant des mineurs, en un mot, signalant son nom dans presque tous les tribunaux d'Espagne ; et qu'enfin il s'était retiré dans ce château, où il vivait de son avoir et de celui des autres, recevant tous les chevaliers errants, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, par la seule affection qu'il leur portait, pourvu qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils possédaient, en retour de ses bonnes intentions. Il ajouta qu'il n'y avait pas de chapelle dans son château pour y faire la veillée des armes, parce qu'il l'avait fait abattre afin d'en construire une plus belle, mais qu'il savait bien que, en cas de nécessité, on faisait cette veillée où l'on voulait et que son hôte pourrait veiller cette nuit dans une cour du château ; que le matin, avec l'aide de Dieu, on achèverait la cérémonie, en sorte qu'il pourrait être armé chevalier et aussi bon chevalier qu'on pût l'être au monde. « Portez-vous de l'argent ? ajouta-t-il. — De l'argent ? dit don Quichotte ; pas un denier ; et je n'ai jamais lu, en aucune histoire de chevalier errant, qu'un seul en ait porté. — C'est en quoi vous vous abusez, dit l'hôte : si l'on n'en trouve pas mention dans les livres, c'est que les auteurs ont cru qu'il était inutile d'indiquer une chose aussi simple, aussi nécessaire que celle d'avoir de l'argent et des chemises blanches. Ainsi ne doutez pas que tant de chevaliers errants dont parlent les livres n'eussent toujours la bourse bien garnie, en cas de besoin, et qu'ils ne portassent aussi du linge et une boîte pleine d'onguent, pour panser les blessures qu'ils recevaient ; car, se rencontrant en des combats terribles dans les champs et des endroits déserts, vous jugez bien qu'ils ne trouvaient pas toujours à point nommé des chirurgiens pour les panser, à moins qu'ils n'eussent pour ami quelque sage enchanteur qui les secourût, et leur envoyât dans une nue

¹ Tous ces noms indiquent des lieux fréquentés alors par les flous et les gens sans aveu.

quelque demoiselle ou quelque nain, avec une fiole pleine d'une eau de telle vertu qu'en en mettant seulement une goutte sur le bout de la langue, ils se trouvaient aussi sains et aussi frais que s'ils n'eussent jamais eu aucun mal. Mais, comme cela n'était pas sûr, ils ne manquaient jamais d'ordonner à leurs écuyers de se pourvoir d'argent et d'autres choses nécessaires, comme d'onguent et de charpie ; et, s'il arrivait qu'un chevalier n'eût pas d'écuyer, ce qui était rare,, il portait lui-même cette provision dans quelque petite besace, presque cachée sur la croupe du cheval ; car, à dire vrai, excepté pour cette cause, les chevaliers errants ne portaient guère de besace. Ainsi, ajouta l'hôte, je vous conseille, je vous ordonne même comme à mon filleul en chevalerie, car vous allez bientôt l'être, de ne marcher jamais sans argent et sans les autres choses nécessaires,* et vous verrez que vous vous en trouverez bien, lorsque vous y penserez le moins. »

Don Quichotte lui promit de suivre son conseil, et aussitôt il se disposa à faire la veillée des armes dans une grande cour qui était à côté de l'auberge. Il ramassa donc toutes les pièces de son armure, les posa sur une auge auprès d'un puits, embrassa son écu, saisit sa lance, et, d'une contenance gracieuse et fière, se mit à passer et repasser devant l'auge. La nuit arrivait quand il commença cet exercice. L'aubergiste apprit à tous ceux qui se trouvaient dans l'auberge, la folie de son hôte, ce que c'était que la veillée des armes, et l'impatience qu'avait don Quichotte d'être armé chevalier. Tous ces gens, étonnés d'une si étrange espèce de folie, regardèrent de loin, et virent don Quichotte qui, d'un maintien grave, tantôt se promenait et tantôt, appuyé sur sa lance, regardait ses armes, y tenant assez longtemps les yeux arrêtés. Cependant la nuit vint tout à fait, et la lune répandit une lumière si vive que l'on put voir distinctement tout ce que faisait le chevalier. Sur ces entrefaites, il prit fantaisie à l'un des muletiers qui étaient dans l'auberge, de donner à boire à ses mules ; et pour cela il fallait qu'il ôtât les armes de dessus l'auge. Mais don Quichotte, le voyant venir, lui dit à haute voix : « Qui que tu sois, téméraire chevalier, qui as la hardiesse

d'approcher des armes du plus vaillant chevalier errant qui ait jamais ceint l'épée, prends garde à ce que tu vas faire, et ne sois si hardi que de toucher ces armes, si tu ne veux laisser ta vie pour prix de ta témérité. »

Le muletier ne tint compte de ces menaces (mieux eût valu pour son salut qu'il en fit cas); au contraire, saisissant les courroies, il prit les armes et les jeta loin de lui. Alors don Quichotte levant les yeux vers le ciel et s'adressant mentalement à sa Dulcinée : « Secourez-moi, madame, s'écria-t-il, dans cette première occasion qui s'offre à votre esclave; ne me refusez pas votre protection dans cette première aventure. »

Disant ces mots et autres semblables, il se défit de son écu, et, prenant sa lance à deux mains, il en donna sur la tête du muletier un si grand coup qu'il l'étendit à ses pieds, en si mauvais état que, s'il eût redoublé, le muletier n'eût eu aucun besoin de chirurgien. Ce premier exploit achevé, don Quichotte ramassa ses armes et recommença à se promener avec autant de calme qu'auparavant. Peu de temps après, un autre muletier, qui ne savait point ce qui s'était passé, parce que le premier était encore à terre tout étourdi, s'en vint aussi dans le dessein d'abreuver ses mules; et, comme il prenait les armes pour débarrasser l'auge, don Quichotte, sans rien dire et sans invoquer personne, ôta une seconde fois son écu, une seconde fois prit sa lance à deux mains, en déchargea, sans la briser, un tel coup sur la tête du second muletier, qu'il la lui ouvrit en trois ou quatre endroits. Au bruit qu'il fit, tous les gens de l'auberge accoururent; don Quichotte, les voyant venir, embrassa son écu, et, mettant l'épée à la main, s'écria : « O dame de beauté, soutien et force de mon faible cœur, il est temps maintenant que vous tourniez les yeux de Votre Grandeur sur le chevalier votre esclave, dans cette périlleuse aventure. »

Après cette invocation, il se sentit tant de courage que tous les muletiers du monde ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Cependant les compagnons des blessés, les voyant en si mauvais état, lancèrent de loin sur don Quichotte une grêle de pierres, dont il se gardait le mieux qu'il pouvait avec son écu,

sans s'éloigner de l'auge, pour ne pas abandonner ses armes. L'hôte, de son côté, criait de toute sa force qu'on le laissât, qu'il les avait avertis qu'il était fou et que, comme tel, il en sortirait quitte alors même qu'il les tuerait tous. Don Quichotte criait encore plus fort, les traitant de lâches et de traîtres, et le seigneur du château de méchant et de perfide, puisqu'il souffrait qu'on maltraitât ainsi les chevaliers errants. « Et je vous ferais bien voir, disait-il, que vous êtes un déloyal si j'avais reçu l'ordre de chevalerie. De vous autres, basse et vile canaille, je ne fais nul cas. Tirez, approchez, venez, faites tous vos efforts pour m'offenser, vous verrez quel prix vous recevrez de votre insolence et de votre folie. »

Il disait ces mots avec tant d'audace et de résolution qu'il frappa de terre ceux qui l'assaillaient, si bien que, cédant à la crainte et aux cris de l'aubergiste, ils cessèrent de lui jeter des pierres. Alors don Quichotte laissa emporter les blessés et retourna à la veillée des armes, avec autant de sang-froid que s'il ne fût rien arrivé. L'aubergiste, ne trouvant pas fort plaisantes les folies de don Quichotte, résolut, pour s'en débarrasser, de lui donner promptement ce maudit ordre de chevalerie. Ainsi, après s'être excusé de l'insolence de ces rustres, dont il n'avait rien su, et qui étaient d'ailleurs assez châtiés de leur audace, il lui dit qu'il n'y avait point de chapelle dans son château, comme il le lui avait déjà fait entendre, et que c'était au surplus bien inutile pour ce qui restait à faire ; que pour armer un chevalier, toute la cérémonie consistait en l'accolade et le coup du plat d'épée sur la nuque, selon la connaissance qu'il avait du cérémonial de l'ordre ; que cela se pouvait aussi bien faire au milieu d'un champ qu'ailleurs ; qu'au reste il avait accompli tout ce qui regarde la veillée des armes, puisque deux heures suffisent, et qu'il en avait passé plus de quatre. Don Quichotte crut tout ce qu'il lui disait, et répondit qu'il était prêt à obéir ; qu'il le pria d'achever promptement, parce que, dès qu'il serait chevalier, si on l'attaquait comme on l'avait fait, il ne pensait pas laisser un homme en vie dans ce château, hors ceux qu'il lui commanderait d'épargner. L'aubergiste, en homme avisé, alla d'abord chercher le livre où il écrivait la paille et l'orge

qu'il donnait aux muletiers, puis, avec les deux demoiselles dont il a été question, et un petit garçon qui portait un bout de chandelle, il vint aussitôt retrouver don Quichotte, et le fit mettre à genoux. Ensuite, lisant dans son livre comme s'il eût dit quelque oraison, il haussa la main au milieu de sa lecture, et lui en donna un grand coup sur le cou, et, du plat de sa propre épée, un autre de même mesure sur le dos, marmottant toujours quelque chose entre ses dents. Cela fait, il dit à l'une des demoiselles de ceindre l'épée au chevalier; ce qu'elle fit de fort bonne grâce, et avec beaucoup de retenue, ce qui lui était nécessaire pour ne pas éclater de rire à chaque point de la cérémonie. Mais les prouesses qu'on venait de voir faire à notre chevalier tenaient le rire en respect. En lui ceignant l'épée, la donzelle lui dit : « Dieu fasse de Votre Grâce un heureux chevalier et vous donne bonne chance dans les combats. »

Don Quichotte la pria de lui dire son nom, afin qu'il sût à qui il avait l'obligation d'une si grande faveur et qu'il pût partager avec elle la gloire qu'il acquerrait par la valeur de son bras. La belle répondit fort humblement qu'elle s'appelait a Tolosa, qu'elle était la fille d'un savetier de Tolède, qu'elle demeurait dans les échoppes de Sancho Bienaya et que, en quelque lieu qu'elle se trouvât, elle serait toujours sa très humble servante. Don Quichotte la pria, pour l'amour de lui, de prendre le *don* à l'avenir et de s'appeler doña Tolosa; ce qu'elle promit de faire. L'autre fille lui chaussa l'éperon, et il y eut entre eux le même colloque: il lui demanda son nom; elle dit qu'elle se nommait la Molinera, et qu'elle était fille d'un honorable meunier d'Antequera. Le chevalier la pria aussi de prendre le *don*, et de s'appeler doña Molinera, et il lui fit mille remerciements et de grandes offres de services. Cette admirable et jusqu'alors inouïe cérémonie achevée à la hâte et comme au galop, don Quichotte, qui mourait d'impatience d'aller chercher les aventures, alla seller Rossinante, se mit en selle et vint embrasser son hôte, le remerciant par un long compliment de la grâce qu'il lui avait faite de l'armer chevalier; sur quoi il lui dit des choses si étranges que ce serait folie de prétendre les répéter. L'hôte, ravi de s'en voir débar-

rassé, répondit à ses compliments dans le même style, mais en moins de paroles, et, sans lui demander son écot, le laissa partir de bon cœur.

CHAPITRE IV

DE CE QUI ARRIVA A NOTRE CHEVALIER QUAND IL FUT SORTI
DE L'AUBERGE.

Le jour commençait à paraître quand don Quichotte sortit de l'auberge. Il était si content, si fier, si transporté de joie de se voir enfin armé chevalier, que sa joie se faisait sentir jusqu'aux flancs de son cheval. Mais, se ressouvenant des conseils de son hôte touchant les choses dont il fallait nécessairement se pourvoir, il résolut de s'en retourner chez lui pour prendre de l'argent et des chemises, et en même temps pour se donner un écuyer, emploi qu'il destinait à un laboureur de ses voisins, qui était pauvre et chargé d'enfants, mais fort propre à l'office d'écuyer d'un chevalier errant. Dans cette détermination, il prit le chemin de son village, et, comme si Rossinante eût deviné le dessein de son maître, il commença à trotter avec tant de légèreté et de bonne volonté qu'on eût dit que ses pieds ne touchaient pas à terre. Don Quichotte avait fait peu de chemin, quand il crut entendre à sa droite une voix plaintive qui sortait de l'épaisseur d'un bois. A peine l'eut-il entendue qu'il rendit grâce au ciel de ce qu'il lui envoyait si promptement des occasions d'accomplir ce qu'il devait à sa profession, et de recueillir le fruit de ses bons desseins. « Ces plaintes, disait-il, sont sans doute celle de quelque infortuné qui a besoin de secours ; il lui en faut donner. » Aussitôt, tournant bride du côté d'où partaient les cris, il y poussa Rossinante. Il ne fut pas bien avant dans le bois qu'il vit une jument attachée à un chêne, et, lié à un autre chêne, un jeune garçon d'environ quinze ans, nu de la tête à la ceinture. C'était de lui que venaient ces cris, et ce n'était pas sans cause ; car un robuste paysan le frappait à grands coups d'une ceinture de cuir, accompagnant chaque coup

d'un conseil et d'une remontrance. « Les yeux ouverts, disait-il, et bouche close. — Je ne le ferai plus, mon maître, répondait le jeune garçon; par la passion de Dieu, je ne le ferai plus, et j'aurai désormais plus de soin du troupeau. » Don Quichotte, voyant cette barbarie, cria au paysan d'une voix courroucée : « Discourtois chevalier, il est mal de vous attaquer à qui ne peut se défendre; montez à cheval, prenez votre lance (car il y en avait une appuyée contre le chêne où la jument était attachée), et je vous prouverai qu'il est d'un lâche et d'un poltron d'agir comme vous le faites. » Le paysan se crut mort à la vue de ce fantôme armé qui lui tenait la lance sur l'estomac; il lui répondit en tremblant : « Seigneur chevalier, ce garçon que je châtie est un de mes valets qui garde un troupeau de brebis que j'ai par ici; il a si peu de soin qu'il ne se passe point de jour sans qu'il ne s'en perde quelqu'une; et, parce que je châtie sa négligence, ou plutôt sa malice, il dit que je ne me plains que pour ne pas lui payer ses gages; sur Dieu et sur mon âme il ment. — Un démenti devant moi, insolent! dit don Quichotte; par le soleil qui nous éclaire, je suis tenté de vous passer ma lance au travers du corps: déliez ce garçon et payez-le sans réplique; sinon, par le Dieu qui nous gouverne, je vous anéantis sur l'heure. » Le laboureur, baissant la tête, et sans répondre un mot, détacha le berger, à qui don Quichotte demanda combien il lui était dû. « Neuf mois, dit-il, à sept réaux chacun. »

Don Quichotte, ayant fait le compte, trouva qu'il se montait à soixante-trois réaux, qu'il ordonna au laboureur de compter à l'instant, s'il ne voulait mourir. Le vilain, tout tremblant, répondit que, par le triste état où il se trouvait, et par son serment (quoiqu'il n'eût point juré) il ne devait pas tant; qu'il fallait rabattre trois paires de souliers, et un réal pour deux saignées qu'on lui avait faites, étant malade. « Bien, bien, dit don Quichotte, mais les saignées et les souliers lui demeureront pour les coups que vous lui avez donnés sans raison. S'il a usé le cuir de vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui a tiré du sang étant malade, vous lui en avez tiré étant sain; ainsi l'un ira pour l'autre.—Le malheur,

dit le paysan, est que je n'ai pas d'argent sur moi ; mais qu'André vienne à la maison, je le payerai jusqu'au dernier sou. — Moi, m'en aller avec lui ! reprit le berger ; Dieu m'en préserve : s'il me tenait seul, il m'écorcherait comme un saint Barthélemy. — Non, non, il ne le fera pas, dit don Quichotte ; il suffit que je le lui défende pour qu'il me garde le respect, et, pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisserai libre, et je répons du paiement. — Que Votre Grâce prenne garde ce qu'elle dit, répondit le jeune garçon, mon maître n'est pas chevalier et n'a jamais reçu aucun ordre : c'est Jean Haldudo le riche, habitant du Quintanar. — Cela n'y fait rien, répondit don Quichotte, il peut y avoir des Haldudos chevaliers ; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. — Cela est vrai, dit André ; mais de quelles œuvres est-il fils, lui qui refuse de me payer ce que j'ai gagné par mes sueurs et mon travail ? — Je ne refuse pas, ami André, répondit le laboureur, et, s'il vous plaît, encore une fois, de venir avec moi, je jure, par tous les ordres de chevalerie du monde, de vous payer, comme j'ai dit, rubis sur l'ongle, et même avec les intérêts. — Je vous fais grâce des intérêts, reprit don Quichotte ; payez-le en bons réaux, et je serai satisfait. Mais ayez soin de tenir votre serment ; sinon je jure que je reviendrai vous chercher et vous châtier, et que je vous trouverai, fussiez-vous mieux caché qu'un lézard. Et, afin que vous sachiez à qui vous avez affaire, apprenez que je suis le vaillant don Quichotte de la Manche, le redresseur de torts et d'injustices. Adieu, encore une fois, souvenez-vous de ce que vous avez promis et juré sous les peines qui ont été prononcées. »

En achevant ces mots, il piqua Rossinante et s'éloigna d'eux. Le laboureur le suivit des yeux, et, quand il l'eut perdu de vue dans l'épaisseur du bois, il retourna au berger, et lui dit : « Venez, André, mon fils, que je vous paye comme je le dois et comme ce redresseur de torts me l'a commandé. — Je jure, dit André, que si vous ne faites ce qu'a ordonné ce bon chevalier, à qui Dieu donne une longue vie pour sa valeur et sa bonne justice, et si vous ne me payez, il reviendra vous châtier comme il l'a dit. — Moi aussi, je le jure, dit le laboureur,



et pour vous montrer combien je vous aime, je veux encore accroître la dette pour augmenter le paiement. » Puis, prenant André par le bras, il le rattacha au même chêne, et lui donna tant de coups qu'il le laissa pour mort. « Appelez maintenant le défaiseur de torts, dit-il, vous verrez qu'il ne défera pas celui-ci, quoiqu'il ne soit pas complètement fait ; car je ne sais qui me tient de vous écorcher tout vif comme vous le disiez. » A la fin, il le détacha et lui permit d'aller à la recherche de son juge pour qu'il exécutât sa sentence. André partit fort mécontent, jurant de chercher le valeureux don Quichotte, de lui conter de point en point ce qui s'était passé, et que son maître le lui payerait au centuple. Mais, avec toutes ces menaces, il s'en alla pleurant pendant que son maître riait à gorge déployée. Ainsi fut le tort réparé.

Cependant le vaillant don Quichotte s'en allait fort content de lui-même, et croyant avoir donné un très heureux commencement à ses prouesses de chevalerie : « Tu peux bien t'appeler fortunée sur toutes celles qui existent, disait-il, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso ! d'avoir pour esclave soumis un aussi vaillant, aussi fameux chevalier qu'est et que sera don Quichotte de la Manche, qui, comme tout le monde le sait, n'est armé chevalier que d'hier seulement, et aujourd'hui a réparé le plus grand tort, la plus sensible offense qu'aient pu commettre l'injustice et la cruauté ; qui vient d'arracher des mains d'un impitoyable bourreau le fouet dont il déchirait sans sujet un faible enfant. »

En achevant ces mots, il vit que le chemin se partageait en quatre ; aussitôt il lui vint dans l'esprit que les chevaliers errants s'arrêtaient d'ordinaire dans les carrefours à délibérer quel chemin ils prendraient ; de sorte que, pour les imiter, il s'arrêta quelque temps : mais, après y avoir bien réfléchi, il lâcha la bride à Rossinante, remettant le choix du chemin à sa discrétion ; et Rossinante suivit sa première intention et prit le chemin de son écurie.

Don Quichotte avait marché près de deux milles, quand il découvrit une grande troupe de gens qui venaient par le même chemin : c'étaient, comme on l'a su depuis, des marchands de Tolède qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils

étaient six avec leurs parasols : quatre valets à cheval et trois garçons de mules à pied. A peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il imagina que c'était une nouvelle aventure ; et, voulant imiter ses livres autant qu'il lui était possible, il crut que c'était là l'occasion d'exécuter un projet auquel il songeait. Aussitôt, d'un air fier et d'une contenance assurée, il s'affermi sur les étriers, saisit sa lance, se couvrit de son écu, et, se campant au milieu du chemin, attendit ceux qu'il prenait pour des chevaliers errants. Quand ils furent assez proches pour le voir et l'entendre, il haussa la voix et leur cria d'un ton arrogant : « Qu'aucun de vous ne prétende passer outre, s'il ne veut confesser que, dans tout l'univers, il n'y a pas une dame qui égale en beauté l'impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso. »

A ces mots, les marchands s'arrêtèrent pour considérer l'étrange figure de cet homme, et, à la figure aussi bien qu'aux paroles, ils reconnurent aisément sa folie ; mais, voulant voir par plaisir à quoi tendrait l'aveu qu'il demandait, un d'eux, qui était railleur et qui ne manquait point d'esprit, répondit : « Seigneur chevalier, nous ne connaissons point cette bonne dame dont vous parlez ; faites-nous la voir ; si elle est aussi belle que vous le dites, nous confesserons de bon cœur et sans contrainte ce que vous nous demandez. — Et quand vous l'aurez vue, répliqua don Quichotte, quelle obligation vous aurai-je de reconnaître une vérité si évidente ? L'important est de le croire sans le voir, de le confesser, de l'affirmer, de le jurer, de le soutenir envers et contre tous. Si vous vous y refusez, je vous défie au combat, gens discourtois et superbes : venez donc l'un après l'autre, comme le requiert l'ordre de chevalerie, ou tous ensemble, comme c'est la coutume et le mauvais usage des gens de votre sorte. Je vous attends avec toute la confiance d'un homme qui a la raison de son côté. — Seigneur chevalier, repartit le marchand, je vous supplie, au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, que, pour la décharge de notre conscience, qui ne nous permet pas d'affirmer une chose dont nous n'avons aucune connaissance et qui porte préjudice à toutes les impératrices et reines de l'Alcarria et de

L'Estramadure, vous avez la bonté de nous montrer quelque portrait de votre dame, ne fût-il pas plus grand qu'un grain de blé; par l'échantillon nous jugerons de l'étoffe; nous aurons l'esprit en repos, et vous serez satisfait: nous sommes déjà même si prévenus en sa faveur que, quand ce portrait nous la représenterait avec un œil de travers, et l'autre distillant du vermillon et du soufre, nous ne laisserons pas de dire d'elle tout ce que vous voudrez. — Il n'en distille rien, canaille infâme, dit don Quichotte furieux, il n'en distille rien de ce que vous dites, mais de la civette et de l'ambre; elle n'est ni louche ni bossue, elle est plus droite qu'un fuseau de Guadarrama; mais vous allez payer le grand blasphème que vous venez de proférer contre cette beauté sans pareille. »

En même temps, il court la lance baissée contre celui qui avait pris la parole, avec tant de fureur que si, de bonne fortune, Rossinante n'eût fait un faux pas au milieu de sa course, le téméraire marchand eût fort mal passé son temps. Rossinante tomba et s'en alla roulant assez loin avec son maître, qui fit tout ce qu'il put pour se relever, sans en pouvoir venir à bout, tant il était embarrassé de sa lance, de son écu, de ses éperons et du poids de ses vieilles armes. Mais, pendant qu'il faisait de vains efforts, sa langue n'était pas oisive. « Ne fuyez pas, criait-il, lâches, poltrons; attendez: c'est par la faute de mon cheval et non par la mienne que je suis à terre. »

Un des muletiers de la suite des marchands, qui n'était pas endurant, ne put souffrir les bravades du pauvre cavalier démonté, sans lui donner la riposte sur les côtes. Et, s'approchant de lui, il lui arracha sa lance, la rompit en pièces, et d'un des éclats se mit à frapper don Quichotte, avec tant de force que, malgré son armure, il le moulut comme le blé sous la meule. Les marchands avaient beau lui crier qu'il s'arrêtât, il n'en tenait aucun compte; et le jeu lui plaisait si fort qu'il y passa le reste de sa colère. Tous les tronçons furent brisés sur le dos du malheureux chevalier, qui, malgré cette grêle de coups, ne cessait de menacer ciel et terre et ceux qu'il prenait pour des brigands. Enfin, le muletier

se lassa, et les marchands poursuivirent leur chemin, ayant dans l'aventure du pauvre bâtonné ample matière à conversation. Don Quichotte, se voyant seul, fit un nouvel effort pour se relever ; mais, s'il ne l'avait pu faire lorsqu'il se portait bien, comment l'eût-il fait étant ainsi moulu ? Cependant il ne laissait pas de se trouver heureux dans une disgrâce qui lui semblait si commune aux chevaliers errants et dont il attribuait toute la faute à son cheval. En attendant, il lui était impossible de se relever, tant il avait le corps brisé.

CHAPITRE V

SUIVE DE LA MÉSAVENTURE DE NOTRE CHEVALIER.

Voyant donc que, décidément, il ne pouvait se remuer, il eut recours à son remède ordinaire, qui était de songer à quelque endroit de ses livres ; et sa folie lui remit en mémoire l'aventure de Baudouin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot laissa le premier blessé dans la montagne ; histoire sue des enfants, connue des jeunes gens, célèbre chez les vieillards qui y croient, et avec tout cela aussi fausse que les miracles de Mahomet. Cette histoire lui paraissait s'appliquer à merveille à l'état où il se trouvait ; alors il commença à se rouler par terre comme un homme désespéré, et à répéter d'une voix faible ce que l'auteur fait dire au chevalier du Bois :

« Où donc es-tu, dame de mes pensées, que mes maux te touchent aussi peu ? Ou tu ne les connais point, ou ton âme est fautive et déloyale. » Quand il en fut à ces mots : « O noble marquis de Mantoue, mon oncle et mon seigneur ! » le hasard voulut qu'il passât un laboureur de son village et voisin de sa maison, qui venait de mener une charge de blé au moulin et qui, voyant cet homme étendu, lui demanda qui il était, quel mal il avait, et pourquoi il se plaignait si tristement. Don Quichotte, qui pensait être Baudouin, ne manqua pas de le prendre pour le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui fit

d'autre réponse que de continuer ses vers, lui contant ses disgrâces et les amours de sa femme avec le fils de l'empereur, le tout mot à mot, comme le dit la romance. Le laboureur, étonné d'entendre tant d'extravagances, lui ôta sa visière toute brisée des coups du muletier, et, lui ayant nettoiyé le visage qu'il avait plein de poussière, il le reconnut. « Hé ! bon Dieu, seigneur Quijada, s'écria-t-il (ce qui fait voir qu'il s'appelait ainsi dans son bon sens, avant que de paisible hidalgo il se fût fait chevalier errant), qui vous a mis dans cet état ? »

Mais, quoi qu'il pût dire, l'autre poursuivait toujours sa romance et ne répondait pas un mot. Le bonhomme, voyant qu'il n'en pouvait tirer autre chose, lui ôta le corselet et l'épaulière pour visiter ses blessures ; mais il ne trouva ni sang, ni marque de coups ; et, le levant de terre avec beaucoup de peine, il le mit sur son âne pour le mener plus doucement : il ramassa les armes, et jusqu'aux éclats de la lance ; puis, liant le tout sur Rossinante qu'il prit par la bride, l'âne par le licou, il marcha vers son village, rêvant aux folies que disait don Quichotte. Celui-ci, de son côté, n'était pas moins pensif ; il était si moulu qu'il ne pouvait se tenir sur le baudet, et de temps en temps poussait de grands soupirs qui allaient jusqu'au ciel ; ce qui obligea encore une fois le laboureur de lui demander quel mal il éprouvait. Mais on eût dit que le diable s'en mêlait, et qu'il prenait plaisir à rappeler à la mémoire de don Quichotte tous les contes analogues à sa situation. En ce moment il oublia Baudouin, mais pour se souvenir du Maure Abindarraez, quand Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Antequera, le fit prisonnier et l'emmena dans son château ; de sorte que, le laboureur lui ayant redemandé comment il se trouvait et ce qu'il sentait, il répondit, mot pour mot, ce que l'Abencérage prisonnier répond à don Rodrigue dans la *Diane* de Georges de Montemayor, en appliquant si bien à lui-même tous ces propos que le laboureur se donnait au diable d'entendre tant d'extravagances ; et, bien convaincu que le bon hidalgo était devenu fou, il se hâta d'arriver au village pour abrégér l'ennui que lui causait la longue harangue de don Quichotte. A peine

celui-ci l'eut-il finie qu'il ajouta : « Il faut que vous sachiez, seigneur don Rodrigue de Narvaez, que cette belle Jarifa, dont je viens de vous parler, est présentement la charmante Dulcinée du Toboso, pour qui j'ai fait, je fais et je ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait vus, qu'on voie et qu'on verra dans le monde. — Eh! seigneur, répondit le paysan, je ne suis point Rodrigue de Narvaez, ni le marquis de Mantoue; je suis Pierre Alonzo, votre voisin, et vous n'êtes ni Baudouin, ni Abindarraez, mais un brave hidalgo, le seigneur Quijada. — Je sais fort bien qui je suis, répliqua don Quichotte; je sais que je puis être non seulement ce que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France et les neuf chevaliers de la Renommée¹, puisque toutes leurs grandes actions réunies ne sauraient égaler les miennes. »

Ces discours et d'autres semblables les menèrent jusqu'au village, où ils arrivèrent comme le jour allait finir; mais le laboureur, qui ne voulut pas qu'on vit notre hidalgo si mal monté, attendit quelque temps, et, quand la nuit fut venue, il mena don Quichotte à sa maison, où tout était en rumeur de l'absence du maître.

Le curé et le barbier, ses bons amis, y étaient, et la gouvernante leur disait: « Eh bien, seigneur licencié Pero Perez (c'était le nom du curé), que dites-vous du malheur de notre maître? Il y a six jours² que nous ne l'avons vu, ni lui ni son cheval; nous ne trouvons ni son écu, ni sa lance, ni ses armes. Malheureuse que je suis! aussi vrai que je suis née pour mourir, je gagerais que ces maudits livres de chevalerie qu'il lit avec tant d'affection lui ont brouillé la cervelle. Je me souviens maintenant de lui avoir entendu dire plusieurs fois, se parlant à lui-même, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures par le monde. Que

¹ Ce sont Josué, David, Judas Macchabée, Hector, Alexandre, César, le roi Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon.

² Cervantes a eu ici une étrange distraction. Il y a six jours, dit-il, que don Quichotte est parti, et il ne l'était que de la veille. Ces erreurs de chronologie sont nombreuses, car Cervantes ne relisait pas ce qu'il avait écrit. Vincent de los Rios a supputé que les trois sorties de don Quichotte doivent occuper cent soixante-cinq jours.

Satan et Barabbas emportent tous ces livres, qui ont ainsi gâté la meilleure tête qui fût dans toute la Manche! »

La nièce en disait autant, et même davantage : « Maître Nicolas, disait-elle au barbier, apprenez que souvent il est arrivé à mon oncle de passer à cette dangereuse lecture deux jours et deux nuits entières ; alors il jetait son livre, saisissait son épée, s'escrimait contre les murailles, et, quand il était bien las, il disait qu'il avait tué quatre géants plus grands que des tours ; la sueur que lui causait la fatigue était, disait-il, le sang des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Là-dessus il buvait une grande tasse d'eau froide qui le calmait, disant que c'était une liqueur précieuse que lui avait apportée le sage Esquif¹, un grand enchanteur de ses amis. La faute en est à moi de ne vous avoir point averti de ces folies, afin d'y remédier avant que le mal fût plus grand, en brûlant ces livres maudits, qui méritent aussi bien le feu que s'ils étaient hérétiques. — C'est aussi mon avis, dit le curé, et la journée de demain ne se passera point sans qu'on n'en fasse un autodafé, et qu'ils soient condamnés au feu, afin qu'ils ne donnent à personne l'envie d'entreprendre ce qu'a dû faire mon pauvre ami. »

Ces propos furent entendus par don Quichotte, ainsi que par le paysan, qui, ne doutant plus de la folie de son voisin, se mit à crier : « Seigneurs, ouvrez la porte au seigneur Baudouin et au marquis de Mantoue, qui revient grièvement blessé, et au seigneur maure Abindarraez qu'amène prisonnier le valeureux Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Anquera. »

A ces mots, ils sortirent tous, et, reconnaissant, l'un son ami, l'autre son oncle, l'autre son maître, qui n'avait pas encore mis pied à terre parce qu'il ne le pouvait, ils coururent tous à lui pour l'embrasser. « Arrêtez, dit don Quichotte, je suis grièvement blessé par la faute de mon cheval ; qu'on me porte au lit, et, s'il se peut, qu'on fasse venir la sage Urgande pour panser mes blessures. — Voyez, dit la gouver-

¹ Alquit, mari d'Urgande et auteur supposé d'*Amadis de Grèce*.

nante, si le cœur ne me disait pas bien de quel pied boitait mon maître. Montez, et soyez le bienvenu ; nous saurons bien vous guérir sans cette Urgande. Maudits soient encore et cent fois de plus tous ces livres de chevalerie qui ont mis Votre Grâce en cet état ! »

On porta aussitôt don Quichotte sur son lit, et comme on cherchait ses blessures sans en trouver aucune : « Je ne suis pas blessé, dit-il ; je me sens seulement froissé, parce que Rossinante, mon cheval, s'est abattu sous moi, tandis que je luttais contre dix géants, les plus démesurés et audacieux qu'il y ait au monde. — Bon ! bon ! dit le curé, voilà les géants en danse : par ma foi, je les brûlerai tous demain avant qu'il soit nuit. »

On fit ensuite mille questions à don Quichotte ; mais il ne répondit autre chose sinon qu'on lui donnât à manger, et qu'on le laissât dormir ; car c'était là ce dont il avait le plus besoin. On lui obéit ; mais le curé s'informa au long de la manière dont le laboureur l'avait trouvé. Celui-ci lui raconta tout de point en point, sans oublier les extravagances que notre chevalier lui avait dites, et lorsqu'il l'avait rencontré, et pendant le retour ; ce qui confirma le curé dans le dessein qu'il avait formé et qu'il exécuta le lendemain. Il alla chercher son ami le barbier, maître Nicolas, et tous deux se rendirent chez don Quichotte.

CHAPITRE VI

DE LA GRANDE ET AGRÉABLE REVUE QUE FIRENT LE CURÉ
ET LE BARBIER DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE NOTRE CHEVALIER.

Notre héros, fatigué, dormait profondément, quand le curé et le barbier entrèrent chez lui, et demandèrent à la nièce la clef de la chambre où se trouvaient les livres, auteurs de tout le mal : elle la leur donna de bon cœur. Ils y entrèrent tous, jusqu'à la gouvernante, et trouvèrent plus de cent gros volumes fort bien reliés, et quantité d'autres petits. La gouvernante ne les eut pas plus tôt aperçus qu'elle sortit brusque-

ment, et, rentrant avec une tasse pleine d'eau bénite et un goupillon : « Tenez, dit-elle, seigneur licencié, et aspergez cette chambre, de peur que l'un de ces maudits enchanteurs dont ces livres sont pleins ne vienne nous ensorceler par dépit de ce que nous voulons les chasser du monde. » Le curé sourit de cette simplicité, et dit au barbier de lui donner les livres l'un après l'autre pour voir de quoi ils traitaient, parce qu'il pourrait s'en rencontrer qui ne mériteraient pas la punition du feu. « Non, non, dit la nièce, il n'en faut pas épargner un seul ; ils ont tous contribué à la perte de mon oncle ; il n'y a qu'à les jeter par les fenêtres, et en faire un monceau dans la cour pour les brûler tous ensemble, ou bien les porter dans la basse-cour pour éviter la fumée. » La gouvernante fut du même avis, tant elles étaient toutes deux animées à la perte de ces pauvres innocents ; mais le curé n'y voulut pas consentir sans avoir au moins lu les titres des livres.

Le premier que lui donna maître Nicolas, fut *Amadis de Gaule*. « Oh ! dit le curé, il semble qu'il y ait en ceci du mystère ; car j'ai ouï dire que c'est le premier livre de chevalerie qui ait été imprimé en Espagne¹, et qu'il a servi de modèle à tous les autres. Ainsi mon avis est qu'il soit condamné sans rémission comme chef d'une si pernicieuse secte. — Je demande grâce pour lui, dit le barbier, car j'ai ouï dire aussi que c'est le meilleur livre que nous ayons en ce genre ; et, comme unique en son espèce, il mérite qu'on lui pardonne. — Cela est vrai, dit le curé ; on lui fait grâce pour l'heure ; voyons celui qui suit. — Ce sont, dit le barbier, les *Prouesses d'Esplandian*², fils légitime d'Amadis de Gaule. — Les mérites du père, dit le curé, ne doivent pas sauver le fils ; tenez, dame gouvernante, ouvrez la fenêtre, et jetez-le dans la cour : il servira de base au bûcher que nous allons dresser. » La gouvernante s'acquitta de sa commission avec joie, et le bon

¹ Ce roman, que réclament plusieurs nations, est attribué au Portugais Vasco de Lobeira, mort en 1403 ; mais un *Amadis* était connu en Espagne vers 1360.

² Par Garcia Ordoñez de Montalvo, Salamanque, 1525. Ce livre est intitulé en Espagnol : *Las Sergas del muy esforzado caballero Esplandian*.

Esplandian s'en alla, volant dans la cour, attendre avec patience le supplice qui lui était réservé. « Passons à un autre, dit le curé. — Celui-ci est *Amadis de Grèce*¹ : je crois que tous ceux de cette rangée sont de la même famille. — Qu'ils prennent donc tous le chemin de la cour, dit le curé ; car, plutôt que de ne pas brûler la reine de Pintiquirestra² et le berger Darinel avec ses églogues, et les raisonnements endiablés et alambiqués de l'auteur, je brûlerais avec eux mon propre père, s'il prenait la figure de chevalier errant. — Je suis de ce sentiment, dit le barbier. — Et moi aussi, dit la nièce. — Puisqu'il en est ainsi, dit la gouvernante, qu'ils aillent donc trouver leurs compagnons. » Et, pour s'éviter la peine de descendre, elle les jeta tous par la fenêtre. « Quel est ce gros volume ? dit le curé. — *Don Olivante de Laura*, répondit maître Nicolas. — Il est du même auteur³ que le *Jardin des Fleurs*, reprit le curé, et je ne saurais bien dire lequel des deux est le plus véridique, ou plutôt le moins menteur ; tout ce que je sais, c'est que celui-ci ira dans la cour, comme bizarre et extravagant. — Celui qui suit est *Florismars d'Hyrkanie*⁴, dit le barbier. — Quoi ! le seigneur Florismars est ici ! reprit le curé. Eh bien ! qu'il aille bien vite à la cour, malgré son étrange naissance et ses incroyables aventures ; la sécheresse et la dureté de son style ne méritent pas un meilleur traitement. Jetez-le, et aussi celui-là, dame gouvernante. — De grand cœur, dit la gouvernante, qui obéit avec joie. — Voici le *Chevalier Platir*⁵, continua le barbier. — C'est un vieux bouquin, dit le curé ; il ne contient rien qui mérite grâce. Qu'il aille avec les autres. » On ouvrit un autre livre, et l'on vit qu'il avait pour titre : *Le Chevalier de la*

¹ *Cronica del muy valiente y esforzado principe y caballero de la Ardiente Espada, Amadis de Grecia*. Lisboa, 1596, in-fol. Cet Amadis était fils de Lisuart de Grèce, et petit-fils d'Amadis de Gaule.

² Reine de Sobradise, femme de Perion, qui était fils de don Galaor et neveu d'Amadis de Gaule.

³ Antoine de Torquemada.

⁴ *Historia del principe Felismarte de Hircania, por Melchior de Ortega*. Valladolid, 1556, in-folio.

⁵ *Cronica del muy valiente y esforzado caballero Platir, hijo del emperador Primaleon*. Valladolid, 1533, in-fol. L'auteur n'en est pas connu.

*Croix*¹. Un nom si saint mériterait grâce, et devrait faire excuser l'ignorance de l'auteur ; mais comme on dit communément : derrière la croix se tient le diable, qu'il aille au feu avec les autres. — Voici, dit le barbier, prenant un autre livre, le *Miroir de chevalerie*². — Je le connais, dit le curé, Nous y trouverons le seigneur Renaud de Montauban, avec ses amis et compagnons plus larrons que Cacus, les douze pairs de France, et leur fidèle historien Turpin. Si l'on m'en croit, on ne les condamnera qu'à un bannissement perpétuel, parce qu'ils ont eu une part dans l'invention du célèbre Boïardo, d'où le poète chrétien Ludovic Arioste a tiré son poème. Pour ce dernier, si je le rencontre et qu'il parle un autre idiome que le sien, je ne lui garderai aucun respect. Dans sa propre langue, je le révère infiniment. — Je l'ai en italien, dit le barbier, mais je ne l'entends point. — Tant mieux pour vous, reprit le curé, nous serions très obligé, à son traducteur, s'il s'était épargné la peine de l'apporter en Espagne et de le mettre en castillan ; il lui a d'ailleurs beaucoup ôté de son prix, et c'est ce qui arrivera de tous les livres de vers que l'on traduira et auxquels on ne peut conserver leurs premières grâces, quels que soient le soin et l'habileté qu'on y apporte. Pour celui-ci donc, ainsi que pour tous les autres qui traitent des affaires de France, je suis d'avis qu'on le garde au fond d'un puits sec, jusqu'à ce qu'avec un peu plus de loisir nous ayons décidé ce que nous en devons faire. J'en excepte pourtant un certain *Bernard del Carpio*³ et un autre appelé *Roncevaux* : s'ils tombent entre mes mains, ils iront dans celles de la gouvernante, et de là au feu sans rémission. »

¹ Ce roman est en deux parties : *Libro del invencible caballero Lepolemo, de los hechos que hizo llamandose el caballero de la Cruz*; et *Leandro el del, segun le compuso el sabio rey Artidoro, en lengua griega*, par Pedro Lujan. Sevilla, 1534 ; Toledo, 1543. 2 vol. in-fol.

² *Espejo de caballerias*. C'est la première partie, en deux livres, d'un roman qui en contient dix. Elle est de Diego Ordoñez de Calahorra, et parut en 1582. Ce roman fut continué par Pedro de la Sierra, en deux livres (1580) ; par Marcos Martinez, en quatre livres (1603). Le reste est manuscrit.

³ *Historia de las huzanas y hechos del invencible caballero Bernardo del Carpio*, par Agustin Alonzo. Toledo, 1583, in-4°.

Le barbier consentit à tout, sur la foi de son curé, qu'il connaissait homme de bien et si ami de la vérité que rien au monde n'était capable de lui faire dire le contraire. Ouvrant deux autres livres, il vit dans l'un *Palmerin d'Olive*¹, et dans l'autre *Palmerin d'Angleterre*².

« Pour le premier, dit le curé, qu'on le brûle, et qu'on en jette les cendres au vent ; mais conservons Palmerin d'Angleterre comme une pièce unique, et faisons-lui faire une cassette aussi précieuse que celle qu'Alexandre trouva dans les dépouilles de Darius, et dans laquelle il renferma les œuvres du poète Homère. Ce livre-ci, mon compère, est recommandable pour deux choses : l'une, qu'il est excellent par lui-même, et l'autre qu'on le croit composé par un savant roi de Portugal³. Toutes les aventures du château de Beauregard sont fort bien imaginées et pleines d'art ; le style en est facile et clair ; l'auteur a pris grand soin d'observer les convenances et de bien soutenir les caractères : ainsi, maître Nicolas, sauf votre meilleur avis, celui-ci et Amadis de Gaule seront exempts du feu ; pour tout le reste, sans en faire plus ample examen, qu'ils périssent. — Non pas, s'il vous plaît, seigneur compère, répliqua le barbier, car voici le fameux *Don Belianis*⁴. — Celui-là, dit le curé, avec ses deuxième, troisième et quatrième parties, aurait besoin d'un peu de rhubarbe pour purger cette épouvantable bile qui l'agite incessamment ; il en faut aussi retrancher le Château de la Renommée et quantité d'autres impertinences ; après cela, on lui peut donner quelque répit, et, selon qu'il se sera corrigé, on lui fera grâce ou justice. Cependant, compère, gardez-le chez vous, et ne souffrez pas que personne le lise. — Je vous en réponds, » dit le bar-

¹ Ce roman est en deux parties : *Libro del famoso caballero Palmerin de Oliva, que por el mundo grandes hechos de armas hizo sin saber cuyo hijo fuese*. Tolède, 1580. Ce roman est d'une femme.

² *Cronica de Palmeirim de Ingalaterra*. Nouvelle édition, 1786. 3 vol. in-4°.

³ Ce roi de Portugal est, suivant les uns, Jean II, suivant d'autres, l'enfant don Louis, père de don Antonio, prieur de Ocrato. Cet ouvrage a été également attribué à Francisco de Moraes, mort en 1572. Il a été continué successivement par Diego Fernandez et par Alvares do Oriente.

⁴ *Libro del valeroso é invencible principe don Belianis de Grecia, etc.* Estella, 1564, in-folio. L'auteur de ce roman est Geronimo Fernandez.

bier ; et, sans se fatiguer davantage à examiner le reste des livres, il dit à la gouvernante de prendre tous les grands et de les jeter dans la cour. Elle ne fut ni sotte, ni sourde ; car elle eût mieux aimé brûler tous les livres du monde, que d'ourdir une toile, tant déliée fût-elle. Elle en prit une brassée et la fit voler par la fenêtre ; mais il en tomba un aux pieds du barbier, ce qui lui donna la curiosité de l'ouvrir ; il vit sur le titre : *Histoire du fameux chevalier Tirant le Blanc*. « Dieu me soit en aide ! s'écria le curé, vous avez là le chevalier Tirant le Blanc ? Donnez-le moi, maître Nicolas, je vous en prie ; c'est un trésor de joie, une source inépuisable de passe-temps ; c'est là que nous verrons don Kyrie Eleison de Montauban, et Thomas de Montauban son frère, avec le chevalier Fonséca ; le combat du valeureux Détriant contre le dogue ; les ruses de la demoiselle Plaisir-de-ma-vie ; les amours et les tromperies de la veuve Reposée, et l'impératrice amoureuse d'Hippolyte, son écuyer. Je ne vous mens pas, compère, ce livre est le meilleur du monde pour le style et pour le naturel. Ici les chevaliers mangent et dorment, ils meurent dans leurs lits, et font leur testament avant de mourir, et mille autres choses utiles dont les autres livres ne font pas mention. Avec tout cela, l'auteur eût mérité de passer le reste de ses jours aux galères, pour avoir débité tant de sottises sans y être contraint. Emportez-le chez vous, compère, et lisez-le ; vous verrez si tout ce que je vous dis n'est pas vrai. — Je le veux bien, dit le barbier ; mais que ferons-nous de tous ces petits livres ? — Apparemment, dit le curé, ce ne sont pas des livres de chevalerie, mais des livres de poésie. »

Il en ouvrit un et trouva que c'était la *Diane* de Georges de Montemayor. « Pour ceux-ci, continua-t-il, croyant que tous les autres étaient du même genre, ils ne méritent pas le feu, parce qu'ils n'ont causé ni ne causeront les mêmes désordres que les livres de chevalerie ; ils occupent l'esprit agréablement et sans danger. — Ah ! monsieur le curé, s'écria la nièce, vous pouvez bien les condamner comme les autres ; car si mon oncle vient à guérir de sa maladie chevaleresque, il ne faut qu'un malheur pour qu'il lui prenne envie de se faire berger et de courir les bois et les prés, chantant et jouant

du flageolet, et, ce qui serait pis encore, de devenir poète ; car, à ce qu'on dit, c'est de toutes les maladies la plus incurable et la plus contagieuse. — Mademoiselle a raison, dit le curé, il sera bon d'ôter à notre ami cette pierre d'achoppement. Et, puisque nous avons commencé par la *Diane* de Montemayor, je suis d'avis non qu'on la jette au feu, mais qu'on en retranche tout ce qui traite de la sage Félicie, de l'eau enchantée, et presque tous les grands vers ; qu'on lui laisse la prose, à la bonne heure, avec l'honneur d'être le premier entre ces sortes d'ouvrages. — Celui qui suit, dit le barbier, est la *Diane* appelée la seconde, du Salmantin¹ ; et en voici encore une autre, dont l'auteur est Gil Polo. — Que celle de Salmantin, dit le curé, augmente le nombre des condamnés, et gardons celle de Gil Polo, comme si Apollon même l'avait composée. Passons outre, compère, ajouta-t-il, et achevons, car il commence à se faire tard. — Tenez, dit le barbier, voici les dix livres de la *Fortune d'Amour*, composés par Antoine de Lofraso, poète sarde². — Par les ordres que j'ai reçus, dit le curé, depuis qu'on parle d'Apollon, des Muses et des poètes, il n'a pas été fait de livre plus plaisant et plus agréable que celui-ci, et dans son genre, et pour ce qu'il contient ; et qui ne l'a pas lu peut dire qu'il ne connaît pas tous les livres de bon goût. Donnez-le-moi, compère ; je l'estime plus qu'une soutane de taffetas de Florence. »

Il s'en empara avec joie, et le barbier reprit : « Ceux qui suivent sont le *Pasteur d'Ibérie*³, les *Nymphes de Henares*⁴, et le *Remède de la jalousie*⁵. — Livrez au bras séculier de la gouvernante, dit le curé, et ne m'en demandez pas la raison, car nous n'aurions jamais fini. — Voici le *Berger de Philida*⁶, dit le barbier. — Ce n'est point un berger, ajouta le curé, mais un adroit courtisan ; gardez-le

¹ Alenzo Perez, médecin de Salamanque.

² *Los diez Libros de Fortuna d'amor donde hallaran los honestos y apacibles amores del pastor Frevano y de la hermosa pastora Fortuna.* Barcelone, 1573, in-8°.

³ Par Bernardo de la Vega, chanoine de Tucuman. Séville, 1594, in-8°.

⁴ *Las Ninfas y pastores de Henares*, par Bernardo Gonzalez de Bobadilla. Alcalá, 1587, in-8°.

⁵ *Desengano de celos*, par Bartolomé Lopez de Enciso. Madrid, 1586, in-8°.

⁶ *El Pastor de Filida*, par Luis Galvez de Montalvo. Madrid, 1582.

comme un trésor. — Et ce grand volume, c'est le *Trésor de poésies diverses*¹. — S'il y en avait moins, dit le curé, on les estimerait davantage. Il faudrait en retrancher plusieurs trivialités mêlées parmi les grandes choses. Gardons-le néanmoins; l'auteur est un de mes amis, et des œuvres plus héroïques, plus relevées, qu'il a publiées, méritent qu'on pardonne à celle-ci. — Voici, dit le barbier, un recueil de *Chansons* de Lopès Moldonado². — Cet auteur est encore de mes amis, répliqua le curé; ses vers sont admirables dans sa bouche, car il a une voix qui enchante. Il est un peu diffus dans ses églogues, mais ce qui plaît n'est jamais long. Il faut le garder parmi les élus. Celui qui vient après, quel est-il? — C'est la *Galatée* de Michel de Cervantes, répondit maître Nicolas. — Depuis longtemps cet auteur est de mes meilleurs amis, reprit le curé, et je sais qu'il est plus familier avec les infortunes qu'avec les vers; son livre a de l'invention, il promet, mais il ne conclut rien. Il faut attendre la seconde partie qu'il fait espérer: peut-être avec des corrections obtiendra-t-il l'indulgence qu'on lui refuse maintenant? Cependant gardez-le, compère, et voyons ces trois autres. — *L'Araucana* de don Alonso de Ercilla, dit le barbier; *l'Austriada* de Juan Rufo, juré de Cordoue, et le *Montserrat* de Cristobal de Viruès, poète de Valence. — Ce sont là, dit le curé, les meilleurs vers héroïques qu'on ait jamais faits en espagnol; ils peuvent aller de pair avec les plus fameux ouvrages d'Italie. Conservez-les tous les trois, comme les plus précieux monuments de poésie que possède l'Espagne. »

Le curé, se lassant enfin de voir tant de livres, conclut, sans plus examiner, qu'on jetât le reste au feu. Mais le barbier en avait déjà ouvert un, intitulé les *Larmes d'Angélique*³. « Pour celui-ci, dit le curé, j'eusse été inconsolable s'il avait été brûlé par mon ordre; car l'auteur a non seulement été un

¹ *Tesoro de varias poesias*, par don Pedro de Padilla. Madrid, 1575. L'auteur quitta le Parnasse pour se faire carme déchaux.

² *El Cancionero de Lopez Maldonado*. Madrid, 1586, in-4°.

³ *Las Lagrimas de Angélica*, par Luis Barahona de Soto, 1588. C'est cet aimable poète que Cervantes introduit dans sa *Galatée* sous le nom de berger Lauro.

des plus célèbres poètes d'Espagne, mais encore il a particulièrement réussi dans la traduction de quelques fables d'Ovide.»

CHAPITRE VII

SECONDE SORTIE DE DON QUICHOTTE.

En ce moment, ils entendirent don Quichotte qui criait : « Ici, ici, valeureux chevaliers, c'est ici qu'il faut montrer la vigueur de vos bras : voilà les courtisans qui emportent tout l'avantage du tournoi. »

Il fallut cesser l'examen des livres pour accourir au bruit, et il est à croire que le reste de la bibliothèque, la *Carolea*¹, *Léon d'Espagne*², et les *Gestes de l'empereur*, ouvrage de don Louis d'Avila³, qui devaient sans doute être là, souffrirent sans examen la peine du feu, qu'ils auraient peut-être évitée si le curé eût connu de leur affaire.

Don Quichotte était levé quand ses amis entrèrent dans sa chambre ; il continuait ses cris et ses extravagances, donnant de grands coups d'estoc et de taille contre les murs, et tout aussi éveillé que s'il n'eût jamais dormi. Ils se jetèrent sur lui, et le mirent de force dans son lit, où, après avoir un peu reposé, il se tourna du côté du curé et lui dit : « Certes, seigneur archevêque Turpin, c'est une grande honte aux douze pairs de laisser ainsi emporter la gloire du tournoi aux courtisans, après que nous autres aventuriers en avons eu tout l'honneur pendant trois jours de suite. — Calmez-vous, compère, dit le curé ; le sort change, et ce qu'on perd aujourd'hui se peut regagner demain. Ne pensons maintenant qu'à votre santé ; vous devez être étrangement fatigué, si même vous n'êtes pas blessé. — Pour blessé, non, dit don Quichotte, mais, pour moulu et foulé, autant qu'on le peut être ; parce

¹ *La Carolea*, poème sur les victoires de Charles-Quint, par Geronimo Sampere. Valence, 1560.

² *Leon de Espana*, poème en octaves par Pedro de la Avelilla Castellanos. Salamanque, 1586.

³ Ce poème n'est point de Luis de Avila, comme le dit Cervantes, mais de Luis Zapata, qui le composa entre 1522 et 1525, époque de sa mort.

que ce bâtard de Roland m'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, par jalousie de ce que je lui dispute seul la gloire d'être le plus vaillant : mais je perdrai le nom de Renaud de Montauban, si, malgré tous ses enchantements, il ne me le paye cher, aussitôt que je pourrai sortir du lit. Pour l'heure, ajouta-t-il, qu'on m'apporte à déjeuner, c'est de quoi j'ai le plus besoin : du reste, qu'on me laisse le soin de ma vengeance. »

On lui donna à manger; après quoi il se rendormit, et les autres sortirent tout émerveillés d'une si grande folie. Cette même nuit, la gouvernante brûla tous les livres qu'on avait jetés dans la cour et tout ce qui s'en trouvait dans la maison; tels d'entre eux furent détruits qui méritaient sans doute d'être conservés dans les archives publiques; mais leur mauvaise destinée et la paresse du juge ne le permirent pas : ainsi fut vérifié le proverbe qui dit que l'innocent paye souvent pour le coupable.

Un des remèdes qu'imaginèrent le curé et le barbier pour la maladie de leur ami, fut de faire murer la porte du cabinet où étaient ses livres, afin qu'il ne la trouvât plus quand il se lèverait, espérant que, la cause du mal cessant, l'effet en cesserait : on lui dirait qu'un enchanteur avait enlevé chambre et livres. C'est ce qui fut fait, et avec beaucoup de diligence. Deux jours après, don Quichotte s'étant levé, la première chose qu'il fit fut d'aller visiter ses livres; mais ne trouvant point le cabinet où il l'avait laissé, il allait cherchant de côté et d'autre, revenait cent fois où il avait autrefois vu la porte, tâtait avec les mains et regardait partout sans rien dire. Enfin, après avoir bien cherché, il demanda à la gouvernante de quel côté était le cabinet de ses livres. « Quel cabinet? répondit celle-ci, bien instruite de ce qu'il fallait dire; que cherchez-vous où il n'y a rien? Il n'y a plus ni cabinet ni livres dans la maison; le diable a tout emporté. — Ce n'était point le diable, dit la nièce, mais bien un enchanteur qui vint la nuit sur une nue après que vous fîtes parti d'ici, et qui, descendant de dessus un dragon qui lui servait de monture, entra dans votre cabinet, où je ne sais ce qu'il fit; mais, au bout de quelque temps, il s'envola par le toit, laissant la maison toute pleine

de fumée : et quand nous nous hasardâmes à voir ce qu'il avait fait, nous ne trouvâmes plus ni cabinet, ni livres. Je me souviens seulement, et la gouvernante s'en souvient aussi, que ce méchant vieillard dit à haute voix en s'en allant, que c'était par une inimitié secrète qu'il portait au maître des livres qu'il avait fait le désordre qu'on verrait. Il dit encore qu'il s'appelait lesage Mougnoton. — Dites Freston, repartit don Quichotte. — Je ne sais, dit la nièce, si c'était Freston ou Friton; mais je sais bien que le nom finissait en *ton*. — Il est vrai, répliqua don Quichotte; cet enchanteur est mon grand ennemi; il me garde rancune, parce que son art lui apprend que je dois me trouver un jour en combat singulier contre un chevalier qu'il protège, et que je le vaincrai malgré toute sa science: de dépit, il me fait tous les déplaisirs qu'il peut; mais je l'assure qu'il s'abuse et qu'il n'évitera point ce que le ciel a ordonné. — Qui peut douter de cela? dit la nièce. Mais, mon cher oncle, pourquoi vous engager dans toutes ces querelles? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement chez vous que d'aller chercher par le monde de meilleur pain que celui de froment, sans considérer que bien des gens qui vont quérir de la laine reviennent tondu? — Oh! ma chère nièce, répondit don Quichotte, que vous l'entendez mal! avant que l'on me tonde, j'aurai pelé, j'aurai arraché la barbe à quiconque oserait seulement toucher la pointe de mes cheveux. »

Elles ne voulurent point répliquer davantage, parce qu'elles virent bien qu'il commençait à se mettre en colère. Notre chevalier demeura quinze jours entiers dans sa maison, fort paisible, et sans donner la moindre marque qu'il pensât à poursuivre ses folies. Pendant ce temps, il eut de plaisantes conversations avec le curé et le barbier, sur ce qu'il soutenait que la chose la plus nécessaire au monde, c'était des chevaliers errants, et que l'ordre en serait rétabli par lui. Quelquefois le curé le contredisait; d'autres fois il faisait semblant de se rendre, parce qu'autrement il n'y aurait pas eu moyen d'en avoir raison.

Pendant don Quichotte sollicitait tous les jours en cachette un laboureur de ses voisins, homme de bien (si toutefois l'on peut donner ce nom à celui qui est pauvre), mais

qui n'avait guère de cervelle. Enfin, à force de discours et de promesses, il le décida à partir avec lui et à lui servir d'écuyer. Don Quichotte lui disait entre autres choses qu'il ne craignit point de venir avec lui ; qu'il se disposât de bonne grâce ; qu'il pouvait arriver telle aventure qu'en un tour de main il lui donnerait le gouvernement de quelque île. Avec ces promesses et d'autres semblables, Sancho Pança, c'était le nom du laboureur, abandonna sa femme et ses enfants, et suivit son voisin en qualité d'écuyer. Don Quichotte s'occupait ensuite de chercher de l'argent, et, vendant une chose, engageant l'autre, perdant sur tous les marchés, il réunissait une somme assez considérable. Il se procura aussi d'une rondache qu'il emprunta à l'un de ses amis, et, ayant raccommo- dé sa salade du mieux qu'il put, il avertit son écuyer du jour et de l'heure où il pensait se mettre en route, afin que de son côté il s'équipât de ce qui lui serait nécessaire ; mais sur toutes choses il lui recommanda de se munir d'un bissac. Sancho répondit qu'il le ferait et qu'il avait même envie d'emmen- ser son âne, qui était de bonne taille et assez fort, n'ayant pas l'habitude de marcher beaucoup. Le mot d'âne arrêta un peu don Quichotte, qui ne se rappelait pas qu'aucun chevalier eût mené avec lui un écuyer monté de la sorte. Il y consentit pourtant, dans le dessein de lui donner une plus honorable monture à la première occasion qu'il trouverait de désarçon- ner quelque chevalier discourtois. Il se procura aussi de chemises et d'autres choses nécessaires, suivant le conseil que lui avait donné l'aubergiste.

Tout cela s'étant secrètement exécuté, Sancho, sans dire adieu à sa femme ni à ses enfants, et don Quichotte sans prendre congé de sa nièce ni de sa gouvernante, sortirent une nuit de leur village, sans être vus de personne, et cheminèrent tant qu'au point du jour ils purent croire qu'on ne les retrouverait pas, alors même qu'on les chercherait. Sancho Pança se prélassait comme un patriarche sur son âne, avec son bissac et sa gourde, très impatient de se voir gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte prit la même route qu'à sa première sortie, c'est-à-dire à travers la campagne de Montiel, où il marchait avec moins d'incommodité qu'à l'autre

fois, parce qu'au matin, les rayons du soleil. frappant obliquement, ne l'incommodaient pas autant.

« Seigneur chevalier errant, lui dit Sancho, je vous supplie de ne pas oublier l'île que vous m'avez promise; car je la saurai bien gouverner, quelque grande qu'elle soit. — Ami Sancho, répondit don Quichotte, il faut que tu saches que ce fut une coutume pratiquée de tout temps par les chevaliers errants de donner à leurs écuyers le gouvernement des îles et royaumes qu'ils conquéraient; j'ai résolu de ne pas laisser perdre une si louable coutume. Je ferai davantage: le plus souvent, ces chevaliers attendaient, pour récompenser leurs écuyers, qu'ils fussent vieux, déjà las de servir, de passer de mauvais jours et de pires nuits, et leur donnaient alors quelque province, avec le titre de comte ou de marquis. Mais, si nous vivons tous deux, avant qu'il soit six jours, je pourrai bien conquérir un si grand empire qu'un des royaumes en dépendant soit ton vrai lot, pour t'en faire couronner roi. Et ne pense pas que ce soit là chose si étrange; telles fortunes arrivent souvent aux chevaliers errants par des moyens imprévus et si nombreux qu'aisément pourrais-je te donner beaucoup plus que je ne te promets. — A ce compte, dit Sancho, si j'étais roi, par un de ces miracles dont vous parlez, Jeanne Gutierrez, ma femme¹, serait pour le moins reine; nos enfants, infants. — Qui en doute? répondit don Quichotte. — J'en doute un peu, reprit Sancho; et je tiens que, quand il pleuvrait des couronnes, il ne s'en trouverait pas une qui s'ajustât à la tête de Marie Gutierrez; elle ne vaut pas deux maravedis pour être reine; comtesse lui siérait mieux, et encore avec l'aide de Dieu. — Recommande tout cela à Dieu, dit don Quichotte; il lui donnera ce qui lui conviendra le mieux. Mais, quant à toi, ne t'abaisse pas au point de te contenter à moins d'un gouvernement. — Ainsi ferai-je, seigneur, dit Sancho; je m'en rapporte à mon maître; il saura bien me donner ce qui convient à ma portée. »

¹ Distraction de Cervantes, qui deux lignes plus bas la nomme Marie. Partout ailleurs Sancho appelle sa femme Thérèse Pança.

CHAPITRE VIII

DU BEAU SUCCÈS QU'EUT LE VALEUREUX DON QUICHOTTE DANS L'ÉPOUVANTABLE ET INIMAGINABLE AVENTURE DES MOULINS À VENT, ET D'AUTRES ÉVÉNEMENTS DIGNES DE MÉMOIRE.

En ce moment ils découvrirent quatre ou cinq moulins à vent qu'il y a dans cette plaine. Don Quichotte, les apercevant, dit à son écuyer : « La Fortune nous guide mieux que nous ne le pourrions souhaiter : tu vois plus de trente géants formidables ; je prétends les combattre et leur ôter la vie. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir : elles sont de bonne guerre, et c'est servir Dieu que de faire disparaître de la terre une si maudite engeance. — Quels géants ? dit Sancho Pança. — Ceux que tu vois là, dit don Quichotte, avec leurs grands bras ; il y en a qui les ont de près de deux lieues de long. — Prenez garde, seigneur, répondit Sancho, ce que vous voyez là, ce ne sont pas des géants, ce sont des moulins à vent ; et ce qui vous paraît des bras, ce sont les ailes que le vent fait tourner, et qui font mouvoir la meule. — Il paraît bien, dit don Quichotte, que tu n'es guère expert en aventures : ce sont des géants ; si tu as peur, ôte-toi d'ici et mets-toi quelque part en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et périlleux combat. »

En disant ces mots, il donne des éperons à Rossinante, sans écouter son écuyer Sancho qui lui criait que c'étaient des moulins à vent et non pas des géants ; et, plus il s'approchait, moins il se désabusait. « Ne fuyez pas, criait-il à tue-tête, lâches et viles créatures, ne fuyez pas, c'est un chevalier seul qui entreprend de vous combattre. » Un peu de vent s'étant au même instant levé, et ces grandes ailes commençant à se mouvoir : « Vous avez beau faire, dit le chevalier redoublant ses cris ; quand vous remueriez plus de bras que n'en avait Briarée, vous me le payerez tout à l'heure. »

En même temps il se recommande de tout son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir dans un si grand

péril ; et, bien couvert de son écu, la lance en arrêt, il court au grand galop de Rossinante contre le plus rapproché des moulins, et rencontre une des ailes. Le vent donnant alors de grande furie, l'aile en tournant emporte la lance qui se brise, et, avec elle, le cheval et le cavalier, qui s'en alla rouler dans le champ. Sancho accourut à son secours au grand trot de son âne, et trouva son maître qui ne pouvait se remuer, tant la chute avait été lourde. « Dieu me soit en aide, dit-il ; ne vous disais-je pas bien que vous prissiez garde à ce que vous alliez faire, et que c'étaient des moulins à vent ? Qui pouvait en douter, à moins d'en avoir d'autres dans la tête ? — Tais-toi, ami Sancho, répondit don Quichotte ; le métier de la guerre, plus que tout autre, est sujet aux caprices du sort, à de continuelles vicissitudes. Pour moi, je pense, et sans doute c'est la vérité, que l'enchanteur Freston, qui m'a volé mon cabinet et mes livres, a changé ces géants en moulins, pour me ravir la gloire de les avoir vaincus, tant est grande son inimitié contre moi ; mais à la fin il faudra bien que sa malice cède à la bonté de mon épée. — Dieu le veuille ! » répondit Sancho.

Et il aida son maître à se relever, puis le monta sur Rossinante, dont les épaules étaient à demi déboîtées. En s'entretenant de cette aventure, ils prirent le chemin du Port-Lapice, parce que, sur une route aussi fréquentée, il n'était pas possible, disait don Quichotte, qu'ils ne trouvassent bien des aventures.

Mais il avait un regret extrême d'avoir perdu sa lance, et, le témoignant à son écuyer : « Je me souviens, dit-il, avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Diego Perez de Vargas, ayant rompu son épée dans un combat, arracha une grosse branche d'un chêne, et abattit tant de Maures que le surnom d'Assommeur lui en demeura ; car, depuis, lui et ses descendants se sont toujours appelés *Vargas y Machuca*. Je te dis cela, Sancho, parce que je prétends arracher du premier chêne que je trouverai une branche aussi forte et aussi bonne que celle-là, et j'en ferai de tels faits d'armes que tu l'estimeras trop heureux d'avoir mérité de les voir et d'être témoin d'actions si grandes qu'on aura de la peine à les croire. — A la volonté

de Dieu, dit Sancho ; je le crois, puisque vous le dites ; mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de travers ; c'est sans doute que vous êtes froissé de votre chute. — Il est vrai, répondit don Quichotte, et, si je ne me plains point, c'est qu'il n'est pas permis aux chevaliers errants de le faire, lors même qu'ils auraient le ventre ouvert et que leurs entrailles en sortiraient. — S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire, reprit Sancho ; mais Dieu sait si je ne serais pas bien aise de vous entendre vous plaindre quand vous avez du mal ; car, pour moi, je me plaindrais à la plus petite égratignure ; à moins que cela ne soit défendu aux écuyers errants aussi bien qu'à leurs maîtres. »

Don Quichotte se mit à rire de la simplicité de son écuyer, et l'assura qu'il pouvait se plaindre tant qu'il voudrait, qu'il en eût sujet ou non, qu'il n'avait encore rien lu de contraire à cela dans les livres de chevalerie. Sancho observa alors qu'il était l'heure du dîner. Don Quichotte répondit qu'il n'en sentait pas le besoin pour le moment, mais que lui pourrait manger quand il le désirerait. Avec cette permission, Sancho s'accommoda du mieux qu'il put sur son âne, et, tirant du bissac ce qu'il avait apporté, il allait mangeant par derrière son maître, levait de temps en temps sa gourde avec tant de plaisir qu'il eût donné envie au meilleur cabaretier de Malaga. Pendant qu'il allait ainsi, buvant à petits coups, il ne se souvenait plus des promesses de son maître, et, loin de trouver le métier rude, il regardait comme un plaisir d'aller chercher des aventures, quelque périlleuses qu'elles fussent.

Ils passèrent la nuit sous des arbres. Don Quichotte rompit une branche sèche, assez forte pour lui servir de lance, et il y mit le fer qu'il avait arraché de l'autre. Toute la nuit s'écoula sans qu'il fermât l'œil, pensant toujours à sa dame Dulcinée, pour imiter ce qu'il avait lu dans les romans, où les chevaliers passent les nuits dans les forêts et dans les déserts, à s'entretenir du souvenir de leurs dames. Mais Sancho ne la passa pas ainsi. Comme il avait l'estomac plein d'autre chose que d'eau de chicorée, il ne fit qu'un somme jusqu'au lever du soleil, dont les rayons, qui frappaient sa figure, ne l'eussent pas même éveillé, non plus que le chant des oiseaux qui

saluaient le nouveau jour, si son maître ne l'avait appelé plusieurs fois. En se levant, il fit une caresse à sa bouteille, chagrin de la trouver plus légère que le soir précédent, parce qu'il ne voyait pas le moyen de la remplir de sitôt, au chemin qu'ils prenaient. Pour don Quichotte, qui s'était repu de savoureuses pensées, il ne voulut point déjeuner. Ils montèrent à cheval, et reprirent le chemin du Port-Lapice, qu'ils découvrirent après trois heures de marche. « C'est ici, frère Sancho, s'écria don Quichotte, que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle des aventures. Mais écoute, garde-toi de tirer l'épée pour me défendre, quand tu me verrais dans le plus grand péril du monde, à moins que je ne fusse attaqué par de la canaille, auquel cas tu peux bien me secourir : contre des chevaliers, cela ne t'est aucunement permis par les lois de la chevalerie, jusqu'à ce que tu sois armé chevalier. — Tenez pour certain, seigneur, qu'en cela Votre Grâce sera ponctuellement obéie, d'autant plus volontiers que je suis de mon naturel fort pacifique, et ennemi juré des querelles. Mais si l'on m'attaque, je me soucie fort peu de vos lois, puisque toutes les lois divines et humaines permettent à chacun de défendre sa peau. — Je ne dis pas le contraire, dit don Quichotte ; mais, quant à me secourir contre des chevaliers, il faut mettre un frein à ton impétuosité naturelle. — C'est bien ce que je ferai, répartit Sancho. Je vous promets de garder ce précepte comme celui du dimanche. »

En achevant ces mots, ils virent venir vers eux deux religieux de l'ordre de Saint-Benoit, montés sur des mules hautes comme des dromadaires, avec leurs parasols et des lunettes de voyage. Derrière eux venait un carrosse, avec quatre ou cinq cavaliers et deux valets de mules, à pied. Il y avait dans le carrosse, à ce qu'on a su depuis, une dame de Biscaye, qui allait retrouver son mari à Séville, d'où il devait passer dans les Indes avec un emploi considérable. Les religieux n'étaient pas de sa compagnie, mais ils suivaient le même chemin. A peine don Quichotte les eut-il aperçus, qu'il dit à son écuyer : « Ou je suis bien trompé, ou bien voici la plus fameuse aventure qui se soit jamais vue : ces fantômes noirs qui

paraissent là-bas doivent être et sont, sans nul doute, des enchanteurs qui ont enlevé quelque princesse, et l'emmenent dans ce carrosse. Voici un tort à réparer de tout mon pouvoir. — Ceci, dit Sancho, sera pis que les moulins à vent : prenez garde, seigneur, ce sont là des religieux bénédictins, et ce carrosse est sans doute à des voyageurs ; regardez bien à ce que vous allez faire, et que le diable ne vous tente pas. — Je t'ai déjà dit, Sancho, reprit don Quichotte, que tu ne te connais pas en aventures, sois-en certain ; tu vas en avoir la preuve. »

A ces mots, il avance, se campe au milieu du chemin par où devaient passer les moines, et, quand ils furent à portée de l'entendre : « Race endiablée, leur crie-t-il, mettez sur le champ en liberté les hautes princesses que vous emmenez dans ce carrosse ; sinon préparez-vous à recevoir une prompte mort pour le châtimement de vos mauvaises œuvres. » Les moines retinrent leurs mules, aussi surpris de l'étrange figure de don Quichotte que de ses propos, auxquels ils répondirent : « Seigneur chevalier, nous ne sommes pas gens endiablés, mais bien religieux de Saint-Benoît, qui voyageons ; et nous ignorons s'il y a dans ce carrosse des princesses qu'on enlève. — On ne m'abuse point par de belles paroles, dit don Quichotte, et je vous connais bien, canaille maudite et parjure. » Sans attendre de réponse, il pique Rossinante, et, la lance baissée, court contre un des religieux avec tant de furie que, si le moine ne se fût laissé tomber de sa mule, il l'aurait renversé malgré lui, dangereusement blessé, ou mort peut-être. L'autre moine, voyant de quelle sorte on traitait son compagnon, donna des deux à sa mule, et s'enfuit dans la campagne, plus vite que le vent. Sancho ne vit pas plus tôt le religieux à terre, qu'il sauta prestement de dessus son âne, et se mettait en devoir de le dépouiller, lorsque deux valets, qui suivaient les moines, accoururent, et lui demandèrent pourquoi il ôtait les habits au blessé. « Parce qu'ils m'appartiennent légitimement, dit Sancho, comme étant les dépouilles de la bataille que mon seigneur don Quichotte vient de gagner. » Les valets, qui n'entendaient point raillerie, et ne comprenaient point les mots de dépouilles et de

bataille, voyant d'ailleurs don Quichotte assez loin, qui parlait aux gens du carrosse, se jetèrent sur Sancho, le renversèrent, le rouèrent de coups et lui laissèrent à peine un seul poil de barbe. Cependant le bénédictin remonta promptement sur sa mule, et courut tout tremblant après son compagnon qui, assez loin de là, regardait ce qui se passait; puis, sans attendre la fin de l'aventure, tous deux poursuivirent leur route, faisant plus de signes de croix que s'ils eussent eu le diable à leurs trousses.

Don Quichotte, comme nous l'avons dit, conversait avec la dame du carrosse, et lui disait : « Votre beauté, madame, peut faire désormais de sa personne tout ce qu'il lui plaira; mon bras vient de châtier l'audace de vos ravisseurs; et, pour que vous ne soyez pas en peine du nom de votre libérateur, sachez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant, l'esclave de la belle et incomparable Dulcinée du Toboso. Pour prix du service que je vous ai rendu, je ne vous demande autre chose que de retourner au Toboso, de vous présenter de ma part devant cette dame, et de lui apprendre ce que j'ai fait pour votre liberté. »

Un écuyer biscaïen, de ceux qui accompagnaient le carrosse, écoutait attentivement ce que disait don Quichotte : comme il vit qu'il ne voulait pas laisser passer le carrosse, et qu'il s'opiniâtrait à le faire retourner au Toboso, il s'approcha de lui, le tira par sa lance, et lui dit dans un langage mêlé de mauvais castillan et de pire biscaïen : « Va, chevalier, et mal ailles-tu; par le Dieu qui m'a créé, si tu ne laisses le carrosse je te tue aussi vrai que je suis Biscaïen. » Don Quichotte l'entendit bien, et lui répondit gravement : « Chétive créature, si tu étais chevalier, aussi bien que tu ne l'es pas, j'aurais déjà châtié ton audace et ton insolence. — Moi, pas chevalier? repartit brusquement le Biscaïen, je jure Dieu que tu mens autant que chrétien; si tu jettes ta lance et si tu tires ton épée, je te ferai voir que tu portes le chat à l'eau. Biscaïen par terre, hidalgo par mer, hidalgo par le diable; et tu mens si tu dis autre chose. — Tu le verras tout à l'heure, » répondit don Quichotte.

Et, jetant sa lance à terre, il tira son épée, embrassa sou

écu, et fondit sur le Bisciaïen résolu à lui ôter la vie. Le Bisciaïen, le voyant venir, eût bien voulu descendre, parce qu'il ne se fiait pas à sa mule de louage ; mais tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main. Bien lui prit aussi de se trouver auprès du carrosse, où il prit un coussin qui lui servit de bouclier. Aussitôt ils se précipitèrent l'un sur l'autre, comme s'ils eussent été de mortels ennemis. Les assistants auraient bien voulu les séparer, mais cela était impossible ; car le Bisciaïen jurait, en son mauvais langage, que, si on ne lui laissait achever le combat, il tuerait sa maîtresse et tous ceux qui s'opposeraient à son dessein. La dame du carrosse, étonnée et tremblante, fit signe au cocher de se détourner et de loin elle regarda cette lutte acharnée. En ce moment, le Bisciaïen déchargea un coup si terrible sur l'épaule de son adversaire, qu'il l'eût fendu jusqu'à la ceinture, s'il n'eût été couvert de son écu. A ce coup, dont le poids accabla don Quichotte, il s'écria : « O Dulcinée ! dame de mon âme, fleur de beauté, secourez votre chevalier, qui, pour se rendre digne de votre grande bonté, se trouve en ce pressant danger. » Proferer ces mots, serrer son épée, se couvrir de son écu, fondre sur le Bisciaïen, fut pour lui l'affaire d'un moment, résolu qu'il était de risquer le tout pour le tout. Le Bisciaïen, jugeant de son dessein par sa contenance, voulut imiter sa valeur. Il se couvrit du coussin le mieux qu'il put, et l'attendit de pied ferme, d'autant qu'il ne pouvait faire remuer sa mule, qui n'en pouvait plus de lassitude, et n'était pas dressée à de pareils jeux.

Don Quichotte venait donc, comme je l'ai dit, l'épée haute contre le rusé Bisciaïen, avec l'intention de le fendre en deux. Le Bisciaïen l'attendait, ayant aussi l'épée levée, et couvert de son oreiller. Les spectateurs, effrayés, redoutaient l'issue des épouvantables coups dont ils se menaçaient ; la dame du carrosse et ses femmes se vouaient à tous les saints de l'Espagne, pour obtenir de Dieu le salut de l'écuyer et le leur.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'auteur de cette histoire interrompt ici la suite du combat, s'excusant sur ce qu'il n'a rien appris davantage des faits de don Quichotte. Il est vrai que le second auteur de cet ouvrage ne put croire qu'une si

curieuse histoire pût être mise en oubli, et que les beaux esprits de la Manche eussent eu assez peu de soin pour ne pas conserver dans leurs archives quelques papiers qui traitassent de ce fameux chevalier. Avec cette pensée, il ne désespéra pas de trouver la suite de cette agréable histoire et, avec l'aide du ciel, il réussit enfin dans sa recherche, comme on le verra dans la seconde partie¹.

CHAPITRE IX

CONCLUSION DE L'ÉPOUVANTABLE COMBAT DU BRAVE BISCAÏEN ET DU VAILLANT MANCHOIS.

Nous avons laissé, dans la première partie de cette histoire, le brave Biscaien et le fameux don Quichotte, les épées levées, prêts à se décharger des coups si terribles que, s'ils eussent frappé en plein, ils se seraient pourfendus de part en part et ouverts en deux comme une grenade. Le récit demeurerait court dans un endroit aussi intéressant, sans que l'auteur nous apprit où nous pourrions en trouver la suite. Ce me fut un sensible déplaisir. La satisfaction que n'avait fait éprouver le commencement fit place au découragement, quand je connus les difficultés qui s'opposaient à l'espoir de recouvrer la suite de cette agréable narration. Cependant il me paraissait impossible, autant qu'injuste, qu'un si vaillant chevalier n'eût pas eu quelque sage qui prit soin d'écrire l'histoire de ses faits inouïs, ce qui n'avait jamais manqué à aucun des chevaliers errants, courant, comme on dit, les aventures, car chacun avait un ou deux de ces sages, qui mettaient par écrit leurs prouesses, recueillaient leurs moindres et plus secrètes pensées, les plus petites bagatelles échappées de leur cerveau. Il ne convenait pas qu'un chevalier si brave manquât de ce que Plair et autres semblables avaient eu de reste. Je ne pouvais

¹ Cervantes avait divisé la première partie du *Don Quichotte* en quatre parties, dont la deuxième commençait au chapitre ix. Mais comme plus tard il donna le titre de seconde partie à la suite qui parut en 1615, l'Académie espagnole a jugé préférable de s'en tenir simplement à la division par chapitres.

donc penser qu'une si plaisante histoire fût demeurée ainsi tronquée. J'en rejetais la faute sur le temps, qui dévore et consume tout, et l'avait sans doute ou cachée ou détruite. Il me semblait que, puisqu'on avait trouvé dans la bibliothèque de don Quichotte des livres aussi modernes que le *Remède de la Jalousie*, les *Nymphes et les Bergers d'Henarès*, son histoire ne devait pas être fort ancienne, et que, n'eût-elle pas été écrite, les gens de son village et leurs voisins ne l'auraient pas encore oubliée. Cette pensée excitait en moi le désir de connaître exactement la vie et les miracles de notre fameux Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la chevalerie manchoise, et le premier qui, dans ce siècle malheureux, se soit voué aux travaux de la chevalerie errante, à redresser les torts, secourir les veuves, défendre les demoiselles, j'entends de celles qu'on voyait au temps passé, le fouet à la main, courir par monts et par vaux sur leurs palefrois, portant l'embarras de leur virginité, et qui, au bout de quatre-vingts ans et sans avoir dormi un seul jour sous un toit, à moins que d'être forcées par quelque chevalier félon, quelque scélérat de sac et de corde ou quelque géant, entraient dans la sépulture aussi vierges que leurs mères. Je dis donc qu'à cet égard et à beaucoup d'autres, notre brave don Quichotte est digne d'éternelles et mémorables louanges, et qu'on ne saurait en refuser non plus aux soins que je me suis donnés pour retrouver la fin d'une aussi agréable histoire. Encore mes soins eussent-ils été perdus si ma bonne fortune ne me l'eût fait tomber entre les mains comme je vais le dire.

Étant un jour dans la rue d'Alcana¹, à Tolède, je vis un jeune garçon qui voulait vendre de vieux papiers à un marchand de soie ; et, comme je suis curieux au point de ramasser les moindres chiffons de papier dans les rues, j'en pris un des mains de ce garçon pour le lire, et reconnus qu'il était en caractères arabes. Mais ne sachant pas lire ces caractères, je cherchai quelque Maure espagnol qui pût me les expliquer, et j'eus peu de peine à en rencontrer, dans un lieu où l'on

¹ *El Alcana* (le quartier des mareyeurs).

trouve des interprètes pour des langues plus anciennes. Le hasard m'en amena un à qui je mis le livre en mains. Il l'ouvrit vers le milieu, lut quelques lignes, et se mit à rire. Je lui demandai de quoi il riait. « D'une note, me dit-il, que je trouve à la marge; » et sans cesser de rire, il lut : « Cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent parlé dans cette histoire, eut, dit-on, plus d'habileté pour saler des pourceaux, que pas une femme de la Manche. » Au nom de Dulcinée du Toboso, soupçonnant que ces papiers contenaient l'histoire de don Quichotte, je pressai le Maure de lire le titre du livre; sur-le-champ il me traduisit de l'arabe en espagnol ces mots : « Histoire de don Quichotte de la Manche, écrite par Cid Hamet Ben Engeli ¹, historien arabe. » J'eus peine à contenir ma joie quand j'entendis le titre du livre; j'achetai tous les papiers du jeune marchand, et j'eus pour un demi-réal ce qu'il m'aurait vendu plus de six réaux, s'il eût pu deviner le désir que j'en avais. Je me retirai aussitôt dans le cloître de la grande église avec mon Maure, le priant de me traduire en castillan tout ce qui traitait de l'histoire de don Quichotte, sans ajouter ni retrancher la moindre chose, et lui offrant de le payer à sa volonté; il se contenta de deux arrobes² de raisins secs et de quatre boisseaux de froment, et me promit de traduire le tout fidèlement, et en peu de temps. Pour faciliter l'affaire, et ne pas me dessaisir d'une si bonne trouvaille, j'emmenai le Maure chez moi, où, en moins de six semaines, la version fut faite, telle que je vous la donne. Sur la première feuille du livre était peint, au naturel, le combat de don Quichotte et du Bisciaën, dans la même posture où nous les avons laissés, tous deux l'épée haute, l'un couvert de sa rondache, et l'autre de son coussin. La mule du Bisciaën était si fidèlement dessinée qu'au premier coup d'œil on la reconnaissait pour une mule de louage; aux pieds du Bisciaën était écrit : *Don Sancho de Azpeytia* (c'était sans doute le nom du Bisciaën), et, sous ceux de Rossinante : *Don Quichotte*. Ros-

¹ *Engeli* est un adjectif arabe qui correspond à l'espagnol *cervai* ou *cervanteno*, dont la racine est *cierco*, *cerf*. Cervantes a donc caché son nom sous un homonyme arabe.

² Vingt-cinq kilogrammes environ

sinante était admirablement bien peint; si long, si raide, si maigre, si efflanqué, l'épine du dos si tranchante, si étique en un mot, qu'on jugeait à la première vue que jamais cheval au monde n'avait mieux mérité ce nom. Tout auprès était Sancho Pança, tenant son âne par le licou, et au pied duquel on lisait sur un écriteau : *Sancho Zancas*. Ce nom devait venir de ce qu'il avait, comme l'indiquait la peinture, le ventre gros, la taille courte, les jambes grêles et longues, et voilà sans doute pourquoi l'histoire lui donne, indifféremment, les surnoms de Pança et de Zancas. Il y avait encore d'autres particularités dans cette peinture, mais de peu d'importance, et qui ne servent de rien à l'intelligence de cette véridique histoire : or, toute histoire est bonne si elle est vraie. On objectera peut-être, contre la fidélité de celle-ci, que l'auteur est Arabe, et qu'ils sont tous naturellement menteurs. Mais, au contraire, comme ils sont aussi nos ennemis, celui-ci aura plutôt retranché qu'ajouté ; en effet, il me semble que, lorsqu'il devait le plus s'étendre sur les louanges d'un si bon chevalier, il s'est malicieusement retenu, et les a passées sous silence : conduite indigne d'un historien, qui doit être ponctuel, fidèle, exempt de passion, et que l'intérêt, la crainte, la rancune, l'affection ne doivent jamais écarter du sentier de la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépositaire de nos actions, témoin du passé, exemple du présent, avertissement pour l'avenir. Je suis assuré que, dans ces mémoires, on trouvera tout ce qu'on peut désirer de plaisant et d'agréable; ou que, s'il y manque quelque chose, ce sera la faute du chien d'auteur¹, et non celle du sujet. Enfin, la seconde partie, suivant la traduction, commence ainsi :

A l'air terrible des deux fiers et braves combattants, à voir leurs glaives tranchants levés l'un sur l'autre, on eût dit qu'ils menaçaient et le ciel, et la terre, et les abîmes. Le premier qui déchargea son coup fut le colérique Biscaien, et ce fut avec tant de force et de fureur que, si l'épée ne lui eût tourné

¹ *Dei galgo de su autor*. Cette épithète de *galgo* se donnait souvent aux Maures.

dans la main, ce seul coup eût terminé cet épouvantable combat et toutes les aventures du notre chevalier; mais le sort, qui le réservait pour de plus grandes choses, tordit l'épée de son adversaire de manière que, bien qu'elle l'eût frappé sur son épaule gauche, elle ne lui fit d'autre mal que de le désarmer de ce côté, après avoir emporté, chemin faisant, une grande partie de la salade et la moitié de l'oreille. Le tout tomba avec fracas, laissant don Quichotte en fort mauvais état. Dieu puissant! qui pourrait peindre la rage dont le héros de la Manche fut transporté quand il se vit traité de la sorte? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il se redressa sur ses étriers, et, serrant son épée dans ses deux mains, en déchargea un si furieux coup sur le coussin et sur la tête de son ennemi, que, malgré une si bonne défense, et comme s'il eût été écrasé par une montagne, le Biscaien commença à jeter le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles, et fût tombé sans doute s'il n'eût promptement saisi le cou de sa mule; mais, un moment après, il abandonna les étriers, et ouvrit les bras. La mule, épouvantée de ce terrible coup, se mit à courir à travers les champs, et après quelques sauts, jeta son cavalier par terre.

Don Quichotte regardait tout cela fort tranquillement. Mais, quand il vit tomber son adversaire, il sauta promptement de cheval, accourut, et, lui mettant la pointe de l'épée entre les deux yeux, il lui cria de se rendre, s'il ne voulait avoir la tête coupée. Le Biscaien était si étourdi qu'il ne pouvait proférer une parole; il allait passer un mauvais quart d'heure, tant la colère emportait don Quichotte, si les dames du carrosse, jusqu'alors spectatrices éperdues du combat, ne fussent venues lui demander avec beaucoup d'instance la vie de l'écuyer. Don Quichotte répondit avec gravité: « Assurément, c'est un plaisir pour moi, belles dames, de consentir à ce que vous désirez; mais j'y mets cependant une condition, c'est que ce chevalier me donnera sa parole d'aller au Toboso se présenter de ma part devant l'incomparable Dulcinée, afin qu'elle dispose de lui selon sa volonté. » Les dames tremblantes, sans s'informer davantage de ce qu'il demandait, ni quelle était cette Dulcinée, promirent pour l'écuyer tout

ce que voulut don Quichotte. « Sur votre parole, reprit-il, je ne lui ferai donc plus aucun mal, quoiqu'il l'ait bien mérité. »

CHAPITRE X

CONVERSATION INTÉRESSANTE ENTRE DON QUICHOTTE
ET SANCHO PANÇA, SON ÉCUYER.

Cependant Sancho Pança, tout moulu des coups que lui avaient donnés les valets des moines, s'était relevé, et regardait attentivement le combat de son maître, priant Dieu dans son cœur qu'il en sortît victorieux, et qu'il y pût gagner quelque île, dont il le fit gouverneur, comme il le lui avait promis. Voyant donc le combat terminé, et son maître prêt à remonter à cheval, il courut lui tenir l'étrier ; mais, avant qu'il montât, il se mit à genoux devant lui, et, lui baisant la main : « Mon seigneur et maître, dit-il, si vous avez pour agréable de me donner l'île que vous venez de gagner dans ce périlleux combat, je me sens en état de la gouverner, quelque grande qu'elle puisse être, et aussi bien que quiconque ait jamais gouverné des îles dans le monde. — Frère Sancho, répondit don Quichotte, ce ne sont pas ici des aventures d'îles, mais des rencontres de grands chemins, où l'on ne gagne souvent autre chose que de se faire casser la tête, et d'avoir une oreille de moins ; mais prenez patience, il s'offrira telle aventure où je pourrai vous donner non seulement un gouvernement, mais bien davantage. » Sancho l'en remercia de nouveau, lui baisa la main et le bas de sa cotte d'armes, l'aida à monter à cheval, et monta lui-même sur son âne, suivant son seigneur, qui s'en alla au grand pas sans prendre congé des dames du carrosse, et entra dans un bois qu'il trouva sur son chemin.

Sancho suivait au trot de son âne ; mais, voyant que Rossinante marchait avec tant d'ardeur qu'il le laissait bien loin derrière, il cria à son maître de l'attendre. Don Quichotte, à ce cri, retint la bride de Rossinante, et attendit son trainard d'écuyer. « Il me semble, seigneur, lui dit ce dernier en arri-

vant, que nous ne ferions pas mal de nous retirer dans une église : celui que vous avez battu est en si mauvais état qu'on pourrait bien en avertir la sainte Hermandad qui se saisira de nous, et, lorsque nous serons en prison, Dieu sait quand nous en sortirons. — Tais-toi, dit don Quichotte : où as-tu lu ni vu que jamais chevalier errant ait été traduit en justice, quel-que nombre d'homicides qu'il ait commis ? — Je ne sais ce que c'est que des homicides, dit Sancho, et je ne m'en soucie guère ; mais je sais fort bien que la sainte Hermandad châtie ceux qui se battent en duel ; et de cela je n'en suis plus. — Ne t'inquiète pas, ami, dit don Quichotte, je te tirerais des mains des Chaldéens, à plus forte raison de celles de la justice. Mais, dis-moi, crois-tu qu'il existe un plus vaillant chevalier que moi dans le reste du monde ? As-tu lu dans les histoires qu'un autre ait jamais eu plus de résolution à entreprendre, plus d'haleine à soutenir, plus d'adresse à frapper, et plus de ruse pour désarçonner ? — La vérité, dit Sancho, est que je n'ai jamais lu aucune histoire, parce que je ne sais ni lire ni écrire ; mais j'oserais bien gager que de ma vie je n'ai servi un maître plus hardi que vous, et Dieu veuille que cette hardiesse ne nous mène pas où je m'imagine ! Mais, seigneur, si nous pansions votre oreille, il en sort beaucoup de sang, et j'ai heureusement de la charpie et de l'onguent blanc dans mon bissac. — Que tout cela serait inutile, dit don Quichotte, si je m'étais souvenu de faire une fiole du baume de fier-à-bras, dont une seule goutte nous épargnerait le temps et les remèdes ! — Quelle fiole et quel baume est-ce là ? dit Sancho. — C'est un baume, dit don Quichotte, dont j'ai la recette en ma mémoire, avec lequel on ne craint ni les blessures ni la mort. Ainsi, quand je l'aurai fait, et que je t'en aurai donné, si tu me vois dans un combat, coupé d'un revers par le milieu du corps, ce qui nous arrive souvent, tu n'auras qu'à ramasser délicatement la moitié qui sera tombée, et la rejoindre, avant que le sang ne se fige, à l'autre moitié restée sur la selle, prenant bien garde de les ajuster exactement ; après cela, donne-moi seulement à boire deux traits de ce baume, et tu me verras aussi sain qu'une pomme. — Si cela est, dit Sancho, je renonce dès ce moment au gouvernement que vous

m'avez promis, et je ne demande d'autre récompense de mes bons services que la recette de cette précieuse liqueur. Je suis assuré qu'en quelque lieu que ce soit, elle vaudra toujours bien deux réaux l'onçe; et en voilà assez pour vivre honorablement en repos. Mais l'important est de savoir si ce baume coûte beaucoup à faire. — Avec moins de trois réaux on en fera bien trois pintes, répondit don Quichotte. — Miséricorde! s'écria Sancho, qu'attend donc Votre Grâce pour en faire et pour m'enseigner la recette? — Tais-toi, ami, reprit don Quichotte, je te garde bien d'autres secrets et de plus grandes récompenses. Pour le présent, pause mon oreille, car elle me fait mal. » Sancho tira de l'onguent et de la charpie de sa besace. Mais, quand don Quichotte aperçut sa salade toute brisée, peu s'en fallut qu'il ne perdit le reste de son jugement. Il mit la main à son épée, et, levant les yeux au ciel: « Je jure, dit-il, par le créateur de toutes choses, et par les quatre saints évangiles, d'observer le serment que fit le grand marquis de Mantoue, lorsqu'il jura de venger la mort de son neveu Baudouin, c'est-à-dire de ne manger pain sur nappe, de n'approcher point de sa femme et de remplir beaucoup d'autres vœux dont je ne me souviens plus, jusqu'à ce que j'aie pris vengeance de celui qui m'a fait cette injure. — Que Votre Grâce, dit Sancho, réfléchisse que, si le chevalier fait ce qu'il lui a été ordonné, s'il va se présenter devant M^{me} Dulcinée du Toboso, il devra être quitte, et ne méritera point d'autre peine, à moins qu'il ne commette un nouveau délit. — Ce que tu dis est raisonnable, reprit don Quichotte; ainsi j'annule le serment quant à la vengeance; mais je confirme et renouvelle mon vœu, jusqu'à ce que j'aie ôté par force à quelque chevalier une autre salade aussi bonne que celle-ci. Et ne pense pas, Sancho, que ce soit un serment en l'air; pour ceci encore j'ai mon modèle, et la même chose advint pour l'armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Monseigneur, dit Sancho, envoyez au diable tous ces serments: ils sont nuisibles à la santé, et préjudiciables à la conscience. Hé! dites-moi, si nous ne trouvons de longtemps un homme armé d'une salade, que ferons-nous? tiendrez-vous votre serment en dépit de tant d'accidents et

d'incommodités, comme de dormir tout vêtu, de ne coucher jamais en lieu habité, et mille autres pénitences que contenait le vœu de ce vieux fou de marquis de Mantoue ? Souvenez-vous que par ces chemins il ne passe point de gens armés, que l'on n'y trouve que des charretiers et des muletiers qui ne portent point de salade, et n'en ont même jamais oui parler. — En cela tu te trompes, dit don Quichotte ; nous n'aurons pas marché deux heures dans ces routes qui s'entre-croisent, que nous y verrons plus de gens en armes qu'il n'en vint devant Albraque, à la conquête de la belle Angélique. — Ainsi soit-il, reprit Sancho ; Dieu veuille que tout réussisse et que le temps arrive de gagner cette île qui me coûte si cher, quand je devrais mourir immédiatement après ! — Je t'ai déjà dit, Sancho, que tu ne te mettes pas en peine ; et, quand l'île te manquerait, n'y a-t-il pas le royaume de Danemark et celui de Sobradise¹, qui te viendront comme une bague au doigt, et te conviennent d'autant mieux qu'ils sont en terre ferme ? Mais laissons cela. Pour le présent, regarde si tu as quelque chose à manger dans ton bissac, afin que nous allions promptement à la recherche de quelque château où nous puissions loger cette nuit, et faire mon baume ; car, par Dieu, l'oreille me fait mal. — J'ai ici un oignon et un morceau de fromage, avec quelques bribes de pain, dit Sancho ; mais ce ne sont pas là des mets pour un vaillant chevalier comme vous. — Que tu l'entends mal ! répondit don Quichotte. Il faut que tu saches que c'est la gloire des chevaliers errants, de passer un mois sans manger ; et, quand ils mangent, c'est sans façon, de la première chose qu'ils trouvent. Tu n'en douterais pas si tu avais lu autant d'histoires que moi ; car, quelque recherche que j'aie faite, je n'ai point encore trouvé que ces chevaliers mangeassent, sinon par aventure, dans de somptueux banquets ; le reste du temps, ils vivaient d'air. Et, comme ils étaient hommes pourtant et ne pouvaient se passer de quelque nourriture et des autres nécessités naturelles, il est à croire que, passant leur vie dans les forêts et dans les

¹ Royaumes imaginaires mentionnés dans l'*Arsadis de Gaule*, chap. 121 et 122.

déserts, sans cuisinier, leurs repas ordinaires étaient de quelques mets rustiques comme ceux que tu m'offres. Ainsi, ami Sancho, ne te chagrine point de ce qui me fait plaisir : ne cherche pas à faire un monde nouveau, ni à mettre la chevalerie errante hors des gonds. — Que Votre Grâce me pardonne, dit Sancho, car je ne sais ni lire ni écrire, comme je l'ai déjà dit, et je n'ai jamais lu les règles de la chevalerie ; mais, à l'avenir, je garnirai le bissac de toute sorte de fruits secs, pour vous qui êtes chevalier, et, pour moi, qui ne le suis pas, de quelques volailles et choses plus substantielles. — Je ne dis pas, répliqua don Quichotte, que le chevalier errant soit obligé de ne manger que des fruits ; mais c'était là leur nourriture ordinaire, avec quelques herbes qu'ils trouvaient dans les champs et que je connais aussi bien qu'eux. — C'est un grand bien que de connaître ces herbes, répondit Sancho ; et, si je ne me trompe, nous aurons quelque jour besoin de cette connaissance. »

Sur ce, tirant les vivres du bissac, ils mangèrent en paix et de bonne compagnie. Le désir de trouver un gîte leur fit abrégier leur frugal repas : ils montèrent aussitôt à cheval et firent hâte pour arriver dans quelque bourg avant la nuit. Mais le soleil disparut, et avec lui l'espérance de rencontrer ce qu'ils désiraient. Ils se trouvaient à ce moment auprès de quelques cabanes de chevriers où ils résolurent de s'arrêter. Il déplut à Sancho de n'être pas dans quelque bon village ; au contraire, don Quichotte trouva du plaisir à dormir à la belle étoile, se figurant que c'était là un acte qui confirmait ses preuves dans la chevalerie errante.

CHAPITRE XI

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE AVEC LES CHEVRIERS.

Notre chevalier fut très bien reçu des chevriers, et Sancho ayant promptement accommodé Rossinante et son âne du mieux qu'il put, fut attiré par l'odeur de quelques morceaux de chèvre qui cuisaient dans une marmite. Il eût voulu voir s'ils étaient

en état de passer de la marmite dans son estomac ; mais il n'en fit rien, car les chevriers les tirèrent du feu, étendirent à terre quelques peaux de brebis et servirent leur rustique repas. Ils convièrent leurs hôtes de bon cœur, offrirent sans façon pour siège à don Quichotte une auge renversée, et les six qui se trouvaient là s'assirent à terre autour des peaux. Sancho se tenait derrière son maître, pour lui servir à boire dans une coupe de corne. Don Quichotte, le voyant debout, lui dit : « Afin que tu connaisses, Sancho, le bien qu'enferme en soi la chevalerie errante et combien ceux qui la pratiquent sont en état d'être bientôt estimés et honorés dans le monde, je veux que tu te mettes à mon côté, que tu t'asseyes dans la compagnie de ces bonnes gens, que tu ne fasses qu'un avec moi, qui suis ton seigneur et ton maître, mangeant au même plat, buvant au même verre ; la chevalerie errante, on peut le dire, est comme l'amour : elle égalise tout. — Grand merci, dit Sancho ; mais, si j'avais de quoi, j'aimerais mieux le manger seul et debout qu'assis à côté d'un empereur ; et, pour dire la vérité, ce que je mange dans mon coin, sans gêne et sans cérémonie, ne fût-ce que du pain et un oignon, me plaît beaucoup plus que les dindes d'autres tables, où je serais obligé de mâcher lentement, de boire à petits coups, de m'essuyer à tout instant, sans oser tousser ni éternuer, quelque envie qu'il m'en prenne, ni faire d'autres choses que permettent la solitude et la liberté. Ainsi, ces honneurs que vous voulez me faire, comme appartenant à la chevalerie errante, changez-les, s'il vous plaît, en d'autres choses qui soient de plus de profit : celles-ci je les tiens pour bien reçues, mais j'y renonce pour jamais. — Viens toujours te mettre là, dit don Quichotte : celui qui s'humilie, Dieu l'élève. »

Le tirant en même temps par le bras, il le fit asseoir auprès de lui. Les chevriers, qui n'entendaient rien à ce jargon d'écuyers et de chevaliers errants, ne faisaient que manger sans rien dire, regardant leurs hôtes, qui d'un grand appétit avalaient des morceaux gros comme le poing. Les viandes mangées, on servit une grande quantité de glands doux et une moitié de fromage qui était dure comme de la pierre. Cepen-

dant, la corne ne restait pas oisive ; elle ne cessait d'aller et de venir à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, comme les godets d'une roue à puiser de l'eau, et si souvent que, des deux outres de vin, une fut bientôt vidée.

Don Quichotte, ayant satisfait son estomac, prit une poignée de glands, et, les considérant attentivement : « Heureux siècles ! s'écria-t-il, âges fortunés que nos pères ont nommés l'« âge d'or » ; non que l'or, tant estimé dans ce siècle de fer, s'y trouvât sans aucune peine, mais parce que les mortels qui vivaient alors ne connaissaient point encore ces deux mots : le *tien* et le *mien*. Dans cet âge sacré, toutes choses étaient communes. Pour obtenir leur nourriture, les hommes n'avaient d'autre peine que d'étendre la main et de cueillir sur le chêne vigoureux le doux et savoureux fruit que cet arbre leur offrait si libéralement. Les claires fontaines, les rivières rapides leur fournissaient en abondance un breuvage limpide et salubre. Les ingénieuses et diligentes abeilles formaient une république dans le creux des rochers, dans les cavités des arbres, abandonnant sans intérêt à toute main la fertile récolte de leur doux travail. Le liège robuste se dépouillait de lui-même, comme par courtoisie, de sa large et légère écorce, dont on commençait à couvrir les cabanes élevées sur des pieux grossièrement taillés, et uniquement pour se protéger contre les intempéries de l'air. Tout respirait alors la paix, l'amitié, la concorde. Le fer recourbé de la pesante charrue n'avait point encore osé déchirer les entrailles de notre première mère, qui, sans y être contrainte, offrait, sur tous les points de son vaste sein, ce qui pouvait satisfaire, alimenter et réjouir les enfants qu'elle portait. Alors les belles et naïves bergères couraient de vallée en vallée, de colline en colline, les cheveux tressés, sans autre voile que celui qu'exige, qu'a de tout temps exigé la pudeur. Leurs atours n'étaient pas de ceux qu'on porte aujourd'hui et qu'enrichissent la pourpre de Tyr et la soie travaillée de tant de façons. Quelques feuilles de verte bardane et de lierre entrelacées faisaient toute leur parure ; et elles étaient peut-être ainsi aussi parées et aussi belles que les courtisanes de nos jours, avec ces rares et merveilleuses inventions que l'oisive curiosité leur a suggé-

rees. Alors, les propos d'amour étaient purs, simples, sincères, tels que l'âme les avait conçus. Nul art n'était mis en usage pour les embellir. La fraude, la fourberie, la malice n'altéraient point encore la franchise et la vérité. La justice conservait toute son intégrité, sans être offensée ni troublée par l'intérêt et la faveur, qui maintenant l'avilissent et la persécutent. La loi du bon plaisir ne s'était pas encore emparée de l'esprit du juge, parce qu'il n'y avait personne à juger. Les jeunes filles, je l'ai dit, allaient en tous lieux seules, sans autre garde que leur honnêteté, sans avoir à craindre les propos éhontés ni d'audacieuses entreprises; et, si elles se perdaient, c'était en cédant à leur penchant et à leur seule volonté. Et maintenant, dans ce siècle abominable, aucune n'est en sûreté, fût-elle même enfermée dans un labyrinthe comme celui de Crète, car la maudite galanterie se glisse partout; avec l'air pénétre l'amoureuse peste qui les fait échouer, malgré toute leur retenue. Ce fut pour leur propre sûreté, pour arrêter les progrès de la perversité humaine, que, dans la suite, on institua l'ordre des chevaliers errants, qui ont pour devoir de défendre les filles, de protéger les veuves, de secourir les orphelins et les malheureux. J'appartiens à cet ordre, chevriers, mes frères, et je vous rends grâce du bon accueil que vous nous avez fait, à moi et à mon écuyer. Car, quoique la loi naturelle oblige tous les hommes à protéger les chevaliers errants, sans connaître cette obligation vous m'avez accueilli et traité de votre mieux; aussi je ne puis trop vous en témoigner toute ma gratitude. »

Ce furent les glands qui remirent dans la mémoire de notre chevalier l'âge d'or et lui dictèrent cette belle harangue, dont il eût bien pu se dispenser. Les chevriers l'écoutèrent la bouche béante, sans dire une seule parole. Sancho non plus ne disait mot, mais il s'amusait à manger des glands, et visitait souvent la seconde outre, qu'on avait suspendue à un liège, pour que le vin se tint plus frais. Le souper fini, un des chevriers dit à don Quichotte : « Pour vous prouver, seigneur chevalier, le désir sincère que nous avons de vous bien accueillir, nous vous ferons tout à l'heure entendre un de nos compagnons, garçon fort amoureux, plein d'esprit,

qui sait lire et écrire, et qui joue de la viole on ne peut mieux. »

A peine avait-il achevé de parler qu'on entendit le son de la viole, et bientôt on vit paraître un jeune garçon d'environ vingt-deux ans et d'assez bonne mine. Ses compagnons lui demandèrent s'il avait soupé; il répondit que oui. « Alors, Antonio, dit celui qui venait de parler, tu nous feras bien le plaisir de chanter devant notre hôte, pour lui prouver que, dans nos bois et dans nos montagnes, on trouve aussi des gens qui savent un peu de musique. Nous lui avons parlé de tes talents, et nous désirons que tu les montres, pour que nous ne passions pas pour des menteurs. Assieds-toi, je te prie, et chante la romance que ton oncle le bénéficiaire a composée sur tes amours et qui a tant plu dans le village. — Je le veux bien, dit Antonio; et, sans se faire prier davantage, il s'assit sur le tronc d'un chêne, accorda sa viole et chanta de fort bonne grâce la romance suivante :

« Je sais, Olalla, que tu m'adores, bien que tu ne me l'aies pas dit, même avec les yeux, ce muet langage des amours.

» Comme je sais que tu connais mon amour, je me persuade que tu m'aimes, car jamais l'amour qui est connu n'a été malheureux.

» Il est vrai que parfois, Olalla, tu m'as fait croire que ton âme est de bronze et que, sous sa blancheur, ton sein renferme un cœur de rocher.

» Mais cependant, malgré tes refus et tes vertueux dédains, l'espérance montre quelquefois le bord de son manteau.

» Ma foi s'attache à ce leurre, et elle ne peut s'altérer par tes rebuts, ni s'accroître par ton accueil.

» Si l'amour est courtoisie, du tien je conclus que mon espoir recevra enfin le prix auquel j'aspire.

» Si les services peuvent attendre un cœur, quelques-uns de ceux que je t'ai rendus me fortifient dans mon espoir.

» Car, si tu y as pris garde, plus d'une fois tu auras vu que je prenais, le lundi, les vêtements dont je m'étais paré le dimanche.

» Comme l'amour et la parure vont ensemble, en tout temps

j'ai voulu me montrer à tes yeux sous mes habits de fête.

» Pour toi je délaisse la danse. Je ne parle pas des chants que tu as écoutés aux heures de repos et au premier chant du coq.

» Je ne compte pas toutes les louanges que j'ai faites de ta beauté et qui, bien qu'elles fussent justes, m'ont fait mal venir de quelques-unes de tes compagnes.

» Thérèse de Berrocal, un jour que je te louais, me dit :

» Tel qui n'aime qu'un singe pense adorer un ange,

» Grâce aux nombreux bijoux, aux faux cheveux, à des grâces hypocrites qui trompent l'amour même. »

» Je la démentis, elle se fâcha ; son cousin vint prendre sa défense et me défia ; et tu sais ce qu'il fit et ce que je fis aussi.

» Je ne t'aime pas à l'étourdie ; en te servant, je ne prétends pas que tu deviennes ma maîtresse, car mon intention est plus honnête.

» L'Église a des nœuds qui sont des liens de soie ; mets ton cou sous le joug, tu verras comme j'y mettrai le mien.

» Sinon, je jure ici, par le saint le plus révééré, de ne sortir de ces montagnes que pour me faire capucin. »

Le chevrier se tut ; don Quichotte le pria de chanter encore quelque chose, mais Sancho s'y opposa ; il avait plus d'envie de dormir que d'écouter des chansons, et dit à son maître qu'il était temps de se préparer un gîte pour la nuit ; que ces bonnes gens, qui travaillaient tout le jour, ne pouvaient passer la nuit à chanter. « Je t'entends, répondit don Quichotte ; tes fréquentes visites à l'outré t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. — Dieu soit béni, dit Sancho, chacun en a bien pris sa part. — J'en conviens, répliqua don Quichotte. Couche-toi donc où tu voudras. Ceux de ma profession ont meilleure grâce à veiller qu'à dormir. Mais, auparavant, panse-moi l'oreille, qui me fait grand mal. » Sancho se mit en devoir d'obéir ; mais un des chevriers, voyant la blessure, dit à don Quichotte de ne pas se mettre en peine, et qu'il l'aurait bientôt guéri. En effet, il alla chercher des feuilles de romarin, les mâcha, les mêla avec du sel, et les



appliqua sur son oreille, l'assurant qu'il n'avait pas besoin d'autres remèdes ; ce qui réussit en effet.

CHAPITRE XII

DE CE QUE RACONTA UN CHEVRIER
A CEUX QUI ÉTAIENT AVEC DON QUICHOTTE.

Sur ces entrefaites arriva un des garçons qui allaient à la provision. « Camarades, dit-il, savez-vous ce qui se passe au village ? — Et comment le saurions-nous ? répondit l'un d'eux. — Oh bien, reprit-il, vous saurez donc que ce fameux étudiant berger, appelé Chrysostome, est mort ce matin, et l'on assure qu'il est mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle, la fille de Guillaume le Riche, celle que vous voyez rôder dans ces lieux en habit de bergère. — Pour Marcelle ? dit un des bergers. — Pour elle-même, répondit-il, et l'on ajoute que, par son testament, Chrysostome ordonne qu'on l'enterre au milieu des champs, comme un Maure, au pied de la roche d'où sort la fontaine du liège, parce que c'est là, — dit-on, et l'a-t-il assuré lui-même, — qu'il l'a vue pour la première fois. Il a encore ordonné d'autres choses que nos anciens disent qu'on n'exécutera point, parce qu'elles ressemblent aux coutumes des gentils. Mais Ambroise, cet autre étudiant, l'ami du mort, qui porte aussi l'habit de berger, veut que tout s'exécute comme Chrysostome l'a ordonné. Tout le village est en rumeur. Mais on assure que tout se fera conformément au vœu d'Ambroise et des autres bergers. Ils viendront demain l'enterrer en grande pompe. Pour moi, je pense que ce sera chose curieuse à voir. Aussi ne manquerai-je pas d'y aller, si je ne suis pas obligé de retourner demain au village. — Nous irons tous, dirent les chevriers ; nous tirerons au sort à qui gardera les chèvres. — Tu as raison, Pierre, dit un des chevriers ; mais il ne sera pas besoin de tirer au sort, je demeurerai pour tous : ne pensez pas que ce soit par vertu, ou faute de curiosité. Cette épine que je me suis fourrée dans le pied l'autre jour m'empêche de marcher. — Nous ne t'en remercions pas moins, » répondit Pierre.

Alors don Quichotte pria ce Pierre de lui dire quels étaient le mort et la bergère. « Nous ne savons autre chose, répondit Pierre, sinon que le mort était un riche hidalgo, habitant un village de ces montagnes; il avait longtemps étudié à Salamanque, puis était revenu dans son village avec la réputation d'un homme sage et savant, surtout, à ce qu'on disait, dans la science des étoiles; il savait tout ce que faisaient au ciel le soleil et la lune, et ne manquait jamais d'annoncer exactement les *éclisses* du soleil et de la lune. — C'est « *éclisses* » qu'il faut dire, ami, interrompit don Quichotte, et non pas *éclisses*; on appelle ainsi l'obscurcissement de ces deux grands luminaires. — Il devinait encore, poursuivit Pierre, qui n'y regardait pas de si près, quand l'année devait être abondante ou *estile*. — Dites donc *stérile*, reprit don Quichotte. — *Estile* ou *stérile*, ce m'est tout un, reprit Pierre. Je dis qu'avec tout ce qu'il disait, ses parents et ses amis, qui avaient confiance en lui et qui suivaient ses conseils, s'enrichirent beaucoup. Tantôt il leur disait : « Semez de l'orge, et non du froment; » une autre fois : « Vous pouvez semer des pois, et non pas de l'orge. L'année qui vient sera abondante en huile; mais, les trois suivantes, on n'en récoltera pas une goutte. » — Cette science s'appelle astrologie, dit don Quichotte. — Je ne sais pas comment elle s'appelle, dit Pierre, mais je sais bien qu'il savait tout cela, et encore davantage. Finalement, peu de mois après son retour de Salamanque, nous le vîmes un beau jour habillé en berger, avec sa pelisse et son troupeau et, avec lui, Ambroise, son grand ami, le compagnon de ses études, habillé de même. J'oubliais de vous dire que ce Chrysostome était un grand faiseur de chansons, qu'il composait tous les noëls qui se chantent la nuit de la naissance de Notre-Seigneur, aussi bien que les jeux que les jeunes garçons du village représentent à la Fête-Dieu; et chacun disait qu'il ne se pouvait rien de mieux. Quand les gens du village virent les deux étudiants habillés en berger, on fut bien étonné d'un si prompt changement dont on ne pouvait deviner la cause. Le père de Chrysostome venait de mourir, le laissant héritier de grands biens, tant en meubles qu'en terres, avec quantité de bétail, gros et menu, et une grande somme d'argent.

comptant. Tout cela lui fut dévolu : et en vérité il le méritait bien ; car il était bon compagnon, charitable, ami des gens de bien, et avait une figure de bénédiction. On sut enfin que ce changement d'habit ne s'était fait que pour suivre dans ces déserts la bergère Marcelle, dont le pauvre défunt était devenu amoureux. Il faut maintenant que je vous dise qui est cette jeune fille, il est bon que vous le sachiez. Car peut-être, et même sans peut-être, vous n'avez jamais rien ouï de semblable dans tous les jours de votre vie, ni n'entendrez rien de pareil, quand vous vivriez autant que Sarna. — Dites donc Sara, reprit don Quichotte, qui ne pouvait souffrir ces altérations de mots. — Par Dieu ! répliqua le chevrier, la sarna¹ vit assez longtemps : si vous allez relevant ainsi toutes mes paroles, nous n'aurons pas fini d'un an. — Pardonnez-moi, mon ami, répondit don Quichotte, je l'ai fait à cause de la grande différence qu'il y a entre Sarna et Sara ; mais vous avez bien dit : Sarna vit plus que Sara. Continuez votre histoire, je ne vous interromprai plus. — Je dis donc, poursuivit le chevrier, qu'il y avait dans notre village un laboureur nommé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostome, et à qui Dieu, par-dessus ses grandes richesses, donna une fille dont la mère mourut en la mettant au monde. Cette mère était bien la plus honnête femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec cette figure où d'un côté brillait le soleil et de l'autre la lune ; surtout bonne ménagère, amie des pauvres ; et je gagerais que son âme est en paradis à l'heure qu'il est. Guillaume mourut du chagrin que lui causait la mort d'une si bonne femme, et laissa sa fille Marcelle, jeune et riche, entre les mains d'un prêtre, son oncle, bénéficiaire dans notre village. L'enfant croissait avec tant de beauté qu'elle nous faisait souvenir de sa mère, qui en avait eu beaucoup, et l'on jugeait même que la fille la surpasserait encore : aussi n'eut-elle pas atteint quinze ans qu'en la voyant on bénissait Dieu de l'avoir faite si belle, et la plupart en devenaient fous d'amour. Son oncle la gardait avec

¹ Cette froide équivoque ne saurait être saisie en français. *Sárna*, en espagnol, signifie la gale, qui dure toujours trop, au désir du malade.

beaucoup de soin, et la tenait fort resserrée; mais, malgré tout, le bruit de sa beauté se répandit de telle sorte que, soit pour elle, soit pour ses grands biens, les plus riches partis du village et des environs la demandèrent en mariage, priant, sollicitant, importunant son oncle. Le bon prêtre eût bien désiré la marier quand il la vit en âge; mais, en bon chrétien, il ne le voulut point faire sans son consentement. Il ne faut pas croire qu'en différant le mariage de sa nièce, il pensât à profiter de son bien. On lui a rendu justice sur cela dans plus d'une veillée du village. Car il est bon que vous sachiez, seigneur errant, que, dans ces hameaux, on parle de tout, on murmure de tout; et croyez bien, comme je le crois, qu'un curé doit être extraordinairement bon pour que ses paroissiens en disent du bien, surtout dans les villages. — Vous avez bien raison, dit don Quichotte, mais continuez, je vous prie; le conte est très bon, et vous le contez, cher Pierre, de fort bonne grâce. — Que celle du Seigneur ne me manque pas, répondit Pierre, c'est le plus important. Vous saurez donc, continua-t-il, que, quelque proposition que l'oncle fit à sa nièce et quelque chose qu'il pût lui dire des bonnes qualités de ceux qui la demandaient, en la priant de choisir et de se marier à son goût, jamais elle ne répondit autre chose sinon qu'elle n'y pensait pas encore, et qu'elle était trop jeune pour supporter le fardeau du mariage.

«Avec des excuses en apparence si raisonnables, elle se délivrait des importunités de son oncle; il attendait qu'elle fût un peu plus avancée en âge et qu'elle fit elle-même un choix, parce que, disait-il, — et il disait fort bien, — jamais les pères ne doivent établir les enfants contre leur gré. Enfin, un beau jour qu'on ne s'y attendait pas, voilà la délicate Marcelle devenue tout à coup bergère, et, sans écouter ni son oncle, ni ceux du village qui l'en voulurent détourner, se mêlant aux autres bergères, pour aller garder son propre troupeau dans les champs. Dame! aussitôt qu'on la vit en public et que sa beauté parut à découvert, je ne saurais dire combien de jeunes gens, tant hidalgos que riches laboureurs, se firent bergers aussi, et la suivirent dans ces campagnes, pour lui conter fleurette. Le défunt fut du nombre, comme

vous le savez, et l'on disait qu'il ne l'aimait pas, mais qu'il l'adorait. Et qu'on ne pense pas que Marcelle, en choisissant une façon de vivre si libre et de si peu de retenue, ait jamais fait la moindre chose ou donné le moindre indice qui pût compromettre sa prudence, ou son honnêteté : au contraire, sa vigilance est telle que, de tous ceux qui la servent, aucun ne se vante et ne pourrait avec vérité se vanter qu'elle lui ait jamais donné la moindre espérance ; et, bien qu'elle ne fuie point la conversation des bergers, qu'elle les traite civilement et amicalement, s'il arrive que l'un d'eux se hasarde à lui découvrir ses intentions tendant honnêtement au mariage, elle le repousse bien loin. Avec ces manières, elle fait plus de mal dans le pays que ne pourrait faire la peste : car son affabilité, sa beauté portent tous les cœurs à l'aimer, à la servir ; mais ses rigueurs et ses mépris les conduisent au désespoir. Ils ne savent plus que l'appeler cruelle et ingrate, et lui donner mille autres noms qui peignent son caractère. Si vous restiez quelques jours parmi nous, seigneur, vous entendriez retentir nos montagnes et nos vallées des gémissements de ces pauvres amants méprisés. Non loin d'ici est un bouquet d'environ deux douzaines de hêtres ; vous n'en trouverez pas un seul dont l'écorce ne soit gravée du nom de Marcelle : une couronne est au-dessus, comme pour dire qu'elle mérite la couronne de la beauté. Là soupire un berger ; plus loin un autre se lamente ; on entend ici des chansons amoureuses, et là des plaintes désespérées. Tel passe toutes les heures de la nuit assis au pied d'un chêne, sur la pointe d'un rocher, et là, sans fermer ses paupières humides, ravi dans ses pensées, il attend la venue du jour ; un autre, sans laisser de trêve à ses soupirs, demeure à l'ardeur du soleil, étendu sur le sable brûlant, et envoie vers le ciel des plaintes lamentables. Mais la belle Marcelle, toujours libre, triomphe et se rit des uns et des autres. Nous tous, qui la connaissons, nous attendons avec curiosité ce qui arrivera de cette fierté et quel sera l'heureux mortel qui réussira à dompter une humeur si farouche et à posséder une beauté si parfaite. Comme tout ce que je viens de vous raconter est la pure vérité, je ne doute point de ce qu'a raconté notre compa-

gnon des causes de la mort de Chrysostome. Ainsi, je vous le conseille, seigneur, ne manquez pas de vous trouver demain à son enterrement; ce sera sans doute une chose à voir; car Chrysostome avait beaucoup d'amis, et il n'y a pas une demi-lieue d'ici à l'endroit où on doit l'enterrer. — Je n'aurai garde d'y manquer, répondit don Quichotte, et je vous rends grâce du plaisir que m'a fait votre histoire. — Oh! vraiment, répliqua le chevrier, je ne sais pas la moitié de ce qui est arrivé aux amants de Marcelle; mais nous trouverons sans doute demain, en chemin, quelque berger qui nous dira le reste; à cette heure, seigneur, vous ferez bien d'aller dormir en quelque endroit à couvert, parce que le serein pourrait nuire à votre blessure, quoiqu'il n'y ait rien à craindre avec l'emplâtre que nous y avons mis. »

Sancho, qui donnait au diable les longs récits du chevrier, pressa son maître d'entrer dans la cabane de Pierre. Don Quichotte finit par céder, mais ce fut pour passer le reste de la nuit à penser à sa Dulcinée, à l'imitation des amants de Marcelle. Sancho, de son côté, s'accommoda sur la litière, entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amant maltraité, mais comme un homme qui a été roué de coups.

CHAPITRE XIII

FIN DE L'HISTOIRE DE LA BERGÈRE MARCELLE
ET AUTRES ÉVÉNEMENTS.

L'aurore commençait à peine à se montrer aux balcons de l'orient, quand cinq des chevriers se levèrent et vinrent demander à don Quichotte, en l'éveillant, s'il était encore dans le dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostome, ajoutant qu'ils lui tiendraient compagnie. Ce dernier, qui ne demandait pas mieux, se leva, donnant ordre à Sancho de mettre à leurs bêtes la selle et le bât. Sancho exécuta tout de suite cet ordre, et aussitôt ils se mirent en route. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue que, en croisant un sentier, ils virent s'avancer vers eux six bergers vêtus de pelisses noires,

couronnés de cyprès et de laurier-rose, tenant à la main un gros bâton de houx. Après eux venaient deux gentilshommes à cheval, suivis de trois valets de pied. Ils se saluèrent civilement, se demandèrent les uns aux autres où ils allaient, et, voyant qu'ils se dirigeaient tous vers l'enterrement, ils cheminèrent de compagnie.

Un des cavaliers, s'adressant à l'autre, lui dit : « Seigneur Vivaldo, je ne crois pas que nous ayons à regretter le temps que nous emploierons à voir cette cérémonie, qui ne peut manquer d'être intéressante, d'après les choses étranges que ces bergers nous ont contées du berger mort et de la bergère homicide. — J'en suis persuadé comme vous, dit Vivaldo, et je retarderais plutôt mon voyage de quatre jours, pour ne pas manquer de m'y trouver. »

Don Quichotte leur demanda là-dessus ce qu'on leur avait raconté de Chrysostome et de Marcelle. L'un d'eux répondit qu'ils venaient de rencontrer ces bergers et que, les voyant en si tristes atours, ils en avaient voulu savoir la cause ; que les bergers la leur avaient apprise en leur racontant l'histoire d'une bergère appelée Marcelle, aussi belle qu'inhumaine, des amours de plusieurs jeunes gens qui la recherchaient, et de la triste fin de Chrysostome qu'ils allaient enterrer. En un mot, ils redirent à don Quichotte tout ce que Pierre lui avait appris déjà.

Ce récit fini, Vivaldo demanda à notre chevalier ce qui l'obligeait d'aller ainsi armé de la sorte, dans un pays où tout était en paix. « Mes devoirs et ma profession, répondit don Quichotte, ne me permettent pas d'aller vêtu d'une autre manière. La mollesse, la bonne chère et le repos ont été inventés pour les courtisans efféminés ; mais les fatigues, les veilles et les armes appartiennent à ceux qu'on appelle dans le monde chevaliers errants, au nombre desquels j'ai l'honneur d'être, quoique indigne et le moindre de tous. » A ces mots ils reconnurent aisément que don Quichotte était fou ; mais, pour s'en assurer mieux et connaître de quel genre était sa folie, Vivaldo lui demanda ce que c'étaient que ces chevaliers errants. « Vos Grâces n'ont-elles pas lu, répondit don Quichotte, les annales et les histoires d'Angleterre, où il est

parlé des fameux exploits du roi Arthur, que, dans notre idiome castillan, nous nommons le roi Artus? Une tradition ancienne et commune dans toute la Grande-Bretagne rapporte qu'il n'est pas mort, mais que, par enchantement, il a été changé en corbeau; qu'un jour il doit revenir en sa première forme et remonter sur le trône; ce qui fait que, depuis ce temps, on ne trouvera pas qu'un Anglais ait tué un seul corbeau ¹. Ce fut au temps de ce bon roi qu'on institua le fameux ordre des chevaliers de la Table ronde et qu'eurent lieu les amours de Lancelot du Lac avec la reine Geneviève, amours dont la très honorée dame Quintagnone fut la confidente et la médiatrice, et qui donnèrent naissance à cette romance si renommée et si souvent chantée dans l'Espagne :

Un chevalier ne fut sur terre
De dame si bien accueilli
Que Lancelot s'en vit servi,
A son retour d'Angleterre;

avec cette suite si douce et si suave de ses amoureux et valeureux exploits.

» Depuis ce temps, l'ordre de chevalerie s'étendit et se développa dans les diverses parties du monde. Amadis de Gaule et ses descendants jusqu'à la cinquième génération, le brave Félix Mars d'Hyrkanie, et Tirant le Blanc qu'on ne saurait assez louer, s'y rendirent célèbres par leurs vaillants exploits : et nous avons presque vu et connu, de notre temps, l'invincible don Bélianis de Grèce. Voilà, seigneurs, ce que c'est que l'ordre de la chevalerie errante, dont, quoique pécheur, je fais profession, comme je vous l'ai dit, ainsi que le pratiquèrent les chevaliers du temps passé. C'est pourquoi je parcours les déserts, cherchant les aventures, déterminé à risquer mon bras et ma personne dans la plus périlleuse que

¹ Le docteur John Bowle, l'annotateur anglais de *Don Quichotte*, cite une loi d'Hoël le Bon, roi de Galles, qui fut promulguée en 998 et qui défend de tuer les aigles, les grues et les corbeaux sur les terres d'autrui. Cette défense aurait confirmé la croyance populaire que le roi Arthur fut changé en corbeau. Cette métamorphose du roi Arthur se trouve racontée dans les *Exploits d'Esplandian*, chap. xcix.

puisse m'envoyer le sort, si c'est pour le secours des faibles et des malheureux. »

Ce discours acheva d'éclairer les voyageurs sur la folie de don Quichotte et la nature de son égarement. Ils n'en furent pas moins surpris que tous ceux qui en étaient témoins pour la première fois. Vivaldo, qui était d'une humeur enjouée, voulut en profiter pour achever gaiement le peu de chemin qui leur restait à faire jusqu'au lieu des funérailles. Cherchant donc à exciter don Quichotte :

« Il me semble, lui dit-il, seigneur chevalier errant, que vous avez embrassé une des plus dures conditions du monde, et je ne crois pas que celle des chartreux soit aussi austère. — Aussi austère, cela pourrait être, répondit notre héros ; mais aussi nécessaire, non, je n'en forme aucun doute. Le soldat qui met à exécution les ordres de son capitaine ne fait pas moins que le capitaine qui les a donnés : je veux dire que les religieux, en toute paix et en repos, demandent au ciel le bien de la terre ; mais nous autres, soldats et chevaliers, nous exécutons ce qu'ils demandent. Nous défendons ce bien par la valeur de nos bras et le tranchant de nos épées, non point sous l'abri d'un toit, mais à ciel découvert, en butte aux insupportables rayons du soleil d'été, exposés aux glaces de l'hiver. Aussi sommes-nous les ministres de Dieu sur la terre, les bras exécuteurs de sa justice. Comme la guerre et les choses qui en dépendent ne peuvent se faire sans fatigues, sans sueurs, sans travaux excessifs, il suit de là que ceux qui en font profession ont une condition beaucoup plus dure que ceux qui, dans une paix non interrompue, prient pour les malheureux. Je ne prétends pas dire, et je ne pense pas même que l'état du chevalier errant soit aussi saint que celui du religieux cloîtré. Mais je tire cette conséquence des maux que j'endure que cet état est beaucoup plus pénible, plus laborieux, plus misérable, plus sujet à la faim et à la soif, comme on peut en juger par les fâcheuses aventures que tant de chevaliers ont éprouvées dans leur vie ; et, s'il s'en est trouvé qui sont devenus empereurs par la valeur de leur bras, croyez qu'ils l'ont bien payé de leur sueur et de leur sang. Et encore, s'ils n'avaient eu des enchanteurs et des sages pour

les aider, ils eussent été frustrés dans leurs désirs et trompés dans leurs espérances.

— Je suis de votre avis, répliqua Vivaldo; mais il y a une chose entre autres qui me choque dans les chevaliers errants: c'est que, sur le point de tenter quelque grande aventure où leur vie est manifestement en danger, on ne les voit jamais recourir à Dieu, comme tout chrétien doit le faire en de semblables occasions; ils se recommandent seulement à leurs dames, et cela avec autant de dévotion que si elles étaient leur Dieu; ce qui, suivant moi, sent quelque peu le paganisme.

— Seigneur, répondit don Quichotte, il n'y a pas moyen de faire autrement; le chevalier qui en voudrait user différemment se mettrait dans son tort. C'est un usage consacré dans la chevalerie errante que, sur le point d'entreprendre quelque grand fait d'armes, celui qui combat en présence de sa dame tourne amoureuxment les yeux vers elle, comme pour la prier de lui être favorable et de le secourir dans le péril: il est même obligé, quand personne ne l'entend, de murmurer quelques mots entre les dents, par lesquels il se recommande à elle de tout son cœur; nous en avons une infinité d'exemples dans les histoires. Mais ce n'est pas à dire qu'il ne doive aussi se recommander à Dieu; il en a le temps et l'occasion pendant le combat.

— Il me reste un scrupule, répliqua Vivaldo; j'ai lu plusieurs fois que deux chevaliers errants se disputaient, et de propos en propos venaient à s'irriter, et qu'alors, tournant tout à coup leurs chevaux pour prendre du champ, ils fondaient à bride abattue l'un sur l'autre, ayant à peine eu le loisir de se recommander à leurs dames au milieu de la course; et, de ces rencontres, il arrivait ordinairement que l'un était renversé sur la croupe de son cheval, percé de part en part, et que l'autre serait tombé par terre s'il ne se fût retenu aux crins. Or je ne vois pas comment le mort pouvait avoir le temps de se recommander à Dieu, dans une affaire si promptement expédiée. Le mieux serait que les vœux que, dans la carrière, le chevalier adresse à sa dame, il les adressât à celui que son devoir et le titre de chevalier l'obligeant d'im-

plorer. D'autant plus que, sans doute, tous les chevaliers errants n'ont pas des dames à qui se recommander; car ils ne sont pas tous amoureux.

— Cela ne saurait être, dit don Quichotte; il n'y a point de chevalier errant sans dame; l'amour leur est aussi naturel, aussi propre que les étoiles au ciel. Jamais on n'a lu d'histoire où se soient trouvés des chevaliers sans amour. Et, s'il s'en trouvait quelqu'un, il ne serait pas tenu pour chevalier légitime, mais pour bâtard, entré dans la forteresse de la chevalerie non par la porte, mais par-dessus les murs, comme un brigand et un voleur.

— Il me semble pourtant, dit Vivaldo, si j'ai bonne mémoire, que don Galaor, frère du valeureux Amadis de Gaule, n'eut jamais de dame reconnue qu'il pût invoquer dans les combats; et cependant il n'en fut pas moins brave, ni moins estimé.

— Une hirondelle ne fait pas le printemps, répondit don Quichotte: je sais d'ailleurs que ce chevalier aimait en secret, et, s'il faisait la cour à toutes celles qu'il trouvait à son gré, c'était par une inclination naturelle, dont il n'était pas le maître; mais il est certain qu'une seule dame fut maîtresse de sa volonté et de ses pensées, et qu'il se recommandait souvent à elle en secret, car il se piquait d'une discrétion extraordinaire.

— Je me rends, dit Vivaldo; mais, puisqu'il est de l'essence du chevalier errant d'être amoureux, on peut bien croire que vous aimez, vous qui êtes de cette profession; ainsi, à moins que vous ne vous piquiez d'être aussi discret que Galaor, je vous supplie, au nom de toute la compagnie, de nous apprendre le nom, la patrie et la condition de votre dame, et de nous en faire le portrait. Elle doit s'estimer heureuse que tout le monde sache qu'elle est aimée et servie par un chevalier tel que paraît l'être Votre Grâce. — Je ne sais, dit don Quichotte en poussant un profond soupir, si cette douce ennemie trouve bon ou mauvais que le monde sache que je la sers; je vous dirai seulement, pour répondre à ce que vous me demandez avec tant de courtoisie, qu'elle se nomme Dulcinée, que sa patrie est le Toboso, bourg de la Manche, et, quant à la qualité, qu'elle est tout au moins prin-

cesse, puisqu'elle est dame souveraine de mes pensées. Sa beauté est plus qu'humaine, car elle réunit dans sa personne tous les chimériques attributs de la beauté que les poètes donnent à leurs maîtresses. Ses cheveux sont d'or pur; son front, l'image des champs Élysées; ses sourcils, deux arcs célestes et ses yeux des soleils; ses joues des roses, ses lèvres du corail; ses dents des perles, son cou de l'albâtre, son sein du marbre, ses mains de l'ivoire, sa blancheur celle de la neige; et ce qu'on ne voit pas, autant que je le présume, est sans prix et sans comparaison. — Il ne manque plus, dit Vivaldo, que de connaître sa naissance et sa généalogie. — Elle ne descend pas, répondit don Quichotte, des Curtius, des Caius et des Scipion de l'ancienne Rome, ni des Colonna et des Ursini de la moderne; ni des Moncada et des Requesen de Catalogne; ni des Rebella et des Villanova de Valence; ni des Palafox, des Nuza, des Rocaberti, des Corella, des Luna, des Alagon, des Urrea, des Foz et des Gurvea d'Aragon; ni des Cerda, des Manrique, des Mendoza et des Guzman de Castille; ni des Alencastro, des Palla et des Meneses du Portugal. Elle est d'une maison du Toboso de la Manche; et, si sa race est moderne, elle peut être du moins la noble souche des plus illustres familles des siècles à venir; et qu'on ne me réplique pas là-dessus, si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au pied du trophée des armes de Roland: « Que nul n'y touche, s'il ne peut se mesurer avec Roland ¹. »

— Pour moi, dit Vivaldo, encore que je sois des Cachopin de Laredo, je ne prétends pas entrer en comparaison avec la famille du Toboso de la Manche, quoique, à dire le vrai, ce soit la première fois que j'en entende parler. — Comment est-il possible, répondit don Quichotte, que ce nom ne soit pas parvenu jusqu'à vous? »

Toute la compagnie écoutait attentivement cette conversation, et, jusqu'aux bergers et chevriers, tous demeurèrent convaincus de l'extravagance du chevalier. Le seul Sancho Pança croyait aveuglément tout ce que disait son maître, don

*Nessun la muova
Que star non possa con Orlando a prova!*
(ARIOSTO, *Orlando furioso*, XXIV, 27.)

il connaissait la sincérité, et qu'il n'avait pas perdu de vue depuis le berceau; il lui restait pourtant quelque doute sur cette belle Dulcinée, car, quoiqu'il fût voisin du Toboso, jamais tel nom ni telle princesse n'étaient parvenus à sa connaissance.

Comme ils allaient ainsi discourant, ils aperçurent, dans un chemin creux entre deux hautes montagnes, une vingtaine de bergers, tous vêtus de pelisses de laine noire et couronnés de guirlandes qu'on reconnut ensuite être d'ifs et de cyprès. Six d'entre eux portaient un cercueil tout couvert de rameaux et de fleurs : « Voilà, dit un des chevriers en les apercevant, ceux qui portent en terre le corps de Chrysostome; au pied de cette montagne est le lieu qu'il a désigné pour sa sépulture. » Ils se hâtèrent, et arrivèrent juste au moment où les bergers posaient le cercueil à terre, et quatre d'entre eux commençaient à creuser une fosse à côté d'un rocher. Les deux troupes se saluèrent courtoisement; don Quichotte et ses compagnons se mirent à considérer le cercueil, dans lequel ils virent un jeune homme mort, de l'âge d'environ treize ans, en habits de berger, et tout couvert de fleurs. Tout mort qu'il était, on jugeait aisément qu'il avait été beau, bien fait et de bonne mine. On voyait autour de lui, dans le cercueil, une quantité de papiers et de cahiers ouverts et fermés; tous les assistants, ceux qui creusaient la fosse et ceux qui regardaient, observaient un profond silence, que rompit à la fin un de ceux qui avaient apporté le corps, disant à un autre : « Regarde bien, Ambroise, si c'est ici le lieu qu'a choisi Chrysostome, toi qui veux qu'on exécute son testament avec tant d'exactitude. — C'est ici même, répondit Ambroise; voici bien le lieu où mon malheureux ami m'a cent fois raconté sa pitoyable aventure. Ce fut ici qu'il vit pour la première fois cette ennemie mortelle du genre humain, et qu'il lui fit la première déclaration d'un amour aussi honnête que sincère; ce fut encore ici que l'impitoyable Marcelle acheva de le désespérer par ses mépris, et l'obligea de terminer le dernier acte de sa triste vie; c'est enfin dans ce lieu que, en mémoire de tant d'infortunes, il a voulu que son corps fût pour jamais enseveli. » Se tournant ensuite vers don Quichotte et les autres : « Seigneurs, continua-t-il, ce corps que vous considérez avec

des yeux de compassion renfermait une âme que le ciel avait ornée d'une grande partie de ses richesses. C'est le corps de ce Chrysostome qui fut unique par son esprit, sa courtoisie et sa bonne grâce, phénix en amitié, généreux et magnifique sans mesure, grave sans présomption, joyeux sans bassesse, en un mot, le premier parmi les bons et sans égal parmi les malheureux. Il aima, et fut haï; il adora, et fut dédaigné; il voulut fléchir une beauté fière, attendrir un marbre, courir après le vent, se faire entendre dans le désert et enfin servir une ingrate. Sa récompense fut la mort, au milieu d'une carrière que termine une bergère dont il voulait assurer l'immortalité. Ces papiers que vous voyez pourraient bien rendre témoignage de ce que je dis, s'il ne m'avait ordonné de les livrer aux flammes en même temps que je rendrais son corps à la terre. — Vous serez donc plus cruel pour ces vers que Chrysostome lui-même, dit Vivaldo; il n'est ni juste, ni convenable d'observer si religieusement des choses ordonnées contre la raison. Qu'aurait-on dit de César Auguste s'il eût laissé exécuter ce qu'ordonnait le testament du divin chantre de Mantoue¹? Ainsi, seigneur Ambroise, si vous rendez à la terre le corps de votre ami, ne livrez point ses écrits à l'oubli. Ce qu'il ordonna dans sa douleur, ne l'exécutez pas en instrument aveugle; au contraire, en donnant la vie à ces papiers, éternisez le souvenir de la cruauté de Marcelle pour servir d'exemple aux hommes, dans les temps à venir, afin qu'ils se gardent de tomber dans de semblables abîmes. Nous savons l'histoire de votre ami, de son amour et de son désespoir; nous connaissons votre attachement pour lui, la cause de son trépas et ce qu'il a ordonné en mourant. Cette lamentable histoire nous montre l'amour de Chrysostome, la cruauté de Marcelle, la fidélité de votre amitié et quelle fin attend ceux qui se précipitent aveuglément dans la route qu'offre devant eux l'inconstant amour. Nous apprîmes hier au soir la mort de Chrysostome, et nous sûmes en même temps qu'on devait l'enterrer en ce lieu; la compassion et la curiosité nous firent détourner de notre chemin pour voir de

1. Virgile, qui avait ordonné qu'on brûlât son *Énéide*.

nos propres yeux ce dont le seul récit nous avait tant émus. En retour de notre compassion et du désir que nous aurions de soulager vos maux si nous le pouvions, nous vous prions, sage Ambroise, du moins pour ma part je vous supplie de ne point brûler ces papiers, mais de m'en laisser enporter quelques-uns. » Et, sans attendre la réponse du berger, il étendit la main et prit les papiers qui se trouvaient à sa portée. « Par politesse, je consens, dit Ambroise, que vous gardiez ceux-là; mais, pour le reste, laissez-moi, je vous prie, accomplir la dernière volonté de mon ami. » Vivaldo, impatient de voir ce que contenait le cahier qu'il avait pris, l'ouvrit sur l'heure, et vit qu'il avait pour titre *Chant du désespoir*. « C'est, dit Ambroise, le dernier ouvrage de Chrysostome; et, afin que vous voyiez, seigneur, en quel état l'avaient réduit ses malheurs, lisez-le, je vous prie, à haute voix, vous en aurez bien le temps avant qu'on ait creusé sa sépulture. — Je le veux bien, » dit Vivaldo; et, tous les assistants s'étant rangés autour de lui, il lut ce qui suit :

CHAPITRE XIV

VERS DÉSESPÉRÉS DU BERGER DÉFUNT ET AUTRES ÉVÉNEMENTS
INATTENDUS.

CHANT DE CHRYSOSTOME ¹.

« Puisque tu veux, cruelle, que l'on publie de bouche en bouche et de pays en pays la violence de ton âpre rigueur, je ferai en sorte que l'enfer lui-même prête à ma poitrine affligée des accents lamentables qui dénaturent jusqu'à ma voix. Et au gré de mon désir, qui s'efforce de raconter ma douleur et tes exploits, il en sortira un épouvantable cri, auquel se mêleront, pour augmenter mon tourment, des morceaux de mes misérables entrailles. Écoute donc, et prête une oreille attentive, non

¹ Les vers espagnols de ce chant sont endécasyllabes, par stances de seize vers, et à rimes croisées d'une manière particulière. Ils sont au nombre de cent trente-trois.

pas au son narmonieux, mais au bruit qu'un délire furieux arrache, pour mon soulagement et pour ton dépit, du fond de ma poitrine amère.

» Que le rugissement du lion, l'effroyable hurlement du loup féroce, l'horrible sifflement du serpent écailleux, l'épouvantable cri de quelque monstre, le croassement augural de la corneille, le bruit de la tempête qui agite la mer, l'implacable mugissement du taureau vaincu, le plaintif roucoulement de la tourterelle abandonnée, le sinistre chant de l'envieux hibou et les gémissements de toute la noire troupe de l'enfer accompagnent la douleur de mon âme et forment dans leur confusion un son qui trouble tous les sens ; car la cruelle torture qui me dévore veut, pour être contée, des moyens nouveaux.

» Ce ne sont pas les sables du Tage, ni les oliviers du célèbre Bétis¹ qui entendront les étranges échos d'une si grande confusion ; c'est sur le sommet des rochers et dans la profondeur des abîmes que, d'une langue morte, mais avec des paroles vivantes, se répandront les peines qui m'accablent ; ou bien encore dans d'obscurs vallons, ou sur des plages arides désertées par les hommes, ou dans des lieux que le soleil n'éclaira jamais de sa lumière, ou parmi la multitude des bêtes venimeuses que nourrit le limon du Nil. Et tandis que, dans les déserts abandonnés, les échos sourds et incertains résonneront de mon mal et de la rigueur sans pareille, par un privilège de mon triste destin, ils seront portés dans l'immensité du monde.

» Le dédain tue ; le soupçon, vrai ou faux, lasse la patience ; la jalousie fait mourir avec plus de douleur ; une longue absence trouble la vie ; l'espérance d'un sort heureux ne garantit point contre la crainte de l'oubli : tout porte avec soi une cause inévitable de mort. Mais moi, ô prodige inouï ! je vis jaloux, absent, dédaigné et certain des soupçons qui me tuent. Dans l'oubli où mon feu s'avive, et parmi tant de tourments, jamais ma vue ne parvient à apercevoir l'ombre même de l'espérance ; et dans mon désespoir je ne la cherche pas ; au

¹ Le Guadalquivir.

contraire, pour m'opiniâtrer dans ma plainte, je jure de la fuir éternellement.

» Peut-on, par hasard, espérer et craindre dans le même instant ? ou faut-il rester dans le doute, quand les raisons de craindre sont les plus certaines ? Si la jalousie se présente devant moi, dois-je fermer les yeux, alors que je ne puis m'empêcher de la voir à travers les mille blessures dont mon âme est percée ? Qui n'ouvrirait toutes grandes les portes à la méfiance, quand le dédain se montre à découvert, que ses soupçons, par un amer changement, sont devenus des certitudes, et que la simple vérité s'est changée en mensonge ? O jalousie, cruel tyran du royaume d'amour, mets-moi des fers en ces mains ! Donne-moi, ô dédain, la corde du supplice ! Mais, hélas ! par une cruelle victoire, la souffrance étouffe votre souvenir !

» Enfin je meurs ; et, pour n'espérer jamais rien d'heureux ni dans la vie, ni dans la mort, je resterai inébranlable en ma pensée. Je dirai qu'on a toujours raison de bien aimer, et que l'âme la plus libre est celle qui est la plus soumise à la tyrannie de l'amour. Je dirai que mon ennemie constante a l'âme aussi belle que le corps, que son indifférence n'est due qu'à ma faute, et que l'amour affermit son empire par les maux qu'il nous cause. Cette pensée et un solide lacet accélérant le terme fatal où m'ont conduit ses dédains, j'offrirai aux vents mon corps et mon âme, sans attendre de l'avenir ni les lauriers, ni les palmes de la gloire.

» Toi qui fais voir, par tant d'injustice, la raison qui me porte à mettre fin à cette vie qui me lasse et que j'abhorre, puisque cette profonde blessure de mon cœur te donne des preuves éclatantes de la joie que je ressens à m'offrir aux coups de ta rigueur, si, par bonheur, tu me reconnais digne de troubler, par ma mort, la sérénité de tes beaux yeux, n'en fais rien ; je ne veux pas que tu me donnes un seul regret en échange des dépouilles de mon âme. Au contraire, que ton rire, en ce funeste moment, montre bien que ma fin est une fête pour toi. Mais c'est une grande simplicité de te conseiller ainsi, puisque je sais que tu mets ta gloire à ce que ma vie arrive si promptement à son terme.

» Que Tantal vienne donc, avec sa soif, de la profondeur

de l'abîme : il est temps ; que Sisyphe arrive avec le poids terrible de son rocher ; que Prométhée amène son vautour ; qu'Ixion ne donne point de repos à sa roue, et que les cinquante sœurs¹ n'arrêtent pas leur interminable travail. Que tous ensemble transportent dans mon cœur leur mortel supplice et qu'à voix basse (si cet honneur est dû à celui qui meurt désespéré) ils chantent de tristes lamentations sur ce corps, auquel on refusera même un linceul ! Que le portier de l'enfer, aux trois têtes, que mille autres chimères et mille autres monstres, mêlent leurs voix dans un douloureux concert ; car il ne me semble pas que nulle autre pompe puisse mieux convenir aux funérailles d'un amant méprisé !

» Chant de désespoir, n'éclate pas en plaintes quand tu abandonneras ma triste compagnie ; au contraire, puisque la cause qui t'a fait naître augmente son bonheur par mon infortune, garde-toi, même sur le tombeau, de montrer ta tristesse. »

Les vers de Chrysostome parurent bons à ceux qui les entendirent ; cependant, Vivaldo ne trouva pas qu'ils s'accordassent avec ce qu'il avait entendu dire de la sagesse et de la bonté de Marcelle ; car Chrysostome s'y plaignait de jalousie, de soupçons et d'absence, ce qui faisait tort à la bonne renommée de Marcelle. Mais Ambroise, qui avait connu jusqu'aux plus secrètes pensées de son ami, lui dit : « Il faut que vous sachiez, seigneur, pour éclaircir votre doute, que lorsque cet infortuné écrivit ces vers, il était loin de Marcelle, qu'il avait volontairement quittée, pour voir si l'absence aurait sur lui son effet ordinaire ; et, comme il n'y a point de soucis qui n'assiègent un amant absent et point de soupçons qui ne déchirent son cœur, il se forgea mille sujets de jalousie, qui ne le tourmentèrent pas moins que s'ils eussent été véritables : ainsi, ses plaintes et ses reproches ne sauraient porter atteinte à la vertu de Marcelle, à qui, quoiqu'un peu fière, dédaigneuse et cruelle, l'envie ne saurait reprocher aucune tache. » Vivaldo fut satisfait de la réponse d'Ambroise ; et, comme il prenait un autre papier pour le lire, il en fut

Les cinquante filles de Danaüs.

empêché par une merveilleuse vision, si l'on peut appeler ainsi l'objet qui s'offrit tout à coup à leurs yeux. C'était Marcelle elle-même, plus belle encore que la renommée ne le publiait, qui parut sur le sommet de la roche au pied de laquelle on creusait la sépulture. Ceux qui ne l'avaient jamais vue la regardaient en silence avec admiration ; ceux même qui étaient habitués à la voir n'étaient pas moins étonnés. Mais à peine Ambroise l'eut-il aperçue, qu'il lui dit avec indignation : « Viens-tu, par hasard, sauvage basilic de ces montagnes, viens-tu voir si les plaies de ce malheureux, que ta cruauté a privé de la vie, se rouvriront en ta présence ? Viens-tu te glorifier des funestes effets de ton ingratitude ? Viens-tu, comme un autre impitoyable Néron, contempler de ces hauteurs l'embrasement de Rome, ou fouler insolemment aux pieds ce malheureux cadavre, comme la fille dénaturée de Tarquin foula celui de son père¹ ? Parle, dis-nous vite ce qui t'amène, ce que tu demandes de nous ; j'ai trop bien connu la soumission de Chrysostome à tes volontés, durant sa vie, pour ne pas faire que, lui mort, tous ceux qui se disent ses amis ne t'obéissent de même.

» — Rien de tout ce que tu as dit ne m'amène, répondit Marcelle ; je viens me défendre moi-même, et prouver l'injustice de ceux qui m'accusent de leurs tourments et m'imputent la mort de Chrysostome. Ainsi, je vous supplie, vous tous qui êtes ici, de me prêter votre attention ; je n'aurai besoin ni de beaucoup de temps, ni de longs discours pour montrer mon innocence.

» Le ciel, dites-vous, m'a fait naître avec tant de beauté, qu'on ne saurait me voir sans m'aimer, et vous voulez que je sois obligée de vous aimer parce que vous me témoignez de l'amour. Je comprends bien, par la raison que Dieu m'a donnée, que tout ce qui est beau est aimable ; mais je ne vois point que, parce qu'on aime ce qui est beau, ce qui est beau soit obligé d'aimer ; d'autant moins que celui qui aime peut être laid, et, comme la laideur ne mérite que d'être haïe, il

¹ Tarquin le Superbe n'était pas le père, mais le mari de Tullia ; et c'est sur le corps de son père, Servius Tullius, que celle-ci fit passer son char.

serait absurde de dire : Je t'aime pour ta beauté, tu dois m'aimer, quoique je sois laid. Mais, quand même la beauté serait égale de part et d'autre, il ne s'ensuit pas pour cela que les inclinations doivent être partagées ; car toutes les beautés n'inspirent pas l'amour : il y en a qui plaisent seulement aux yeux, sans soumettre la volonté. Et, s'il n'y avait point de beauté qui ne forçât les cœurs de se rendre, on ne verrait dans le monde qu'une confusion étrange de volontés incertaines et errantes, qui ne sauraient se fixer ; car la beauté étant l'apanage d'un grand nombre, les désirs seraient infinis. Or, j'ai oui dire que le véritable amour ne se divise point, et qu'il doit être volontaire et sans contrainte. S'il en est ainsi, pourquoi voulez-vous que je soumette ma volonté à la force, uniquement parce que vous dites m'aimer ? Si le ciel, au lieu de me faire belle, m'eût créée laide, serait-il juste que je me plaignisse de vous parce que vous ne m'aimeriez pas ? Considérez d'ailleurs que, cette beauté, je ne l'ai point choisie ; c'est un don que le ciel m'a fait sans que je l'aie sollicité. Et, de même que la vipère ne saurait être coupable du venin qu'elle porte, quoiqu'il tue, car c'est la nature qui le lui a donné, de même je ne mérite point d'être blâmée parce que je suis belle. La beauté, chez la femme honnête, est comme le feu ou comme le fer tranchant : l'un ne brûle pas, l'autre ne blesse point ceux qui ne s'en approchent pas. L'honneur et la vertu sont les ornements de l'âme, sans lesquels le corps, quel qu'il soit, ne doit pas paraître beau. Si donc l'honnêteté est une des vertus qui ornent et embellissent le plus le corps et l'âme, pourquoi la femme qu'on aime pour sa beauté devrait-elle perdre son honnêteté afin de correspondre aux désirs de celui qui, n'ayant en vue que son plaisir, essaye, par tous les moyens, de la lui faire perdre ? Libre je suis née, et c'est pour vivre en liberté que j'ai choisi la solitude des campagnes. Les arbres de ces monts sont ma compagnie, les eaux limpides des ruisseaux me servent de miroir. C'est aux arbres, aux ruisseaux que je communique mes pensées et ma beauté. Je suis comme un feu éloigné, comme une épée tenue à l'écart. Ceux que ma vue a rendus épris, je les ai désabusés par mes paroles, et, si les désirs s'entretiennent par l'espé-

rance, n'en ayant donné aucune à Chrysostome, ni à nul autre, on peut dire que c'est plutôt son obstination que ma cruauté qui a causé sa mort. Si vous m'objectez que, ses intentions étant honnêtes, j'étais obligée d'y répondre, je vous dirai que, dans ce même lieu où l'on creuse aujourd'hui sa tombe, je lui déclarai que mon dessein était de vivre dans une éternelle solitude ; que la terre seule posséderait les dépouilles intactes de ma beauté. Si, malgré cet avis, il a voulu lutter contre l'espérance et voguer contre le vent, faut-il s'étonner que son entêtement l'ait plongé dans l'abîme ? Si j'eusse entretenu son espoir, j'aurais été fautive ; si je l'avais satisfait, j'aurais agi contre ma intention. Rebuté, il s'obstina ; sans être haï, il s'est désespéré. Voyez s'il est raisonnable de rejeter sur moi la faute de sa peine. Que celui que j'ai trompé se plaigne, que celui que j'abusai par de fausses promesses se désespère ; celui que j'appellerai pourra prendre confiance ; celui que j'admettrai, s'enorgueillira. Mais ceux que je n'ai ni appelés, ni admis, ni trompés, ni leurrés de promesses, ne doivent pas me nommer cruelle et homicide. Jusqu'ici le destin n'a pas voulu que j'aimasse, et penser que j'y vienne par choix, c'est folie. Que cet avis commun serve à quiconque me sollicite en particulier. Que l'on sache bien que, si quelqu'un meurt pour moi, ce ne sera ni d'infortune, ni de jalousie ; car qui n'aime personne ne peut rendre jaloux, et désabuser les gens n'est pas les dédaigner. Celui qui m'appelle basilic, qu'il me fuie comme un être méchant et nuisible ; que celui qui me nomme ingrate ne me serve point ; que celui qui me trouve étrange ne s'obstine point à me connaître ; s'il me trouve cruelle, qu'il ne me suive pas. Cette orgueilleuse, ce basilic, cette ingrate, cette cruelle, cette femme étrange, ne veut, en aucune manière, ni les chercher, ni les servir, ni les connaître, ni les suivre. Si l'impatience et l'ardent désir de Chrysostome l'ont mis au tombeau, doit-on en accuser ma prudence et ma conduite honnête ? Si je conserve ma pureté dans la compagnie des arbres, pourquoi veut-il me la faire perdre, celui qui veut que je la conserve dans la compagnie des hommes ? Mes richesses sont à moi, je ne convoite point celles d'autrui. Je suis de condition libre,

je ne veux ni m'assujettir, ni aimer, ni haïr personne, ni tromper, ni rechercher celui-là, ni me moquer de l'un, ni m'entretenir avec l'autre. L'honnête conversation des bergères et le soin de mes chèvres me suffisent mes désirs ont ces montagnes pour limites. S'ils en sortent, c'est pour contempler la beauté du ciel et ramener doucement mon âme à sa première demeure. »

A ces mots, et sans vouloir écouter aucune réponse, elle tourna le dos et s'enfonça dans le plus épais d'un bois qui couvrait la montagne, laissant tous ceux qui l'avaient écoutée dans l'admiration de sa prudence et de sa beauté. Quelques-uns de ceux qui n'avaient pu résister au pouvoir de ses yeux se disposaient à la suivre, sans égard pour le désaveu formel qu'ils avaient entendu de sa bouche. Mais don Quichotte, voyant leur dessein, crut que c'était le moment d'exercer la profession de chevalerie, en secourant les jeunes filles opprimées. Il porta la main sur la garde de son épée, et, à haute et intelligible voix, il s'écria : « Que personne, de quelque qualité qu'il puisse être, ne soit assez hardi pour suivre la belle Marcelle, sous peine d'encourir mon indignation. Elle a prouvé, par de claires et satisfaisantes raisons, combien elle est peu responsable de la mort de Chrysostome, combien aussi elle est éloignée de condescendre aux désirs d'un amant. Il est donc juste que, au lieu de se voir sans cesse poursuivie, elle soit honorée et estimée de tous les gens de bien, puisqu'elle est peut-être la seule au monde qui vive avec des intentions si pures. » Soit à cause des menaces de don Quichotte, soit parce qu'Ambroise pria les bergers d'achever de rendre les derniers devoirs à son ami, personne ne bougea que les écrits de Chrysostome ne fussent brûlés, et son corps mis dans la sépulture. Cela ne se fit pas sans arracher des larmes à tous les assistants. On couvrit la fosse d'une grosse pierre, en attendant une tombe qu'Ambroise faisait faire, et sur laquelle il avait ordonné de graver cette épitaphe :

« Ici repose le corps glacé d'un amant malheureux ; c'était un berger dont une passion méprisée a causé la perte



» Il mourut victime des rigueurs d'une beauté ingrate et dédaigneuse, dont l'amour s'est servi pour étendre la tyrannie de son pouvoir. »

La sépulture fut ensuite couverte de rameaux et de fleurs ; et, après que tous les bergers eurent témoigné à Ambroise la part qu'ils prenaient à son affliction, ils prirent congé de lui. Vivaldo et son compagnon en firent autant. Don Quichotte, après avoir remercié ses hôtes, leur dit adieu. Vivaldo le pressa d'aller avec eux à Séville, l'assurant qu'il n'y avait pas de lieu au monde plus fertile en aventures, et qu'elles y naissaient sous les pas à chaque coin de rue ; mais il leur rendit grâce de l'avis qu'ils lui donnaient, et leur dit qu'il ne pouvait, ni ne devait aller à Séville qu'il n'eût nettoyé ces montagnes des brigands dont elles étaient infestées. Les voyageurs, le voyant dans cette louable résolution, ne voulurent pas l'importuner davantage, et poursuivirent leur chemin. Les sujets d'entretien ne leur manquèrent pas, et ils purent causer tant de l'histoire de Marcelle et de Chrysostome que des folies de don Quichotte. Celui-ci se mit en tête de suivre la bergère Marcelle, pour lui offrir ses services ; mais la chose n'arriva pas comme il le souhaitait, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette véridique histoire, dont la seconde partie se termine ici.

CHAPITRE XV ¹

DE LA FACHEUSE AVENTURE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE
AVEC QUELQUES YANGOIS DÉNATURÉS.

Le sage Cid Hæmet Ben Engeli raconte qu'après que don Quichotte eut pris congé de ses hôtes et de tous ceux qui s'étaient trouvés à l'enterrement de Chrysostome, lui et son écuyer entrèrent dans le bois où ils avaient vu pénétrer Marzelle, et qu'après l'avoir inutilement cherchée plus de

¹ Au chapitre xv commençait la troisième partie, dans la division primitive de l'ouvrage.

deux heures, ils se trouvèrent dans un pré tapissé d'herbe fraîche, qu'arrosait un limpide ruisseau. La beauté du lieu et la chaleur qui devenait ardente les invitèrent à y passer les heures de la sieste. Don Quichotte et Sancho mirent pied à terre, et, laissant à Rossinante et à l'âne la liberté de paître à leur fantaisie, ils délièrent le bissac et, sans cérémonie, mangèrent ensemble ce qui s'y trouva. Sancho ne s'était pas donné la peine de mettre des entraves à Rossinante, le connaissant si tranquille et si peu querelleur que toutes les juments de la prairie de Cordoue ne lui auraient pas fait commettre une sottise. Cependant le sort, ou plutôt le diable, qui ne dort jamais, voulut qu'il se trouvât, dans le même vallon, une troupe de cauales de Galice qui appartenaient à des yangois, dont la coutume est de s'arrêter ainsi, pendant la chaleur du jour, dans les endroits où ils trouvent de l'herbe et de l'eau pour rafraîchir leurs bêtes. Rossinante ne les eut pas plus tôt senties qu'il conçut aussitôt la pensée d'aller folâtrer avec mesdames les juments. Aussitôt, quittant son allure ordinaire, et sans demander congé à son maître, il prit un petit trot fringant, et s'en alla leur communiquer son amoureuse envie. Mais elles, qui, suivant toute apparence, avaient plus besoin de paître que d'autre chose, le reçurent à coups de pieds et à coups de dents, de sorte qu'en un moment elles lui rompirent les saugles et la selle, et le laissèrent tout nu. Pour surcroît de malheur, les muletiers, voyant que Rossinante voulait faire violence à leurs juments, accoururent avec de gros pieux, et lui en donnèrent tant de coups qu'ils l'étendirent par terre en fort mauvais état. Don Quichotte et Sancho, voyant comme on étrillait Rossinante, accouraient tout essoufflés : « Ami Sancho, dit don Quichotte, à ce que je vois, ce ne sont pas ici des chevaliers, mais des rustres et de la canaille ; ainsi tu peux m'aider à tirer vengeance de l'outrage fait en notre présence à mon cheval. — Hé ! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre ? » répondit Sancho. Ils sont plus de vingt, nous ne sommes que deux, et encore ces deux ne valent qu'un et demi. — J'en vauds cent à moi seul, » répondit don Quichotte. Et, sans plus longs discours, il mit l'épée à la main et fondit sur les

yançois. Sancho l'imita, animé par l'exemple de son maître. De prime abord, don Quichotte donna un si grand coup à l'un d'eux, qu'il lui fendit un sarrau de cuir dont il était vêtu, avec une grande partie de l'épaule ; les muletiers, honteux de se voir ainsi malmenés par deux hommes seuls, eurent recours à leurs gourdins, entourèrent nos deux champions, et se mirent à les charger avec une diligence admirable. Dès la seconde décharge, Sancho fut renversé. Don Quichotte le suivit. Son courage, son adresse ne lui servirent de rien. Il vint tomber aux pieds de Rossinante, qui ne s'était point relevé : ce qui montre combien sont redoutables des bâtons maniés par des mains grossières que guide la colère. Les muletiers, après ce bel exploit, rechargèrent promptement leurs voitures, et poursuivirent leur chemin, laissant nos deux aventuriers en mauvais équipage, et de plus mauvaise humeur encore.

Le premier qui revint à lui fut Sancho Pança, qui, se traînant auprès de son maître, lui dit d'une voix faible et dolente : « Seigneur don Quichotte, ah ! seigneur don Quichotte ! — Que veux-tu, frère Sancho ? répondit le chevalier d'un accent non moins lamentable. — N'y aurait-il pas moyen, dit Sancho, que vous me donnassiez deux gorgées de ce breuvage de Feoblas¹, si vous en avez sur vous ? Peut-être sera-t-il aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. — Hé ! malheureux que je suis, répondit don Quichotte, si j'en avais, que nous faudrait-il autre chose ? Mais je te jure, foi de chevalier errant, que, si la fortune n'en ordonne autrement, j'en aurai avant qu'il soit deux jours, ou je perdrai l'usage de mes deux mains. — Deux jours ? répartit Sancho ; et quand croyez-vous que nous pourrons remuer les pieds ? — Je l'ignore, répondit don Quichotte tout rompu. Mais tout cela est bien de ma faute ; je ne devais pas aller tirer l'épée contre des gens qui ne sont pas armés chevaliers comme moi. C'est pour me punir d'avoir transgressé les lois de la chevalerie que le dieu des batailles a permis que je reçusse ce châtement. C'est pourquoi, frère Sancho, je t'avertis.

¹ Pour fier-à-bras. Feoblas signifie le laid Blaise.

une fois pour toutes, dans notre intérêt commun, que, lorsque tu nous verras insultés par une semblable canaille, tu ne t'attendes pas que je tire l'épée contre eux, car assurément je n'en ferai rien ; mais, toi-même, mets l'épée à la main, et châtie-les à ton plaisir ; que s'il survient à leur secours quelques chevaliers, je te défendrai de la bonne manière. Tu connais toute la force de mon bras ; tu en as vu d'assez bonnes preuves. »

C'était sa victoire sur le Biscaien qui le rendait si arrogant. Sancho ne trouva pas l'avis si bon qu'il n'y eût quelque chose à redire. « Seigneur, répondit-il, je suis doux, pacifique, ami du repos ; je sais pardonner une injure, parce que j'ai une femme et des enfants à nourrir. Ainsi, que Votre Grâce reçoive également cet avis, puisque ce ne peut être un ordre, que je ne mettrai d'aucune manière l'épée à la main ni contre vilain, ni contre chevalier ; je proteste devant Dieu que je pardonne toutes les injures qu'on m'a faites, ou qu'on me fera, que l'offenseur soit une personne puissante ou sans crédit, riche ou pauvre, noble ou roturière, sans excepter aucun état ni condition. — Si j'étais assuré, reprit don Quichotte, que l'haleine ne me manquât point, et que la douleur que je sens au côté me laissât parler à mon aise, je te ferais bientôt comprendre, ô Pança, dans quelle erreur tu es. Viens ici, malheureux. Si le vent de la fortune, qui jusqu'ici nous a été contraire, vient à changer en notre faveur, et qu'enflant tout à coup la voile de notre espérance, il nous fasse aborder à quelqu'une de ces îles dont je t'ai parlé, que sera-ce de toi si, après l'avoir conquise, je t'en donne le gouvernement ? Pourras-tu dignement remplir cet emploi, n'étant point chevalier et ne le voulant point être ; n'ayant ni le courage, ni l'intention de repousser les injures et de défendre ta seigneurie ? Ne sais-tu point que, dans les pays nouvellement conquis, les naturels n'ont jamais l'esprit si paisible, si soumis à leur nouveau seigneur, qu'on n'ait à craindre d'eux quelque coup de main pour brouiller les cartes, et, comme l'on dit, tenter de nouveau fortune ? et qu'ainsi il est nécessaire que le nouveau seigneur ait du jugement pour savoir gouverner, et du courage pour attaquer et pour se défendre en toute occurrence ?

— Il eût été bon, repartit Sancho, que j'eusse eu ce jugement et ce courage dans l'aventure qui vient de nous arriver; mais pour l'heure, je vous jure, foi de pauvre homme, que j'ai plus besoin d'emplâtres que de remontrances. Voyons un peu si vous ne pourriez pas vous lever pour m'aider à mettre sur pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guère; car c'est lui qui est la cause que nous avons été roués de coups. Je n'aurais jamais pensé cela de lui; je le croyais chaste, et aussi pacifique que moi. On dit bien vrai, qu'il faut longtemps pour connaître les gens, et qu'il n'y a rien d'assuré dans la vie. Qui eût dit qu'après ces grands coups d'épée que Votre Grâce a donnés à ce malheureux chevalier errant, viendrait si vite à leur suite cette tempête de coups de bâton qui est venue fondre sur mes épaules? — Pour les tiennes, dit don Quichotte, elles doivent être faites à de semblables orages; mais les miennes, qui sont plus délicates, s'en ressentiront longtemps; et si je ne m'imaginai, que dis-je, si je n'étais certain que toutes ces disgrâces sont attachées à la profession des armes, je me laisserais mourir ici de honte et de dépit. — Mais, seigneur, répliqua Sancho, puisque toutes ces infortunes font partie des profits de la chevalerie, dites-moi, je vous prie, arrivent-elles souvent, ou finissent-elles dans un temps limité? Car, si nous faisons deux récoltes comme celle-ci, nous ne serons point en état de profiter de la troisième, à moins que Dieu ne nous assiste. — Apprends, ami Sancho, répondit don Quichotte, que la vie des chevaliers errants est sujette à mille dangers, à mille mésaventures; mais aussi ils sont continuellement en passe de devenir rois et empereurs, comme le prouve l'histoire de plusieurs d'entre eux. Et, sans la douleur que j'éprouve, je te parlerais de quelques-uns d'entre eux qui, par la seule force de leur bras, sont parvenus au faite des grandeurs, et cependant les mêmes se sont vus, avant ou depuis, en butte aux misères et aux calamités. Le vaillant Amadis de Gaule ne tomba-t-il point au pouvoir de l'enchanteur Archalaüs, son plus mortel ennemi? Et l'on tient pour certain que celui-ci lui donna plus de deux cents coups de fouet avec les rênes de son cheval, après l'avoir attaché à une colonne dans la cour de son château.

Un auteur secret et digne de foi rapporte que le chevalier de Phébus, ayant été pris dans une trappe qui s'enfonça sous ses pieds, dans un certain château, il se trouva sous terre attaché par les pieds et les mains dans une profonde fosse, où d'abord on lui administra un remède d'eau de neige et de sable ; et si un sage de ses amis ne l'eût secouru dans ce triste état, c'en était fait de lui. Ainsi, Sancho, je puis bien me régler sur de tels personnages, qui ont reçu des affronts encore plus grands que le nôtre. Il est bon que tu saches que les blessures faites avec les instruments que le hasard nous met dans les mains, ne font aucun affront au blessé. Il est dit dans la loi du duel que, si le cordonnier frappe quelqu'un avec la forme qu'il tient à la main, quoiqu'elle soit de bois ainsi qu'un bâton, on ne dira pas pour cela que le frappé ait reçu la bastonnade. Je te dis cela, Sancho, afin que tu ne penses pas que, pour avoir été assommés de coups par cette canaille, nous soyons déshonorés ; car les armes dont ils nous ont frappés n'étaient autres que leurs pieux, et pas un d'eux, si je m'en souviens, n'avait ni épée ni poignard. — Ils ne m'ont pas donné le temps d'y regarder de si près, dit Sancho ; je n'eus pas plus tôt tiré mon maudit coutelas, qu'ils me chatouillèrent les épaules avec leurs rondins, tellement que les yeux et les jambes me manquèrent à la fois, et je tombai tout de mon long dans le même endroit où je suis encore. Et ce qui m'occupe le plus n'est pas de savoir si les coups de pieux m'ont fait un affront ; c'est la douleur que m'ont laissée ces coups qui resteront aussi longtemps gravés dans ma mémoire que sur mes épaules. — Avec tout cela, frère Sancho, reprit don Quichotte, il n'y a point de souvenir que le temps n'efface, ni de douleur que la mort ne dissipe. — Grand merci, répliqua Sancho ; et qu'y a-t-il de pis qu'un mal que le temps seul peut effacer, ou qui ne finit que par la mort ? Encore, si notre mal était de ceux que l'on guérit avec une couple d'emplâtres, passe encore ; mais il nous faudrait tout l'onguent d'un hôpital, et même je ne sais pas s'il suffirait. — Laisse là ces discours, dit don Quichotte, et tâchons tous deux de tirer des forces de notre faiblesse. Voyons comment se porte Rossinante ; ce pauvre animal, à ce qu'il me paraît, n'a pas eu la part la plus

petite dans l'aventure. — Il ne faut pas s'en étonner, reprit Sancho : n'est-il pas aussi chevalier errant ? Mais ce qui me surprend, c'est de voir que mon âne ait été seul exempt de coups, tandis qu'il ne nous reste pas une côte entière. — La fortune laisse toujours une porte ouverte au malheur pour y remédier, reprit don Quichotte ; cette pauvre bête suppléera au défaut de Rossinante pour me transporter dans quelque château où je puisse me faire panser. Je ne tiendrai pas même à déshonneur une telle monture ; car il me souvient d'avoir lu que le vieux Silène, le père nourricier et le gouverneur du dieu de la joie, se prélassait sur un bel âne, quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes. — Cela serait bon, dit Sancho, si vous pouviez vous tenir comme lui ; mais il y a bien de la différence entre la posture d'un cavalier et celle d'un homme étendu de travers comme un sac. — Les coups qu'on reçoit dans les combats donnent de la gloire et non du déshonneur, reprit don Quichotte ; ainsi, Pança, mon ami, ne me réplique plus ; essaye de te lever, mets-moi comme tu pourras sur ton âne, et sortons d'ici, avant que la nuit nous surprenne dans ce lieu solitaire. — Mais ne vous ai-je pas ouï dire, seigneur, que la coutume des chevaliers errants est de dormir dans les champs, dans les déserts, et que c'est une agréable aventure pour eux ? — Ils en usent ainsi, dit don Quichotte, quand ils ne peuvent faire mieux, ou quand ils sont amoureux ; et cela est si vrai qu'on a vu tel chevalier passer deux ans entiers sur un rocher, exposé au soleil, à l'ombre, à toutes les inclérences du ciel, sans que sa dame en eût seulement connaissance. Un de ceux-là fut Amadis, dans le temps qu'il se faisait appeler le « beau ténébreux », il se retira sur la Roche-Pauvre, où il passa huit ans ou huit mois, je ne sais plus au juste ; toujours est-il constant qu'il faisait pénitence pour je ne sais quel déplaisir qu'il avait reçu d'Oriane. Mais enfin, laissons cela, et fais ce que je t'ai dit, avant qu'il n'arrive quelque disgrâce à l'âne, comme à Rossinante. — Ce serait bien le diable, » dit Sancho.

Puis, poussant plus de trente soupirs entremêlés d'autant de *ouf* et de *aié*, et de malédictions contre celui qui l'avait conduit là, il fit tant d'efforts qu'il se leva sur ses pieds, de-

meurant pourtant courbé comme un arc, sans pouvoir achever de se redresser. Il alla prendre son âne, qui, profitant de la liberté de cette journée, s'était écarté tant soit peu ; ensuite il vint relever Rossinante, auquel il ne manquait que la parole pour se plaindre autant que Sancho et son maître. Enfin Sancho mit don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue du grison, prit l'âne par le licou, et s'en alla du côté où il crut trouver le grand chemin. Il le découvrit au bout d'une petite lieue, puis une hôtellerie, que don Quichotte ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer soutenait que ce n'était qu'une hôtellerie, le chevalier que c'était un château ; et la dispute dura si longtemps qu'elle n'était pas finie quand ils se trouvèrent à la porte, où Sancho entra, avec sa petite caravane, sans s'en informer davantage.

CHAPITRE XVI

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE DANS L'HOTELLERIE
QU'IL PRENAIT POUR UN CHATEAU.

L'hôtelier, surpris de voir cet homme en travers sur un âne, demanda à Sancho quel mal il avait : celui-ci répondit que ce n'était rien, qu'il avait seulement roulé d'une montagne en bas, et qu'il avait les côtes tant soit peu froissées. La femme de l'hôte, contre l'ordinaire de celles de son métier, était charitable et prenait part aux maux de son prochain ; aussi s'empressa-t-elle de secourir don Quichotte, et elle se fit aider par une jeune fille d'assez bonne apparence. Dans la même hôtellerie servait une jeune Asturienne, à la face large, à la tête plate, au nez épaté, un œil louche, et l'autre en piètre état ; mais les avantages du corps compensaient ces défauts-là : elle n'avait pas sept palmes de la tête aux pieds, et ses épaules un peu fortes la voulaient et la forçaient de regarder à terre plus qu'elle n'aurait voulu. Cette gentille servante aida la fille de l'hôte à panser don Quichotte ; ensuite elles lui dressèrent un fort mauvais lit, dans un endroit qui, selon toutes les apparences, n'avait jusque-là

servi qu'à mettre de la paille. Dans ce même lieu, un peu plus loin que don Quichotte, un muletier s'était aussi fait un lit des bâts et des couvertures de ses mules ; mais ce lit valait pourtant bien mieux que celui de don Quichotte, qui était formé de quatre ais mal unis sur deux bancs inégaux, et d'une manière de matelas que l'on eût cru rempli de mottes de terre ou même de cailloux, si l'on n'eût aperçu la laine par des déchirures, et de draps qu'on eût pris pour du cuir plutôt que pour de la toile, avec une couverture dont on pouvait aisément compter les fils. On plaça don Quichotte dans ce mauvais lit, et aussitôt l'hôtesse et sa fille le couvrirent d'emplâtres depuis les pieds jusqu'à la tête. Maritorne les éclairait : c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne. L'hôtesse, voyant don Quichotte meurtri en tant d'endroits, dit à Sancho que cela ressemblait plutôt à des coups qu'à une chute. « Ce ne sont pourtant pas des coups, dit Sancho ; mais c'est que le rocher avait beaucoup de pointes, et chacune a fait sa meurtrissure. Au reste, madame, ajouta-t-il, gardez, s'il vous plaît, quelques étoupes, nous trouverons bien à les employer, car les reins me font aussi un peu de mal. — Vous êtes donc aussi tombé ? reprit l'hôtesse. — Je ne suis pas tombé, répondit Sancho ; mais la frayeur que j'ai eue de voir tomber mon maître m'a rompu tout le corps, de manière qu'il me semble qu'on m'a donné mille coups de bâton. — Cela pourrait bien être, dit la jeune fille ; car il m'est souvent arrivé de songer que je tombais du haut d'une tour, et que je ne pouvais jamais arriver jusqu'à terre ; et quand j'étais réveillée, je me trouvais aussi moulue, aussi brisée que si je fusse réellement tombée. — Voilà justement l'affaire, dit Sancho ; car, sans avoir nullement songé, étant tout aussi éveillé que je le suis à cette heure, je ne me trouve pas moins meurtri que mon maître. — Comment s'appelle-t-il, votre maître ? dit Maritorne. — Don Quichotte de la Manche, répondit Sancho ; il est chevalier errant, et des meilleurs et des plus vaillants que l'on ait vus depuis longtemps. — Chevalier errant ! reprit l'Asturienne ; qu'est-ce que cela ? — Êtes-vous si neuve dans le monde, reprit Sancho, que vous ne le sachiez ? Eh bien, sachez, ma sœur, qu'un chevalier errant est une chose qui,

en deux minutes, se voit empereur ou roué de coups; aujourd'hui la créature la plus nécessaire et la plus misérable, demain ayant trois ou quatre royaumes à donner à son écuyer. — D'où vient donc, dit l'hôtesse, qu'étant écuyer d'un si grand seigneur, vous n'avez pas au moins quelque comté? — Il est encore de bonne heure, répondit Sancho; il n'y a pas plus d'un mois que nous allons cherchant les aventures, et nous n'en avons pas encore rencontré de celles-là: car souvent on cherche une chose, et l'on trouve une autre. Bien est-il vrai que si monseigneur don Quichotte guérit de ses blessures ou de sa chute, et que je ne sois pas estropié des miennes, je ne troquerais pas mes espérances contre le meilleur comté d'Espagne. »

Don Quichotte écoutait attentivement cette conversation; et, se levant sur son séant le mieux qu'il put, il prit la main de l'hôtesse, et lui dit: « Croyez-moi, belle dame, vous devez vous estimer heureuse d'avoir reçu ma personne dans votre château. Je ne vous en dis pas davantage, parce que la louange de soi-même est chose vile; mais mon fidèle écuyer vous apprendra qui je suis. J'ajouterai seulement que je conserverai des services que vous m'avez rendus une mémoire éternelle, pour vous en rendre grâce tous les jours de ma vie. Plût au ciel que l'amour ne m'eût pas autant asservi à ses lois, ne m'eût pas fait l'esclave des beaux yeux de l'ingrate à qui je pense! Ceux de cette charmante demoiselle deviendraient bientôt les maîtres de ma liberté. » L'hôtesse, sa fille et la bonne Maritorne étaient toutes confuses des discours du chevalier, qu'elles n'entendaient pas plus que s'il eût parlé grec, quoiqu'elles se doutassent bien que c'étaient des offres de service et des propos d'amour; et, comme ce langage leur était tout nouveau, elles le regardaient et s'émervillaient, le prenant pour un homme d'une autre espèce que les autres. Elles le remercièrent pourtant de ses offres, en style de taverne, et le quittèrent; mais, auparavant, Maritorne pansa Sancho, qui n'en avait pas un moindre besoin que son maître.

Le muletier et l'Asturienne avaient projeté de passer la nuit ensemble: elle lui avait promis qu'aussitôt que les

hôtes se seraient retirés, et ses maîtres endormis, elle viendrait se mettre à sa discrétion. On rapporte de cette bonne fille que jamais elle ne donna semblable parole sans la tenir, quand même elle l'eût assignée sur une montagne, et sans témoins : aussi se vantait-elle d'être née demoiselle, et ne croyait-elle point avoir dérogé pour être servante d'hôtellerie, parce que c'était, disait-elle, la mauvaise fortune qui l'avait réduite en cet état. Le lit dur, étroit, chétif et traître sur lequel reposait don Quichotte était le premier qu'on rencontrait au milieu de cette étable d'où l'on voyait les étoiles. Sancho avait fait le sien tout auprès, sur une natte de jonc, avec une couverture qui semblait plutôt de canevas que de laine. Un peu plus loin était celui du muletier, composé, comme on l'a dit, des bâts et des couvertures de deux mules, qui faisaient partie des douze qu'il possédait, fort gras, vifs et vigoureux ; car c'était un des riches muletiers d'Arevalo, à ce que dit l'auteur de cette histoire, qui fait une mention particulière de ce muletier qu'il avait bien connu ; il y en a même qui disent qu'ils étaient parents. Quoi qu'il en soit, il paraît que Cid Hamet Ben Engeli fut un historien bien exact, puisqu'il n'a voulu omettre aucun détail, aussi minutieux, aussi trivial qu'il pût être : exemple que devraient bien suivre les graves historiens, dont les récits sont si brefs, si succincts, qu'à peine arrivent-ils jusqu'à nos lèvres, et qu'ils laissent au bout de la plume, par mégarde, ignorance ou malice, ce que l'œuvre a de plus substantiel. Loués soient mille fois l'auteur de *Tablante de Ricamonte*, et l'historien du *Comte Tomillas*, pour la ponctualité avec laquelle ils ont tout décrit !

Je disais donc que le muletier, après avoir visité ses bêtes et leur avoir donné leur seconde ration, vint se coucher sur ses bâts, attendant avec impatience sa ponctuelle Maritorne. Sancho, couvert d'emplâtres, faisait ce qu'il pouvait pour dormir, et la douleur de ses côtes tout ce qu'il fallait pour l'en empêcher ; et don Quichotte, ne sentant pas moins de mal, avait les yeux ouverts comme un lièvre. Tout était en silence dans l'hôtellerie, et dans toute la maison il n'y avait pas d'autre lumière que celle d'une lampe suspendue sous la grande

porte. Ce calme merveilleux, et les pensées que fournissaient sans cesse à notre chevalier les aventures décrites dans les livres auteurs de sa disgrâce, firent naître dans son esprit la plus extravagante conception que l'on puisse imaginer. Il se crut transporté dans un fameux château, car, ainsi que nous l'avons dit, il ne voyait point d'hôtellerie qu'il ne la prit pour un château. Il crut donc que la fille de l'hôte, c'est-à-dire du seigneur châtelain, touchée de sa gentillesse, s'était éprise de sa personne, et lui avait promis de venir, à l'insu de ses parents, passer une partie de la nuit avec lui. Cette chimère lui semblant une chose bien réelle, il s'inquiétait et s'affligeait du péril où allait être exposée sa fidélité : il se promettait bien de n'être pas parjure à sa Dulcinée, quand même la reine Genièvre et sa fidèle Quintagnone viendraient le solliciter. Comme il s'entretenait de ses rêveries, le temps passait, et l'heure arriva, pour lui fatale, où devait venir l'Asturienne, laquelle, en chemise et pieds nus, les cheveux retenus dans une coiffe de futaine, se glissa à pas de loup, en quête du muletier, dans la chambre où logeaient les trois hôtes. Elle n'était pas sur la porte que don Quichotte l'entendit ou la devina : aussitôt, se relevant sur son lit, malgré ses emplâtres et la douleur de ses côtes, il tendit les bras pour recevoir sa belle demoiselle l'Asturienne, qui, toute ramassée et sans dire mot, allongea les siens pour trouver son bien-aimé. Elle vint donc dans ceux de don Quichotte, qui la saisit fortement par le poignet sans qu'elle osât proférer une parole, et la fit asseoir sur son lit. Sa chemise, faite d'une grosse toile à sacs, parut à don Quichotte le tissu le plus fin et le plus délié; de gros morceaux de verre qu'elle portait au bras lui semblèrent des perles orientales; ses cheveux, qui pouvaient passer pour des crins, il les prit pour des tresses d'or fin d'Arabie, dont l'éclat obscurcissait le soleil, et son haleine, qui sentait assurément la salade à l'ail marinée de la veille, lui parut exhaler une odeur suave et parfumée. En un mot, il se la représenta telle qu'était peinte dans ses livres celle qui vint visiter un chevalier blessé, avec tous les mêmes atours. Ni le toucher, ni l'odeur forte, ni mille autres choses qui eussent fait rendre gorge à tout autre qu'au

muletier, ne purent lui dessiller les yeux : il crut tenir dans ses bras la déesse de la beauté ; et, la pressant amoureusement, il lui dit à voix basse : « Que n'est-il en mon pouvoir, belle et noble dame, de reconnaître dignement l'insigne faveur que vous me faites en me montrant votre éclatante beauté. Mais la fortune, qui ne se lasse point de persécuter les gens de bien, m'a mis dans ce lit, si froissé, si moulu, que, quand j'aurais la volonté de satisfaire à votre désir, la chose me serait impossible ; et, à cette impuissance, s'en joint une plus grande : c'est la foi que j'ai promise à l'incomparable Dulcinée du Toboso, l'unique dame de mes plus secrètes pensées. Sans cet obstacle, je ne serais pas un assez niais chevalier pour ne pas mettre à profit l'éminente faveur que me fait votre grande bonté. » Cependant, Maritorne était dans de mortelles angoisses ; elle suait à grosses gouttes de se voir entre les mains de don Quichotte, et sans dire mot, sans écouter ses discours, faisait tous ses efforts pour se dégager.

Le muletier, que ses mauvais désirs tenaient éveillé, avait aussi entendu sa belle dès qu'elle était entrée. Il prêta l'oreille, et, entendant le discours de notre chevalier, il soupçonna que l'Asturienne lui avait manqué de parole pour un autre. Il s'approcha du lit de don Quichotte, et se tint coi pour voir ce que cela deviendrait ; mais il reconnut que Maritorne se débattait pour se dégager des mains de don Quichotte, qui la retenait malgré elle. Le jeu ne lui plut pas ; il leva le bras et déchargea un si vigoureux coup de poing sur les étroites mâchoires de l'amoureux chevalier, qu'il lui mit toute la bouche en sang. Non encore satisfait, il lui monta sur la poitrine, et le foula d'un bout à l'autre avec ses larges pieds. Le lit trop faible, et dont les fondements n'étaient pas trop assurés, ne put porter cette surcharge : il s'enfonça et tomba par terre. A ce bruit, l'hôtelier s'éveille, et il se doute aussitôt que c'est quelque tour de Maritorne, parce qu'il l'avait appelée à haute voix sans qu'elle eût répondu. Dans ce soupçon, il se lève, allume sa lampe, et accourt au bruit. La servante, qui l'entend venir, et qui connaît son humeur, va se cacher dans le lit de Sancho, qui dormait, et se tapit auprès de lui toute en un peloton. L'hôtelier entre en jurant :

« Où es-tu, coquine? s'écrie-t-il; ce sont assurément là de tes tours. » Sancho s'éveille à demi; sentant ce fardeau qui l'étouffe, il croit avoir le cauchemar, et commence à donner de tous les côtés de grands coups de poing, dont la plupart tombent sur Maritorne, qui, excitée par la douleur et mettant de côté toute honte, prend sa revanche, et donne tant de coups à Sancho, qu'elle achève de l'éveiller. Celui-ci, se voyant traité de la sorte, et sans savoir par qui, se relève le mieux qu'il peut, saisit à bras le corps Maritorne, et commence avec elle la plus plaisante escarmouche qu'on puisse voir. Le muletier, voyant, à la lumière de la lampe, comme on traitait sa dame, laisse don Quichotte, et vient la secourir. L'hôte accourt aussi, mais avec des intentions différentes, et pour châtier l'Asturienne, qu'il croit la cause de tout ce désordre. Et, ainsi qu'on a coutume de le dire proverbialement, du chat au rat, du rat à la corde, de la corde au bâton, le muletier frappait sur Sancho, Sancho sur Maritorne, Maritorne sur Sancho, l'hôtelier sur Maritorne, et tout cela si dru et menu qu'ils ne se donnaient point de relâche. Le meilleur de l'affaire fut que la lampe s'éteignit; et, dans l'obscurité, ils se frappaient l'un l'autre avec tant d'acharnement, que pas une partie de leur corps n'était sans meurtrissure. Or, cette nuit, il se trouvait par hasard dans l'hôtellerie un archer, de ceux qu'on appelait de l'ancienne confrérie de Tolède, qui, s'étant éveillé au bruit du combat, prit sa verge et la boîte de fer-blanc où étaient ses titres, et s'en vint à tâtons sur le champ de bataille, en criant : « Force à la justice ! respect à la Sainte-Hermandad ! » Le premier qui tomba sous sa main fut l'infortuné don Quichotte, qui gisait étendu sur le dos parmi les ruines de son lit, sans aucun sentiment : il le prit à tâtons par la barbe, et ne cessait de crier : « Main forte à la justice ! » Mais, s'apercevant que celui qu'il tenait ne faisait aucun mouvement, il ne douta point qu'il ne fût mort, et que ceux qui étaient dans la chambre ne fussent ses meurtriers; ce qui le fit crier encore plus fort : « Qu'on ferme la porte de la maison ! qu'on prenne garde que personne ne s'échappe ! On a tué ici un homme. » Ces cris effrayèrent les combattants, qui lâchèrent prise et s'arrêtèrent aussitôt.

L'hôtelier se retira dans sa chambre. le muletier sur ses bâts, et la servante dans son grabat. Pour don Quichotte et Sancho, qui ne pouvaient remuer, ils demeurèrent à leur place, et l'archer quitta la barbe de notre chevalier pour aller quérir de la lumière et revenir s'assurer des coupables. Mais l'hôtelier, en se retirant, avait exprès éteint la lampe de la porte, si bien que l'archer fut contraint de recourir à la cheminée, où, après beaucoup de temps et de peine, il parvint à allumer une autre lampe.

CHAPITRE XVII

SUITE DES TRAVAUX INNOMBRABLES DU BRAVE DON QUICHOTTE
ET DE SON ÉCUYER SANCHO PANÇA DANS L'HOTELLERIE.

Don Quichotte revint enfin de son étourdissement; et, du même ton que, la veille, il avait appelé son écuyer dans la vallée des gourdins, il se mit à l'appeler de nouveau : « Ami Sancho, dors-tu? dors-tu, ami Sancho? — Hé! comment dormirais-je, répondit Sancho, outré de dépit et de colère, quand tous les diables ont été cette nuit après moi? — Tu as raison de le croire, dit don Quichotte; et je n'y entends rien, ou ce château est enchanté. Écoute ce que je vais te dire; mais, auparavant, jure-moi de n'en parler qu'après ma mort. — Je vous le jure, répondit Sancho. — J'exige ce serment, continua don Quichotte, parce que je ne veux jamais nuire à l'honneur de personne. — Hé! ne vous dis-je pas que je le jure, répliqua Sancho, et que je n'en ouvrirai la bouche qu'au jour de votre mort? Plût à Dieu que ce fût demain! — Eh quoi! t'ai-je donc fait tant de mal, dit don Quichotte, que tu veuilles me voir mort si promptement? — Ce n'est pas pour cela, répondit Sancho; mais c'est que je n'aime pas à garder si longtemps un secret, et je crains toujours qu'il ne s'évente. — Qu'il en soit ce qu'il pourra, dit don Quichotte, je m'en fie à ton affection et à ta prudence. Sache donc que, cette nuit, il m'est arrivé une des plus étranges aventures que l'on puisse imaginer. Pour te la dire

en peu de mots, apprends que la fille du seigneur de ce château est venue me trouver il y a peu de temps : c'est la plus accorte et la plus belle demoiselle qui se puisse voir. Que te dirai-je des agréments de sa personne, du charme de son esprit, et de mille autres trésors cachés que je passerai sous silence, pour ne pas manquer à la foi que je dois à ma dame Dulcinée du Toboso? Je te dirai seulement que, le ciel étant jaloux du trésor que la fortune avait mis dans mes mains, ou, ce qui est plus certain, comme je l'ai dit, parce que ce château est enchanté, au moment où j'avais avec cette belle un doux et amoureux entretien, sans que je la visse, sans que je susse par où elle était entrée, une main, qui appartenait sans doute à quelque énorme géant, m'asséna sur les mâchoires un si grand coup de poing, que j'en suis tout en sang; puis ce géant m'a moulu de telle sorte que je suis encore plus mal que je n'étais hier quand les muletiers, à cause de l'incontinence de Rossinante, nous firent l'affront que tu sais. Je conclus de là que quelque Maure enchanté garde ici ce trésor de beauté, et que ce n'est pas pour moi. — Ni pour moi non plus, reprit Sancho, car plus de quatre cents Maures m'ont meurtri de manière que les pieux des muletiers n'étaient que des friandises en comparaison. Et dites-moi, comment pouvez-vous appeler cette aventure bonne et rare, dans l'état où nous sommes? Encore pour vous, qui avez eu le plaisir de tenir entre vos bras cette incomparable beauté, il y a moins de mal; mais moi, qu'ai-je eu, si ce n'est les plus rudes gourmades que je recevrai de ma vie? Malheur à moi et à la mère qui m'a mis au monde! Je ne suis pourtant pas chevalier errant, et je ne pense pas le devenir jamais, et dans toutes les mésaventures j'attrape toujours la meilleure part! — Comment! tu as donc été maltraité, toi aussi? dit don Quichotte. — Eh! maudite soit ma race! ne vous l'ai-je pas dit? — Ne t'en mets point en peine, dit don Quichotte; je vais faire tout à l'heure ce précieux baume de Fier-à-Bras qui nous guérira en un clin d'œil. »

Ils en étaient là quand l'archer, qui avait enfin allumé la lampe, entra pour visiter celui qu'il croyait mort. Sancho, qui le vit en chemise, la lampe à la main, la tête entortillée



d'un méchant linge, avec la mine d'un réprouvé, demanda à son maître si ce n'était point là le Maure enchanté, qui venait voir s'il leur restait quelque côte à briser. « Ce ne peut être le Maure, répondit don Quichotte, car les enchantés ne se laissent voir à personne. — S'ils ne se laissent voir, ils se font bien sentir, dit Sancho : mes épaules en savent quelque chose. — Et les miennes aussi, répondit don Quichotte ; mais cette preuve n'est pas suffisante pour en conclure que ce soit ici le Maure. »

L'archer, entrant dans ce moment, fut fort étonné de trouver deux hommes s'entretenant paisiblement ; mais, comme il vit don Quichotte étendu tout de son long, sans pouvoir remuer, il lui dit : « Eh bien, bonhomme, comment allez-vous? — Je parlerais plus poliment si j'étais à votre place, répondit don Quichotte. Est-ce ainsi, lourdaud, qu'on parle aux chevaliers errants, dans votre pays? » L'archer, furieux de se voir ainsi traité par un homme de si pauvre apparence, jeta la lampe avec toute l'huile à la tête du malheureux chevalier ; et, ne doutant pas qu'il ne la lui eût fracassée, il se déroba aussitôt à la faveur des ténèbres. « O seigneur, dit Sancho, voilà sans doute le Maure qui garde le trésor pour les autres, et pour nous les gourmades et les coups de lampe. — Tu as raison, répondit don Quichotte ; mais je crois, moi, que nous devons nous moquer de tous ces enchantements, au lieu de nous en mettre en colère : car, comme ce sont toutes choses fantastiques et invisibles, nous chercherions en vain de qui nous venger. Lève-toi si tu le peux, et va prier le gouverneur de ce château de nous procurer un peu d'huile, de sel, de vin et de romarin, pour que je fasse mon baume ; car, en vérité, je ne crois pas pouvoir m'en passer plus longtemps, au sang qui sort de la plaie que ce fantôme m'a faite. »

Sancho se leva malgré ses douleurs ; et, allant à tâtons chercher l'hôte, il se heurta contre l'archer, qui était demeuré aux écoutes. « Seigneur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous donner du romarin, du vin, du sel et de l'huile : nous en avons besoin pour panser un des meilleurs chevaliers errants qui soit sur la terre, et qui git dans cette chambre, dangereusement blessé

par le Maure enchanté qui est dans cette hôtellerie. » A ce discours, l'archer prit Sancho pour un fou ; mais, comme le jour commençait à paraître, il ouvrit la porte, appela l'hôte, et lui dit ce que cet homme demandait. L'hôte donna à Sancho tout ce qu'il voulut, et celui-ci le porta à son maître, qu'il trouva se tenant la tête à deux mains et se plaignant du coup de lampe, qui ne lui avait pourtant fait d'autre mal que deux bosses un peu élevées, car ce qu'il prenait pour du sang n'était autre chose que l'huile qui lui coulait le long du visage. Don Quichotte prit ses drogues, les mêla dans un vase, et les fit bouillir sur le feu jusqu'à ce qu'il lui parût que la composition était à point. Il demanda ensuite une fiole pour y verser cette liqueur ; mais, comme il n'y en avait point dans l'hôtellerie, il eut recours à une burette de fer-blanc où l'on mettait de l'huile, et dont l'hôte lui fit généreusement présent. Il dit ensuite sur cette burette plus de quatre-vingts *Pater noster* et autant d'*Ave Maria*, de *Salve* et de *Credo*, accompagnant chaque parole d'un signe de croix, en manière de bénédiction. A cette cérémonie étaient présents Sancho, l'archer et l'hôte ; car, pour le muletier, il n'était occupé que de ses mulets.

Ce précieux baume étant fait, don Quichotte voulut l'éprouver sur l'heure, et il avala tout ce qui n'avait pu tenir dans la burette, environ un demi-pot. Mais, à peine eut-il pris cette dose, qu'il commença à vomir de telle sorte qu'il ne lui resta plus rien dans l'estomac ; et, comme les efforts qu'il avait faits lui avaient causé une sueur abondante, il demanda qu'on le couvrit et qu'on le laissât reposer. Il dormit en effet plus de trois heures, au bout desquelles il se trouva si dispos et tellement soulagé de sa courbature, qu'il ne douta point que ce ne fût là véritablement le précieux baume de Fier-à-Bras, et qu'avec ce secours il ne fût en état d'entreprendre sans danger les plus périlleuses aventures. Sancho Pança, trouvant la guérison de son maître miraculeuse, le pria de lui laisser prendre ce qui restait dans le pot, et qui n'était pas en petite quantité. Don Quichotte y consentit ; et Sancho, prenant le pot à deux mains, s'en versa dans l'estomac, de la meilleure foi du monde, à peu près autant que son maître.

L'estomac de Sancho n'était sans doute pas aussi délicat que celui de son maître, car, avant de vomir, le pauvre écuyer eut tant de nausées et des sueurs si fortes, et il souffrit d'angoisses si excessives, qu'il ne douta point que sa dernière heure ne fût venue; et, dans ce pitoyable état, il ne cessait de maudire le baume et le scélérat qui le lui avait donné. Don Quichotte, le voyant en cet état, lui dit : « Je crois, Sancho, que tout ce mal te vient de ce que tu n'es pas armé chevalier, et je tiens, quant à moi, que cette liqueur n'est bonne que pour ceux qui le sont. — Malédiction sur moi et sur ma race! s'écria Sancho, si Votre Grâce le savait, pourquoi me l'a-t-elle laissé goûter? » En ce moment, le breuvage fit enfin son effet, et le pauvre écuyer commença à se vider par les deux canaux naturels, avec tant de hâte qu'en un moment sa natte de jonc et sa couverture furent toutes gâtées. Il suait tellement et avait de si grandes convulsions que non seulement lui, mais tous les assistants désespéraient de sa vie. Cette bourrasque dura près de deux heures, au bout desquelles, au lieu de se sentir soulagé comme son maître, il se trouva si faible et si abattu, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Mais don Quichotte, qui, comme on l'a dit, se sentait allègre et dispos, voulut partir sur-le-champ, pour aller en quête des aventures. Il se croyait redevable de tous les moments qu'il perdait envers les malheureux qui réclamaient son appui, surtout avec la confiance que lui inspirait désormais son baume. Dans son impatience, il sella lui-même Rossinante, mit le bât sur l'âne et l'écuyer sur le bât, après l'avoir aidé à s'habiller; puis ayant enfourché son cheval, il se saisit d'une demi-pique qu'il vit dans un coin, pour lui servir de lance. Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie, au nombre de plus de vingt, le considéraient avec étonnement, et surtout la fille de l'hôte. Lui, de son côté, ne la quittait pas des yeux et de temps en temps poussait de grands soupirs, qu'il semblait tirer du fond de ses entrailles, et qu'attribuaient à ses douleurs ceux qui l'avaient vu la nuit précédente tout couvert d'emplâtres.

Quand ils furent tous deux à cheval, don Quichotte, s'arrêtant sur le pas de la porte, appela l'hôte, et, d'une voix grave et posée : « Seigneur alcade, lui dit-il, les honnêtetés que

J'ai reçues dans votre château sont grandes, et je dois vous en rendre grâce tous les jours de ma vie ; si je puis les reconnaître en vous vengeant de quelque outrage reçu, sachez que mon office est de secourir les faibles, de venger les injures et de châtier les traîtres. Cherchez donc dans votre mémoire si vous vous rappelez quelque chose de semblable : il suffit de me l'indiquer ; je vous promets, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que vous serez bientôt satisfait. » L'hôte répondit avec la même gravité : « Seigneur chevalier, je n'ai pas besoin, Dieu merci, que vous me veniez de personne ; et quand on m'offense, je sais fort bien me venger moi-même. J'ai seulement besoin que vous me payiez la dépense que vous vez faite cette nuit dans mon hôtellerie, la paille et l'orge pour les bêtes, le souper et le gîte pour vous deux. — Quoi ! c'est ici une hôtellerie ? » répliqua don Quichotte. — Oui, sans doute, et des plus honorables, dit l'hôte. — J'ai été bien abusé jusqu'à cette heure, répliqua le chevalier : Je l'avais prise pour un château, et même d'importance ; mais, puisque c'est une hôtellerie, vous m'excuserez si je ne vous paye point ma dépense : je ne puis contrevenir à l'ordre des chevaliers errants, de qui je sais pour certain, sans avoir jusqu'ici lu le contraire, qu'ils n'ont jamais payé quoi que ce fût dans les hôtelleries, parce que la raison veut, aussi bien que a coutume, qu'on les accueille et qu'on les héberge gratuitement, en récompense des peines incroyables qu'ils endurent, en cherchant des aventures de jour et de nuit, l'hiver et l'été, à pied et à cheval, souffrant la faim et la soif, le froid et le chaud, et sans cesse exposés aux inclémences du ciel, à toutes les incommodités qui se rencontrent sur la terre. — Je m'embarrasse peu de tout cela, répondit l'hôte : payez-moi seulement ce que vous me devez, et laissez là ces contes de chevaliers. Je ne tiens compte que de mon bien. — Vous êtes un sot et un méchant hôtelier, » dit don Quichotte. Puis, baissant sa demi-pique, et donnant des deux, il sortit de l'hôtellerie sans que personne l'arrêtât, et marcha quelque temps sans regarder si son écuyer le suivait.

L'hôtelier, le voyant partir sans payer, s'adressa à Sancho ; mais celui-ci répondit que, puisque son maître n'avait pas

voulu payer, il ne payerait pas non plus, et qu'étant écuyer de chevalier errant, la même règle devait exister pour l'un comme pour l'autre. L'hôte se fâcha, et le menaça, s'il ne le payait, de l'en faire repentir. Sancho jura de nouveau, par l'ordre de chevalerie qu'avait reçu son maître, qu'il ne donnerait pas un liard, dût-il lui en coûter la vie, parce qu'il ne voulait pas que les écuyers à venir pussent reprocher à sa mémoire qu'une aussi bonne et ancienne coutume se fût perdue par sa faute.

Malheureusement pour l'infortuné Sancho, il y avait à ce moment, dans l'hôtellerie, quatre ouvriers drapiers de Ségovie, trois merciers de Cordoue et deux hommes de la halle de Séville, tous bons compagnons et gens délibérés, qui, poussés d'un même esprit, s'approchèrent de lui, et le descendirent de son âne, pendant qu'un d'eux alla chercher la couverture du lit de l'hôte. Ils placèrent Sancho au milieu; mais, voyant que le plafond n'était pas assez élevé pour leur dessein, ils passèrent dans la cour, qui n'avait pour toit que le ciel. Là, ils commencèrent à faire sauter et ressauter Sancho, jouant de lui comme on fait d'un chien lors du carnaval. Les cris affreux que poussait le malheureux berné arrivèrent jusqu'aux oreilles de son maître, qui crut d'abord que le ciel l'appelait à quelque nouvelle aventure; mais, reconnaissant bientôt que ces cris venaient de son écuyer, il tourna bride, et revint au pénible galop de Rossinante vers l'hôtellerie, qu'il trouva fermée. Il en fit le tour pour chercher quelque entrée : les murailles de la cour, qui n'étaient pas fort hautes, lui laissèrent voir Sancho montant et descendant dans les airs, avec tant de grâce et d'agilité que, sans la colère où il était, il n'eût pu s'empêcher de rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur le mur; mais il était si moulu qu'il ne pouvait seulement mettre pied à terre. Tout ce qu'il put faire, fut de dire, du haut de son cheval, tant d'injures aux berneurs, et de leur faire tant de défis, qu'il est impossible de les rapporter. Mais ils continuèrent leur besogne, n'en rirent que plus fort, et le malheureux Sancho ne gagna rien non plus, ni par prières ni par menaces, jusqu'à ce que les berneurs le laissèrent de pure lassitude, et, l'enveloppant dans sa

capote, le remirent sur son âne. La compatissante Maritorne, le voyant si harassé, lui apporta un pot d'eau fraîche qu'elle venait de tirer du puits. Comme il le portait à sa bouche, il fut arrêté par la voix de son maître, qui lui criait : « Ne bois point de cette eau, mon fils Sancho, n'en bois point; elle te fera mourir. N'ai-je pas ici le divin baume, dont deux gouttes te guériront en un moment? » En même temps il lui montrait la burette; mais Sancho, le regardant tant soit peu de travers : « Hé, seigneur, lui dit-il, avez-vous oublié que je ne suis pas armé chevalier? ou voulez-vous que j'achève de vomir ce qu'il me reste d'entrailles? Gardez votre breuvage, de par tous les diables, et laissez-moi en paix. » En même temps il commença à boire; mais, sentant, à la première gorgée, que c'était de l'eau, il s'arrêta, et pria Maritorne de lui donner du vin, ce qu'elle fit de bon cœur, et même elle le paya de sa poche. Du reste, on dit que malgré sa basse condition elle avait quelque peu de charité chrétienne. Sancho, ayant bu, donna des talons à son âne, et la porte de l'hôtellerie lui ayant été ouverte à deux battants, il sortit fort content de n'avoir rien payé, quoique ce fût aux dépens de ses épaules, qui étaient ses cautions ordinaires; il est vrai que l'hôtelier garda son bissac en paiement de ce qui lui était dû: mais la joie transportait si fort Sancho qu'il ne s'en aperçut pas. Dès qu'il fut dehors, l'hôtelier voulut refermer la porte; mais les berneurs ne le permirent pas, car ils étaient gens à ne faire aucun cas de don Quichotte, eût-il été véritablement chevalier de la Table Ronde.

CHAPITRE XVIII

CONVERSATION DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO PANÇA,
ET AUTRES AVENTURES DIGNES D'ÊTRE RACONTÉES.

Sancho vint rejoindre son maître qui, le voyant si abattu qu'il n'avait seulement pas la force de faire aller son âne, lui dit : « Pour le coup, mon bon Sancho, je ne doute plus qu'il n'y ait de l'enchantement dans cette hôtellerie ou ce

château : car que pouvaient-ils être ceux qui se sont si cruellement joués de toi, sinon des fantômes et des gens de l'autre monde? Et ce qui me le confirme, c'est que, tandis que je regardais ce triste spectacle par-dessus le mur de la cour, il m'a été impossible d'y monter, ni même de descendre de cheval; ils me tenaient sans doute moi-même enchanté; et je jure, par la foi que je dois à Dieu, que si j'eusse pu faire l'un ou l'autre, je l'aurais vengé de telle sorte que ces félons et malandrins s'en fussent souvenus à jamais, encore que j'eusse contrevenu aux lois de la chevalerie, qui, comme je te l'ai dit souvent, ne permettent pas qu'un chevalier tire l'épée contre ceux qui ne le sont pas, si ce n'est pour la défense de sa vie, et dans une extrême nécessité. — Je me serais bien vengé moi-même si j'avais pu, dit Sancho, chevalier ou non mais cela n'a pas dépendu de moi. Je jurerais pourtant bien que ceux qui se sont divertis à me dépens ne sont point des fantômes ni des hommes enchantés, comme le dit Votre Grâce, mais bien des hommes en chair et en os, comme nous, et je me souviens fort bien qu'ils avaient chacun leur nom : il y en avait un nommé Pedro Martinez; un autre s'appelait Tenorio Hernandez; et j'ai bien entendu que l'hôte s'appelle Jean Palomeque le Gaucher. Ainsi donc, seigneur, si vous n'avez pu passer par-dessus le mur, ni mettre pied à terre, cela tient à autre chose qu'à un enchantement. Et tout ce que je sais, c'est que ces aventures que nous allons cherchant nous conduiront à tant de maux que nous ne connaîtrons bientôt plus quel est notre pied droit. Ce qu'il y aurait de mieux à faire et de plus sûr, selon mon petit entendement, ce serait de nous en retourner à notre village, car c'est le temps de la moisson, et de soigner nos biens, sans aller sans cesse tomber d'un mal en un autre. — Ah! Sancho, interrompit don Quichotte, que tu es ignorant en fait de chevalerie! Tais-toi, et prend patience; un jour viendra que tu seras vaincu, par ta propre expérience combien cette profession est honorable, Car enfin, dis-moi, est-il quelque plaisir au monde qui égale celui de vaincre dans un combat et de triompher de son ennemi? Aucun, sans doute. — Je le crois, répondit Sancho, encore que je n'en sache pourtant rien. Tout ce que

je sais, c'est que, depuis que nous sommes chevaliers errants, au moins vous, car pour moi je n'ai point cet honneur, nous n'avons gagné d'autre bataille que celle contre le Biscaien, et encore y avez-vous laissé la moitié d'une oreille et partie de votre salade. Depuis, ce n'a été que bastonnade sur bastonnade, coups de poing sur coups de poing, et moi j'ai eu de plus l'avantage d'être berné par des gens enchantés, dont je ne pourrai me venger, pour goûter le grand plaisir qu'il y a, selon Votre Grâce, à vaincre son ennemi. — C'est bien là ma peine, dit don Quichotte, et ce doit être la tienne aussi; mais laisse-moi faire, je te réponds qu'avant qu'il soit peu je me procurerai une épée faite par tel artifice que celui qui la portera ne pourra jamais être offensé par aucun enchantement; il pourrait même arriver que la fortune me mit entre les mains celle que portait Amadis quand il s'appelait le *Chevalier de l'Ardente épée*¹, et qui fut assurément la meilleure du monde : car, outre qu'elle avait la vertu dont je viens de parler, elle coupait encore comme un rasoir, et nulle armure, si forte, si enchantée fût-elle, ne pouvait résister à son tranchant. — Je suis si chanceux, dit Sancho, que, quand même vous auriez une pareille épée, cette épée ne pourrait servir et profiter qu'à ceux qui sont armés chevaliers, ainsi que le baume; mais, quant aux pauvres écuyers, on ne s'en soucie guère. — Ne crains pas cela, Sancho, dit don Quichotte, le ciel te sera plus favorable que tu ne le penses. »

Nos aventuriers en étaient là de leur conversation, quand don Quichotte aperçut au loin un épais nuage de poussière que le vent chassait de leur côté; et, se tournant en même temps vers son écuyer : « Sancho, lui cria-t-il, voici le jour où l'on va voir ce que me garde la fortune; voici le jour, te dis-je, où va paraître plus que jamais la force de mon bras, et où je vais faire des exploits dignes d'être écrits dans les livres de la Renommée, pour servir d'instruction aux siècles à venir. Vois-tu, Sancho, ce tourbillon de poussière? Il est soulevé par une armée innombrable, composée de toutes les nations du

¹ Ce fut Amadis de Grèce qui fut ainsi surnommé; mais Amadis de Gaule, celui qu'on avait coutume d'appeler simplement Amadis, était appelé le Chevalier de la Verte Épée.

monde, et qui marche droit à nous. — A ce compte, dit Sancho, il doit y avoir deux armées, car, de cet autre côté, en voilà tout autant. » Don Quichotte se retourna; et, voyant que Sancho disait vrai, il en ressentit une joie inexprimable, car il croyait que c'étaient deux armées qui venaient se choquer et se livrer bataille dans cette vaste plaine. Il avait à toute heure, à tout moment, l'imagination pleine de batailles, d'enchantements, d'aventures, d'amours, de défis et de tout ce que l'on raconte dans les livres de chevalerie; et tout ce qu'il disait, pensait ou faisait, tendait toujours vers de semblables choses. Or, la poussière qu'il voyait était occasionnée par deux grands troupeaux de moutons, qui venaient de deux endroits différents vers le chemin qu'il suivait, et cette poussière était si épaisse qu'on n'en put reconnaître la cause que lorsqu'ils furent tout près. Don Quichotte affirmait, avec tant de conviction que c'étaient des armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : « Eh bien! seigneur, qu'allons-nous faire, nous autres? — Ce que nous allons faire? répondit don Quichotte : protéger les faibles, secourir ceux qui en auront besoin; et, afin que tu saches ce dont il s'agit, cette armée que tu vois venir droit à nous est commandée par le grand empereur Alifanfaron, seigneur de la grande île Trapobana¹; cette autre qui vient derrière est celle de son ennemi, le roi des Garamantes², Pentapolin au bras retroussé, qu'on appelle ainsi parce qu'il combat toujours le bras nu. — Et pourquoi, dit Sancho, ces seigneurs-là se veulent-ils tant de mal? — Ils sont devenus ennemis, répondit don Quichotte, parce que cet Alifanfaron est un païen furieux qui s'est épris de la fille de Pentapolin, belle et gracieuse dame, qui est chrétienne; mais son père ne veut pas la donner à Alifanfaron qu'il ne renonce auparavant à son faux prophète Mahomet, et qu'il n'embrasse le christianisme. — Par ma barbe, dit Sancho, Pentapolin fait fort bien, et je lui aiderai de bon cœur en tout ce que je pourrai. — Tu ne feras que ce que tu dois, répondit don Quichotte; aussi bien, pour combattre dans

¹ Nom de l'île de Ceylan dans l'antiquité.

² Peuple de la Libye.

de semblables batailles, il n'est point nécessaire d'être armé chevalier. — Je le conçois aisément, dit Sancho ; mais où mettrai-je mon âne, pour être assuré de le retrouver après le combat ? Car, d'y entrer avec une telle monture, je ne crois pas que cela se soit encore vu. — Tu as raison, dit don Quichotte ; mais tu n'as qu'à le laisser aller à l'aventure, qu'il se perde ou non ; car, après la victoire, nous aurons tant de chevaux à choisir, que Rossinante même court risque d'être changé pour un autre. Mais écoute : je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui se trouvent dans ces deux armées ; et, afin que tu les puisses mieux voir, montons sur cette petite éminence, d'où nous les découvrirons aisément. »

Ils montèrent, en disant cela, sur une hauteur d'où ils auraient bien pu reconnaître les deux troupeaux de moutons que notre chevalier prenait pour des armées, si la poussière ne leur eût ofusqué la vue ; mais enfin, don Quichotte, voyant dans son imagination ce qui n'existait pas, commença ainsi d'une voix élevée :

« Ce chevalier aux armes dorées, qui porte dans son écu un lion couronné, soumis aux pieds d'une jeune fille, est le va-leureux Laurcalco, seigneur du Pont-d'Argent. Cet autre, qui a ces armes à fleurs d'or, et qui porte trois couronnes d'argent en champ d'azur, est le redoutable Micocolemo, grand duc de Quirocia. Celui qui marche à sa droite, avec cette taille de géant, c'est l'intrépide Brandabarbaran de Boliche, seigneur des trois Arabies, revêtu, comme tu vois, d'une peau de serpent, et qui a pour écu une porte, qu'on dit être une de celles du temple que renversa Samson quand il se vengea de ses ennemis aux dépens de sa propre vie. Tourne maintenant les yeux de ce côté, tu verras, à la tête de cette autre armée, le victorieux et invincible Timonel de Carcassonne, prince de la Nouvelle-Biscaye ; il porte des armes écartelées d'azur, de sinople, d'argent et d'or, et, sur son écu, un chat d'or en champ lionné, avec ces lettres *Miou*, qui forment la première syllabe du nom de sa dame, l'incomparable Miouline, fille du duc Alphégniquen d'Algarve. Cet autre, qui fait plier les reins à cette puissante jument et dont les armes sont blanches comme la neige, et l'écu sans devise,

c'est un nouveau chevalier français, nommé Pierre Papin, seigneur des baronnies d'Utrique. Celui-là, aux armes parsemées de coupes d'azur, qui, de ses larges étriers, presse les flancs de ce zèbre rapide, c'est le puissant duc de Nervie, Espartafilarido du Bocage; il porte sur son écu un champ semé d'asperges, avec cette devise castillane : *Rastrca mi suerte* ¹. »

Notre héros nomma de la même manière une foule de chevaliers de l'une et de l'autre armée, leur donnant à tous, sur-le-champ, les armes, les couleurs et les devises que lui fournissait sa fertile folie; et, sans s'arrêter, il poursuivit : « Cet escadron que tu vois en tête est composé de diverses nations : voici ceux qui boivent les douces eaux du fameux Xante ²; les montagnards qui cultivent les champs massiliens; ceux qui criblent la fine poudre d'or de l'Arabie Heureuse; ceux qui jouissent des frais et célèbres rivages du limpide Thermodon; ceux qui divisent, en une multitude de canaux, les eaux du Pactole doré; les Numides trompeurs dans leurs promesses; les Perses si adroits à tirer de l'arc; les Parthes et les Mèdes qui combattent en fuyant; les Arabes nomades; les Scythes cruels à la peau blanche; les Éthiopiens aux lèvres percées, et mille autres nations que je vois et dont je connais les visages, mais dont je n'ai pas retenu les noms. De cet autre côté, viennent ceux qui boivent le liquide cristal du Bétis ³, bordé d'oliviers; ceux qui se baignent dans les ondes dorées du Tage; ceux qui jouissent des eaux salutaires du divin Genil; ceux qui foulent les champs tartésiens, si fertiles en pâturages; ceux qui s'ébattent dans les prairies élyséennes du Xérés; les riches Manchois, couronnés de blonds épis; ces antiques restes du sang des Goths, tout bardés de fer ⁴; ceux qui se baignent dans le Pisuerga, fameux par la tranquillité de ses eaux; ceux qui mènent paître leurs troupeaux dans les vastes pâturages du tortueux Guadiana, dont les eaux se cachent sous terre; ceux que

¹ Ma fortune rampe.

² Le Scamandre.

³ Le Guadalquivir.

⁴ Les Biscaliens, dans les montagnes desquels se retirèrent les Goths à l'arrivée des Maures.

transissent de froid les vents des Pyrénées ou les blancs sommets du sourcilieux Apennin ; en un mot, tous ceux que l'Europe enferme dans sa vaste étendue.»

Dieu me soit en aide, je ne saurais dire combien de provinces, combien de nations nomma don Quichotte, donnant à chacune, avec une merveilleuse promptitude, les attributs qui lui convenaient, tout absorbé qu'il était par le souvenir de ce qu'il avait lu dans ses livres mensongers. Sancho Pança l'écoutait attentivement sans dire mot, et de temps en temps retournait la tête, pour voir s'il n'apercevrait pas ces chevaliers et ces géants que son maître lui nommait. Mais enfin, ne pouvant rien découvrir : « Seigneur, dit-il, je me donne au diable si l'homme, le chevalier ou le géant paraît ; de tous ceux que Votre Grâce a nommés, du moins, je n'en vois pas un, et peut-être est-ce encore un enchantement comme les fantômes de cette nuit. — Que dis-tu, répondit don Quichotte, est-ce que tu n'entends pas le hennissement des chevaux, le son des trompettes, le bruit des tambours ? — Je n'entends rien autre chose, reprit Sancho, que de nombreux bêlements de brebis et de moutons. » Cela était parfaitement vrai, car les troupeaux étaient déjà fort près d'eux. « La frayeur, dit don Quichotte, t'empêche de discerner les objets : car un des effets de la peur est de troubler les sens et de peindre les choses autrement qu'elles ne le sont. Mais, si le courage te manque, retire-toi à l'écart, et laisse-moi seul : seul je suffirai pour porter la victoire où je porterai mon bras. » En disant ces mots, il donne des éperons à Rossinante, et, la lance en arrêt, fond comme un éclair du haut de la colline dans la campagne. Sancho lui criait : « Revenez, seigneur ! je jure Dieu, ce sont des moutons et des brebis que vous allez attaquer. Revenez, par la vie du malheureux père qui m'a engendré ! Quelle est donc cette folie ? Mais voyez donc, il n'y a ni géants, ni chevaliers, ni chats, ni armes, ni écus partis ou entiers, ni champs d'azur, ni endiablés. Que faites-vous ? Ah ! pauvre pécheur que je suis ! »

Don Quichotte ne s'arrêtait pas pour cela ; au contraire, il criait de toute sa force : « Courage, chevaliers, qui combattez sous les bannières du valeureux Pentapolin au bras



retroussé ; suivez-moi seulement, et vous verrez avec quelle facilité je le vengerai de son ennemi Alifanfaron de la Trapobana.» En même temps il s'élança au milieu de l'escadron de brebis qu'il perce de tous côtés, avec autant de courage et de vigueur que s'il eût eu affaire à ses plus cruels ennemis. Les bergers lui crient de s'arrêter ; mais, voyant que c'était inutilement, ils prennent leurs frondes, et commencent à le saluer à coups de pierres grosses comme le poing. Don Quichotte n'en tient compte ; il court de tous côtés, criant à haute voix : « Où es-tu, superbe Alifanfaron ? Je t'attends ici seul pour éprouver tes forces, et te punir de la guerre injuste que tu fais au valeureux Pentapolin Garamanta. » En ce moment, une amande de rivière l'atteint dans les côtes et lui en enfonce deux. Il se croit mort, ou du moins dangereusement blessé ; et, se rappelant son excellent remède, il tire sa burette et la porte à sa bouche ; mais, avant qu'il en ait avalé ce qu'il juge nécessaire, une autre pierre vient lui briser le vase dans la main, et, chemin faisant, lui emporte trois ou quatre dents et lui écrase les doigts. Ces deux coups furent si violents qu'il tomba de cheval : les bergers accoururent et, croyant l'avoir tué, ils rassemblèrent promptement leurs troupeaux, ramassèrent les moutons morts au nombre de sept ou huit, et s'éloignèrent en diligence. Sancho, cependant, était resté tout ce temps-là sur la colline, contemplant les folies de son maître, s'arrachant la barbe à pleines mains, et maudissant l'heure et le jour où sa mauvaise fortune le lui avait fait connaître. Mais, le voyant à terre et les bergers retirés, il descendit la côte, vint à lui, et, le trouvant en très mauvais état, quoiqu'il n'eût pas perdu le sentiment : « Ah ! seigneur, ne vous disais-je pas bien de revenir, et que c'étaient des moutons, non pas une armée, que vous alliez attaquer ? — C'est ainsi, répondit don Quichotte, que ce larron d'enchanteur qui me poursuit peut faire disparaître ou métamorphoser toutes choses à son plaisir : rien n'est plus facile à ces sortes de gens que de nous montrer ce qu'ils veulent ; et le traître de négromant, envieux de la gloire que j'allais acquérir, a métamorphosé en troupeaux de moutons ces escadrons d'ennemis. Mais veux-tu me faire un plaisir, et en même temps

te convaincre de la vérité? Monte sur ton âne, et suis de loin ce prétendu bétail : tu verras qu'à quelques pas d'ici ils reprendront leur première forme, et que, quittant celle de moutons, ils redeviendront des hommes droits et bien faits, comme je te les ai dépeints d'abord. Mais non, n'y va pas pour le moment, j'ai besoin de toi. Approche, et regarde combien il me manque de dents, car il me semble qu'il ne m'en est pas resté une seule dans la bouche.» Sancho s'approcha; et, comme il y regardait de si près qu'il avait quasi le nez dans sa bouche, le baume venait d'opérer dans l'estomac de don Quichotte, de sorte qu'avec la même impétuosité qu'aurait pu faire un coup d'arquebuse, il darda tout ce qu'il avait dans le corps aux yeux et dans la barbe du charitable écuyer. « Sainte Marie ! s'écria Sancho, mon maître est blessé à mort : il rend le sang tout clair par la bouche. » Cependant, y regardant de plus près, la couleur et l'odeur lui firent connaître que ce n'était pas du sang, mais le baume qu'il lui avait vu boire : ce qui lui donna un si grand soulèvement de cœur que, sans avoir le loisir de tourner seulement la tête, il rejeta à son tour tout ce qu'il avait dans les entrailles au nez de son maître, et ils demeurèrent tous deux dans le plus plaisant état qu'on se puisse imaginer. Sancho courut à son âne, chercher du linge pour s'essuyer et panser son maître ; mais, ne trouvant point le bissac qu'il avait oublié dans l'hôtellerie, peu s'en fallut que la tête ne lui tournât.

Il se donna de nouveau mille malédictions, résolu dans son cœur de planter là son maître et de s'en retourner à son village, sans se soucier de la récompense de ses services, ni du gouvernement de l'île. Don Quichotte, cependant, se leva comme il put, et, mettant la main gauche sur sa bouche pour garantir le reste de ses dents, il prit de la droite la bride du fidèle Rossinante, qui n'avait pas bougé d'auprès de son maître, tant il était loyal et d'un bon naturel, et s'en alla retrouver Sancho qui était penché sur son âne, la tête dans ses mains, comme un homme enseveli dans une profonde tristesse. Don Quichotte, le voyant dans cet état, lui dit : « Sache, ô Sancho, qu'un homme n'est supérieur à un autre qu'autant qu'il en fait plus que lui. Ces bourrasques qui nous

arrivent, ne sont-ce pas des signes évidents que le temps va devenir serein, et nos affaires meilleures? Ne sais-tu pas que le bien et le mal doivent avoir leur terme? Ainsi, le mal ayant longtemps duré, le bien doit être près. Cesse donc de t'affliger des disgrâces qui m'arrivent, puisque tu n'en as pas eu ta part.—Comment! reprit Sancho, est-ce que par hasard celui qui fut berné hier était un autre que le fils de mon père? Et le bissac que l'on m'a pris, avec tout ce qui était dedans, n'était-il pas au même? — Quoi! tu as perdu le bissac? reprit don Quichotte. — Oui, il me manque, dit Sancho. — Nous voilà donc réduits à jeûner aujourd'hui, repartit don Quichotte. — Assurément, dit Sancho, si nous ne trouvons dans les prés ces herbes que vous connaissez, avec lesquelles les chevaliers malencontreux comme vous ont coutume de suppléer au défaut d'autre nourriture. — Avec tout cela, reprit don Quichotte, j'aimerais mieux, en ce moment, un quartier de pain bis et deux têtes de harengs que toutes les herbes que décrit Dioscoride, fût-il commenté par Laguna¹. Cependant, monte sur ton âne, bon Sancho, et suis-moi. Dieu, qui pourvoit à tout, ne nous manquera pas, surtout nous appliquant à le servir comme nous le faisons : il n'abandonne ni le moucheron de l'air, ni le vermisseau qui rampe sur la terre, ni le têtard qui se cache sous les eaux : il luit également sur les méchants et sur les bons, et répand sa rosée sur l'injuste comme sur le juste. — En vérité, interrompit Sancho, vous eussiez été meilleur prédicateur que chevalier errant. — Les chevaliers errants, Sancho, savaient et doivent tout savoir. Au temps passé, l'on en a vu plus d'un, au milieu d'un camp royal, composer un sermon, comme s'ils eussent été gradués dans l'Université de Paris; tant il est vrai que la lance n'émousse point la plume, ni la plume la lance. — A la bonne heure, dit Sancho; mais éloignons-nous d'ici, et cherchons à nous loger pour cette nuit. Dieu veuille que ce soit dans un endroit où il n'y ait ni berne, ni berneurs, ni couvertures, ni fantômes, ni Maures

¹ André de Laguna, natif de Ségovie, médecin du pape Jules II, traducteur et commentateur de Dioscoride

enchantés : car, si j'en trouve, j'envoie à tous les diables le manche après la cognée.— Demande-le toi-même à Dieu, mon fils, dit don Quichotte, et prends le chemin que tu voudras, je te laisse pour cette fois le soin de nous loger. Mais donne-moi un peu ta main, et tâte avec le doigt combien il me manque de dents dans la mâchoire d'en haut, du côté droit, car c'est là qu'est mon mal. » Sancho lui mit les doigts dans la bouche, et tâtant en haut et en bas : « Combien de dents aviez-vous de ce côté-là ? lui dit-il. — Quatre, répondit don Quichotte, sans compter l'œillère, toutes entières et bien saines. — Faites bien attention, seigneur, reprit Sancho, à ce que vous dites. — Je dis quatre, si ce n'est même cinq, répondit don Quichotte, car on ne m'en a jamais arraché jusqu'à cette heure, il ne m'en est point tombé, et je n'en ai pas eu de gâtée. — Eh bien, dit Sancho, vous avez justement deux dents et demie dans la mâchoire d'en bas ; et, pour celle d'en haut, il n'y a ni dent, ni demie, tout est ras comme la paume de la main. — Malheureux que je suis ! dit don Quichotte à cette triste nouvelle, j'aimerais mieux qu'on m'eût coupé un bras, pourvu que ce ne fût pas celui qui tient l'épée ; car une bouche sans dents est un moulin sans meule, et il n'y a point de dent qui ne vaille mieux qu'un diamant. Mais enfin, tel est notre partage, à nous qui suivons les austères lois de la chevalerie. Marche, ami, et guide-moi ; j'irai comme tu voudras. » Sancho prit le devant, et s'achemina du côté où il pensait trouver à se loger, sans s'écarter du grand chemin, qui paraissait fort battu dans cet endroit-là. Et, comme ils allaient lentement, parce que don Quichotte souffrait beaucoup, Sancho voulut l'entretenir pour charmer son mal, et, entre autres choses, lui dit ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX

DU SAGE ENTRETIEN DE SANCHO AVEC SON MAÎTRE; DE LA RENCONTRE QU'ILS FIRENT D'UN CORPS MORT, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS NOTABLES.

« Il me semble, seigneur, dit Sancho, que toutes ces mé-saventures qui nous arrivent depuis quelques jours, sont la punition du péché que Votre Grâce a commis contre l'ordre de chevalerie, en n'accomplissant point le serment que vous aviez fait de ne manger pain sur nappe, ni de folâtrer avec la reine, et tout ce qui s'ensuit, jusqu'à ce que vous eussiez enlevé cet armet de Malandrin, ou comme il se nomme, car j'ai oublié le nom du Maure. — Tu as grandement raison, répondit don Quichotte; mais, pour ne pas mentir, cela m'était sorti de la mémoire. Et toi, tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé en temps et lieu que tu as été berné; mais enfin je réparerai ma faute, car, dans l'ordre de chevalerie, il y a des compositions pour tout. — Mais moi, reprit Sancho, avais-je juré quelque chose? — Il n'importe, dit don Quichotte, tu es participant au serment: ainsi il sera bon que nous y mettions ordre. — Puisqu'il en est ainsi, dit Sancho, que Votre Grâce prenne garde de l'oublier encore une fois, car peut-être reprendrait-il fantaisie aux fantômes de s'ébattre encore à mes dépens, et même aux vôtres, s'ils vous voyaient si incorrigible. » Pendant cette conversation, la nuit les surprit au milieu du chemin, sans qu'ils pussent découvrir aucun endroit pour se mettre à couvert. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'ils mouraient de faim, car, en perdant le bissac, ils avaient perdu tous leurs vivres. Pour surcroît de malheur, il leur arriva une nouvelle aventure ou du moins quelque chose qui y ressemblait beaucoup. La nuit devint tout à fait obscure; cependant ils ne laissaient pas de cheminer, parce que Sancho s'imaginait qu'étant dans le grand chemin, à une ou deux lieues, tout au plus, ils trouveraient une hôtellerie. Pendant qu'ils allaient dans cette espérance, l'écuier mourant de faim, le maître ayant grande

envie de manger, et la nuit étant fort obscure, ils virent venir par le même chemin un grand nombre de lumières qui paraissaient autant d'étoiles mouvantes. A cette vue, Sancho se pâma d'effroi, don Quichotte fut lui-même ému; l'un tira le licou de son âne, l'autre retint la bride de son cheval; et, s'arrêtant pour considérer ce que ce pouvait être, ils s'aperçurent que les lumières venaient droit à eux, et que, plus elles s'approchaient, plus elles devenaient grandes. Sancho trembla de tous ses membres, les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête; mais, rappelant son courage : « Sancho, dit-il, voici sans doute une très grande et périlleuse aventure, où j'aurai besoin de ma force et de toute ma valeur. — Malheureux que je suis! répondit Sancho : si c'est encore ici une aventure de fantômes, comme elle en a tout l'air, où sont les côtes qui pourront y fournir? — Fantômes tant qu'ils voudront, dit don Quichotte, je ne souffrirai pas qu'ils touchent seulement au poil de ta casaque. S'ils se jouèrent de toi l'autre jour, c'est que je ne pus sauter par-dessus les murs de la cour; mais maintenant que nous sommes en rase campagne, je pourrai tout à mon aise m'escrimer de mon épée. — Et s'ils vous enchantent encore comme l'autre fois, dit Sancho, que servira-t-il que vous ayez le champ libre ou non? — Prends courage seulement, répliqua don Quichotte, et l'expérience te prouvera quel est le mien. — Ainsi ferai-je, si Dieu le veut, répondit Sancho. » Et, se plaçant tous deux un peu à l'écart, ils se mirent encore à considérer ce que deviendraient ces lumières. Peu à peu ils découvrirent comme un grand nombre d'hommes. A cette épouvantable vision, Sancho perdit tout à fait courage, les dents lui claquèrent comme s'il eût eu la fièvre; et plus encore lorsqu'ils virent distinctement environ vingt hommes à cheval, en chemise, à ce qu'il leur semblait, et portant chacun une torche à la main; derrière eux venait une litière de deuil, suivie de six cavaliers tout couverts de noir jusqu'aux pieds de leurs montures, qui étaient des mules, autant qu'on en pouvait juger à la lenteur de leur marche.

Tous allaient murmurant entre leurs dents, d'une voix basse et lamentable. Cet étrange spectacle, à pareille heure

et dans un lieu si désert, devait bien épouvanter et le maître et Sancho, dont toute la valeur fit naufrage dans cette occasion; mais, pour don Quichotte, il lui vint aussitôt dans l'esprit que c'était là une des aventures de ses livres. Il se figura que la litière était une bière, dans laquelle on portait un chevalier mort ou gravement blessé, dont la vengeance était réservée à lui seul; et, sans rien consulter, il mit la lance en arrêt, s'affermir sur ses étriers, et, d'une contenance assurée, vint se planter au milieu du chemin par où cette troupe devait passer. Quand il les vit assez près: « Halte là, leur cria-t-il à haute voix, qui que vous soyez; dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et ce que vous portez dans cette litière. Suivant toute apparence, ou vous avez fait outrage à quelqu'un, ou d'autres vous ont fait tort: il faut que je le sache, ou pour vous punir ou pour vous venger. — Nous sommes pressés, répondit un des cavaliers, l'hôtellerie est encore loin, et nous n'avons pas le temps de vous rendre compte de ce que vous demandez. » Et piquant en même temps sa monture, il voulut passer outre. Don Quichotte, irrité de cette réponse, saisit les rênes de la mule: « Arrêtez, dit-il, soyez mieux appris, et répondez à ce que je vous demande, ou préparez-vous au combat. » La mule était ombrageuse; se sentant saisie par le mors, elle se cabra et se renversa sur son cavalier. Un valet qui était à pied, voyant tomber son maître, se mit à dire mille injures à don Quichotte, qui, déjà tout en colère, et sans s'arrêter davantage, courut de toute sa force sur un de ceux qui étaient couverts de deuil, et l'étendit par terre en fort mauvais état; puis il se tourna contre les autres; c'était merveille de voir avec quelle promptitude il les attaquait et les abattait: on eût dit qu'en ce moment des ailes avaient poussé à Rossinante, tant il avait de légèreté. Tous ces gens-là étaient peu courageux et sans armes. En un moment ils furent démontés et s'enfuirent à travers les champs avec leurs torches allumées: on les eût pris pour des masques qui font les fous dans une nuit de réjouissance. Ceux qui étaient vêtus de deuil, embarrassés de leurs longs manteaux, ne pouvaient se remuer. Aussi don Quichotte, frappant tout à son aise, demeura bientôt

maître du champ de bataille ; toute cette troupe le prenait pour un diable qui venait leur disputer le corps mort qui était dans la bière. De son côté, Sancho admirait la hardiesse de notre héros et concluait en lui-même qu'il fallait bien que son maître fût aussi vaillant qu'il le disait. Cependant, à la lueur d'une torche qui brûlait encore, don Quichotte, apercevant celui sur qui la mule s'était renversée, alla lui mettre la pointe de sa lance sur la gorge, et lui dit de se rendre, ou qu'il le tuerait. « Je ne suis que trop rendu, répondit l'autre, puisque je ne saurais me remuer, et je crois avoir une jambe rompue. Je vous en supplie, seigneur, si vous êtes chrétien, de ne pas me tuer, vous commettriez un sacrilège, car je suis licencié, et j'ai reçu les premiers ordres. — Hé ! qui diable vous amène ici, dit don Quichotte, si vous êtes homme d'église ? — Ma mauvaise fortune, répliqua l'autre. — Elle pourrait bien devenir encore plus mauvaise, reprit don Quichotte, si vous ne répondez de suite à tout ce que je vous ai demandé. — C'est ce qui ne sera pas difficile, répondit le blessé. Je vous ai dit que j'étais licencié ; mais la vérité est que je ne suis qu'un simple bachelier. Je m'appelle Alonzo Lopez, natif d'Alconendas, je viens de la ville de Baeza avec onze autres ecclésiastiques, qui sont ceux que vous venez de mettre en fuite. Nous allons à Ségovie, accompagnant le corps d'un gentilhomme mort à Baeza, et qui doit être enterré à Ségovie, lieu de sa naissance. — Et qui l'a tué, ce gentilhomme ? demanda don Quichotte. — Dieu, répondit le bachelier, par une fièvre maligne qu'il lui a envoyée. — Cela étant, répliqua le chevalier, le Seigneur m'a délivré du soin que je devais prendre de venger sa mort si quelque autre l'avait tué ; mais, puisque c'est Dieu, il n'y a qu'à se taire et plier les épaules, comme je le ferais pour moi-même si j'étais dans ce cas. Maintenant, je vais apprendre à Votre Révérence que je suis un chevalier de la Manche, appelé don Quichotte, et que ma profession est d'aller par le monde, redressant les torts et réparant les injustices. — Je ne vois pas, répondit le bachelier, comment vous pouvez appeler cela redresser les torts, puisque, de droit que j'étais, vous m'avez rompu une jambe que je ne verrai peut-être jamais redressée. En voulant réparer

une injustice, vous m'en avez fait une irréparable ; et, vous qui allez cherchant les aventures, vous m'avez fait trouver la plus triste mésaventure. — Toutes les choses n'ont pas un même succès, dit don Quichotte : le mal est venu, seigneur bachelier Alonzo Lopez, de ce que vous alliez ainsi de nuit avec ces longs manteaux de deuil, ces surplis et ces torches allumées, marmottant entre vos dents et ressemblant proprement à des gens de l'autre monde. Vous voyez bien que je n'ai pu m'empêcher de faire mon devoir en vous attaquant, et je vous aurais attaqué encore quand vous eussiez été, comme je le pensais, de vrais diables d'enfer. — Puisque le sort l'a voulu, dit le bachelier, je vous supplie seulement, seigneur chevalier errant, de m'aider à me tirer de dessous ma mule, où j'ai une jambe engagée entre l'étrier et la selle. — J'aurais parlé jusqu'à demain, répondit don Quichotte : que ne le disiez-vous donc plus tôt ? » Il appela aussitôt Sancho ; mais celui-ci ne se pressait pas de venir, occupé qu'il était à dévaliser une mule, chargée de vivres, que menaient avec eux ces bons ecclésiastiques ; il fallut attendre qu'il eût fait de sa casaque une manière de sac, et qu'il l'eût chargée sur son âne, après l'avoir remplie de tout ce qu'il y put faire entrer. Il court ensuite à son maître pour l'aider à dégager le bachelier : il le remit sur sa mule, lui rendit sa torche, et don Quichotte lui dit qu'il n'avait qu'à rejoindre ses compagnons, auxquels il le pria de présenter ses excuses du traitement qu'il leur avait fait et qu'il n'avait pu s'empêcher de leur faire. Sancho ajouta : « Si, par hasard, ces messieurs demandent quel est le vaillant chevalier qui les a mis en déroute, vous leur direz que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste Figure. »

Le bachelier étant parti, don Quichotte demanda à Sancho pourquoi il l'avait appelé le chevalier de la Triste Figure, et à ce moment plutôt que dans un autre. « C'est, répondit Sancho, que je vous considérerais à la lueur de la torche que portait ce pauvre éclopé, et véritablement vous aviez la plus méchante figure que j'aie vue : cela doit venir ou de la fatigue du combat, ou bien de la perte de vos dents. — Ce n'est point cela, dit don Quichotte ; je vois bien que le sage qui doit

écrire mon histoire a jugé convenable que j'eusse un surnom comme tous les chevaliers du temps passé : car l'un s'appelait le chevalier de l'Ardeute Épée, tel autre de la Licorne, celui-ci des Demoiselles, celui-là du Phénix, un autre du Griffon, un autre de la Mort ; ils étaient connus sous ces noms-là par toute la terre. Ainsi, sans doute, c'est ce sage lui-même qui t'a inspiré le surnom de la *Triste Figure*, que je prétends désormais porter ; et, afin qu'il me convienne encore mieux, je suis résolu de faire peindre sur mon écu quelque figure fort étrange. — Ma foi, seigneur, reprit Sancho, vous pouvez bien épargner le temps et la dépense : vous n'avez qu'à vous montrer, et tout aussitôt, sans image ni écu, tous ceux qui vous verront vous appelleront le chevalier de la *Triste Figure*. Croyez que je ne plaisante point, et que je vous dis la vérité ; car la faim et le manque de dents vous ont fait un si mauvais visage que, comme je l'ai dit, on peut se passer de toute peinture. » Don Quichotte se mit à rire de la saillie de son écuyer et résolut de garder le surnom qu'il lui avait donné et de faire peindre son écu, à la première occasion qu'il en aurait. « Mais, dit-il, sais-tu, Sancho, que je crains d'être excommunié pour avoir porté la main sur un ecclésiastique ? Il est vrai que je ne l'ai pas touché de la main, mais seulement de la lance, et en outre que je ne croyais pas que ce fussent là des prêtres, ni rien qui appartint à l'Église, que j'honore et respecte comme catholique et fidèle chrétien, mais des fantômes et des habitants de l'autre monde ; et même, quand je l'aurais su, je me souviens fort bien de ce qui arriva au Cid Ruy Dias, quand il mit en pièces le siège de l'ambassadeur d'un roi, en présence du pape, qui l'excommunia pour ce fait ; ce qui n'empêche pas que le bon Rodrigo de Vivar n'ait agi, ce jour-là, en loyal et vaillant chevalier. »

Le bachelier s'étant éloigné, don Quichotte eût bien désiré voir si ce qui était dans la litière était le corps entier du gentilhomme, ou seulement ses os ; mais Sancho s'y opposa. « Votre Grâce, dit-il, a mis à fin cette périlleuse aventure avec plus de succès que toutes les autres. Si ces gens-ci, quoique vaincus et dispersés, viennent à reconnaître que c'est un seul chevalier qui les a battus, la honte les ralliera peut-être, ils reviendront et

nous donneront bien de la tablature. Mon âne est en bon état, nous voici près de la montagne, la faim nous presse, qu'avons-nous à faire sinon de nous retirer bravement? Que le mort, comme on dit, aille à la sépulture, et le vivant à la pâture. » Et, poussant son âne en avant, il pria son maître de le suivre; ce que celui-ci fit sans répliquer, voyant bien que Sancho avait raison. Après avoir marché quelque temps entre deux collines, ils se trouvèrent dans un vallon spacieux et découvert, où don Quichotte mit pied à terre: et là, étendus sur l'herbe fraîche et sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dinèrent, goûtèrent et soupèrent tout à la fois de ce que Sancho avait trouvé en abondance dans les paniers des ecclésiastiques, qui rarement endurent la disette. Mais il leur arriva un malheur que Sancho trouva le pire de tous, c'est qu'ils n'avaient ni vin, ni même une goutte d'eau pour se désaltérer. Cependant il s'aperçut que l'herbe sur laquelle ils reposaient était fraîche et épaisse; il dit à son maître ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

DE L'AVENTURE LA PLUS INOUÏE QU'AIT JAMAIS EUE AUCUN CHEVALIER ERRANT, ET QUE DON QUICHOTTE ACHÉVA AVEC PEU DE PÉRIL.

« La fraîcheur de cette herbe, dit-il, prouve qu'il doit y avoir dans les environs quelque source qui l'arrose. Avancions quelques pas, nous trouverons sans doute de quoi apaiser cette terrible soif, plus dure à supporter que la faim. » Don Quichotte trouva le conseil raisonnable; prenant aussitôt Rossinante par la bride, et Sancho son âne par le licou, après l'avoir chargé des reliefs du souper, ils commencèrent à cheminer à tâtons, parce que l'obscurité était si grande qu'ils ne voyaient rien du tout. Ils n'eurent pas fait deux cents pas qu'ils entendirent un bruit comme d'un torrent qui tomberait du haut d'une montagne. Ce bruit les réjouit grandement; et, comme ils écoutaient de quel côté il pouvait venir, ils en entendirent un autre plus fort, qui diminua

beaucoup leur joie, surtout celle de Sancho, qui naturellement était poltron. C'étaient de grands coups frappés en cadence, avec un cliquetis de fers et de chaînes, ce qui, joint au bruit affreux du torrent, faisait un vacarme capable d'effrayer tout autre que notre héros. La nuit, comme on l'a dit, était obscure ; le hasard les avait conduits sous de grands arbres, dont un vent frais agitait fortement les feuilles et les branches ; si bien que la solitude, l'endroit, l'obscurité, le bruit de l'eau, le murmure des feuilles, tout les frappait d'horreur et d'épouvante, surtout quand ils virent que les coups ne cessaient point, que le vent ne s'apaisait pas, que le jour ne venait point, ajoutez à tout cela qu'ils ignoraient dans quel lieu ils se trouvaient. Mais don Quichotte, armé d'un courage intrépide, sauta sur Rossinante, embrassa son écu et, saisissant sa lance : « Ami Sancho, dit-il, apprends que le ciel m'a fait naître dans ce siècle de fer pour y ramener l'âge d'or. C'est à moi que sont réservés les périls, les grandes actions, les faits valeureux ; c'est moi, te dis-je, qui dois ressusciter les chevaliers de la Table Ronde, les douze pairs de France, les neuf preux de la Renommée qui dois faire oublier les Platir, les Tablant, les Olivant, les Tirant, les Phébus, les Bélianis, et toute la troupe des chevaliers errants du temps passé, en faisant dans celui-ci de si grandes choses, des exploits si étranges, qu'ils obscurciront leurs plus illustres actions. Remarque, fidèle et loyal écuyer, les ténèbres de cette nuit, ce son étrange, le sourd et confus murmure de ces arbres, l'épouvantable bruit de cette eau que nous sommes venus chercher, qui semble tomber et se précipiter des montagnes de la Lune, et le vacarme incessant de ces coups qui nous blessent les oreilles : toutes ces choses, et chacune en particulier, suffiraient pour frapper de crainte et d'étonnement le dieu Mars lui-même, et combien plus des gens qui ne seraient pas accoutumés à de semblables aventures ! Cependant, ce ne sont que des aiguillons qui réveillent mon courage : mon cœur brûle du désir d'entreprendre cette aventure, quelque périlleuse qu'elle paraisse. Serre donc les sangles de Rossinante, et demeure ici à la garde de Dieu. Si, dans trois jours, tu ne me vois pas revenir, tu pourras t'en retourner à

notre village, et de là tu me feras le plaisir d'aller, au Toboso, dire à mon incomparable Dulcinée que le chevalier son esclave est mort en voulant entreprendre des choses qui le pussent rendre digne d'elle. »

Quand Sancho l'entendit parler de la sorte, il se mit à pleurer avec attendrissement, et lui dit : « Je ne comprends pas, seigneur, pourquoi vous voulez entreprendre une si effroyable aventure. Il est nuit maintenant, personne ne nous voit : nous pouvons bien quitter ce chemin et éviter le péril, quand nous ne devrions boire de trois jours ; et, comme personne ne sera témoin de notre retraite, nul ne pourra nous accuser de poltronnerie. J'ai souvent entendu dire à notre curé, que vous connaissez bien, que quiconque cherche le danger y périt : ainsi, n'allez point tenter Dieu en entreprenant une aventure dont vous ne sauriez vous tirer sans miracle. Ne suffit-il pas de ceux que le ciel a faits en votre faveur en vous sauvant d'être berné comme moi, en vous rendant vainqueur, sain et sauf, de tant d'ennemis qui accompagnaient ce mort ? Et si tout cela ne peut émouvoir votre cœur de roche, qu'il s'attendrisse au moins pour moi, en pensant que vous ne m'aurez pas plutôt abandonné que, de belle peur, je donnerai mon âme à qui la voudra. J'ai quitté ma maison, j'ai laissé ma femme et mes enfants pour vous suivre et me donner à vous, espérant y gagner, non y perdre ; mais, comme on dit, la cupidité rompt le sac : elle a détruit mes espérances ; car, lorsqu'elles étaient plus vives et mieux fondées d'obtenir enfin cette malheureuse île que vous m'avez si souvent promise, au lieu de cela, vous voulez me laisser seul dans un endroit éloigné de tout commerce humain. Au nom de Dieu, seigneur, ne me faites point ce mortel déplaisir ; et, si vous ne voulez pas absolument vous désister de votre entreprise, attendez au moins qu'il soit jour. D'après la science que j'acquis lorsque j'étais berger, il ne doit pas y avoir plus de trois heures à attendre d'ici à l'aube du jour, car voilà la bouche de la Petite Ourse au-dessus de notre tête, et minuit dans la ligne du bras gauche ¹. — Comment,

¹ Cette observation prouve que l'aventure des moulins à foulon arriva dans les longs jours de l'été, en août.

Sancho, interrompit don Quichotte, peux-tu voir cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure qu'il ne paraît pas une étoile dans tout le ciel? — Il est vrai, répondit Sancho; mais la peur a de bons yeux : elle voit les objets sous terre, à plus forte raison ceux qui sont au ciel; d'ailleurs il est facile de connaître qu'il n'y a pas loin d'ici au jour. — Qu'il vienne quand il voudra, dit don Quichotte, il ne sera pas dit qu'à cette heure, ni dans aucun temps, les prières et les larmes m'aient empêché de remplir le devoir de chevalier : ainsi tais-toi, Sancho. Dieu, qui m'a mis au cœur le dessein de tenter à cette heure cette inouïe et périlleuse aventure, aura soin de mon salut et te consolera dans ta tristesse. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de bien sangler Rossinante, et de m'attendre ici : je reviendrai bientôt, mort ou vif. » Sancho, voyant l'inébranlable résolution de son maître, et le peu d'effet qu'avaient ses larmes, ses prières et ses conseils, prit le parti d'user d'adresse, et de l'obliger malgré lui d'attendre le jour. Pour cela, tout en serrant les sangles de Rossinante, il lui lia doucement, et sans être aperçu, les jambes de derrière avec le licou de son âne : de sorte que, quand don Quichotte voulut partir, il ne le put; son cheval, au lieu d'aller en avant, ne faisait que sauter. Sancho, voyant l'heureux succès de sa ruse : « Eh bien ! seigneur, dit-il, vous voyez que le ciel, touché de mes larmes et de mes prières, a ordonné que Rossinante ne pourrait se mouvoir. Si vous vous obstinez à tourmenter ce pauvre animal, ce sera irriter la fortune, et, comme on dit, regimber contre l'aiguillon. » Don Quichotte se désespérait; et plus il donnait des éperons à son cheval, moins il parvenait à le faire mouvoir : il résolut donc d'attendre ou que le jour parût, ou que Rossinante fût en humeur de marcher, pensant que cette résistance venait de toute autre cause que de l'industrie de Sancho. « Puisqu'il plaît à Rossinante, dit-il, je vais attendre que l'aube vienne nous sourire, quoique je verse des larmes de ce retard. — Et qu'y a-t-il de si fâcheux? reprit Sancho; je vous ferai des contes jusqu'au jour, à moins que Votre Grâce ne veuille mettre pied à terre et dormir un peu sur l'herbe fraîche, à la manière des chevaliers errants, afin d'être plus dispos au

moment d'entreprendre cette terrible aventure. — Qu'appelles-tu dormir et mettre pied à terre? dit don Quichotte : suis-je de ces chevaliers qui reposent au milieu des dangers? Dors, toi qui es né pour dormir, ou fais ce que tu voudras; pour moi, je sais bien ce que j'ai à faire. — Ne vous fâchez point, seigneur, je n'ai point dit cela pour vous déplaire,» reprit Sancho. S'approchant en même temps tout auprès de son maître, il mit une main sur l'arçon de devant, et l'autre sur celui de derrière, en sorte qu'il lui embrassait la cuisse gauche, et s'y tenait comme collé, sans oser tant soit peu s'en détacher, tant il était épouvanté de ces grands coups qui ne cessaient point. Don Quichotte lui dit de lui conter quelque conte pour le distraire, comme il le lui avait promis. « Je le ferais volontiers, répondit Sancho, si le bruit que j'entends ne me troublait point, cependant, je vais tâcher de vous dire une histoire, la meilleure peut-être que vous ayez jamais entendue, si j'en puis trouver la fin et qu'on ne m'interrompe point. Or, écoutez, je vais commencer :

« Il y avait ce qu'il y avait; que le bien qui viendra soit pour tout le monde, et le mal pour celui qui le va chercher..... Remarquez, je vous prie, mon seigneur, que les anciens ne commençaient pas leurs contes d'une façon quelconque, mais par cette sentence de Caton, l'encenseur romain : *le mal est pour qui le va chercher*; ce qui vient ici comme une bague au doigt, pour avertir Votre Grâce qu'elle reste en paix, sans aller chercher le mal nulle part, et que nous ferons mieux de prendre une autre route, puisque personne ne nous contraint de suivre celle-ci, où tant de frayeurs nous assiègent. — Poursuis ton histoire, dit don Quichotte, et, quant au chemin que nous devons prendre, laisse-m'en le soin. — Je dis donc, reprit Sancho, qu'en un certain endroit de l'Estramadure il y avait un pâtre chevrier, c'est-à-dire qui gardait des chèvres, lequel pâtre ou chevrier, comme dit le conte, s'appelait Lope Ruiz; et ce Lope Ruiz était amoureux d'une bergère qui s'appelait Torralva, laquelle bergère, nommée Torralva, était fille d'un riche propriétaire de troupeaux, lequel riche propriétaire de troupeaux... — Si tu t'y prends de cette manière, interrompit don Quichotte, répétant deux fois la

même chose, tu n'auras pas fini en deux jours. Conte-tox histoire de suite en homme d'entendement, ou ne dis mot. — Toutes les histoires se content ainsi dans mon pays, reprit Sancho, je ne les sais point conter d'autre façon; trouvez bon que je n'aïlle pas établir de nouvelles coutumes. — Conte donc corame tu voudras, dit don Quichotte; puisque mon mauvais sort vent que je t'entende, poursuis. — Vous saurez donc, mon cher maître, continua Sancho, que, comme je l'ai dit, ce berger était amoureux de la bergère Torralva, qui était une grosse fille toute ronde, revêche, et qui tenait un peu de l'homme, car elle avait des moustaches. Il me semble la voir d'ici. — Tu l'as donc connue? demanda don Quichotte. — Non, seigneur, répondit Sancho; mais celui de qui je tiens le conte m'a dit qu'il était si véritable, que, quand je le raconterais à d'autres, je pouvais affirmer que j'avais tout vu. Donc, les jours allant et venant, le diable qui ne dort point, et qui trouble tout, fit en sorte que l'amour du berger se changea en rancune et mauvais vouloir.

» La cause en fut, disaient les mauvaises langues, une bonne quantité de petites jalousies que la bergère lui donnait, et qui passaient la raillerie, allant même jusqu'au défendu. La haine du berger devint si grande, que, pour ne jamais la voir, il résolut de s'en aller si loin, qu'il n'en entendit parler de sa vie. La Torralva, se voyant dédaignée de Lope Ruiz, se prit à l'aimer plus fort qu'elle n'avait jamais fait. — C'est bien là le caractère des femmes! dit don Quichotte; elles dédaignent qui les aime, et aiment qui les hait. Poursuis, Sancho. — Il arriva donc, continua Sancho, que le berger partit, poussant ses chèvres devant lui et s'achemina, par les champs de l'Estramadure, droit vers les royaumes de Portugal. La Torralva, qui en fut avertie, le suivit à pied, ses souliers dans une main, un bourdon dans l'autre; un bissac à son cou, dans lequel il y avait, à ce qu'on dit, un morceau de miroir, la moitié d'un peigne, avec une petite boîte de fard. Mais qu'elle portât une chose ou une autre, c'est ce que je ne veux pas vérifier maintenant. Je vous dirai seulement que le berger, avec son troupeau de chèvres, arriva sur le bord du Guadiana, à un moment où la rivière était

haute et presque hors de son lit ; dans l'endroit où se trouvait le berger, il n'y avait ni bac, ni bateau, ni personne pour le passer lui et son troupeau, et cela le dépitait, parce qu'il voyait que la Torralva se rapprochait et qu'il craignait qu'elle ne lui fit beaucoup de peine par ses prières et ses larmes. Mais à force de regarder de tous côtés, il aperçut un pêcheur avec un bateau, si petit, qu'il ne pouvait tenir qu'un homme et une chèvre. Cependant il fit marché avec ce pêcheur pour le passer, lui et ses trois cents chèvres. Le pêcheur amène donc le bateau, et passe une chèvre ; il revient, en passe une autre ; il revient encore et en passe une troisième. Que Votre Grâce compte bien exactement combien le pêcheur passa de chèvres ; car, s'il vous en échappe seulement une de la mémoire, le conte finira tout net, et il ne sera plus possible d'en retrouver un seul mot. Je continue donc, et je dis que l'endroit de l'autre rive où l'on débarquait était glissant et plein de boue, ce qui faisait que le pêcheur était longtemps à chaque voyage. Néanmoins il allait toujours, et passait une chèvre, puis une autre, puis une autre. — Eh ! suppose qu'il les passa toutes, dit don Quichotte, sans le faire aller et venir de cette manière ; tu n'achèveras d'un an, si tu continues. — Combien y en a-t-il de passées à cette heure ? demanda Sancho. — Et qui diable le saurait ? répondit don Quichotte. — Ne voilà-t-il pas ce que j'avais dit ? reprit Sancho ; vous n'avez pas voulu compter, voilà mon conte achevé ; il n'y a pas moyen de passer outre. — Comment cela ? dit don Quichotte ; est-il si essentiel à ton histoire de savoir le compte des chèvres qui ont passé, que, si l'on en manque une, tu ne puisses poursuivre ? — Certainement, seigneur, répondit Sancho ; car, au moment où je vous ai demandé combien de chèvres avaient passé, et que vous m'avez répondu que vous n'en saviez rien, tout aussitôt j'ai oublié tout ce qui me restait à dire ; et c'est dommage, car c'était le meilleur. — De cette façon-là, dit don Quichotte, l'histoire est finie ? — Finie comme la vie de ma mère, dit Sancho. — En vérité, continua le chevalier, voilà bien le plus étrange conte, fable ou histoire, et la plus bizarre manière de raconter que l'on puisse imaginer, quoique je

n'attendisse guère autre chose de ton esprit. Mais sans doute ce bruit continuél t'a troublé la cervelle. — Cela pourrait bien être, répondit Sancho ; mais, pour le conte, je sais bien qu'il finit toujours là où l'on manque le compte des chèvres. — Qu'il finisse où il pourra, dit don Quichotte ; voyons si Rossinante voudra marcher. » En disant ces mots, il lui donna des éperons, et le cheval répondit par des bonds, ne pouvant faire davantage, tant Sancho l'avait bien lié.

Sur ces entrefaites, soit à cause de la fraîcheur du matin, ou parce que Sancho avait mangé quelque chose de laxatif, ou tout simplement parce que la nature opérait toujours admirablement en lui, il se sentit pressé de faire ce qu'un autre ne pouvait faire pour lui ; mais il avait une si grande peur, qu'il n'osait s'éloigner tant soit peu de son maître. Mais il fallait pourtant apporter remède à un mal si pressant ; de sorte que, pour accorder toutes choses, il retira sa main droite avec laquelle il se tenait accroché à l'arçon de derrière, et, doucement et sans bruit, détacha l'aiguillette qui retenait ses chausses, de sorte qu'elles lui tombèrent sur les talons, et l'entraînaient comme s'il eût eu les fers aux pieds. Ensuite, il releva sa chemise du mieux qu'il put, et mit à l'air ses deux fesses qui n'étaient pas petites. Cela fait, et lorsqu'il croyait avoir achevé le plus difficile pour sortir de ce cruel embarras, il lui en survint un plus grand encore, ce fut d'exécuter son dessein sans faire de bruit, tellement qu'il commença à serrer les dents et les épaules, retenant son haleine tant qu'il pouvait ; mais, malgré toutes ces précautions, il fut si malheureux, qu'il ne put s'empêcher de faire un léger bruit, bien différent de celui qui l'effrayait depuis si longtemps. « Qu'entends-je ? dit brusquement don Quichotte. Quel est ce bruit ? — Je ne sais, répondit Sancho ; c'est sans doute quelque chose de nouveau, car les aventures ne commencent jamais pour un peu. » Il fit ensuite une nouvelle tentative, qui lui réussit si bien que, sans le moindre bruit, il se trouva délivré du plus incommode fardeau qu'il eût porté de sa vie. Mais don Quichotte n'ayant pas le sens de l'odorat moins vif que celui de l'ouïe, et Sancho étant comme cousu à son habit, certaines vapeurs, qui montaient presque en ligne

droite, ne manquèrent pas de le faire apercevoir d'une partie de ce qui se passait. A peine en fut-il frappé, qu'il courut au remède, et se serrant le nez avec les doigts : « Il me semble, dit-il, Sancho, que tu as eu grand'peur ? — C'est vrai, répondit Sancho ; mais, seigneur, pourquoi vous en apercevez-vous à cette heure plutôt qu'auparavant ? — C'est, reprit le chevalier, qu'à cette heure tu sens plus fort qu'auparavant, et ce n'est pas l'ambre. — Cela peut être, dit Sancho, mais ce n'est pas ma faute. Pourquoi me tenez-vous à une telle heure dans ces lieux dangereux que je ne connais point ? — Retire-toi trois ou quatre pas, mon ami, reprit don Quichotte sans ôter les doigts de son nez, et désormais prends un peu plus garde à toi, et à ce que tu me dois. Je vois bien que la trop grande liberté que je te donne te fait oublier qui nous sommes l'un et l'autre. — Je gage, répliqua Sancho, que Votre Grâce s'imagine que j'ai fait quelque chose qui ne doit pas se faire. — Il suffit, dit don Quichotte, laissons cela. » Ils passèrent la nuit en de semblables discours ; et Sancho, voyant enfin que le jour allait paraître, releva ses chausses, et délia tout doucement les jambes de Rossinante, qui, se sentant libre, leva aussitôt deux ou trois fois la tête, ce qui ne lui était pas ordinaire ; et ce pauvre animal eût même fait des courbettes, s'il en avait su faire. Son maître, le sentant en état de marcher, en tira bon augure, et crut que c'était le signal que sa bonne fortune lui donnait pour marcher à son épouvantable aventure.

Cependant, le jour achevait de paraître, et les objets pouvant se distinguer, don Quichotte vit qu'il était au milieu de grands châtaigniers dont l'ombrage épais avait rendu la nuit plus obscure, mais il ne découvrit point la cause de ce grand bruit qui continuait toujours : ainsi, sans plus attendre, il donna des éperons à Rossinante, dit une seconde fois adieu à son écuyer, en lui ordonnant, comme il l'avait déjà fait, de l'attendre pendant trois jours, et de tenir pour certain, s'il ne revenait pas au bout de ce temps, que Dieu aurait disposé de ses jours dans cette périlleuse aventure ; il lui répéta ce qu'il devait dire de sa part à Dulcinée, ajoutant qu'à l'égard de la récompense de ses services, il ne

se mit point en peine, parce qu'avant de partir de sa maison, lui, don Quichotte, y avait pourvu par un testament, où il se trouverait gratifié en raison du temps passé à son service. « Mais, s'il plaît au ciel, ajouta-t-il, que je sorte de cette périlleuse affaire, sain, sauf et sans enchantements, tu peux regarder comme assurée l'île que je t'ai promise. » Sancho ne put retenir ses pleurs au tendre adieu de son bon maître; il lui jura qu'il le suivrait jusqu'à la fin de l'entreprise. De ces larmes et d'une résolution si louable, l'auteur de cette histoire conclut que Sancho était bien né, et descendait tout au moins de vieux chrétiens. Don Quichotte fut attendri, mais sans montrer aucune faiblesse; et, dissimulant le mieux qu'il put son émotion, il marcha du côté d'où lui semblaient venir ces coups redoublés et le bruit de l'eau. Sancho le suivit à pied, menant par le licou le fidèle compagnon de ses bonnes et mauvaises aventures. Après avoir marché quelque temps entre les châtaigniers et autres arbres touffus, ils arrivèrent dans un pré bordé par des rochers, du haut desquels tombait un large torrent. Au pied de ces rochers on voyait quelques cabanes mal bâties qui ressembaient plutôt à des ruines qu'à des maisons, et desquelles ils s'aperçurent que provenaient ces coups terribles qui duraient encore. Tant de bruit épouvanta Rossinante; mais don Quichotte, le flattant de la main, s'approcha peu à peu des cabanes, se recommandant de tout son cœur à sa dame, et la suppliant de le favoriser de son secours dans cette effroyable entreprise; quelquefois aussi il ne laissait pas de prier Dieu de ne le point oublier. Sancho ne quittait pas son maître, allongeant le cou de temps en temps, regardant entre les jambes de Rossinante s'il ne découvrirait point ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, ayant passé une pointe de rocher qui s'avancait un peu, ils virent enfin pleinement et à découvert la cause de cet épouvantable bruit qui les avait tenus toute la nuit en alarmes: c'étaient (il faut bien le dire) six moulins à foulon qui, par leurs mouvements alternatifs, faisaient tout ce vacarme.

A cette vue, don Quichotte demeura muet, et pensa tomber de son haut. Sancho le regarda, et le vit la tête basse, dans

l'attitude d'un homme outré de honte et de dépit. Don Quichotte regarda aussi Sancho, et voyant qu'il avait les deux joues enflées comme un homme qui étouffe d'envie de rire, il ne put tenir lui-même son sérieux, malgré tout son chagrin : de sorte que Sancho, ravi que son maître eût commencé, lâcha la bonde, et se mit à rire si fort, qu'il fut obligé de se tenir les côtes avec les poings pour ne pas étouffer. Quatre fois il se calma, et quatre fois il reprit avec la même force. Don Quichotte se donnait au diable; mais ce fut bien pis quand Sancho vint lui dire, par manière de moquerie : « Apprends, ami Sancho, que le ciel m'a fait naître pour ramener dans ce siècle de fer l'âge d'or; c'est à moi que sont réservés les périls, les grandes actions et les faits valeureux. » Et il lui répéta les mêmes paroles que son maître avait dites la première fois qu'ils avaient entendu le bruit des moulins. Mais notre chevalier, furieux de ce que son écuyer se moquait si librement de lui, leva sa lance, et lui en donna sur les épaules deux si grands coups que, s'ils fussent tombés sur la tête, il était quitte de lui payer des gages, à moins que ce ne fût à ses héritiers.

Sancho, voyant que ses plaisanteries lui réussissaient mal et craignant que son maître ne continuât, lui dit d'un ton fort contrit : « Que Votre Grâce s'apaise ! ne voyez-vous pas que je plaisante ? — Et c'est précisément parce que vous plaisantez que je ne plaisante pas, moi, répondit don Quichotte. Venez ici, monsieur le plaisant ; si ceci avait été une aventure réelle, au lieu d'être des marteaux à foulon, vous semble-t-il que je n'aie pas montré tout le courage qu'il fallait pour l'entreprendre et pour la mener à fin ? Suis-je obligé, moi qui suis chevalier, de connaître tous les sons que j'entends, et de distinguer ceux qui viennent d'un moulin à foulon, surtout si je n'ai jamais vu de ces moulins, comme c'est la pure vérité ? C'est bon pour vous, manant né et élevé parmi ces sortes de choses. Mais faites que ces six moulins deviennent autant de géants ; amenez-les moi l'un après l'autre, ou tous ensemble ; et, si je ne les mets tous les six les quatre fers en l'air, raillez alors tant qu'il vous plaira. — Il suffit, sergent, répondit Sancho ; je conviens que j'ai trop ri. Mais à

présent que nous sommes en paix (et puisse Dieu vous tirer ainsi de toutes les aventures sain et sauf comme de celle-ci !) n'est-ce pas une chose risible et bien digne d'être racontée, que la frayeur que nous avons eue ? du moins pour moi, car pour vous je sais que la peur vous est inconnue. — Je ne dis pas, répondit don Quichotte, que ce qui vient de nous arriver ne soit assez plaisant, mais ce n'est pas bon à raconter, car tout le monde ne sait pas prendre les choses comme il faut, sans aller au delà du but. — Au moins, reprit Sancho, on ne dira pas cela de vous : vous savez prendre la lance comme il faut ; et, visant à la tête, vous m'en avez donné sur les épaules, grâce à Dieu et à ma promptitude à me jeter de côté. Mais passe, tout cela s'en ira à la première lessive ; et, comme on dit, qui aime bien châtie bien : outre que les grands seigneurs ne manquent jamais de donner des chaussees à leurs valets après leur avoir dit de mauvaises paroles. Véritablement je ne sais pas bien ce qu'ils donnent après des coups de bâton ; mais je m'imagine que les chevaliers errants donnent pour le moins des îles ou quelque royaume en terre ferme. — Écoute, dit don Quichotte, le destin pourrait bien réaliser ce que tu viens de dire. Cependant, pardonne-moi le passé ; tu sais bien que l'homme n'est pas maître des premiers mouvements. Mais je t'avertis d'une chose, afin qu'à l'avenir tu sois plus réservé en me parlant, c'est que, dans tous les livres de chevalerie que j'ai lus, qui sont en nombre infini, je n'ai jamais trouvé qu'un écuyer parlât autant à son maître que tu le fais avec moi. Et, en vérité, c'est une grande faute à nous deux, à toi de n'avoir pas de respect pour moi, à moi de ne m'en pas faire assez rendre. Gandalin, écuyer d'Amadis de Gaule, devint comte de l'Île-Ferme, et pourtant on rapporte qu'il ne parlait jamais à son maître que la toque à la main, la tête baissée et le corps à demi courbé, à la manière des Turcs. Et que dirons-nous de Gasabal, écuyer de don Galaor, qui fut si discret que, pour instruire la postérité de son merveilleux silence, l'auteur ne le nomme qu'une seule fois dans toute cette longue et véridique histoire ? Ce que je viens de dire, Sancho, doit t'apprendre qu'il faut qu'il y ait une différence entre le maître et le valet, le seigneur et le serviteur, le chevalier et son écuyer. Ainsi,

dorénavant, vivons un peu plus dans l'ordre, sans nous harceler l'un l'autre ; car, après tout, de quelque manière que je me fâche contre toi, tu seras toujours le pot de terre. Les récompenses que je t'ai promises viendront dans leur temps ; et, si elles ne se présentaient pas, ton salaire ne peut te manquer, comme je te l'ai dit. — Tout ce que vous dites est très bien, monseigneur, répliqua Sancho ; mais si le temps des récompenses n'arrivait jamais, et qu'il fallût s'en tenir aux gages, je voudrais savoir ce que gagnait dans ce temps-là l'écuyer d'un chevalier errant, et s'il faisait marché à tant par mois ou à la journée, comme les aides-maçons. — Je ne crois pas, répondit don Quichotte, qu'on ait jamais vu les écuyers être à gages, mais bien à la discrétion de leur maître ; et, si je t'ai traité différemment dans le testament scellé que j'ai laissé chez moi, c'est qu'on ne sait ce qui peut arriver. Dans ces temps de calamités, j'ignore encore si la chevalerie peut réussir, et je ne voudrais pas que, pour si peu de chose, mon âme fût en peine dans l'autre monde. Je veux que tu saches que dans celui-ci il n'y a pas d'état plus périlleux que celui des aventuriers. — Je n'en doute point, dit Sancho, puisque le seul bruit de marteaux à frouler a pu troubler et inquiéter un aussi vaillant chevalier. Mais tenez-vous pour assuré qu'à l'avenir je n'ouvrirai les lèvres que pour vous honorer comme mon maître et mon véritable seigneur. — C'est le moyen de vivre longtemps en paix sur la terre, dit don Quichotte, parce qu'après les pères et les mères ce sont les maîtres qu'on doit respecter le plus. »

CHAPITRE XXI

DE LA GRANDE AVENTURE ET DE LA RICHE CONQUÊTE DE L'ARMET DE MAMBRIN, AVEC D'AUTRES CHOSSES ARRIVÉES A NOTRE INVINCIBLE CHEVALIER.

Sur ces entrefaites, ils furent surpris par une petite pluie, et Sancho aurait bien voulu se mettre à couvert en

enfrant dans le moulin. Mais don Quichotte l'avait pris en telle aversion, depuis la plaisanterie de son écuyer, qu'il n'y voulut jamais entrer. Il traversa donc à droite, et, bientôt après, entra dans un chemin semblable à celui qu'ils avaient parcouru la veille. Au bout de quelques pas ils aperçurent un homme à cheval, portant sur sa tête quelque chose qui reluisait comme si c'eût été de l'or. A peine don Quichotte l'eut-il aperçu, qu'il se tourna vers Sancho, et lui dit : « Sais-tu bien, Sancho, qu'il n'y a rien de si vrai que les proverbes ? Ils ne sont d'ailleurs que des maximes tirées de l'expérience ; mère de toutes les sciences ; cela est vrai particulièrement de celui qui dit que, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. Je dis ceci, parce que, si cette nuit la fortune nous ferma la porte de l'aventure que nous cherchions, en nous abusant avec ces marteaux, aujourd'hui elle nous en ouvre une toute grande pour un exploit meilleur et plus certain ; et, si je n'en viens à bout, ce sera ma faute, sans que je la puisse attribuer à l'obscurité, ni au peu de connaissance que j'avais des moulins. Voici, si je ne me trompe, un homme qui porte sur sa tête l'armet de Mambrin¹, pour lequel j'ai fait le serment que tu sais. — Seigneur, répondit Sancho, prenez bien garde à ce que vous dites, et plus encore à ce que vous allez faire. Ne serait-ce point encore ici d'autres moulins à foulon qui achèveraient de nous fouler et de nous marteler le bon sens ? — Le diable t'emporte ! interrompit don Quichotte, quel rapport y a-t-il entre un armet et des marteaux ? — Je n'en sais rien, répondit Sancho ; mais, si j'osais parler comme autrefois, peut-être vous ferais-je voir par mes raisons que Votre Grâce pourrait bien se tromper. — Et comment veux-tu que je me trompe, traître méticuleux ? reprit don Quichotte. Ne vois-tu pas ce chevalier qui vient droit à nous sur un cheval gris pommelé, et qui porte en tête un armet d'or ? — Ce que je vois bien, répliqua l'écuyer, c'est un homme monté sur un âne gris comme le mien, et qui porte je ne sais quoi sur la tête. — Eh bien, dit don Quichotte, ce que tu vois est l'armet de Mam-

¹ Roi des Sarrasins. Voyez le *Holand amoureux*, liv. I, c. 14.

brin. Éloigne-toi de quelques pas et laisse-moi seul; tu verras que, sans perdre de temps en discours inutiles, j'achèverai cette aventure et demeurerai maître de ce précieux armet que j'ai tant désiré. — De me tenir à l'écart, répliqua Sancho, c'est mon affaire. Mais, encore une fois, Dieu veuille que ce ne soient pas encore des marteaux à foulon ! — Je vous ai déjà dit, frère, reprit don Quichotte en fureur, de ne me plus parler de foulons, car je jure... (ne m'en faites pas dire davantage) que je vous foulerai jusqu'à l'âme. » Sancho se tut, de peur que son maître n'accomplît le serment qui lui était échappé. Or, il est bon de savoir ce qu'étaient cet armet, ce cheval et ce chevalier que voyait don Quichotte. Il y avait dans ce canton deux villages, dont l'un était si petit, qu'il n'avait ni apothicaire ni barbier; aussi celui du grand village servait pour tous les deux. Il était donc arrivé que, dans le petit, un malade avait eu besoin d'une saignée, et quelque autre personne de se faire faire la barbe : si bien que le barbier, s'y acheminant et se trouvant surpris par la pluie, avait mis son plat à barbe sur sa tête pour conserver son chapeau, qui peut-être était neuf, et comme le plat était bien récuré, il reluisait d'une demi-lieue. Ce barbier montait un âne gris, comme l'avait fort bien remarqué Sancho, et tout cela faisait justement pour don Quichotte un chevalier sur un cheval gris pommelé, avec un armet d'or; car il arrangeait tout ce qu'il voyait d'après les extravagances de ses livres. Voyant donc que ce pauvre chevalier approchait, il courut à lui de toute la force de Rossinante, sans dire mot, la lance basse, et résolu de le percer de part en part. Sur le point de l'atteindre, sans retarder l'impétuosité de sa course : « Défends-toi, lui cria-t-il, chétive créature, ou rends-moi de bon gré ce qui m'appartient si justement. » Le barbier, voyant fondre à l'improviste sur lui ce fantôme, et sans savoir pourquoi, ne trouva d'autre moyen pour éviter le coup que de se laisser aller à terre, où il ne fut pas plus tôt, que, se relevant pres-tement, il enfila la plaine avec plus de vitesse qu'un daim. Il laissa par terre son plat à barbe. Don Quichotte, satisfait, dit à Sancho : « Le païen n'est pas bête; il a fait comme le castor, à qui la nature apprend à se sauver des chasseurs en se

coupant lui-même ce qui les excite après lui : ramasse cet armet. — Par Dieu, dit Sancho en le considérant, ce plat n'est pas mauvais ; il vaut huit réaux comme un maravédis. » Puis l'ayant donné à son maître, celui-ci le mit incontinent sur sa tête, le tournant de tous côtés pour en trouver l'enchâssure. Mais n'en pouvant venir à bout : « Sans doute, dit-il, le païen pour qui fut forgée cette fameuse salade devait avoir une bien grosse tête ; mais le pis, c'est qu'il en manque la moitié. » Quand Sancho l'entendit appeler salade ce plat à barbe, il ne put s'empêcher de rire ; mais il s'arrêta de suite, se rappelant la colère de son maître. « De quoi ris-tu, Sancho ? demanda notre chevalier. — Je ris, répondit Sancho, en pensant à la grosse tête que devait avoir le païen, premier maître de cette salade, qui ressemble à un plat à barbe. — Sais-tu bien ce que je pense ? reprit don Quichotte, c'est qu'assurément cet armet enchanté sera tombé par hasard entre les mains de quelqu'un qui n'en aura pas connu la valeur, et, sans savoir ce qu'il faisait, voyant que c'était de l'or fin, il en aura fondu la moitié pour profiter du prix, et du reste il en aura fait faire ceci, qui, comme tu dis, ne ressemble pas mal à un plat à barbe. Mais, quoi qu'il en soit, pour moi, qui sais ce que c'est, je me moque de cette métamorphose : je ferai fort bien raccommoder la salade au premier endroit où il y aura une forge ; et je prétends qu'elle n'ait rien à envier à celle que Vulcain forgea pour le dieu de la guerre. En attendant, je la porterai telle qu'elle est ; elle vaudra toujours mieux que rien, et sera bonne au moins pour me garantir de quelque coup de pierres. — Oui, dit Sancho, pourvu qu'elles ne soient pas lancées avec une fronde, comme celles qui volaient au combat des deux armées, qui vous arrangèrent si bien les mâchoires et rompirent le pot dans lequel vous aviez ce bienheureux breuvage qui m'a fait vomir la fressure. — Je ne me soucie guère de cette perte, dit don Quichotte, puisque je sais par cœur la recette du baume. — Je la sais bien aussi, répondit Sancho, mais, s'il m'arrive jamais d'en faire, et encore moins d'en goûter, que ce soit ici ma dernière heure. J'espère bien au reste ne pas me mettre dans le cas d'en avoir besoin ; car je suis résolu d'employer mes cinq sens de

nature à m'empêcher d'être blessé, comme aussi à ne blesser personne. Pour ce qui est d'être berné une autre fois, je n'en dis rien, car il n'est pas aisé de prévoir de semblables accidents; mais, si par malheur j'y retombe, je n'y vois d'autre remède que de serrer les épaules, retenir mon haleine, et me laisser aller les yeux fermés au gré du sort et de la couverture. — Tu n'es pas bon chrétien, Sancho, dit don Quichotte; jamais tu n'oublies une injure. Apprends qu'il est d'un cœur noble et généreux de mépriser de semblables bagatelles. De quel pied es-tu boiteux? quelle côte rompue, ou quelle tête cassée as-tu, pour ne pas mettre en oubli cette plaisanterie? Car, à bien examiner la chose, ce ne fut qu'une farce et un passe-temps: si je ne l'avais pris ainsi, j'y serais retourné, et j'aurais fait, pour te venger, plus de mal que n'en firent les Grecs pour venger l'enlèvement d'Hélène, qui, au reste, ajouta-t-il avec un grand soupir, n'aurait pas tant de réputation de beauté, si elle vivait en ce temps-ci, ou que ma Dulcinée eût été du sien. — Eh bien! dit Sancho, passe donc pour plaisanterie, puisque aussi bien il n'y a pas moyen d'en tirer vengeance; je ne laisse pas de savoir ce qui en est, et je m'en souviendrai tant que j'aurai des épaules. Mais laissons cela; dites-moi, s'il vous plaît, seigneur, ce que nous ferons de ce cheval pommelé, qui ressemble à un âne gris, et qu'a laissé son maître, ce pauvre diable que vous avez jeté par terre? De la manière dont il a gagné au pied, il n'y a pas d'apparence qu'il revienne le chercher; et, par ma barbe, le grison n'est pas mauvais. — Je n'ai pas coutume, répondit don Quichotte, de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et ce n'est pas l'usage de la chevalerie de leur enlever leurs chevaux et de les laisser à pied, à moins que le vainqueur n'ait perdu son coursier dans le combat; car, en ce cas, il peut légitimement prendre celui du vaincu, comme conquis de bonne guerre. Ainsi, Sancho, laisse là ce cheval ou cet âne, comme tu voudras; celui qui l'a perdu ne manquera pas de le venir reprendre dès que nous nous serons éloignés. — Dieu sait pourtant si je voudrais l'emmener, dit Sancho, ou du moins le troquer pour le mien, qui ne me paraît pas aussi bon. En vérité, les lois de la chevalerie sont bien étroites, si elles ne me per-

mettent pas seulement de troquer un âne contre un âne ! au moins voudrais-je savoir s'il ne m'est pas permis de troquer le bât. — Je n'en suis pas trop assuré, répondit don Quichotte ; mais, jusqu'à ce que j'en sois mieux informé, tu peux faire l'échange, pourvu que tu en aies un pressant besoin. — Aussi pressant que si c'était pour moi-même, » répondit Sancho. Là-dessus, profitant de la permission de son maître, il fit l'échange des harnais, et accoutra son âne, qui lui en parut deux fois plus beau. Cela fait, ils déjeunèrent du reste des dépouilles du convoi, et burent de l'eau qui venait des moulins à foulon, sans que jamais don Quichotte pût se résoudre à regarder de ce côté-là, tant il était en colère de ce qui s'était passé. Dès que cette colère fut dissipée, ils montèrent à cheval, et, sans choisir aucun chemin, pour mieux imiter les chevaliers errants, ils se laissèrent conduire par Rossinante, que l'âne suivait toujours de la meilleure amitié du monde, et ils se trouvèrent insensiblement dans le grand chemin, où ils marchèrent à l'aventure, n'ayant pour lors aucun dessein.

En cheminant ainsi, Sancho dit à son maître : « Seigneur, voudriez-vous me permettre de discourir un peu avec vous ? Depuis que vous m'avez imposé ce rude silence, il m'est resté sur l'estomac quatre ou cinq bonnes choses ; j'en ai présentement une sur le bout de la langue, que je voudrais bien ne pas voir perdre. — Dis-la, Sancho, reprit don Quichotte, mais en peu de mots, les longs discours sont toujours ennuyeux. — Je dis donc, seigneur, que, depuis quelques jours, je considère le peu que l'on gagne à courir ainsi les aventures, que vous allez chercher par les déserts et les carrefours de grands chemins, où les plus périlleuses que vous puissiez entreprendre et mettre à fin ne sont ni vues ni sues de personne, et qu'ainsi elles demeurent ensevelies dans un éternel oubli, au préjudice de leur mérite et de votre bonne intention. Il me semble qu'il serait beaucoup plus à propos, sauf votre meilleur avis, que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque autre grand prince qui eût guerre contre ses voisins, et où vous pussiez montrer votre valeur, votre force supérieure et votre profond jugement. En voyant

vos exploits, le seigneur que nous servirions serait bien obligé de récompenser chacun suivant son mérite, et alors il ne manquera pas de gens qui mettront en écrit vos grandes prouesses pour en garder une éternelle mémoire. Je ne parle point des miennes, car elles ne doivent pas sortir des limites assignées aux écuyers; quoique je puisse dire que, si c'était la coutume dans la chevalerie d'écrire aussi les actions des écuyers errants, je ne pense pas que les miennes restassent sans historien. — Ce n'est pas mal parlé, dit don Quichotte, mais, avant d'en venir là, il faut aller ainsi par le monde, comme en épreuve, cherchant les aventures. En en accomplissant ainsi quelques-unes, le chevalier acquiert une telle renommée que, lorsqu'il arrive chez un grand monarque, il est déjà connu par ses œuvres. A peine les enfants l'ont-ils vu entrer par une porte de la ville, qu'ils le suivent, l'environnent en criant : « C'est le chevalier du Soleil, ou celui » du Serpent, ou de quelque autre emblème, sous lequel il » sera connu pour avoir fait ces choses incomparables. C'est » lui, dira-t-on, qui a vaincu en combat singulier le célèbre » géant Brocabruno; lui qui a désenchanté le grand Mameluc » de Perse du terrible enchantement où il était depuis près » de neuf cents ans; » si bien que, au bruit que feront les enfants et tout le peuple, en publiant ces hauts faits, le roi ne manquera pas de se mettre aux fenêtres de son palais, et, reconnaissant le nouveau venu à ses armes, ou à la devise de son écu, il ordonnera aux chevaliers de sa cour d'aller recevoir cette fleur de la chevalerie. A ce commandement, ils sortiront tous; le roi lui-même descendra la moitié des degrés de son palais, et viendra embrasser étroitement le chevalier, en le baisant au visage; puis, le prenant par la main, le mènera à la chambre de la reine, où se trouvera l'infante, sa fille, qui doit être la plus belle et la plus parfaite personne du monde. Et, ce qui ne manquera pas d'arriver, c'est que, au moment même où l'infante et le chevalier jetteront les yeux l'un sur l'autre, ils s'admireront réciproquement, comme des personnes plus divines qu'humaines, et, sans savoir pourquoi ni comment, se trouveront enlacés dans les inextricables rets de l'amour, avec une angoisse extrême de

ne savoir comment se découvrir leurs peines. Ensuite, comme tu veux bien croire, on mènera le chevalier dans un des plus beaux appartements du palais, où l'on aura exprès apporté les meubles les plus précieux; là, après l'avoir débarrassé de ses armes; on lui mettra sur les épaules un riche manteau d'écarlate; et, s'il avait bonne mine avec ses armes, il aura meilleure apparence encore en pourpoint. La nuit étant venue, il soupera avec le roi, la reine et l'infante, et n'ôtera point les yeux de celle-ci, la regardant à la dérobée; elle fera de même, avec autant de prudence, car c'est, comme je l'ai dit, une discrète personne. Le souper fini, on verra entrer à l'improviste, par la porte de la salle, un hideux petit nain, précédant une belle dame accompagnée de deux géants, qui viendra proposer une certaine aventure préparée par un ancien sage, et si difficile, que celui qui en viendra à bout sera tenu pour le meilleur chevalier de la terre. Aussitôt, le roi verra que tous ceux de sa cour tentent l'aventure; mais, quand ils seraient cent fois autant, aucun ne pourra y réussir, si ce n'est le nouveau venu, ce qui augmentera d'autant plus sa gloire, au grand contentement de l'infante, qui s'estimera trop heureuse d'avoir placé ses pensées en si haut lieu. Le meilleur est que ce roi ou ce prince soutient une guerre acharnée avec un de ses voisins aussi puissant que lui: de sorte que ce chevalier, après avoir séjourné quelques jours à sa cour, lui demandera la permission de le servir dans cette guerre, ce que le roi lui accordera de bon cœur, et l'autre lui baisera les mains pour le remercier de ce qu'il lui fait tant de grâce et de courtoisie. Cette nuit même, il fera ses adieux à l'infante sa maîtresse, à travers les grilles d'un jardin sur lequel donne sa chambre à coucher. Il lui a déjà parlé plusieurs fois en cet endroit, par l'entremise d'une damoiselle, leur confidente, en qui la princesse a une entière confiance. Il soupirera, elle s'évanouira, la damoiselle apportera vite de l'eau et se lamentera de ce que le jour est proche, parce qu'elle ne voudrait pas, pour l'honneur de sa maîtresse, qu'ils fussent découverts. Enfin, l'infante reviendra de son évanouissement, et donnera au travers de la grille ses mains blanches au chevalier, qui les baisera mille et mille fois et les arrosera de



ses larmes. Ils conviendront ensuite des moyens qu'ils emploieront pour avoir des nouvelles l'un de l'autre, et la princesse priera le chevalier de revenir le plus tôt qu'il pourra, ce qu'il ne manquera pas de lui promettre avec de grands serments. Il lui baisera encore une fois les mains et s'attendrira de telle sorte, en lui disant adieu, qu'il s'en faudra peu qu'il n'en meure. De là il se retirera dans sa chambre, et se jettera sur son lit, où il ne lui sera pas possible de fermer l'œil. Il sera debout dès la pointe du jour, ira prendre congé du roi et de la reine, et voudra aussi saluer l'infante; mais on lui dira qu'elle est indisposée et qu'on ne peut la voir. Lui, qui ne doutera pas que ce ne soit à cause de son départ, en sera si touché que peu s'en faudra qu'il ne fasse connaître ce qu'il a dans le cœur. Cependant la confidente, qui remarquera tout, ira raconter cette scène à sa maîtresse, qu'elle trouvera tout en larmes, et qui lui dira que sa plus grande peine est de ne pas savoir qui est son chevalier, s'il est fils de roi ou non. Mais la confidente l'assurera qu'on ne saurait rencontrer tant de courtoisie, de grâce et de valeur, si ce n'est dans un chevalier de sang royal. La pauvre affligée tâchera de se consoler pour ne donner aucun soupçon de son amour au roi et à la reine, et, au bout de deux jours, elle sortira en public. Cependant, le chevalier sera déjà parti, il combattra, vaincra les ennemis du roi, prendra nombre de villes et gagnera mainte bataille. Il reviendra à la cour, verra sa maîtresse au lieu accoutumé, et ils conviendront ensemble qu'il la demandera en mariage pour la récompense de ses services. Le roi ne voudra point consentir à ce mariage, parce qu'il ignore la naissance du chevalier; mais, malgré tout, soit qu'il enlève l'infante ou autrement, ils se marieront ensemble, et le roi lui-même le tiendra à grand honneur, parce qu'on découvrira que son gendre est fils d'un grand roi de je ne sais quel royaume, car je crois même qu'il ne doit pas être sur la carte. Le père mourra peu après; l'infante demeurera héritière: voilà le chevalier roi. C'est alors qu'il doit penser à récompenser son écuyer et tous ceux qui auront contribué à sa bonne fortune; il mariera son écuyer à une damoiselle de l'infante, sans doute celle qui aura été la

confidente de ses amours, et qui est la fille d'un duc des plus considérables du royaume. — Hé! voilà tout ce que je demande, s'écria Sancho, et vogue la galère! Le tout arrivera au pied de la lettre si vous prenez le nom de chevalier de la Triste Figure. — N'en doute point, Sancho, répliqua don Quichotte: car c'est de cette façon et par les mêmes degrés que je l'ai raconté que les chevaliers errants parviennent à être rois et empereurs. Nous n'avons donc plus qu'à chercher quelque roi chrétien ou païen qui ait une belle fille. Mais nous aurons le temps d'y penser, car, comme je te l'ai dit, il faut acquérir de la renommée en d'autres lieux, avant de paraître à la cour. Une chose cependant m'inquiète, c'est que, quand j'aurai trouvé ce roi, cette guerre et cette infante, et que j'aurai acquis une réputation incroyable dans tout l'univers, je ne vois point comment il pourra se faire que je sois de race royale, ou pour le moins cousin de quelque empereur; car le roi ne voudra jamais me donner sa fille, sans être assuré de cela, quand même j'aurais fait des actions qui mériteraient cent fois davantage, et je crains bien que, faute de cette parenté royale, je ne vienne à perdre ce que la valeur de mon bras m'aura acquis. Il est vrai que je suis hidalgo, de souche connue, que je possède des propriétés et que je pourrais exiger cinq cents sous de réparation¹. Mais il se pourrait aussi que le sage qui doit écrire mon histoire recherchât tellement ma généalogie, qu'il me trouvât cinquième ou sixième neveu de roi. Car il faut que tu saches, Sancho, qu'il y a dans le monde deux sortes de noblesse: les uns tirent leur origine de rois et de princes que le temps a fait décroître peu à peu, et qui se terminent en pointe comme les pyramides; les autres, qui descendent de gens de basse extraction, ont toujours été en montant, jusqu'à devenir de grands seigneurs: de manière que la différence qui se trouve entre eux, c'est que les uns ont été et ne sont plus, les autres sont ce qu'ils n'étaient pas. Ainsi je ne jurerais pas que je ne fusse de ceux dont l'origine a été grande et fameuse, ce qui

¹ D'après l'ancien droit, appelé *Fuero juzgo*, ceux qui causaient un tort grave aux nobles pouvaient être condamnés à 500 sous d'amende.

contenterait sans doute le roi mon beau-père. Mais, si cela n'était pas, l'infante m'aimera tellement que, malgré la résistance de son père, elle me recevrait pour seigneur et époux même quand je serais le fils d'un porteur d'eau; et, si elle s'y refusait, je l'enlèverais et l'emmènerais où bon me semblerait : le temps ou la mort terminerait le courroux de mon beau-père. — Voilà bien, dit Sancho, le cas de dire ce que disent certains vauriens : « Ne demande point ce que tu peux prendre de force. » Cependant cet autre dicton vient encore plus à propos : « Mieux vaut le saut de la haie que la prière des honnêtes gens. » Je veux dire que, si le roi votre beau-père ne veut pas condescendre à vous donner madame l'infante, il n'y a pas autre chose à faire, comme le dit Votre Grâce, que de l'enlever et de l'emmener ailleurs. Tout le mal que j'y trouve, c'est qu'en attendant que la paix se fasse entre le beau-père et le gendre, et que vous jouissiez paisiblement du royaume, le pauvre écuyer n'aura rien à se mettre sous la dent, jusqu'à la récompense promise, à moins que la confidente, qui doit être sa femme, ne s'en aille avec l'infante, et qu'il se console avec elle jusqu'à ce que le ciel en ordonne autrement; car son maître, je le pense, pourra bien la lui donner pour légitime épouse. — Et qui l'en empêcherait? dit don Quichotte. — Puisqu'il en est ainsi, dit Sancho, il n'y a donc autre chose à faire que de nous recommander à Dieu, et de laisser courir le sort où il nous conduira le mieux. — Oui, répondit don Quichotte, que Dieu fasse ce qu'il convient à mon désir et à ton besoin, et qu'il reste vil celui qui se tient pour tel. — Ah! soit-il, reprit Sancho; je suis un vieux chrétien; n'est-ce pas assez pour être comte? — Il y en a de reste, dit don Quichotte; et, quand tu ne le serais pas, cela ne fait rien à l'affaire, car, sitôt que je serai roi, je pourrai t'anoblir sans que tu achètes de titres, ni que tu me serves en aucune manière. En devenant comte, te voilà chevalier, et qu'on en dise ce qu'on voudra, il faudra bien qu'on te traite de seigneurie. — Et pensez-vous, dit Sancho, que je ne ferai pas bien l'homme d'égalité? — Dis donc de qualité, reprit don Quichotte. — Soit, répondit Sancho, je dis que je représenterai à merveille. Je

fus pendant quelque temps bedeau d'une confrérie, et tout le monde disait que j'avais si belle prestance et si bonne mine avec la robe de bedeau, que je méritais d'être marguillier. Que sera-ce donc quand j'aurai sur le dos un manteau ducal ou que je serai cousu d'or et de perles comme un comte étranger? J'ai dans l'idée qu'on viendra me voir de cent lieues. — Oh! sans doute, tu auras bonne mine, dit don Quichotte, mais il faudra que tu te fasses raser quelquefois, car, avec cette barbe épaisse et mêlée, on te reconnaîtrait d'une lieue, si tu n'y mets le rasoir au moins tous les deux jours. — Eh bien, reprit Sancho, il n'y aura qu'à prendre un barbier à gages dans ma maison; et, s'il est besoin, je le ferai marcher derrière moi comme l'écuyer d'un grand. — Et comment sais-tu, demanda don Quichotte, que les grands mènent des écuyers après eux? — Je vais vous le dire, répondit Sancho. Il y a quelques années, j'étais allé passer environ un mois à la cour, et là je vis se promener un très petit homme, et l'on disait qu'il était très grand (1). Un homme le suivait à cheval pas à pas, s'arrêtant quand le seigneur s'arrêtait, et marchant quand il marchait, ni plus ni moins que s'il eût été sa queue. Je demandai à quelqu'un pourquoi celui-ci ne rejoignait pas l'autre, au lieu d'aller toujours derrière; on me répondit que c'était son écuyer, et que les grands avaient l'habitude de se faire suivre ainsi. Depuis ce temps-là, je le sais si bien, que je ne l'ai pas oublié. — Tu as raison, dit don Quichotte, tu peux bien mener ton barbier après toi: tous les usages n'ont pas été inventés à la fois, et tu seras le premier comte qui se sera fait suivre d'un barbier; il me semble même qu'on doit avoir plus de confiance dans l'homme qui fait la barbe que dans celui qui selle le cheval. — Laissez-moi le soin du barbier, dit Sancho, songez seulement à devenir roi et à me faire comte. — C'est ce que je ferai, répondit don Quichotte, qui, levant en ce moment ses yeux, vit ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

(1) On croit que ce petit homme, que désigne Cervantes, fut don Pedro Giron, duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, puis de Naples. Il était de très petite taille, et se rendit célèbre par sa bravoure et ses grandes qualités.

CHAPITRE XXII

COMMENT DON QUICHOTTE DONNA LA LIBERTÉ A QUANTITÉ DE MALHEUREUX QU'ON MENAIT MALGRÉ EUX OU ILS NE VOULAIENT PAS ALLER.

Cid Hamet Ben-Engeli, auteur arabe et manchois, rapporte, dans cette grave, pompeuse, humble, douce et ingénieuse histoire, qu'après la conversation qu'on vient de lire, don Quichotte leva les yeux et vit venir, par le chemin qu'il suivait, une douzaine d'hommes à pied, ayant les menottes aux mains et enfilés comme des grains de chapelet dans une longue chaîne qui les prenait tous par le cou. Ils étaient escortés de deux hommes à cheval et de deux autres à pied, les premiers armés d'arquebuses à rouet, les autres de piques et d'épées. Dès que Sancho les vit : « Voilà, dit-il, la chaîne des galériens, forçats du roi, qu'on mène ramer sur les galères. — Comment ! s'écria don Quichotte, des forçats ! Est-il possible que le roi fasse violence à quelqu'un ? — Je ne dis pas cela, répondit Sancho : je dis que ce sont des gens qu'on a condamnés, pour leurs crimes, à servir par force le roi dans les galères. — Quoi qu'il en soit, dit don Quichotte, ces gens-là sont forcés et ne vont pas à leur gré. — Pour cela, je vous en réponds, dit Sancho. — Puisqu'il en est ainsi, reprit don Quichotte, ceci me regarde, moi dont la profession est d'empêcher les violences et de secourir les misérables. — Que Votre Grâce veuille bien observer, répartit Sancho, que la justice, qui est le roi lui-même, ne fait ni violence ni injures à ces garnements, mais qu'elle les châtie pour leurs crimes. »

Sur ces entrefaites, la chaîne arriva, et don Quichotte pria les gardes, avec beaucoup de civilité, de vouloir bien lui dire pour quel sujet on menait ainsi ces pauvres gens. « Seigneur, répondit un des cavaliers, ce sont des galériens qui vont servir dans les galères du roi ; je n'en sais pas plus, et je ne crois pas qu'il soit besoin que vous en sachiez davantage. — Cependant, répliqua don Quichotte, je désirerais

apprendre de chacun en particulier quelle est la cause de sa disgrâce. » Il joignit à ces mots tant de civilités que l'autre garde à cheval lui dit : « Nous avons bien ici les sentences de ces misérables ; mais il serait trop long de les lire, et cela ne vaut pas la peine de défaire nos valises. Interrogez-les vous-même, ils vous satisferont, s'ils veulent ; et sans doute ils ne demanderont pas mieux, car ce sont des gens qui se plaisent à faire et à dire des méchancetés. » Avec cette permission, que don Quichotte aurait bien prise de lui-même si on la lui avait refusée, il s'approcha de la chaîne, et demanda au premier quel crime il avait commis pour être ainsi traité. « C'est pour avoir été amoureux, répondit-il. — Quoi ! pour cela, et rien de plus ? dit le chevalier. Si l'on envoie les gens aux galères parce qu'ils sont amoureux, il y a longtemps que je devrais ramer. — Mes amours n'étaient pas comme vous le pensez, dit le forçat : ce fut une corbeille pleine de linge, que j'aimais si tendrement que je ne la pouvais abandonner ; et je la tenais tellement embrassée, que, si la justice ne s'en fût mêlée, elle serait encore en ce moment entre mes bras. Je fus pris sur le fait, il ne fut pas besoin de question : on me condamna ; j'eus les épaules mouchetées d'une centaine de coups de fouet ; et quand j'aurai fait trois ans de pré, je serai quitte. — Qu'appellez-vous le pré ? demanda don Quichotte. — Ce sont les galères, » répondit le forçat qui était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, natif de Piedrahita, à ce qu'il dit. Don Quichotte fit la même demande au second, qui était si triste qu'il ne répondit pas une parole ; mais le premier lui en épargna la peine, et dit : « Pour celui-ci, c'est un serein de Canarie, qui va aux galères pour avoir trop chanté. — Comment, reprit don Quichotte, envoie-t-on aussi les musiciens aux galères ? — Oui, seigneur, répondit le galérien, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux que de chanter dans l'angoisse. — Au contraire, dit don Quichotte, j'ai toujours ouï dire que, qui chante, son mal enchante. — C'est tout au rebours ici, reprit l'autre : qui chante une fois, pleure toute sa vie. — J'avoue que je ne l'entends pas, dit don Quichotte. — Seigneur, dit alors un des gardes, dans le langage de ces gens-là, chanter dans l'angoisse veut dire confesser à la tor-

ture. On a donné la question à ce misérable : il a reconnu son crime, qui était d'avoir volé des bestiaux ; et, pour l'avoir confessé, il a été condamné à six ans de galères, outre deux cents coups de fouet qui lui ont été comptés sur-le-champ ; et ce qui fait que vous le voyez ainsi triste et honteux, c'est que les autres le maltraitent, le méprisent et le raillent parce qu'il n'a pas eu le courage de souffrir et de nier ; car ils disent qu'il y a autant de lettres dans *non* que dans *oui*, et qu'un criminel est trop heureux d'avoir son absolution sur le bout de sa langue, quand il n'y a pas de témoins contre lui ; et franchement je trouve qu'ils n'ont pas tout à fait tort. — Je le trouve aussi, » dit don Quichotte. Et, passant au troisième : « Et vous, dit-il, qu'avez-vous fait ? » Celui-ci, sans se faire irer l'oreille, dit gaiement : « Je m'en vais aux galères pour cinq ans, faute de dix ducats. — Ah ! j'en donne vingt de bon cœur pour vous en tirer, dit don Quichotte. — Il est un peu tard, reprit le galérien : c'est comme celui qui a de l'argent au milieu de la mer, et qui meurt de faim faute de savoir où acheter ce dont il a besoin. Si j'avais eu en prison les vingt ducats que vous m'offrez, pour graisser la patte de mon greffier et pour aviver l'esprit de mon avocat, je serais à l'heure qu'il est dans le Zocodover de Tolède, au lieu de me trouver sur ce chemin, accouplé comme un chien de chasse. Mais, patience ! Dieu est grand. »

Don Quichotte passa au quatrième, qui était un vieillard d'aspect vénérable, avec une longue barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Celui-ci se prit à pleurer quand on lui demanda pourquoi il se trouvait là, et ne répondit pas un mot ; mais le cinquième lui servit d'interprète. « Cet honnête homme, dit-il, va pour quatre ans aux galères après avoir été promené à cheval, vêtu pompeusement. — Cela s'appelle, si je ne me trompe, faire amende honorable, et avoir été exposé au pilori. — Justement, répondit le galérien ; et c'est pour avoir été courtier d'oreille et même de tout le corps ; je veux dire que ce gentilhomme est ici en qualité d'entremetteur et aussi un peu comme sorcier. — Pour ceci, je n'ai rien à dire, reprit don Quichotte ; mais, s'il n'avait été qu'entremetteur, il ne devrait pas ramer aux galères, mais y com-

mander; car, enfin, cet emploi n'est pas ce qu'on s'imagine; et, pour le bien exercer, il faut être habile et prudent. Il est très nécessaire dans un État bien réglé, et ne devrait être exercé que par des gens bien nés; il serait même fort à propos de créer des inspecteurs et des examinateurs pour ces sortes d'emplois, comme il y en a pour les autres, et d'en fixer le nombre comme pour les courtiers de banque. On éviterait par là une infinité de désordres qui n'arrivent que parce que ce métier est entre les mains de gens idiots et de peu d'entendement, de femmelettes, de petits pages, de jeunes drôles sans expérience, qui, dans l'occasion, et lorsqu'il est question de trouver un détour, restent interdits, et ne savent pas quelle est leur main droite. Si j'en avais le temps, je ferais bien voir quels sont les gens qu'il faudrait choisir pour exercer ces fonctions si nécessaires, et les raisons qui doivent obliger d'y pourvoir, mais ce n'est pas ici le lieu: j'en parlerai quelque jour à ceux qui peuvent y remédier. Pour l'heure, je vous dirai seulement que la douleur que j'avais de voir cet homme, avec ses cheveux gris et sa barbe vénérable, si durement traité pour avoir été entremetteur, a cessé quand vous y avez ajouté qu'il se mêlait aussi de sortilèges; quoique, à dire vrai, je sache bien qu'il n'y a pas de charmes au monde qui puissent forcer ni ébranler notre volonté, comme le pensent beaucoup d'esprits simples. Nous avons tous notre libre arbitre, et il n'y a ni herbe ni enchantement qui puissent le contraindre. Tout ce que savent faire des femmelettes et de mauvais charlatans, ce sont tout au plus des mixtions empoisonnées, dont ils rendent les gens fous, en leur faisant accroire qu'ils leur donnent de quoi se faire aimer. — C'est bien la vérité, dit le vieillard; et, sur ma foi, seigneur, pour ce qui est d'être sorcier, j'en suis innocent. Pour le reste, je ne le nie pas; car je n'ai jamais cru qu'il y eût du mal. Mon intention était que tout le monde se réjouit, et qu'on vécut en bonne amitié; mais cette bonne intention n'a servi qu'à m'envoyer dans un lieu d'où apparemment je ne reviendrai jamais à l'âge que j'ai, et avec une rétention d'urine qui ne me donne pas un moment de repos. » Le bonhomme recommença à pleurer, et Sancho en eut tant de compassion qu'il tira une pièce de quatre réaux de sa poche et la

lui donna. Don Quichotte demanda au cinquième quel était son crime, et celui-ci répondit avec beaucoup moins de chagrin que l'autre : « Je suis ici pour avoir folâtré avec deux de mes cousines-germaines et avec deux autres sœurs qui ne m'étaient rien, et le jeu était si fort que ma parenté s'en est accrue, et tellement embrouillée qu'il n'y a généalogiste qui puisse la débrouiller. J'ai été convaincu de tout. J'ai manqué d'argent, de protections; je me suis vu sur le point de perdre le goût du pain : cependant je n'ai été condamné qu'à six ans de galères. Je n'ai point appelé; j'ai bien mérité ce châtement. Je me sens jeune, la vie est longue, et avec le temps on vient à bout de tout. Si Votre Grâce a quelque chose à donner aux pauvres, Dieu vous le rendra dans le ciel, et nous autres nous aurons soin de le prier ici-bas de vous donner une bonne et longue vie, comme vous le méritez. » Celui-ci était en habit d'écolier, et l'un des gardes dit à don Quichotte qu'il était grand discoureur et parlait fort bien latin. Après tous ceux-là venait un homme de trente ans, d'assez bonne mine, quoiqu'il regardât de travers; il était attaché différemment des autres : il avait une chaîne à un pied, si longue qu'elle lui entourait tout le corps, avec deux anneaux de fer au cou, l'un attaché à la chaîne, et l'autre de ceux qu'on appelle pied d'ami, d'où descendaient deux branches qui allaient jusqu'à la ceinture, et tenaient deux menottes qui lui serraient les mains avec un cadenas : de telle sorte qu'il ne pouvait ni porter les mains à sa bouche, ni baisser la tête jusque sur ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi celui-là était plus chargé de fers que les autres. « Parce que lui seul, répondit le garde, est plus criminel que tous les autres ensemble, et qu'il est si hardi et si artificieux, que même en cet état-là nous ne sommes pas assurés qu'il ne nous échappe. — Hé ! quels crimes a-t-il donc commis, répliqua don Quichotte, s'il n'a point mérité la mort? — Il est condamné aux galères pour dix ans, reprit le garde, ce qui équivaut à une mort civile. Mais il suffit de savoir que cet honnête homme est le fameux Ginès de Pasamonte, ou autrement Ginesillo de Parapilla. — Seigneur commissaire, interrompit le forçat, plus doucement, je vous prie, et ne nous mettons point à rechercher les noms et surnoms :

je m'appelle Ginès et non Ginesillo, et Pasamonte est le nom de ma famille, et non pas Parapilla, comme vous dites; que chacun s'examine, il n'aura pas peu d'affaires. — Parlez plus bas, insigne larron, répliqua le commissaire, si vous ne voulez pas que je vous fasse taire malgré vous. — Il paraît bien que les choses vont comme il **plait** à Dieu, repartit Pasamonte; mais dans quelques jours, on saura si je m'appelle Ginesillo de Parapilla. — Et ne t'appelle-t-on pas ainsi, imposteur? dit le garde. — Hé! oui, répondit Ginès; mais je ferai en sorte qu'on ne me donnera plus ce nom, ou j'y perdrai ma peine. Seigneur chevalier, si vous nous voulez donner quelque chose, faites-le promptement, et vous en allez à la garde de Dieu. Cette curiosité d'apprendre la vie des autres nous fatigue; et, si vous avez si grande envie de savoir la mienne, sachez que je suis Ginès de Pasamonte, et qu'elle est écrite de cette main. — C'est la vérité, dit le commissaire, lui-même a écrit son histoire aussi bien qu'on le puisse faire: mais il a laissé son livre en gage dans la prison pour deux cents réaux. — Je le dégagerai, dit Pasamonte, y fût-il pour deux cents ducats. — Est-il si bon que cela? dit don Quichotte. — Il est si bon, dit Pasamonte, qu'il laisse bien loin derrière lui *Lazarille de Tormes*, et tous les livres de cette espèce, écrits ou à écrire. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il contient des vérités, et des vérités si gracieuses, si plaisantes, qu'il n'est point de fables qui les vaillent. — Et quel titre porte le livre? — *Vie de Ginès de Pasamonte*. — Est-il achevé? — Achevé! peut-il l'être, puisque je vis? Il commence à ma naissance, et va jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Ce n'est donc pas la première? — Pour le service de Dieu et du roi, j'y ai passé déjà quatre ans, et je sais ce que c'est que le biscuit et le nerf de bœuf. Au reste, il ne me fâche point de retourner aux galères: j'aurai tout le temps d'y achever mon livre, où il y a beaucoup de choses à ajouter; et, dans les galères d'Espagne, on a plus de loisir que je n'en ai besoin; il ne m'en faut pas beaucoup, car j'ai déjà dans l'esprit tout ce qu'il me reste à écrire. — Tu me parais habile homme, dit don Quichotte. — Et malheureux aussi, répondit Ginès, car le malheur poursuit les gens de mérite. — Il poursuit les méchants, inter-

rompit le commissaire. — Je vous ai déjà dit, seigneur commissaire, de parler plus doucement, répondit Ginès. Nos seigneurs ne vous ont pas donné cette verge pour nous maltraiter, mais pour nous mener où le roi a besoin de nous; et, par la mort..... Après tout, les taches qui se sont faites à l'hôtellerie pourraient bien disparaître à la lessive; que chacun se taise, vive bien et parle mieux, et marchons sans discourir davantage. » A ces mots, le commissaire leva sa baguette pour répondre aux menaces de Pasamonte; mais don Quichotte, se mettant entre eux deux, le pria de ne pas le maltraiter, ajoutant qu'il y avait peu d'inconvénients à ce que celui qui avait les bras si bien serrés eût la langue un peu libre. Puis, se tournant ensuite du côté des forçats: « Mes chers frères, dit-il, de tout ce que vous m'avez dit, je juge clairement que, quoique la peine à laquelle on vous a condamnés soit le châtement de vos fautes, vous ne la souffrez cependant pas de bon cœur; que vous marchez à regret et contre votre volonté; il se peut faire aussi que le peu de courage de l'un à la question, le défaut d'argent de l'autre, le peu de faveur qu'obtint le troisième et finalement l'injuste sentence du juge aient causé votre ruine, et que vous n'avez pas obtenu toute la justice qui vous était due. Toutes ces choses se représentent à ma mémoire: elles me disent, me persuadent, me commandent même de remplir à votre égard les devoirs pour lesquels le ciel m'a jeté dans ce monde, ceux de l'ordre de chevalerie que je professe, et le vœu que j'ai fait de secourir les faibles et de les protéger contre leurs oppresseurs. Mais, comme je sais qu'un des préceptes de la prudence est de ne pas employer de mauvais moyens quand les bons peuvent y réussir, je veux prier les seigneurs commissaire et gardes de vous détacher et de vous laisser aller en paix: il se trouvera assez d'autres gens pour servir le roi dans de meilleures occasions; et c'est, à mon sens, une chose bien dure de vouloir rendre esclaves des gens que la nature et Dieu créèrent libres. Seigneurs gardes, ajouta-t-il, ces malheureux n'ont commis aucun délit contre vous: que chacun porte son péché. Il y a un Dieu au ciel qui n'oublie pas de châtier les méchants et de récompenser les bons; et il n'est pas séant

que des hommes d'honneur soient les bourreaux des autres hommes, surtout quand ils n'y ont aucun intérêt. Je vous le demande, seigneurs, avec douceur et civilité; si vous me l'accordez, je vous en serai redevable; mais, si vous vous y refusez, cette lance, cette épée et la vigueur de mon bras vous le feront bien faire par force. — Voici une bonne plaisanterie, répondit le commissaire. Vous avez bonne grâce de nous demander la liberté des forçats du roi, comme si nous avions le pouvoir de les délivrer, et vous celui de nous le commander. Passez votre chemin, seigneur, redressez le bassin que vous avez sur la tête, et ne venez pas chercher trois pattes à notre chat. — C'est vous qui êtes un chat, un rat, un poltron, » répondit don Quichotte. Et, aussitôt il se jeta sur lui avec tant de furie que, sans lui donner le loisir de se mettre en défense, il le renversa à terre, dangereusement blessé d'un coup de lance. Heureusement pour don Quichotte, c'était lui qui portait l'arquebuse. Les gardes, étonnés d'un choc si brusque, saisirent, les uns leurs épées, les autres leurs piques, et attaquèrent tous ensemble don Quichotte, qui les attendait de pied ferme; ils lui auraient sans doute fait passer un mauvais quart d'heure si les forçats, voyant une si belle occasion de recouvrer leur liberté, n'avaient essayé d'en profiter en s'efforçant de rompre leurs chaînes. La confusion fut si grande alors, que les gardes, courant tantôt aux forçats qui se détachaient, tantôt à don Quichotte qui ne leur donnait point de repos, ne purent rien faire de bon. Sancho, cependant, aidait à délivrer Ginès de Pasamonte, qui, se voyant le premier libre et débarrassé, se jeta sur le commissaire, et, lui ayant ôté son épée et l'arquebuse, coucha en joue tantôt l'un, tantôt l'autre, sans tirer pourtant, tellement que, les autres forçats le secondant à coups de pierre, les gardes prirent la fuite et quittèrent le champ de bataille. Sancho n'en fut pas trop satisfait, parce qu'il ne douta point que les gardes n'allassent informer du fait la Sainte-Hermandad, laquelle, au son du tocsin, enverrait ses archers reprendre les coupables. Il le dit à son maître, l'engageant à quitter le chemin, et à se cacher dans la montagne qui était voisine. « C'est bon, dit don Quichotte; pour le présent, je sais ce qu'il convient de faire. » Il appela alors les

forçats qui, tout en désordre, venaient de dépouiller le commissaire, et l'avaient mis tout nu; tous se rangèrent autour de lui pour savoir ce qu'il voulait. « C'est la vertu des gens bien nés, leur dit-il, de reconnaître les bienfaits qu'ils reçoivent, et l'ingratitude est le plus noir des vices. Vous voyez, seigneurs, ce que je viens de faire pour vous: je vous demande pour toute reconnaissance, et telle est ma volonté, que vous repreniez la chaîne, que je vous ai ôtée, et qu'en cet état vous alliez dans la cité du Toboso, vous présenter devant madame Dulcinée; vous lui direz que c'est son esclave le chevalier de la Triste Figure qui vous envoie vers elle, et vous lui raconterez mot pour mot tout ce qui s'est passé dans cette grande aventure, jusqu'à votre mise en liberté. Après cela, vous pourrez aller partout où vous voudrez. »

Ginès de Pasamonte répondit pour tous, et dit à don Quichotte : « Seigneur chevalier, notre libérateur, il nous est impossible, de toute impossibilité, de faire ce que vous ordonnez; car nous n'oserions nous montrer tous ensemble dans les chemins : il faut, au contraire, que nous nous séparions, et que nous allions seuls, isolés, chacun de son côté, tâchant de nous cacher dans les entrailles de la terre, pour ne point tomber entre les mains de la Sainte-Hermandad, qui ne manquera pas de nous poursuivre. Mais ce que Votre Grâce peut faire, et ce qui est juste, c'est de convertir cette obligation à la dame Dulcinée du Toboso en une certaine quantité d'*Ave Maria* et de *Credo* que nous dirons à votre intention : c'est une chose que nous pourrions accomplir, sans risque, de nuit et de jour, pendant la fuite ou pendant le repos, en paix ou en guerre; mais de penser que nous retournerions aux marmites d'Égypte, je veux dire que nous allions reprendre notre chaîne et nous mettre en chemin pour le Toboso, ce serait dire qu'il est nuit quoiqu'il ne soit pas dix heures du matin, et vouloir cueillir des poires sur un orme. — Je jure Dieu, dit don Quichotte, enflammé de colère, don fils de coquine, don Ginesillo de Parapilla, ou comme vous vous appelez, que vous irez tout seul, l'oreille basse, et chargé de toute votre chaîne. » Pasamonte, qui n'était pas endurant et qui n'avait pas trop bonne opinion de

la sagesse de don Quichotte, après l'action qu'il venait de faire, de les remettre en liberté, ne put souffrir de se voir ainsi maltraiter : il fit un signe à ses compagnons, qui, s'écartant aussitôt les uns des autres, firent pleuvoir sur don Quichotte une telle grêle de pierres, qu'il ne pouvait parvenir à se couvrir avec sa rondache, et le pauvre Rossinante ne sentait pas plus l'éperon que s'il eût été de bronze. Sancho se mit derrière son âne et s'en fit un rempart contre les pierres; mais son maître ne put si bien se garantir qu'il ne reçût je ne sais combien de pierres qui le firent tomber par terre. L'écolier fondit aussitôt sur lui; et, lui ôtant de la tête le plat à barbe, il lui en donna cinq ou six coups sur les épaules, puis il le frappa contre la terre, et le mit presque en morceaux. Les forçats lui prirent un pourpoint qu'il portait par dessus ses armes, et lui auraient ôté jusqu'à ses bas, si les grèves ne les en eussent empêchés. Et, pour ne pas laisser l'ouvrage imparfait, ils emportèrent aussi le manteau de Sancho et le laissèrent en justaucorps; puis ils partagèrent entre eux les dépouilles du combat, et chacun s'en alla de son côté avec plus de soin d'éviter la Sainte-Hermandad que de reprendre la chaîne et d'aller se présenter à madame Dulcinée du Toboso. L'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte demeurèrent seuls sur le champ de bataille : l'âne, la tête basse, pensif et secouant parfois les oreilles, croyant sans doute que la pluie de cailloux durait encore; Rossinante, étendu près de son maître par les coups de pierres; Sancho, presque nu, et redoutant la Sainte-Hermandad; et don Quichotte, navré de se voir ainsi maltraité par ceux-là mêmes à qui il avait fait tant de bien.

CHAPITRE XXIII

DE CE QUI ARRIVA AU FAMEUX DON QUICHOTTE DANS LA SIERRA MORENA¹, L'UNE DES PLUS RARES AVENTURES QUI SE LISENT DANS CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE.

Don Quichotte, se voyant ainsi maltraité, dit à son écuyer : « J'ai toujours ouï dire que faire du bien à des vilains, c'est

¹ Chaîne de montagnes brunes. Elle sépare la Manche de l'Andalousie.

jeter de l'eau dans la mer. Si je t'avais cru, j'aurais évité ce déplaisir; mais la chose est faite : patience et soyons plus sages à l'avenir. — Votre Grâce s'amendera comme je suis Ture, dit Sancho; mais, puisque vous me dites que, si vous m'eussiez cru, vous auriez évité ce dommage, croyez-moi donc à cette heure, et vous en éviterez un plus grand. Je vous avertis qu'avec la Sainte-Hermandad toutes vos chevaleries ne serviront de rien : elle ne fait pas plus de cas de tous les chevaliers errants du monde que d'un maravédis. Tenez, il me semble que j'entends déjà ses flèches qui me sifflent aux oreilles¹. — Tu es naturellement poltron, Sancho, dit don Quichotte; mais afin que tu ne dises pas que je suis entêté et que je ne fais jamais ce que tu me conseilles, je veux bien t'en croire cette fois, et m'éloigner de cette colère que tu crains tant; mais à une condition, c'est que jamais ni en vie ni à la mort, tu ne diras à personne que je me suis retiré et éloigné du danger par crainte, mais seulement à ta prière et pour te faire plaisir. Si tu dis autre chose, tu mentiras; et, dès à présent comme alors et alors comme à présent, je te donne le démenti et dis que tu mens et mentiras toutes les fois que tu le diras et penseras : ne me réplique pas davantage; car, de penser seulement que je m'éloigne et me retire de quelque péril apparent, et surtout de celui-ci où il peut y avoir quelque chose à craindre, je suis tenté de demeurer ici, et attendre ici seul, non seulement la Sainte-Hermandad que tu redoutes, mais encore les frères des douze tribus d'Israël, les sept Machabées, Castor et Pollux, et tous les frères et confréries du monde. — Seigneur, dit Sancho, se retirer n'est pas fuir, mais attendre est folie, quand le péril surpasse l'espérance : il est d'un homme sage de se conserver aujourd'hui pour demain sans risquer tout en un jour. Et sachez que, quoique grossier et rustique, je comprends bien un peu ce que c'est que l'esprit de conduite; ainsi ne vous repentez point d'avoir suivi mon conseil. Montez sur Rossinante, si vous le pouvez, sinon je vous aiderai, et suivez-moi : la tête me dit que nous avons plus besoin de nos pieds que de nos

¹ C'était la mort à coups de flèches que la Sainte-Hermandad infligeait aux condamnés. Ce supplice barbare a été aboli par la reine Isabelle.

mains. » Don Quichotte monta à cheval sans répliquer, et Sancho prenant le devant, ils entrèrent dans la Sierra Morena. Sancho avait l'intention de la traverser tout entière, d'aller jusqu'au Viso ou jusqu'à Almodovar del Campo, et de se cacher là quelques jours, parmi les rochers, pour ne pas tomber entre les mains de la justice. Ce qui l'encourageait à le faire, c'est qu'il avait sauvé de la bataille et des mains des forçats la provision de vivres ¹ qui était sur son âne : ce qu'il regardait comme un miracle, à la façon dont les larrons avaient fureté et enlevé tout. Ils arrivèrent cette nuit-là au milieu de la Sierra Morena, où Sancho conseilla à son maître de s'arrêter quelques jours, au moins autant que durerait leurs provisions. Ils s'établirent entre deux rochers, sous des lièges. Mais le destin, qui, suivant l'opinion de ceux que n'éclaire point la vraie foi, guide, compose et arrange tout à son gré, voulut que Ginès de Pasamonte, cet insigne larron, que la vigueur et la folie de don Quichotte avaient tiré de la chaîne, craignant la Sainte-Hermandad, qu'il redoutait à juste titre, délibéra de se cacher dans les rochers, et arriva justement au même lieu où étaient don Quichotte et Sancho, qu'il reconnut à leurs voix, et qu'il laissa s'endormir. Et, comme les méchants sont toujours ingrats, et que la nécessité contraint à des actions illicites, Ginès, qui n'était ni reconnaissant ni bien intentionné, s'avisa de dérober l'âne de Sancho, qui dormait, ne se souciant pas de Rossinante, qui lui parut aussi peu propre à être mis en gage qu'à être vendu; et, avant le jour, il s'éloigna de manière à ne pouvoir être atteint. Cependant, l'aurore parut pour réjouir la terre, et pour contrister Sancho, quand il s'aperçut de la perte de son roussin. Il poussa des plaintes si tristes et des gémissements si pitoyables, que don Quichotte s'éveilla et entendit ses lamentations : « O fils de mes entrailles! né dans ma propre maison, jouet de mes enfants, délices de ma femme, envie de mes voisins, soulagement de mes tra-

¹ Il est assez difficile de concevoir comment Sancho put conserver les vivres qu'il avait mis dans son manteau, faute de bissac, puisque les galériens lui prirent ce manteau. C'est encore là une des inadvertances de Cervantes.

cas, et enfin le nourricier de la moitié de ma personne, puis-que avec vingt-six maravédís qu'il me gagnait chaque jour, il fournissait la moitié de ma dépense!» Don Quichotte, apprenant la cause de ses plaintes, le consola le mieux qu'il put, l'engagea à prendre patience, et lui promit de lui donner une lettre de change de trois ánon's à prendre sur cinq qu'il avait dans sa maison. Sancho se consola, essuya ses larmes, calma ses sanglots, et remercia son maître de la faveur qu'il lui faisait.

Don Quichotte, se voyant au milieu des montagnes, s'en réjouit, ces lieux lui semblant propres à trouver les aventures qu'il cherchait. Il rappelait dans sa mémoire les merveilleux événements qui étaient arrivés aux chevaliers errants dans de semblables solitudes, et il était si pensif et si transporté dans ses rêveries, qu'il ne se souvenait plus d'autre chose au monde. Sancho non plus n'avait guère d'autre souci, depuis qu'il se voyait en sûreté, que de remplir sa panse des reliefs de la dépouille monacale. Il suivait son maître, chargé de tout ce que portait son âne, tirant de temps en temps quelques bribes, et les avalant, sans se soucier des aventures. En levant les yeux, il aperçut que son maître était arrêté, soulevant avec le bout de sa lance je ne sais quel paquet qui était à terre. Il s'empressa d'aller lui aider; et, quand il arriva, don Quichotte tenait déjà au bout de sa lance un coussin et une valise qui étaient attachés ensemble, le tout en fort mauvais état, et plus qu'à demi pourri, mais si pesant, qu'il fallut que Sancho aidât à le lever. Don Quichotte lui dit de visiter la valise. Sancho le fit promptement, et vit que la valise était fermée avec une chaîne et son cadenas; mais, par les trous que la pourriture avait faits, il tira quatre chemises de toile de Hollande très fines, avec d'autres hardes non moins précieuses et fort propres, et de plus, dans un mouchoir, une bonne quantité d'écus d'or. « Béni soit le ciel, dit Sancho à cette vue, qui nous envoie enfin une aventure profitable! » En cherchant encore, il trouva un petit livre de souvenirs richement relié. « Je retiens ceci pour moi, dit don Quichotte; garde l'argent pour toi. » Sancho lui baisa les mains pour le remercier et mit dans son bissac le contenu de la valise. « Il

faut, dit don Quichotte, que quelque voyageur se soit égaré dans ces montagnes, et que des voleurs l'aient assassiné dans ces déserts. — Cela ne peut être, seigneur, répondit Sancho ; si c'étaient des voleurs, ils n'auraient pas laissé là cet argent. — Tu as raison, dit don Quichotte, et je ne devine plus ce que ce peut être. Mais attends, voyons si nous trouverons dans ces tablettes quelque écrit qui nous apprenne ce que nous désirons savoir. Il les ouvrit, et il trouva le brouillon d'un sonnet, qu'il lut tout haut, afin que Sancho l'entendit :

Comme Amour est sans yeux, il est sans connaissance :

Ou c'est un dieu bizarre et plein de cruauté,
Qui condamne au hasard et sans nulle équité ;
Ou le mal que je souffre excède sa sentence.

Mais, si l'Amour est Dieu, c'est une conséquence
Qu'il voit et connaît tout : et c'est impiété
D'accuser de cruelle une divinité.
D'où viennent donc mes maux, et qui fait ma souffrance

Phyllis, ce n'est pas vous, un si noble sujet
Ne peut jamais causer un si mauvais effet :
Et ce n'est pas du ciel que mon malheur procède.

Je vois qu'il faut mourir dans ce trouble confus.
Que peut-on espérer en des maux inconnus ?
C'est un miracle pur d'en trouver le remède.

« Cette chanson ne nous apprend rien, dit Sancho, à moins que par le fil on puisse tirer le peloton. — De quel fil parles-tu ? répondit don Quichotte. — Il me semble, seigneur, répartit Sancho, que vous avez parlé de fils. — Non, dit don Quichotte, j'ai dit Phyllis, qui est sans doute le nom de la dame de qui se plaint l'auteur du sonnet, et, en bonne foi, il n'est pas mauvais poète, je m'y connais un peu. — Quoi ! Votre Grâce s'entend aussi à composer des vers ? — Plus que tu ne le penses, Sancho, répondit don Quichotte, et tu le verras toi-même, quand je te donnerai une lettre toute en vers pour porter à ma dame Dulcinée du Toboso. Apprends, Sancho, que tous les chevaliers errants du temps passé étaient grands poètes et musiciens ; et ces deux talents, ou, pour mieux dire, ces grâces sont les qualités essentielles des amants errants. A dire vrai, les poésies des anciens cheva-

liers avaient plus de vivacité que de bon sens. — Lisez davantage, seigneur, dit Sancho, peut-être trouverons-nous quelque chose de ce que nous cherchons. » Don Quichotte tournant le feuillet : « Voici de la prose, dit-il, et je pense que c'est une lettre. — Une lettre missive ? demanda Sancho. — Le commencement me fait croire qu'elle est d'amour, répondit don Quichotte. — Lisez haut, seigneur, je vous en prie, dit Sancho ; j'aime beaucoup les lettres d'amour. — Je le veux bien, dit don Quichotte, et il lut ce qui suit :

« La fausseté de tes promesses et mon malheur certain m'éloignent dans un lieu d'où tu apprendras plus tôt les nouvelles de ma mort que le sujet de mes plaintes. Tu m'as quitté, ingrate, pour un autre plus riche, mais qui n'a pas plus de mérite que moi. Si la vertu était une richesse estimée dans ce siècle, je n'envierais point celles des autres, et je pleurerais mes malheurs. Ce qu'éleva ta beauté, tes actions l'ont détruit. Par celle-là je te croyais un ange, par tes actions je vois que tu n'es qu'une femme. Sois en paix, toi qui me fais une si cruelle guerre. Fasse le ciel que la perfidie de ton époux soit toujours cachée, afin que tu n'aies point à te repentir de ce que tu as fait, ni moi à tirer une vengeance que je ne désire pas. »

« Ceci ne nous apprend guère plus que les vers, dit don Quichotte, si ce n'est que celui qui a écrit cette lettre est un amant trahi ; » et, feuilletant le livre tout entier, il trouva d'autres vers et d'autres lettres dont il ne put lire qu'une partie ; mais il vit bien que le tout était des plaintes, des lamentations, des défiances, des plaisirs et des déplaisirs, des faveurs et des mépris ; les uns célébrés, les autres déplorés. Pendant que don Quichotte feuilletait les tablettes, Sancho revisitait la valise ; il ne laissait pas le moindre repli, ni dans le coussin non plus, où il ne fit une recherche exacte, ni couture qu'il ne défit, ni flocon de laine qu'il ne peignât, de peur de rien oublier par défaut de soin, tant il était en goût depuis la découverte des écus d'or, dont il avait trouvé plus d'une centaine. Mais, quoiqu'il ne trouvât plus rien, il ne laissa pas de se croire bien dédommagé des sauts dans la couverture, des vomissements, du baume, des caresses des épieux,

des coups de poing du muletier, de la perte du bissac et de l'âne, du vol de son manteau, de la faim, de la soif et de la fatigue qu'il avait endurées au service de son bon maître. Il se jugea plus que payé par le fait de cette trouvaille. Quant au chevalier de la Triste Figure, il avait une bien grande envie de connaître le maître de la valise, jugeant, à la quantité d'or, à la beauté du linge et à la bonté de la prose et des vers, que ce devait être un homme d'importance, que les dédains et les mauvais traitements de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Mais, comme il crut que personne ne lui en pourrait dire des nouvelles dans ce lieu désert, il passa plus avant, se laissant aller au gré de Rossinante, qui cheminait comme il pouvait. Ayant toujours dans l'idée que les aventures ne lui manqueraient pas dans ces lieux sauvages, soudain il aperçut, sur la cime d'une petite montagne qui était devant lui, un homme qui sautait de rocher en rocher, de buisson en buisson, avec une merveilleuse légèreté. Il crut le voir nu, avec une barbe épaisse et noire, les cheveux en désordre, les pieds nus; ses cuisses étaient couvertes de chausses de velours jaune, mais en si mauvais état, que l'on voyait la chair au travers. Il avait la tête nue, et quoiqu'il passât avec une extrême vitesse, le chevalier remarqua toutes ces particularités; il fit ce qu'il put pour le suivre. Mais la faiblesse de Rossinante ne lui permettait pas de courir dans un pays si rude; outre que naturellement il avait le pas court et était d'humeur flegmatique. Don Quichotte, persuadé que cet homme était le maître de la valise, résolut de le chercher, dût-il errer pour cela une année entière dans ces montagnes. Il ordonna à Sancho de chercher d'un côté pendant qu'il chercherait de l'autre : « Peut-être, dit-il, trouverons-nous par ce moyen celui qui a disparu si promptement à nos yeux. — Je ne puis le faire, seigneur, répondit Sancho; je ne saurais m'éloigner tant soit peu de vous sans qu'aussitôt la frayeur ne me vienne assaillir de tous côtés par mille visions; ainsi, soit dit une fois pour toutes, je vous avertis que dorénavant je ne m'écarterai pas d'un doigt de votre présence. — A la bonne heure, dit le chevalier, je suis bien aise de voir ta confiance en ma valeur; elle ne te manquera jamais, quoique le cou-

rage l'abandonne. Suis-moi donc comme tu pourras, et fais de tes yeux une lanterne. En tournant autour de cette petite montagne, nous rencontrerons peut-être cet homme que nous avons vu, qui sans doute est le maître de la valise. — Seigneur, répondit Sancho, il vaudrait mieux ne pas tant chercher; car, si nous le trouvons, et que l'argent soit à lui, je serai certainement obligé de le lui rendre: ainsi, sans faire cette inutile enquête, il est plus à propos que je le possède de bonne foi, jusqu'à ce que, sans tant de diligence et avec moins de curiosité, nous rencontrions le véritable propriétaire, ce qui n'arrivera peut-être que lorsque j'aurai tout dépensé, et alors le roi m'en fera quitte. — Tu te trompes en cela, Sancho, dit don Quichotte: du moment que nous soupçonnons quel est le maître de ce bien, nous sommes encore plus obligés de le chercher et de le lui rendre, et quand nous ne le chercherions pas, notre doute seul nous rendrait aussi coupables que si la chose était évidente. Ainsi, Sancho, ne te donne point de chagrin, car je serai débarrassé d'un grand fardeau s. je le retrouve. » En disant ces mots, il piqua Rosinante, et Sancho le suivit à pied, chargé comme un baudet, grâce à Ginesillo de Pasamonte.

Après avoir tourné la montagne, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau, où ils trouvèrent une mule avec sa selle et sa bride, à demi dévorée par les chiens: ce qui les confirma plus encore dans l'opinion que l'homme qui fuyait était le maître de la valise. Pendant qu'ils s'arrêtaient à considérer cette mule, ils entendirent siffler, comme font les bergers qui gardent des troupeaux; en même temps ils virent sur la gauche un grand troupeau de chèvres, et plus loin, au sommet de la montagne, un vieux chevrier qui les gardait. Don Quichotte l'appela, le pria de descendre; l'autre, tout étonné, leur demanda comment ils étaient venus dans un endroit si sauvage, qui n'était jamais foulé que par les pieds des chèvres, des loups et d'autres bêtes farouches. « Descendez seulement, dit Sancho, nous vous rendrons compte de tout. » Le chevrier descendit, et, arrivant auprès de don Quichotte: « Je gage, dit-il, que vous considérez cette mule de louage qui est morte dans cette fondrière. De bonne foi, il y a bien six mois qu'elle est là; mais, dites-moi,

seigneurs, n'avez-vous point trouvé son maître en venant ici? — Nous n'avons trouvé personne, répondit don Quichotte, mais seulement un coussin et une petite valise à quelques pas d'ici. — Je les ai trouvés aussi, dit le chevrier, mais je me suis bien donné de garde de les prendre, ni même d'en approcher, craignant quelque danger, et de peur qu'on ne m'accusât de les avoir volés; le diable est subtil, et fait souvent trouver à ses pieds des choses qui vous font broncher, sans savoir pourquoi ni comment. — Voilà justement ce que je disais, répondit Sancho; j'ai aussi trouvé la valise, mais je n'en ai pas voulu approcher d'un jet de pierre, je l'ai laissée où elle était, je ne veux point de chien avec des grelots. — Dites-moi bonhomme, dit don Quichotte, savez-vous qui est le maître de tous ces effets? — Tout ce que je peux vous en dire, répondit le chevrier, c'est qu'il y a environ six mois qu'un jeune homme de belle taille et de bonne mine, monté sur la même mule que vous voyez, avec le coussin et la valise que vous avez trouvés et n'avez point relevés, s'en vint à une cabane de bergers qui est à trois lieues d'ici, demander où était l'endroit le plus rude et le plus caché de la montagne. Nous lui répondîmes que c'était celui où nous sommes maintenant; et la chose est bien vraie: car, si vous entriez une demi-lieue plus avant, vous auriez bien de la peine à en sortir; et je suis émerveillé que vous ayez pu venir jusqu'ici, attendu qu'il n'y a ni chemin ni sentier qui y conduise. Or, dès qu'il eut entendu notre réponse, ce jeune homme tourna bride, et prit le chemin que nous lui avions montré, nous laissant tout étonnés de sa belle apparence et de l'empressement qu'il avait de venir à la montagne. Depuis ce temps nous ne le vîmes plus, sinon que, quelques jours après, il rencontra dans le chemin un de nos pâtres, et, sans lui rien dire, il se jeta sur lui, lui donna cent gourmades: de là il s'en alla à la bourrique qui portait les provisions, prit tout le pain et le fromage qu'il trouva, et s'enfuit avec une extrême légèreté dans la montagne. Quand nous sûmes cela, quelques-uns d'entre nous le cherchèrent près de deux jours dans le plus fourré de la montagne; et, après avoir bien cherché, nous le trouvâmes caché dans le tronc d'un gros liège. Il vint à nous avec

beaucoup de douceur, mais le visage tout défiguré, et si brûlé du soleil, que nous eussions eu de la peine à le reconnaître, sans ses habits qui étaient tout en lambeaux. Il nous salua courtoisement, et, en peu de mots, bien arrangés, il nous dit de ne pas nous étonner de le voir fait de la sorte; il ajouta que c'était pour accomplir une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous le priâmes de nous dire qui il était; mais jamais il n'en voulut rien faire. Nous lui dîmes aussi de nous indiquer où nous pourrions le trouver, parce que, quand il aurait besoin de nourriture dont il ne pouvait se passer, nous lui en donnerions, l'assurant que nous le ferions de bien bon cœur, et que tout au moins il vint demander des provisions sans les prendre de force. Il nous remercia de nos offres, et nous demanda pardon de l'insulte passée, promettant de demander désormais pour l'amour de Dieu ce qui lui serait nécessaire, sans faire de déplaisir à personne. Quant à sa retraite, il n'en avait point d'autre que celle que lui présentait l'occasion quand la nuit le surprenait. Il finit son discours avec des plaintes si pitoyables, qu'il eût fallu être de pierre pour n'en pas être touché, surtout le voyant dans un état si piteux et si différent de celui où il était la première fois. Car, comme je vous l'ai dit, c'était un fort agréable jeune homme, et qui montrait bien, par sa courtoisie, qu'il était d'une bonne naissance, puisque, malgré notre rusticité, nous étions touchés de sa grâce et de sa gentillesse. Or, comme il était au milieu de son discours, il s'arrêta tout d'un coup comme s'il était devenu muet, baissa les yeux et demeura longtemps en cet état, pendant que nous attendions en silence à quoi aboutirait ce grand étonnement; puis il ferma ses yeux, serra les lèvres, fronça les sourcils, ce qui nous fit juger que quelque accident de folie lui était survenu. Il ne fut pas longtemps à nous confirmer dans cette pensée, car il se leva brusquement de l'endroit où il était assis, et se jeta sur le premier de nous qu'il trouva sous sa main, avec tant de furie et de rage que, si nous ne le lui eussions arraché de force, il l'aurait assommé de coups de poing et déchiré avec ses dents. Il s'écriait en même temps : « Ah ! traître Fernand, c'est ici, c'est ici que tu me payeras l'outrage que tu

m'as fait; mes mains l'arracheront ce cœur où résident toutes les méchancetés, et surtout la fraude et la perfidie. » Il ajoutait d'autres injures qui toutes s'adressaient à ce Fernand, et lui reprochaient son parjure et sa trahison. Nous délivrâmes notre camarade, non sans peine; et lui, sans rien dire davantage, s'éloigna de nous, et courut se cacher dans les bruyères et les halliers, nous ôtant tout moyen de le suivre. Tout cela nous fit croire que sa folie le prenait par intervalles, et que quelqu'un qui s'appelait Fernand lui avait fait un si grand déplaisir qu'il en avait perdu la raison; et il nous en a convaincus plusieurs fois depuis, en venant sur le chemin, tantôt demander doucement à manger aux bergers, tantôt leur arracher de force leurs provisions: car, lorsqu'il est dans sa folie, nos bergers ont beau lui offrir de bon cœur ce qu'ils ont, il ne l'accepte pas, mais le leur arrache à coups de poing; au contraire, quand il est dans son bon sens, il le demande pour l'amour de Dieu avec beaucoup de courtoisie, et leur en rend grâce les larmes aux yeux. Et je vous dirai, seigneur, poursuivit le chevrier, que nous avons résolu hier, moi et quatre bergers, dont deux sont mes amis, et les deux autres nos aides, de chercher ce pauvre jeune homme jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, et de l'emmener de gré ou de force à la ville d'Almodovar, à huit lieues d'ici, pour le faire traiter, s'il y a remède à son mal; ou, du moins, nous tâcherons d'apprendre qui il est, et nous le remettrons entre les mains de ses parents. Voilà, seigneurs, tout ce que je peux vous dire sur ce que vous m'avez demandé; et celui que vous avez vu courir si légèrement et presque nu est le véritable maître de la valise et de la mule morte que vous avez trouvées. »

Don Quichotte demeura tout étonné de ce que le chevrier venait de lui conter, et n'en eut que plus d'envie de savoir qui était ce malheureux; il se confirma donc dans la résolution qu'il avait prise de le chercher par toute la montagne, sans laisser ni coin ni caverne qu'il ne visitât jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé; mais la fortune en ordonna mieux qu'il ne l'espérait, car, dans le même moment, il vit paraître, par l'ouverture d'un rocher, ce jeune homme qui venait vers eux, marmottant entre ses dents quelque chose qu'ils n'eussent pu

entendre quand ils en auraient été tout près ; son vêtement était tel que nous l'avons dépeint, si ce n'est que son collet était parfumé d'ambre, comme don Quichotte le reconnut de près, ce qui lui confirma que ce malheureux était homme de qualité. Le jeune homme les salua d'une voix brusque et enrouée, mais avec beaucoup de courtoisie. Don Quichotte lui rendit le salut avec la même civilité, et, descendant de cheval, alla vers lui de bonne grâce, l'embrassa étroitement, et le retint longtemps entre ses bras, comme s'il l'eût connu depuis nombre d'années. L'autre, que l'on pouvait bien appeler le déguenillé de la Mauvaise Figure, comme Triste Figure était le surnom de don Quichotte, après s'être laissé embrasser, recula quelques pas, posa ses mains sur les épaules de don Quichotte, et le regarda comme cherchant à le reconnaître, avec autant d'étonnement sans doute de voir la figure, la taille et la tournure de don Quichotte, que don Quichotte en éprouvait de le voir. Le premier qui parla des deux fut le déguenillé ; il dit ce qu'on lira plus loin.

CHAPITRE XXIV

OU SE CONTINUE L'AVEVENTURE DE LA SIERRA MORENA.

L'histoire rapporte que don Quichotte écoutait avec une grande attention ce que lui racontait le misérable chevalier de la Montagne, qui, poursuivant l'entretien, dit : « En vérité, seigneur, qui que vous soyez, car je ne vous connais point, je vous suis extrêmement obligé de la courtoisie et de l'honnêteté dont vous avez usé envers moi, et je voudrais être en état de vous témoigner autrement que par l'intention la reconnaissance que j'ai d'un si bon accueil ; mais ma mauvaise fortune ne s'accorde point avec mon cœur ; et, pour tant de bontés, je n'ai que de la bonne volonté. — La mienne, répondit don Quichotte, est de vous servir ; et j'étais résolu de ne point sortir de ces montagnes jusqu'à ce que je vous eusse rencontré, et que j'eusse appris de vous-même s'il n'est point.

aux déplaisirs qui vous font si tristement passer la vie, quelque remède, afin de le chercher avec toute la diligence possible. Et, si vos malheurs sont du nombre de ceux qui ont fermé la porte à toute consolation, je voulais vous aider à les pleurer, à en gémir; car, du moins, c'est une consolation dans les disgrâces de trouver qui en ait compassion. Et, si ma bonne intention mérite quelque reconnaissance, je vous supplie, par la courtoisie que vous m'avez témoignée, je vous conjure, par ce qui vous est ou vous fut le plus cher, de me dire qui vous êtes, et la cause qui vous oblige à vivre et à mourir dans ces lieux solitaires, comme les bêtes brutes, auxquelles pourtant vous êtes si étranger, ainsi que le prouvent votre habit et votre personne. Je jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, et par la profession que j'en fais, que, si vous avez cette complaisance, je vous servirai fidèlement, comme mon devoir m'y oblige, soit en apportant du remède à vos malheurs, s'il en est, soit en vous aidant à les pleurer. » Le chevalier du Bois, entendant parler ainsi celui de la Triste Figure, ne faisait que le regarder et le considérer, l'examinant de la tête aux pieds. Après l'avoir bien contemplé, il lui dit : « Si vous avez quelque chose à manger, pour l'amour de Dieu, donnez-le-moi : après avoir mangé, je ferai tout ce qu'exigent vos bonnes intentions pour moi. » Aussitôt, Sancho tira de son bissac, et le chevrier de sa panetière, de quoi apaiser la faim du pauvre malheureux, qui se mit à manger comme un affamé, avec tant de hâte qu'un morceau n'attendait pas l'autre; il dévorait plutôt qu'il ne mangeait; pendant ce temps, tous gardaient le silence. Quand il eut fini de manger, il se leva, faisant signe à don Quichotte et aux autres de le suivre, et les mena dans un petit pré qui était près de là, au bas d'un rocher. En arrivant, il s'étendit sur l'herbe, les autres en firent autant, puis il commença ainsi : « Si vous désirez, seigneurs, connaître en peu de mots la grandeur de mes infortunes, il faut que vous me promettiez de n'interrompre par aucune question ni autrement le fil de mon histoire; du moment que vous le ferez, mon récit finira. » Ce préambule rappela à don Quichotte le conte de Sancho, où, faute d'avoir exactement compté le nombre des chèvres qui

passaient la rivière, l'histoire finit. « Je vous donne cet avis, ajouta le chevalier du Bois, parce que je voudrais achever en peu de temps le récit de mes disgrâces ; car, les rappeler à ma mémoire ne fait que les accroître ; et, moins vous me ferez de questions, plus tôt aurai-je fini, et sans rien omettre d'important pour vous satisfaire. » Don Quichotte, au nom de tous, promit le silence. Avec cette assurance, l'infortuné commença de cette manière :

« Mon nom est Cardenio ; mon pays, une des meilleures villes de l'Andalousie, ma race, noble, et ma famille, riche. Cependant, mes malheurs sont si grands que ni les richesses, ni le crédit de mes parents n'y ont pu apporter de remède ; car, que peuvent les dons de la fortune contre les revers que le ciel nous envoie ? Dans la même ville demeurait un être céleste, objet de tous mes désirs et de mes affections, Luscinde, fille noble et riche autant que moi, mais qui n'a pas eu assez de fermeté pour répondre à la sincérité de mes sentiments. J'aimai, j'adorai Luscinde dès mes plus tendres années, et Luscinde m'aima avec la franchise et la simplicité de son âge. Nos parents connaissaient notre inclination mutuelle, et n'en conçurent aucune inquiétude : ils n'y voyaient pour but qu'une union convenable à tous deux par l'égalité de biens et de naissance. Cependant, l'âge crût et l'amour avec lui, de telle sorte que le père de Luscinde se crut obligé de m'interdire l'entrée de sa maison, imitant en cela les parents de cette Thisbé tant de fois célébrée par nos poètes. Cette défense ne fit qu'accroître notre amour, irriter nos désirs ; en enchaînant notre langue, elle ne put arrêter nos plumes : plus libre que la parole, l'écriture fait connaître à qui l'on veut les plus secrètes pensées de l'âme, car souvent la présence de l'objet aimé trouble l'intention la plus résolue, retient la langue la plus hardie. O ciel ! combien de billets je lui écrivis ! combien de douces réponses j'en obtins ! combien je fis pour elle de chansons, de vers amoureux, dans lesquels je lui peignais ma flamme et mes ardents désirs, j'excitais son amour, je charmais nos ennuis communs ! Enfin, ne pouvant plus vivre sans la voir, je voulus faire décider promptement mon sort, et je demandai sa main à son père. Il me répondit, avec beaucoup de civilité, qu'il me remerciait de

l'honneur que je lui faisais de rechercher son alliance ; mais que, mon père étant vivant, c'était à lui à faire cette demande, parce que, s'il n'approuvait pas cette union, sa fille ne pouvait ni se donner ni être prise à la dérobée. Je lui rendis grâce de sa bonne volonté, trouvant qu'il avait raison ; et, persuadé que mon père consentirait à ce que je lui demanderais, au même instant j'allai le trouver pour lui découvrir mon dessein. Lorsque j'entrai dans son appartement, il tenait une lettre ouverte qu'il me présenta avant que j'eusse dit une parole. « Tu verras, Cardenio, me dit-il, par cette lettre, la « faveur que le duc Ricardo te veut faire. » Ce duc Ricardo, comme vous devez le savoir, seigneurs, est un grand d'Espagne, dont les terres sont dans le meilleur endroit de l'Andalousie. Je lus la lettre : elle me parut si obligeante, que moi-même j'eusse trouvé mauvais que mon père eût refusé d'y souscrire. Le duc le priait de m'envoyer sur l'heure où il était, parce qu'il voulait que je fusse avec son fils aîné, non comme serviteur, mais comme son compagnon, ajoutant qu'il se chargeait du soin de me faire une situation qui répondit à la bonne opinion qu'il avait de moi. Je perdis la parole en lisant cet écrit, et surtout quand mon père me dit : « Cardenio, tu partiras « dans deux jours. Rends grâce à Dieu de ce qu'il t'ouvre une « voie pour obtenir ce que je sais que tu mérites. » Il joignit à ces mots les conseils d'un tendre père. Le jour de mon départ arriva ; la nuit d'auparavant je vis Luscinde, et lui appris tout ce qui se passait. Je vis aussi son père, que je suppliai d'attendre et de ne pas disposer de sa fille avant que j'eusse vu le duc Ricardo. Il me le promit, et Luscinde me renouvela ses serments : nos adieux furent tendres. Je me rendis auprès du duc : il m'accueillit avec tant de bienveillance qu'elle excita la jalousie des gens de sa maison ; les bontés qu'il me témoignait semblaient leur porter préjudice. Mais celui qui montra le plus de joie de me voir fut un second fils du duc, nommé don Fernand, jeune homme aimable, gai, libéral, amoureux ; en peu de temps nous fûmes inséparables, et, quoique son aîné me témoignât beaucoup d'attachement, il n'approchait point de l'amitié de don Fernand. Bientôt, comme entre amis il n'est point de secrets, et que la plus étroite familiarité nous

unissait, il m'ouvrit son cœur, et me confia une intrigue amoureuse qui l'occupait beaucoup : il aimait une jeune paysanne, fille d'un riche laboureur des vassaux de son père. Elle était si belle, si sage, si discrète, si honnête, qu'on n'eût su dire laquelle de ces qualités excellait en elle. Toutes ces perfections enflammèrent tellement le cœur de don Fernand, que, pour obtenir celui de sa maîtresse, il résolut de lui promettre de l'épouser; car, autrement, c'eût été tenter l'impossible. Comme j'étais extrêmement redevable à don Fernand de son amitié, je me crus obligé de le détourner de ce dessein par les meilleures raisons et les plus sensibles exemples; mais, voyant que mes remontrances n'aboutissaient à rien, je résolus d'informer de tout le duc son père. Don Fernand était fin et rusé: il avait soupçonné mon intention, parce que l'honneur m'engageait à découvrir un dessein si désavantageux à la grandeur de sa maison; et, pour m'en détourner, il me dit qu'il ne trouvait point de meilleur remède pour éloigner de sa mémoire la beauté qui le captivait, que de s'absenter quelque temps; qu'il voulait passer ce temps dans la maison de mon père, et que, pour prétexte de son absence, il dirait au duc que nous allions tous deux acheter des chevaux dans ma ville natale, qui produit les meilleurs de l'univers. Je ne l'eus pas plus tôt entendu parler de la sorte, que, sa résolution eût-elle été moins bonne, je l'eusse vivement approuvée, car elle me fournissait l'occasion de me rapprocher de Luscinde. Je lui dis donc qu'il avait raison, que l'absence le guérirait, et je le pressai d'écarter son projet. Mais, lorsqu'il me fit cette proposition, il avait, comme on l'a su depuis, séduit déjà la paysanne à l'aide du titre d'époux, et il attendait l'occasion de se découvrir, ne sachant quel parti prendrait son père quand il apprendrait sa faute. Cependant, comme l'amour, chez la plupart des jeunes gens, n'est autre chose qu'un appétit qui, n'ayant pour but que le plaisir, meurt lorsqu'il est satisfait, parce qu'il ne peut outrepasser les bornes que lui a prescrites la nature, ce qui n'arrive point au véritable amour, don Fernand ne fut pas plus tôt heureux que ses désirs se calmèrent, son affection se refroidit; et, s'il avait feint auparavant d'avoir envie de s'éloigner, il le souhaitait véritablement alors. Le duc lui en donna

la permission, et m'ordonna de l'accompagner. Nous vîmes chez mon père, où don Fernand fut reçu suivant sa qualité. Je volai chez Luscinde, et mes feux prirent une nouvelle force. Pour mon malheur, j'en fis confiance à don Fernand, persuadé que j'étais qu'entre intimes amis il ne doit point exister de secrets. Je lui vantai la beauté de Luscinde, sa grâce, sa sagesse ; je lui en dis tant que je lui donnai le désir de connaître une personne si accomplie ; et, pour contenter son impatience, je la lui fis voir un soir à une fenêtre basse où nous avions coutume de nous parler. Mais, pour comble de disgrâce, elle parut si belle à ses yeux, qu'il oublia aussitôt toutes les beautés qu'il avait connues. Il perdit tout à coup la parole et le sentiment, demeura comme en extase, en un mot, il devint éperdument amoureux, comme vous le verrez dans la suite de mon histoire. Pour l'enflammer davantage, et irriter des désirs dont il me faisait un mystère, mon mauvais sort voulut qu'il tombât entre ses mains un billet de Luscinde, par lequel elle me priait de la demander à son père, et de presser notre mariage. Ce billet lui parut si sage, si discret, si rempli d'amour, qu'il me dit, en le lisant, que Luscinde renfermait en elle seule toutes les grâces de l'esprit et de la beauté qui sont partagées entre le reste des femmes. J'avouerai que les louanges de don Fernand, toutes justes qu'elles étaient, ne me plurent pas dans sa bouche : elles me devinrent entièrement suspectes, et je commençai à me cacher de lui ; car il ne passait pas un moment sans me parler de Luscinde, à tout instant, à tout propos, fût-il, comme on dit, tiré par les cheveux, ce qui excitait ma jalousie, non que je soupçonnasse la fidélité de Luscinde, mais je craignais tout de mon mauvais sort. Don Fernand avait encore une extrême curiosité de voir tous les billets que j'écrivais à Luscinde, et les réponses qu'elle me faisait, sous prétexte qu'il prenait beaucoup de plaisir à voir l'honnête manière dont nous nous écrivions tous deux.

« Or, il arriva qu'un jour, Luscinde m'ayant demandé un livre de chevalerie qu'elle aimait beaucoup, l'*Amadis de Gaule*... » A peine don Quichotte eut-il entendu nommer un livre de chevalerie, qu'il interrompit Cardenio et lui dit : « Si vous m'aviez dit dès le commencement que M^{lle} Luscinde affection-

naît les livres de chevalerie, vous n'auriez pas eu besoin d'autre preuve pour me faire connaître la bonté de son esprit; et certes elle ne l'eût pas eu aussi bon que vous le dites, si elle avait manqué de goût pour une si excellente lecture: ainsi, je n'ai pas besoin d'autres discours pour être convaincu de sa beauté, de son courage et de son jugement; puisqu'elle a ce goût, je la tiens pour la plus belle et la plus discrète personne du monde. Je souhaiterais, seigneur, qu'avec *Ama-dis de Gaule*, vous lui eussiez envoyé aussi le bon *Don Rugel de Grèce*, M^{lle} Luscinde aurait sans doute beaucoup aimé *Daraida* et *Garaya*, ainsi que l'esprit du berger *Darinel*, et les admirables vers de ses *Bucoliques*, qu'il chantait avec tant de grâce, de naturel et de gaieté. Mais, avec le temps, il sera facile de réparer cette faute, et ce sera quand vous voudrez m'accompagner chez moi, où je vous montrerai plus de trois cents volumes qui font les délices de mon âme et la consolation de ma vie, encore que je croie n'en plus avoir aucun, grâce à la méchanceté des enchanteurs envieux. Pardonnez-moi, seigneur, si, contre ma promesse, je vous ai interrompu; mais, quand j'entends parler de chevalerie et de chevaliers errants, il m'est aussi impossible de me taire qu'aux rayons du soleil de ne pas échauffer, et à ceux de la lune de ne pas donner de l'humidité. Poursuivez donc quand il vous plaira.

Pendant le discours de don Quichotte, Cardenio, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, avait pris l'attitude d'un homme qui rêve profondément; et, quoique don Quichotte le priât deux ou trois fois de continuer son histoire, il ne répondait pas un mot, et ne levait seulement pas la tête. Il la leva pourtant au bout de quelque temps, et dit: « On ne saurait m'ôter de la tête qu'il n'y a qu'un maraud qui puisse nier que ce bélétre de maître Elisabad vivait en concubinage avec la reine Madasime. — Non, par tous les diables! s'écria donc Quichotte en colère, c'est une calomnie et une insigne fausseté: la reine Madasime était une femme d'honneur, et l'on ne doit pas présumer qu'une aussi grande princesse s'avisât de faire l'amour avec un arracheur de dents. Qui-conque le dit ment comme un misérable coquin, et je le lui prouverai à pied et à cheval, armé et désarmé, de jour et de

« nuit, tout comme il lui plaira. » Cardenio regardait attentivement don Quichotte; il venait d'être repris de son accès de folie et n'était pas en état de continuer son histoire, pas plus que don Quichotte de l'entendre, tant il était outré de l'affront fait à la reine Madasime, dont il prenait la défense avec autant de chaleur que si elle eût été sa véritable reine, tellement il s'était entêté de ses maudits livres. Cardenio, qui, comme je l'ai dit, était redevenu fou, dès qu'il s'entendit traiter de coquin et de menteur, ramassa à ses pieds un cail-lou et le jeta si rudement dans l'estomac de don Quichotte, qu'il l'étendit par terre. Sancho Pança, voyant ainsi traiter son maître, s'élança le poing fermé sur Cardenio, qui le reçut de telle façon que d'un seul coup de poing il l'étendit à ses pieds, et, lui sautant sur le ventre, il le foula tout à son aise. Le chevrier, qui voulut aller au secours de Sancho, n'en fut pas quitte à meilleur marché; et, après que Cardenio les eut bien rossés et bien moulus tous les trois, il regagna tranquillement le bois de la montagne. Sancho se releva, la rage dans le cœur de se voir ainsi maltraité, et voulut s'en prendre au chevrier, en disant qu'il avait eu tort de ne les avoir pas avertis que cet homme avait de temps en temps des accès de fureur, et que, s'ils l'avaient su, ils se seraient tenus sur leurs gardes. Le chevrier répondit qu'il l'avait dit, et que, si Sancho ne l'avait pas entendu, ce n'était pas sa faute. Sancho repartit, le chevrier répliqua; et la fin des reparties et des répliques fut qu'ils s'empoignèrent à la barbe et se donnèrent de telles gourmades que, si don Quichotte ne les eût séparés, ils se seraient mis en pièces. Sancho criait à son maître : « Laissez-moi faire, seigneur chevalier de la Triste Figure; cet homme-ci n'est qu'un vilain comme moi; il n'est pas armé chevalier, je puis combattre contre lui main à main, en homme d'honneur, et me venger du tort qu'il m'a fait. — Cela est vrai, dit don Quichotte; mais je sais qu'il n'a point de tort en ce qui nous est arrivé. » En disant ces mots, il les sépara, et demanda au chevrier s'il ne serait pas possible de retrouver Cardenio, parce qu'il mourait d'envie de savoir la fin de son histoire. Le chevrier répondit, comme il avait déjà fait, qu'il ne savait point sa demeure; mais que, si don Qui-



chotte s'arrêtait quelque temps dans ces lieux, il n'e pouvait manquer de le retrouver sage ou fou.

CHAPITRE XXV

DES CHOSES ÉTRANGES QUI ARRIVÈRENT AU VAILLANT CHEVALIER DE LA MANCHE DANS LA SIERRA MORENA, ET DE LA PÉNITENCE QU'IL FIT, A L'IMITATION DU BEAU TÉNÉBREUX.

Don Quichotte dit adieu au chevrier, remonta sur Rossinante, et dit à Sancho de le suivre, ce que celui-ci fit ¹ de fort mauvaise grâce. Ils entraient peu à peu dans la partie la plus rude de la montagne. Sancho mourait d'envie de causer avec son maître; mais il eût bien désiré que ce dernier entamât la conversation, pour ne pas contrevenir à ses ordres. Enfin, ne pouvant supporter un plus long silence : « Monseigneur, lui dit-il, je supplie Votre Grâce de me donner sa bénédiction et mon congé, pour que je m'en aille retrouver ma femme et mes enfants, avec lesquels au moins je pourrai parler et discourir tant qu'il me plaira; car, de prétendre que je vous suive par ces déserts, de jour et de nuit, sans dire un seul mot, c'est vouloir m'enterrer tout vif. Si Dieu voulait que les bêtes parlassent comme au temps d'Ésope, passe encore; je m'entretiendrais avec mon âne ² de ce qui me viendrait dans l'esprit, et ainsi je prendrais mon mal en patience. C'est une chose trop fâcheuse et trop difficile à supporter que d'aller sans cesse cherchant les aventures, sans trouver jamais autre chose que des coups de pied, des sauts de couverture, des gourmades et des coups de pierre, outre qu'il faut avoir la bouche cousue, sans oser dire ce que l'on a sur le cœur, comme si l'on était muet. — Je t'entends, Sancho, répondit don Quichotte, tu meurs d'envie que je lève l'interdit que j'ai mis sur ta langue. Eh bien! parle, dis ce que tu voudras, à condition que cette liberté ne durera que le temps que nous

¹ Autre distraction de Cervantès. Il y a dans l'espagnol : *con su jumento*, si oublié que Ginès avait volé l'âne de Sancho.

² Voyez la note précédente.

serons dans ces montagnes. — Soit, dit Sancho, que je parle à présent à mon gré; Dieu sait ce qui arrivera; et, pour commencer à jouir du privilège, je demanderai à Votre Grâce quel intérêt elle avait à prendre si chaudement la défense de cette reine Magimasa, ou je ne sais comme elle s'appelle, et que vous importait que cet abbé fût son ami ou non¹? Si vous aviez laissé passer cela, puisque vous n'êtes pas leur juge, je crois bien que le fou aurait achevé son histoire, et vous nous eussiez épargné le coup de pierre, les coups de pied et plus de six soufflets. — Par ma foi, Sancho, répondit don Quichotte, si tu savais comme moi combien c'était une honnête dame que la reine Madasime, tu conviendrais, j'en suis certain, que j'ai fait preuve de patience en ne brisant point les mâchoires d'où sortait un si grand blasphème : car, enfin, n'est-ce pas un blasphème exécrationnel que de dire qu'une reine ait fait l'amour avec un chirurgien? La vérité de l'histoire est que le maître Élisabad, dont a parlé le fou, fut un homme prudent et de bon conseil, qui servait de gouverneur et de médecin à la reine; mais, de penser qu'elle fût sa maîtresse, c'est une insolence digne de châtement. Et, afin que tu soies convaincu que Cardenio ne savait ce qu'il disait, ressouvien-toi qu'il était déjà dans son accès, et qu'il avait l'esprit égaré. — C'est bien ce que je dis, s'écria Sancho; qu'aviez-vous besoin de vous mettre en peine des discours d'un fou. Et, si par malheur ce caillou vous avait donné par la tête, au lieu de vous frapper à l'estomac, nous serions dans un bel état pour avoir pris la défense de cette belle dame, que Dieu confonde, et Cardenio s'en fût aisément tiré comme fou. — Sancho, répondit don Quichotte, et contre les fous et contre les sages, tout chevalier errant est obligé de défendre l'honneur des dames, quelles qu'elles puissent être; à plus forte raison celui des reines d'importance, comme le fut Madasime, pour qui j'ai une vénération particulière à cause de sa vertu et de ses bonnes qualités; car, outre qu'elle était très belle, elle fut extrêmement sage et patiente dans ses nombreux malheurs, que les conseils et la compagnie de maître Élisabad

¹ *Magimasa* pour *Madasima*, *Abad* pour *Élisabad*; *Abad* signifie *Abbé*.

lui aidaient à supporter : ce fut de là que le vulgaire ignorant et mal intentionné prit occasion de dire qu'ils vivaient familièrement ensemble ; mais ils mentent encore une fois, et ils mentiront deux cents autres, tous ceux qui le diront et qui en auront seulement la pensée. — Je ne le dis ni ne le pense, moi, dit Sancho ; cela les regarde : s'ils ont fait la folie, ils en rendront compte à Dieu, je viens de mes vignes, je ne suis point curieux de connaître les affaires des autres. Qui achète et qui ment, en sa bourse le sent. Après tout, nu je naquis, nu je me trouve ; je n'y perds ni n'y gagne. S'ils ont couché ensemble ou non, que m'importe à moi ? On croit souvent qu'il y a du lard où il n'y a pas seulement de crochets pour le pendre. Qui peut mettre des portes aux champs ? N'a-t-on pas parlé mal de Dieu lui-même ? — Dieu me soit en aide ! s'écria don Quichotte, combien enfiles-tu là de sottises ? et qu'y a-t-il de commun entre ce dont nous parlons et tous ces proverbes ? Tais-toi, Sancho, crois-moi ; mêle-toi désormais d'avoir soin de ton âne, et non des choses qui ne t'importent point. Imprime seulement dans ton cerveau, par les cinq sens de nature, que tout ce que j'ai fait, je fais et je ferai est fondé en raison, et très conforme aux lois de la chevalerie, que j'entends mieux que tous les chevaliers qui en ont jamais fait profession. — Mais, seigneur, dit Sancho, est-ce une bonne loi de la chevalerie que nous courions par ces montagnes comme des gens perdus, sans voir ni chemin ni sentier, cherchant qui achèvera, non de nous conter son histoire, mais de nous briser, à vous la tête et à moi les côtes ? — En voilà assez, encore une fois, répondit don Quichotte : apprends que mon dessein n'est pas seulement de trouver ce fou, mais de faire dans ces montagnes une action qui m'acquerra une perpétuelle renommée sur la terre, et mettra le sceau à tout ce qui peut rendre parfait et fameux un chevalier errant. — Est-elle bien périlleuse, seigneur, cette action-là ? demanda Sancho. — Non, répondit don Quichotte, quoique pourtant la chose pourrait tourner de telle façon que nous rencontrerions guignon au lieu de chance ; mais le tout dépendra de ta diligence. — De ma diligence ? dit Sancho. — Oui, répondit don Quichotte, parce que, si tu reviens promptement

d'où je vais t'envoyer, ma peine sera bientôt finie, et ma gloire commencera. Mais pourquoi te tenir davantage en suspens? Apprends, Sancho, que le fameux Amadis de Gaule fut un des plus parfaits chevaliers errants du monde; que dis-je, un? il fut le seul, le premier, l'unique, le maître et seigneur de tous ceux qui furent de son temps; et que les Bélianis et autres ne prétendent point s'égalier à lui : ils se trompent, j'en jure. Je t'apprends aussi que le peintre qui veut se rendre fameux dans son art, doit tâcher d'imiter les originaux des grands maîtres, et la même règle s'applique à tous les arts, à toutes les sciences qui servent d'ornement dans les républiques. C'est ainsi que celui qui veut acquérir la réputation de savant et de sage doit imiter Ulysse dans ses travaux, lequel Ulysse Homère nous représente comme l'image et le prototype de la sagesse et de la patience. Ainsi, Virgile, en la personne d'Énée, nous a donné l'exemple de la piété d'un fils envers son père, et de la prudence d'un vaillant capitaine : chacun dépeignant son héros, non tel qu'il fut, mais tel qu'il devait être, pour servir aux races futures d'exemples de vertus. De la même manière, Amadis ayant été le nord, l'étoile, le soleil des vaillants et amoureux chevaliers, c'est lui que nous devons imiter, nous qui combattons sous la bannière de l'amour et de la chevalerie. Cela posé comme évident, je trouve, ami Sancho, que le chevalier errant qui l'imitera le mieux sera celui qui le plus approchera de la perfection. Or, une des choses en quoi le grand Amadis fit éclater davantage sa prudence, son courage, sa valeur, sa patience, sa fermeté et son amour, ce fut lorsque, se voyant dédaigné de sa dame Oriana, il se retira sur la Roche Pauvre pour y faire pénitence sous le nom de Beau Ténébreux, nom significatif et convenable à la vie qu'il voulait mener et qu'il avait choisie. Ajoute qu'il m'est beaucoup plus facile de l'imiter dans sa pénitence qu'à fendre des géants, couper la tête des serpents, tuer des andriaques¹, mettre des armées en déroute, disperser des flottes et détruire des enchantements. Et, puisque ces lieux sauvages sont convenables pour un tel dessein, je ne veux

Monstre imaginaire.

pas laisser perdre l'occasion qui m'offre si bien les mèches de ses cheveux.

— Mais enfin, dit Sancho, qu'est-ce que Votre Grâce prétend faire dans un lieu si désert? — Et ne t'ai-je pas dit, répondit don Quichotte, que je prétends imiter Amadis, faisant ici l'insensé, le désespéré, le furieux; imiter aussi le valeureux Roland, lorsqu'il trouva à une fontaine les preuves que la belle Angélique s'était abandonnée à Médor : ce qui lui donna tant de chagrin qu'il devint fou, arrachant les arbres, troublant l'eau des fontaines, ravageant les troupeaux, tuant les bergers, brûlant leurs cabanes, abattant les maisons, dérobant les juments, et faisant cent mille autres extravagances dignes d'une éternelle mémoire et d'être mises par écrit. Et, quoique je ne prétende pas imiter exactement Roland, Orland ou Rotoland, car il avait ces trois noms, dans toutes les folies qu'il dit, fit et pensa, j'en ferai seulement comme une esquisse, choisissant le plus essentiel; peut-être aussi me contenterai-je d'imiter Amadis, qui, sans faire de folies dommageables, mais seulement des plaintes et des lamentations, acquit tant de réputation et de gloire, qu'on n'en peut avoir davantage. — Il me semble, dit Sancho, que les chevaliers qui faisaient ces folies et ces pénitences en avaient quelque sujet; mais vous, seigneur, quelle raison avez-vous pour devenir fou? quelle dame vous a méprisé? quelles marques avez-vous trouvées que madame Dulcinée du Toboso ait fait des sottises avec maure ou chrétien? — Hé! voilà le point, s'écria don Quichotte, c'est là la finesse de mon affaire : qu'un chevalier errant devienne fou avec sujet, on ne peut lui en savoir gré; mais, extravagner sans motif, c'est donner à penser à sa dame ce qu'on pourrait faire dans l'occasion. Au reste, la longue absence que j'éprouve de Dulcinée, ma dame pour la vie, ne m'en donne-t-elle pas assez de sujet? N'as-tu pas oui dire au berger Ambroise que l'absence fait craindre et sentir tous les maux? Ainsi, ami Sancho, ne perds point le temps à me vouloir détourner d'une si rare, si heureuse et si inouïe imitation. Je suis fou, et fou je veux être jusqu'à ce que tu me rapportes la réponse d'une lettre que je veux envoyer à ma dame Dulcinée. Si elle est telle que le mérite ma fidélité, je

cesse au moment même d'être fou et de faire pénitence. Dans le cas contraire, je demeurerai fou; et, dans cet état-là je ne sentirai rien : de sorte que, quoi que me réponde ma dame, je me tirerai toujours d'affaire, ou jouissant comme homme sage du bien que j'espère de ton retour, ou, comme fou, ne sentant point le mal que tu m'auras apporté. Mais, à propos, Sancho, as-tu sauvé l'armet de Mambrin? Je m'aperçus bien que tu le ramassas après que cet ingrat eut fait tous ses efforts pour le mettre en pièces; il ne put en venir à bout, ce qui prouve bien la bonté de sa trempe. — Vive Dieu! seigneur chevalier de la Triste Figure, s'écria Sancho, je ne saurais entendre patiemment certaines choses que vous dites. Elles me font croire que tout ce que vous racontez d'aventures de chevalerie, de royaumes et d'empires à gagner, d'îles et d'autres récompenses à donner selon la mode des chevaliers errants, que tout cela, dis-je, n'est que vent et mensonge, ou contes de vieilles femmes. Qui peut entendre dire qu'un plat de barbier soit l'armet de Mambrin, et voir qu'on ne s'en désabuse pas en quatre ou cinq jours, sans penser que celui qui le dit a perdu le jugement? J'ai le plat dans mon bissac, tout bosselé et gâté; je l'emporte pour le faire raccommoder et m'en servir à me faire la barbe, si Dieu me fait la grâce de revoir jamais ma femme et mes enfants. — Sancho, dit don Quichotte, par le Dieu vivant que tu viens de jurer, tu es bien l'écuyer du plus petit entendement qu'il y ait encore eu au monde. Est-il possible que, depuis le temps que tu es avec moi, tu ne te sois pas aperçu que toutes les choses dont se servent les chevaliers errants semblent des chimères, des folies et des impertinences, et qu'elles paraissent toutes à rebours; non pas parce qu'elles sont effectivement ainsi, mais parce qu'il y a toujours parmi nous une troupe d'enchanteurs qui changent et bouleversent tout comme il leur plaît, et selon qu'ils ont envie de nuire ou de favoriser? C'est justement ce qui fait que ce qui me paraît être l'armet de Mambrin te paraît un plat à barbe de barbier, et semblera autre chose à un autre. J'admire en cela la Providence du sage qui me protège, d'avoir fait que tout le monde prenne cet armet pour un plat à barbe, parce que cet objet étant une des plus précieuses choses du

monde, et la plus enviée, tout le monde m'eût poursuivi pour me l'enlever; au lieu qu'avec cette apparence trompeuse, personne ne s'en soucie, comme cet étourdi l'a bien fait voir en essayant de le rompre et en ne l'emportant pas. Garde-le, ami, je n'en ai pas besoin pour l'heure : au contraire, je veux me désarmer entièrement, et me mettre tout nu, comme lorsque je suis né, si je trouve qu'il soit à propos d'imiter la pénitence de Roland plutôt que celle d'Amadis. »

En achevant ce discours, ils se trouvèrent au pied d'une roche fort haute, détachée de toutes les autres, comme si on l'eût taillée exprès. Un ruisseau coulait doucement par la pente, et venait entourer un pré si verdoyant et si frais que l'œil en était enchanté; nombre d'arbres sauvages, des plantes et des fleurs rendaient ce lieu le plus agréable du monde. Il plut extrêmement au chevalier de la Triste Figure, qui le choisit pour faire sa pénitence, et s'écria comme s'il eût été dans le délire : « O ciel! voici les lieux que je choisis pour y pleurer la cruelle destinée à laquelle tu m'as réduit; voici le ruisseau limpide dont les pleurs de mes yeux grossiront les ondes; mes fréquents et profonds soupirs agiteront sans cesse les feuilles de ces arbres sauvages, en signe et témoignage des tourments qu'endure mon cœur éperdu. O vous! qui que vous soyez, rustiques dieux, qui faites votre séjour dans ces lieux inhabitables, écoutez les plaintes d'un malheureux amant, qu'une longue absence et des soupçons jaloux ont conduit dans ces déserts, pour y gémir des rigueurs d'une ingrante, modèle et terme de toute humaine beauté. O vous! Dryades et Napées, qui vous cachez dans l'épaisseur des forêts, répétez mes tristes accents, ou du moins ne vous laissez pas de les entendre; et puissent les légers et lascifs Satyres, toujours vainement épris de vos charmes, ne troubler jamais votre doux repos! O Dulcinée du Toboso! jour de mes nuits, gloire de mon tourment, boussole de tous mes pas, étoile de ma fortune, prends pitié de l'état où m'a réduit ton absence; que ma fidélité te rende enfin favorable à mon amour, et puissent les dieux combler tous tes désirs, te prodiguer leurs plus douces faveurs! O vous, arbres solitaires, futurs compagnons de ma retraite, si ma présence vous agréé, faites-le-moi connaître

en agitant doucement vos rameaux ! Et toi, fidèle écuyer, qui partageas ma gloire et mes adversités, retiens bien gravé dans ta mémoire tout ce que tu me verras faire, afin d'en rendre un compte exact à celle qui en est la seule et unique cause. »

A ces mots, il mit pied à terre, ôta promptement la selle et la bride à son cheval, et, le frappant de la main sur la croupe : « Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas, ô coursier aussi excellent pour tes grandes actions que malheureux dans ton sort ! va où tu voudras : tu portes écrit sur ton front que jamais l'Hippogriffe d'Astolphe, ni le fameux Frontin qui coûta si cher à Bradamante, ne t'égalèrent en légèreté. — Maudit soit, s'écria Sancho, qui m'a délivré du soin de débâter mon âne ! il ne manquerait ni de petits coups de main, ni de belles paroles à sa louange. Je ne permettrais cependant pas que personne lui ôtât son bât. Car il n'a rien de commun avec les folies des amoureux et des désespérés, puisque son maître, qui était moi, n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Mais, seigneur chevalier de la Triste Figure, si mon voyage et votre folie sont véritables, ne serait-il pas à propos de remettre la selle à Rossinante, afin qu'il supplée au défaut de mon grison ? Ce serait épargner du temps pour l'allée et pour le retour : car, s'il me faut aller à pied, je ne sais quand j'arriverai ni quand je reviendrai, parce que je suis un fort mauvais marcheur. — Fais comme tu voudras, Sancho, répondit don Quichotte : ton idée ne me paraît pas mauvaise. Tu partiras dans trois jours : car, d'ici là, je veux que tu voies et puisses raconter à ma dame ce que je sais faire et dire pour l'amour d'elle. — Et que puis-je voir davantage que ce que j'ai vu ? dit Sancho. — Vraiment tu es bien éloigné du compte, repartit don Quichotte ; ne faut-il pas que je déchire mes habits, que je jette mes armes çà et là, que je me frappe la tête contre ces rochers, et que je fasse mille autres choses qui te raviront en admiration ? — Pour l'amour de Dieu, dit Sancho, que Votre Grâce prenne bien garde à la manière dont elle se heurtera, car il y a tel rocher ici qui, du premier coup, achèverait votre pénitence. Et je suis d'avis, moi, si ces culbutes sont absolument nécessaires et si l'œuvre ne se peut accomplir sans cela, que vous vous contentiez, puisque le tout

est feint, d'imitation et par plaisanterie de les faire dans l'eau ou sur quelque chose de doux comme du coton; et je ne laisserai pas de dire à madame Dulcinée que vous l'avez fait contre des pointes de roches plus dures que le diamant. — Je te remercie, ami Sancho, de ta bonne intention, répondit don Quichotte; mais il faut que tu saches que tout ceci n'est point une feinte, une plaisanterie, mais une chose très sérieuse; parce qu'autrement ce serait contrevenir aux lois de la chevalerie, qui nous défendent de mentir, sous peine d'être exclus de l'ordre; et, faire une chose pour l'autre, c'est mentir: ainsi, il faut que mes culbutes soient réelles et valables, sans aucune supercherie. Cependant, il sera bon que tu me laisses de la charpie pour mettre sur mes blessures, puisque nous avons perdu notre baume. — C'a été bien pis de perdre l'âne, dit Sancho, puisqu'il portait la charpie et tout; mais je prie Votre Grâce de ne me parler jamais de ce maudit breuvage, car, à l'entendre seulement nommer, mon âme et mon estomac se soulèvent. Je vous prie aussi de tenir pour passés les trois jours que vous aviez pris pour me rendre témoin de vos folies, je les tiens pour vues et jugées. J'en dirai des merveilles à madame; écrivez seulement votre lettre, et dépêchez-moi, car j'ai grand désir de revenir vous retirer du purgatoire où je vais vous laisser. — Tu l'appelles purgatoire? dit don Quichotte, dis plutôt un enfer, et pis encore, s'il est quelque chose de pis au monde. — De ce qui est en enfer, reprit Sancho, *nulla est retentio*¹, à ce que j'ai ouï dire. — Je ne te comprends pas, dit don Quichotte; qu'entends-tu par *retentio*? — *Retentio*, dit Sancho, c'est-à-dire, que qui est une fois en enfer n'en saurait plus sortir, ce qui ne vous arrivera pas, ou les pieds me manqueront; car, si j'enfonce les éperons à Rossinante, il me mettra bientôt en présence de madame Dulcinée du Toboso, à qui je dirai de telles choses de vos folies et de vos sottises (je pense que c'est tout un), que je la rendrai plus souple qu'un gant, fût-elle plus dure qu'un tigre; et, avec sa réponse douce et emmiellée, je reviendrai par les airs, comme un sorcier, vous tirer de votre purgatoire,

¹ In inferno nulla est redemptio

qui semble un enfer, mais qui ne l'est pas, puisqu'il y a l'espérance d'en sortir, ce que n'ont pas ceux qui sont en enfer; et je crois que vous ne pensez pas autrement. — C'est la vérité, dit don Quichotte; mais où prendrons-nous de quoi écrire la lettre? — Et le mandat des ânon? ajouta Sancho. — Tout y sera, reprit don Quichotte; et puisque je n'ai point de papier, il faudra que j'écrive, comme les anciens, sur des feuilles d'arbre ou sur des tablettes de cire, si l'on en pouvait trouver; cependant je me rappelle en ce moment que j'ai les tablettes de Cardenio, qui seront bonnes pour cela: tu auras soin de faire transcrire le tout en belles lettres, sur du papier, au premier hourg où tu trouveras un maître d'école, ou, s'il n'y en a pas, un sacristain; mais donne-toi bien de garde de le faire écrire par un homme de chicane, car le diable ne le lirait pas. — Et pour la signature, dit Sancho, comment ferons-nous? — Jamais les lettres d'Amadis ne furent signées. — Passe pour cela; mais le mandat, il faut bien qu'il soit signé. Si je le fais transcrire, ils diront que le seing est faux, et me voilà sans ânon. — Le mandat sera signé dans les tablettes; et quand ma nièce le verra, elle ne fera aucune difficulté de l'acquitter. Quant à la lettre d'amour, tu feras mettre au bas: *Vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure*. Et peu importe que l'écriture soit d'une main étrangère, car, si je m'en souviens bien, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et de sa vie n'a vu ni de mes lettres ni de mon écriture. Nos amours ont toujours été platoniques et n'ont jamais passé les bornes d'un honnête regard; encore si rarement que, je puis bien le jurer, depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière de ces yeux périssables, je ne l'ai pas vue quatre fois, et peut-être même ne s'est-elle jamais aperçue que je la regardais, tant est grande la retenue dans laquelle l'ont élevée Lorenzo Corchuelo, son père et Aldonza Nogalès, sa mère. — Comment! s'écria Sancho, la fille de Lorenzo Corchuelo est madame Dulcinée du Toboso, autrement dite Aldonza Lorenzo? — C'est elle-même, répondit don Quichotte, et celle qui mérite d'être souveraine de toute la terre. — Oh! je la connais bien, dit Sancho, et je sais qu'elle jette une barre aussi bien que le plus robuste garçon du village. Vive Dieu! C'est un

beau brin de fille, droite, bien faite, et qui a du poil sur l'estomac; et, ma foi, elle peut faire honneur à tout chevalier errant ou à errer qui l'aura. Tudieu! quels poumons et quelle voix elle a! Un jour elle monta au haut du clocher de notre village pour appeler des valets de son père qui étaient à plus d'une demi-lieue de là : ils l'entendirent aussi bien que s'ils eussent été au pied de la tour. Mais, ce qu'elle a de mieux, c'est qu'elle n'est point dédaigneuse, elle joue avec tout le monde, et se moque de tout. Vraiment, seigneur chevalier de la Triste Figure, vous pouvez et devez non seulement faire pour elle autant de folies qu'il vous plaira, mais encore, à juste titre, vous désespérer et vous pendre : il n'y a personne qui ne dise que vous aurez bien fait, quand même le diable vous aurait emporté. Je voudrais déjà être en chemin, seulement pour la voir, car il y a longtemps que je ne l'ai vue ; elle doit être bien changée, car le soleil, le grand air et le hâle des champs gâtent beaucoup le visage des femmes. Il faut que je vous avoue une chose, seigneur : j'avais vécu jusqu'ici dans une grande ignorance; je croyais bonnement que madame Dulcinée était quelque princesse dont vous étiez amoureux, ou du moins quelque dame d'importance, telle qui méritât les riches présents que vous lui avez envoyés, comme ceux du Biscaïen, des forçats, et tant d'autres que j'imagine, attendu le grand nombre de victoires que vous avez remportées dans le temps où je n'avais pas encore l'honneur d'être votre écuyer. Mais, après tout, qu'importe à madame Aldonza Lorenzo, je veux dire madame Dulcinée du Toboso, que ceux que vous avez vaincus ou que vous vaincrez aillent se jeter à ses pieds? Ils pourraient bien arriver au moment où elle serait à peigner du lin ou à battre du blé dans la grange: ils se fâcheraient de la trouver dans de telles occupations, et elle, de son côté, se moquerait de votre présent. — Je l'ai déjà dit plusieurs fois, Sancho, reprit don Quichotte, que tu es grand causeur, et, quoique d'un esprit lourd, tu te mêles de subtiliser. Mais, pour te prouver que je suis aussi discret que tu es sot, je veux que tu écoutes ce petit conte. Une belle veuve, jeune, libre et riche, fort amie de la joie, devint amoureuse d'un jeune frère lai, court, gros et de forte encolure. Le supé-

rieur du frère lai, en ayant été averti, dit un jour à la veuve, en manière de réprimande fraternelle : « Je suis » éterné, madame, et non sans cause, qu'une femme aussi » distinguée, aussi belle, aussi riche que Votre Grâce, se soit » éprise pour un homme aussi commun et aussi simple que » ce rustre, tandis qu'il y a ici tant de maîtres, tant de doc- » teurs, tant de théologiens, parmi lesquels vous eussiez pu » faire un choix, et dire : Je veux celui-ci, je ne veux pas de » celui-là. » La dame lui répondit avec beaucoup de gaieté et d'aisance : « Vous vous abusez, seigneur, et vous pensez à la » vieille mode, si vous trouvez que je me sois méprise en choi- » sissant ce rustre, quelque idiot qu'il paraisse ; car, pour ce » que je veux de lui, il sait autant et plus de philosophie qu'Aris- » tote. » Ainsi, Sancho, puisque j'aime Dulcinée du Toboso, elle vaut autant pour moi que la plus grande princesse de la terre. Tous les poètes qui chantent les louanges des dames sous des noms qu'ils leur donnent à plaisir, ne les ont pas pour cela pour maîtresses. Penses-tu que les Amaryllis, les Philis, les Sylvies, les Dianes, les Galatées, et tant d'autres dont les noms remplissent les livres, les romans, les théâtres, les boutiques de barbier, aient été des femmes en chair et en os, maîtresses de ceux qui les ont chantées ? Non, certes : ce sont des fictions de la plupart des poètes, pour avoir des sujets à leurs vers, et pour se donner la réputation d'amoureux ou du moins d'hommes capables de l'être. Il me suffit donc de croire que la bonne Aldonza Lorenzo est belle et honnête : sa naissance importe peu, car on n'ira pas la rechercher pour lui donner l'habit de quelque ordre. Quant à moi, je me persuade qu'elle est la plus grande princesse du monde. Deux choses plus que les autres nous excitent à aimer ; je te l'apprends, si tu l'ignores : ce sont la bonne réputation et la beauté. Toutes deux se trouvent réunies en Dulcinée, car nulle ne l'égale en attrait, et, quant à l'honnêteté, peu de femmes en ont autant qu'elle. En un mot, je m'imagine que tout ce que je dis est vrai, sans plus ni moins. Je me la représente telle que je la désire, tant pour le mérite que pour la beauté ; Hélène n'en approche point, Lucrèce ne saurait l'égaliser, ni aucune des femmes célèbres de l'antiquité, grecques, latines ou barbares. Qu'on en dise tout ce

que l'on voudra : si les ignorants me blâment, les plus rigoureux ne me désapprouveront pas. — Et moi, dit Sancho, je sou tiens que vous avez raison en tout et que je ne suis qu'un âne. Pourquoi ce mot d'âne m'est-il sorti de la bouche? il... ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu. Mais donnez-moi votre lettre, et adieu, je m'en vais. » Don Qui chotte prit les tablettes, et, se retirant à l'écart, commença tranquillement à écrire sa lettre. Quand il l'eut achevée, il appela Sancho, et lui dit qu'il voulait la lui lire, afin qu'il l'ap prit par cœur, dans le cas où il la perdrait en chemin; car tout était à craindre dans sa mauvaise fortune. « Ah! sei gneur, dit Sancho, écrivez-la plutôt deux ou trois fois dans les tablettes; j'en aurai grand soin; mais penser que je la puisse mettre dans ma mémoire, c'est folie: car je l'ai si mauvaise, que souvent je ne me souviens pas de mon nom. Cependant, lisez-la-moi, je serai fort aise de l'entendre. Elle doit être jetée en moule: — Écoute donc, dit don Quichotte.

LETTRÉ DE DON QUICHOTTE A DULCINÉE DU TOBOSO

» Souveraine et haute dame,

« Celui qui est piqué au vif des pointes de l'absence, blessé
 » jusqu'au fond du cœur, ô très douce Dulcinée du Toboso,
 » t'envoie la santé dont il ne jouit pas. Si ta beauté me mé-
 » prise, si ton mérite ne tourne en ma faveur, si tes dédains
 » m'accablent, encore que je sois assez patient, je pourrai mal
 » supporter cette affliction; car, outre qu'elle est forte, elle est
 » de trop longue durée. Mon fidèle écuyer Sancho te rendra
 » un compte exact, ô belle ingrante, mon ennemie trop aimée! de
 » l'état où je suis à cause de toi. S'il te plaît de me secourir,
 » je suis à toi; sinon, fais ce que tu voudras; en terminant
 » mes jours, j'aurai satisfait à ta cruauté et à mes désirs.

» A toi jusqu'à la mort,

» Le chevalier DE LA TRISTE FIGURE. »

— Par la vie de mon père! s'écria Sancho, en écoutant cette lettre, voici la plus belle chose que j'aie jamais entendue.

Comme vous lui dites bien tout ce que vous voulez ! et qu'il vient bien à point dans la signature ce *chevalier de la Triste Figure* ! Je le dis en vérité, vous êtes le diable même, et il n'y a chose que vous ne sachiez. — Il faut tout savoir, répondit don Quichotte, dans le métier que je fais. — Or ça, reprit Sancho, écrivez donc de l'autre côté la cédule des trois ânon, et signez bien nettement, afin qu'on reconnaisse votre écriture. — Volontiers, » dit don Quichotte. Et, l'ayant écrite, il lut :

« Madame ma nièce, il vous plaira payer, par cette première » d'ânon, à Sancho Pança, mon écuyer, trois des cinq que » j'ai laissés dans ma maison, et qui sont sous votre garde ; » lesquels trois ânon j'entends lui être payés pour autant » d'autres que j'ai reçus ici de lui, comptant, et qui seront » dûment acquittés sur la présente et sur sa quittance.
 » Fait dans les entrailles de la sierra Morena, ce 27 août de » la présente année. »

— Elle est fort bien comme cela, seigneur, dit Sancho ; vous n'avez plus qu'à signer. — Il n'est pas besoin de signer, répondit don Quichotte, mon parafe suffit, non seulement pour trois ânon, mais même pour trois cents. — Je m'en rapporte à vous, dit Sancho. Je m'en vais seller Rossinante ; préparez-vous à me donner votre bénédiction, car je prétends partir tout à l'heure, sans m'amuser à voir les folies que vous voulez faire ; je dirai que j'en ai tant vu, qu'elle n'en demandera pas davantage. — Je veux, du moins, et je prétends, Sancho, que tu me voies nu, faire une ou deux douzaines de folies, qui seront expédiées en moins d'une demi-heure, afin que, les ayant vues de tes yeux, tu puisses jurer en sûreté de conscience de toutes celles que tu voudras y ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas autant que j'en veux faire. — Pour l'amour de Dieu, monseigneur, que je ne vous voie point nu : vous me feriez trop de pitié et je ne pourrais m'empêcher de pleurer. J'ai déjà tant pleuré cette nuit mon pauvre âne, que la tête m'en fait mal, et je n'ai pas besoin de recommencer ; et, s'il faut absolument que je vous voie faire des folies, faites-les tout habillé, courtes, et de celles qui viendront le plus à propos ; quoique après tout il n'en soit pas

besoin pour moi, et que, comme je vous l'ai dit, ce soit abrégé mon retour, par lequel je vous rapporterai les nouvelles que désire et que mérite Votre Grâce. Madame Dulcinée n'a qu'à se bien tenir : je fais vœu solennel à qui je pense, que, si elle ne répond pas comme de raison, je lui tirerai la bonne réponse de l'estomac à coups de poing et à coups de pied. Car peut-on souffrir qu'un chevalier errant, aussi fameux que vous, devienne fou, sans rime ni raison, pour une... Qu'elle ne me le fasse pas dire, la bonne dame ; car, par Dieu, je lâche ma langue et lui dis son fait en pleine face. Je suis bon pour cela, moi ; elle me connaît mal : si elle me connaissait, elle chômerait ma fête. — Franchement, Sancho, dit don Quichotte, à ce qu'il me paraît, tu n'es guère plus sage que moi. — Je ne suis pas si fou, répliqua Sancho, mais je suis plus colère. Mais laissons cela. De quoi vivrez-vous, seigneur, jusqu'à mon retour ? Irez-vous dans les chemins, comme Cardenio, dérober le pain des pauvres bergers ? — Que cela ne te mette pas en peine, dit don Quichotte : quand même j'aurais de quoi, je suis résolu à ne manger autre chose que les herbes de ces prés et les fruits de ces arbres ; le fin de mon affaire consiste à ne point manger, et à souffrir d'autres austérités. — A propos, seigneur, dit Sancho, savez-vous bien que je crains fort de ne point retrouver cet endroit-ci, tant il est désert et caché ? — Remarque-le bien, répondit don Quichotte ; pour moi, je ne m'éloignerai pas de ces alentours, et j'aurai soin de monter de temps en temps sur les plus hauts rochers, pour voir si je te découvre dans les chemins. Mais, pour plus grande sûreté, tu n'as qu'à couper des branches de genêt, et à les semer de distance en distance, jusqu'à l'entrée de la plaine : elles te serviront d'enseignes et de guides, à l'imitation du fil dont se servit Thésée pour sortir du labyrinthe de Crète. — C'est ce que je vais faire, » dit Sancho. Il coupa quelques branches de genêt, vint recevoir la bénédiction de son maître, dont il prit congé ; après que tous deux eurent beaucoup pleuré, il monta sur Rossinante, que don Quichotte lui recommanda de soigner comme sa propre personne, et prit le chemin de la plaine, semant les branches de genêt comme son maître le lui avait conseillé. Il n'était pas éloigné de cent pas

qu'il revint : « Seigneur, dit-il, il me semble que vous avez raison ; pour que je puisse jurer, en sûreté de conscience, que je vous ai vu faire des folies, il faut que j'en voie au moins une, bien que votre envie de rester là en soit une assez forte. — Ne te le disais-je pas bien ? répondit don Quichotte. Attends un peu, en moins d'un *Credo* ce sera fait. » Défaisant aussitôt ses chausses, il resta en chemise, et sans plus de façon il fit deux sauts en l'air, puis deux culbutes, la tête en bas, les pieds en haut, découvrant de telles choses que, pour ne pas les voir davantage, Sancho tourna promptement bride, satisfait de pouvoir jurer que son maître était fou. Laissons lui faire son voyage jusqu'au retour qui fut prompt.

CHAPITRE XXVI

CONTINUATION DES PROUESSES D'AMOUR DU CHEVALIER DE LA MANCHE
DANS LA SIERRA MORENA

Pour revenir à ce que fit le chevalier de la Triste Figure lorsqu'il se vit seul, l'histoire rapporte qu'ayant achevé ses culbutes, nu de la ceinture en bas, et le haut du corps vêtu ; voyant, en outre, que Sancho était parti sans vouloir attendre d'autres folies, il monta sur la cime d'un haut rocher, et là se remit à réfléchir sur une difficulté qu'il n'avait encore pu résoudre : c'était de savoir lequel serait le meilleur, ou d'imiter Roland dans sa furieuse démençe, ou d'imiter Amadis dans ses folies mélancoliques ; et, raisonnant en lui-même, il dit : « Si Roland fut un chevalier si parfait, si fort et si vaillant, comme on le dit, quelle merveille y a-t-il en cela, puisqu'il était enchanté, et qu'on ne pouvait le tuer, sinon en lui enfonçant une épingle dans la plante du pied, où il portait toujours des souliers à sept semelles de fer ? Et néanmoins, ses ruses furent inutiles contre Bernard del Carpio, qui l'étouffa entre ses bras dans la plaine de Roncevaux. Mais, laissant sa vaillance à part, examinons sa folie ; car il est incontestable qu'il perdit le jugement après les indices qu'il trouva dans la fontaine, et les nouvelles que lui apprit le berger, qu'Angé-

lique avait dormi plus de deux siestes avec Médor, jeune Maure à la belle chevelure, et page d'Agramant. Si Roland ne douta point que sa dame ne lui eût fait une telle injure, il ne fit pas un grand effort pour devenir fou, et cela ne me paraît pas fort difficile à faire. Mais moi, comment puis-je l'imiter dans ses folies, si je n'en ai pas le même sujet? Car je ferais bien serment que ma dame, Dulcinée du Toboso, n'a jamais vu de sa vie un Maure avec son accoutrement, et qu'elle est encore telle que sa mère l'a mise au monde : ainsi, je lui ferais un outrage manifeste en adoptant le genre de folie de Roland le Furieux. Je vois d'un autre côté qu'Amadis de Gaule, sans perdre le jugement et sans faire de folies, acquit autant de réputation en amour que qui que ce soit; car, suivant son histoire, ce qu'il fit ne fut que pour s'être vu dédaigné de sa dame Oriane, qui lui avait défendu de paraître devant elle jusqu'à ce qu'elle le rappelât. Voilà pourquoi il se retira sur la Roche Pauvre, en compagnie d'un ermite; là il versa des larmes en abondance, jusqu'à ce que le ciel eut pitié de lui, et lui envoya du secours au plus fort de son affliction. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi me donner la peine de courir nu, de tourmenter ces arbres qui ne m'ont fait aucun mal, et de troubler l'eau de ces ruisseaux, qui m'offre une boisson salubre? Vive, vive la mémoire d'Amadis! qu'il soit imité par don Quichotte de la Manche en tout ce qui est possible; qu'on dise de celui-ci ce qu'on a dit de l'autre, que, s'il n'a pas achevé de grandes choses, il mourut d'envie de les entreprendre. Au reste, si je ne suis ni méprisé ni rebuté de Dulcinée, ne me suffit-il pas d'être éloigné d'elle? Courage donc, mettons la main à l'œuvre. Revenez dans ma mémoire, admirables actions d'Amadis, inspirez-moi par où je dois commencer à l'imiter. Je me rappelle bien que la prière fut une de ses plus grandes occupations : qu'elle soit aussi la mienne. » Il se fit donc un rosaire avec des noix de galle enfilées. Ce qui le chagrinait le plus, était de n'avoir point là d'ermite pour le confesser et pour le consoler. Cependant, il s'entretenait de ses pensées, se promenant dans le pré, écrivant sur le sable et sur l'écorce des arbres des vers analogues au triste état de sa vie, et d'autres à la louange de Dulcinée; mais,

par malheur, les seuls qu'on ait pu lire et recueillir entiers sont les suivants¹ :

» Arbres, plantes et fleurs, qui en cet endroit vous montrez si hauts, si verts et si nombreux, écoutez mes plaintes touchantes, si toutefois vous ne prenez plaisir à mon malheur. Que ma douleur ne vous trouble point, quelque terrible qu'elle éclate; car, pour payer sa bienvenue, ici don Quichotte pleura l'absence de Dulcinée du Toboso.

» C'est ici le lieu où l'amant le plus loyal se cache loin de sa dame; c'est ici qu'il est arrivé à ce degré de douleur sans savoir ni comment ni pourquoi. Un amour cruel le ballotte et se joue de lui; aussi, jusqu'à remplir un tonneau, c'est ici que don Quichotte pleura l'absence de Dulcinée du Toboso.

» Cherchant les aventures à travers les durs rochers et maudissant des entrailles encore plus dures, le malheureux ne trouve que des mésaventures parmi les pierres et les broussailles. L'Amour l'a frappé de son fouet, et non de sa douce bandelette, et c'est ici que, blessé à la tête, don Quichotte pleura l'absence de Dulcinée du Toboso. »

Cette addition répétée *du Toboso* au nom de Dulcinée fit bien rire ceux qui lurent ces vers. Il semblait que don Quichotte eût craint qu'on ne les comprit pas s'il omettait ces mots; et telle aussi avait été sa pensée, comme il l'avoua depuis. Il en écrivit beaucoup d'autres; mais, comme nous l'avons dit, on ne put recueillir entières que ces trois stances. Il passait ainsi les jours à écrire ou à soupirer, ou bien encore à appeler les faunes et les sylvains de ces bois, les nymphes des ruisseaux et la plaintive Écho, les conjurant de l'écouter, de lui répondre et de le consoler. Il cherchait ensuite des herbes pour se nourrir, jusqu'au retour de son écuyer. Si celui-ci, au lieu de revenir au bout de trois jours, eût tardé trois semaines, il aurait trouvé le chevalier de la Triste Figure si défiguré, que la mère qui le mit au monde n'aurait pu elle-même le reconnaître. Mais laissons notre héros

¹ Cette romance est en trois couplets de dix vers chacun, en rimes croisées; le refrain de chacun est :

Ausencias de Dulcinea
Del Toboso.

soupirer et faire des vers, et voyons ce qui advint à Sancho dans son ambassade.

Dès qu'il fut sur la grande route, il s'informa du Toboso, et il arriva près de l'hôtellerie où lui était arrivée la disgrâce des sauts dans la couverture. Il ne l'eut pas plus tôt reconnue, qu'il lui sembla se voir encore une fois en l'air : de sorte qu'il n'osait y entrer, quoiqu'il fût l'heure de diner, et qu'il eût bien désiré manger quelque chose de chaud, car depuis plusieurs jours il ne mangeait que des provisions froides. Cependant, la nécessité le pressant, il avança jusqu'auprès de l'hôtellerie ; et, tandis qu'il hésitait à y entrer, il en sortit deux hommes qui crurent le reconnaître, car l'un dit à l'autre : « Seigneur licencié, n'est-ce pas là Sancho Pança, celui qui, d'après la gouvernante de notre aventurier, aurait suivi son maître en qualité d'écuyer ? — C'est lui-même, répondit le licencié, et voilà le cheval de don Quichotte. » C'étaient justement le curé et le barbier de son village, ceux qui avaient fait l'examen et le procès de ses livres. Ayant achevé de reconnaître le cheval et le cavalier, ils s'en approchèrent, désirant avoir des nouvelles de don Quichotte ; et le curé, appelant Sancho par son nom, lui demanda où il avait laissé le chevalier. Sancho les reconnut aussitôt, et résolut de cacher le lieu et l'état où il avait laissé son maître. Il répondit donc que don Quichotte était en un certain endroit, occupé d'une affaire de grande importance, qu'il ne pouvait découvrir au prix des yeux de sa tête. — Non, non, Sancho, dit le barbier, si vous ne nous dites où vous l'avez laissé, nous croirons que vous l'avez tué et dérobé, puisque vous êtes monté sur son cheval. Si vous ne nous rendez le maître, vous allez voir beau bruit. — Vous n'avez pas besoin d'user de menaces envers moi : je ne suis point homme qui tue et qui vole ; que chacun meure de sa belle mort, selon la volonté de Dieu qui l'a créé. Mon maître est au milieu de la montagne, où il fait pénitence à son aise. » Et, sans s'arrêter, il leur raconta dans quel état il l'avait laissé, et les aventures qui lui étaient arrivées ; comment il allait de sa part porter une lettre à madame Dulcinée du Toboso, fille de Lorenzo Corchuelo, dont il était éperdument amoureux. Le curé et le barbier

demeurèrent tout étonnés de ce que leur disait Sancho; et, bien qu'ils connussent assez la folie de don Quichotte, plus ils en entendaient parler, plus ils l'admiraient. Ils demandèrent à voir la lettre à Dulcinée; Sancho répondit qu'elle était écrite sur des tablettes, et qu'il avait ordre de son maître de la faire transcrire sur du beau papier, au premier village qu'il rencontrerait. Le curé lui promit de la transcrire lui-même en beaux caractères; alors il mit la main dans son sein pour chercher les tablettes; mais il ne put les y trouver, car elles étaient restées entre les mains de don Quichotte, et il n'avait pas songé à les lui redemander. Quand Sancho vit qu'il ne les trouvait pas, il lui prit une sueur froide, comme s'il allait rendre l'âme. Il chercha encore deux ou trois fois partout; et, voyant enfin que c'était sans espoir, il porta les deux mains à sa barbe, s'en arracha la moitié, se donna cinq ou six coups de poing dans le nez, et se mit tout en sang. Le curé et le barbier, voyant son désespoir, lui demandèrent ce qu'il avait pour se traiter de la sorte. « Ce que j'ai? » répondit Sancho; je viens de perdre en un instant, et d'une main à l'autre, trois ânon, dont le moindre vaut un château. — Comment cela? dit le barbier. — J'ai perdu, répondit Sancho, les tablettes où étaient la lettre pour madame Dulcinée et une lettre de change signée de mon maître, par laquelle il mandait à sa nièce de me donner trois ânon, de quatre ou cinq qui sont à l'écurie. » Il raconta aussi la perte du sien. Le curé le consola, l'assurant qu'il lui ferait donner un autre mandat par son maître, et en papier, comme c'était la coutume, parce que ceux qu'on écrivait sur des tablettes n'étaient jamais acquittés. « Puisqu'il en est ainsi, dit Sancho, je regrette peu d'avoir perdu la lettre de Dulcinée: je la sais presque par cœur, et l'on pourra la transcrire quand on voudra. — Dites-la-nous, Sancho, reprit le barbier, et nous la transcrivons. » Sancho se mit à se gratter la tête pour rappeler la lettre à son souvenir; il se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, regardant le ciel, puis la terre; il se rongait les ongles, tenant en suspens ceux qui attendaient sa réponse; enfin il s'écria: « Pardieu, seigneur licencié, tous les diables s'en mêlent; je ne saurais me rappeler cette

maudite lettre, sinon qu'il y avait au commencement : *Haute et souterraine dame*. — Non, dit le barbier, il ne pouvait y avoir *souterraine* : c'est *souveraine* qu'il faut dire. — Cui, justement, vous avez raison, dit Sancho. Attendez, si j'ai bonne mémoire, il y avait encore : *le blessé et manquant de sommeil, et le piqué baise les mains de Votre Grâce, ingrate et très méconnaissable*. Il y avait encore je ne sais quoi de *santé* et de *maladie* qu'il lui envoyait, puis il s'en allait discourant et finissait par : *A vous, jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure*. » L'heureuse mémoire de Sancho réjouit fort ses deux auditeurs, qui lui en firent compliment, et le prièrent de recommencer la lettre encore deux fois, afin qu'ils l'apprirent eux-mêmes par cœur. Il recommença donc trois ou quatre fois, et, à chacune, il dit mille autres impertinences. Il répéta ensuite tout ce qu'il savait de son maître; mais il se garda bien de dire un seul mot de son aventure dans l'hôtellerie. Il dit encore que son maître était résolu, s'il lui apportait une bonne réponse de sa dame Dulcinée du Toboso, de se mettre en chemin pour devenir empereur, ou pour le moins monarque, et qu'ils l'avaient ainsi arrêté entre eux : cela n'était pas une chose bien difficile pour son maître, vu la force de son bras et la valeur de sa personne; puis, la chose étant faite, il devait le marier, parce qu'il serait sans doute veuf, et qu'il lui donnerait pour femme une suivante de l'impératrice, héritière d'un grand État en terre ferme, sans île ni îlots, dont il ne se souciait plus. Sancho disait toutes ces choses avec tant de gravité et de sang-froid, se mouchant de temps en temps, que le curé et le barbier ne cessaient de l'admirer, considérant combien la folie de don Quichotte était forte et dangereuse, puisqu'elle avait entraîné l'esprit de ce pauvre homme. Ils ne voulurent point perdre de temps à le désabuser, pensant que, puisqu'il n'y avait rien en tout cela qui fit tort à sa conscience, il valait mieux le laisser dans son opinion, outre qu'ils ne furent pas fâchés de se divertir de ses extravagances. Ils lui dirent donc de prier Dieu pour la santé de son maître; que c'était une chose facile de devenir empereur, ou pour le moins archevêque, ou quelque autre chose de semblable. « Mais, répondit Sancho, si les affaires allaient de telle sorte

que monseigneur perdit l'envie de se faire empereur, et qu'il lui prit fantaisie d'être archevêque, dites-moi, je vous prie, ce que les archevêques errants donnent à leurs écuyers. — Ils ont coutume, dit le curé, de leur donner quelque bénéfice simple, une cure ou un office de sacristain qui leur rapporte un gros revenu, sans compter le casuel, que l'on estime pour le moins autant. — Mais, pour cela, dit Sancho, il faut que l'écuyer ne soit pas marié, et qu'il sache au moins répondre la messe. S'il en est ainsi, malheureux que je suis! me voilà bien loti: j'ai une femme, et je ne connais pas seulement la première lettre de l'A B C. Que sera-ce de moi, si mon maître se met en tête de se faire archevêque au lieu d'empereur, comme c'est la coutume des chevaliers errants? — Que cela ne vous inquiète pas, ami Sancho, dit le barbier, nous lui en parlerons, nous lui ferons même un cas de conscience de se faire empereur plutôt qu'archevêque: la chose lui sera même plus facile, car il a plus de valeur que de science. — C'est ce qu'il me semble aussi, dit Sancho; quoiqu'à vous dire le vrai je ne crois pas qu'il y ait rien qu'il ne sache. Pour moi, je m'en vais prier Notre Seigneur de lui donner ce qui lui sera le plus convenable, et où il trouvera mieux le moyen de me donner de grandes récompenses. — Vous parlez en homme sage, dit le curé, et, de cette manière, vous agirez en bon chrétien. Mais ce qui presse le plus à présent, c'est de tirer votre maître de cette inutile pénitence qu'à ce que vous dites il s'est imposée; et, pour y penser à loisir, aussi bien que pour diner, car il en est l'heure, entrons dans l'hôtellerie. — Entrez-y, vous autres, dit Sancho: pour moi, j'attendrai dehors, et je vous dirai tantôt pourquoi je n'y veux pas entrer; mais, je vous prie, envoyez-moi quelque chose de chaud à manger, et de l'orge pour Rossinante. »

Quelques moments après, ils entrèrent, et le barbier lui apporta à diner; puis retournant trouver le curé, ils concertèrent ensemble les moyens de faire réussir leur dessein. Le curé en conçut un très analogue à l'humeur de don Quichotte. « J'ai pensé, dit-il au barbier, que je pourrais me déguiser en demoiselle errante, et que vous vous arrangeriez le mieux que vous pourrez pour me servir d'écuyer. En cet état, j'irai

me présenter devant don Quichotte, feignant d'être une demoiselle affligée qui cherche du secours, et je lui demanderai un don qu'il ne pourra refuser de m'accorder, en sa qualité de chevalier errant. Ce don sera de venir avec moi, pour me venger d'une injure que m'aura faite un chevalier discourtois et félon, le suppliant en même temps de ne point exiger que je lève mon masque, ni de me demander autre chose, avant qu'il m'ait fait justice de ce méchant chevalier. Soyez assuré que don Quichotte fera tout ce qu'on voudra, en le prenant de la sorte : par ce moyen, nous le tirerons du lieu où il est, et nous le ramènerons chez lui, où nous verrons à loisir s'il n'y a point de remède à sa folie. »

CHAPITRE XXVII

COMMENT LE CURÉ ET LE BARBIER VINRENT A BOUT DE LEUR DESSEIN, AVEC D'AUTRES CHOSSES DIGNES D'ÊTRE RACONTÉES

Le barbier approuva l'invention du curé, et ils voulurent l'exécuter sur l'heure. Ils demandèrent à l'hôtesse un habit de femme et des coiffes, dont le curé s'accommoda, laissant en gage une soutane toute neuve; et le barbier se fit une grande barbe d'une queue de vache, qui servait à l'hôte pour y mettre son peigne. L'hôtesse leur demanda ce qu'ils voulaient faire de ces nippes; et le curé lui ayant appris en peu de mots la folie de don Quichotte, et comment ils avaient besoin de ce déguisement pour le tirer de la montagne, l'hôte et l'hôtesse devinèrent que c'était l'homme au baume et le maître de l'écuyer berné, et ils racontèrent en même temps tout ce qui s'était passé dans leur maison, sans oublier ce que Sancho désirait tant cacher. Enfin, l'hôtesse habilla le curé de manière qu'il n'y manquait rien : elle lui mit une jupe de drap avec des bandes de velours noir d'un palme ¹ de large, et toutes découpées, avec un corsage de velours vert, garni de petites bandes de satin blanc, et qui paraissait avoir été fait du temps du roi

¹ *Palmo*, la longueur de la main ouverte du pouce au petit doigt.

Wamba. Le curé ne voulut pas souffrir qu'on le coiffât en femme; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée dont il se servait la nuit, et se serra le front avec une jarrettière de taffetas noir, se faisant de l'autre une espèce de masque, dont il se couvrit la barbe et le visage. Par-dessus son bonnet, il mit son chapeau, qui était si grand, qu'il lui pouvait servir de parasol; et, se couvrant de son manteau, il monta sur la mule à la manière des femmes. Le barbier étant aussi monté sur la sienne, avec sa barbe rousse et blanche, faite, comme je l'ai dit, d'une queue de vache qui lui venait à la ceinture, ils prirent congé de l'hôte, de l'hôtesse et de la bonne Maritorne, qui promit de dire un rosaire, quoique grande pécheresse, pour le succès d'une entreprise si chrétienne. Ils n'étaient pas encore à cinquante pas, qu'il prit un scrupule au curé de s'être accoutré de la sorte : il pensa que c'était une chose indécente à un prêtre de se déguiser en femme, quoique ce fût à bonne intention, et il dit au barbier : « Mon compère, changeons d'habit, je vous prie; il vaut mieux que vous soyez la demoiselle affligée, et moi je serai l'écuyer : j'en profanerais moins ma dignité. Si vous ne le voulez pas, je suis résolu de n'aller pas plus loin, le diable dût-il emporter don Quichotte. » Sancho arriva sur ces entrefaites, et ne put s'empêcher de rire en voyant cette mascarade. Le barbier ne fit aucune difficulté de se déguiser en femme : ils changèrent d'habits, et le curé l'instruisit de tout ce qu'il devait dire à don Quichotte pour l'obliger à quitter sa pénitence et à venir avec lui. Le barbier répondit qu'il saurait bien s'en acquitter sans qu'on lui fit la leçon; mais il ne voulut point s'habiller qu'ils ne fussent près du lieu où se trouvait don Quichotte. Pour le curé, il accommoda sa grande barbe, et ils se mirent à marcher sous la conduite de Sancho, qui leur conta en chemin ce qui leur était arrivé avec un fou qu'ils avaient trouvé dans la montagne, sans rien dire pourtant de l'argent et de la valise : car le bonhomme, quoique lourdaud, était un peu avare.

Le jour suivant, ils arrivèrent au lieu où Sancho avait semé des branches de genêt pour retrouver son chemin; dès qu'il l'eut reconnu, il leur dit que c'était là l'entrée; qu'il était temps de se déguiser, s'ils croyaient que cela pût servir pour

tirer son maître de sa pénitence, car ils l'avaient instruit de leur dessein, en lui défendant de témoigner devant don Quichotte qu'il les connût, et l'avertissant que, s'il lui demandait, comme il n'y manquerait pas, s'il avait donné sa lettre à Dulcinée, il répondit que oui; mais que, ne sachant pas lire, elle avait répondu de bouche, et lui mandait, sous peine d'encourir sa disgrâce, de se rendre incessamment auprès d'elle, pour chose qui lui importait beaucoup. Ils ajoutèrent qu'avec cette réponse, et ce qu'ils diraient de leur côté, ils étaient assurés de lui faire changer de vie, et de l'amener à se mettre aussitôt en campagne pour s'aller faire empereur ou monarque, sans qu'il fût à craindre qu'il pensât à vouloir être archevêque. Sancho les écoutait attentivement, retenant avec soin tout ce qu'ils lui disaient. Il les remercia beaucoup de l'intention qu'ils avaient de persuader à don Quichotte qu'il se fit empereur plutôt qu'archevêque; car il était persuadé que, pour faire du bien à leurs écuyers, les empereurs avaient beaucoup plus de pouvoir que des hommes d'église. « Il sera bon, ajouta-t-il, que j'aïlle un peu devant chercher mon maître, et lui dire la réponse de sa dame, qui aura peut-être assez de vertu pour le tirer de là, sans que vous autres preniez tant de peine. » Ils approuvèrent cette idée, et lui promirent d'attendre son retour. Il entra par une ouverture de la montagne, laissant le curé et le barbier au bord d'un petit ruisseau, où quelques arbres et les rochers faisaient un ombrage agréable et frais : c'était au mois d'août, vers trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte, surtout dans ces contrées, ce qui rendait encore cet asile plus agréable, et les conviait à y attendre le retour de Sancho; ce qu'ils firent.

Pendant qu'ils étaient là tous deux à prendre le frais, ils entendirent une voix qui, sans être accompagnée d'aucun instrument, résonnait doucement à l'oreille; ce qui les surprit d'autant plus, qu'ils ne pouvaient comprendre comment, dans un lieu si sauvage, il se trouvait quelqu'un qui chantât aussi bien : car, quoiqu'on dise souvent qu'au milieu des champs et des bois on trouve des bergers qui ont des voix admirables, on sait assez que ce sont des fictions des poètes, et non des

vérités. Ils furent bien plus surpris encore quand ils entendirent ces vers, non de rustiques bergers, mais du plus poli courtisan :

« Qui a détruit mon bonheur ? Le dédain. Et qui augmente ma peine ? La jalousie. Et qui met ma patience à l'épreuve ? L'absence. De la sorte, il n'est aucun remède à ma douleur, puisque l'espoir ne peut exister avec le dédain, la jalousie et l'absence.

« Qui me cause cette douleur ? L'amour. Et qui s'oppose à ma gloire ? La fortune. Et qui permet mon chagrin ? Le ciel. De la sorte, je crains de mourir de ce mal étrange, puisque contre moi sont ligués l'amour, la fortune et le ciel.

« Qui peut améliorer mon sort ? la mort. Et les faveurs de l'amour, qui les obtient ? l'inconstance. Et ses maux, qui les guérit ? la folie. De la sorte, il n'est pas sage de vouloir guérir une passion, quand les remèdes sont la mort, l'inconstance et la folie. »

L'heure, le temps, la solitude, la voix douce et l'habileté de celui qui chantait, ravirent de plaisir les deux auditeurs. Ils n'osaient remuer, espérant entendre autre chose ; mais, voyant que le silence se prolongeait, ils résolurent de se lever pour chercher le musicien qui chantait si bien. Comme ils se levaient, la même voix se fit entendre, et chanta le sonnet suivant :

« Sainte amitié, qui, laissant ton ombre sur la terre, t'es envolée joyeuse et d'une aile légère vers les demeures de l'empyrée, au milieu des âmes bienheureuses du ciel ;

» De là, quand il te plaît, tu nous montres la paix couverte d'un voile à travers lequel brille parfois l'ardeur des actions généreuses dégénérant à la fin en actes coupables.

» Quitte le ciel, ô amitié, et ne permets pas que la fourberie revête la livrée pour tromper les cœurs sincères.

» Car si tu ne lui enlèves ton apparence, le monde se verra bientôt dans la mêlée de la discorde et du chaos d'autrefois. »

Ce chant fut suivi d'un profond soupir. Les deux amis attendirent quelque temps pour savoir si l'on chanterait encore ; mais, s'apercevant que la musique s'était changée en

plaintes et en sanglots, ils voulurent absolument connaître quel était ce chanteur, aussi remarquable par la beauté de sa voix, que digne de compassion par ses gémissements. Ils n'eurent pas fait quelques pas, qu'au détour d'un rocher ils trouvèrent un homme de la taille et de la figure dont Sancho Pança leur avait dépeint Cardenio, qui, les ayant aperçus, s'arrêta tout court, baissant la tête sur sa poitrine, comme un homme qui rêve profondément, sans lever les yeux pour les regarder. Le curé, qui parlait avec facilité, et qui, au signallement que lui avait donné Sancho Pança, reconnut que c'était Cardenio, s'approcha de lui, et, avec des paroles obligantes, mais discrètes, le pria, le conjura d'abandonner un lieu si sauvage et une vie si misérable, à laquelle il courait risque de succomber, ce qui serait le plus grand des malheurs. Cardenio jouissait alors de toute sa raison, libre de ces accès furieux qui le mettaient si souvent hors de lui ; mais, voyant devant lui deux hommes autrement vêtus que ceux qu'il avait coutume de voir dans ces montagnes, et qui paraissaient instruits de ses infortunes, il ne laissa pas d'être surpris, et leur répondit : « Je vois bien, seigneurs, qui que vous soyez, que le ciel, qui prend soin de secourir les gens de bien, et trop souvent aussi les méchants, m'envoie, sans que je l'aie mérité, dans ces lieux éloignés de tout commerce humain, des personnes charitables qui me remettent devant les yeux, par de vives et saines raisons, combien il est déraisonnable d'avoir embrassé la vie que je mène, et qui veulent me tirer d'ici pour me remettre dans une meilleure voie ; mais, comme vous ne savez pas que je ne peux sortir du mal présent que pour tomber dans un pire, vous me croyez peut-être un misérable sans intelligence, et, ce qui serait pis, sans jugement ; je ne m'en étonnerais point, car je m'aperçois bien que le souvenir de mes malheurs a tellement frappé mon imagination, qu'il me trouble souvent au point de perdre la raison ; je le reconnais surtout quand on me dit ce que j'ai fait pendant ce terrible accident, et qu'on me donne des preuves dont je ne peux douter. Je ne puis alors que me plaindre et maudire ma mauvaise fortune, et, pour faire excuser mes folies, en raconter la cause en détaillant l'histoire de mes

malheurs que je répète à qui la veut entendre : car les gens sensés, en en apprenant la cause, ne seront plus étonnés des effets qu'elle a produits; s'ils ne peuvent me soulager, du moins ils ne me jugeront point coupable, et la pitié pour mes infortunes leur fera oublier mes folies. Si vous venez ici, seigneurs, avec la même intention que beaucoup d'autres, je vous supplie, avant de penser à me faire changer de vie, d'écouter le récit de mes tristes aventures : peut-être alors penserez-vous qu'il est inutile d'offrir des consolations pour des maux irréparables. »

Les deux amis, qui ne désiraient autre chose que d'apprendre son histoire de lui-même, le prièrent de la leur raconter, lui promettant de ne faire que ce qu'il désirerait pour sa consolation et son soulagement. Le triste chevalier commença sa déplorable histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avait déjà contée à don Quichotte, lorsque ce dernier, à l'occasion de maître Elisabad, avait interrompu le conteur par sa trop grande ponctualité à remplir les devoirs de la chevalerie. Mais, cette fois-ci, Cardenio étant heureusement dans son bon sens, il eut le loisir de continuer jusqu'à la fin. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit du billet que don Fernand avait trouvé dans le livre d'*Amadis de Gaule*, il dit qu'il s'en souvenait bien, et que ce billet était ainsi conçu :

LUSCINDE A CARDENIO.

« Je découvre tous les jours en vous de nouvelles perfectionns qui m'obligent à vous estimer davantage; si vous voulez que j'acquitte ma dette, sans nuire à mon honneur, vous pourrez réussir facilement. J'ai un père qui vous connaît, et qui m'aime beaucoup. Sans contraindre ma volonté, il satisfera celle qu'il est juste que vous ayez, s'il est vrai que vous m'estimez autant que vous le dites, et que j'en suis persuadée. »

« C'est ce billet qui me détermina à demander Luscinde en mariage, et qui donna de son esprit et de sa sagesse une si haute opinion à don Fernand, qu'elle lui fit prendre la résolution de renverser tous mes projets. Je lui dit que le père

de Luscinde exigeait que le mien fit la demande, ce dont je n'osais le prier, dans la crainte qu'il ne s'y refusât, non qu'il ne fût convaincu que Luscinde avait assez de noblesse, de bonté, de vertu, de beauté pour honorer la meilleure maison d'Espagne; mais parce qu'il désirait que je ne me mariasse pas aussi promptement, et avant que l'on sût ce que le duc voulait faire pour moi; qu'en un mot, pour cette raison, et mille autres qui semblaient me faire désespérer du succès, je n'osais me déterminer à cette démarche. Don Fernand s'offrit de parler à mon père, et de l'obliger à voir celui de Luscinde. O perfide ami ! plus ambitieux que Marius, plus cruel que Catilina, plus criminel que Sylla, plus trompeur que Ganelon, plus traître que Vellido, plus vindicatif que Julien, plus avare que Judas ! Monstre de cruauté, de trahison, de vengeance et de perfidie ! Quel mal t'avait fait ce malheureux quand il te découvrit avec tant d'ingénuité les secrets et les joies de son cœur ? Quelle offense t'avais-je faite ? Quelles paroles t'avais-je dites, ou quels conseils t'avais-je donnés qui n'eussent pas pour objet ton honneur et ton intérêt ? Mais pourquoi me plaindre ? hélas ! N'est-il pas certain que, lorsque nos disgrâces viennent de la maligne influence des astres, comme elles fondent sur nous avec violence et fureur, il n'y a force sur terre qui puisse les arrêter, ni industrie humaine qui les sache prévenir ? Qui aurait pu s'imaginer que don Fernand, chevalier illustre et intelligent, mon obligé par les services, assez puissant pour obtenir la satisfaction de ses désirs amoureux, quelque part qu'il pût s'adresser, irait se mettre en tête de m'enlever, comme on dit, ma seule brebis, que même je ne possédais pas encore ? Mais laissons ces inutiles plaintes, et poursuivons. Don Fernand, voyant que ma présence était un obstacle à ses odieux projets, résolut de se défaire adroitement de moi; et, le jour même qu'il se chargea de parler à mon père, ayant fait exprès marché de six chevaux, il me pria d'aller demander à son frère de l'argent pour les payer. Pouvais-je soupçonner et prévoir sa trahison ? Non, certes. Aussi je m'offris de partir à l'instant, satisfait du marché qu'il venait de conclure. Le soir, j'allai prendre congé de Luscinde, et lui dire ce que don Fernand m'avait promis;

qu'elle eût bonne espérance, et que nos justes vœux seraient exaucés. Elle me répondit, soupçonnant aussi peu que moi la trahison de don Fernand, que je songeasse à revenir promptement, qu'elle ne doutait pas qu'aussitôt que mon père aurait parlé au sien, l'affaire ne fût conclue. Je ne sais ce qu'elle éprouva dans ce moment, mais ses yeux se remplirent de larmes, et, quelque effort qu'elle fit, elle se trouva si oppressée qu'elle n'en put dire davantage. Cet incident me surprit ; il était tout nouveau pour moi : car, chaque fois que mes soins et ma bonne fortune me permettaient de l'entretenir, c'était avec une satisfaction et une allégresse mutuelles, sans y mêler de larmes, de soupirs, de jalousie, de soupçons ni de craintes. Je ne faisais que célébrer mon bonheur de ce que le ciel me l'avait donnée pour maîtresse. J'exaltais sa beauté, son mérite, son jugement. Elle me rendait mes éloges, relevant en moi ce que l'amour lui faisait trouver digne de louanges. Enfin, nous nous entretenions de mille bagatelles et des aventures de nos voisins et connaissances ; et la plus grande liberté que je me permettais était de lui prendre, presque de force, ses blanches mains, et de les couvrir de baisers, autant que le permettaient les barreaux de la fenêtre qui nous séparait. Mais la nuit qui précéda le jour de mon départ, elle pleura, gémit, soupira, et me laissa plein de trouble et de confusion de ces marques si tristes et si nouvelles de ses regrets et de sa douleur. Pour ne pas détruire mes espérances, j'attribuai tout cela à la force de l'amour et au profond chagrin que cause l'absence à ceux qui s'aiment bien.

» Enfin, je partis, triste et pensif, l'esprit rempli de frayeurs et de soupçons, sans savoir ce que j'avais à craindre ou à soupçonner : trop sûr présage des maux qui m'étaient réservés. Je remis la lettre de don Fernand à son frère, qui me fit mille amitiés ; mais il ne se pressa pas de me renvoyer ; il me fit attendre, à mon grand regret, huit jours entiers, et me dit de ne pas me montrer au duc, parce que son frère lui écrivait de lui envoyer de l'argent sans que leur père le sût. Tout cela était un artifice de don Fernand pour retarder mon retour, car son frère ne manquait pas d'argent, et il ne tenait qu'à lui de me donner congé sur-le-champ. Aussi fus-



je sur le point de m'en retourner, ne pouvant vivre si long-temps éloigné de Luscinde, surtout l'ayant laissée aussi triste. J'obéis pourtant, et je restai en ami fidèle, quoique je visse bien que l'absence nuisait à mes intérêts. Quatre jours après mon arrivée, un homme m'apporta une lettre que je reconnus être de Luscinde. Je l'ouvris en tremblant, persuadé qu'elle devait renfermer un secret important, puisqu'elle m'envoyait un exprès; mais, avant de la lire, je demandai au porteur qui la lui avait donnée, et combien de temps il avait été en chemin. Il me répondit que, passant dans une rue de la ville, vers l'heure de midi, une dame fort belle et toute en larmes l'avait appelé par une fenêtre, et lui avait dit avec beaucoup de précipitation : « Mon ami, si vous êtes chrétien, comme il » me le paraît, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de » faire remettre sur-le-champ cette lettre à son adresse : la » personne est bien connue. Vous ferez une chose agréable » à Dieu; et, afin que vous soyez en état de faire ce que je » vous demande, voilà ce que je vous donne. » En même temps, elle lui jeta un mouchoir dans lequel il trouva cent réaux, avec une bague d'or et la lettre; et, après qu'il l'eut assurée, par signes, qu'il ferait ce qu'elle ordonnait, elle ferma sa fenêtre. « Me trouvant donc, ajouta le messenger, si » bien payé d'avance, et voyant que la lettre s'adressait à vous, » que je connais bien, Dieu merci, et plus touché encore » des larmes de cette belle dame, je n'ai pas voulu me fier à » un autre; et dans seize heures j'ai fait les dix-huit lieues » qu'il y a d'ici à la ville. »

» Pendant que cet obligeant messenger me parlait, je l'écoutais avidement, et mes jambes tremblaient si fort, que j'avais de la peine à me soutenir. Enfin, je lus la lettre de Luscinde, qui contenait à peu près ce qui suit :

« Don Fernand s'est acquitté de la parole qu'il vous avait » donnée de faire parler à mon père; mais il a fait pour » lui ce qu'il vous avait promis de faire pour vous. Il m'a » demandée en mariage, et mon père, aveuglé de l'avantage » qu'il espère de cette alliance, y a si bien consenti que, » dans deux jours, don Fernand doit me donner la main, » sans autres témoins que le ciel et quelques gens de notre

» maison. Jugez de l'état où je suis. Si vous croyez votre
» présence nécessaire, venez promptement. La suite de cette
» affaire fera voir si je vous aime. Dieu veuille que la présente
» tombe entre vos mains, avant que la mienne se voie con-
» trainte de se joindre à celle d'un homme qui garde si mal
» la foi promise. »

« Je n'eus pas achevé de lire la lettre, que je partis sur l'heure sans attendre ni la réponse ni l'argent. Ce fut alors que je reconnus clairement la fourberie de don Fernand, qui ne m'avait éloigné de Luscinde que pour profiter de mon absence. La colère que j'en eus, et la crainte de perdre un bien acquis par tant d'années de services, me donnèrent des ailes : j'arrivai le lendemain à la ville, justement à l'heure où je pouvais parler à Luscinde. J'entrai secrètement, laissant ma mule à l'homme qui m'avait averti. Je trouvai Luscinde à sa fenêtre : nous nous reconnûmes aussitôt, mais non comme nous devions nous revoir. Qui peut se vanter de pénétrer les pensées confuses et mobiles d'une femme ? » Cardenio, me dit Luscinde, » je suis vêtue en épousée : le traître don Fernand et mon avare ricieux père m'attendent dans la salle ; mais ils seront témoins » de ma mort et non de mon mariage. Ne te trouble point, » ami, mais tâche de te trouver à ce sacrifice : si mes paroles » n'ont pas assez de force pour l'empêcher, ce poignard me » délivrera, et la fin de ma vie te sera une preuve éternelle de » mon amour et de ma fidélité. » Je lui répondis à la hâte, craignant d'être interrompu : « Que tes actions répondent à tes paroles. Si tu t'armes d'un poignard pour t'affranchir d'un odieux hymen, je porte une épée pour te défendre ou pour mourir avec toi, si la fortune nous est contraire. » Je ne sais si Luscinde m'entendit, car on l'appela de la salle voisine, parce que le fiancé l'attendait. Je tombai dans une tristesse profonde ; ma tête se troubla, mes yeux s'obscurcirent ; je demeurai sans voix. Je ne pouvais plus trouver la porte de la maison, ni faire un pas : cependant, réfléchissant combien ma présence était nécessaire pour tout ce qui pouvait arriver, je me ranimai du mieux que je pus, et j'entrai dans la maison. Comme j'en connaissais bien toutes les issues et grâce aussi à la confusion qui y régnait, personne ne m'aperçut : je me

cachai dans le coin d'une fenêtre, recouvert d'une tapisserie, d'où je pouvais, sans être vu, voir aisément tout ce qui se passait dans la chambre. Je ne saurais vous dire les diverses pensées qui m'agitèrent, les réflexions que je fis, mes frayeurs, mes inquiétudes : ces détails sont peu nécessaires. Don Fernand entra dans la salle avec ses habits ordinaires, conduit par un cousin germain de Luscinde ; en dehors d'eux, il n'y avait dans la chambre que les gens de la maison. Quelque temps après, Luscinde sortit d'une chambre, accompagnée de sa mère et suivie de deux suivantes : sa parure répondait à sa qualité, à la solennité de la cérémonie et à la perfection de sa beauté. J'étais trop troublé pour bien remarquer son costume. Je me souviens seulement que l'étoffe en était rouge et blanche, et que l'éclat de ses blonds cheveux effaçait celui des pierreries dont elle était couverte, et de quatre flambeaux qui éclairaient la salle. O souvenir cruel, ennemi de mon repos, pourquoi me représentes-tu si fidèlement l'incomparable beauté de l'infidèle que j'adore ? Retraces-moi plutôt ce que je lui vis faire, afin qu'animé d'un juste dépit, je puisse me venger, ou du moins perdre la vie. Ne vous rebutez point, seigneurs, de mes continuelles digressions : ma peine est de nature à ne pouvoir être racontée succinctement ; chaque circonstance me paraît mériter un long discours. »

Le curé lui répondit que non seulement ils ne se lassaient point de l'entendre, mais que les détails qu'il leur donnait les intéressaient beaucoup, et méritaient autant d'attention que l'histoire principale.

« Je vous disais, poursuivit Cardenio, que, sur ces entrefaites, arriva le curé de la paroisse : il prit les mains des fiancés, comme c'est l'usage, et demanda à Luscinde, conformément au commandement de notre sainte mère l'Église, si elle recevait don Fernand, lui présent, pour son légitime époux. En ce moment, j'avançai la tête hors de la tapisserie, et, tout troublé que j'étais, j'écoutai d'une oreille attentive ce que Luscinde allait dire, attendant sa réponse comme la confirmation de ma vie ou l'arrêt de ma mort. Oh ! si j'avais eu le courage de sortir alors, et de m'écrier : « Luscinde, Luscinde ! prends garde à ce que tu vas faire ; considère ce que tu me

dois ; pense que tu es à moi, que tu ne peux être donnée à un autre. Si tu dis *Oui*, c'en est fait de mes jours. Ah ! traître don Fernand, voleur de ma gloire, assassin de ma vie, que cherches-tu ? que prétends-tu ? Considère que tu ne peux chrétiennement satisfaire tes désirs, puisque Luscinde est mon épouse et que je suis son mari ! » Insensé que je suis ! maintenant que je suis loin d'elle et du danger, je dis ce que je devais faire et ce que je ne fis pas ; maintenant que je me suis laissé dérober ce gage précieux, je maudis le voleur, tandis que je pouvais me venger de lui, si j'avais eu le courage de le faire comme j'ai celui de me plaindre. Enfin, puisque je fus lâche et sot, qu'importe que je périsse maintenant honteux, repentant et insensé ? Le prêtre attendait la réponse de Luscinde, qui resta longtemps à la faire ; et, quand je m'imaginai qu'elle allait tirer son poignard pour s'affranchir de la tyrannie, ou délier sa langue pour accuser la vérité, j'entendis qu'elle dit, d'une voix faible et mal assurée : *Oui, je le reçois* ; et don Fernand ayant répondu de même, il lui donna l'anneau du mariage, et ils furent unis pour jamais. Le marié s'approcha pour embrasser son épouse ; mais elle, mettant la main sur son cœur, tomba évanouie entre les bras de sa mère.

» Il me reste maintenant à dire ce que je devins, voyant s'évanouir toutes mes espérances par ce *oui* fatal que j'avais entendu : convaincu de la fausseté des promesses de Luscinde, et dans l'impossibilité de recouvrer en aucun temps le bien que je venais de perdre dans un seul instant, je ne sus à quoi me résoudre ; je me crus abandonné du ciel, l'objet de l'inimitié de la terre qui me portait, de l'air qui se refusait à mes soupirs, de l'eau qui déniait des larmes à mes yeux ; le feu seul s'accumula de telle sorte dans mon sein, que je brûlais de rage et de jalousie. L'évanouissement de Luscinde troubla toute l'assemblée ; et, sa mère l'ayant délacée pour lui donner de l'air, on trouva dans son sein un papier plié, que don Fernand prit aussitôt ; et, après l'avoir lu, il se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur sa main, comme un homme qui réfléchit, sans s'inquiéter des secours que l'on portait à sa femme pour la faire revenir. Pour moi, voyant tous les gens

de la maison dans le trouble, je me hasardai à sortir, que l'on me vit ou non, résolu, si l'on m'apercevait, à faire un si grand désordre en châtiant le traître don Fernand et sa trompeuse épouse, que tout le monde apprendrait en même temps sa perfidie et mon ressentiment. Mais la fortune, qui me réservait à de plus grands malheurs, s'il en est, me conserva alors un reste du jugement, qui m'a tout à fait manqué depuis. Je sortis sans me venger de mes ennemis, qu'il était bien facile de surprendre, puisqu'ils ne se défiaient point de moi. Je résolus, au contraire, d'exercer sur moi-même la punition qui leur était due, et même avec plus de rigueur que je n'en eusse usé envers eux si je les avais poignardés : car une mort prompte termine bientôt notre peine, mais celle qui se prolonge avec les tourments, se répète sans cesse sans mettre fin à notre vie. Enfin, je sortis de cette maison : j'allai retrouver l'homme à qui j'avais laissé ma mule ; je la fis seller, et, sans lui dire adieu, je partis, et sortis de la ville sans oser, comme un autre Loth, me retourner pour la regarder. Quand je me vis seul dans les champs, dans le silence et l'obscurité de la nuit, si favorable aux plaintes, sans crainte d'être entendu ni reconnu, je me répandis en imprécations contre Luscinde et don Fernand, comme si elles eussent pu réparer l'outrage qu'ils m'avaient fait. J'appelai Luscinde cruelle, ingrate, perfide, et surtout avare, puisque la richesse de mon ennemi l'avait aveuglée au point de me quitter pour s'unir à celui envers qui la fortune s'était montrée plus libérale. Cependant, au milieu de mes emportements, je cherchais encore à l'excuser : je me disais qu'il n'était pas étonnant qu'une jeune fille, élevée sous les yeux de ses parents, accoutumée à leur obéir en tout, eût voulu condescendre à leur désir, lorsqu'ils lui donnaient pour époux un homme de mérite, riche et noble ; que le refus eût été montrer son peu de jugement, ou donner à penser qu'elle avait ailleurs porté ses vœux, ce qui pouvait nuire beaucoup à sa réputation. Mais ensuite je me ravisais : et si, disais-je, elle avait eu la force d'avouer notre union, ses parents eussent bien vu qu'elle n'avait pas fait un mauvais choix, et facilement ils l'auraient excusée ; car, avant que don Fernand vint s'offrir à eux, ils n'eussent pu désirer

rencontrer un meilleur parti que moi-même, en accordant ensemble la raison et l'ambition. Elle pouvait bien, avant de se laisser contraindre à disposer de sa main, dire qu'elle me l'avait donnée : j'aurais soutenu tout ce qu'elle eût dit pour sa défense. Enfin, je conclus que le peu d'amour et de jugement, le trop d'ambition et l'amour des grandeurs, lui avaient fait oublier les serments par lesquels elle m'avait trompé, amusé, entretenu, dans mes fermes espérances et dans mes honnêtes désirs.

» Je marchai le reste de la nuit dans ces inquiétudes, et le matin je me trouvai à l'entrée de ces montagnes, où je cheminai encore trois jours sans suivre aucune route. J'arrivai enfin à une prairie ; et là, je demandai à des bergers quel était l'endroit le plus désert de la montagne : ils m'enseignèrent celui-ci, où je vins sans m'arrêter, dans la résolution d'y achever ma triste vie. En arrivant au pied de ces rochers, ma mule tomba morte de faim et de lassitude, ou plutôt, à ce que je crois, pour se débarrasser d'un fardeau aussi inutile que celui qu'elle portait en ma personne. Je restai à pied, sans forces, mourant de besoin, sans secours et sans savoir où en trouver. Je demurai je ne sais combien de temps étendu par terre, d'où je me levai ensuite sans éprouver aucun besoin, et je vis auprès de moi des chevriers qui m'avaient sans doute secouru, car il me dirent qu'ils m'avaient trouvé dans un pitoyable état, débitant tant d'extravagances, qu'il était évident que j'avais perdu l'esprit. J'ai bien reconnu moi-même, depuis, que je ne l'ai pas bien libre, et que je fais mille folies, déchirant mes habits, criant à pleine tête au milieu de ces montagnes, maudissant ma mauvaise fortune, et répétant souvent le nom chéri de ma cruelle ennemie, sans avoir d'autre dessein que d'expirer en le prononçant ; et, quand je reviens à moi, je me trouve tellement abattu que je ne puis me remuer. Je me retire d'ordinaire dans le creux d'un chêne, qui est assez gros pour me servir de demeure. Les pâtres et les chevriers de ces montagnes, émus de pitié, déposent de la nourriture dans les endroits où ils pensent que je pourrai la trouver en passant ; car, quoique j'aie perdu le jugement, la nature ne laisse pas de me faire sentir ses

besoins, et l'instinct me fait chercher le moyen de les satisfaire. Quelquefois, quand ces bonnes gens me trouvent avec un peu de raison, ils me disent que je leur arrache leur provision par force, quoiqu'ils me l'eussent donnée de bon cœur. Voilà, seigneurs, de quelle manière je passe ma misérable vie, en attendant que le ciel en dispose, ou que du moins il me fasse perdre le souvenir de la beauté, de l'ingratitude de Luscinde, et de la perfidie de don Fernand. Si j'obtiens cette faveur avant de mourir, j'espère que les troubles de mon esprit se dissiperont; sinon, je ne puis que recommander mon âme à la miséricorde de Dieu, car je n'ai point assez de force pour me retirer de l'abîme où je me suis plongé moi-même. Telle est, seigneurs, la déplorable histoire de mes malheurs; et, dites-moi, pensez-vous qu'elle puisse exciter moins de ressentiment que je n'en montre? Quant aux consolations et aux conseils que vous pourrez m'offrir, ils ne me serviront guère plus qu'un remède ordonné par le médecin au malade qui ne veut pas le prendre. Sans Luscinde, je ne veux point de la santé; et, puisqu'il lui a plu de se donner à un autre, lorsqu'elle devait être à moi, il me plaît d'être malheureux, tandis que je pourrais être fortuné; elle a voulu, par son changement, rendre ma perte assurée; moi, je veux achever de me perdre pour satisfaire sa volonté. A moi seul a manqué ce que les malheureux n'ont que trop, car la possibilité du salut fait leur consolation; pour moi, mes maux sont sans remède, et n'auront d'autre terme que celui de ma vie.»

Cardenio finit ainsi le long récit de ses malheurs; et comme le curé s'appêtait à lui offrir quelques consolations, il en fut empêché par une voix qui se fit entendre et qui disait, en plaintifs accents, ce que l'on dira dans la quatrième partie¹ de cette histoire, car c'est ici que termina la troisième le sage et diligent historien Cid Hamet Ben Engeli.

¹ C'est au chapitre suivant que commençait la quatrième et dernière partie du premier tome de l'ouvrage.

CHAPITRE XXVIII

DE LA NOUVELLE ET AGRÉABLE AVENTURE QUI ARRIVA AU CURÉ
ET AU BARBIER DANS LA SIERRA MORENA.

Ce fut un très heureux siècle que celui qui donna naissance à l'intrépide chevalier don Quichotte de la Manche ; car c'est parce qu'il a formé la généreuse résolution de ressusciter la chevalerie errante, presque entièrement perdue, que, dans ces temps malheureux, dépourvus de divertissements agréables, nous jouissons non seulement des douceurs de sa véridique histoire, mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, et qui ne sont ni moins agréables, ni moins intéressants, ni moins véridiques que l'histoire elle-même. Celle-ci, poursuivant le fil des aventures de notre chevalier, rapporte qu'au moment où le curé se disposait à consoler Cardenio, une voix se fit entendre qui répétait ces tristes accents :

« Serait-il possible, grand Dieu, que j'eusse enfin trouvé des lieux propres à servir de sépulture secrète à ce corps misérable dont je porte si involontairement le fardeau ? Oui, je l'ose espérer, si la solitude de ces montagnes ne me trompe pas. Oh ! combien est préférable pour moi la compagnie de ces rochers et de ces bruyères qui me laissent exhaler au ciel mes justes plaintes, à celle des créatures humaines, dont aucune ne saurait m'offrir de conseils dans ma détresse, de soulagement dans mes infortunes, ni de remèdes dans mes maux ! »

Cette voix, résonnant aux oreilles du curé et de ses compagnons, leur fit juger que l'infortuné qui se plaignait ainsi ne devait pas être loin. Ils se levèrent pour l'aller chercher, et n'eurent pas fait vingt pas qu'ils aperçurent au pied d'un frêne, derrière un rocher, un jeune homme vêtu en paysan, dont ils ne purent voir le visage, parce qu'il le penchait en se baignant les pieds dans un ruisseau qui coulait en cet endroit. Ils s'approchèrent si doucement que ce jeune homme

ne les entendit point ; il n'était d'ailleurs occupé qu'à laver ses pieds, qui ressembloient à deux morceaux de cristal de roche mêlés parmi les autres pierres du ruisseau. La blancheur et la beauté de ses pieds les surprit, car ils ne semblaient pas habitués à fouler la terre ni à marcher derrière les bœufs et la charrue, comme auraient pu le faire croire les vêtements de leur maître. Voyant qu'ils n'avaient pas été aperçus, le curé, qui marchait devant, fit signe à ses compagnons de se cacher derrière des rochers, d'où, observant soigneusement le jeune homme, ils virent qu'il portait une capote retroussée des deux côtés et serrée à la taille par une ceinture blanche, avec des chausses et des guêtres de même étoffe, et un bonnet semblable ; ses chausses ne couvraient qu'à moitié deux jambes d'albâtre. Quand il eut achevé de laver ses pieds, il prit sous son bonnet un mouchoir pour les essuyer ; et, levant en même temps la tête, il laissa voir un si beau visage, que Cardenio ne put s'empêcher de dire à voix basse au curé que, puisque ce n'était pas Luscinde, ce n'était pas une créature humaine. Le jeune homme ôta son bonnet, et secoua deux ou trois fois la tête : aussitôt on vit se déployer une épaisse et longue chevelure, plus brillante que les rayons de l'astre du jour, dont la beauté leur fit connaître que celui qu'ils avaient pris pour un laboureur était une femme, jeune et délicate, des plus belles qu'ils eussent jamais vues ; et Cardenio lui-même avoua que Luscinde seule pouvait lui disputer le prix de la beauté. Ses blonds cheveux, lui descendant sur les épaules, lui couvrirent bientôt tout le corps, et l'enveloppèrent jusqu'aux pieds. Pour les séparer, ses mains lui servirent de peigne ; et si, dans l'onde du ruisseau, ses pieds avaient l'éclat du cristal, ses mains, au milieu de ses cheveux, le disputaient en blancheur à la neige. Frappés d'étonnement, les trois amis ne purent résister au désir de la connaître ; mais au bruit qu'ils firent en se levant, la jeune fille tourna la tête, écartant avec ses deux mains les cheveux qui lui couvraient le visage. A peine les eut-elle aperçus, que, sans prendre le temps de rassembler ses cheveux ni de se chausser, elle ramassa un petit paquet de hardes qui était près d'elle, et se mit à fuir pleine d'effroi et de

confusion. Mais elle n'alla pas loin. Ses pieds tendres et délicats ne pouvant supporter la dureté des pierres, elle tomba ; et ceux qu'elle fuyait étant accourus à son secours, le curé lui cria : « Arrêtez-vous, madame ; qui que vous soyez, nous n'avons d'autre intention que celle de vous servir. Rien ne peut vous obliger à cette fuite ; vos pieds s'y refuseraient, et nous n'y consentirons pas. » Elle ne répondait rien, interdite et confuse. Il s'approcha d'elle, la prit par la main, et lui dit : « Ce que votre habit nous cachait, madame, vos cheveux l'ont fait découvrir. Il faut que ce soit une cause bien importante qui vous ait fait déguiser ainsi votre beauté sous cet indigne habit, et qui vous ait conduite en ces déserts, où c'est un grand hasard que nous vous ayons rencontrée. Si nous ne pouvons apporter de remède à vos maux, au moins, peut-être, pourrions-nous vous donner quelque conseil. Il n'est point de maux, si extrêmes qu'ils soient, pourvu qu'ils ne mettent point fin à notre vie, qui puissent nous empêcher d'écouter les conseils qu'on nous donne dans de bonnes intentions. Ainsi, madame ou seigneur, comme vous le voudrez, remettez-vous de ce trouble que vous a inspiré notre vue, et daignez nous apprendre votre bonne ou mauvaise fortune. Vous trouverez en nous tous, et en chacun de nous en particulier, des gens qui vous aideront à supporter vos malheurs. »

Pendant que le curé parlait, la jeune déguisée était dans un grand trouble, les regardant tous sans ouvrir la bouche et sans dire un seul mot, comme un rustre villageois à qui l'on montre à l'improviste une chose rare qu'il n'a jamais vue. Mais enfin, le curé ayant renouvelé ses sollicitations, elle fit un grand soupir, et rompit le silence de la manière suivante :

« Puisque la solitude des montagnes n'a pu me cacher aux humains, et que mes cheveux ne m'ont pas permis de soutenir un mensonge, il serait désormais inutile de feindre une chose que vous ne croiriez que par courtoisie. Ainsi, seigneurs, trouvez bon que je vous rende grâces de vos offres obligeantes, qui m'imposent la loi de satisfaire vos désirs. Je crains bien toutefois que le récit de mes infortunes ne vous

cause plus de pitié que de satisfaction, car vous ne trouverez ni remède pour les faire cesser, ni consolation pour en diminuer le poids. Cependant, je ne veux point vous laisser de doutes sur mon honneur : vous m'avez reconnue pour femme ; vous me trouvez ici seule, déguisée, dans un aussi jeune âge. Toutes ces choses suffisent pour ruiner la meilleure réputation : il faut donc que je vous confie ce que j'avais résolu de tenir caché. »

Ainsi parla la jeune fille sans s'arrêter, avec tant de grâce, un son de voix si doux, qu'on n'admirait pas moins sa modestie que sa beauté. Les trois amis lui firent de nouvelles offres de services, la conjurant de tenir sa promesse. Elle remit sa chaussure, retroussa ses cheveux, s'assit auprès d'eux sur une pierre, et, d'une voix claire et posée, commença dans ces termes l'histoire de sa vie :

« Dans l'Andalousie est une ville dont un duc porte le nom, ce qui lui donne le titre de grand d'Espagne. Il a deux fils, l'aîné desquels est héritier de son nom et, comme il le paraît, de ses vertus ; mais le cadet, je ne sais de quoi il est héritier, si ce n'est des trahisons de Vellido et des ruses de Ganelon. Mon père, un des vassaux de ce duc, n'est pas d'une condition fort relevée ; mais il est si riche, que si la fortune lui avait donné autant de naissance que de bien, il n'aurait eu rien à désirer et je n'aurais pas eu non plus à redouter les malheurs qui me sont arrivés ; car je ne doute point qu'ils ne viennent de ce que mes parents n'ont pas eu le bonheur d'être nés nobles ; ils ne sont pourtant pas d'une condition si basse qu'elle doive les faire rougir, mais elle n'est pas non plus assez relevée pour que je ne la regarde pas comme la cause de mon infortune : ils sont laboureurs, gens simples et modestes, sans mélange d'aucune mauvaise race ; ils sont, comme on dit, vieux chrétiens, et leur ancienneté, jointe à leurs grands biens, à leur train magnifique, les élève au rang des hidalgos et même des chevaliers. Mais, à leurs yeux, leur plus grande fortune, leur plus beau titre de noblesse était de m'avoir pour fille ; et, comme ils me chérissaient, et que j'étais leur unique héritière, nul enfant ne fut plus aimé, plus caressé que moi. J'étais leur

bâton de vieillesse, le miroir où ils se contemplaient, l'objet de toutes leurs sollicitudes, de tous les vœux qu'ils adressaient au ciel ; et, de même que j'étais maîtresse de leurs affections, de même je l'étais de leurs biens. C'était moi qui arrêtais ou congédiais les domestiques, qui faisais le compte de tout ce qu'on semait et recueillait, des moulins à huile, des pressoirs, des troupeaux grands et petits, des ruches d'abeilles, en un mot de tout ce que peut posséder un riche laboureur comme mon père. Je disposais de tout avec tant de vigilance de ma part et de satisfaction de la leur, que je ne saurais vous le dire. Ce qui me restait de loisir, après avoir donné les ordres nécessaires aux bergers, aux charretiers, aux manœuvres, je l'employais aux exercices convenables et permis aux jeunes filles, tels que l'aiguille, le métier à broder ou le rouet. Si, pour me récréer, je cessais ces travaux, je prenais quelque livre dévot, ou je jouais de la harpe ; car l'expérience m'a prouvé que la musique calme les esprits troublés et allège les travaux qui exigent de l'application. Ainsi s'écoulaient, au sein de la maison paternelle, mes heureux jours. Si je suis entrée dans ces détails, ce n'est point par vanité ni pour faire parade de mes richesses, mais afin de prouver que ce n'est point par ma faute que je suis tombée de cet état fortuné dans la situation malheureuse où je me trouve. Pendant que je passais ainsi ma vie dans les occupations du ménage et dans une retraite égale à celle des couvents, sans voir d'autres gens que ceux de notre maison, sans sortir que pour aller à l'église, mais de grand matin, accompagnée de ma mère et des servantes, et si cachée que je voyais à peine la terre à mes pieds, les yeux de l'amour, ou plutôt ceux de l'oisiveté, plus perçants que ceux du lynx, me découvrirent : don Fernand, second fils du duc dont je vous ai parlé, m'aperçut un jour. »

Au nom de don Fernand, Cardenio changea de couleur, éprouva une sueur abondante, et fit paraître une si grande altération d'esprit que le curé et le barbier, qui le virent, appréhendèrent qu'il n'entrât dans ces furieux accès qui le prenaient d'ordinaire ; mais heureusement il demeura tranquille, tout en sueur, considérant attentivement la belle

paysanne et cherchant à la reconnaître. Quant à elle, sans prendre garde aux mouvements de Cardenio, elle continua son histoire.

« Don Fernand ne m'eut pas plus tôt vue, dit-elle, qu'à ce qu'il m'a répété depuis, il sentit au même instant cette passion violente dont il m'a donné tant de preuves. Mais, pour achever promptement l'histoire de mes malheurs, je passerai sous silence toutes les tentatives qu'il fit pour me déclarer son amour. Il gagna tous les gens de notre maison, fit mille offres à mon père, et l'assura de sa faveur en toutes choses. Tous les jours furent des jours de fête dans notre rue : on ne n'était plus que divertissements sous mes fenêtres, et les nuits s'y passaient en concerts de voix et d'instruments. Les billets qui, je ne sais comment, me tombaient entre les mains, étaient pleins de tendres sentiments, de serments, d'offres et de promesses ; mais tous ces soins, loin de me plaire et de m'attendrir, ne faisaient que m'irriter, comme si don Fernand eût été mon ennemi mortel. Ce n'est pas qu'il me déplût dans sa personne, ni que ses galanteries m'importunassent : j'éprouvais une secrète satisfaction de me voir aimée d'un homme de cette qualité, et les louanges qu'il me donnait dans ses lettres flattaient mon amour-propre ; quelque laïques que nous soyons, nous autres femmes, nous aimons toujours à nous entendre appeler belles. Mais à tout cela s'opposaient mon honneur et les continuels avis que me donnaient mes parents, qui avaient aisément pénétré les intentions de don Fernand, qui, d'ailleurs, ne se mettait point en peine qu'on les connût. Mes parents me disaient que c'était à ma vertu qu'ils confiaient leur honneur et leur réputation ; que je considérasse l'inégalité de condition qui était entre don Fernand et moi ; que par là je reconnaîtrais que, malgré ses protestations, ses pensées tendaient plus à la satisfaction de ses désirs qu'à mon avantage ; que, si je voulais lui opposer un obstacle qui le fût désister de ses prétentions, ils me marieraient promptement avec qui je voudrais choisir parmi les principaux de la ville ou des environs, car leurs richesses et ma bonne réputation me permettaient de choisir. Convaincue de la solidité de leurs raisons, je persistais dans ma

retenue, et jamais je ne répondais à don Fernand une seule parole qui pût lui donner l'espérance même la plus éloignée d'en venir à ses fins. Mais ma prudence, qu'il prit sans doute pour du mépris, ne fit qu'irriter ses coupables désirs. Je suis bien obligée de nommer ainsi le motif de ses poursuites, car, s'il avait été honnête, vous n'entendriez pas mes plaintes, puisque je n'aurais pas à en faire. Enfin, don Fernand apprit que mon père allait me marier pour lui ôter toute espérance et me donner un défenseur de plus, ce qui le fit résoudre à s'y prendre d'une autre manière.

» Une nuit que j'étais dans ma chambre, avec une seule servante, et ma porte bien fermée, pour être à l'abri de tout danger, je vis tout à coup paraître devant moi don Fernand : et cette vue inopinée me troubla tellement que je perdis à la fois l'usage des yeux et de la voix ; je ne pus donc appeler au secours, et sans doute il ne l'eût pas permis, car il me prit dans ses bras sans que j'eusse la force de m'en défendre, et me dit de telles raisons que je ne saurais comprendre comment on peut avoir tant d'habileté pour mentir. Ses soupirs donnaient du crédit à ses paroles, et ses larmes semblaient justifier son intention. Et moi, pauvrette, seule, sans expérience en amour, je commençais à prendre pour des vérités les mensonges qu'il me débitait. Cependant ses larmes et ses soupirs ne m'inspiraient qu'une honnête compassion ; et, revenant de mon premier trouble, je repris un peu mes esprits ; et lui dis avec plus de fermeté que je ne l'eusse espéré : « Si, au lieu d'être dans vos bras, seigneur, » j'étais entre les griffes d'un lion féroce, et que, pour en » échapper, il me fallût faire ou dire quelque chose contre » l'honneur, je préférerais mille fois la mort. Si vous tenez » mon corps enserré dans vos bras, moi, j'ai mon âme retenue par d'honnêtes pensées, totalement opposées aux » vôtres, comme vous en pourrez juger si, pour les effectuer, » vous voulez user de violence. Je suis votre vassale et non » votre esclave : la noblesse de votre sang ne peut vous » donner le droit de déshonorer l'humilité du mien ; je ne » m'estime pas moins dans ma condition que vous dans la » vôtre. Ne croyez donc pas m'étonner par vos efforts, m'é-

» blouir par vos richesses, me séduire par vos paroles, m'at-
 » tendrir par vos larmes. Si je voyais quelqu'une des choses
 » que j'ai dites dans celui que mes parents me donneront
 » pour époux, ma volonté se conformerait à la leur, de sorte
 » que, même à contre-cœur, pourvu que mon honneur fût
 » intact, je lui livrerais volontairement ce que vous, seigneur,
 » voulez m'arracher par la violence. Ainsi, seigneur, per-
 » suadez-vous bien que nul n'obtiendra rien de moi qu'il ne
 » soit mon légitime époux. — S'il ne tient qu'à cela, répondit
 » ce déloyal chevalier, je jure d'être à toi, belle Dorothée
 » (c'est le nom de l'infortunée qui vous parle) ; j'en prends à
 » témoin le ciel, à qui rien ne peut être caché, et cette image
 » de Notre-Dame que voici. »

A ce nom de Dorothée, Cardenio se troubla de nouveau
 et se confirma dans sa première opinion. Il ne voulut cepen-
 dant pas interrompre le récit de Dorothée, désirant en
 apprendre la fin, quoiqu'elle lui fût à peu près connue ; il lui
 dit seulement : « Quoi ! madame, Dorothée est votre nom ?
 j'ai ouï parler d'une personne de ce nom, dont les disgrâces
 ont bien du rapport avec les vôtres ; mais continuez, je vous
 prie ; je vous apprendrai à loisir des choses qui vous sur-
 prendront autant qu'elles vous affligeront. » Dorothée s'ar-
 rêta pour considérer Cardenio et son étrange dénuement.
 « Je vous conjure, lui dit-elle, si vous savez quelque chose
 qui me regarde, de me l'apprendre tout de suite ; si la for-
 tune m'a laissé quelque chose, c'est le courage pour supporter
 mon infortune, quelle qu'elle puisse être ; et d'ailleurs je ne
 pense pas que les miennes puissent s'accroître. — Je ne vous
 le tairai point, madame, répondit Cardenio, si ce que j'ima-
 gine est vrai. Il importe peu, pour le présent, de vous le dire ;
 continuez, de grâce. — Soit, répondit Dorothée, reprenant
 son récit. Don Fernand, dit-elle, se saisit d'une image de
 la Vierge qu'il trouva sous sa main, et la prit à témoin de
 notre union, ajoutant les discours les plus persuasifs et les
 serments les plus solennels d'être mon époux. Mais avant
 qu'il eût achevé, je lui dis de bien réfléchir à ce qu'il voulait
 faire ; de considérer le déplaisir qu'aurait son père de le voir
 marié avec une paysanne, sa vassale ; de ne point se laisser

aveugler par la beauté que je pouvais avoir et qui ne suffirait pas pour excuser sa faute; que le plus grand bien que son amour pouvait le porter à me faire était de laisser courir ma destinée à l'égal de ma condition : car, ajoutai-je, les mariages disproportionnés ne conservent pas longtemps cette félicité qu'on éprouve en les contractant. A ces raisons j'en ajoutai beaucoup d'autres que je ne me rappelle pas. Tout fut inutile, rien ne put le détourner de sa résolution. Qui emprunte sans avoir l'intention de payer ne s'arrête guère aux conditions du contrat. Je réfléchis alors. Certes, me dis-je à moi-même, je ne serai point la première qui, d'un état humble, soit parvenue aux grandeurs par la voie du mariage; et don Fernand, non plus, ne sera point le premier à qui la beauté, ou, ce qui est plus certain encore, un amour aveugle ait fait prendre une compagne d'une naissance inférieure à la sienne. Puisque je ne veux pas changer le monde ni établir un usage nouveau, pourquoi n'accepterais-je pas un honneur que la fortune m'offre, encore que l'amour qu'il me témoigne ne durât que jusqu'à l'accomplissement de son désir? Car, enfin, aux yeux de Dieu, je serai son épouse. Si, au contraire, je le rebute par mes dédains, il sortira de son devoir, usera de violence envers moi, et je me verrai déshonorée et sans excuse aux yeux de ceux qui ne connaîtront pas comment j'aurai été amenée à ce point. Qui pourra persuader à mes parents, à tout le monde, que cet homme est entré dans mon appartement sans mon aveu? Toutes ces objections s'offrirent à la fois à mon esprit. Mais, ce qui me détermina surtout au parti qui, sans que je le soupçonnasse, causa ma perte, ce furent les serments de don Fernand, ses larmes, les témoins qu'il invoquait, ses protestations, et surtout ses grâces et sa gentillesse, qui eussent séduit un cœur aussi libre, aussi retenu que le mien. J'appelai ma servante, afin de joindre ce terrestre témoin à ceux que don Fernand avait pris dans le ciel. Il confirma, il renouvela ses serments, invoqua de nouveaux saints et se soumit à mille malédictions s'il ne tenait pas sa parole. Il m'attendrit par de nouveaux soupirs et de nouvelles larmes, me tenant étroitement serrée entre ses bras, dont je n'avais pu m'échapper; et, cette fille s'étant retirée,

je perdis mon innocence, et il consumma sa trahison. Le jour, qui succéda à la nuit de mes disgrâces, venait, non sans doute aussi promptement que l'eût désiré don Fernand; car, lorsque le désir est satisfait, la plus grande satisfaction de l'homme est de s'éloigner des lieux témoins de son bonheur. Il se hâta de me quitter; et la même servante qui l'avait introduit le conduisit dans la rue avant qu'il fit jour. En prenant congé de moi, encore que ce ne fût pas avec autant d'affection et de chaleur qu'il en avait à son arrivée, il me dit que je me tinsse assurée de sa foi; que ses serments étaient fermes et véritables; et, pour gage de ses promesses, il tira de son doigt un riche anneau qu'il me mit au mien. Je demurai dans un état tel que je ne puis dire si j'étais triste ou joyeuse: tout au moins j'étais rêveuse, confuse, et presque hors de moi d'un événement si nouveau. Je n'eus pas le courage, ou même la pensée, de gronder ma servante, qui m'avait trahie en enfermant don Fernand dans ma propre chambre, parce que je ne pouvais encore déterminer si ce qui venait de m'arriver était un bien ou un mal. J'avais dit à mon amant qu'il pouvait se servir de la même voie pour me venir voir d'autres nuits, puisque j'étais à lui, jusqu'à ce qu'il trouvât à propos de déclarer notre union; mais il n'y est revenu que la nuit suivante, et depuis ce temps-là je ne l'ai pu voir une seule fois, ni dans la rue ni à l'église, en tout un mois que je me suis lassée à le chercher, quoique je susse bien qu'il était dans le voisinage et qu'il allait tous les jours à la chasse, exercice qu'il aimait beaucoup. Oh! combien ces heures, ces jours furent insupportables et malheureux pour moi! Ce fut alors que je commençai à douter, à me défier de la foi de don Fernand, et que je fis à ma servante les reproches que je lui avais épargnés jusque-là. Je me vis contrainte à retenir mes larmes, à composer mon visage, de peur que mes parents ne me demandassent la cause de mon affliction, et ne m'obligeassent à recourir à des men songes pour les tromper. Mais bientôt toutes ces précautions furent inutiles: le respect s'évanouit, la considération publique disparut, la patience m'échappa, mes plus secrètes pensées furent découvertes, lorsque nous apprîmes, au bout

de quelques jours, que, dans une ville voisine, don Fernand s'était marié avec une demoiselle d'une grande beauté, d'une maison illustre, mais non pas assez riche pour avoir pu aspirer à un aussi grand mariage. On nous dit qu'elle s'appelait Luscinde, et l'on nous donna sur ses noces des détails surprenants. »

Au nom de Luscinde, Cardenio ne fit que serrer les épaules, se mordre les lèvres, froncer les sourcils, et un instant après verser un ruisseau de larmes; mais Dorothée ne laissa pas de continuer son histoire en ces termes : « Cette triste nouvelle, loin de me glacer le cœur, excita ma rage, au point qu'il s'en fallut peu que je n'allasse publier dans les rues la trahison de don Fernand et l'injure qu'il m'avait faite. Mais ce premier mouvement se calma lorsque j'eus formé un projet que je mis à exécution la nuit suivante : ce fut de prendre les habits d'un jeune valet de charrue de mon père, auquel je découvris ma mésaventure, en lui demandant de m'accompagner jusqu'à la ville où était mon ennemi. Ce garçon me fit des représentations sur mon projet insensé et sur ma folle hardiesse; mais, me voyant déterminée, il s'offrit à m'accompagner jusqu'au bout du monde. Je mis promptement dans un sac un habit de femme, quelques bijoux et de l'argent pour mes besoins; et, dans le silence de la nuit, sans dire un mot à ma perfide domestique, je sortis de la maison, accompagnée du jeune paysan et de mes nombreuses pensées. Je pris le chemin de la ville, à pied, emportée par le désir sinon d'empêcher ce que je croyais déjà fait, du moins de savoir de lui comment il avait pu se permettre une pareille action.

» En deux jours et demi j'arrivai à la ville. Ayant demandé, en y entrant, où était la maison du père de Luscinde, celui qui me répondit m'apprit plus de choses que je n'en voulais savoir. Il m'indiqua leur maison, et me raconta le mariage de don Fernand avec toutes ses circonstances, chose si connue dans la ville qu'on n'y parlait, disait-il, que de cela. Il me dit que, la nuit de son mariage, Luscinde était tombée évanouie au moment où elle avait prononcé le *oui* conjugal; et que son époux, voulant la délayer pour lui donner de l'air, avait

trouvé dans son sein un papier écrit de sa main, par lequel elle déclarait qu'elle ne pouvait être l'épouse de don Fernand parce qu'elle était celle de Cardenio, un gentilhomme de la même ville, à ce que me dit cet homme; qu'elle n'avait feint de consentir à ce mariage que pour ne pas désobéir à son père. Il me dit encore que ce billet donnait à entendre qu'elle avait eu dessein de se tuer en achevant la cérémonie: ce que confirmait un poignard qu'on avait trouvé sur elle. Furieux de se voir ainsi joué et méprisé, don Fernand l'aurait frappée de ce même poignard, si ceux qui étaient présents ne l'en eussent empêché. Il ajouta que don Fernand était aussitôt sorti de la ville, et que Luscinde n'était revenue de son évanouissement que le lendemain; qu'elle déclara à ses parents qu'elle était la véritable épouse de ce Cardenio que j'ai nommé. J'appris aussi que Cardenio s'était trouvé présent à la cérémonie, et que, voyant Luscinde mariée, ce qu'il n'aurait pas cru possible, il était sorti de la ville, désespéré, après avoir laissé une lettre par laquelle il se plaignait de l'infidélité de Luscinde, et annonçait qu'il s'éloignait pour jamais. Ces faits étaient publics, notoires, et faisaient le sujet de toutes les conversations, surtout depuis qu'on avait appris que Luscinde avait aussi quitté la maison paternelle et sa ville natale: car on ne la trouvait nulle part; ses parents en étaient au désespoir, et ne savaient comment la ramener auprès d'eux. Ces nouvelles ranimèrent mes espérances, et me persuadèrent que tout remède à mes maux ne m'était pas interdit; qu'il valait mieux que je n'eusse pas rencontré don Fernand que de le trouver marié; qu'il se pouvait que le ciel eût mis cet empêchement à une seconde union, pour lui rappeler combien la première était sacrée, pour le faire réfléchir qu'il était chrétien et, par conséquent, plus obligé au salut de son âme qu'aux considérations humaines. Je repassais ces idées dans ma tête, me leurrant de vaines consolations, d'espérances lointaines pour soutenir une vie que je déteste. Mais, tandis que je flottais dans ces incertitudes, sans savoir à quoi me résoudre, puisque je ne trouvais point don Fernand, j'entendis crier publiquement par la ville qu'on donnerait une grande récompense à qui me découvrirait, me désignant par

mon âge, par l'habit que je portais et par d'autres enseignes. J'appris encore qu'on disait que le berger qui était venu avec moi m'avait enlevée de chez mon père ; ce qui m'affligea beaucoup, car je voyais ma réputation entièrement perdue non-seulement par ma fuite, mais encore pour un être si vil et si indigne de moi. Je sortis sur-le-champ de la ville avec ce garçon qui commençait à m'être suspect, et, cette même nuit, nous arrivâmes ici, où nous nous cachâmes dans le lieu le plus désert de ces montagnes. Mais comme, ainsi qu'on le dit, un mal en appelle un autre, et la fin d'une disgrâce n'est que le commencement d'une autre plus considérable, ainsi m'arriva-t-il : car ce berger, qui jusque-là m'avait paru fidèle et sûr, me voyant dans cette solitude, et mû par sa méchanceté plutôt que par l'attrait de ma beauté, voulut profiter de l'occasion que la fortune lui offrait, et, sans aucune retenue, sans respect pour mes malheurs, il me parla d'amour ; puis, voyant que je ne répondais qu'avec un juste mépris à son impudente proposition, il laissa là les prières, auxquelles il avait eu d'abord recours, et voulut employer la violence. Mais le ciel, qui rarement ou plutôt jamais ne cesse de protéger les justes intentions, me favorisa de telle sorte que, malgré mes faibles forces, je le repoussai sans grande peine au bord d'un précipice dans lequel il tomba. Je l'y laissai vif ou mort, et, fuyant avec plus de légèreté que ne semblaient le permettre mon trouble et ma faiblesse, j'entrai plus avant dans ces montagnes, sans autre dessein que de me cacher à ceux qui me cherchaient de la part de mon père. Il y a je ne sais combien de mois que j'y suis. J'y trouvai un berger qui me prit à son service, et me mena dans un lieu qui est au centre de ces montagnes. Je lui ai servi de garçon pendant tout ce temps-là, cherchant à être toujours dans les champs, afin de cacher ces cheveux qui viennent, à mon insu, de me trahir. Mais tous mes soins et mon adresse ne m'ont servi de rien : mon maître a découvert que je n'étais pas un garçon, et a conçu les mêmes désirs que mon valet ; et, comme la fortune n'apporte pas toujours le remède aux maux dont elle nous accable, je ne trouvai point de précipice pour me débarrasser de cet homme comme j'avais fait

de l'autre. Aussi pensai-je qu'il valait mieux fuir et me cacher de nouveau dans ces montagnes que d'éprouver mes forces contre les siennes. Je cherchai donc un lieu où je pusse, sans empêchement, fléchir le ciel par mes soupirs et mes larmes, le prier de me secourir, de mettre un terme à mes peines, ou tout au moins de terminer ma vie dans cette solitude et d'y ensevelir la mémoire d'une infortunée qui, sans être coupable, a tant fait parler d'elle dans son pays et ailleurs. »

CHAPITRE XXIX

DE L'INGÉNIEUX ARTIFICE DONT ON SE SERVIT POUR ARRACHER NOTRE AMOUREUX CHEVALIER A LA RUDE PÉNITENCE QU'IL S'ÉTAIT IMPOSÉE.

« Voilà, seigneurs, la véritable histoire de mes tristes aventures. Jugez maintenant si les soupirs que j'exhale, les plaintes que vous avez entendues, les larmes que vous voyez couler de mes yeux, ont un juste sujet de se manifester en abondance, et si ma disgrâce est de nature à me laisser espérer quelque consolation, puisqu'on n'y saurait apporter de remède. La seule grâce que je vous demande donc, et vous pouvez me l'accorder facilement, c'est de m'indiquer en quel lieu je pourrai passer ma vie sans crainte d'être trouvée par ceux qui me cherchent : car, quoique le grand amour que me portent mes parents me donne l'assurance d'être bien reçue d'eux, cependant la honte qui me saisit à la seule pensée de paraître devant eux, d'une manière si peu conforme à leurs espérances, est si grande, que je préfère me bannir pour jamais de leur vue, à la confusion de leur montrer un visage sur lequel ils ne retrouveraient plus cette honnêteté qu'ils devaient attendre de moi. »

En achevant ces mots, Dorothee se tut. Une vive rougeur colora ses joues et laissa voir à découvert tout le désordre et la confusion qui agitaient son âme. Ceux qui l'écoutaient ne ressentèrent pas moins de pitié pour sa douleur que d'étonnement au récit de ses infortunes. Le curé, surtout,

désirait la consoler et la guider par ses conseils ; mais Cardenio prit le premier la parole : « Quoi, madame, vous êtes la belle Dorothée, fille unique du riche Clénardo ? » Dorothée fut extrêmement surprise d'entendre proférer le nom de son père, et de voir la chétive apparence de celui qui le prononçait : car on a vu plus haut de quelle misérable manière Cardenio était vêtu. « Et qui êtes-vous, mon frère, lui dit-elle, vous qui connaissez le nom de mon père ; car, si j'ai bonne mémoire, je ne pense pas l'avoir nommé une seule fois pendant le long récit que j'ai fait de mes infortunes ? — Je suis, répondit-il, ce malheureux que, d'après votre récit, Luscinde a dit être son époux, ce malheureux Cardenio que les déportements de celui qui causa vos malheurs ont mis dans l'état où vous le voyez, brisé, couvert de haillons, privé de toute humaine consolation, et, ce qui est plus cruel encore, n'ayant plus l'usage de la raison, si ce n'est quand il plaît au ciel de m'accorder quelque intervalle lucide. C'est moi qui fus le témoin du parjure de don Fernand, et qui entendis ce *oui* fatal par lequel Luscinde l'accepta pour époux. Je n'eus pas le courage d'attendre ce qui résulterait de son évanouissement et de la découverte du papier trouvé dans son sein : mon âme ne put supporter tant d'assauts consécutifs ; je perdais patience et quittai la maison, laissant à mon hôte une lettre, avec prière de la remettre en main propre à Luscinde. Je m'acheminai vers ces montagnes, dans l'intention d'y terminer une vie qui, depuis cet instant, m'a toujours été odieuse. Mais la fortune s'est contentée de me priver de la raison, et n'a pas voulu mettre fin à mes jours, me réservant sans doute l'heureux hasard de vous rencontrer ; car, si, comme je n'en doute point, ce que vous nous avez raconté est vrai, il est possible que le ciel réserve à nos malheurs une fin beaucoup plus heureuse que celle que nous attendons : car, en établissant que Luscinde ne peut appartenir à don Fernand, puisqu'elle est à moi, comme elle-même l'a déclaré, ni don Fernand s'unir à elle, puisqu'il vous a donné sa foi, nous pouvons espérer que le ciel nous rendra ce qui nous appartient, rien n'étant encore consommé. Ainsi, puisqu'il se présente à nous une consolation qui n'est fondée ni sur de folles imaginations

ni sur des espérances trop éloignées, je vous supplie, madame, de changer de résolution, comme j'ai moi-même intention de le faire, car nous avons tous deux l'espoir d'une meilleure fortune. Je vous jure, foi de chrétien, foi de chevalier, de ne vous point abandonner que je ne vous voie au pouvoir de don Fernand ; et, dans le cas où je ne pourrais, par le raisonnement, lui faire reconnaître ce qu'il vous doit, de recourir au droit que me donne le titre de chevalier, de le défier en raison du tort qu'il vous cause, sans faire mention de mon grief particulier, dont j'abandonne la vengeance au ciel, pour ne m'occuper ici-bas que de vos intérêts. »

Dorothee, de plus en plus surprise de tout ce que lui disait Cardenio, et ne sachant comment reconnaître de telles offres de service, voulait se jeter à ses pieds et les embrasser, mais il s'y opposa ; et le curé, répondant pour tous deux, approuva le projet de Cardenio, et fit si bien, par ses conseils et ses prières, qu'il leur persuada de le suivre dans son village, où ils pourraient se procurer tout ce qui leur manquait, et aviser aux moyens de retrouver don Fernand, de reconduire Dorothee chez ses parents, ou de prendre tel autre parti qui leur paraîtrait le plus convenable. Dorothee et Cardenio témoignèrent au curé toute leur reconnaissance, et acceptèrent ses offres obligeantes. Le barbier, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, attentif à tout ce qui se passait, se mit de la partie, et, avec non moins de bonne volonté que le curé, s'offrit à les servir en tout ce qui dépendrait de lui. Il leur raconta brièvement la cause qui les avait amenés dans ces montagnes, l'étrange folie de don Quichotte, et comment ils attendaient là son écuyer qui était allé le chercher. Cardenio se ressouvint alors, comme d'un songe, de la querelle qu'il avait eue avec don Quichotte, et la raconta aux autres ; mais il ne put jamais se rappeler le motif de la dispute.

En ce moment, ils entendirent une voix qu'ils reconnurent pour être celle de Sancho, qui, ne les ayant pas trouvés au rendez-vous, ne cessait de les appeler. Ils allèrent au-devant de lui, et lui demandèrent des nouvelles de don Quichotte. Il répondit qu'il l'avait trouvé nu, en chemise, maigre, pâle, à demi mort de faim et soupirant pour sa dame Dulcinée ;

puis il ajouta : « Je lui ai dit qu'elle lui ordonnait de quitter ce lieu, et de venir au Toboso où elle l'attendait, mais il m'a répondu qu'il était déterminé à ne point comparaître devant sa beauté avant d'avoir fait quelque exploit qui pût lui mériter sa grâce. Cependant, pour peu que cela dure, mon maître court risque de n'être jamais empereur, comme il s'y est obligé, ni seulement archevêque, qui est le moins à quoi il puisse prétendre. Donc, avisez promptement à ce que vous avez à faire pour le tirer de là. » Le curé lui répondit qu'il ne se mit point en peine, qu'ils le feraient bien sortir de la montagne malgré lui. Il communiqua alors à Dorothée et à Cardenio ce qu'il avait imaginé de concert avec le barbier pour guérir don Quichotte, ou, tout au moins, pour le ramener dans sa maison. A quoi Dorothée repartit qu'elle ferait beaucoup mieux la demoiselle affligée que le barbier, d'autant plus qu'elle avait des habits qui lui permettaient de le faire au naturel, qu'ils pouvaient se reposer sur elle du soin de faire tout ce qui était nécessaire pour remplir leur but, attendu qu'elle avait lu beaucoup de livres de chevalerie, et qu'elle connaissait bien le style des demoiselles affligées quand elles requéraient un don des chevaliers errants. « Il ne faut plus autre chose, dit le curé, que de mettre promptement la main à l'œuvre. Sans doute la fortune se déclare en notre faveur, puisque, sans qu'on y pensât, elle a commencé, seigneurs, à vous donner quelque espérance, et qu'elle nous facilite, à nous, l'exécution de notre entreprise. » Aussitôt Dorothée tira de son sac une jupe de riche étoffe, une mantille verte, et, dans une boîte, elle prit un collier et d'autres bijoux dont elle se para en un instant, de manière qu'elle ressemblait à une grande et riche dame. Elle leur dit qu'elle avait apporté ces objets et d'autres encore de chez elle, pour s'en servir si l'occasion se présentait ; mais que, jusqu'alors, il ne s'en était offert aucune. Sa bonne grâce, sa gentillesse et ses charmes surprirent extrêmement tous les assistants, et les confirmèrent dans l'idée que don Fernand était un homme de peu de jugement, puisqu'il avait pu dédaigner une si rare beauté. Mais, de toute la compagnie, celui qui l'admira le plus fut Sancho : car il lui semblait, sans doute avec raison,

n'avoir, en aucun jour de sa vie, vu une aussi belle personne. Aussi demanda-t-il avec empressement au curé quelle était cette belle dame, et ce qu'elle venait chercher dans ces déserts. « Cette belle dame, répondit le curé, n'est rien moins que l'héritière en ligne directe et masculine du grand royaume de Micomicon. Elle vient à la recherche de votre maître, pour qu'il lui octroie un don, qui est de la venger d'un tort que lui a fait un méchant géant. La réputation de bon chevalier que s'est acquise don Quichotte a fait venir cette princesse du fond de la Guinée. — Heureuse recherche, heureuse découverte ! s'écria Sancho, et plus encore si mon maître est assez heureux pour venger cette injure et redresser ce tort, en tuant ce damné géant. Oui, oui, il le tuera s'il le rencontre, pourvu que ce ne soit pas un fantôme, car, contre ces gens-là, il n'a aucun pouvoir. Mais, seigneur licencié, de peur qu'il lui prenne fantaisie de se faire archevêque, ce que je crains, je vous prie de lui conseiller de se marier sur-le-champ avec la princesse : par ce moyen, il sera dans l'impossibilité de recevoir les ordres sacrés, mais parviendra facilement à se faire empereur, et moi, à la fin de tous mes desirs. J'ai bien réfléchi là-dessus : je trouve qu'il n'est pas bon pour moi qu'il se fasse archevêque, attendu que je ne suis pas bon pour l'Eglise, puisque je suis marié ; et, quant à penser que j'aie maintenant courir après des dispenses pour pouvoir occuper des bénéfices, ayant, comme je les ai, femme et enfants, ce serait à n'en jamais finir. Ainsi, seigneur, l'important est que mon maître se marie promptement avec cette dame que je ne nomme point par son nom, parce que je ne le sais pas encore. — Elle s'appelle, dit le curé, la princesse Micomicona ; car, son royaume ayant nom Micomicon, ainsi doit-elle s'appeler. — Je n'en doute pas, répliqua Sancho, j'ai vu beaucoup de gens prendre pour nom et surnom celui du lieu de leur naissance, comme Pedro d'Alcala. Juan de Ubéda, Diégo de Valladolid : on doit en user de même en Guinée, et les reines doivent y prendre le nom de leur royaume. — Je le pense comme vous, dit le curé : et, quant au mariage de votre maître, je m'y emploierai de tout mon pouvoir. » Sancho fut aussi content de cette promesse que le

curé surpris de sa simplicité, voyant qu'il s'était mis en tête les mêmes rêveries que son maître, qui, sans doute, le persuadait qu'il devait un jour devenir empereur.

Cependant Dorothée était déjà montée sur la mule du curé. Le barbier s'était accoutré de la fausse barbe de queue de bœuf. Ils dirent à Sancho de les conduire au lieu où était don Quichotte, et lui recommandèrent de ne pas dire qu'il connaissait le barbier et le licencié ; car c'est en cela que dépendait la possibilité que don Quichotte devint empereur. Et même le curé et Cardenio ne voulurent point aller avec les autres, de peur que don Quichotte ne se rappelât la querelle qu'il avait eue avec ce dernier, et parce que la présence de l'autre n'était pas nécessaire. Ils laissèrent donc aller leurs amis devant, et les suivirent doucement à pied. Le curé répétait à Dorothée les instructions qu'il lui avait données ; mais elle répondit qu'ils ne se missent point en peine, que tout se passerait, sans y manquer d'un seul point, comme l'enseignant et le décrivent les livres de chevalerie.

Ils avaient fait environ trois quarts de lieue quand ils aperçurent, au milieu de rochers escarpés, don Quichotte déjà vêtu, mais non encore armé. A sa vue, Dorothée, avertie par Sancho, donna du fouet à son palefroi, suivie de son écuyer, le barbier à la longue barbe. Quand elle fut proche, l'écuyer descendit de sa mule, prit Dorothée entre ses bras et la mit à terre. Elle courut aussitôt avec grâce se jeter aux genoux de don Quichotte, qui s'efforça vainement de la faire relever ; mais elle, sans bouger de sa place, lui parla en ces termes : « Je ne me relèverai point d'ici, valeureux et invincible chevalier, que Votre Courtoisie ne m'ait octroyé un don qui ne peut que rehausser la gloire et le prix de votre personne, et tourner à l'avantage de la plus outragée et de la plus inconsolable damoiselle que le soleil ait jamais éclairée ; et, si votre valeur et la force de votre bras répondent à votre immortelle renommée, vous êtes obligé de protéger une infortunée qui vient de contrées si lointaines, attirée par votre réputation célèbre, vous demander un remède à ses maux. — Je ne vous répondrai pas une seule parole, belle dame, dit don Quichotte, et je n'écouterai pas un mot de votre demande, que vous ne

vous soyez relevée. — Et moi, seigneur, reprit la belle affligée, je ne me lèverai point que Votre Courtoisie ne m'ait accordé le don que je requiers. — Je vous l'octroie et concède, répondit don Quichotte, pourvu qu'il ne contienne rien de contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, et de celle qui tient dans ses mains la clef de mon cœur et de ma liberté. — Non, mon bon seigneur, répliqua la belle affligée, il n'y a rien du tout qui puisse causer préjudice à ceux dont vous parlez. » Sancho, s'approchant de don Quichotte, lui dit à l'oreille : « Allez, allez, seigneur, vous pouvez bien lui accorder ce qu'elle vous demande : ce n'est qu'une bagatelle. Il ne s'agit que de tuer un vilain géant ; et celle qui vous en prie est la princesse Micomicona, reine du grand royaume de Micomicon, en Éthiopie. — Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je ferai ce à quoi je suis obligé et ce que me dicte ma conscience, conformément à ma profession. » Et, se tournant vers la damoiselle : « Levez-vous, dit-il, je vous en prie, j'accorde à votre grande beauté le don qu'elle désire. — Ce que je demande, dit-elle, est que votre magnanime personne s'en vienne de suite avec moi où je la conduirai, et qu'elle me promette de ne s'occuper d'aucune autre aventure ni d'aucune requête, jusqu'à ce qu'elle ait tiré vengeance du traître qui, contre tout droit divin et humain, s'est emparé de mes États. — Je vous répète que j'y consens, répondit don Quichotte : ainsi, madame, vous pouvez bannir la mélancolie qui vous accable, et donner à vos espérances perdues un nouvel aliment et de nouvelles forces ; car, avec l'aide de Dieu et de mon bras, vous vous verrez bientôt rétablie dans votre royaume, et de nouveau assise sur le trône de votre antique splendeur, en dépit des félons qui voudraient s'y opposer. Mettons donc la main à l'œuvre, car on dit communément que dans le retard est le danger. » La belle affligée fit tous ses efforts pour baiser les mains de don Quichotte ; mais, en galant et courtois chevalier, il ne le voulut pas permettre. Il la fit relever, l'embrassa tendrement, dit ensuite à Sancho de serrer les sangles de Rossinante, et de lui apporter promptement ses armes. Sancho les décrocha d'un arbre, où elles étaient suspendues comme un trophée ; il visita les sangles du cheval, arma en un instant

son maître, qui, se voyant équipé, s'écria : « Sortons d'ici, au nom de Dieu, et allons secourir cette grande princesse. »

Le barbier était demeuré à genoux, se donnant bien garde de rire et de laisser tomber sa barbe, ce qui peut-être eût empêché la réussite de leur entreprise ; mais, voyant le dor octroyé et la promptitude avec laquelle don Quichotte se disposait à y satisfaire, il se leva, prit sa maîtresse par la main, comme don Quichotte, et à eux deux, ils la mirent sur sa mule. Don Quichotte sauta sur Rossinante, le barbier s'accommoda sur sa monture, et Sancho suivait à pied, non sans se rappeler avec douleur la perte de son roussin, qui lui manquait tant en ce moment ; mais il se consolait de tout en pensant que son maître était en bon chemin pour devenir empereur, car sans aucun doute il devait se marier avec la princesse, et être au moins roi de Micomicon. Une seule chose le chagrinait, c'était de penser que ce royaume était en terre de nègres, et que, par conséquent, les vassaux qu'on lui donnerait seraient tous noirs. Mais il y trouva bientôt un bon remède dans son imagination. « Que m'importe, se dit-il à lui-même, que mes vassaux soient nègres ! je n'aurai qu'à les faire charger et conduire en Espagne, où je les pourrai vendre. On me les payera comptant, et, avec cet argent, je pourrai acheter un titre, un office, qui me fera vivre à l'aise le reste de mes jours. Croit-on que je n'aurai pas l'esprit et l'habileté de disposer des choses, et de vendre trente ou dix mille vassaux en moins d'un tour de main ? Par Dieu, j'en viendrai bien à bout, et, si noirs qu'ils soient, je les rendrai blancs ou jaunes ; qu'ils viennent donc, je m'en suce les doigts. » Ces pensées le rendaient si content, si allègre, qu'il ne songeait pas au déplaisir de marcher à pied. Cachés derrière des broussailles, Cardenio et le curé ne perdaient rien de toute cette scène ; mais ils ne savaient comment s'y prendre pour joindre la compagnie. Cependant le curé, qui était fort ingénieux, imagina un moyen pour y parvenir : ce fut de couper promptement la barbe à Cardenio, avec des ciseaux qu'il avait dans un étui ; puis il lui passa une petite capote grise qu'il portait, lui mit sur la tête un réseau noir ; pour lui, il resta en chausses et en pourpoint. Cardenio fut tellement changé

par cette métamorphose, que lui-même ne se fût pas reconnu s'il se fût regardé dans un miroir. Cela fait, encore que les autres eussent pris de l'avance pendant qu'ils faisaient leur toilette, ils arrivèrent cependant les premiers au grand chemin, parce que les broussailles et les mauvais passages empêchaient les cavaliers d'avancer aussi promptement que les piétons. En effet, au sortir de la montagne, ils se trouvèrent dans la plaine ; et don Quichotte et ses camarades ayant paru peu de temps après, le curé se mit à le considérer, faisant des signes comme s'il cherchait à le reconnaître ; et, l'ayant ainsi contemplé quelque temps, il courut à lui, les bras ouverts, disant à haute voix : « Soyez le bien trouvé, miroir de la chevalerie, mon bon compatriote, don Quichotte de la Manche, la fleur et la crème de la gentillesse, le rempart et la consolation des affligés, la quintessence des chevaliers errants. » En disant ces mots, il embrassait le genou gauche de don Quichotte, qui, tout étonné de ses actions et de ses paroles, se mit à son tour à le considérer avec attention, enfin le reconnut, fort surpris de le rencontrer en ce lieu, et fit tous ses efforts pour mettre pied à terre, mais le curé s'y opposa, sur quoi don Quichotte lui dit : « Laissez-moi descendre, seigneur licencié ; il n'est pas convenable que je sois à cheval, et qu'une aussi respectable personne que Votre Grâce soit à pied. — Je n'y consentirai en aucune manière, dit le curé : que Votre Grandeur reste à cheval, puisque c'est à cheval qu'elle affronte les plus périlleuses aventures qui se soient vues de notre âge ; car, quoique je sois prêtre indigne, il me suffira de monter en croupe derrière un de ces seigneurs qui vous accompagnent s'ils veulent bien me le permettre, encore croirai-je être monté sur Pégase, ou sur le zèbre sur lequel chevauchait le fameux Maure Muzaraque, qui maintenant encore est enchanté dans la grande caverne Zulema, non loin de la grande Compluto. — Je n'y pensais point, seigneur licencié, répondit don Quichotte ; mais je suis sûr que, pour l'amour de moi, madame la princesse voudra bien ordonner à son écuyer de vous céder la selle de sa mule, et qu'il s'accommodera de la croupe, si toutefois la bête peut porter un second cavalier. — Je le crois, répondit la princesse ; et mon écuyer

est trop courtois pour qu'il soit besoin de lui prescrire son devoir : il ne souffrira pas qu'un ecclésiastique aille à pied lorsqu'il pourrait être à cheval. — Non, sans doute, » répondit le barbier. Il mit pied à terre, et le curé se mit en selle sans se faire beaucoup prier, puis le barbier sauta sur la croupe ; mais la mule, qui était de louage, c'est-à-dire mauvaise, leva le train de derrière et fit deux ruades en l'air, qui, si elles eussent atteint maître Nicolas à la tête ou à la poitrine, lui eussent fait donner au diable la recherche de don Quichotte. Il fut toutefois tellement secoué qu'il tomba sans faire attention à sa barbe qui se détacha. Se voyant ainsi le visage à découvert, il n'eut d'autre ressource que de se couvrir la figure avec ses deux mains, en criant qu'il avait toutes les dents brisées. Don Quichotte, voyant ce gros paquet de barbe loin du visage de l'écuyer, sans mâchoires et sans être souillé de sang, cria au miracle. « Vive Dieu ! dit-il, sa barbe s'est détachée et abattue comme si on l'eût décollée. » Le curé, voyant sa ruse en danger d'être découverte, ramassa promptement cette barbe, s'approcha de maître Nicolas qui gisait par terre, toujours criant, lui prit la tête qu'il appuya contre sa poitrine, et lui remit subitement sa barbe, marmottant quelque paroles magiques qu'il dit être un charme pour rattacher les barbes ; et, quand elle fut solidement fixée, il se recula, et l'écuyer parut aussi sain, aussi barbu qu'auparavant ; de quoi don Quichotte s'émerveilla grandement, et pria le curé de lui apprendre ce charme quand il en aurait le loisir, ne doutant pas que sa vertu ne s'étendît plus loin qu'à rattacher des barbes, puisqu'il était certain que, là où la barbe avait été arrachée, la chair devait être offensée, et que, puisqu'on la voyait saine et guérie, ce charme devait avoir de grandes vertus. « Il est vrai, » répondit le curé. Et il promit à don Quichotte de le lui apprendre à la première occasion. On convint que le curé monterait seul sur la mule, et que de loin en loin le barbier et Cardenio prendraient à leur tour sa place jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'hôtellerie, qui était à deux lieues de là.

Ils allaient donc trois à cheval, don Quichotte, la princesse et le curé, et trois à pied, Cardenio, le barbier et Sancho. Don

Quichotte dit à la princesse : « Que Votre Grandeur, madame, nous guide par où il lui plaira. » Avant qu'elle répondit, le licencié lui dit : « Vers quel royaume veut nous conduire Votre Seigneurie : serait-ce, par aventure, vers celui de Micomicon ? Oui, sans doute, ce doit être vers celui-là, ou je ne me connais pas en royaumes. » Dorotheé, qui avait de l'esprit, comprit bien qu'elle devait répondre oui. « En effet, dit-elle, mon chemin est vers ce royaume. — Cela étant, dit le curé, il est nécessaire que nous passions par le milieu de mon village, et de là vous prendrez la route de Carthagène, où vous pourrez vous embarquer à la grâce de Dieu, et, si le vent est propice, la mer calme et sans bourrasque, en un peu moins de neuf ans vous pourrez arriver en vue du grand lac Méona, je veux dire Méotides, qui est à un peu moins de cent journées de votre royaume. — Vous vous trompez, seigneur, répondit-elle, il n'y a pas deux ans que j'en suis partie, et je n'ai point eu de beau temps ; et cependant, j'ai eu le bonheur de rencontrer celui que je désirais tant, le seigneur don Quichotte de la Manche, dont la renommée parvint à mes oreilles aussitôt que j'eus mis le pied en Espagne, ce qui me le fit chercher pour me recommander à sa courtoisie, et confier ma juste cause à la valeur de son invincible bras. — C'en est assez, repartit don Quichotte ; cessez, de grâce, de me louer : je suis ennemi de toute espèce d'adulation ; et, quoiqu'il n'y ait point ici de flatterie, mes chastes oreilles sont offensées de semblables discours. Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que, vaillant ou non, ce que j'ai de moyens sera employé pour votre service, jusqu'à y perdre la vie. Quittons donc pour l'heure ce propos, et permettez-moi de demander au seigneur licencié quel motif l'a conduit dans ces lieux, seul, sans aucun valet et vêtu tellement à la légère que j'en suis tout surpris. — Pour vous répondre en peu de mots, dit le curé, vous saurez que maître Nicolas, notre ami, notre barbier, et moi, nous allions à Séville pour recouvrer certain argent qu'un mien parent, qui depuis plusieurs années est passé dans les Indes, m'avait envoyé ; et la somme est assez forte. En passant hier par cet endroit-ci, nous fûmes assaillis par quatre voleurs qui

nous prirent tout, jusqu'à nos barbes qu'ils nous coupèrent : de telle sorte que le barbier est obligé d'en porter une postiche; et le jeune homme que vous voyez ici, ajouta-t-il, en montrant Cardenio, ils le mirent presque tout nu. Ce qu'il y a de pis, c'est que le bruit court, dans les environs, que ceux qui nous ont volés sont certains forçats qui auraient été délivrés, presque dans le même lieu, par un homme si vaillant que, en dépit du commissaire et des gardes, il les a mis tous en liberté. Sans aucun doute, cet homme n'était pas dans son bon sens, ou bien il ne vaut pas mieux qu'eux : c'est un homme sans âme et sans conscience, puisqu'il a voulu lâcher le loup parmi les brebis, le renard au milieu des poules, la mouche devant le miel; il a voulu frauder la justice, agir contre son roi, son seigneur naturel, car il a transgressé ses justes commandements; il a voulu ôter aux galères les bras qui les font mouvoir, porter le trouble dans la Sainte-Hermandad, qui, depuis nombre d'années, jouissait du repos; enfin, il s'est permis une action qui cause la perte de son âme, sans porter le moindre profit à son corps. » Sancho avait raconté au barbier et au curé l'aventure des galériens, que son maître avait terminée avec tant de gloire. C'était pour cela que le curé insistait si fortement sur ce point, afin de voir ce que ferait ou dirait don Quichotte. Celui-ci changeait de couleur à chaque parole du licencié, et n'osait s'avouer pour le libérateur de ces honnêtes gens. « Tels furent, ajouta le curé, ceux qui nous dépouillèrent. Dieu fasse miséricorde à celui qui n'a pas permis qu'ils reçussent le juste châtiment de leurs crimes! »

CHAPITRE XXX

PRUDENCE DE LA BELLE DOROTHÉE, ET AUTRES CHOSES
AUSI INTÉRESSANTES QUE DIVERTISSANTES.

Le curé n'avait pas achevé de parler que Sancho lui dit : « Par ma foi, seigneur licencié, celui qui fit ce bel exploit, ce fut mon maître : ce n'est pas que je ne l'aie averti aupar-

ravant qu'il prit bien garde à ce qu'il allait faire, et que c'était un péché de mettre en liberté ces gens-là, puisque tous étaient de méchants coquins. — Imbécile, repartit don Quichotte, il n'appartient pas aux chevaliers errants de vérifier si les affligés, les opprimés et les captifs qu'ils rencontrent par les chemins sont ainsi traités pour leurs fautes ou pour leurs bonnes actions : il leur appartient seulement de les secourir à titre de malheureux, d'avoir égard à leurs peines, et non à leurs méfaits. Quant à moi, je rencontre une chaîne de gens enfilés comme les grains d'un rosaire, tristes et misérables : je fais pour eux ce que ma religion me commande ; peu m'importe le reste. Celui qui trouve cette action mauvaise, n'en déplaît au saint caractère du seigneur licencié et à son honorable personne, je dis qu'il ne s'entend guère en matière de chevalerie, et qu'il en a menti comme un malappris, ce que je lui ferai connaître plus au long avec mon épée. » En disant ces mots, il s'affermit sur ses étriers et enfouça son morion jusqu'aux yeux, car, pour le plat à barbe qui à ses yeux était l'armet de Mambrin, il avait été tellement bosselé par les forçats, que don Quichotte le portait pendu à l'arçon de sa selle, pour le faire raccommoder. Dorothée, aussi gracieuse que spirituelle, connaissant déjà la folle humeur de don Quichotte, et remarquant que tout le monde s'en moquait, excepté Sancho, ne voulut pas être la dernière à s'en amuser. Voyant donc sa grande colère : « Seigneur chevalier, lui dit-elle, veuillez rappeler à votre mémoire le don que vous m'avez octroyé, par lequel il ne vous est permis d'entreprendre, avant la mienne, aucune autre aventure, quelque urgente qu'elle soit. Calmez donc vos esprits. Si le seigneur licencié eût su que c'était par ce bras invincible que les forçats avaient été délivrés, il eût fait trois points d'aiguille à sa bouche, il se fût mordu trois fois la langue avant de dire une seule parole qui eût pu vous déplaire. — Je le jure bien, dit le curé ; je me fusse plutôt arraché une moustache. — Il suffit, madame, répondit don Quichotte, je me tairai, je réprimerai la juste colère qui déjà s'était emparée de moi, et me tiendrai paisible et tranquille jusqu'à ce que j'aie satisfait à ce que je vous ai promis. Mais, en récompense de ma sou-

mission, je vous supplie de m'apprendre, si cela ne peut vous nuire, quel est le sujet de votre affliction, quels sont les noms et le nombre des personnes de qui je dois tirer une suffisante et entière vengeance. — Je le ferai volontiers, répondit Doro-thée, s'il ne vous ennue pas d'entendre des plaintes et de tristes aventures. — Non, madame, je n'en serai nullement ennuyé. — Prêtez-moi donc toute votre attention, » repartit la belle affligée. A ces mots, le barbier et Cardenio se placèrent à ses côtés, curieux d'entendre comment elle se tirerait de l'histoire supposée qu'elle allait débiter. Sancho les imita, car il n'était pas moins abusé que son maître sur le compte de Doro-thée. Pour elle, après s'être mise à son aise sur la selle de sa mule, avoir toussé, craché, fait tous les préliminaires d'usage, elle commença en ces termes :

« Vous saurez d'abord, seigneurs, que l'on m'appelle..... » En cet endroit, elle s'arrêta tout court, parce qu'elle ne se rappelait plus le nom que lui avait donné le curé. Mais ce dernier, remarquant la cause de son embarras, vint bientôt à son aide. « Ce n'est pas merveille, dit-il, madame, que Votre Grandeur se trouble et s'embarrasse dans le récit de ses malheurs : ils sont quelquefois tels qu'ils font perdre la mémoire à ceux qui en sont accablés, au point d'oublier leur propre nom, comme il arrive à Votre Seigneurie, qui, en ce moment, ne se rappelle pas qu'elle s'appelle la princesse Micomicona, légitime héritière du grand royaume de Micomicon. Maintenant vous pourrez facilement retracer à votre esprit le douloureux souvenir de vos infortunes. — Vous avez bien raison, dit-elle, je ne pense pas qu'à présent j'aie besoin d'aucun secours, et j'espère mener à bon port le récit fidèle de ma déplorable histoire. Vous savez donc que le roi mon père, qui se nommait Tinacrio le Sage, fut très versé dans ce qu'on appelle l'art magique. Il découvrit par sa science que ma mère, la reine Xaramilla, devait mourir avant lui ; qu'il la suivrait de près, et qu'ainsi je demeurerais orpheline de père et de mère. Ce qui l'affligeait le plus dans cette conjoncture, c'est qu'il savait encore, de science certaine, qu'un énorme géant, souverain d'une grande île voisine de notre royaume, et nommé Pandafilando aux Yeux louches

(car c'est une chose avérée que, quoique ses yeux soient droits dans leurs orbites, il regarde toujours de travers comme s'il était louche, et cela par malice, pour effrayer ceux qui le voient), mon père, dis-je, savait que ce géant, me voyant orpheline, envahirait mes États avec de nombreuses troupes, et s'en emparerait en totalité, sans me laisser un méchant village pour m'y retirer ; que cependant je pourrais éviter cette ruine si je voulais consentir à l'épouser ; mais, autant qu'il en pouvait juger, mon père ne pensait pas que j'acceptasse un mariage aussi inégal : et certes il avait bien raison, car jamais il ne m'est venu dans la pensée d'épouser ce géant ni aucun autre, quelque grand et colossal qu'il pût être. Mon père dit aussi que, lorsqu'après sa mort je verrais Pandafilando entrer dans mes États, je ne songeasse point à me défendre, ce qui causerait ma ruine ; qu'au contraire je le laissasse librement poursuivre ses conquêtes, si je voulais éviter la mort et l'entière destruction de mes bons et loyaux sujets, car il serait impossible de résister à la force endiablée de ce géant ; mais que sur-le-champ je me missé en route pour les Espagnes, avec quelques-uns des miens, et que là je trouverais le remède à mes maux, dans la personne d'un chevalier errant dont la renommée serait en ce temps-là répandue par tout le royaume ; qu'il devait s'appeler, si j'ai bonne mémoire, don Azoté ou don Gigoté. — Dites don Quichotte, madame, interrompit Sancho Pança, ou, sous un autre nom, le chevalier de la Triste Figure. — C'est la vérité, reprit Dorothée. Il me dit encore que ce chevalier devait être de haute stature, maigre de corps, et que, sur le côté, au-dessous de l'épaule gauche, ou tout auprès, il aurait un signe blond, recouvert de poils semblables à des crins. » Don Quichotte, entendant ces mots, appela son écuyer : « Sancho, mon fils, lui dit-il, aide-moi à me déshabiller : je veux voir si je suis le chevalier prédit par ce sage roi. — Pourquoi donc vous déshabiller ? demanda Dorothée. — Pour voir si je n'ai point ce signe dont a fait mention votre père. — Il n'est pas nécessaire d'ôter vos habits, dit Sancho ; je sais que vous avez au milieu de l'épine du dos un signe de cette espèce, qui est l'indice d'un homme vigoureux. — Cela suffit, dit

Dorothée, entre amis on ne doit pas y regarder : que ce signe soit à l'épaule ou sur l'épine du dos, peu importe ; il suffit qu'il y en ait un ; qu'il soit où il voudra, ce n'est qu'une même chair. Sans contredit, mon bon père a fort bien rencontré dans toutes ses prédictions, et moi mieux encore, me recommandant au seigneur don Quichotte, qui est bien celui que m'annonça mon père : car les signes de la figure se rapportent parfaitement avec la bonne renommée qu'a acquise ce chevalier, non seulement en Espagne, mais dans toute la Manche. En effet, j'étais à peine débarquée à Ossuna que j'entendis raconter de lui de tels exploits que mon cœur me dit aussitôt qu'il était celui que je venais chercher. — Comment Votre Seigneurie a-t-elle pu débarquer à Ossuna ? demanda don Quichotte : cette ville n'est point un port de mer. » Avant que Dorothée pût répondre, le curé dit : « La princesse veut dire qu'après être débarquée à Malaga, la première ville où elle entendit parler de vous fut Ossuna. — C'est ce que je voulais dire, reprit Dorothée. — Sans doute, ajouta le curé : que Votre Majesté daigne poursuivre. — Je n'ai rien à ajouter, dit Dorothée, sinon que mon sort a été assez fortuné pour me faire rencontrer le seigneur don Quichotte, et que déjà je me regarde comme reine et souveraine de tous mes États : car, par sa courtoisie et sa magnanimité, il m'a promis de m'accompagner partout où je le mènerai ; ce ne sera pas ailleurs que devant Pandafilando aux Yeux louches, afin qu'il le tue et me restitue ensuite ce qui me fut usurpé contre toute justice. Et le tout doit s'accomplir à souhait, puisqu'ainsi l'a prédit mon bon père, Tinacrio le Sage, lequel, en outre, a laissé des lettres chaldéennes ou grecques, que je ne sais pas lire, et qui portent que, si le chevalier en question, après avoir coupé la gorge au géant, désire se marier avec moi, je dois aussitôt, et sans réplique, m'offrir à lui pour sa légitime épouse, et le mettre en possession de ma couronne et de ma personne. — Eh bien ! ami Sancho, que t'en semble ? dit à ces mots don Quichotte. N'entends-tu pas ce que l'on propose ? et moi-même ne te l'ai-je pas dit souvent ? Vois si nous n'avons pas déjà un royaume à commander, une reine à épouser. — Oui,

je le jure, dit Sancho, au diable soit celui qui ne se marierait point aussitôt qu'il aura ouvert le gosier au seigneur Paudahilado. Vous semble-t-il que la reine ne soit pas assez belle ? Je voudrais que les puces de mon lit pussent lui ressembler ! » En même temps il fit deux sauts en l'air, pour montrer sa grande joie ; puis aussitôt il courut saisir les rênes de la mule de Dorothee, la fit arrêter, et se mit à genoux devant elle, la suppliant de permettre qu'il lui baisât les mains, en signe qu'il la reconnaissait pour sa reine et maîtresse. Pas un des assistants ne pouvait s'empêcher de rire en voyant la folie du maître et la simplicité du valet. Dorothee lui donna ses mains, lui promettant de le faire grand seigneur dans son royaume, quand le ciel lui aurait fait la grâce de le recouvrer. Sancho l'en remercia dans des termes qui renouvelèrent les rires de la compagnie ; ensuite, Dorothee, poursuivant « Voilà, dit-elle, seigneurs, toute mon histoire. Il me reste seulement à vous dire que, de la nombreuse suite avec laquelle j'étais sortie de mon royaume, il ne m'est demeuré que cet écuyer barbu, tous les autres ayant péri dans une tempête que nous avons essuyée à la vue du port. Lui et moi nous nous sauvâmes, et abordâmes à terre sur deux planches, comme par miracle ; car, vous avez pu le remarquer, tout est merveille et mystère dans la suite de mes aventures. Si mon récit vous a semblé prolix ou mal ordonné, n'en attribuez la cause qu'à ce qu'a dit au commencement le seigneur licencié, aux peines excessives et continuelles que j'ai souffertes, et qui m'ont ôté la mémoire. — Je ne la perdrai point, moi, haute et valeureuse dame, dit don Quichotte, par les peines que j'endurerai à votre service, quelque grandes et inouïes qu'elles soient : car je confirme de nouveau le don que je vous ai octroyé, et je jure d'aller avec vous au bout du monde, jusqu'à ce que je me voie aux prises avec votre fier ennemi, dont j'espère, par l'aide de Dieu et de mon bras, abattre la tête superbe avec cette épée que je n'ose dire bonne, grâce à Ginès de Pasamonte qui m'a enlevé la mienne. » Il dit ces derniers mots entre ses dents, puis ajouta : « Après lui avoir coupé la tête, et vous avoir mise en paisible possession de vos États, je vous laisserai, madame, la libre

volonté de disposer de votre personne ainsi que bon vous semblera : car, tant que j'aurai la mémoire occupée, la volonté captive et l'entendement perdu pour celle... je n'en dis pas davantage, il n'est pas possible que j'aie même la pensée de me marier, fût-ce avec l'oiseau phénix. » Ces derniers mots, et le refus de se marier, parurent si déplacés à Sancho, qu'il s'écria : « Mort de ma vie, seigneur don Quichotte, je jure que Votre Grâce n'est pas dans son bon sens. Comment est-il possible que vous hésitez un seul instant à épouser une aussi grande princesse ? Pensez-vous que la fortune ait à tout bout de champ à vous offrir une aventure comme celle qui se présente ? Où trouvez-vous que madame Dulcinée soit plus belle ? Non, certes, pas seulement de la moitié. Je dirai même qu'elle n'est pas digne de déchausser cellé qui est devant nous. Et comment obtiendrai-je le comté que j'espère, si vous allez chercher des truffes dans la mer ? Diable, mariez-vous, mariez-vous promptement, et prenez ce royaume qui vient s'offrir à vous ; puis, quand vous serez roi, faites-moi marquis ou gouverneur, et que le diable emporte le tout. » Don Quichotte, entendant proférer de tels blasphèmes contre sa dame Dulcinée, ne put le souffrir. Haussant sa lance, sans dire une parole à Sancho, sans autre forme de procès, il en déchargea sur son écuyer deux si grands coups qu'il le renversa par terre ; et, si Dorothee ne lui eût pas crié de ne plus frapper, il lui eût sans doute ôté la vie. « Pensez-vous, lui dit-il au bout d'un moment, méchant vilain, que j'endure toujours vos sarcasmes, et que nous n'ayons autre chose à faire, vous que de me manquer, moi que de vous pardonner ? Non, ne le croyez pas, coquin excommunié ; car sans doute vous l'êtes, puisque vous osez déchaîner votre langue contre la sans pareille Dulcinée. Ne savez-vous pas, gueux, faquin, bélière, que, si ce n'était la valeur qu'elle communique à mon bras, je n'aurais pas le courage de tuer une puce ? Dites, maraud à la langue de vipère, qui pensez-vous qui ait conquis ce royaume, coupé la tête à ce géant, et qui vous ait fait marquis (car je regarde tout cela comme fait et passé en force de chose jugée), si ce n'est la valeur de Dulcinée, prenant mon bras pour l'instru-

ment de ses exploits ? Elle combat en moi, triomphe en moi, et moi je vis et respire en elle ; je tiens d'elle l'être et la vie. O rustre mal né, comme vous êtes ingrat, maintenant que vous vous voyez élevé de la poussière de la terre et devenu seigneur en titre ! Vous répondez à un si grand bienfait en disant du mal de qui vous l'a fait. » Sancho n'était pas tellement troublé qu'il n'entendit très bien tout ce que disait son maître. Il se releva promptement, et courut se placer derrière le palefroi de Dorothée, et de là il dit à son maître : « Dites-moi, seigneur, si Votre Grâce est déterminée à ne point se marier avec cette grande princesse, il sera clair alors que le royaume ne vous appartiendra pas ; et, s'il ne vous appartient pas, quelle récompense pouvez-vous me donner ? C'est là ce dont je me plains. Mariez-vous une bonne fois pour toutes avec cette reine que nous avons ici comme au présent du ciel, et vous pourrez ensuite retourner à madame Dulcinée. Il doit y avoir eu des rois dans le monde qui avaient des maîtresses. Quant à la beauté, je ne m'en mêle point : s'il faut le dire, j'avoue qu'elles me semblent bien toutes les deux, quoique je n'aie jamais vu madame Dulcinée. — Comment, traître, blasphémateur, tu ne l'as jamais vue ! dit don Quichotte ; ne viens-tu pas, tout à l'heure, de m'apporter un message de sa part ? — Je veux dire que je ne l'ai pas vue assez longtemps, repartit Sancho, pour avoir observé particulièrement ses perfections et sa beauté de point en point ; mais, en gros, elle me paraît bien. — Maintenant, je te pardonne, dit don Quichotte, et pardonne-moi aussi le déplaisir que je t'ai fait : les premiers mouvements ne sont pas dans la main de l'homme. — Je le vois bien, dit Sancho, car mon premier mouvement est toujours de parler, et je ne puis m'empêcher de dire une bonne fois ce qui me vient sur la langue. — Avec tout cela, Sancho, reprit don Quichotte, réfléchis bien à ce que tu veux dire, car tant va la cruche à l'eau.... Je ne t'en dis pas davantage. — Or bien, dit Sancho, Dieu est au ciel, qui voit nos fautes : Il sera juge entre nous à qui fait le plus de mal, ou moi en ne parlant pas bien, ou vous en n'agissant guère mieux. — Laissons cela, dit Dorothée ; courez, Sancho, baiser la main de

votre maître : demandez-lui pardon, et dorénavant soyez plus retenu dans vos éloges et dans vos critiques ; ne dites plus de mal de cette dame du Toboso, que je ne connais que pour la servir, et prenez confiance en Dieu, qui ne vous laissera pas manquer d'un état dans lequel vous vivrez comme un prince. » Sancho obéit, la tête basse ; il demanda la main à son maître, qui la lui présenta d'un air calme. Sancho baisa cette main, don Quichotte lui donna sa bénédiction, puis il lui dit de marcher un peu en avant avec lui, parce qu'il avait à lui demander quelque chose et à l'entretenir d'une affaire importante. Ils s'avancèrent donc tous deux, et don Quichotte lui dit : « Depuis ton retour, je n'ai pu trouver l'occasion ni le temps de te demander beaucoup de particularités concernant l'ambassade que tu viens de faire, et la réponse que tu m'as apportée ; mais, en ce moment, où la fortune nous favorise ne me refuse pas la satisfaction que tu peux me procurer par ces bonnes nouvelles. — Demandez-moi ce qu'il vous plaira, répondit Sancho. Ma bouche répètera maintenant ce qui est entré par l'oreille, mais je vous supplie, seigneur, de ne pas être à l'avenir si vindicatif. — Pourquoi me dis-tu cela, Sancho ? — Je le dis parce que ces deux coups de lance que je viens de recevoir sont pour le différend que le diable mit entre nous l'autre soir, et non pour ce que j'ai dit de madame Dulcinée, que j'aime et révère comme une relique, encore qu'il n'y ait pas sujet, mais seulement parce que c'est un bien qui vous appartient. — Ne parle plus de cela, dit don Quichotte, tu me fais de la peine. Tu sais bien que je te pardonnai alors, mais qu'on a coutume de dire : A nouveau péché, nouvelle pénitence. »

Sur ces entrefaites, ils virent venir par le chemin qu'ils suivaient un homme monté sur un âne, qui, lorsqu'il fut proche, leur parut être un Bohémien. Sancho, qui, dès qu'il voyait un âne, le suivait du cœur et des yeux, eut à peine jeté les yeux sur l'homme, qu'il reconnut Ginès de Pasamonte, et, par suite, son âne, comme c'était la vérité. Pasamonte, pour n'être point découvert, et pour pouvoir vendre l'âne, s'était déguisé en Bohémien, dont la langue et beaucoup d'autres lui étaient aussi familières que la sienne

propre. Sancho ne l'eut pas plus tôt reconnu qu'il lui cria d'une voix forte : « Holà, larron de Ginesillo, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, mon repos, mes délices ; rends-moi mon âne ; décampe, drôle, larron, et laisse là ce qui n'est point à toi. » Il n'était pas besoin de tant de paroles et d'injures ; car, au premier mot, Ginès sauta à bas de l'âne, s'enfuit à toutes jambes, et en un moment disparut. Sancho s'approcha du grison, et lui dit en l'embrassant : « Comment l'es-tu porté, mon bien, mes yeux, mon compagnon ? » Il le baisait, le caressait, comme si c'eût été une personne. L'âne se taisait, et se laissait baiser et caresser sans dire mot. Toute la compagnie s'approcha, et félicita Sancho d'avoir retrouvé son âne, particulièrement don Quichotte, qui lui dit que, pour cela, il ne révoquait ni n'annulait la cédula des trois ânon. Sancho l'en remercia. Pendant que le maître et l'écuyer s'entretenaient ainsi, le curé louait Dorothée de l'esprit qu'elle avait montré dans son conte, tant par sa brièveté, que par sa ressemblance avec les histoires de chevalerie. Elle lui répondit qu'elle en avait autrefois lu beaucoup de livres, mais qu'elle ne connaissait pas bien les provinces et les ports de mer, ce qui était cause qu'elle avait dit être débarquée à Ossuna. — Je m'en suis bien aperçu, dit le curé : aussi suis-je accouru vous aider pour raccommoder la chose. Mais, dites-moi, n'est-ce pas une chose étrange de voir avec quelle facilité ce malheureux hidalgo croit tous les mensonges et toutes les inventions, seulement parce qu'elles ont du rapport avec les extravagances qu'il a lues dans ses livres ? — Cette folie, dit Cardenio, est si rare et si nouvelle qu'il faudrait, à celui qui l'imaginerait et voudrait en composer une fable, un esprit bien subtil pour en venir à bout. — Mais une chose plus surprenante encore, dit le curé, c'est que, si vous écarterez les simplicités que débite ce cher homme, relativement à l'objet de sa folie, et que vous lui parliez d'autres choses, il en discourt avec d'excellentes raisons et montre un jugement sain et lucide ; de sorte qu'en ne lui parlant pas de chevalerie, il n'est personne qui ne le prenne pour un homme d'un grand sens et d'un profond savoir. » Tandis que la troupe allait ainsi cheminant, don Quichotte

poursuivait son entretien avec Sancho. « Ami, lui dit-il, laissons là toutes nos querelles, et, sans garder rancune, dis-moi donc où, quand et comment tu as vu Dulcinée, ce qu'elle faisait, ce que tu lui dis, ce qu'elle te répondit et quelle mine elle fit en lisant ma lettre ; qui te l'a copiée, en un mot, tout ce que tu croiras digne d'être su et demandé, dis-le-moi, sans y ajouter ni mentir pour me faire plaisir, sans en retrancher pour nuire à ma satisfaction. — Seigneur, répondit Sancho, s'il faut dire la vérité, personne ne m'a copié la lettre, attendu que je n'en ai point emporté. — Ce que tu dis est vrai, reprit don Quichotte, car deux jours après ton départ, je trouvai les tablettes où je l'avais écrite, ce qui me mit en grande peine, car je ne savais pas ce que tu ferais quand tu t'apercevrais de ton oubli, et je croyais que tu reviendrais dès que tu t'en serais aperçu. — C'est ce que j'aurais fait, répondit Sancho, si je n'avais pas appris la lettre par cœur lorsque vous m'en fîtes la lecture ; de sorte que je la dictai à un sacristain, qui me l'écrivit de point en point, et qui me dit que, de tous les jours de sa vie, quoiqu'il eût bien lu des lettres d'excommunication, il n'avait jamais vu d'aussi belle lettre que celle-là. — Et la sais-tu encore par cœur ? — Non, seigneur, parce qu'après l'avoir donnée, voyant qu'elle ne devait plus servir à rien, je me mis à l'oublier ; et s'il me souvient de quelque chose, c'est de la *souterraine*, je veux dire *souveraine dame*, et, à la fin, *vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure* ; et, au milieu de tout cela, je mis plus de trois cents *âmes, vies et yeux*. »

CHAPITRE XXXI

DU PLAISANT ENTRETIEN DE DON QUICHOTTE ET DE SANGHO PANÇA,
SON ÉCUYER, AVEC D'AUTRES ÉVÈNEMENTS.

« Tout cela ne me déplait point : poursuis, dit don Quichotte. Tu arrivas ; mais que faisait cette reine de la beauté ? Tu la trouvas sans doute enfant des perles, ou brochant avec

un fil d'or une écharpe pour le chevalier son esclave. — Non, seigneur, dit Sancho, elle criblait deux mesures de froment dans une basse-cour de sa maison. — Sois certain, dit don Quichotte, que ces grains de froment devenaient des perles étant touchés par ses belles mains. Mais, dis-moi, si tu y pris garde, était-ce du blé blanc ou brun? — Non, il était jaune. — Et moi, je puis bien t'assurer que ce blé, touché par ses mains, devait produire du pain blanc. Mais poursuis. Quand tu lui donnas ma lettre, la baisa-t-elle, la porta-t-elle à sa tête, ou fit-elle quelque autre cérémonie? — Quand je la lui présentai, elle était fortement occupée à remuer le blé dont le crible était plein; de sorte qu'elle me dit: « Mon » ami, posez votre lettre sur ce sac; je ne puis la lire avant » d'avoir achevé de cribler ce que vous voyez. » — O la discrète dame! s'écria don Quichotte: c'était afin de la lire tout à loisir, et d'y prendre son contentement. Poursuis, Sancho. Et, tandis qu'elle était ainsi occupée, quelle conversation aviez-vous? Que te demanda-t-elle de moi, et que lui répondis-tu? Achève, conte-moi tout, ne laisse pas échapper un seul trait. — Elle ne me demanda rien, mais moi je lui contai dans quel état j'avais laissé Votre Grâce, faisant pénitence pour son service, nu de la ceinture à la tête, au milieu des montagnes, comme un sauvage, couchant sur la dure, sans manger pain sur nappe, sans vous peigner la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Tu as mal fait de lui dire que je maudissais ma fortune: au contraire, je la bénis et la bénirai tous les jours de ma vie de ce qu'elle m'a rendu digne d'aimer une aussi grande dame que Dulcinée du Toboso. — Elle est si grande, en effet, dit Sancho, qu'elle me dépasse d'au moins quatre doigts. — Et comment l'es-tu mesuré avec elle? — Ce fut en l'aidant à charger un sac de blé sur un âne: nous nous joignîmes de si près que je remarquai qu'elle est bien plus grande que moi. — N'est-il pas vrai, reprit don Quichotte, que cette haute taille est accompagnée et relevée par un million de grâces? Mais du moins tu ne me nieras pas une chose: lorsque tu t'approchas d'elle, tu sentis une odeur suave et un parfum aromatique, un je ne sais quoi de délicieux et d'embaumé, comme si tu avais été dans la boutique

d'un gantier élégant ? — Tout ce que je puis vous dire, c'est que je sentis une légère odeur semblable à celle d'un homme, ce qui provenait sans doute du violent exercice qui l'avait mise tout en sueur. — Ce n'est pas cela, c'est que tu étais enrhumé, ou bien tu te sentais toi-même, car je sais bien ce que sent cette rose parmi les épines, ce lis des champs, cet ambre dissous. — Cela peut être, dit Sancho, car souvent il sort de mon corps une odeur semblable à celle que m'a paru répandre Sa Grâce madame Dulcinée ; mais cela n'est pas étonnant, puisqu'un diable ressemble à un autre. — Eh bien, poursuivit don Quichotte, quand elle eut criblé son blé, et qu'elle l'eut envoyé au moulin, que fit-elle en lisant ma lettre ? — La lettre, elle ne la lut pas parce qu'elle dit qu'elle ne savait ni lire ni écrire ; au contraire, elle la déchira en mille pièces, disant qu'elle ne voulait pas que personne la lût, afin qu'on ne connût point ses secrets dans le village ; qu'il suffisait que je lui disse verbalement l'amour que vous lui portiez, et la pénitence que vous faisiez pour l'amour d'elle. Finalement, elle me chargea de vous dire qu'elle vous baisait les mains, qu'elle avait plus envie de vous voir que de vous écrire ; qu'elle vous suppliait et vous ordonnait, au reçu de la présente, de quitter ces halliers, de cesser de faire des folies, et de prendre promptement le chemin du Toboso, s'il ne survenait aucun événement de plus grande importance, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle rit beaucoup quand je lui dis que Votre Grâce s'appelait *le Chevalier de la Triste Figure*. Je lui demandai si le Bisciaïen de l'autre jour était venu la trouver ; elle me dit que oui et que c'était un homme de bien. Je lui demandai aussi des nouvelles des forçats ; mais elle me dit qu'elle n'en avait encore vu aucun. — Tout va bien jusqu'ici, dit don Quichotte ; mais, dis-moi, queite bague t'a-t-elle donnée à ton départ pour les bonnes nouvelles que tu lui portais de moi : car c'est un usage antique et constant, parmi les chevaliers errants et leurs dames, de donner aux écuyers, damoiselles ou nains qui apportent des nouvelles aux dames de leurs chevaliers, et aux chevaliers de leurs dames, quelque joyau de prix en reconnaissance du message. — Il peut bien en être ainsi, et je tiens

que c'est un bon usage ; mais ce devait être dans les temps passés, et maintenant je pense qu'on ne donne plus au messager qu'un morceau de pain et de fromage, car c'est là tout ce que m'a donné madame Dulcinée, par-dessus les murs de la basse-cour, lorsque je pris congé d'elle, à telles enseignes que c'était du fromage de brebis. — Elle est pourtant très libérale, reprit don Quichotte. Si elle ne t'a point donné de bague d'or, c'est qu'apparemment elle n'en avait pas sous la main. Mais, patience, les manches sont encore bonnes après Pâques : je la verrai, et l'on satisfera à tout. Sais-tu maintenant, Sancho, ce qui m'étonne ? C'est qu'il semble que tu sois allé et revenu par les airs, car tu n'as guère été plus de trois jours en route, et, d'ici au Toboso, il y a plus de trente lieues. Cela me fait penser que le sage magicien qui me protège, car j'en dois nécessairement avoir un, ou je ne serais pas bon chevalier errant, je pense, dis-je, que ce sage magicien t'a aidé à voyager sans que tu t'en sois aperçu ; car il y a tel de ces enchanteurs qui enlève un chevalier dormant dans son lit, et, sans savoir comment, ce chevalier se trouve le lendemain à plus de mille lieues de l'endroit où il était couché. S'il n'en était pas ainsi, les chevaliers errants pourraient-ils se secourir l'un l'autre dans leurs périls, comme ils le font à tout moment ? L'un, par exemple, sera dans les montagnes d'Arménie à combattre une andriaque ou quelque autre monstre, ou bien contre un autre chevalier ; au plus fort du danger, et près de succomber, il voit arriver, dans une nuée ou sur un char de feu, un chevalier de ses amis, qu'il savait être en Angleterre, et qui lui sauve la vie ; et, le soir, il se trouve dans sa maison, soupant tout à son aise ; et pourtant, il y a peut-être deux ou trois mille lieues de distance d'un endroit à l'autre. Tout cela fait la science et l'industrie de ces sages enchanteurs qui veillent sur les valeureux chevaliers. Ainsi, ami Sancho, je ne fais aucune difficulté de croire qu'en si peu de temps tu sois allé d'ici au Toboso et que tu en sois revenu, parce que, comme je viens de le dire, quelque sage de mes amis t'aura porté en volant, sans que tu t'en sois aperçu. — Cela pourrait bien être, dit Sancho, car, par ma foi, Rossinante trotait comme l'âne d'un bohé-

mien, ou comme s'il eût eu du vif-argent dans les oreilles. — Comment, s'il avait du vif-argent? Il y avait bien une légion de diables, et les diables sont gens qui cheminent et vous font cheminer sans lassitude, tant que bon leur semble. Mais laissons cela. Que te semble-t-il que je doive faire dans cette conjoncture, où ma dame me mande auprès d'elle? Car, bien que je sois obligé d'obéir à son commandement, je me vois cependant dans l'impossibilité de le faire, à cause du don que j'ai accordé à la princesse, la loi de la chevalerie m'ordonnant de tenir ma parole avant de satisfaire à mon plaisir. D'un côté, le désir de voir ma dame bien-aimée me presse et me tourmente; de l'autre, la foi que j'ai promise, et la gloire que je dois acquérir dans cette entreprise m'incitent et m'appellent. Mais voici ce que je compte faire. Je vais cheminer en diligence pour arriver bientôt où est le géant : en arrivant, je lui coupe la tête, je rétablis la princesse en toute sûreté dans ses États, puis je reviens aussitôt auprès de cette lumière qui éclaire mes sens, et je lui ferai de telles excuses qu'elle finira par trouver bon mon retard, surtout quand elle verra qu'il n'aura fait qu'accroître sa gloire : car, toute celle que j'ai acquise, que j'acquiers, et que j'acquerrai par les armes pendant ma vie, me vient uniquement de la faveur qu'elle m'accorde d'être son esclave. — Ah ! dit Sancho, comme vous avez la cervelle mal faite ! Or, dites-moi, seigneur, pensez-vous donc faire tout ce chemin pour rien, et laisser échapper, de gaieté de cœur, un aussi important, aussi riche établissement que celui qui se présente, où l'on vous apporte en dot un royaume qui, en bonne vérité, a bien, à ce que j'ai oui dire, vingt mille lieues de tour, qui abonde en toutes les choses nécessaires à la vie, et qui est plus grand que le Portugal et la Castille réunis? Taisez-vous, pour l'amour de Dieu; vous devriez avoir honte de ce que vous dites : suivez mon conseil, croyez-moi, mariez-vous au premier endroit où il y aura un curé; sinon, voici notre licencié qui s'en acquittera à merveille. Faites attention que je suis d'âge à vous donner des conseils, et que celui que je vous donne vous va comme un gant; mieux vaut le moineau dans la main que le vautour qui volé. Qui a du bien et choisit mal, si mal lui

en prend, qu'il ne s'en plaigne. — Avoue, Sancho, répondit don Quichotte, que tu ne me donnes le conseil de me marier, que pour que je devienne bientôt roi, en tuant le géant, et que j'aie les moyens de tenir la promesse que je t'ai faite, et de te récompenser; mais je te préviens que, sans me marier, je saurai te satisfaire aisément : car, avant d'entrer en bataille, je stipulerai que, si j'en sors victorieux, encore que je ne me marie point, on m'abandonnera une partie du royaume, dont je serai libre de faire ce que je voudrai; et, si l'on y consent, à qui veux-tu que je la donne si ce n'est à toi? — Cela est clair, dit Sancho; mais que Votre Grâce choisisse cette partie sur le bord de la mer, afin que, si le pays ne me convient pas, je puisse embarquer mes noirs vassaux, et en faire ce que j'ai déjà dit. Et ne vous souciez pour le moment d'aller voir madame Dulcinée; mais allez tout de suite tuer le géant, et terminons cette affaire; car, foi de Dieu, j'ai dans l'idée que nous en retirerons grand honneur et beaucoup de profit. — Tu as raison, répondit don Quichotte; je te répète que je suivrai ton conseil d'aller avec la princesse avant de me présenter à Dulcinée; mais je te prie de ne parler à personne, pas même à nos compagnons de voyage, de ce dont nous sommes convenus : car, puisque Dulcinée est si discrète qu'elle ne veut pas que l'on connaisse ses pensées, il ne conviendrait pas qu'on les sût par moi ou par un autre. — Mais, s'il en est ainsi, dit Sancho, pourquoi donc Votre Grâce ordonne-t-elle à tous ceux que son bras a vaincus d'aller se présenter devant madame Dulcinée? N'est-ce pas confirmer, et comme signer de votre nom que vous lui voulez du bien, et que vous êtes son amoureux? En les forçant d'aller se mettre à genoux devant elle, et lui dire qu'ils viennent de votre part lui rendre hommage, comment espérez-vous cacher vos communes pensées? — Oh! que tu es simple et novice! répondit don Quichotte : ne vois-tu pas que tout cela tourne à sa plus grande gloire, attendu que, dans nos usages, à nous autres chevaliers errants, c'est un grand honneur pour une dame d'avoir plusieurs chevaliers qui la servent, et qui n'ont d'autres pensées que de la servir pour son propre mérite, sans espérer d'autre récompense de leurs bons offices que

d'être agréés par elle pour ses chevaliers ? — J'ai entendu prêcher en chaire, reprit Sancho, que c'est de cette espèce d'amour qu'il faut aimer Notre Seigneur, pour lui seul, sans être mû par aucune espèce de gloire, ni crainte de peine. Et, quant à moi, je voudrais bien l'aimer et le servir, n'importe pour quel motif. — Le diable soit du vilain ! dit don Quichotte, pour un paysan, tu dis quelquefois des choses qui feraient croire que tu as étudié. — Je ne sais pourtant pas lire, » reprit Sancho.

En ce moment, maître Nicolas leur cria de s'arrêter, parce que la compagnie voulait se rafraîchir à une petite fontaine qui se trouvait sur le chemin. Don Quichotte se rapprocha des autres, à la grande satisfaction de Sancho, qui se lassait de mentir si longtemps, et craignait à tout moment de se couper : car, encore qu'il sût que Dulcinée était une paysanne du Toboso, il ne l'avait pourtant jamais vue de sa vie. Cependant, Cardenio s'était revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés, et qui, quoiqu'ils ne fussent pas des meilleurs, valaient beaucoup mieux que les haillons dont il était couvert. On mit pied à terre auprès de la fontaine, et, de ce que le curé avait apporté de l'auberge, ils calmèrent un peu la faim qui les pressait.

Comme ils mangeaient, vint à passer un jeune garçon qui s'arrêta pour considérer attentivement ceux qui étaient assis auprès de la fontaine ; puis, ayant aperçu don Quichotte, il courut à lui, et, lui embrassant les genoux, se mit à pleurer, en disant : « Eh quoi ! seigneur, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis ce jeune André que Votre Grâce a délié du chêne où j'étais attaché. » Don Quichotte le reconnut, le prit par la main, et, se tournant vers la compagnie : « Afin, dit-il, que Vos Grâces connaissent de quelle importance sont dans le monde les chevaliers errants, qui redressent les torts et les griefs que commettent les hommes insolents et pervers, vous saurez que, ces jours passés, traversant un bois, j'entendis des cris et des gémissements comme d'une personne affligée ou maltraitée. Pressé par mon devoir, je courus vers l'endroit d'où semblaient partir ces cris, et j'aperçus, attaché à un chêne, le jeune garçon que vous voyez. Je suis bien aise qu'il

soit présent, parce que c'est un témoin qui ne me laissera mentir en rien. Il était donc attaché à un chêne, nu de la tête à la ceinture; auprès de lui je vis un paysan que j'ai su depuis être son maître, qui le déchirait de coups avec les rênes d'une jument. Je lui demandai la cause d'un si cruel traitement : le rustre me répondit qu'il le châtiât parce que c'était son valet, et que les négligences qu'il lui reprochait tenaient plus du larron que de l'homme simple. Ne le croyez pas, seigneur, répondit le jeune garçon : il me fouette parce que je lui demande mes gages. Le maître voulut s'excuser, mais je n'admis point son excuse. Bref, je fis délier le jeune homme, et je tirai du vilain le serment qu'il le mènerait chez lui, et le payerait jusqu'au dernier réal, avec les intérêts. Tout cela n'est-il pas vrai, mon fils André? Ne te rappelles-tu pas avec quelle autorité je lui commandai, avec quelle humilité il promit de faire tout ce que je lui prescrivis, notifiai, ordonnai? Réponds, ne te trouble point; dis à ces seigneurs tout ce qui s'est passé, afin qu'ils voient et considèrent de quelle utilité sont les chevaliers errants sur les grands chemins. — Tout ce qu'a dit Votre Grâce est très vrai, répondit le jeune garçon; mais l'affaire tourna bien autrement que vous ne le pensez. — Comment, autrement, dit don Quichotte : est-ce que le vilain ne t'a pas payé? — Non seulement il ne me paya pas, mais à peine étiez-vous hors du bois, et fûmes-nous seuls, qu'il me rattacha au même chêne, et me donna de nouveau tant de coups d'étrivières, qu'il me mit comme un saint Barthélemy, tout écorché; et, à chaque coup qu'il me donnait, il me disait que c'était une plaisanterie; il se moquait de Votre Grâce, et, si je n'avais pas tant souffert, j'aurais ri moi-même de ses discours. Bref, il me mit en un tel état que, depuis ce temps, j'ai toujours été à l'hôpital, pour me faire panser du mal que ce maudit vilain m'a fait. C'est Votre Grâce qui est la cause de tout cela : car, si vous aviez passé votre chemin, sans venir où l'on ne vous demandait pas, et sans vous mêler des affaires d'autrui, mon maître se serait contenté de me donner une ou deux douzaines de coups, m'aurait ensuite détaché et m'aurait payé ce qu'il me devait. Mais Votre Grâce est venue si mal à propos l'insulter et lui

dire tant de vilénies que la colère le prit; et, ne pouvant se venger sur vous, quand il se vit seul, il déchargea sur moi toute sa fureur, au point que je crois que je ne serai plus un homme de ma vie. — Le mal fut, dit don Quichotte, de ce que je m'en allai : je n'aurais pas dû partir qu'il ne l'eût payé; car je dois bien savoir, par longue expérience, qu'il n'y a vilain qui tienne sa parole s'il voit qu'il n'ait pas intérêt à la tenir. Mais tu dois te rappeler, André, que je jurai que, s'il ne te payait pas, je retournerais le chercher, et que je le trouverais, fût-il caché dans le ventre de la baleine. — Il est vrai, dit André; mais cela ne servit de rien. — Tu vas voir si cela sert à quelque chose. »

Et, en disant ces mots, don Quichotte se lève et commande à Sancho de seller Rossinante, qui s'en allait paissant pendant qu'on dinait. Dorothee, voyant ce mouvement, demande à don Quichotte ce qu'il prétend faire. Celui-ci répond qu'il veut aller chercher le vilain, le châtier de sa cruauté, et faire payer André jusqu'au dernier maravedis, en dépit de tous les vilains du monde. Dorothee lui répond qu'en raison du don promis, il ne peut former aucune entreprise avant d'avoir mis à fin la sienne; qu'ainsi il doit calmer les mouvements de son cœur jusqu'à son retour. « Vous avez raison, madame, dit don Quichotte; il faut donc qu'André prenne patience, car je renouvelle le serment de ne prendre aucun repos que je ne l'aie vengé et fait payer. — Je ne me soucie point de ces serments, dit André; j'aimerais mieux, pour l'heure, avoir de quoi me rendre à Séville, que toutes les vengeances du monde. Donnez-moi quelque chose, si vous avez de quoi, et que Dieu soit avec vous et avec tous les chevaliers errants. Puissent-ils être aussi chanceux pour eux qu'ils l'ont été pour moi! » Sancho tira de son bissac du pain et du fromage, et, le présentant au jeune garçon : « Prenez, frère André, lui-dit-il; nous prenons tous part à vos disgrâces. — Et quelle part y prenez-vous, vous? demanda André. — Cette part de fromage et de pain, que Dieu sait si elle ne nous fera point faute, car les écuyers et les chevaliers errants sont sujets à la faim, aux mésaventures et à d'autres inconvénients qu'on sent mieux qu'on ne peut le dire. » André prit le pain et le fro-



mage; et, voyant que personne ne lui donnait autre chose, il baissa la tête et continua son chemin. Toutefois, en partant, il dit à don Quichotte : « Pour l'amour de Dieu, seigneur chevalier errant, si vous me rencontrez une autre fois, quand vous me verriez mettre en pièces, ne me secourez point, et laissez-moi dans ma disgrâce; car elle ne pourrait être aussi grande que celle qui me vient de votre secours. Que Dieu vous maudisse, vous et tous les chevaliers errants qu'il y a dans le monde! » Don Quichotte allait se lever pour châtier son insolence; mais André se mit à courir de façon que personne n'eut envie de le suivre. Don Quichotte fut étrangement courroucé du récit d'André; et les autres se gardèrent bien de rire, de peur de l'irriter davantage.

CHAPITRE XXXII

DE CE QUI ARRIVA DANS L'HOTELLERIE A TOUTE LA SOCIÉTÉ
DE DON QUICHOTTE.

Le dîner fini, la compagnie se remit en route; et, sans qu'il survint aucun accident digne d'être raconté, elle arriva le lendemain à l'hôtellerie, la terreur de Sancho, lequel eût bien voulu se dispenser d'y entrer; mais il ne put s'en empêcher. L'hôte, l'hôtesse, leur fille et Maritorne, qui virent arriver don Quichotte et Sancho, coururent au-devant d'eux avec de grandes démonstrations de joie. Le chevalier les reçut avec une contenance grave et posée, en leur demandant de lui donner un meilleur lit que l'autre fois. L'hôtesse lui promit que, pourvu qu'il payât mieux, il aurait un lit de prince. Don Quichotte y consentit, et on lui dressa un lit assez passable, dans le même lieu qu'il avait occupé. Il se coucha sur-le-champ, car il était extrêmement las, et avait l'esprit troublé. Il ne fut pas plus tôt enfermé que l'hôtesse s'approcha du barbier et, le prenant par la barbe : « Par ma foi, dit-elle, vous ne vous servirez plus de ma queue de vache pour vous faire une barbe : vous me la rendrez tout à l'heure, car le.... je veux dire le peigne de mon mari, que j'avais

coutume d'accrocher à cette queue, traîne par terre que c'est une honte. » Le barbier ne voulait pas la rendre, bien que l'hôtesse tirât de toutes ses forces, mais le licencié dit à maître Nicolas qu'il pouvait la donner, qu'il n'était plus besoin d'user de cette industrie, qu'il n'avait qu'à se découvrir et montrer sa figure; qu'on dirait à don Quichotte que, lorsque les forçats les avaient dépouillés, le barbier s'était sauvé dans l'hôtellerie; que, s'il demandait après l'écuyer de la princesse, on lui dirait qu'elle lui avait fait prendre les devants pour annoncer à ceux de son royaume son arrivée et celle de son libérateur. Par ce moyen, maître Nicolas rendit la queue à l'hôtesse, et en même temps on lui restitua les hardes qu'elle avait prêtées pour délivrer don Quichotte. Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie s'émerveillèrent de la beauté de Dorothée, ainsi que de la bonne mine du jeune Cardenio. Le curé s'occupa de faire servir à manger, et l'hôte, espérant en être mieux payé que l'autre fois, leur prépara un assez bon dîner. Pendant ce temps-là, don Quichotte dormait, et l'on fut d'avis de ne point l'éveiller, car on pensa que le sommeil lui ferait plus de bien que de manger. Durant le dîner, ils parlaient devant l'hôte, sa femme, sa fille, Maritorne et tous les voyageurs, de l'étrange folie de don Quichotte et de la manière dont ils l'avaient retrouvé. L'hôtesse leur conta tout ce qui s'était passé entre lui et le muletier; et, voyant que Sancho n'était pas là, elle raconta aussi comment celui-ci avait été berné, ce qui réjouit fort toute la société. Et, comme le curé ajoutait que les livres de chevalerie que don Quichotte avait lus lui avaient tourné la tête, l'hôte reprit : « Je ne sais pas comment cela se peut faire, car, en vérité, suivant mon jugement, il n'y a pas de meilleure lecture au monde. J'en ai là deux ou trois parmi d'autres papiers; ils m'ont véritablement donné la vie non seulement à moi, mais à plusieurs autres. Quand vient le temps de la moisson, il se rassemble ici les jours de fête beaucoup de moissonneurs, parmi lesquels il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire; il prend un de ces livres, nous nous mettons plus de trente autour de lui, et l'écoutons avec tant le plaisir qu'il nous ôte mille cheveux blancs. Pour moi, je

vous dirai que, quand j'entends parler de ces furieux et terribles coups que se donnent les chevaliers errants, il me prend envie d'en faire autant, et j'écouterais la lecture nuit et jour. — Et moi de même, dit l'hôtesse, car je n'ai pas un moment de bon temps dans la maison, sinon quand vous écoutez lire : vous y êtes si occupé que vous oubliez de crier. — C'est la vérité, dit Maritorne ; et, de bonne foi, je prends aussi bien du plaisir à entendre lire toutes ces choses qui sont si belles, surtout quand on raconte que l'autre dame est sous des orangiers, entre les bras de son chevalier, et qu'une vieille duègne fait le guet, tout en mourant d'envie et de peur. Je dis que ce sont là des choses bien agréables. — Et à vous, mademoiselle, que vous en semble ? dit le curé, en s'adressant à la fille de l'hôte. — Je ne sais, sur mon âme, seigneur, répondit-elle : je les écoute, et, en vérité, quoique je ne les comprendre pas, je prends plaisir à les entendre. Mais je n'aime pas ces coups qui plaisent tant à mon père ; j'aime bien mieux les lamentations que font les chevaliers quand ils sont absents de leurs dames ; en vérité, ils me font quelquefois pleurer, de la compassion que j'en ai. — Vous vous laisseriez donc attendrir, mademoiselle, dit Dorothée, si c'était pour vous qu'ils pleurassent ? — Je ne sais ce que je ferais, répondit la jeune fille ; je sais seulement que quelques-unes de ces dames sont si cruelles que les chevaliers les appellent tigresses, lionnes et d'autres vilains noms. Jésus ! qu'est-ce donc que ces femmes, sans âme et sans conscience, qui, sans égard pour un homme d'honneur, le laissent mourir ou devenir fou ? Je ne sais aussi à quoi servent ces simagrées qu'elles font : si c'est par sagesse, qu'elles se marient avec ces chevaliers, puisqu'ils ne demandent pas autre chose. — Tais-toi, petite, dit l'hôtesse, il semblerait que tu sais beaucoup de choses ; ce n'est pas bien qu'une jeune fille en sache et en dise tant. — Puisque ce seigneur m'interroge, dit-elle, il faut bien que je lui réponde. — Or bien, dit le curé, seigneur hôte, apportez-moi, s'il vous plaît, ces livres, car je veux les voir. — Volontiers, » répondit l'hôte. Il entra dans sa chambre, en tira une vieille malle fermée d'une chaîne, l'ouvrit, et y prit trois grands livres et quelques pa-

piers écrits à la main. Le premier livre qu'on ouvrit était *Don Cirongilio de Thrace*¹; le second, *Félix Mars d'Hyrcanie*, et le troisième, *l'Histoire du grand capitaine Gonzalo Hernandez de Cordoue*, avec la *Vie de Diégo Garcia de Paredès*. En lisant les titres des deux premiers, le curé se tourna vers maître Nicolas, et lui dit :

« Nous aurions bien besoin ici de la gouvernante de notre ami et de sa nièce. — Il n'est pas nécessaire, répondit le barbier : je les porterai bien moi-même à la cour ou dans la cheminée, car en vérité il y a un fort bon feu. — Comment, dit l'hôte, vous voulez brûler mes livres ? — Rien que deux, répondit le curé : *Don Cirongilio* et *Félix Mars*. — Eh quoi ! reprit l'hôte, est-ce que ces livres sont, par aventure, hérétiques ou flegmatiques ? — Vous voulez dire schismatiques ? reprit maître Nicolas. — C'est vrai, dit l'hôte ; mais si vous voulez absolument en brûler, que ce soit ce *Grand Capitaine*, ou *Diégo Garcia* : car, pour les autres, je laisserais plutôt brûler mon enfant. — Mon frère, dit le curé, ces deux livres sont menteurs et pleins de rêveries, tandis que celui du grand capitaine est une histoire véritable, qui contient la vie de Gonzalo Hernandez de Cordoue, lequel, par ses hauts faits et ses brillants exploits, mérita le surnom de *Grand Capitaine*, surnom fameux et illustre, dont lui seul fut digne ; et, quant à Diégo de Paredès, ce fut un estimable chevalier, natif de Trujillo en Estramadure, vaillant soldat, et d'une force si prodigieuse que, d'un seul doigt, il arrêta une roue de moulin dans sa furie. Étant un jour sur un pont, armé d'une épée à deux mains, il empêcha toute une armée de passer sur ce pont. Il fit tant d'autres prouesses que, si, au lieu d'être racontées par lui-même, avec la modestie d'un chevalier et d'un homme qui est son propre historien, elles eussent été décrites par un autre, en toute liberté et sans passion, elles eussent fait oublier les exploits d'Hector, d'Achille et de Roland. — O la belle merveille ! répondit l'hôte. Voilà bien de quoi vous étonner, arrêter une roue de moulin ! Lisez donc ce que fit Félix Mars d'Hyrcanie, qui, d'un

¹ *Les Livres de don Cirongilio de Thrace, fils du noble roi Etesphron de Macédoine*, composés par Bernard de Vergas. Séville, 1545, in-folio.

seul revers, coupa par le milieu du corps cinq géants, comme si c'eût été des fèves dont les enfants font des figures. Une autre fois il attaqua lui seul une armée innombrable dans laquelle on comptait plus d'un million six cent mille soldats, tous armés de pied en cap, et les défit tous, comme si c'eût été des troupeaux de brebis. Et que me direz-vous aussi de ce bon Cirongilio de Thrace, dont l'histoire rapporte, entre autres exploits, que, naviguant un jour sur une rivière, il en vit sortir un serpent de feu; qu'il se jeta sur lui, se mit à cheval sur son dos écailleux, et lui serra la gorge avec ses mains, d'une telle force que le serpent, sentant qu'il l'étranglait, n'eût d'autre ressource que de se laisser aller au fond de l'eau, entraînant avec lui le chevalier, qui ne voulut jamais lâcher prise : et, quand ils furent en bas, il se trouva dans des palais et des jardins si beaux que c'était merveille, et le serpent se changea en un vieillard qui lui révéla tant de choses qu'on ne saurait le dire. Taisez-vous, seigneur, si vous lisiez tout cela, vous en deviendriez fou de plaisir, et vous ne donneriez pas deux figues pour votre grand capitaine et pour Diégo Garcia. » Dorothée, entendant ces propos, dit tout bas à Cardenio : « Il s'en faut peu que notre hôte fasse la paire avec don Quichotte. — Je le crois comme vous, dit Cardenio, car, d'après ses discours, il tient pour certain que tout ce que racontent ses livres est arrivé ni plus ni moins qu'ils le disent, et les carmes déchaussés ne le feraient point changer de sentiment. — Mais, dit le curé, faites donc attention, frère, qu'il n'a jamais existé de Félix Mars d'Hyrcanie, ni de Cirongilio de Thrace, ni aucun de ces chevaliers dont parlent tous les livres de chevalerie ; que toutes ces histoires ne sont que des fictions imaginées par des esprits oisifs, pour, ainsi que vous le dites, tuer le temps, comme le font vos moissonneurs en lisant ces contes : car, je le répète et je vous le jure, on ne vit jamais dans le monde ni semblables chevaliers, ni de telles folies. — A d'autres, répondit l'hôte, comme si je ne savais pas combien j'ai de doigts dans la main, ni où le soulier me blesse. Ne pensez pas me faire avaler de la bouillie, car je ne suis plus petit enfant. Vous êtes bien bon de venir me dire que tout ce que racontent ces

bons livres n'est que mensonges et balivernes, lorsqu'ils sont imprimés avec la permission des seigneurs du conseil royal, comme s'ils étaient gens à permettre qu'on imprimât tant de fables, tant de batailles et tant d'enchantements, capables de faire perdre la raison. — Je vous ai déjà dit, ami, reprit le curé, que cela se faisait et se permettait pour amuser nos moments de loisir ; de même que, dans les gouvernements bien ordonnés, on permet les jeux d'échecs, de paume, de billard, pour l'amusement de ceux qui n'ont rien à faire, qui ne peuvent ou ne doivent pas travailler, de même on tolère l'impression de ces livres, parce que l'on suppose qu'il ne se trouvera personne d'assez simple pour les regarder comme des histoires véritables ; et, si j'en avais le loisir, et que l'auditoire le permit, je dirais ici, sur la manière dont les livres de chevalerie doivent être composés pour être bons, des choses qui seraient à plusieurs d'un grand profit et d'un grand agrément ; mais j'espère qu'il viendra un temps où je pourrai les communiquer à des gens en état d'y remédier. Cependant, seigneur hôte, veuillez croire ce que je vous ai dit, reprenez vos livres, accordez, s'il se peut, leurs vérités et leurs mensonges ; grand profit vous fassent-ils, et Dieu veuille que vous ne clochiez pas du même pied que don Quichotte ! — Oh ! pour cela, je n'en ferai rien, dit l'hôte, car je ne serai point assez fou pour me faire chevalier errant. Je vois bien qu'on n'en use plus maintenant comme on le faisait au temps jadis, lorsque ces fameux chevaliers allaient par le monde, ainsi qu'on le dit. »

Pendant ce discours, Sancho était entré dans la salle : il resta tout pensif et confus quand il entendit dire qu'il n'y avait plus alors de chevaliers errants, et que tous les livres de chevalerie n'étaient qu'un tissu de mensonges et de folies. Il résolut en lui-même d'attendre le succès qu'aurait le voyage de son maître ; et s'il n'était pas aussi heureux qu'il l'avait espéré, de quitter don Quichotte, et de s'en retourner, auprès de sa femme et de ses enfants, reprendre son travail accoutumé. L'hôte, cependant, remportant la malle et les livres lorsque le curé lui dit : « Attendez un peu : je veux voir ce que c'est que ces papiers écrits à la

main. » L'hôte les lui remit. C'était un cahier d'environ huit feuilles, intitulé *le Curieux malavisé*, nouvelle. Le curé en parcourut quelques lignes et dit : « Le titre de cette nouvelle me plaît assez : j'ai envie de la lire. — Votre Révérence peut la lire, répondit le maître, car elle a fait grand plaisir à plusieurs de mes hôtes qui l'ont lue et qui me l'ont vivement demandée ; mais je n'ai pas voulu la leur donner, ayant l'intention de la rendre au propriétaire de cette malle qui l'a oubliée, et qui pourra bien repasser par ici ; car, si je suis hôtelier, je suis aussi chrétien, et, quoique je regretterai sans doute la jouissance de ces livres, je veux les restituer. — Vous avez bien raison, ami, dit le curé : mais, du moins, si la nouvelle me plaît, vous me permettrez d'en prendre copie. — De tout mon cœur, » répondit l'hôte. Cardenio, cependant, avait pris le papier et commençait à le lire : il le jugea comme le curé et pria celui-ci d'en faire lecture à haute voix. « Bien volontiers, dit le curé ; mais n'est-il pas temps de se coucher ? — Ce sera un repos pour moi que cette lecture, dit Dorothée, car mon esprit n'est pas encore assez tranquille pour me permettre de dormir quand j'en ai besoin. — Puisqu'il en est ainsi, dit le curé, je vais satisfaire notre curiosité : peut-être y trouverons-nous du plaisir. » Maître Nicolas et Sancho se joignirent aux autres pour solliciter le curé, qui, voyant que tous le désiraient, ainsi que lui-même, dit : « Soyez donc tous attentifs, je vais commencer. »

CHAPITRE XXXIII

OU L'ON RACONTE LA NOUVELLE DU CURIEUX MALAVISÉ.

A Florence, ville riche et célèbre de l'Italie, dans la province de Toscane, vivaient deux gentilshommes riches et distingués, Anselme et Lothaire, tellement unis que tous ceux qui les connaissaient les avaient nommés, par excellence, *les deux amis*. Tous deux étaient garçons, du même âge, de la même humeur, et cette conformité contribuait encore à resserrer leur union. Anselme recherchait les plaisirs de l'amour

avec plus d'empressement que Lothaire, qui préférait ceux de la chasse ; mais souvent aussi on voyait Anselme sacrifier ses goûts pour suivre Lothaire dans les bois, et Lothaire oublier la chasse pour accompagner Anselme. Ainsi se confondaient leurs volontés, comme on voit marcher ensemble les rouages d'une horloge bien réglée.

Anselme aimait éperdûment une demoiselle de la même ville, si belle, si sage et de si bonne maison que, sur l'avis de Lothaire, sans lequel il ne faisait jamais rien, il résolut de la demander en mariage à ses parents. Lothaire se chargea de l'ambassade, et la conduisit si habilement qu'en peu de temps Anselme se vit en possession du bonheur qu'il désirait. Camille, de son côté, se trouva si satisfaite de cette union, qu'elle ne cessait d'en rendre grâces à Dieu, puis à Lothaire, à qui elle devait sa félicité. Pendant les premiers jours du mariage, consacrés ordinairement aux fêtes, Lothaire continua de visiter son ami comme de coutume pour l'honorer et le fêter autant qu'il lui fut possible. Mais dès que les noces furent achevées et que les visites se ralentirent, il commença à venir moins fréquemment, convaincu que tout homme discret ne doit point aller chez ses amis mariés aussi librement qu'il le faisait quand ils étaient garçons : car, bien que la bonne et vraie amitié ne puisse ni ne doive concevoir aucun soupçon, cependant l'honneur d'un mari est si délicat qu'il peut être offensé même par des frères, à plus forte raison par des amis. Anselme ne tarda pas à s'apercevoir du refroidissement de Lothaire : il lui en fit des plaintes très vives, et lui dit que, s'il avait prévu que son mariage porterait obstacle à leur fréquentation ordinaire, il ne l'aurait jamais contracté ; que si, pour l'intime union qui régnait entre eux lorsqu'il était garçon, on leur avait donné le doux nom des *deux amis*, il ne fallait pas, par une circonspection déplacée, perdre un titre si honorable et si beau ; qu'il le suppliait, si l'amitié permet de telles expressions, de revenir chez lui, d'y être le maître de la maison, d'y entrer et d'en sortir comme auparavant ; l'assurant que son épouse Camille n'avait pas d'autre contentement et d'autre volonté que celle qu'il lui inspirait, et qu'ayant appris quelle était leur intimité,

elle était surprise de ce refroidissement. A toutes ces raisons qu'alléguait Anselme à Lothaire pour lui persuader de revenir chez lui comme par le passé, ce dernier répondit avec tant de prudence, de jugement et de discrétion, qu'Anselme demeura convaincu de sa bonne intention. Ils convinrent qu'à l'avenir Lothaire viendrait dîner chez lui deux fois par semaine et les jours de fêtes. Mais, malgré cette convention, Lothaire se proposait toujours de ne rien faire qui pût nuire à l'honneur de son ami, qui lui était plus cher que le sien propre. Il lui disait souvent, et avec raison, que ceux à qui le ciel accordait une belle femme, devaient examiner avec soin quels amis ils recevaient chez eux, avec quelles femmes la leur se liait, parce que, ce qui ne pouvait se concerter ni se faire dans les églises, dans les places publiques, dans les fêtes et les lieux de dévotion (endroits où le mari ne peut pas toujours empêcher sa femme d'aller), pouvait s'exécuter facilement dans la maison d'une amie ou d'une confidente; il lui remontrait combien il était nécessaire aux maris d'avoir un ami sûr, qui les avertisse des fautes qu'ils pourraient faire dans le gouvernement de leur maison, parce que, souvent, aveuglés par leur amour pour leur femme, ils ne leur donnent pas, de peur de les chagriner, les avis qu'ils leur devraient, de faire ou de ne pas faire telles choses qui pourraient compromettre leur honneur et leur attirer le blâme; et qu'étant avertis de cette négligence par un ami, ils y pouvaient facilement apporter remède. Mais où trouver un ami aussi sincère, aussi loyal, aussi discret que le demande Lothaire? Certes, je l'ignore. Lothaire seul pouvait l'être, lui qui veillait avec tant de sollicitude sur l'honneur d'Anselme, qui, sous divers prétextes, évitait le plus qu'il pouvait d'aller cher lui, pour ne point donner aux oisifs et aux malveillants l'occasion de médire, en voyant un jeune homme riche, noble et doué de mille qualités, fréquenter la maison d'une aussi belle personne que Camille; et, quoique la sagesse connue de cette jeune femme eût pu mettre un frein à la médisance, il ne voulait pas confier au hasard sa réputation et celle d'Anselme. En conséquence, il trouvait le plus souvent des prétextes pour ne point venir aux jours dont ils étaient convenus; aussi lors-

que les deux amis se réunissaient, la plus grande partie du jour se passait en plaintes et en reproches d'un côté, en excuses de l'autre.

Or, un jour que les deux amis se promenaient dans un pré hors de la ville, Anselme tint à Lothaire le discours suivant : « Sans doute, mon ami Lothaire, j'ai mille grâces à rendre à Dieu de m'avoir fait naître de parents aussi estimables que les miens, et d'avoir répandu sur moi, comme à pleines mains, les biens de la nature et ceux de la fortune. Je ne lui suis pas moins redevable pour m'avoir donné un ami tel que toi, une femme comme Camille. J'estime ces biens, sinon comme je le dois, du moins autant qu'il est en mon pouvoir. Eh bien, avec tous ces dons qui composent ordinairement toute la félicité humaine, je suis l'homme du monde le plus inquiet, le plus mélancolique. Depuis je ne sais quel temps je suis tourmenté d'un désir si étrange, si extraordinaire, que je m'étonne de moi-même ; je le blâme et voudrais le cacher à mes propres pensées, mais j'ai autant de peine à l'écartier que j'en aurais à le découvrir à tout le monde. Puisque je ne saurais le renfermer plus longtemps dans mon sein, je veux du moins le confier à ta discrétion, persuadé qu'avec la diligence que ton amitié va mettre à y apporter remède, je me verrai bientôt délivré de l'angoisse qui m'opresse, et je passerai, du déplaisir que me donne ma folie, à la satisfaction que me procurera ta sollicitude. »

Lothaire, étonné du discours d'Anselme, ne savait où devait aboutir ce long préambule. Il cherchait dans sa tête quel pouvait être ce désir de son ami, mais il ne pouvait y arriver. Pour mettre fin à ce tourment, il dit à Anselme que c'était faire injure à leur intime amitié que de chercher tant de détours pour lui découvrir ses plus secrètes pensées, puisqu'il devait être assuré de recevoir de lui ou des conseils pour se conduire, ou des secours pour remédier à ses maux. « Tu as raison, répondit Anselme, et tu m'encourages à t'avouer que le désir qui me tourmente est de savoir si Camille est aussi parfaite et aussi fidèle que je le pense. Et le seul moyen qui puisse me convaincre, c'est de l'éprouver de manière que sa fidélité devienne manifeste, comme le feu fait

connaître la bonté de l'or : car j'ai cette opinion, qu'une femme ne peut être dite vertueuse, si elle n'a point été sollicitée ; et que celle-là seule est fidèle qui n'est point émue par les promesses, les présents, les larmes et les continuelles importunités des soupirants. Peut-on être reconnaissant à une femme de ce qu'elle est bonne, si personne ne lui donne sujet d'être mauvaise ? Est-ce merveille qu'elle soit craintive et réservée, si on ne lui donne pas l'occasion de s'affranchir, et si, d'ailleurs, elle sait qu'à la première faute son mari est capable de lui ôter la vie ? Ainsi, celle qui n'est sage que par crainte ou par manque d'occasion, ne saurait être comparée à la femme sollicitée, persécutée, qui sort du combat avec la couronne triomphale. Par ces raisons, et beaucoup d'autres que je pourrais t'alléguer pour justifier mon opinion, je désire vivement que Camille mon épouse passe par ces épreuves, qu'elle s'épure au feu des sollicitations et des poursuites d'un homme qui ait assez de mérite pour exciter ses désirs. Si, comme je l'espère, elle en sort à sa gloire, j'estimerai ma félicité sans égale, je me verrai au comble de mes vœux, je dirai que le sort m'a donné la femme forte dont le sage a dit : *Qui la trouvera ?* Que, s'il en arrive autrement que je pense, le plaisir d'être convaincu de la vérité de mon opinion allégera la peine qu'aura dû me causer une épreuve aussi coûteuse. Maintenant, cher Lothaire, comme aucune des raisons que tu pourrais m'alléguer ne serait capable de me détourner de mon dessein, la seule grâce que j'aie à te demander, c'est de te disposer à être l'instrument de cette œuvre, objet de mon désir. Je te fournirai tous les moyens de la mettre à exécution, sans oublier tout ce que je croirai capable d'émouvoir une femme honnête, modeste, tranquille et désintéressée. Ce qui me détermine surtout à te choisir pour cette entreprise difficile, c'est que, si tu viens à triompher de la sagesse de Camille, j'ai l'intime persuasion que tu ne voudras pas pousser à la rigueur, mais que tu regarderas comme fait ce que le respect humain t'interdit de faire : si bien que je ne serai offensé que d'intention, et que mon injure demeurera enseveli dans les ombres de ton silence, qui, pour ce qui me regarde, doit être éternel comme celui de la mort. Ainsi, mon ami, si tu

veux que je jouisse encore de ce qu'on peut appeler la vie, il faut que tu te hâtes de commencer ce combat amoureux, non froidement et lentement, mais avec toute la chaleur et la diligence qu'exigent ma confiance en toi et l'amitié qui nous unit. »

Tel fut le discours d'Anselme à Lothaire, qui l'écoutait attentivement sans proférer une parole ; et, lorsque Anselme eut cessé de parler, son ami le considéra longtemps, comme on regarde une chose qu'on n'a jamais vue, et qui vous frappe d'étonnement et de stupeur. Enfin, rompant le silence, il lui dit :

« Je ne saurais me persuader, cher Anselme, que tout ce que tu viens de dire ne soit un tissu de plaisanteries ; car, si j'avais pensé que tu parlasses sérieusement, je me serais bien gardé de te prêter l'oreille, et j'aurais ainsi mis fin à ta longue harangue. Je suis convaincu que tu ne me connais pas. Ne sais-tu pas que je suis Lothaire, et que tu es Anselme ? Mais, hélas ! j'ai bien peur que tu ne sois plus l'Anselme d'autrefois ; et toi, tu t'es donc imaginé que je n'étais plus le même homme, car les propos que tu m'as tenus ne sont point de celui qui se disait mon ami, et les propositions que tu me fais peuvent-elles s'adresser au Lothaire que tu connais ? On éprouve ses amis, comme l'a dit un poète, *usque ad aras*, jusqu'à l'autel, ce qui signifie qu'on ne doit jamais les employer contre les lois divines. Si cette vérité fut évidente pour un païen, combien plus encore doit-elle l'être pour le chrétien, qui sait qu'aucune affection ne doit nous faire perdre de vue celle que nous devons à Dieu ; que, si l'homme est capable d'oublier ce qu'il doit au ciel pour ne s'occuper que de son ami, ce doit être du moins pour ce qui peut compromettre son honneur ou sa vie, et non pour des choses frivoles et de peu d'importance. Or, dis-moi, Anselme, quel est ce péril qui menace ton honneur ou ta vie, pour que je sois obligé de te complaire en faisant une chose aussi détestable que celle que tu me demandes ? Aucun, sans doute, n'existe. Mais je vois, au contraire, que tu me demandes de t'ôter l'honneur et la vie, et à moi en même temps : car, t'ôter l'honneur, n'est-ce pas t'ôter la vie, puisqu'un homme sans hon-

neur est un homme mort? Et moi, qui, comme tu le demandes, serais l'instrument d'un aussi grand mal, je me verrais déshonoré, et, par conséquent, je pourrais me regarder aussi comme mort. Écoute-moi, cher Anselme, et ne m'interromps point que je ne t'aie dit tout ce qui s'offre à mon esprit pour répondre à ce que tu me demandes : tu auras tout le loisir de répliquer ensuite, et je t'écouterai à mon tour. — J'y consens, dit Anselme ; parle tant que tu voudras. — Eh bien, reprit Lothaire, il me paraît que ton esprit est en ce moment comme celui des Maures, auxquels on ne peut faire comprendre les erreurs de leur secte par des citations de l'Écriture sainte, par des raisonnements spéculatifs ou fondés sur des articles de foi, ni par des arguments en forme : il faut leur offrir des exemples palpables, faciles, intelligibles, démonstratifs, indubitables, avec des démonstrations mathématiques qui ne se puissent nier ; comme si je dis : de deux quantités égales, ôtez-en deux parties égales, les restes seront égaux. Et, s'ils n'entendent point nos paroles, comme de fait ils ne les comprennent pas, il faut leur montrer cela avec les mains, le leur mettre sous les yeux, et, au bout du compte, on ne peut jamais les convaincre des vérités de notre sainte religion. Je serai contraint d'en user de même avec toi : car ta passion t'a tellement égaré, ton désir est si loin de toute apparence de raison, que je perdrais mon temps à te faire comprendre ta simplicité : je ne la nommerai point encore autrement ; et, sans l'amitié que je te porte, qui me défend d'user de rigueur, et de t'abandonner dans le péril manifeste où tu te trouves, je te laisserais porter la peine de tes rêveries et de ton extravagance. Vois donc bien ce que tu me demandes ! Tu veux que je sollicite d'amour une femme tranquille et retirée, que je séduise une personne honnête, que j'offre des dons à une femme désintéressée, que j'importune une femme prudente ! C'est bien là ce que tu me dis. Mais, si tu penses que ta femme a toutes ces qualités, que cherches-tu ? Si tu crois qu'elle sortira triomphante de mon attaque, comme je n'en fais aucun doute, quels titres plus honorables lui donneras-tu que ceux qu'elle a déjà ; quelles perfections aura-t-elle de plus ? Ou tu ne la tiens pas pour ce que tu dis, ou tu ne sais

ce que tu demandes. Si tu ne crois pas à ses vertus, pour-quoi l'éprouver? Ne vaut-il pas mieux tout de suite faire d'elle ce que bon te semblera? Mais, si tu la juges parfaite, n'est-il pas impertinent de vouloir faire l'épreuve d'une vérité qui ne changera rien à l'opinion que tu avais déjà? Entreprendre une chose qui ne peut nous être que nuisible, sans nous apporter aucun profit, n'est-ce pas le propre d'un esprit téméraire et déréglé, surtout quand rien ne nous y contraint, et que la moindre réflexion suffit pour nous faire reconnaître notre folie? Les choses difficiles, on les entreprend ordinairement ou pour l'amour de Dieu ou pour le monde, ou pour tous deux ensemble: celles qui se font en l'honneur de Dieu sont les actions des saints, qui, avec des corps d'hommes, mènent la vie des anges; celles qu'on entreprend pour le monde ressemblent aux efforts des voyageurs qui traversent les mers, parcourent une multitude de pays, visitent cent nations étrangères pour acquérir les biens de la fortune; celles qui se font pour Dieu et pour les hommes ensemble sont les exploits des vaillants soldats, qui voient à peine aux murailles des ennemis une brèche large comme un boulet de canon que, mettant de côté toute crainte, sans être arrêtés par le danger imminent qui les menace, mais enflammés du désir de défendre leur foi, leur patrie et leur roi, ils se jettent tête baissée au travers de mille morts: voilà les entreprises qui rapportent gloire, honneur, profit, quelque difficiles, quelque périlleuses qu'elles puissent être. Mais ce que tu médites ne saurait te produire ni gloire aux yeux de Dieu, ni honneur parmi les hommes, ni profit pour toi-même; et, si tu l'exécutes, tu n'en seras ni plus satisfait, ni plus riche, ni plus estimé; si l'issue n'en est point heureuse, tu te verras le plus misérable des hommes, sans qu'il te serve de rien à savoir que ton infortune est ignorée, car il suffira pour toi supplice que tu la connaisses toi-même. Pour te confirmer cette vérité, je te rapporterai une stance du célèbre poète Louis Tansile, qui se trouve à la fin de la première partie des *Larmes de saint Pierre*:

« La douleur augmente, et la honte aussi, dans le cœur de Pierre, dès que le jour paraît. Et bien qu'il ne voie personne,

il a honte de lui-même en songeant qu'il a péché : car pour un cœur généreux, ce n'est pas d'être vu que vient la honte ; n'aurait-il d'autres témoins que le ciel et la terre, il rougit de lui-même dès qu'il est en faute. »

Ainsi le secret n'allégera point ta douleur : tu verseras des larmes continuelles ; et, si tes yeux t'en refusent, ton cœur te fournira des larmes de sang, comme celles que versait ce docteur trop crédule qui fit l'épreuve du vase enchanté, qu'avec plus de sagesse le prudent Renaud refusa d'éprouver ¹. Et crois que cet exemple, quoique pris d'une fiction poétique, contient un précepte moral qui doit servir d'avis, de sujet de réflexion et de règle de conduite. Mais je veux achever de te convaincre de ton erreur. Dis-moi, cher Anselme, si le ciel ou ta bonne fortune t'avait rendu possesseur d'un magnifique diamant, dont la pureté, l'éclat et la valeur satisfissent les plus habiles lapidaires, au point d'être considéré par eux comme la pierre la plus parfaite de ce genre, et si toi-même tu partageais cette opinion, serait-il prudent, serait-il raisonnable qu'il te prit fantaisie de le mettre sur une enclume et de le frapper à grands coups de marteau, pour éprouver s'il est aussi dur que tu le penses, car, en supposant que la pierre résistât et supportât ce rude essai, cela ajouterait-il quelque chose à son mérite, à son prix ? Si la pierre se brisait, ce qui pourrait très bien arriver, tout ne serait-il pas perdu, et l'inventeur d'une si belle expérience regardé comme un sot ? Eh bien, Anselme, ce diamant, c'est Camille, dans ton opinion comme dans la réalité : serait-il raisonnable de l'exposer à se briser ? Si elle résiste, en aura-t-elle plus de valeur qu'auparavant ? Si elle venait à céder, considère dès maintenant ce que tu deviendrais sans elle, et avec combien de raison tu pourrais te plaindre de toi-même pour avoir causé sa perte et la tienne. Considère qu'il n'y a point au monde de diamant aussi précieux qu'une femme chaste ; que l'honneur des femmes consiste uniquement dans la bonne

¹ ARIOSTE, *Roland furieux*, chants xli et xlii. Il s'agit d'un vase enchanté qui avait la vertu de faire découvrir si les femmes étaient fidèles. Cet épisode, qui a fourni à La Fontaine le sujet de sa *Coupe enchantée*, a également donné à Cervantes l'idée de son *Curieux malavisé*.

opinion que nous avons d'elles, et que la réputation de ta femme est aussi pure qu'on le puisse désirer, quoique tu paraisse révoquer en doute cette vérité. Souviens-toi que la femme est un animal imparfait; qu'on ne doit pas tendre des pièges sous ses pas pour la faire trébucher et tomber, mais qu'au contraire on doit les enlever pour débarrasser son chemin de tout obstacle afin qu'elle parvienne facilement à la perfection qui lui manque, et qui consiste dans la vertu. Les naturalistes rapportent que l'hermine est un petit animal dont le poil est d'une extrême blancheur, et que, lorsque les chasseurs veulent la prendre, ils usent de cet artifice : ils remarquent les sentiers par où elle a coutume de passer, ils y mettent de la boue, puis s'attachent à la poursuivre ; lorsque l'hermine arrive à l'endroit souillé par la boue, elle s'arrête tout court, et aime mieux se laisser prendre et tuer, que de passer dans la fange et gâter la blancheur de son poil, qu'elle estime plus que la liberté et la vie. La femme honnête et chaste est cette hermine ; sa vertu, sa pudeur, la rendent plus pure et plus blanche que la neige : pour conserver cette blancheur et l'empêcher de se souiller, il faut user d'un artifice tout différent de celui dont se sert le chasseur ; au lieu de mettre devant ses yeux la fange des présents et des sollicitations des amants, — car elle n'a peut-être pas en elle-même assez de force et de vertu naturelles pour éviter de pareilles embûches, — on ne doit lui montrer que la beauté de la vertu, l'éclat qui résulte d'une bonne renommée. La femme honnête est un miroir de cristal brillant et poli, que la moindre haleine obscurcit et rend terne. Il faut en user avec elle comme avec les reliques, l'adorer et ne pas la toucher, la considérer comme un beau jardin plein de fleurs, où l'on ne peut ni porter ses pas ni cueillir une rose, mais dont on admire, à travers un treillage, l'élégance et la fraîcheur. A ce propos, je veux te rapporter quelques vers d'une comédie moderne dont le sujet me paraît analogue à celui que nous traitons. C'est un sage vieillard qui conseille à un père de bien garder sa fille et de veiller sur elle. Entre autres raisons, il lui dit :

Les femmes sont comme le verre :
 Il ne faut jamais éprouver
 S'il casserait ou non en le jetant par terre,
 Car on ne sait ce qui peut arriver.

Mais comme il casserait, selon toute apparence,
 N'est-ce pas être fou que vouloir hasarder
 Une semblable expérience
 Sur un corps qu'on ne peut sonder ?

Sur la raison cette opinion se fonde,
 Et le monde entier croit encor
 Que, tant que l'on verra des Danaés au monde,
 On y verra pleuvoir de l'or.

« Je ne t'ai parlé jusqu'ici, cher Anselme, que de ce qui te touche : tu me permettras bien maintenant de te dire un mot de mes intérêts ; et, si mes discours te semblent trop longs, veuille m'en excuser, il ne faut guère moins de paroles pour te retirer du labyrinthe dans lequel tu t'es jeté. Tu me regardes comme ton ami, et tu me veux ravir l'honneur, ce qui est contraire à l'amitié ; et non seulement tu veux me le ravir, mais tu demandes que je te l'ôte à toi-même. Que tu veuilles me déshonorer, le fait est avéré, car, lorsque Camille verra que je cherche à la corrompre, ainsi que tu le désires, elle me regardera comme un homme perdu, sans probité, sans mœurs, d'avoir pu concevoir un projet aussi odieux, aussi contraire à notre commune amitié ; que tu veuilles aussi que je te déshonore, la chose n'est pas moins certaine, car la même Camille aura lieu de penser que j'ai découvert en elle quelque défaut, puisque je suis assez osé pour lui parler de mon amour ; et le déshonneur que je verserai sur elle ne retombera-t-il pas sur toi, puisqu'elle t'appartient ? Voilà d'où vient le mépris que l'on a pour le mari de la femme adultère. Quand il ignorerait son malheur, qu'il n'y aurait point donné lieu par sa conduite, et qu'il n'eût pas été en son pouvoir de l'empêcher, il n'en est pas moins déprécié dans l'opinion publique, on ne parle de lui qu'avec dédain ; il est généralement mésestimé, quoique cette disgrâce provienne plus des mauvaises inclinations de sa femme que de sa négligence. Je veux te développer ici la raison pour laquelle le mari de la femme infidèle est déshonoré, quoique,

ainsi que je l'ai dit, il ignore son malheur, qu'il n'en soit pas la cause, et n'en ait point fourni l'occasion. Je pense que cette digression ne te sera point ennuyeuse, puisqu'elle n'a pour objet que ton bien.

» Lorsque Dieu, dit la Sainte Écriture, eut créé notre premier père, et l'eut placé dans le paradis terrestre, il envoya le sommeil à Adam, et, pendant que celui-ci dormait, il lui enleva, du côté gauche, une côte dont il forma notre mère commune, Ève. Adam, s'étant réveillé, l'aperçut, et s'écria : *Voici la chair de ma chair et l'os de mes os*. Dieu lui-même ajouta : *Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et tous deux ne feront qu'une même chair*.

» Ainsi fut institué le divin sacrement de mariage, avec des liens si étroits que la mort seule peut les dénouer ; ce sacrement a tant de force et de vertu qu'il fait que deux êtres différents ne forment qu'une même chair, et même que, dans les unions heureuses, deux âmes n'ont qu'une même volonté : c'est donc parce que la chair de la femme ne fait qu'une avec celle du mari, que les défauts et les imperfections de celle-là retombent sur celui-ci, quoiqu'il n'y ait point donné lieu ; et, de même qu'une douleur au pied ou dans quelque autre membre se fait sentir par tout le corps, jusqu'à la tête, parce que ce n'est qu'une même chair, de même l'époux est participant au déshonneur de sa femme, parce qu'il ne fait qu'un avec elle. D'ailleurs, comme tout ce qui est honneur ou déshonneur au monde, et, par conséquent, comme les déportements de la femme adultère proviennent du sang et de la chair, il est inévitable que le mari en ait sa part et soit tenu pour déshonoré, quoiqu'il les ignore. Vois, Anselme, à quel danger tu t'exposes en cherchant à troubler la tranquillité dans laquelle vit ta digne épouse ; vois combien est vaine et imprudente la curiosité qui te pousse à émouvoir l'humeur paisible de cette femme chaste ; réfléchis que, dans cette entreprise, tu ne peux gagner que peu de chose, et que ce que tu perdras ne saurait s'exprimer. Et si tout ce que je t'ai dit n'est pas suffisant pour te détourner de ton mauvais dessein, eh bien, cherche un autre instrument de ton malheur et de ton déshonneur : quant à moi, je ne veux point l'être.



dussé-je perdre ton amitié, ce qui serait pour moi la perte la plus sensible. »

Le vertueux et prudent Lothaire se tut, et Anselme resta confus et pensif ; il demeura longtemps sans pouvoir dire une parole ; enfin il reprit : « Tu as vu, cher Lothaire, avec quelle attention je t'ai écouté. J'ai reconnu dans tes raisonnements, dans tes exemples, dans tes comparaisons, ta grande sagesse, et l'extrême et sincère amitié que tu me portes ; j'avoue même que, si je ne suis point tes conseils, et si je me laisse entraîner à mes idées, je fuirai le bien pour courir au mal ; mais il faut que tu t'imagines que j'ai une maladie semblable à celle de certaines femmes qui mangent de la terre, de la cendre, du charbon, et autres choses pires qu'on ne saurait imaginer : ainsi donc, il est nécessaire d'user d'artifice pour me guérir, ce qui peut se faire aisément, si tu veux seulement essayer de solliciter Camille, ne fût-ce que faiblement et par feinte. Elle n'est pas si faible qu'à la première tentative son honneur tombe à terre ; et, quant à moi, je demeurerai content de cet essai. Pour toi tu auras acquitté ce que tu dois à l'amitié, non seulement en me donnant la vie, mais encore en me persuadant que je ne suis pas sans honneur. Une raison seule doit te déterminer à ne me pas refuser, c'est que, résolu comme je le suis à tenter cette épreuve, tu ne souffriras pas que j'aie confié ma folie à un autre, ce qui compromettrait mon honneur, que tu crains tant de me voir perdre. Et, quant à Camille, tu ne dois point t'arrêter à la mauvaise opinion qu'elle pourra prendre de toi en te voyant lui faire la cour ; car dès que nous connaîtrons le résultat de l'épreuve que nous voulons tenter, tu seras libre de lui découvrir l'artifice, et alors elle te rendra toute l'estime qu'elle avait pour toi. Ainsi, puisqu'il y va si peu de tien dans cette tentative, et que tu peux me rendre si satisfait, je te supplie de ne pas me refuser, quelque difficulté que tu y trouves, car, je te l'ai dit, tu n'auras pas plus tôt essayé, que je regarderai la chose comme terminée. »

Lothaire, voyant la ferme résolution d'Anselme, ne sachant plus quelles raisons lui objecter, quelles remontrances lui faire, le jugeant d'ailleurs capable de communiquer sa folie à un

autre, résolu, pour éviter un plus grand mal, de le contenter, mais avec le ferme dessein de se conduire de manière que, sans altérer les honnêtes sentiments de Camille, il pût donner satisfaction à son ami. Il dit donc à celui-ci de ne communiquer son projet à personne, qu'il se chargerait lui-même de l'entreprise, et qu'il la commencerait quand Anselme voudrait. Celui-ci l'embrassa tendrement, et le remercia mille fois, comme s'il lui eût rendu le meilleur office du monde. Ils convinrent que, dès le jour suivant, on mettrait la main à l'œuvre, qu'Anselme procurerait à Lothaire l'occasion d'entretenir Camille tête à tête, et qu'il lui fournirait de l'argent et des bijoux pour les lui offrir ; il conseilla aussi à son ami de donner des sérénades à Camille, de lui adresser des vers, ajoutant que, si Lothaire ne voulait pas prendre la peine de les faire, il les ferait pour lui. Lothaire consentit à tout, mais avec des intentions bien différentes de celles d'Anselme. Les choses ainsi convenues, les deux amis revinrent chez ce dernier, et trouvèrent Camille fort inquiète de ce que son époux tardait tant à rentrer.

De retour chacun chez soi, Anselme était aussi satisfait que Lothaire se trouvait pensif et embarrassé ; ne sachant comment s'y prendre pour se tirer honorablement d'une aussi sottise affaire, et comment tromper Anselme sans offenser Camille. Le lendemain, il alla dîner chez son ami, et fut bien reçu de sa femme, qui lui témoignait d'autant plus d'amitié qu'elle connaissait son intime liaison avec Anselme. Après le dîner, celui-ci pria Lothaire de tenir compagnie à Camille, jusqu'à ce qu'il fût revenu d'un endroit où il avait affaire pour environ une heure et demie. Camille voulait l'empêcher de sortir, et Lothaire cherchait à le suivre ; mais s'échappa, recommandant à sa femme de ne pas laisser Lothaire seul, et à ce dernier de l'attendre, parce qu'il avait à lui parler de choses importantes. Bref, il sut si bien feindre la nécessité de son absence, qu'il eût été difficile d'en pénétrer le motif. Camille et Lothaire restèrent donc seuls à table, car les gens de la maison étaient allés dîner. Ce dernier se trouvait, selon le désir d'Anselme, en présence d'un ennemi qui, par sa seule beauté, eût pu triompher d'un escadron de chevaliers armés

de pied en cap. La position était embarrassante. Il met la main sur sa joue, s'accoude contre son fauteuil, et, prétextant une grande envie de dormir, demande à Camille la permission de reposer un peu jusqu'au retour de son ami. Camille lui répond qu'il sera beaucoup mieux sur un canapé que dans un fauteuil ; mais il n'en tient compte, et se met à dormir. Anselme, de retour, trouve Camille dans sa chambre, Lothaire dormant dans la salle à manger : il pense que, son absence ayant été longue, Lothaire a eu le temps d'entretenir Camille, puis après de s'endormir. Il attend avec impatience le réveil de Lothaire pour sortir avec lui, et s'informer de ce qui s'est passé. Lorsqu'ils sont seuls, Lothaire lui dit qu'il n'a pas jugé convenable de se découvrir tout à fait le premier jour ; qu'il n'a fait encore que louer Camille sur sa beauté, lui disant que, dans toute la ville, il n'était bruit que d'elle, de ses charmes, de ses rares qualités. « Je pense, ajouta-t-il, que c'est le vrai moyen de m'insinuer dans ses bonnes grâces et de la disposer à m'écouter ; qu'il convient de se servir de l'artifice du démon, qui, lorsqu'il veut tromper un mortel en garde contre ses embûches, se transforme en ange de lumière, quoiqu'il soit celui des ténèbres, le séduit sous l'apparence de bonnes intentions, puis à la fin se découvre et vient à bout de son dessein, si, dès le principe, on n'a déjoué ses projets. » Ces détails plurent à Anselme. Il dit à Lothaire que, sans sortir de sa maison, il lui procurerait l'occasion de voir Camille tous les jours, et qu'il s'y prendrait de manière qu'elle n'eût aucun soupçon de leur artifice. Plusieurs jours s'écoulèrent : Lothaire ne disait mot à Camille ; puis il venait rapporter à Anselme qu'il l'avait sollicitée sans pouvoir découvrir aucune apparence de la faire consentir à rien de blâmable, en un mot, sans aucun espoir de succès ; qu'au contraire elle le menaçait d'avertir son mari, s'il ne changeait pas de conduite. « Voilà qui va bien, dit Anselme : jusqu'ici Camille a su résister aux paroles ; il faut voir maintenant si elle résistera aux actions. Je te donnerai demain deux mille écus d'or que tu lui offriras, et deux autres mille pour acheter des bijoux dont tu lui feras présent. Il n'est rien que les femmes aiment comme les bijoux : elles ont beau être

chastes ; plus elles sont belles, plus la parure a d'attraits pour elles. Si Camille résiste à cette tentation, je serai satisfait et je ne te tourmenterai plus. » Lothaire répondit que, puisqu'il avait commencé, il voulait mener à fin l'entreprise, et qu'il espérait bien en sortir las et vaincu. Le jour suivant, il reçut les quatre mille écus, qui lui donnèrent quatre mille soucis, car il ne savait plus comment forger de nouveaux mensonges. Enfin, il se détermina à dire que Camille résistait aussi bien aux dons et aux promesses qu'aux protestations d'amour, et qu'il était inutile de l'importuner davantage, car toutes ces tentatives étaient autant de temps perdu. Mais la fortune, qui en ordonnait autrement, voulut qu'un jour qu'Anselme avait, comme d'habitude, laissé seuls Camille et Lothaire, il se retirât dans une chambre voisine de la leur, écoutant et regardant par le trou de la serrure ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient : il vit que, pendant plus d'une demi-heure, Lothaire n'ouvrit pas la bouche, et qu'il n'eût pas dit un seul mot, fût-il resté là un siècle. Il reconnut alors que tout ce que Lothaire lui avait dit des prétendues réponses de Camille n'était que feinte et mensonge ; et, pour achever de s'en convaincre, il sortit de la chambre où il était, vint prendre Lothaire à l'écart, et lui demanda ce qu'il y avait de nouveau, de quelle humeur se montrait Camille. Lothaire lui dit qu'il ne pensait pas pouvoir se mêler plus longtemps de cette fâcheuse affaire ; que Camille lui répondait avec tant d'aigreur et d'emportement, qu'il ne trouvait plus une seule parole à lui adresser. « Ah ! Lothaire, Lothaire ! dit Anselme, que tu réponds mal à ce que tu me dois, et à la trop grande confiance que j'avais en toi ! Je sors de la chambre voisine de celle-ci : je t'écoutais, tu n'as pas dit un mot à Camille, ce qui me fait penser que tu ne lui as jamais parlé. S'il en est ainsi, comme je n'en saurais douter, pourquoi me tromper, et m'ôter par ta ruse le moyen de venir à bout de mon dessein ? » Anselme ne lui en dit pas davantage, et le laissa confus et piqué, se faisant comme un point d'honneur d'avoir été pris en mensonge. Lothaire lui jura qu'à l'avenir il mettrait tous ses soins à le satisfaire, qu'il ne mentirait plus, et que son zèle dissiperait les soupçons qu'Anselme avait

conçus. Celui-ci le crut ; et, pour donner à Lothaire plus de facilités, il résolut de s'absenter de chez lui pendant huit jours. Il se fit inviter par un de ses amis qui demeurerait à la campagne, afin d'avoir, auprès de Camille, un prétexte de s'éloigner. Malheureux insensé ! que prétends tu faire ? quel est ton dessein ? quel projet oses-tu former ? Tu agis contre toi-même, tu trames ton déshonneur, tu ourdis ta perdition ! Ton épouse est honnête ; tu goûtes en paix les douceurs de l'union conjugale, rien ne trouble tes plaisirs ; les pensées de Camille ne sortent pas des murs de ta maison ; tu es son ciel sur la terre, le but de ses désirs, l'objet unique de ses affections, la règle et l'arbitre de sa volonté ; elle ne veut que ce que tu veux, que ce qu'ordonne le ciel. Si, sans aucune peine, tu retires de son honneur, de sa beauté, de son honnêteté, toute la richesse que tu puisses désirer, à quel propos veux-tu creuser la terre et chercher de nouvelles mines d'un trésor inconnu, l'exposant au danger de les voir se fondre dans tes mains, puisqu'elles ne sont soutenues que sur les débiles appuis de leur nature fragile ? Considère qu'à celui qui demande l'impossible, il est juste que le possible même soit refusé, comme le dit un poète :

Dans la mort je cherche la vie,
 Le salut dans l'infirmité,
 Dans la prison la liberté,
 La santé dans la maladie,
 Chez le traître la loyauté ;
 Mais du Destin l'arrêt terrible
 Anéantit ma volonté :
 Si je demande l'impossible,
 Le possible m'est refusé.

Le lendemain, Anselme partit pour la campagne, disant à Camille que, pendant son absence, Lothaire viendrait veiller aux intérêts de la maison et dîner avec elle, et il lui recommanda de le traiter comme lui-même. En femme sage et discrète, Camille s'affligea de l'ordre de son mari : elle lui représenta qu'il serait peu décent qu'en son absence un autre occupât sa place à table ; que, s'il le faisait par défaut de confiance dans son talent à administrer une maison, il la mit à l'épreuve, et qu'elle lui ferait voir qu'elle était bien capable

de se livrer à des soins plus importants. Anselme lui répondit que tel était son désir et qu'elle n'avait autre chose à faire que de s'y conformer. Camille le promit, quoique bien malgré elle. Anselme partit, et Lothaire vint chez son ami. Camille l'accueillit parfaitement, mais elle eut soin de ne jamais se trouver seule avec lui : toujours quelqu'un de ses gens allait ou venait, et surtout une de ses femmes, appelée Léonella, qu'elle avait amenée de chez son père lorsqu'elle épousa Anselme, et qu'elle aimait beaucoup parce qu'elles avaient été nourries ensemble. Les trois premiers jours, Lothaire ne lui dit rien, quoiqu'il eût pu lui parler pendant le repas, lorsque les domestiques allaient dîner. A la vérité, Camille avait recommandé à Léonella de dîner la première, afin de se tenir toujours auprès d'elle ; mais cette fille, qui avait d'autres choses en tête, et qui profitait de ce temps-là pour vaquer à ses plaisirs, ne tenait guère compte des ordres de sa maîtresse, et souvent elle les laissait seuls, comme si on le lui eût recommandé. Cependant, l'honnêteté de Camille, son maintien grave, la décence répandue sur toute sa personne, fermaient la bouche à Lothaire. Mais de si heureux commencements ne purent les préserver tous deux de leur ruine : car, si la langue se taisait, les pensées allaient leur train, et Lothaire avait tout le loisir de contempler en détail les charmes de Camille, capables d'animer une statue de marbre, à plus forte raison le cœur d'un mortel : il admirait au lieu de parler, il songeait combien elle était digne d'être aimée, et ces réflexions affaiblissaient insensiblement les égards qu'il devait à Anselme. Mille fois il fut tenté de quitter la ville, et de se retirer dans un endroit où jamais il ne vit ni Anselme ni Camille ; mais le plaisir qu'il éprouvait à la voir détruisait bientôt ses résolutions. Il s'efforçait et combattait contre lui-même pour détruire et ne pas éprouver le charme de cette vue ; il s'accusait, se nommait mauvais ami, mauvais chrétien ; il faisait des comparaisons d'Anselme et de lui : toutes le conduisaient à conclure que la folie de l'un surpassait de beaucoup l'infidélité de l'autre, et que, s'il était aussi peu coupable aux yeux de Dieu qu'à ceux des hommes, il n'avait pas à craindre la punition de sa faute. Enfin, les grâces et la beauté de Camille,

jointes à l'occasion qu'un sot mari lui avait mise dans les mains, triomphèrent de la loyauté de Lothaire : et, sans écouter autre chose que sa passion, après trois jours de combats continuels, il se mit à rechercher les bonnes grâces de Camille, avec tant d'empressement et de trouble qu'elle en demeura tout interdite, et ne put faire autre chose que de quitter son siège et de se retirer dans son appartement, sans proférer une parole. Mais ces dédains, loin de décourager Lothaire, ne purent lui ravir l'espérance qui toujours naît avec l'amour : au contraire, ils ne firent que l'enflammer davantage pour Camille, qui, surprise d'une conduite aussi imprévue, ne savait que résoudre. Croyant, toutefois, qu'il n'était ni bienséant ni sûr de donner à Lothaire une autre occasion de la voir, elle prit le parti d'envoyer cette nuit même un de ses gens à Anselme, avec un billet conçu dans ces termes :

CHAPITRE XXXIV

SUITE DE LA NOUVELLE DU CURIEUX MALAVISÉ.

« Ainsi qu'on a coutume de dire qu'une armée ne peut rester sans son général, ni un château sans son châtelain, de même je dis qu'une femme jeune et mariée doit encore moins être privée de son mari, lorsqu'aucune affaire importante ne les oblige à être séparés. Je me trouve si mal sans vous, et je souffre si impatiemment de votre absence que, si vous ne revenez promptement, je me verrai contrainte de me retirer dans la maison de mon père, dût la vôtre rester sans gardien : car celui que vous m'avez laissé, si toutefois il mérite encore ce titre, me paraît plus occupé de son plaisir que de ce qui vous touche. Vous êtes prudent, cela suffit : je n'en dois pas dire davantage. »

Par ce billet, Anselme comprit que Lothaire avait commencé l'entreprise, et que Camille avait répondu suivant ses désirs. Ravi de ces heureuses nouvelles, il fit répondre à sa femme qu'elle ne quittât point sa maison pour aucun motif, attendu qu'il ne tarderait pas à revenir. Camille, bien sur-

prise de la réponse de son mari, ne savait à quoi se résoudre. Rester au logis, c'était mettre son honneur en péril ; aller chez son père, c'était contrevenir à la volonté d'Anselme : de ces deux partis elle choisit le pire, qui fut de rester chez elle, et même de ne point fuir la présence de Lothaire, pour ne pas donner à penser à ses gens. Elle se repentait d'avoir écrit à son époux, craignant qu'il ne s'imaginât que Lothaire avait découvert en elle quelque défaut assez sensible pour l'autoriser à manquer au respect qui lui était dû. Elle mit sa confiance en Dieu et dans ses honnêtes sentiments, à l'aide desquels elle espérait résister, ainsi que par le silence, à toutes les sollicitations de Lothaire, sans avoir besoin d'avertir son époux, pour ne pas lui causer d'inquiétude et de souci ; elle pensait même au moyen de disculper Lothaire aux yeux d'Anselme, lorsque celui-ci lui demanderait le motif de sa lettre. Avec ces résolutions, plus louables que sûres, elle écouta le jour suivant les protestations de Lothaire, qui devinrent si pressantes qu'elles commencèrent à ébranler sa fermeté : de telle sorte qu'elle eut bien de la peine à empêcher ses yeux de témoigner la tendre compassion que lui inspiraient les larmes et les soupirs de Lothaire. Celui-ci s'aperçut de son succès, et son amour s'en accrut : il jugea qu'il fallait profiter de l'absence d'Anselme pour enlever cette forteresse. Ses premiers assauts furent des louanges exagérées sur sa beauté : car rien ne mine et ne renverse plus sûrement les tours de la vanité d'une belle femme, que cette même vanité au service de l'adulation ; enfin il mina si adroitement le roc de sa chasteté, qu'eût-elle été de bronze, elle ne pouvait manquer de succomber : pleurs, supplications, promesses, adulations, feintes même, il mit tout en usage, avec tant d'adresse, tant de démonstrations d'une passion véritable, qu'il fit échouer la vertu de Camille, et triompha de ce qu'il espérait le moins et qu'il désirait le plus. Camille se rendit : sa vertu ne put tenir contre l'amour de Lothaire. Exemple mémorable, qui prouve que la fuite seule peut vaincre l'amour, que nul ne doit entreprendre de lutter contre un si puissant ennemi, et qu'il faudrait des forces divines pour triompher des humaines faiblesses. Léonella seule

connut celle de sa maîtresse : les deux amis perfides, les deux nouveaux amants ne pouvaient se cacher d'elle. Mais Lothaire ne voulut point découvrir à Camille la folie d'Anselme ni révéler que c'était lui qui l'avait mis à portée de la voir, de crainte qu'elle ne fit moins de cas de son amour, et qu'elle ne s'imaginât que c'était par hasard, et non de son plein gré, qu'il l'avait sollicitée.

Peu de jours après, Anselme revint, et ne s'aperçut point de ce que Camille avait perdu, qui était ce qu'il estimait le plus et qu'il savait garder le moins. Il courut chez Lothaire, et, après les premières embrassades, lui demanda des nouvelles de sa vie ou de sa mort. « Les nouvelles que je te peux donner, cher Anselme, lui répondit Lothaire, sont que tu as une femme qui peut servir d'exemple et de modèle à toutes les femmes honnêtes. Mes paroles se sont perdues dans l'air; mes offres, elle n'en a tenu aucun compte; mes présents, elle les a rejetés; les larmes feintes que j'ai versées, elle s'en est moquée : en un mot, comme elle est le type de la beauté, de même elle est le sanctuaire de l'honnêteté, de la prudence, de la pudeur, de toutes les vertus qui peuvent procurer le bonheur et la gloire à une femme honnête et sage. Reprends ton argent, je n'ai point eu l'occasion de m'en servir; Camille a l'âme trop noble pour céder à des choses aussi viles que des présents et des promesses. Sois donc satisfait, Anselme : ne cherche plus de nouvelles preuves, et, puisque tu viens de traverser à pied sec cette mer de défiances et de soupçons dont on a coutume d'environner les femmes, ne tente pas imprudemment de t'y rembarquer encore, et de faire essayer par un autre pilote la solidité du navire que le ciel t'a donné pour faire la traversée de ce monde; regarde-toi comme dans un port assuré, dans lequel tu ne peux plus craindre aucun naufrage. » Anselme fut extrêmement satisfait du discours de Lothaire, qu'il crut aussi fermement que si c'eût été la réponse d'un oracle. Cependant il le conjura de ne pas abandonner entièrement l'entreprise, ne fût-ce que par divertissement et par curiosité, ajoutant qu'il n'était pas nécessaire d'y prendre autant de peine qu'auparavant, qu'il suffirait de lui adresser quelques vers sous le nom de

Chloris; que lui, Anselme, dirait à Camille que Lothaire était amoureux d'une dame qu'il célébrait sous le nom de Chloris, pour ne pas compromettre sa réputation; que, si Lothaire ne voulait pas s'assujettir à composer des vers, il lui en éviterait la peine. « Il n'est point nécessaire, répondit celui-ci : les Muses ne me sont point assez cruelles pour ne pas me visiter quelquefois. Dis à Camille ce que tu as imaginé sur mes feintes amours, et moi je lui ferai des vers : s'ils ne sont point aussi bons que le sujet le mérite, du moins je ferai de mon mieux. » Les choses ainsi résolues entre le crédule et le perfide ami, Anselme retourna chez lui, et demanda à Camille quel motif l'avait portée à lui écrire. Celle-ci, qui s'étonnait qu'Anselme ne lui eût pas encore fait cette question, répondit qu'il lui avait semblé que Lothaire la regardait avec moins de respect que quand son mari était présent; mais qu'elle s'était bientôt désabusée, et qu'elle avait reconnu que c'était une imagination de sa part, car Lothaire avait toujours évité avec soin de se trouver seul avec elle. Anselme lui répondit qu'elle ne devait avoir aucune crainte à ce sujet, qu'il savait de bonne part que Lothaire était amoureux d'une des principales demoiselles de la ville, qu'il chantait sous le nom de Chloris, et que, quand même il n'en serait pas ainsi, on devait s'en rapporter à sa foi, à son amitié pour Anselme. Lothaire avait déjà prévenu Camille de cet amour prétendu pour une soi-disant Chloris, qui lui donnait la liberté de la chanter tout à son aise : de sorte qu'elle ne conçut aucune jalousie. Un jour qu'après le repas ils causaient tous les trois ensemble, Anselme pria Lothaire de leur réciter quelques-uns des vers qu'il avait faits pour sa Chloris, ajoutant qu'il pourrait dire ce qu'il voudrait, puisque Camille ne la connaissait point. « Quand elle la connaîtrait, répondit Lothaire, je ne laisserais pas de les répéter : car un amant ne saurait nuire à la réputation de sa maîtresse lorsqu'il se plaint de sa rigueur, en même temps qu'il la loue sur sa beauté. Voici un sonnet que j'ai fait depuis peu sur son ingratitude :

« Dans le silence de la nuit, quand le doux sommeil s'est emparé des mortels, je rends au ciel et à Chloris le triste compte de mes nombreuses douleurs.

« Et au moment où le soleil commence à se montrer aux portes rosées de l'Orient, je renouvelle mon ancienne plainte avec des soupirs et des accents entrecoupés.

« Et quand le soleil, du haut de son trône étincelant, lance sur la terre le feu de ses rayons, mes pleurs augmentent et mes gémisséments redoublent.

« La nuit revient, et je reviens à mes tristes lamentations; et toujours, dans cette lutte mortelle, je trouve le ciel sourd et Chloris insensible¹. »

Camille trouva le sonnet bon; Anselme le loua plus encore, ajoutant qu'il fallait que cette dame fût bien cruelle pour ne pas se laisser toucher par un si sincère amour. « Tout ce que disent les poètes amoureux est-il donc la vérité? » demanda Camille. — Non pas comme poètes, répondit Lothaire; mais, comme amants, leur passion est bien plus forte qu'ils ne sauraient l'exprimer. — Je n'en fais aucun doute, » dit Anselme, toujours pour appuyer les sentiments de Lothaire auprès de Camille, qui, de son côté, prenait un plaisir extrême à cet artifice : car, étant éprise d'amour pour Lothaire, elle chérissait tout ce qui venait de lui, sachant bien que c'était à elle que s'adressaient ces vers, puisqu'elle était la véritable Chloris. Aussi lui demanda-t-elle s'il se rappelait quelque autre sonnet ou d'autres vers. « J'en sais un autre, dit Lothaire, mais je le crois plus faible que le premier; vous en jugerez :

« Je sais que je meurs, et, si tu ne me crois pas, ma mort est aussi certaine que tu peux être sûre, ô belle ingrante, de me voir mort à tes pieds plutôt que repentant de t'adorer.

« Je pourrai me trouver dans la région de l'oubli, abandonné par la vie, la gloire et la faveur; et là on pourra voir, dans mon cœur ouvert, combien son beau visage s'était profondément gravé.

« Je garde cette relique pour le malheur dont me menace ma constance, qui se fortifie de ta rigueur même.

« Malheur à qui navigue, par un ciel obscur, sur une mer

¹ Les vers de ce sonnet sont rimés. Cervantes a employé la même pièce dans la seconde journée de la comédie intitulée : *La Casa de los Zelos*.

inconnue, dans une route pleine de périls, où nulle étoile, nul port ne s'offrent à sa vue! »

Anselme ne loua pas moins ce second sonnet que le premier; c'était ainsi qu'il allait forgeant, anneau par anneau, la chaîne qui l'enlaçait et l'attachait à son déshonneur. Plus Lothaire le déshonorait, plus il croyait lui devoir de considération; et les degrés que Camille descendait vers la honte et l'infamie, elle les montait, dans l'opinion de son mari, vers le faite de la vertu et de la bonne renommée.

Un jour que Camille se trouvait seule avec sa suivante : « J'ai grand regret, lui dit-elle, ma chère Léonella, de m'être sitôt abandonnée à Lothaire, et de ne lui avoir pas fait acheter, par une plus forte résistance et de plus longs services, la possession de ma personne et l'empire que je lui ai donné sur ma volonté. Je crains qu'il ne méprise bientôt une jouissance aussi facile, et qu'il ne l'attribue à ma légèreté, sans se rappeler la force qu'il lui a fallu employer pour vaincre ma résistance. — Ne vous mettez point en peine de cela, répondit Léonella; ce qu'on donne ne perd pas de sa valeur parce qu'on l'a donné vite, pourvu que ce soit bon et digne d'être estimé; on a même coutume de dire que celui qui donne vite donne deux fois. — Oui, répondit Camille, mais on dit aussi que ce qui coûte peu on l'estime encore moins. — Ceci ne peut s'appliquer à vous, dit Léonella : l'amour, ainsi que je l'ai ouï dire, tantôt vole et tantôt marches avec les uns il court, il va au pas avec d'autres; il embrase ceux-ci, ceux-là ne sont qu'échauffés; tantôt il blesse, tantôt il tue; ses désirs naissent en un instant, le même instant les voit satisfaits; si le matin il livre l'assaut à une forteresse, le soir même elle est obligée de se rendre, car il n'est force qui puisse lui résister. De quoi vous étonnez-vous donc et que craignez-vous? Lothaire a dû se dire la même chose, puisque l'amour avait choisi, pour l'instrument de votre défaite, l'absence de monseigneur. Ne fallait-il pas que ce qu'il avait déterminé s'accomplît, sans donner, comme on dit, le temps au temps, car Anselme pouvait à tous moments revenir, et, par sa présence, en arrêter le succès? L'occasion est le meilleur ministre qu'ait l'amour pour faire exécuter ses arrêts; il

s'en sert dans toutes ses entreprises, et surtout dans les commencements. Tout ce que je vous dis, je l'ai appris par expérience bien plus que par ouï-dire. Je vous en entretiendrai quelque jour; car enfin je suis de chair et d'os comme une autre. Quant à vous, madame, je ne vois point que vous vous soyez rendue aussi promptement que vous le dites: ce ne fut qu'après avoir vu toute l'âme de Lothaire dans ses yeux, dans ses soupirs, dans ses présents et dans ses promesses, après avoir reconnu combien toutes ses qualités le rendaient digne d'être aimé. S'il en est ainsi, pourquoi vous remplir l'imagination de vains scrupules et de fâcheuses pensées? Soyez certaine qu'il vous estime autant que vous l'estimez; qu'il vit content et satisfait de son amoureuse chaîne; que, non seulement il a les quatre S que doivent avoir, à ce que l'on prétend, tous les amants parfaits¹, mais qu'il a même un alphabet tout entier. Si vous ne le croyez, écoutez-moi, car je le sais par cœur. Il est, à ce que je crois et à ce qu'il me semble: Agréable, Bon, Chevaleresque, Discret, Empressé, Fidèle, Généreux, Honoré, Illustré, Loyal, Modeste, Noble, Obéissant, Puissant, Qualifié, Riche, les quatre S que j'ai dites, Tranquille, Véridique, Zélé pour votre honneur; l'X est une lettre rude qui ne compte pas, et l'Y forme la liaison². »

Camille rit beaucoup de l'alphabet de Léonella et vit bien qu'elle en savait plus en ruses d'amour qu'elle ne le voulait dire. Celle-ci ne s'en défendit pas, et avoua même qu'elle faisait l'amour avec un jeune homme de bonne maison, de la même ville. Camille, troublée de cet aveu, par les suites qu'elle en redoutait pour sa réputation, voulut savoir au moins où ils en étaient ensemble, et s'il n'y avait entre eux que des propos d'amour; mais Léonella, avec peu de honte

¹ C'est ici une expression particulière à la langue espagnole; ces quatre S sont :

Sabio,	Sold,	Sollicito,	y Secretó,
Sage;	Selitaire,	Soigneux,	Sûr.

² Voyez le quatrième chant des *Lágrimas de Angélica*, de Luis Barahona.

³ Voici les dix-neuf adjectifs espagnols: *Agradecido*, *Bueno*, *Caballero*, *Dadivoso*, *Enamorado*, *Firme*, *Gallardo*, *Honrado*, *Ilustre*, *Leal*, *Mozó*, *Noble*, *Onesto* (pour *honesto*), *Principal*, *Quantioso*, *Rico*, *Tácito*, *Verdadero*, *Zelador*; quant à l'y, cette lettre, en espagnol, exprime la conjonction et.

et beaucoup d'effronterie, confessa que son amant était heureux. C'est ainsi que les fautes des maîtresses ôtent toute honte aux servantes, qui ne se soucient guère de broncher, ni qu'on le sache, lorsqu'elles voient faire un faux pas à celles qui les commandent. Camille ne put faire autre chose que de prier Léonella de ne rien dire à son amant de ce qui la regardait, et de se conduire avec assez de prudence pour qu'Anselme et Lothaire ne s'aperçussent de rien. Léonella le promit, mais elle s'en acquitta si mal, qu'elle justifia bientôt la crainte qu'avait Camille de voir sa réputation perdue. Aussi effrontée que corrompue, elle osa faire venir son amant dans la maison même de sa maîtresse, sûre que Camille ne dirait rien quand même elle verrait cet homme. Telle est, en effet, la punition des femmes qui ont perdu leur vertu, qu'elles se voient réduites à être les esclaves de leurs servantes, à couvrir elles-mêmes tous leurs méfaits. C'est ce qui arriva à Camille, qui, bien qu'elle trouvât souvent Léonella avec son amant, dans quelque chambre de son appartement, non seulement n'osait la gronder, mais encore aidait elle-même à le cacher, pour qu'il ne fût point aperçu de son mari.

Enfin, il arriva qu'un matin, à l'aube du jour, Lothaire aperçut un homme sortir de chez Camille : il le prit d'abord pour un fantôme ; mais, le voyant marcher et se cacher dans son manteau, il changea bientôt d'idée, et conçut un soupçon qui les aurait perdus tous, si Camille n'eût su y porter remède. Ne songeant même pas qu'il y eût au monde une Léonella, il crut que Camille était aussi facile et légère pour un autre qu'elle l'avait été pour lui : car tel est le malheur de la femme qui s'est abandonnée une fois, qu'elle perd même la confiance de celui qui l'a séduite par ses prières ; il pense toujours qu'un autre en peut faire autant. Aveuglé par ce soupçon, n'écoutant aucune réflexion, aucun sentiment raisonnable, Lothaire court aussitôt chez Anselme, qui n'était pas encore levé, impatient d'assouvir la jalousie qui le dévore, et de se venger de Camille qui ne l'a point offensé. « Ami, dit-il, voici plusieurs jours que je me fais violence pour ne pas te faire connaître une chose que je ne puis ni ne dois te

cacher plus longtemps. Apprends donc que la fière Camille s'est enfin rendue, et que je puis en faire tout ce qu'il me plaira. Si je ne t'ai pas plutôt découvert cette triste vérité, c'est que je voulais m'assurer que ce qu'elle m'avait dit n'était pas une fantaisie du moment, ou bien pour m'éprouver et connaître si c'était tout de bon que je lui faisais la cour. Je suis convaincu que, si Camille était telle qu'elle le doit, et que nous l'avons crue, elle t'aurait instruit déjà de mes poursuites; mais, puisqu'elle s'obstine à garder le silence, je pense que je dois regarder comme réelle la promesse qu'elle m'a faite de m'entretenir dans le cabinet où l'on serre les habits, lorsque tu seras absent du logis (c'était en effet le lieu de leurs rendez-vous ordinaires). Cependant, je ne veux point que tu te laisses emporter à aucune idée de vengeance, car le crime n'en est encore qu'à l'intention, et peut-être, d'ici là, Camille en viendra-t-elle au repentir. Ainsi, puisque jusqu'ici tu as suivi mes conseils, en tout ou en partie, je veux que tu te conformes encore à celui que je vais te donner, afin que, sans erreur, et après de mûres réflexions, tu puisses prendre le parti qui te semblera convenable. Feins, comme à l'ordinaire, une absence de deux ou trois jours, et cependant tâche de t'introduire dans la pièce que je t'ai indiquée : les tapisseries et les vêtements te cacheront facilement ; alors nous verrons tous deux, par nos propres yeux, quel est le dessein de Camille ; s'il est coupable, et il y a plus lieu de craindre que d'espérer, tu pourras aisément en tirer vengeance, sans bruit et dans l'ombre du mystère. »

A ce discours, Anselme devint muet, interdit, absorbé dans ses réflexions ; il apprenait subitement ce qu'il attendait le moins ; car déjà la victoire de Camille lui paraissait assurée, et il commençait à s'en enorgueillir. Il demeura longtemps les yeux fixés en terre, sans dire une parole ; enfin, il répondit : « Tu as fait, cher Lothaire, ce que j'attendais de ton amitié : j'ai suivi tes conseils en tout ; agis maintenant comme tu le jugeras convenable, et surtout songe au secret qu'il convient de garder dans une conjoncture aussi imprévue. » Lothaire le promit et se retira. Mais, à peine fut-il dehors qu'il se repentit de son odieux procédé, considérant qu'il eût

pu se venger de Camille d'une manière moins cruelle et moins déshonorante pour elle : il s'accusait de légèreté, maudissait sa promptitude, et ne savait comment détruire ce qu'il venait de faire, ou tout au moins en empêcher les funestes effets; enfin, il résolut d'avouer le tout à Camille; et, comme il ne manquait pas d'occasions pour la rencontrer, le même jour ils se trouvèrent seuls. « Cher Lothaire, lui dit-elle aussitôt, j'éprouve une peine qui me tourmente affreusement : l'effronterie de Léonella est devenue si grande, que chaque nuit elle introduit dans ma maison un homme qui y demeure jusqu'au jour. Que deviendra ma réputation, si l'on voit cet homme entrer ou sortir à des heures indues? Et, ce qui m'afflige le plus, c'est que je n'ose ni la reprendre ni la châtier : elle est la confidente de nos amours, aussi ne puis-je la reprendre au sujet des siennes, et je crains bien qu'il n'arrive quelque malheur de tout cela. » Lothaire crut d'abord que c'était un artifice de Camille pour lui donner le change sur l'homme qu'il avait vu sortir de la maison; mais, la voyant pleurer, se désoler, et lui demander son assistance, il ne douta plus de sa sincérité, et n'en fut que plus confus et plus repentant. Il lui dit de ne point se mettre en peine; qu'il saurait mettre un terme à l'insolence de Léonella; et, de suite, il lui avoua ce que la jalousie lui avait fait dire à Anselme, qui devait se cacher dans la garde-robe pour les épier. Il lui demanda pardon de sa folie, et la conjura de l'aider à sortir du maudit labyrinthe où son imprudence l'avait engagé. Camille demeura fort surprise du discours de Lothaire, et lui fit de tendres reproches sur la mauvaise opinion qu'il avait eue d'elle, et sur le parti désespéré qu'il avait pris; puis, comme l'esprit des femmes est plus prompt que le nôtre au bien ainsi qu'au mal, et qu'elles agissent mieux qu'elles ne savent discourir à tête reposée, Camille eut bientôt trouvé le moyen de remédier à ce qui paraissait sans remède. Elle eut à Lothaire de faire en sorte qu'Anselme se cachât le jour suivant, comme il l'avait résolu, et que, de son côté, elle chercherait un moyen pour qu'ils pussent désormais se voir en toute liberté; puis, sans lui découvrir son projet, elle ajouta qu'il se tint prêt à venir chez elle

quand Léonella irait le chercher, et qu'à tout ce qu'elle lui dirait, il répondit comme si personne ne l'écoutait. Lothaire désirait en savoir davantage pour se conduire avec plus d'assurance, et ne rien faire qui ne fût convenable. « Il suffit, dit Camille, que vous me répondiez comme nous en sommes convenus. » Elle ne voulut pas entrer dans de plus grands détails, de crainte que Lothaire ne trouvât pas son stratagème aussi bon qu'il lui paraissait, et qu'il ne cherchât à en employer d'autres moins heureux.

Le lendemain, Anselme feignit d'aller à la campagne chez un de ses amis : il sortit de la maison, et rentra sans être vu, d'autant plus aisément que Camille et Léonella lui en facilitèrent les moyens ; il se cacha dans la garde-robe, l'esprit agité de mille pensées, comme un homme qui s'attend à voir de ses propres yeux les preuves de son déshonneur, à perdre le seul bien qu'il estime et qui dépend de l'infidèle. Dès que celle-ci fut bien assurée qu'il était caché, elle entra dans la chambre, suivie de Léonella ; et, poussant un profond soupir : « Hélas, Léonella, mon amie, s'écria-t-elle, ne vaudrait-il pas mieux qu'au lieu d'exécuter un projet que je ne veux point te confier, de crainte que tu ne t'y opposes, tu prisses le poignard d'Anselme que je t'ai demandé pour en frapper mon indigne cœur ? Mais non, il n'est pas juste que je porte la peine de la faute d'autrui : je veux auparavant savoir ce que les yeux téméraires et déshonnêtes de Lothaire ont pu voir en moi qui lui ait donné la hardiesse de me découvrir son infâme passion, à ma honte et au détriment de son meilleur ami. Regarde à la fenêtre, Léonella : je suis certaine qu'il est dans la rue, attendant l'heure de mettre à exécution son odieux projet, que je saurai bien déjouer. — Ah ! madame, répondit la rusée Léonella, que prétendez-vous faire de ce poignard ? Voulez-vous vous frapper ou punir Lothaire ? De toute manière, vous perdez votre honneur et votre réputation ; ne vaut-il pas mieux dissimuler votre injure, que de laisser pénétrer ce méchant homme dans cette chambre où nous nous trouvons seules ? Nous ne sommes que de faibles femmes ; lui, c'est un homme déterminé, surtout dans ce moment où il vient avec de mauvais desseins et le

cœur épris d'amour ; avant que vous puissiez accomplir votre projet, il pourrait bien faire pis que de vous ôter la vie. Maudite soit la confiance du seigneur Anselme, qui a ouvert sa maison à ce méchant homme ! Mais, quand vous l'aurez tué, madame, car je vois bien que c'est votre dessein, que ferons-nous de son corps ? — Ce que nous en ferons, Léonella ? nous le laisserons là pour qu'Anselme le fasse enterrer : n'est-il pas bien juste qu'il ait cette peine, en échange de celle que j'aurai prise à cacher son infamie dans les entrailles de la terre ? Dépêche-toi, appelle-le promptement ; il me semble que le temps que je tarde à tirer de mon injure une juste vengeance, est un outrage à la loyauté que je dois à mon époux. » Anselme entendait tous ces discours, et chaque parole de Camille bouleversait toutes ses idées ; mais, quand il comprit qu'elle était résolue à tuer Lothaire, il fut sur le point de sortir de sa retraite, et de se montrer pour empêcher ce malheur : toutefois, il fut curieux de voir comment se terminerai une si honnête et si courageuse résolution, se disposant à paraître quand il en serait temps. En ce moment, il prit à Camille une grande faiblesse : elle se laissa aller sur son lit qui se trouvait là, et Léonella se mit à pleurer, en disant : « Malheureuse que je suis ! il ne me manque plus que de voir expirer entre mes bras la fleur de l'honnêteté de ce monde, la couronne des femmes vertueuses, l'exemple de la chasteté, » et mille autres épithètes qui l'eussent fait passer pour la fille la plus estimable, et sa maîtresse pour une nouvelle Pénélope, en butte aux persécutions des amants. Camille ne tarda pas à revenir de son évanouissement, et s'écria : « Que ne vas-tu donc, Léonella, appeler cet ami, le plus déloyal qu'éclairé le soleil et que cache la nuit ? Hâte-toi, cours, vole ; ne laisse point éteindre le feu de la colère qui me transporte, et qui consume en impuissantes malédictions ma juste vengeance. — J'y vais, répondit Léonella ; mais, auparavant, remettez-moi ce poignard, de peur qu'en mon absence vous ne fassiez une chose qui laisserait des regrets éternels à tous ceux qui vous aiment. — Va, ne crains rien, répondit Camille, quoique je te paraisse bien hardie et bien simple dans la vengeance que je médite, je ne

le suis pourtant pas autant que cette Lucrèce, qui, sans être coupable, se donna la mort avant d'avoir immolé l'auteur de sa disgrâce : je veux mourir, sans doute ; mais ce ne sera qu'après m'être vengée de celui qui m'oblige à venir dans ces lieux pleurer une injure que je ne me suis pas attirée. » Léonella se fit longtemps prier avant d'aller chercher Lothaire ; enfin, elle sortit ; et, pendant son absence, Camille, feignant de se parler à elle-même, disait : « Mon Dieu, n'aurais-je pas mieux fait de repousser Lothaire comme les autres fois, plutôt que de m'exposer, ainsi que je le fais, à ce qu'il ait mauvaise opinion de moi ? Sans doute, c'eût été le meilleur parti..... ; mais, quoi ! je ne serais pas vengée, ni l'honneur de mon mari satisfait, s'il se retirait sain et sauf d'un lieu où l'ont amené ses mauvais desseins..... Oui, que le traître paye de sa vie ses infâmes projets : il faut que tout le monde sache que Camille, non seulement garde à son époux sa foi qui lui est due, mais encore qu'elle a su le venger de celui qui l'avait outragée..... Cependant, ne vaudrait-il pas mieux encore avertir Anselme ? Je lui en avais touché quelque chose dans la lettre que je lui écrivis à la campagne, et je pense que, s'il négligea d'écouter ma plainte, ce fut par confiance et par bonté, ne pouvant croire que, dans l'esprit d'un aussi parfait ami que Lothaire, il pût se former des pensées contraires à son honneur. Je revins moi-même à cette opinion, quelque temps après, et je penserais encore de même, si l'insolence de ce perfide, ses présents, ses promesses et ses larmes continuelles ne m'eussent convaincue de sa trahison. Mais à quoi bon tous ces discours ? Est-il encore question de conseils, lorsque j'ai pris une généreuse résolution ? Non, certes : vengeance ! vengeance ! Qu'il vienne, le traître ! qu'il approche, qu'il meure ! puis adienne que pourra. J'entraî pure au pouvoir de celui que le ciel m'a donné pour époux : je veux en sortir pure ; je ne serai tachée que de mon chaste sang et du sang impur du plus faux ami qui soit au monde ! En disant ces mots, elle se promenait dans la salle, le poignard nu à la main, marchant à grands pas, sans ordre ni mesure, faisant des gestes si étranges, qu'on eût dit qu'elle avait perdu la raison, et qu'on l'eût

plutôt prise pour un jeune homme désespéré que pour une femme délicate.

Anselme écoutait et considérait tout, caché derrière une tapisserie : il était en admiration, et trouvait que tout ce dont il était témoin était plus que suffisant pour détruire les soupçons les plus graves ; il désirait que Lothaire ne vint pas, car il redoutait quelque fâcheux accident. Il était même prêt à se montrer et à la désabuser, lorsqu'il vit Léonella revenir avec Lothaire. Aussitôt que Camille l'aperçut, elle fit avec le poignard une grande raie sur le plancher, et lui dit : « Prends garde, Lothaire ; si tu oses passer la raie que voici, ou seulement en approcher, aussitôt je me plonge ce poignard dans le sein. Avant que tu me parles, je veux que tu écoutes ce que j'ai à te dire ; tu répondras ensuite. Connais-tu, dis-moi, mon époux Anselme, et me connais-tu ? Quelle opinion as-tu de nous ? Réponds sans te troubler et sans hésiter, car ce que je te demande ne présente point de difficultés. » Lothaire n'était pas si simple que, dès le premier mot, il ne comprit ce que voulait faire Camille, sachant surtout qu'Anselme était aux écoutes ; aussi répondit-il avec tant de discrétion et de discernement, qu'il n'était personne qui n'eût pris pour une vérité la fable qu'ils débitaient. « Je ne pensais pas, lui dit-il, belle Camille, que tu m'aurais fait venir ici pour me demander des choses si étrangères au sujet qui m'y amène ; si tu le fais pour éluder tes promesses, tu aurais dû ne pas me donner tant d'espoir : car un bien nous flatte d'autant plus que le moment de le posséder est prochain ; mais, pour que tu ne m'accuses pas de ne point répondre à tes demandes, je te dirai que je connais ton époux Anselme : nous sommes unis dès nos plus jeunes ans, je n'insisterai pas sur une amitié qui t'est si connue ; et si dans ce moment je parais l'outrager, la faute en est à l'amour, qui sait en faire excuser de plus grandes encore. Quant à toi, Camille, je te connais également : tu m'es aussi chère que lui-même ; et certes il ne fallait pas moins que tes éminentes qualités pour me faire oublier ce que je me dois à moi-même et aux saintes lois de l'amitié, que l'amour, ce tyran des cœurs, m'a contraint de violer. — Après cet indigne aveu, dit Camille, réponds.



ennemi mortel de tout ce qui mérite d'être aimé, de quel front oses-tu paraître devant le miroir où se contemple celui que tu outrages si indignement? Mais, hélas! malheureuse que je suis! je soupçonne la cause qui t'a fait écarter de ton devoir: je me serai permis devant toi quelque liberté, que je ne veux pas appeler indécence, puisque je n'aurai point agi de propos délibéré, mais de ces négligences qui échappent aux femmes lorsqu'elles ne sont point sur leurs gardes. Si ce n'est point cela, dis-moi, traître, me vis-tu jamais accorder à tes sollicitations aucune parole, aucun geste qui pût te permettre la moindre espérance de réussir dans tes infâmes desseins? Ai-je quelquefois écouté tes propos d'amour sans les repousser avec colère, avec mépris? M'a-t-on vue croire à tes promesses, accepter tes présents? Et cependant, comme il n'est pas naturel de persévérer longtemps dans une entreprise amoureuse, si l'on n'est soutenu de quelque espoir, je m'attribue à moi-même la cause de ton impertinence; je veux m'en punir, faire retomber sur moi la peine que tu mérites, parce que, sans doute, quelque imprudence de ma part a soutenu tes espérances; et, afin que tu saches que je ne serai pas moins humaine pour moi que pour toi, je veux que tu sois témoin du sacrifice que je vais faire à l'honneur outragé de mon respectable époux, que nous avons tous deux offensé, toi par tes volontaires et criminelles poursuites, et moi par le peu de soin que j'ai mis à fuir les occasions qui pouvaient favoriser tes coupables intentions. Oui, c'est cette opinion que j'ai de moi-même qui me tourmente le plus et qui me détermine à me punir de mes propres mains, de peur qu'en empruntant celles d'un autre, ma faute ne devienne plus connue; mais, avant de mourir, je veux immoler l'auteur de tous mes maux, et rassasier mes yeux du spectacle d'une vengeance autorisée par la justice la plus sévère.» En disant ces mots, elle se jette, le poignard à la main, sur Lothaire, avec autant de force que de légèreté, feignant si bien de vouloir le frapper, que lui-même ne savait presque si ces démonstrations étaient vraies ou simulées, et qu'il se vit obligé d'employer la force et l'adresse pour empêcher Camille de le blesser: en effet, elle peignait le désespoir avec tant

d'énergie que, pour le rendre plus effrayant encore, elle voulait faire couler son propre sang. Voyant donc qu'elle ne pouvait frapper Lothaire, ou du moins le feignant, elle s'écria : « Puisque le sort refuse de se prêter à mon juste dessein, au moins ne sera-t-il pas assez cruel pour m'empêcher de l'accomplir en partie. » Alors, dégageant avec force sa main que retenait Lothaire, elle se frappa dans un endroit où la plaie ne pouvait être profonde, entre le sein et l'épaule gauche, puis se laissa tomber comme évanouie. Léonella et Lothaire, la voyant à terre, baignée dans son sang, furent frappés d'épouvante : celui-ci courut promptement retirer le poignard de la plaie, mais, voyant combien peu dangereuse elle était, il fut rassuré bientôt, et ne put s'empêcher d'admirer de nouveau la ruse, l'adresse et la prudence de Camille. Pour jouer aussi son rôle, il se mit à faire de grandes lamentations, comme si elle fût morte, s'accablant de malédictions, et non seulement à lui, mais encore à celui qui était la cause d'un si cruel désastre ; et, comme il savait qu'Anselme l'entendait, il poussait de tels sanglots qu'on l'eût cru plus à plaindre que Camille même, toute morte qu'elle paraissait.

Léonella prit sa maîtresse dans ses bras, et la mit sur le lit, suppliant Lothaire d'aller chercher quelqu'un qui pût la panser secrètement. Elle lui demanda conseil sur ce qu'il faudrait dire à Anselme, s'il revenait avant que Camille fût guérie. Lothaire lui répondit qu'elle dit ce qu'elle voudrait ; qu'il n'était pas en état de donner aucun avis ; que l'essentiel était d'arrêter le sang ; que, pour lui, il s'en allait dans un lieu où il ne pût être vu de personne. Il se retira donc avec de grandes démonstrations de douleur ; et, quand il se vit seul, il ne cessait de faire des croix, et de s'émerveiller de l'adresse de Camille et de la finesse de Léonella ; il pensait qu'Anselme devait regarder sa femme comme une seconde Porcia, et désirait se trouver avec lui, pour célébrer ensemble ce qui n'était dû qu'à la plus profonde dissimulation et à l'adresse la plus consommée. Léonella arrêta le sang de la plaie : il n'en était guère sorti que ce qui était nécessaire pour colorer l'artifice ; elle la lava avec du vin, et la pansa le mieux qu'elle put, accompagnant ses actions d'un tel monolo-

gue que, n'en eût-il pas entendu d'autre, Anselme eût pensé que sa femme était un modèle d'honnêteté. Celle-ci, de son côté, s'appelait timide, lâche, se reprochait d'avoir manqué de courage, dans un moment aussi important, pour s'ôter une vie qu'elle avait en horreur. Elle demandait à Léonella s'il était convenable d'instruire son époux de ce qui venait de se passer : Léonella lui conseilla de n'en rien faire, de peur que celui-ci ne se vit dans l'obligation de demander raison à Lothaire, ce qu'il ne pouvait faire sans exposer ses jours, ajoutant que les femmes prudentes devaient mettre tous leurs soins à écarter de leurs maris tous sujets de querelles. Camille approuva cet avis, et promit de s'y conformer; mais elle observa qu'il fallait, dans tous les cas, trouver quelque excuse à donner à son mari, au sujet de la plaie, qu'il était impossible de lui cacher. Léonella répondit qu'elle ne savait pas mentir, même en plaisantant. « Hélas! ni moi non plus, reprit Camille, je n'aurais point l'assurance de forger et de soutenir un mensonge, y allât-il de ma vie; et, si nous ne trouvons aucun expédient, il faudra bien avouer la vérité toute nue, de peur qu'il ne nous prenne en faute. — Ne vous mettez point en peine, dit Léonella, d'ici à demain j'y songerai; peut-être, d'ailleurs, que votre blessure pourra se cacher sans qu'il la voie, et le ciel daignera favoriser nos honnêtes desseins. Ne vous occupez dans ce moment, madame, qu'à calmer votre émotion, pour que mon seigneur ne vous trouve pas si fort troublée. Du reste, reposez-vous-en sur moi et sur la bonté de Dieu, qui favorise toujours les bonnes intentions. »

Anselme avait trèsattentivement écouté et vu représenter la tragédie de la mort de son honneur, qui fut exécutée avec tant de naturel et de pathétique, qu'on l'eût prise pour la vérité même; il attendait la nuit avec impatience, pour pouvoir sortir de sa maison; aller trouver son bon ami Lothaire, et se féliciter avec lui de la perle précieuse qu'il avait trouvée dans "honneur et la chasteté de son épouse. Les deux femmes lui donnèrent toute commodité de sortir, et lui, sans perdre de temps, courut chez Lothaire. On ne peut exprimer quel était son ravissement, combien de fois il l'embrassa, ni tout ce

qu'il dit à la louange de Camille. Lothaire l'écoutait sans pouvoir témoigner une grande joie, car il se représentait combien Anselme était abusé, et combien lui-même le trompait indignement. Anselme remarqua bien le peu de satisfaction que témoignait Lothaire; mais il l'attribuait à la blessure de Camille, dont son ami se croyait la cause: aussi, pour le consoler, il lui dit qu'il n'y avait point lieu de s'inquiéter, et que, sans doute, la blessure était légère, puisque les deux femmes étaient convenues de ne lui en point parler; qu'il fallait donc bannir toute mélancolie, et ne songer qu'à se réjouir; puisque, par son entreprise, lui, Anselme, se voyait parvenu au plus haut degré de félicité; que son ami ne devait songer qu'à faire des vers en l'honneur de Camille, pour rendre son nom immortel chez les races futures. Lothaire loua son dessein, et promit de contribuer à l'érection de ce glorieux monument. Ce fut ainsi qu'Anselme continua d'être l'homme du monde le plus abusé; lui-même, de sa propre main, cimentait dans sa maison le monument de son dés-honneur, croyant élever l'édifice de sa gloire. Camille le reçut avec un visage triste; en apparence, quoiqu'intérieurement satisfaite. L'erreur dura quelque temps; jusqu'à ce que la fortune tournât sa roue; la foltererie que l'on avait cachée avec tant de soin, fut découverte, et il en coûta la vie à Anselme pour son imprudente curiosité.

CHAPITRE XXXV

DU SANGLAN ET TERRIBLE COMBAT QUE DON QUICHOTTE LIVRE A DES
OUTRES DE VIN, ET FIN DE LA NOUVELLE DU CURIEUX MALAVISÉ.

Il ne restait plus à lire que quelques pages de la nouvelle, quand, du galetas où reposait don Quichotte, sortit Sancho Pança tout épouvanté, s'écriant: « Accourez vite, seigneurs; venez au secours de mon maître, qui se trouve engagé dans la plus épouvantable bataille que j'aie jamais vue. Vive Dieu! il a donné un si grand coup de coutelas au géant ennemi de madame la princesse Micomicoua, qu'il lui a coupé la tête a

ras des épaules, comme si c'eût été un navet. — Que dites-vous là, frère? répondit le curé, interrompant sa lecture; êtes-vous dans votre bon sens, Sancho? Comment diable cela peut-il se faire, puisque ce géant est à deux mille lieues d'ici? » En même temps, on entendit un grand bruit dans la chamore voisine, et don Quichotte qui s'écriait: « Arrête, larron, brigand, félon; je te tiens; ton cimenterre ne te servira de rien. » Et, en même temps, il donnait de grands coups d'estoc contre les murs. « Que vous amusez-vous donc à écouter? dit Sancho, entrez, seigneurs; séparez les combattants, ou donnez du secours à mon maître, quoique je pense qu'il n'en a pas besoin; car sans doute le géant est déjà mort, et rend compte à Dieu de sa mauvaise vie. J'ai vu couler son sang par terre, et tomber à côté de lui sa tête, qui est aussi grosse qu'une grande outre de vin. — Qu'on me tue, dit l'hôtelier, si don Quichotte ou don Diable n'a donné quelque coup d'épée dans ces outres de vin rouge qui sont toutes pleines, à la tête de son lit, et c'est le vin qui en découle que ce bonhomme prend pour du sang! » Ils entrèrent alors dans la chambre, et trouvèrent don Quichotte dans le plus étrange accoutrement du monde: il était en chemise, mais cette chemise était si peu longue qu'elle ne lui couvrait pas la moitié des cuisses, et par derrière elle avait six doigts de moins; ses jambes, longues et maigres, étaient toutes velues et crasseuses; sur son bras gauche était la couverture du lit, objet du ressentiment de Sancho, qui savait bien pourquoi; de la main droite, il tenait son épée nue, avec laquelle il s'escrimait à droite et à gauche, faisant les mêmes menaces que si véritablement il eût combattu quelque géant. Le bon de l'affaire était qu'il avait les yeux fermés, car il dormait et rêvait qu'il combattait le géant; son imagination était tellement frappée de l'aventure qu'il allait mettre à fin, qu'il lui semblaît être arrivé déjà au royaume de Micomicon, et qu'il se trouvait en présence de son ennemi. Dans son transport, il avait donné tant de coups d'épée aux outres, croyant les asséner sur le géant, que toute la chambre était pleine de vin. Quand l'hôtelier vit ce dégât, il entra dans une telle colère qu'il se jeta sur don Quichotte, et lui donna tant de

coups à poings fermés, que, si le curé et Cardenio ne l'eussent arraché de ses mains, la guerre du géant eût été terminée. Malgré cette grêle de coups, le pauvre chevalier ne s'éveillait pas : il eût sans doute continué de dormir, si le barbier n'eût été chercher au puits un grand seau d'eau fraîche qu'il lui jeta sur le corps. Don Quichotte ouvrit les yeux, mais ne s'éveilla point assez pour s'apercevoir de l'état où il se trouvait. Dorothée, qui entrait en ce moment, voyant son défenseur si court vêtu, ne voulut pas rester témoin du combat. Sancho cherchait partout la tête du géant et, ne la trouvant pas, il s'écria : « Oui, je le vois bien, dans cette maison, tout n'est qu'enchantement : l'autre fois, au même endroit où je me trouve, on me donna force gourmades et coups de poing, sans que je susse qui me les donnait et sans que je visse personne; et maintenant cette tête que j'ai vu couper de mes propres yeux, et dont j'ai vu couler le sang comme d'une fontaine, a disparu. — De quel sang et de quelle fontaine parles-tu, ennemi de Dieu et des saints? répondit l'hôtelier. Ne vois-tu pas, larron, que cette fontaine et ce sang ne sont autre chose que mes outres que tu vois percées et le vin rouge dans lequel on nage ici? Que l'âme de celui qui me les a percées nage de même dans les enfers. — Je n'en sais rien, reprit Sancho, tout ce que je puis dire, c'est que, si je suis assez malheureux pour ne pas trouver cette tête, mon comté va se fondre comme le sel dans l'eau. » Sancho éveillé était pire que son maître dormant, tant les promesses de ce dernier lui avaient tourné la tête. L'hôtelier se désespérait en voyant le sang-froid de l'écuyer et la folie du maître : il jurait qu'il n'en serait pas comme l'autre fois où ils étaient partis sans payer leur écot; que leurs prétendus privilèges de chevalerie ne les empêcheraient pas de payer leur dépense, le dégât, et même les pièces que l'on serait obligé de mettre aux outres percées. Le curé tenait les mains à don Quichotte, qui, croyant avoir achevé l'aventure, et se trouver aux pieds de la princesse Micomicona, se mit à genoux devant le curé, lui disant : « Votre Grandeur, haute et puissante dame, peut maintenant vivre en toute sécurité, sans craindre les mauvais traitements de cette vilaine créature : je suis, dès ce jour,

quitte de la parole que je vous avais donnée, puisque, avec l'aide de Dieu tout puissant, et la faveur de celle pour qui je vis et je respire, j'ai si bien rempli ma promesse. — Ne vous le disais-je pas bien? interrompit Sancho en entendant ces paroles, je n'étais pas ivre : voyez si mon maître n'a pas déjà mis le géant dans le sel. Les taureaux sont pris ¹, et mon comté est gagné. » Qui eût pu s'empêcher de rire en entendant ces folies du maître et du valet? Aussi tout le monde riait, à l'exception de l'hôtelier, qui se vouait à Satan. Enfin, Cardenio, le barbier et le curé firent tant que, non sans peine, ils remirent don Quichotte dans son lit, tout endormi, avec l'apparence d'être extrêmement fatigué. Ils le laissèrent reposer, revinrent à la porte de l'hôtellerie pour consoler Sancho, qui se désolait encore de n'avoir pu retrouver la tête du géant; mais ils eurent bien plus de peine encore à apaiser l'hôtelier qui se désespérait de la perte de ses outres. L'hôtesse, de son côté, s'écriait : « A la male heure est entré chez moi ce chevalier errant; que ne l'ai-je jamais vu, tant il me coûte cher! La dernière fois, il s'en alla sans nous payer le prix d'une nuit, du souper, de la chambre, de la paille et de l'orge, tant pour lui que pour son écuyer, pour l'âne, pour le roussin, disant qu'il était chevalier errant courant les aventures (que Dieu lui envoie de mauvaises aventures à lui et à tous les aventuriers du monde); qu'en cette qualité il était dispensé de rien payer; qu'ainsi était-il écrit dans les ordonnances de la chevalerie errante. Et maintenant à propos de lui, un autre vient qui me dérobe ma queue de vache, et qui me la rapporte avec plus de deux maravédis de dommage, et si pelée qu'elle ne pourra plus servir à mon mari. Et pour couronner le tout, ce maudit chevalier vient crever mes outres et répandre mon vin. Puissé-je voir ainsi répandre son sang! Mais qu'il ne pense pas en être quitte à si bon marché : par les os de mon père et par l'âge de ma mère, il me payera tout cela rubis sur l'ongle, ou j'y perdrai mon nom et je ne serai point fille de mon père. » L'hôtesse exhalait ainsi sa colère, et la bonne

¹ Expression prise de ce qui se pratique dans les combats de taureaux.

Maritorne faisait chorus avec elle. Pour la fille, elle ne disait mot, se contentant quelquefois de sourire. Enfin, le curé apaisa tout le bruit, en promettant de payer le dégât des outres, du vin et de la queue qui leur tenait tant au cœur. Dorothee consola Sancho, l'assurant que, pourvu que l'on pût prouver que son maître avait coupé la tête au géant, elle lui promettait, dès qu'elle se verrait en paisible possession de son royaume, de lui donner le meilleur comté qu'elle eût. Sur cette promesse, Sancho se consola, affirmant à la princesse que bien certainement il avait vu tomber la tête, à telles enseignes qu'elle avait une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture, et que, si on ne la trouvait pas, c'était parce que, dans cette maison, tout se faisait par enchantement, comme il l'avait éprouvé lui-même l'autre fois. Dorothee lui répondit qu'elle le croyait ainsi, mais qu'il ne se mit point en peine, que tout irait bien. Le bruit étant ainsi apaisé, le curé, voyant qu'il ne restait guère à lire de la nouvelle, voulut l'achever. Cardenio, Dorothee et les autres l'en prièrent, et lui, désirant les satisfaire et se contenter lui-même, poursuivit ainsi :

La certitude que croyait avoir Anselme de la vertu de sa femme le rendait l'homme du monde le plus satisfait et le plus heureux. Camille faisait mauvaise mine à Lothaire, pour dissimuler ses pensées, et Lothaire, afin de confirmer Anselme dans son opinion, sollicita de lui la permission de se retirer puisque sa présence était si désagréable à Camille. Mais Anselme, toujours abusé, n'y voulut pas consentir ; ainsi lui-même contribuait à son déshonneur sans s'en douter. Sur ces entrefaites, Léonella, aveuglée par les plaisirs qu'elle goûtait dans ses amours, s'y laissait emporter sans aucune retenue, se fiant sur sa maîtresse qui la cachait, et lui fournissait elle-même les moyens de se satisfaire sans bruit. Enfin, une nuit, Anselme entendit marcher dans la chambre de Léonella et, voulant y entrer pour voir qui c'était, il sentit que l'on s'appuyait contre la porte. Cette résistance lui donna plus d'envie de l'ouvrir : il fit un tel effort qu'il en vint à bout ; et, entrant aussitôt, il vit un homme qui sautait par la fenêtre. Il s'élança promptement pour le saisir, ou du moins pour le voir ; mais

Léonella se mit au-devant de lui, et lui dit : « Arrêtez, seigneur, ne vous troublez point, et ne cherchez pas à suivre celui qui s'est enfui. Ceci me regarde seule : c'est mon mari. » Anselme ne voulut pas la croire; et, tirant un poignard, il la menaça de la tuer si elle ne lui disait la vérité. La peur lui fit perdre la tête, elle répondit : « Me me tuez pas, je vous apprendrai des choses plus importantes que vous ne le pensez. — Dites tout de suite, ou tu es morte, reprit Anselme. — Dans ce moment, c'est impossible, je suis trop troublée; attendez à demain matin, je vous découvrirai des choses qui vous étonneront; et, cependant, je vous jure que celui qui a sauté par cette fenêtre est un jeune homme de cette ville, qui m'a promis le mariage. » Anselme s'apaisa, et résolut d'attendre jusqu'au lendemain, ne pensant guère apprendre quelque chose contre Camille, de l'honnêteté de laquelle il se croyait si sûr. Il sortit de la chambre, y enferma Léonella, lui disant qu'elle ne serait point libre qu'elle ne lui eût dévoilé tout ce qu'elle savait. Il courut aussitôt à l'appartement de Camille, lui raconta ce qui venait de se passer, et la promesse que lui avait faite Léonella de lui révéler un grand secret. Si Camille fut troublée à ce récit, on peut se le figurer : n'était-il pas plus que probable que cette confiance la regardait, et que Léonella ne manquerait pas de découvrir tout ce qu'elle savait du peu de foi de sa maîtresse? Aussi, dès qu'elle crut Anselme endormi, elle prit de l'argent et ses plus riches bijoux; puis, sans être aperçue, elle sortit de la maison, et courut chez Lothaire, auquel elle raconta ce qui venait de se passer, le conjurant de s'enfuir avec elle, ou du moins de la mettre à l'abri des poursuites d'Anselme. Lothaire fut si troublé qu'il ne pouvait répondre une parole, ni ne savait à quoi se résoudre; enfin, il prit le parti de conduire Camille dans un monastère, dont la prieure était sa sœur; ce qui fut exécuté promptement; et lui-même aussitôt sortit de la ville, sans prendre congé de personne. Le lendemain matin, Anselme se lève sans songer à Camille, et ne pensant qu'au secret que devait lui révéler Léonella; il court à la chambre où il l'avait enfermée, l'ouvre, entre et se trouve personne; mais les draps du lit, attachés à la fenêtre, lui font juger qu'elle

s'est enfuie par là. Vivement contrarié, il passe à l'appartement de Camille, et ne la trouve ni chez elle ni dans toute la maison ; il appelle les valets, aucun ne peut lui en donner des nouvelles ; il voit que ses coffres sont ouverts et que ses bijoux n'y sont plus, ce qui achève de lui confirmer sa disgrâce, et lui persuade que Léonella n'en est pas la seule cause. Triste et pensif, il veut aller confier son malheur à Lothaire : sans achever de s'habiller, il court chez lui, ne le trouve pas non plus, et apprend de ses gens qu'il est parti la nuit, et qu'il a emporté tout son argent. A ce dernier trait, Anselme pense perdre le jugement ; et pour l'achever, lorsqu'il revient chez lui, il n'y trouve plus ni valets ni servantes ; la maison était déserte. Il ne savait que penser, que dire ni que faire, et petit à petit sa tête se perdait ; il se voyait, en un moment, sans femme, sans ami, sans domestiques, abandonné du ciel même, et, par-dessus tout, dépouillé de son honneur, que lui enlevait la fuite de Camille. Il résout enfin d'aller chez cet ami auprès duquel il s'était rendu quand il avait donné à Lothaire tant de facilités pour le trahir. Il ferme la porte de sa maison, monte à cheval, et se met en route, navré de douleur ; mais, il n'a pas fait la moitié du chemin, qu'abattu par ses tristes pensées, il est contraint de mettre pied à terre, et d'attacher son cheval à un arbre, au pied duquel il se laisse tomber, suffoqué par ses sanglots. Il demeure dans ce lieu jusqu'au soir. Vient à passer alors un homme à cheval, qui venait de la ville ; il le salue, et lui demande ce qu'on dit de nouveau dans Florence. « Les choses les plus étranges qu'on ait jamais entendues, lui répond le voyageur : on dit publiquement que Lothaire, ce grand ami d'Anselme le riche, qui demeurait auprès de Saint-Jean, est parti cette nuit avec la femme de cet Anselme, qui lui aussi a disparu. On a su cela par une suivante de Camille, que la garde a arrêtée comme elle descendait avec des draps par une fenêtre de la maison. Je ne connais pas bien toutes les circonstances de cette aventure : je sais seulement que toute la ville est dans le plus grand étonnement, à cause de l'intime union qui régnait entre ces deux hommes, que l'on n'appelait que les *deux amis*.—Savez-vous, par hasard, demande Anselme, le chemin qu'ont pris

Lothaire et Camille? — Non, répond le voyageur; le gouverneur a fait jusqu'ici d'inutiles démarches pour en être instruit. — Adieu, seigneur, dit Anselme. — Qu'il vous accompagne, » répond le voyageur. Et il poursuit son chemin.

Accablé d'aussi tristes nouvelles, Anselme fut sur le point de perdre le jugement et la vie. Il se leva comme il put, et se rendit chez son ami, qui n'était point encore informé de sa disgrâce, mais qui, le voyant si pâle et si défail, jugea bien qu'il lui était arrivé quelque fâcheux accident. Anselme le pria de lui faire préparer un lit, et de lui envoyer du papier et de l'encre. Il se coucha, voulut être seul, et pria qu'on fermât sa porte. Livré à lui-même, il se trouva tellement accablé de l'idée de son infortune, qu'aux angoisses qu'il éprouvait il vit bien que la vie allait lui échapper : et, voulant que l'on connût l'étrange sujet de sa mort, il se mit à écrire; mais avant qu'il eût achevé sa lettre les forces lui manquèrent, et son âme s'enfuit avec la douleur que lui avait causée son imprudente curiosité. Le maître de la maison, voyant qu'Anselme n'appelait personne, entra dans sa chambre pour savoir des nouvelles de son indisposition ; il le trouva la moitié du corps hors du lit, penché sur la table, la plume à la main, appuyé sur un papier écrit tout ouvert devant lui. Il appela ; mais, voyant qu'il ne lui répondait pas, il le prit par la main, et s'aperçut qu'il était mort. Saisi d'épouvante, il appela ses gens pour être témoins de cet événement déplorable, et se mit à lire ce papier, sur lequel était écrit :

« Un sot et impertinent désir me coûte la vie. Si la nouvelle
« de ma mort parvient à Camille, qu'elle sache que je lui par-
« donne : elle n'était point obligée de faire des miracles, je
« ne pouvais pas exiger qu'elle en fit; et, puisque j'ai été moi-
« même l'instrument de mon déshonneur, il n'est pas juste
« que.... »

Voilà tout ce qu'il avait écrit, et sans doute il avait expiré sans pouvoir aller plus loin. Le lendemain, l'ami d'Anselme fit connaître sa mort à ses parents, qui avaient appris déjà sa triste aventure. Quant à Camille, elle était dans son couvent, prête à suivre Anselme dans son dernier voyage, non du regret de sa mort, mais parce qu'elle n'avait aucune nouvelle de

Lothaire; elle ne voulut même, assure-t-on, ni faire profession, ni sortir du couvent, que lorsqu'elle eut appris que Lothaire avait été tué dans une bataille qui s'était donnée au royaume de Naples, entre M. de Lautrec et Gonzalo Fernandez de Cordoue, surnommé *le grand capitaine*. Telle avait été la fin d'un ami qui se repentit trop tard. Alors Camille prononça ses vœux, et ne vécut pas longtemps, accablée de tristesse et de remords. Ainsi périrent trois personnes, parce qu'une d'elles s'était laissée aller à un imprudent désir.

« La nouvelle me paraît bonne, dit le curé, mais je ne puis me persuader qu'elle soit véritable; et, si ce n'est qu'une fiction, je la trouve mauvaise: car qui peut supposer un époux assez sot pour vouloir faire une épreuve aussi dangereuse? Passe encore s'il était question d'un amant et de sa maîtresse; mais entre mari et femme, c'est une chose impossible. Quant à la manière de raconter, elle me plaît assez. »

CHAPITRE XXXVI

DES ÉTRANGES ÉVÉNEMENTS QUI SE PASSÈRENT DANS L'HÔTELLERIE.

Sur ces entrefaites, l'hôtelier, qui se tenait à la porte de la maison, s'écria: « Voici une bonne troupe de voyageurs; s'ils s'arrêtent ici, ce sera une bonne aubaine. — Quelle espèce de gens est-ce? demanda Cardenio. — Quatre hommes à cheval, couverts de masques noirs, avec des lances et des boucliers, et une dame vêtue de blanc et voilée, avec deux valets de pied. — Sont-ils loin? demanda le curé. — Si près, dit l'hôtelier, que les voici. » A ces mots, Dorothée abattit son voile, et Cardenio passa dans la chambre de don Quichotte. A peine avaient-ils pris ces précautions que toute la troupe entra dans l'hôtellerie. Les cavaliers, tous de bonne mine, mirent pied à terre; l'un d'eux, prenant dans ses bras la dame voilée, la porta sur une chaise qui se trouvait à la porte de la chambre où s'était caché Cardenio. Cependant, aucun d'eux ne se démasqua ni ne dit une parole; la dame

seulement poussa un grand soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée de lassitude ou de chagrin. Les valets conduisirent les chevaux à l'écurie. Le curé, que ce déguisement et ce silence rendaient plus curieux encore, suivit les valets, et demanda à l'un d'eux qui étaient ses maîtres. « Parbleu, seigneur, je ne saurais vous le dire : je sais seulement que ce sont des gens de qualité, surtout celui qui a pris dans ses bras la dame que vous avez vue ; tous les autres lui portent respect, et l'on ne fait que ce qu'il ordonne. — Et la dame, qui est-elle ? — Je n'en sais pas davantage, répondit le valet ; car, dans tout le voyage, je n'ai pas vu sa figure. Je l'ai entendue soupirer plusieurs fois, et faire de tels gémisséments qu'on dirait qu'elle va rendre l'âme : au reste, il n'est pas étonnant que nous n'en soyons pas mieux instruits, car il n'y a que deux jours que nous sommes avec eux, mon compagnon et moi. Ils nous ont rencontrés tous deux dans le chemin, et nous ont persuadés de les suivre en Andalousie, nous promettant de nous payer généreusement. — Et n'en avez-vous entendu nommer aucun ? demanda le curé. — Non, certes ; car ils voyagent tous dans un tel silence que c'est merveille, et l'on n'entend autre chose que les soupirs et les sanglots de la pauvre dame qui nous fait grand pitié : nous sommes persuadés qu'ils l'em-mènent par force ; et, si l'on peut en juger par son habit, elle est religieuse, ou va le devenir, ce qui est le plus probable, et c'est peut-être à cause de cela qu'elle est si triste. — Cela pourrait bien être, » répondit le curé en s'en allant. Il voulait rejoindre Doro-thée, qui, ayant entendu soupirer la jeune dame, s'était approchée d'elle, émue d'une tendre compassion, et lui disait : « Quel mal sentez-vous, madame ? Si c'est un de ceux que les femmes ont coutume d'éprouver et savent guérir, fiez-vous à moi : je vous offre de bon cœur mes services. » L'inconnue se taisait, et Doro-thée renouvelait ses instances. Enfin, le chevalier que le valet avait désigné au curé comme le maître, s'approcha, et dit à Doro-thée : « Ne vous obstinez point, madame, à offrir vos services à cette femme, car elle n'a aucune reconnaissance de ce que l'on fait pour elle, et n'espérez pas qu'elle vous réponde si ce n'est

pour faire entendre des mensonges. — Jamais je n'en ai dit, répondit alors l'inconnue : au contraire, ce n'est que pour avoir été trop sincère que je me trouve dans ce triste état. Je vous en fais juge vous-même, puisque c'est ma sincérité qui vous rend faux et menteur. » Ce discours fut parfaitement entendu de Cardenio, qui n'était séparé de celle qui parlait que par la porte de don Quichotte. « Grand Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-ce que j'entends ? Quelle voix est venue frapper mon oreille ? » A ces cris, la dame, toute troublée, tourne la tête, et, ne voyant pas celui qui parlait, elle se lève et veut entrer dans la chambre ; mais le chevalier impitoyable la retient. Dans ce moment de trouble, son voile s'abat, et laisse voir une beauté merveilleuse, un visage céleste, quoique pâle et défat. Elle tournait les yeux de tous côtés, avec tant de vivacité qu'on l'eût prise pour une folle, ce qui inspirait une grande pitié à Dorothée et aux autres. Le chevalier la tenait fortement par les épaules, et il était tellement occupé à la maintenir, qu'il ne put relever son propre masque qui s'échappait, et qui en effet tomba par terre.

A ce moment Dorothée leva les yeux, et reconnut son époux don Fernand. Elle jeta un grand cri et perdit connaissance : elle serait tombée à terre si le barbier ne l'eût retenue dans ses bras. Le curé s'approcha pour lui donner du secours, et, voulant lui jeter de l'eau sur la figure, il lui ôta son voile : alors don Fernand la reconnut. A cette vue, il devint pâle comme un mort. Cependant il ne lâchait point Luscinde, qui faisait tous ses efforts pour s'échapper, car elle avait reconnu la voix de Cardenio, comme celui-ci avait reconnu la sienne. Cardenio entendit aussi le cri que poussa Dorothée en tombant ; s'imaginant que c'était Luscinde, il sortit de la chambre tout effrayé, et le premier objet qu'il aperçut fut don Fernand qui la retenait. Ce dernier le reconnut aussitôt ; de sorte que tous trois, Luscinde, Dorothée et Cardenio restèrent muets, immobiles, ne pouvant comprendre ce qui leur arrivait ; Dorothée regardait don Fernand, celui-ci Cardenio, Cardenio Luscinde, et Luscinde Cardenio. Ce fut Luscinde qui rompit le silence la première ; et, s'adressant à don Fernand, elle lui dit : « Laissez-moi, seigneur, au nom

de ce que vous vous devez à vous-même, puisqu'aucune autre considération ne vous touche, laissez-moi m'appuyer sur le mur dont je suis le lierre, et dont n'ont pu me détacher ni vos importunités, ni vos menaces, ni vos promesses, ni vos présents. Voyez par quelles voies secrètes et étranges le ciel m'a fait retrouver mon véritable époux : vous savez, par mille expériences qui nous ont coûté cher, que la mort seule serait capable de l'effacer de ma mémoire. Que ces désillusions si manifestes changent votre amour en fureur (puisque vous n'êtes point susceptible d'autres sentimens) et vos désirs en dépit. Otez-moi la vie : en la perdant en présence de mon époux, je la croirai bien employée; ma mort sera pour lui le témoignage de la foi que je lui ai gardée jusqu'au tombeau.»

Pendant ce discours, Dorothee était revenue à elle, et avait entendu les prières de Luscinde, qui la lui faisaient connaître. Voyant donc que don Fernand ne cessait pas de la retenir, et qu'il ne lui répondait rien, elle se leva, alla se jeter à ses pieds, et, versant un torrent de larmes qui l'embellissaient encore, elle lui dit : « Si tes yeux, seigneur, n'étaient pas éblouis par l'éclat de ce soleil que tu tiens dans tes bras, tu te serais aperçu déjà que la malheureuse, prosternée devant toi, est la triste et infortunée Dorothee : je suis cette humble paysanne que ton amour ou ta bonté voulut élever à l'honneur de t'appartenir; je suis celle qui, renfermée dans les limites d'une vie honnête, vivait contente, jusqu'à ce que, cédant à tes importunités et à ce qui semblait être ton amour, je franchis pour toi les bornes de la retenue, et remis entre tes mains ma liberté, don que tu as si mal reconnu, comme le prouvent la nécessité qui me contraint à me trouver en ce lieu, et l'état dans lequel je te vois. Garde-toi, cependant, de croire que c'est l'idée de mon déshonneur qui m'amène ici, lorsque je n'y suis conduite que par la douleur et le ressentiment de me voir oubliée. Tu désiras que je fusse à toi, et tes vœux étaient tels, qu'encore qu'ils aient changé, je ne puis cesser de t'appartenir. Considère, seigneur, que l'excessive affection que je te porte peut contrebalancer la noblesse et la beauté de celle pour qui tu m'abandonnes. Tu ne peux appartenir à Luscinde, puisque tu es à

moi; Luscinde, non plus, ne saurait répondre à tes vœux, puisqu'elle s'est donnée à Cardenio : il t'est bien plus facile de revenir à celle qui t'adore, que de contraindre à t'aimer une femme qui n'a pour toi que de l'aversion. Tu me conjuras de l'écouter, tu sollicitas ma défaite : tu n'as pas ignoré ma condition; tu sais bien de quelle manière j'ai cédé à tes desirs, et tu n'as pas à te plaindre d'avoir été trompé. S'il en est véritablement ainsi, si tu es chrétien autant que chevalier, pourquoi différer de me rendre aussi heureuse à la fin que tu l'avais fait au commencement? Si tu ne veux pas de moi pour ta légitime épouse, permets au moins que je sois ton esclave : pourvu que je t'appartienné, je m'estimerai trop heureuse. Ne souffre pas que, par ton abandon, je devienne l'objet de la censure publique; ne remplis pas d'amertume les jours de mes vieux parents, triste récompense des loyaux services qu'ils t'ont toujours rendus comme de bons vassaux. Si tu penses avoir avili ton sang pour l'avoir mêlé avec le mien, réfléchis qu'il n'est aucune noblesse au monde qui n'ait suivi la même route, et que ce n'est pas celle des femmes qui sert à former les races illustres. D'ailleurs, la véritable noblesse consiste dans la vertu : et, si tu n'obéis point à sa voix en me rendant ce qui m'est dû, je resterai donc plus noble que toi. En un mot, seigneur, que tu le veuilles ou non, je suis ton épouse : j'en ai pour garants tes serments, qui ne sauraient être faux, si tu t'enorgueillis encore de ce qui fait que tu me méprises, la promesse que tu m'as faite par écrit, le ciel qui a reçu ta parole; et, quand toutes ces preuves me manqueraient, ta propre conscience troublerait tes plaisirs, sa voix retentirait dans ton âme, et y porterait la conviction de ma peine et de mon innocence. »

En parlant ainsi, la triste Dorothee répandait tant de larmes, que ceux mêmes qui accompagnaient don Fernand, et tous les autres, ne purent s'empêcher de pleurer avec elle. Don Fernand l'écouta sans répondre un seul mot, jusqu'à ce qu'elle eût cessé de parler pour faire entendre tant de soupirs et de sanglots qu'il aurait fallu avoir un cœur de bronze pour n'être pas attendri par les marques d'une si grande douleur. Luscinde la regardait, non moins touchée de son affliction que

surprise de sa beauté et de son esprit; elle eût bien voulu s'approcher de l'infortunée, et lui donner quelque consolation, mais don Fernand la retenait toujours. Enfin celui-ci, après avoir longtemps considéré Dorothée, plein de trouble et de confusion, ouvrit les bras, rendit à Luscinde la liberté, et s'écria : « Tu as vaincu, Dorothée, tu as vaincu : il est impossible de nier plus longtemps tant de vérités. » Luscinde, qui n'était pas entièrement revenue de sa faiblesse, se trouvant sans appui, serait tombée à terre si Cardenio, qui s'était placé derrière don Fernand pour n'en être point vu, ne fût accouru, bannissant toute crainte, et ne l'eût retenue dans ses bras. « Si le ciel pitoyable daigne enfin t'accorder quelque repos, lui dit-il, ma digne, loyale et courageuse épouse, où seras-tu jamais plus en sûreté que dans ces bras qui te recevaient autrefois, quand il m'était permis de t'appeler mon amie? » Luscinde, à demi évanouie, leva les yeux sur Cardenio, acheva de le reconnaître, et, sans être retenue par aucune considération, se jeta à son cou et s'écria : « O toi! seul arbitre de mes destinées, oui, je suis ta captive, malgré tous les obstacles et toutes les menaces que l'on fait à ma vie. » Ce touchant spectacle émut tous les assistants, et surprit étrangement don Fernand. Dorothée le vit pâlir et porter la main sur son épée, comme pour se venger de Cardenio. Aussitôt, avec la promptitude de l'éclair, elle se jeta à genoux, l'empêchant de se mouvoir, et lui dit : « Que veux-tu faire, ô mon unique refuge, dans cette rencontre inattendue? Tu vois ton épouse à tes pieds; celle que tu voulais contraindre est dans les bras de son mari; te convient-il, est-il même possible de défaire ce que le ciel a fait? Ne vaut-il pas mieux élever, égalier à toi-même celle qui a tant souffert, et qui, dans ce moment, inonde de douces larmes le sein de son véritable époux? Je t'en conjure, au nom de Dieu, réprime ta colère; consens que ces deux amants se réunissent après avoir tant souffert, et montre la générosité de ton noble et illustre sang; que tout le monde apprenne que la raison a sur toi plus d'empire que tes passions. » Cependant Cardenio tenait toujours Luscinde embrassée, et ne quittait pas des yeux don Fernand, afin d'être prêt à se défendre s'il lui voyait faire le moindre mouvement, et même à combattre

ceux qui voudraient lui nuire, dût-il lui en coûter la vie; mais les amis de don Fernand, le curé, le barbier, et tous ceux qui étaient présents, sans oublier le bon Sancho Pança, entourèrent don Fernand, et le conjurèrent d'avoir égard aux larmes de Dorothee, et de ne pas permettre qu'elle se vit frustrée dans ses espérances, puisqu'elle ne lui avait dit que la vérité; de considérer que ce n'était point le hasard, mais bien la Providence du ciel qui les avait tous réunis dans ce lieu lorsqu'ils s'y attendaient le moins; que la mort seule, ajouta le curé, pouvait désunir Luscinde et Cardenio, et que cette mort, s'ils la recevaient ensemble, ils l'estimeraient heureuse; qu'il était d'un généreux courage de respecter les liens indissolubles, et de permettre, par sa seule volonté, que deux amants jouissent du bien que le ciel leur envoyait. Ils le supplièrent de jeter les yeux sur la beauté de Dorothee, qui n'avait sans doute point d'égale, sur sa modestie, sur l'amour extrême qu'elle lui portait; de réfléchir que, s'il faisait cas des titres de chrétien et de chevalier, il ne pouvait s'empêcher de tenir la parole qu'il avait donnée, seul moyen de satisfaire à ce qu'il devait à Dieu et aux personnes sages, qui connaissent et respectent les prérogatives de la beauté, laquelle, même lorsqu'elle se trouve en un sujet d'humble naissance, si elle est accompagnée de l'honnêteté, peut s'élever à quelque rang que ce soit, sans rabaisser celui qui l'associe à son sort; qu'enfin celui qui obéit aux lois puissantes de ses désirs, lorsqu'il le fait sans pécher, ne saurait encourir le blâme de personne.

A ces raisons, ils en ajoutèrent d'autres si puissantes, qu'enfin le cœur généreux de don Fernand ne démentit point le sang illustre qui l'animait: il ne put résister aux vérités dont on l'accablait, et se rendit. Il releva Dorothee, et, l'embrassant tendrement: « Levez-vous, madame, lui dit-il; il n'est pas juste que l'on voie à mes pieds celle qui règne dans mon âme. Si jusqu'ici je n'ai point fait éclater de justes transports, c'est sans doute par un ordre du ciel qui voulait que je fusse témoin de la foi que vous m'avez gardée, pour vous en estimer davantage. Daignez me pardonner mes mauvais procédés envers vous. Un charme irrésistible m'avait mis dans

vos bras, un prestige non moins puissant m'en éloigna. Contemplez cette Luscinde, aujourd'hui si contente, et vous trouverez dans ses yeux mon excuse. Mais, puisqu'elle a rencontré ce qu'elle désire, et que je trouve en vous tout ce qui peut me satisfaire, qu'elle vive heureuse et tranquille, et passe avec son Cardenio des jours aussi longs que fortunés : je prierai le ciel à genoux de m'accorder avec ma Dorothee la même félicité. » En achevant ces mots, il l'embrassa de nouveau d'une manière si tendre, qu'il lui fallut faire un violent effort pour cacher ses larmes, son amour et son repentir. Il n'en fut pas de même de Cardenio, de Luscinde et des autres : ils ne purent reténir leurs larmes, les uns de joie, les autres de sensibilité, et l'on eût dit qu'à chacun d'eux il était arrivé quelque grand événement. Sancho lui-même pleurait ; mais on a su depuis que c'était parce qu'il voyait bien que Dorothee n'était pas la reine Micomicona, dont il espérait de si grandes récompenses.

L'étonnement et le silence durèrent quelque temps. Enfin, Luscinde et Cardenio allèrent se jeter aux genoux de don Fernand, et le remercièrent de sa générosité, dans des termes si expressifs que, ne sachant que leur répondre, il les releva et les embrassa tendrement. Il voulut ensuite savoir de Dorothee comment elle était venue dans un lieu si loin de sa ville natale. Elle lui raconta en peu de mots tout ce qu'elle avait dit précédemment à Cardenio ; et don Fernand et les autres prenaient tant d'intérêt à son récit, qu'ils eussent désiré qu'il fût plus long, tant elle le débitait avec grâce. Quant à don Fernand, il leur dit qu'après avoir trouvé dans le sein de Luscinde le papier par lequel elle se déclarait l'épouse de Cardenio, il voulait la tuer, ce qu'il aurait fait si ses parents ne l'en eussent empêché ; qu'il sortit alors de sa maison, résolu à remettre sa vengeance au lendemain, mais qu'il apprit ensuite que Luscinde avait quitté la maison paternelle, sans que l'on sût ce qu'elle était devenue ; qu'enfin, quelques mois après, il sut qu'elle s'était retirée dans un monastère, avec l'intention d'y demeurer toute sa vie si elle ne pouvait retrouver Cardenio ; qu'aussitôt qu'il en fut informé, il se fit accompagner de trois amis, et se rendit auprès du couvent qu'elle habitait ; qu'il

n'avait pas voulu la voir, de crainte que son arrivée ne fit doubler les gardes du monastère, mais qu'un jour, ayant attendu que la porte fût ouverte, il avait laissé deux des siens pour la garder, et était entré dans le couvent avec le troisième pour chercher Luscinde; qu'ils l'avaient trouvée dans le cloître, parlant avec une religieuse; qu'ils l'avaient enlevée sans lui donner le temps de se reconnaître, et l'avaient conduite dans un lieu où ils se procurèrent tout ce qui était nécessaire pour le voyage; ce qui leur avait été d'autant plus facile que le couvent était éloigné de la ville. Il ajouta que, lorsque Luscinde s'était vue en son pouvoir, elle avait perdu tout sentiment, et depuis n'avait fait que pleurer et soupirer sans dire un seul mot; qu'ainsi, dans le silence et les larmes, ils étaient arrivés à l'auberge, et que, pour lui, c'était arriver au ciel, où aboutissent et se terminent toutes les infortunes de la terre.

CHAPITRE XXXVII

SUITE DE L'HISTOIRE DE L'ILLUSTRE INFANTE MICOMICONA,
AVEC D'AUTRES GRACIEUSES AVENTURES.

Sancho, cependant, écoutait tous ces propos, non sans ressentir une vive douleur en voyant s'évanouir et s'en aller en fumée les espérances de fortune que lui avait données la belle princesse Micomicona, devenue Dorothee, comme le géant était devenu don Fernand; et pendant que tout cela se passait, son maître dormait sans se douter de rien. Dorothee, de son côté, croyait rêver, Cardenio de même, et Luscinde n'était pas plus rassurée. Don Fernand rendait grâces au ciel de ses faveurs; il le remerciait de l'avoir retiré d'un labyrinthe où il avait été sur le point de perdre son âme et son honneur. Enfin, tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie se réjouissaient de l'heureuse issue qu'avaient eue des événements si embrouillés, et qui présentaient si peu d'espoir de succès. Le curé, homme prudent, surveillait tout, et félicitait chacun du bien qui lui était arrivé. Mais celle qui montrait le plus de joie était l'hô-

tesse, à qui Cardenio et le curé avaient promis de payer les dommages et intérêts du dégât qu'avait fait don Quichotte. Sancho seul, comme on l'a dit, était triste, mélancolique, désolé. N'y pouvant plus tenir, il entra chez son maître, qui venait de s'éveiller, et lui dit : « Seigneur chevalier de la Triste Figure, Votre Grâce peut bien dormir tant qu'il lui plaira, sans s'inquiéter de tuer le géant et de remettre la princesse sur son trône, car tout est déjà fait et conclu. — Je le crois bien, répondit don Quichotte, puisque j'ai livré au géant le plus terrible combat que j'aie jamais eu à soutenir et que, d'un revers, crac, je lui ai tranché la tête, d'où tant de sang a coulé qu'on eût dit que c'étaient des russeaux d'eau. — Dites plutôt de vin rouge, reprit Sancho : car il est bon que vous sachiez que ce géant mort n'est autre chose qu'une outre percée, et ce sang, les trente arrobes de vin rouge qu'elle avait dans le ventre; quant à la tête que vous avez coupée, elle n'existe que dans votre imagination; et que Satan emporte tout! — Que dis-tu, fou? reprit don Quichotte; as-tu perdu la raison? — Levez-vous, seigneur, répondit Sancho; vous verrez le beau dégât que vous avez fait, et qu'il nous faudra payer. Vous verrez aussi la reine changée en une bourgeoise appelée Dorothée, et d'autres événements qui auront lieu de vous surprendre. — Je ne m'émerveillerai de rien, dit don Quichotte; car, si tu te le rappelles, la dernière fois que nous vinmes ici, je te dis que tout s'y passait par enchantement, et je pense qu'il en est de même à présent. — Je le croirais aussi, si ma berne avait été de même nature; mais elle était réelle et véritable : j'ai bien vu que l'hôtelier, le même qui est là, tenait un des coins de la couverture, et me faisait bondir en l'air de toutes ses forces, en riant aux éclats. Voilà ce qui fait reconnaître les personnes; et, quant à moi, pauvre pécheur, je tiens qu'il n'y avait pas d'enchantement, mais bien des côtes froissées et une grande mésaventure. — Dieu y remédiera, répondit don Quichotte. Donne-moi mes habits : je veux aller voir les métamorphoses dont tu parles. »

Sancho l'aida donc à s'habiller; et, pendant ce temps, le curé instruisait don Fernand et les autres de la folie de don Quichotte, et de l'artifice qu'il lui avait fallu mettre en usage

pour le tirer de la Roche Pauvre, où il s'imaginait être l'objet des dédains de sa maîtresse. Il leur raconta tout ce que Sancha lui avait appris, ce dont ils s'émerveillèrent et rirent beaucoup, car ce genre de folie leur parut le plus étrange qui pût se loger dans un cerveau détraqué. Le curé ajouta que, puisque le bonheur imprévu de Dorothée empêchait de poursuivre le dessein qu'on avait formé, il était nécessaire d'en imaginer un autre pour ramener le chevalier dans sa ville natale. Cardenio offrit de faire remplacer Dorothée par Luscinde, qui la représenterait à merveille. « Non, non, répondit don Fernand, je désire que Dorothée mette à fin l'entreprise : et, pourvu qu'il n'y ait pas trop loin d'ici au pays de ce bon chevalier, je serai bien aise de contribuer à sa guérison. — Il n'y a pas plus de deux journées, dit le curé. — Bon, reprit don Fernand, quand il y en aurait davantage, je prendrais avec plaisir part à votre bonne œuvre. » En ce moment parut don Quichotte, armé de pied en cap, la rondache au bras, appuyé sur son tronçon de lance, et le chef couvert de l'armet de Mambrin, encore tout bosselé. Don Fernand et les autres étrangers restèrent tout surpris de cette étrange figure : ils considéraient en silence cette face longue d'une aune, ce teint basané, ce corps sec et maigre, le bizarre assemblage de ses armes et sa contenance posée. Il s'avança gravement, et, jetant les yeux sur Dorothée, il lui dit : « Je suis informé, belle dame, par mon écuyer, que Votre Grandeur s'est évanouie et que votre être s'est anéanti puisque, de reine et grande dame que vous paraissiez être, vous êtes devenue une simple damoiselle : si cette métamorphose s'est opérée par l'ordre du roi négromant votre père, craignant que je ne fusse point capable de vous porter l'assistance dont vous aviez besoin, je dis que ses lumières ne sont pas fort étendues, et qu'il n'est guère versé dans l'histoire de la chevalerie : car, s'il la possédait aussi bien que moi, il y eût vu, à chaque pas, des chevaliers moins fameux que moi, mettre à fin des choses plus difficiles. Est-ce donc une si grande merveille que de tuer un petit géant, quelque arrogant qu'il soit ? Il n'y a pas deux heures que je me suis mesuré avec lui, et.... Mais je me tais, de peur qu'on ne m'accuse de mensonge : le temps, qui découvre toutes

choses, fera connaître la vérité lorsque l'on y pensera le moins. — Vous vous êtes mesuré avec deux outres et non avec un géant, » dit alors l'hôtelier. Mais don Fernand lui imposa silence, et lui défendit d'interrompre don Quichotte, qui poursuivit ainsi : « Je dis donc, princesse déshéritée, que si, pour la raison que j'ai alléguée, votre père a fait en vous cette métamorphose, vous ne devez y ajouter aucune foi : car il n'est point de péril sur la terre, au travers duquel mon épée ne vous ouvre un chemin : et, jetant à vos pieds la tête de votre ennemi, je saurai mettre sur la vôtre la couronne qui vous appartient. » Don Quichotte se tut, attendant la réponse de la princesse, qui, connaissant la résolution de don Fernand de poursuivre l'aventure jusqu'à ce qu'on eût ramené don Quichotte chez lui, lui répondit avec beaucoup de gravité : « Quiconque vous a dit, vaillant chevalier de la Triste Figure, que j'étais métamorphosée, et que j'avais perdu mon premier état, ne vous a point dit la vérité, car je suis la même aujourd'hui que j'étais hier. Il est bien vrai que quelques événements heureux ont amélioré ma fortune autant que je le pouvais désirer; mais, pour cela, je n'en suis pas moins telle que j'étais, ni moins résolue à employer la valeur de votre invincible bras. Ainsi, seigneur, que votre courtoisie daigne rendre l'honneur à mon père et le tenir pour un homme sage et prudent, qui par sa science a su trouver un moyen si facile pour remédier à ma disgrâce : car je crois que sans vous, seigneur, je n'eusse jamais vu la fin de mes maux; et tous ceux qui sont ici présents peuvent bien attester la vérité de ce que je dis. Ce qui nous reste à faire est de poursuivre demain notre route, car aujourd'hui nous ne pourrions pas faire une grande étape; et, quant au succès que j'espère, je m'en remets à Dieu et à la force de votre bras. »

Tel fut le discours de la prudente Dorothee. Alors don Quichotte, se tournant vers Sancho, lui dit d'un air irrité : « Petit Sancho, mon ami, tu es bien le plus grand maraud de toutes les Espagnes. Viens ici, larron : ne m'as-tu pas dit, tout à l'heure, que la princesse était changée en une damoiselle appelée Dorothee? que la tête que je pense avoir coupée au géant n'existait pas, et mille autres sottises qui m'ont mis dans

la plus grande confusion où je me sois trouvé de ma vie? Par la mort! ajouta-t-il, en fixant le ciel et serrant les dents, je ne sais qui me tient de faire de ton corps un tel massacre qu'il serve à l'avenir d'exemple à tous les écuyers menteurs qu'il y a dans le monde. — Ne vous fâchez point, seigneur, répondit Sancho : il est possible que je me sois trompé sur le changement de madame la princesse Micomicona; mais, pour ce qui est de la tête du géant, ou du moins des outres percées, et du sang qui est du vin rouge, je jure Dieu que je ne me trompe point, car les outres sont encore au chevet de votre lit, et le vin forme un lac dans la chambre : au surplus, vous le verrez bien quand on en viendra au fait, et que l'hôtelier vous demandera le payement de son vin. Si madame la reine est toujours la même qu'elle était, je m'en réjouis fort dans l'âme, car il m'en revient ma part comme à chaque fils de bourgeois. — C'est assez, reprit don Quichotte; tu n'es qu'un sot, mon pauvre Sancho. — Ne parlons plus de tout ceci, dit à son tour don Fernand; puisque madame la princesse désire qu'on ne se mette en route que demain, attendu qu'il est trop tard aujourd'hui, qu'ainsi soit fait : nous pourrons passer cette nuit en conversation jusqu'au jour, et demain nous accompagnerons tous le seigneur don Quichotte; car nous voulons être témoins de ses rares et inouïs exploits dans une aussi grande entreprise. — C'est moi, répondit don Quichotte, qui vous servirai et vous accompagnerai. Je vous rends grâces de la faveur que vous daignez me faire, et de la bonne opinion que vous avez de moi. Je m'efforcerai de la justifier, dût-il m'en coûter la vie, et plus encore, s'il est possible. »

Il se fit un long échange de compliments et d'offres de services entre don Quichotte et don Fernand; mais ils furent interrompus par l'arrivée d'un voyageur dont l'habit annonçait un chrétien nouvellement arrivé du pays des Maures : il était en effet vêtu d'une casaque de drap bleu à courtes basques, avec des demi-manches et sans collet; ses chausses étaient de toile bleue, et le bonnet de la même couleur; ses brodequins étaient couleur de dattes, et une alfange ou cimeterre pendait à un baudrier qu'il portait en écharpe. Avec lui venait une femme montée sur un âne, et vêtue à la mauresque, avec un grand

voile qui lui cachait toute la figure: son bonnet était de brocart d'or; une longue robe la couvrait de la tête aux pieds. L'homme était robuste, de belle taille, âgé d'environ quarante ans; il avait le teint basané, les moustaches longues et la barbe soignée: en un mot, à sa tournure, à son maintien, on l'eût pris pour un homme de qualité, s'il avait été mieux vêtu. En entrant, il demanda une chambre; et, quand on lui eut dit qu'elles étaient toutes occupées, il montra beaucoup de déplaisir. Cependant, il s'approcha de la jeune femme dont les vêtements étaient ceux d'une Mauresque, il la prit dans ses bras et la mit à terre. Luscinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille et Mari-torne, attirées par la nouveauté d'un costume qu'elles n'avaient pas encore vu, s'approchèrent d'elle; et Dorothée, toujours gracieuse, affable et discrète, la voyant également contrariée de ce qu'il n'y avait pas de chambre, lui dit: « Ne vous affligez point, madame, de ce contre-temps, car c'est l'ordinaire des hôtelleries qu'on n'y trouve jamais ce dont on a besoin; mais, s'il vous plaît de loger avec nous, dit-elle en montrant Luscinde, peut-être, dans tout votre voyage, n'aurez-vous point trouvé de plus agréable asile et un meilleur accueil. » La Mauresque ne répondit rien; seulement elle se leva, croisa ses bras sur sa poitrine, et s'inclina profondément, comme pour remercier, ce qui fit croire qu'elle était Mauresque, et qu'elle n'entendait pas la langue des chrétiens. En ce moment, le captif, qui jusqu'alors avait été occupé d'autre chose, entra; et, voyant toutes les dames autour de l'étrangère, il leur dit: « Mesdames, cette jeune personne entend à peine notre langue, et n'en sait point d'autre que la sienne: voilà pourquoï elle ne vous a point répondu et ne vous répond point. — Nous lui offrons seulement d'accepter notre compagnie pour cette nuit, dit Luscinde, et de partager notre chambre, où nous lui ferons le meilleur accueil que nous pourrons: car on ne saurait trop obliger les étrangers, à plus forte raison une femme. — Et pour elle et pour moi, répondit le captif, je vous baise les mains, madame. Je suis extrêmement sensible à la faveur que vous nous offrez. Dans cette occasion, et d'une personne telle que vous paraissez être, elle ne saurait être plus grande. — Dites-moi, seigneur, demanda Dorothée, cette dame est-elle

chrétienne ou musulmane? Son habit et son silence nous font craindre qu'elle ne soit ce que nous ne voudrions pas qu'elle fût. — Elle est musulmane d'habit et de naissance, répondit le captif; mais, dans l'âme, elle est bonne chrétienne, et a un grand désir de le devenir. — Elle n'est donc pas encore baptisée? dit Luscinde. — Nous n'en avons pas encore eu le loisir, répondit le captif, depuis notre départ d'Alger, sa patrie. Jusqu'à présent il n'y a point eu de danger, et j'ai désiré attendre qu'elle connût bien toutes les cérémonies que commande notre sainte mère l'Église. Dieu, je l'espère, nous fera la grâce qu'elle soit baptisée promptement, avec la dignité qu'exige sa qualité, qui est beaucoup au-dessus de ce que témoignent son habit et le mien. »

Ces propos ne faisaient qu'accroître le désir qu'avait la compagnie de savoir qui étaient la Mauresque et le captif; mais personne n'osait le lui demander: ils paraissaient avoir plus besoin de se reposer que de raconter leurs aventures. Dorothee prit la Mauresque par la main, la fit asseoir à côté d'elle, et la pria d'ôter son voile. Elle regarda le captif, comme pour lui demander ce qu'on disait et ce qu'il fallait faire: il lui dit, en arabe, qu'on la priait d'ôter son voile, et qu'elle le fit. Elle

découvrit, et laissa voir une figure si belle, que Dorothee la trouvait plus parfaite que Luscinde, Luscinde plus belle que Dorothee, et tous les assistants pensèrent que la Mauresque seule pouvait le disputer à l'une et à l'autre; quelques-uns même lui donnaient l'avantage: et, comme c'est un effet ordinaire de la beauté d'attirer à soi le cœur et la volonté de tout le monde, tous s'empressèrent aussitôt à servir la belle Mauresque, et à lui faire mille caresses. Don Fernand demanda au captif comment elle s'appelait. « Lela¹ Zoraïda, » répondit-il. Mais elle, comprenant ce que l'on demandait à son ami, dit avec inquiétude et vivacité: « *No, no, Zoraïda; Maria, Maria;* » donnant à entendre qu'elle s'appelait Marie, et non Zoraïde. Ces paroles, et l'expression avec laquelle elle les dit, firent

¹ *Elela* veut dire, en arabe, l'adorable, la divine, la bienheureuse par excellence. Ce nom ne se donne qu'à la mère de Jésus. *Zoraïda*, nom propre de femme, est un diminutif de *Zahira* ou *Zohraïta*, qui signifie Florence.

répandre plus d'une larme aux assistants, et surtout aux femmes, naturellement plus sensibles. Luscinde l'embrassa tendrement, en lui disant : « Oui, oui, Maria. » Elle répondit : « *Si, si, Maria; Zoraïda macangé;* » ce qui veut dire *non, il n'y a plus de Zoraïde.*

Cependant, la nuit venait, et l'hôtelier, d'après l'ordre des compagnons de don Fernand, avait fait préparer le meilleur souper qu'on pût trouver. Tout le monde s'assit à une table longue comme celle d'un réfectoire, car il n'y en avait dans l'hôtellerie ni de ronde ni de carrée. On donna la place d'honneur à don Quichotte, malgré ses refus : il voulut avoir à côté de lui la princesse Micomicona, puisqu'elle était sous sa garde. Luscinde et Zoraïde venaient ensuite, et, vis-à-vis des trois femmes, don Fernand, Cardenio, le captif, puis les autres gentilshommes. Le barbier et le curé se mirent à côté des dames. Ils soupèrent fort gaiement; mais leur satisfaction s'accrut quand ils virent que don Quichotte, cessant de manger, et mû du même esprit qui l'avait fait tant discourir chez les chevriers, prit la parole et dit :

« En vérité, seigneurs, si l'on y fait bien attention, ceux qui font profession de l'ordre de la chevalerie errante sont témoins d'événements aussi grands qu'inouis. Quel est, dites-moi, l'homme qui, entrant dans ce château, et nous trouvant ainsi réunis, pourrait deviner ce que nous sommes? Qui pourrait croire que cette dame, assise à mes côtés, est cette grande reine que nous savons, que je suis, moi, le chevalier de la Triste Figure, dont la Renommée daigné s'occuper? Oserait-on mettre en doute maintenant que cet art ou cette profession surpasse toutes celles que les hommes ont jamais inventées, et qu'on lui doit d'autant plus d'estime qu'elle est sujette à plus de dangers? Loin d'ici ceux qui prétendent que les lettres l'emportent sur les armes : quels qu'ils soient, je leur prouverai qu'ils se trompent. En effet, la raison qu'ils ont coutume d'alléguer, et sur laquelle ils se fondent le plus, est que les travaux de l'esprit sont plus estimables que ceux du corps, et que les armes n'occupent que ce dernier : comme si c'était uniquement un métier de portefaix, pour lequel il n'est besoin que d'être débuste, et comme si ce que nous appelons

les armes, nous autres qui les professons, ne comprenait pas en soi les actions de courage et d'éclat, pour l'exécution desquelles il est nécessaire d'avoir une rare intelligence. Le guerrier qui conduit une armée, celui qui se charge de la défense d'une ville assiégée, ne travaillent-ils donc pas autant de l'esprit que du corps? Prétendra-t-on qu'avec les seules forces corporelles on peut prévoir et déjouer l'intention de l'ennemi, ses desseins, ses stratagèmes, résoudre les difficultés, prévenir les dangers que l'on craint? Tout cela appartient à l'esprit et n'a aucun rapport avec le corps. Si donc il est certain qu'autant que les lettres, les armes exercent l'esprit, voyons lequel des deux, du lettré ou du guerrier, fait de plus grands et de plus utiles travaux : nous en pourrons juger par le but que se propose chacun d'eux, car on doit estimer davantage celui qui tend à la fin la plus noble. Or donc, les lettres, j'entends les lettres humaines (car, pour les divines, leur but étant de conduire notre âme au ciel, rien ne saurait leur être comparé), les lettres humaines, dis-je, ont pour objet de développer la justice distributive, de rendre à chacun ce qui lui appartient, de faire observer les lois bonnes et justes : fin généreuse, sans doute, grande et digne de louanges; mais non pourtant autant que celle à laquelle tendent les armes, c'est-à-dire la PAIX, le plus grand des biens que l'homme puisse désirer dans cette vie. Aussi les premières bonnes nouvelles que reçurent le monde et les hommes à la venue du Sauveur, la nuit qui fut notre jour par excellence, ce fut ce cantique chanté au milieu des airs : *Gloire à Dieu dans le ciel, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.* Le salut que le bienveillant maître du ciel et de la terre enseignait à ses disciples et à ses bien-aimés, fut de dire, en entrant dans quelque lieu : *La paix soit en cette maison.* D'autres fois il leur disait : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, la paix soit avec vous, comme le plus précieux bijou que pût donner une telle main, bijou sans lequel aucun bien ne saurait exister ni sur la terre ni dans le ciel.* Je dis donc que la paix est la véritable fin de la guerre, et armes et guerre ne sont qu'une même chose. Cette vérité démontrée, ainsi que l'avantage que les armes ont sur les lettres, examinons maintenant

les travaux de corps du lettré, comparons-les à ceux du guerrier, et voyons quels sont les plus grands. »

Dans tout ce discours, don Quichotte s'exprimait en si bons termes, que pas un de ceux qui l'écoutaient ne l'eût pris pour un fou : au contraire, comme ils étaient presque tous chevaliers, à qui le métier des armes était familier, ils l'entendaient avec beaucoup de plaisir. Il poursuivit ainsi : « Voici quelles sont les peines de l'étudiant. D'abord, la pauvreté : je ne prétends point dire que tous soient dans la misère; mais je veux mettre les choses au pis, et, qui dit pauvreté dit, je crois, le plus grand des maux. L'étudiant l'endure dans toutes ses parties : tantôt la faim, tantôt le froid, tantôt la nudité; tantôt tout ensemble. Cependant, il mange, quelquefois un peu plus tard qu'il ne faudrait, ne fût-ce que le reste des riches, ce qui est la plus grande misère des étudiants, et ce qu'on appelle *aller à la soupe*. Il ne leur manque pas non plus quelque méchant brasero pour les réchauffer, ou du moins pour attiédir le froid qui les saisit; enfin, la nuit, ils dorment à couvert. Je ne veux point parler d'autres misères, comme du manque de chemises, de souliers, de la légèreté de leurs habits râpés, ni des excès que la faim leur fait commettre quand la fortune leur envoie quelque bon repas. Par cette route que j'ai tracée, rude et difficile, bronchant par ci, tombant par là, se relevant, tombant encore, ils parviennent au but de leurs désirs. Nous en avons vu qui, après avoir traversé ces écueils, évité ces Scylla et ces Charybde, comme emportés au vol par la fortune, se sont trouvés appelés à gouverner le monde du haut de leur siège, voyant leur faim changée en satiété, leur froid en agréable fraîcheur, leur nudité en habits somptueux, leur natte de joncs en lits de Damas et en draps de toile de Hollande: juste récompense de leur persévérance. Mais enfin, toutes ces peines et tous ces travaux ne sauraient être comparés à ceux de l'homme de guerre, ainsi que je vais le prouver. »

CHAPITRE XXXVIII

FUITE DU CURIEUX DISCOURS DE DON QUICHOTTE SUR LES ARMES
ET SUR LES LETTRES.

Don Quichotte poursuit ainsi :

« Puisque nous avons d'abord examiné l'étudiant sous le rapport de la pauvreté, recherchons donc si le soldat est plus riche, et nous trouverons que nul ne saurait être aussi nécessaire que lui, puisqu'il n'a pour subsister qu'une modique paye, qui vient tard ou jamais, et ce qu'il peut marauder de ses mains, au péril de sa vie et de son salut éternel. Quelquefois il est si nu, qu'un collet tout déchiré lui sert de chemise et de parure, n'ayant que cela, dans le cœur de l'hiver, pour se garantir des inclémences du ciel, au milieu d'une campagne rase, et, pour se réchauffer, que sa propre haleine, qui, sortant d'un lieu vide, doit être plutôt froide que chaude. Et pensez-vous qu'aux approches de la nuit il espère se dédommager de toutes ces incommodités dans un bon lit? Certes, celui qui l'attend ne sera trop étroit que par sa faute, car il peut bien mesurer en terre autant de pieds qu'il voudra, et s'y rouler sans craindre que ses draps s'entortillent. Vient ensuite l'heure de l'exercice, et peut-être le moment de la bataille : il sera estropié d'un bras, d'une jambe, ou une balle lui traversera les tempes, et on lui enveloppera la tête d'un bourrelet de charpie pour le panser. S'il ne lui arrive aucun mal, et que le ciel pitoyable le conserve sain et sauf, en sera-t-il plus riche? Ne se trouvera-t-il pas toujours dans la même indigence? Il faudra d'autres rencontres, d'autres batailles, et toujours des succès pour qu'il profite de quelque chose. Mais ces miracles arrivent rarement ; et dites-moi, seigneurs, si vous y avez quelquefois réfléchi, combien peu de soldats sont-ils récompensés par la guerre, auprès de ceux qui y périssent! Vous me répondrez, sans doute, qu'il ne saurait y avoir de comparaison : que le nombre des morts est infini, et qu'avec trois chiffres seulement on compterait les autres. C'est tout

au rebours chez les lettrés ; car, avec les pans de leurs robes, je ne veux pas dire avec leurs larges manches, ils trouvent toujours le moyen de vivre. Ainsi, les plus grandes peines sont pour le soldat, et en même temps les moindres récompenses. On m'objectera peut-être qu'il est plus facile de récompenser deux mille lettrés que trente mille soldats, parce qu'aux premiers on donne les offices qui appartiennent de droit à leur profession, et que les autres on ne saurait les récompenser qu'aux frais du seigneur qu'ils servent. Cette considération même vient à l'appui du sentiment que je soutiens. Mais laissons de côté ce labyrinthe de difficultés, et retournons à la prééminence des armes sur les lettres, question qui n'a point encore été décidée, malgré les raisons avancées de part et d'autre. Les défenseurs des lettres disent que, sans elles, les armes ne pourraient se soutenir, parce que, si la guerre a ses lois, auxquelles elle est assujettie, ces lois appartiennent aux lettres et aux lettrés. Les partisans des armes répondent que les lois ne pourraient se maintenir sans elles ; car c'est par les armes que les républiques sont défendues, les royaumes conservés, les villes gardées, les chemins rendus sûrs, les mers purgées de corsaires ; qu'en un mot, sans elles, les républiques, les royaumes, les monarchies, les cités, les chemins de terre et de mer seraient sujets aux dangers, à la confusion que la guerre entraîne avec elle, tant qu'elle dure et use de ses droits et de sa force. C'est un principe certain et reconnu que ce qui coûte le plus doit être estimé davantage. Pour parvenir dans les lettres, il en coûte du temps, des veilles, la faim, la nudité, les maux de tête et d'estomac, et les autres peines que j'ai nommées ci-dessus ; mais pour devenir bon soldat dans toute la force du terme, il en coûte les mêmes tribulations qu'à l'étudiant, dans un degré tellement supérieur qu'il ne saurait supporter de comparaison, d'autant plus qu'à tous moments le soldat court risque de la vie. Ce que peut souffrir un étudiant de la faim ou de la misère, approche-t-il de ce que doit redouter un soldat assiégé dans une forteresse, qui, placé en sentinelle sur un ravelin ou sur un cavalier, s'aperçoit que l'ennemi creuse une mine sous ses pas, et n'ose ni s'écartier, ni fuir le danger qui le menace ? Tout ce qu'il peut

faire est d'avertir son capitaine de ce qui se passe, afin qu'il y remédie par une contremine ; il doit rester là sans bouger attendant à tout moment de se voir enlevé dans les nues ou précipité dans les abîmes. Si ce danger vous paraît peu de chose, voyons s'il n'est pas surpassé lorsque deux galères s'abordent, s'accrochent par la proue, et qu'au milieu du vaste océan, le soldat n'a pour se mouvoir que deux pieds d'espace sur les ais de l'éperon. En face de lui, à la distance d'une lance, il voit autant de ministres de la mort qu'il y a de pièces d'artillerie sur la galère ennemie, et il sent qu'au premier faux pas il ira visiter les sombres demeures de Neptune. Dans cette affreuse position, cependant, poussé par l'honneur et par un courage intrépide, il s'offre en butte aux coups qui le menacent, et s'efforce, sur une étroite planche, d'entrer dans la galère ennemie. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'à peine un soldat est-il tombé dans la mer d'où il ne se relèvera jamais, un autre lui succède; celui-ci tombe à son tour dans la mer qui l'attend en ennemie; un troisième le remplace sans qu'on ait le temps de s'en apercevoir, intrépidité la plus grande que puissent offrir les hasards de la guerre. Heureux! cent fois heureux les siècles qui n'ont pas connu les terribles instruments de l'artillerie! L'enfer sans doute a récompensé l'auteur de cette invention diabolique, par laquelle un infâme et lâche poltron peut ôter la vie à un valeureux chevalier. Au milieu de ses brillants exploits, sans que l'on sache ni comment ni par où vient une maudite balle, lancée peut-être par quelque fuyard tout effrayé de la flamme de son arquebuse, et cette balle tranche les jours et détruit tous les plans de celui qui méritait de vivre une longue suite d'années. Lorsque je réfléchis à cel, à je me repentirais volontiers d'avoir embrassé la profession de chevalier errant, dans le siècle détestable où nous vivons; car, quoique aucun danger ne m'épouvante, je ne suis pas sans souci lorsque je pense que la poudre et le plomb peuvent à tout moment m'ôter les moyens de me rendre fameux et de me faire connaître sur toute la surface du globe, par la force de mon bras et le tranchant de mon épée. Au reste, que le ciel en ordonne ainsi qu'il lui plaira. Si je réussis, je serai d'autant plus estimé que je me suis

exposé volontairement à de plus grands dangers que les chevaliers des siècles passés. »

Don Quichotte débita ce long discours pendant que les autres soupaient, sans penser à manger un seul morceau, quoique Sancho l'eût souvent averti de souper, et qu'ensuite il pourrait parler tout à son aise. Ses auditeurs furent émus d'une nouvelle pitié, en pensant qu'un homme qui montrait tant de jugement et qui s'exprimait si bien dans tous ses discours, perdait entièrement la raison lorsqu'il était question de sa maudite chevalerie. Le curé lui dit qu'il avait pleinement raison dans tout ce qu'il venait de dire en faveur des armes, et que, quoique lui-même fût lettré et gradué, il était de son avis.

Le souper fini, on enleva la nappe, et pendant que l'hôtesse, sa fille et Maritorne préparaient la petite chambre de don Quichotte, où les dames devaient se retirer durant la nuit, don Fernand pria le captif de leur raconter l'histoire de sa vie, ajoutant qu'elle ne pouvait manquer d'être intéressante, à en juger par sa bonne mine et la beauté de Zoraïde. Le captif répondit qu'il y consentirait volontiers, s'il ne craignait d'ennuier la compagnie. Le curé et les autres assistants se joignirent à don Fernand. Se voyant donc pressé de tous côtés, il se mit en devoir de les satisfaire. « Vous allez, leur dit-il, entendre une histoire véritable, que ne pourraient peut-être point égaler les fables les mieux inventées. Prêtez-moi toute votre attention. » Chacun alors fit silence, et lui, d'une voix agréable et posée, prit la parole en ces termes :

CHAPITRE XXXIX

HISTOIRE DU CAPTIF.

« Je suis né dans les montagnes de Léon, de parents mieux partagés des dons de la nature que de ceux de la fortune, quoique, dans un pays aussi misérable, mon père eût la réputation d'être riche : et véritablement il l'eût été s'il avait mis autant de soin à conserver son bien qu'il prenait de plaisir à

le dépenser. Ce penchant à la libéralité lui venait de ce qu'il avait été soldat dans sa jeunesse : car cet état est une école où l'économe devient libéral, le libéral prodigue; et, s'il se voit des soldats avarés, ils sont, comme les monstres, une chose fort rare. Mon père excédait les bornes de la libéralité : il était presque prodigue, qualité peu profitable pour un homme marié dont les fils doivent succéder à son nom et à sa fortune. Nous étions trois garçons en âge d'embrasser un état. Mon père, voyant donc qu'il ne pouvait résister à son funeste penchant, résolut d'y mettre un terme en se privant des moyens de le satisfaire, c'est-à-dire qu'il voulut se dépouiller de son bien, ressource sans laquelle Alexandre lui-même eût paru avare. Il nous fit venir un jour tous trois dans sa chambre et nous dit : « Mes enfants, pour vous persuader que je vous veux du bien, il suffit de vous rappeler que vous êtes mes fils, et pour croire que je veux votre mal il suffit de voir que je ne peux résister à ma maudite prodigalité, qui m'empêche de conserver votre bien : or, afin que vous soyez convaincus à l'avenir que je vous chéris comme un père, et que je ne veux pas votre ruine, je vais exécuter un projet qui vous concerne et que je médite depuis longtemps. Vous êtes en âge de prendre un état, de choisir une route qui, quand vous serez plus âgés, pourra vous conduire à la gloire et à la fortune. Je vais faire quatre parts égales de mon bien : vous en aurez chacun une, et je me réserve la quatrième pour m'aider à vivre le reste de mes jours. Mais je voudrais qu'en recevant votre légitime vous prissiez chacun un des chemins que je vais vous indiquer. Nous avons en Espagne un proverbe qui me paraît très vrai, comme ils le sont tous, puisque ce sont de courtes sentences tirées d'une longue expérience. Ce proverbe est : *l'église, la mer ou la maison royale*¹; ce qui signifie plus clairement que celui qui veut devenir riche doit entrer dans l'église, ou s'embarquer pour se livrer au commerce, ou

¹ *Tres cosas hacen al hombre medrar : ciencia, y mar, y casa real.* C'est ainsi que Lopez de Véga rapporte ce proverbe dans sa *Dorothée* (acte 1, scène 8); le mot *ciencia* est bien plus général et plus étendu que celui de *iglesia* dont se sert Cervantes, puisqu'il renferme à la fois les lettres divines et humaines.

entrer au service du roi dans sa maison, car, comme on le dit, mieux valent les miettes du roi que les grâces d'un seigneur. Mon intention est donc que l'un de vous suive les lettres, un autre le commerce, et que le troisième serve le roi dans ses armées, attendu qu'il est trop difficile d'entrer dans sa maison : si le parti des armes ne rapporte pas beaucoup de richesse, il donne au moins de la valeur et de la renommée. Dans huit jours, je vous remettrai vos parts à chacun, en argent, sans qu'il y manque un liard. Dites-moi maintenant si vous voulez suivre mon conseil.» Il s'adressa d'abord à moi, qui suis l'aîné. Je le conjurai de ne pas se défaire de son bien, mais d'en disposer à sa volonté : je lui représentai que nous étions en âge d'en gagner ; j'ajoutai que je me conformerais à ses ordres et que je prendrais le parti des armes, servant à la fois Dieu et mon roi. Mon second frère lui fit les mêmes représentations, et choisit d'aller trafiquer dans les Indes avec la part qui lui revenait. Le cadet, qui, je crois, fut le plus sage, dit qu'il voulait entrer dans l'Église, ou aller à Salamanque achever ses études. Nous étant accordés ainsi, mon père nous embrassa, et, dans le délai qu'il nous avait fixé, remit à chacun sa part en argent, montant, autant qu'il m'en souvient, à trois mille ducats, ce qu'il put aisément effectuer, parce qu'un de nos oncles acheta tout le bien pour qu'il ne sortît point de la famille, et le paya comptant. Nous primes tous trois congé de notre père le même jour ; mais, avant de partir, comme il me semblait inhumain de laisser un père âgé avec aussi peu de bien, je le contraignis de reprendre deux mille de mes trois mille ducats, pensant avoir assez du reste pour former l'équipement d'un soldat. Mes deux frères, touchés de cet exemple, lui abandonnèrent chacun mille ducats, ce qui lui fit un supplément de quatre mille ducats, outre sa part de trois mille, en biens-fonds qu'il ne voulut point vendre. Nous nous séparâmes enfin de lui et de mon oncle, non sans répandre beaucoup de larmes, et sans lui promettre de lui donner de nos nouvelles bonnes ou mauvaises, toutes les fois que nous le pourrions. Il nous donna sa bénédiction, puis l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où j'eus avis qu'un vaisseau chargé de laine faisait

velle pour Gènes. Il y a vingt-deux ans que j'ai quitté la maison paternelle : j'ai souvent écrit, mais jamais je n'ai reçu de nouvelles de mon père ni de mes frères. Je vais maintenant vous raconter en peu de mots ce qui m'est arrivé.

« Parti d'Alicante, j'arrivai heureusement à Gènes, d'où je me rendis à Milan pour y acheter des armes et tout l'attirail d'un soldat. Je voulais aller m'enrôler dans les troupes du Piémont; mais, comme j'étais en chemin pour Alexandrie, j'appris que le grand-duc d'Albe passait en Flandre. Je changeai d'avis : je le suivis, et fis la campagne avec lui. Je fus présent à la mort des comtes d'Egmont et de Horn, et je devins enseigne d'un vaillant capitaine de Guadalajara, nommé Diégo de Urbina ¹. Quelque temps après mon arrivée en Flandre, on apprit la ligue que Sa Sainteté Pie V, d'heureuse mémoire, avait faite avec l'Espagne et la république de Venise contre l'ennemi commun, le Turc, qui venait, avec sa flotte, de s'emparer de l'île de Chypre appartenant aux Vénitiens, perte importante et douloureuse. On sut aussi que don Juan d'Autriche, frère naturel de notre bon roi don Philippe, serait le général de cette ligue, et que l'on faisait d'immenses préparatifs de guerre. Ces nouvelles enflammèrent mon courage, et me donnèrent le désir de prendre part à la campagne. Et, quoique j'eusse à peu près l'assurance qu'à la première occasion je serais promu au grade de capitaine, je quittai tout et m'en allai en Italie. Heureusement don Juan ne faisait que d'arriver à Gènes, d'où il s'embarqua pour Naples, où il devait joindre l'escadre des Vénitiens, ce qu'il fit depuis à Messine. Enfin, je me trouvai à cette heureuse et célèbre journée de Lépante ², avec le rang de capitaine d'infanterie, que je dus plutôt à ma bonne fortune qu'à mes mérites. En ce jour, si propice aux chrétiens, puisqu'il les désabusa de l'erreur qui leur faisait croire que les

¹ Ce Diégo de Urbina n'est point un personnage imaginaire. Il se trouva à la bataille de Lépante, où il se comporta vaillamment, et eut le drapeau royal d'Égypte.

² Le 7 octobre 1571. Ce fut dans cette journée célèbre que Cervantes, qui avait embrassé le parti des armes, fut blessé d'un coup d'arquebuse qui lui fracassa la main gauche dont il resta toujours estropié. Dans plusieurs de ses ouvrages, il se plaît à rappeler cette fameuse bataille, où la flotte des chrétiens mit en déroute celle des Turcs. Il a d'ailleurs retracé dans cette nouvelle du *Capitane* une partie de ses propres aventures.

Turcs étaient invincibles sur mer, jour où fut confondu l'orgueil ottoman, parmi tant d'êtres fortunés au nombre desquels on comptait ceux qui avaient payé de leur vie leur attachement à la religion, moi seul je fus malheureux : car, au lieu de recevoir une couronne navale comme au temps des Romains, je me vis, la nuit qui suivit un si beau jour, chargé de chaînes, les fers aux pieds et aux mains. Voici comment ce malheur m'arriva. Uchali ¹, roi d'Alger, heureux et intrépide corsaire, avait cerné et pris la galère capitane de Malte, où il ne restait plus que trois chevaliers grièvement blessés ². La capitane *Jean Andrea*, sur laquelle était ma compagnie, accourut pour la secourir. Je fis mon devoir, et sautai dans la galère ennemie : mais, au même instant, cette galère s'écarta de celle qui l'attaquait, de sorte que mes soldats ne purent me suivre, et je me trouvai seul au milieu des ennemis, forcé de céder au nombre, et tout couvert de blessures. Vous savez qu'Uchali prit la fuite avec toute son escadre : ainsi, je demeurai en son pouvoir, le seul triste parmi tant d'heureux, seul captif au milieu de quinze mille chrétiens esclaves dans les galères turques, qui venaient de recouvrer la liberté. Je fus conduit à Constantinople, où le sultan Sélim fit mon maître général de la mer, parce qu'il avait fait son devoir dans la bataille, et qu'il rapportait, comme un gage de sa valeur, l'étendard de Malte. La seconde année, en 1572, je me trouvai à Navarin, sur la capitane *les Trois Fanaux*, et là je pus remarquer l'occasion que l'on perdit de bloquer dans le port toute la flotte turque : car les Levantins et les janissaires qui s'y trouvaient étaient tellement persuadés qu'on devait les attaquer dans le port même, qu'ils tenaient toutes prêtes leurs hardes et leurs chaussures, afin de pouvoir s'enfuir à terre, sans attendre le combat, tant était grande la frayeur qu'ils avaient conçue de notre flotte. Mais le ciel en ordonna autrement, non par la faute ou la négligence de notre général, mais à

¹ Uchali, pour Aluch Ali, qui signifie Ali le renégat. Il était natif de Licastelli, en Calabre. Il se fit musulman en 1560, et, huit ans après, devint roi d'Alger. Il secourut les Maures de Grenade, et fut général de la flotte turque en 1574. Il mourut empoisonné en 1580.

² L'un de ces trois chevaliers était Pietro Giustiniano, prieur de Messine, et général de Malte.

cause des péchés de la chrétienté, et parce que Dieu permet que nous ayons toujours des bourreaux pour nous châtier. En effet, Uchali se retira à Modon, île voisine de Navarin, y débarqua ses troupes, fortifia l'entrée du port, et demeura là jusqu'à ce que don Juan fût parti.

« Dans cette expédition, nous primes la galère appelée *la Prise*, commandée par un fils du fameux corsaire Barberousse. Ce fut la capitane de Naples, appelée *la Louve*, qui fit cette prise sous les ordres de ce foudre de guerre, ce père des soldats, cet heureux et invincible capitaine don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz. Je ne saurais passer sous silence ce qui advint à la prise de cette galère. Ce fils de Barberousse était si cruel, et traitait si mal ses esclaves, que, lorsque ses rameurs virent que *la Louve* se dirigeait sur eux et allait les atteindre, ils abandonnèrent tous en même temps les rames, saisirent le capitaine, qui se tenait sur le gaillard d'arrière, leur criant de ramer plus vite, et, le faisant passer de banc en banc, de la poupe à la proue, ils lui donnèrent tant de coups de dents, qu'avant d'avoir atteint le mât, son âme était déjà passée aux enfers, tant étaient grandes sa cruauté envers eux et leur haine contre lui.

« Nous retournâmes à Constantinople. L'année suivante, 1573, nous apprîmes que don Juan s'était emparé de Tunis sur les Turcs, et qu'il l'avait donné à Muley Hamet, ôtant ainsi toute espérance d'y rentrer à Muley Hamida, le plus cruel et le plus vaillant des musulmans ¹. Le grand seigneur fut très sensible à cette perte. C'est pourquoi, usant de la prudence ordinaire à sa nation, il fit la paix avec les Vénitiens, qui la désiraient plus encore que lui. L'année d'après, 1574, Sélim attaqua la Goulette et le fort que don Juan avait laissé près de Tunis, à moitié édifié. Pendant toutes ces rencontres, j'étais à la rame, sans espoir aucun de recouvrer ma liberté, du moins par ran-

¹ Cet Hamida était frère de Muley Hamet, et, tous deux, fils de Muley Hassan, souverain de Tunis. Le cruel Hamida avait ôté la vue à son père avec un fer rouge, et s'était emparé du royaume. Hamet se retira à Palerme. Don Juan le fit venir et le nomma gouverneur de Tunis. Quant au féroce Hamida, don Juan le confia à la garde de don Carlos d'Aragon, vice-roi de Sicile. Il fut depuis transféré à Naples, où l'un de ses fils embrassa la religion chrétienne.

çon, car j'étais résolu à ne point donner à mon père connaissance de ma disgrâce. Enfin, la Goulette et le fort furent pris. On avait mis devant ces deux places soixante-quinze mille hommes de troupes réglées, et plus de quatre cent mille Arabes et Maures de toute l'Afrique, avec tant de munitions et d'attirail de guerre, et tant de pionniers, qu'avec leurs seules mains et des poignées de terre ils auraient pu couvrir le fort et la Goulette. Celle-ci fut prise la première, quoiqu'elle eût la réputation d'être imprenable. Ce ne fut point par la faute de ses défenseurs, qui firent très bien leur devoir; mais le hasard apprit aux Turcs avec quelle facilité l'on pouvait élever des tranchées sur le sable du désert, sous lequel jadis on trouvait à deux pieds l'eau, qui ne se rencontrait plus à six pieds. A force de sacs de sable, ils en élevèrent de si hautes qu'elles dominaient les murailles de la ville, et que de là ils paralysaient la défense des assiégés¹. On disait communément que les nôtres n'auraient pas dû s'enfermer dans la Goulette, et qu'ils eussent mieux fait de tenir la campagne pour s'opposer au débarquement des ennemis. Mais ceux qui parlaient ainsi montraient bien qu'ils n'étaient point sur les lieux, ou qu'ils n'avaient pas une grande expérience : car, s'il y avait à peine sept mille soldats dans le fort et dans la Goulette, comment une aussi petite troupe, quoique composée d'hommes braves et déterminés, eût-elle pu tout à la fois tenir la campagne et défendre deux places contre une armée aussi nombreuse que celle des ennemis? D'ailleurs, quelle est la place qui puisse se soutenir sans être secourue, surtout lorsqu'elle est assiégée par des ennemis acharnés qui sont dans leur propre pays? Pour moi, j'ai pensé, comme beaucoup d'autres, que la prise de la Goulette fut une grâce, une faveur particulière que le ciel fit à l'Espagne, en la délivrant de ce réceptacle de méchancetés, de ce cloaque, de cette éponge, de ce ver rongeur qui consumait sans profit les trésors du gouvernement, sans servir à autre chose qu'à perpétuer la mémoire de l'invincible Charles-Quint, comme si cette masse de pierre eût été nécessaire pour l'éterniser. Le fort se rendit aussi; mais les Turcs

¹ Tous ces détails appartiennent à l'histoire.

ne l'emportèrent que pied à pied, car les soldats qu'il renfermait se défendirent si vaillamment qu'ils tuèrent plus de vingt-cinq mille ennemis, en vingt-deux assauts qu'ils soutinrent. Des trois cents soldats qui survécurent, il n'y en avait pas un seul qui ne fût blessé, témoignage irrécusable de leur courage. Un petit fort, situé au milieu d'un étang ¹, se rendit à discrétion ; il était commandé par don Juan Zanoquera, de Valence, intrépide guerrier. Les ennemis firent prisonnier don Pedro Puertocarrero, général de la Goulette, qui fit tous ses efforts pour défendre la place, et eut tant de déplaisir de l'avoir perdue qu'il mourut sur le chemin de Constantinople où on le conduisait. Ils prirent aussi le commandant du fort, Gabrio Cerbellon, chevalier milanais, habile ingénieur et vaillant guerrier. Il périt dans les deux forteresses plusieurs hommes de condition, entre autres Pagano Doria, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, homme généreux, comme le prouve l'extrême libéralité dont il usa envers son frère, le fameux Jean André Doria.

« Ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'il périt de la main de quelques Arabes auxquels il s'était fié voyant le fort perdu, et qui lui avaient offert de le conduire en habit de Maure à Tabarca, petit port qu'ont les Génois sur la côte, où ils s'occupent de la pêche du corail. Ces Arabes lui coupèrent la tête, et la portèrent au général de l'armée turque, qui vérifia bien à leur égard ce que dit le proverbe espagnol, que la trahison plaît, mais que le traître est en horreur ; car il les fit pendre, sous prétexte qu'ils ne le lui avaient pas amené vivant. Parmi les chrétiens qui furent faits prisonniers, était un nommé don Pedro de Aguilar, né dans je ne sais quel endroit de l'Andalousie ; il était enseigne dans le fort ; c'était un vaillant soldat, doué d'une intelligence rare, et qui avait un talent particulier pour ce qu'on appelle la poésie : je le sais, parce que le sort le conduisit à ma galère, à mon propre banc, et

¹ Ce que Cervantes appelle un étang était l'ancien port de Carthage. Au milieu de ce lac était une tour antique, dont Cerbellon fit une forteresse. Zanoquera se rendit à condition qu'il aurait la liberté, lui et sa garnison. Mais Sinan, commandant de l'armée de terre, réduisit cette grâce à cinquante soldats seulement.

que nous fûmes esclaves du même maître. Avant de quitter le port, il fit deux sonnets pour servir d'épithètes à la Goulette et à l'autre fort. Je veux vous les dire, car je les sais par cœur, et je crois qu'ils vous plairont. »

Au moment où le captif nomma don Pedro de Aguilar, don Fernand regarda ses compagnons : tous trois se mirent à sourire, et l'un d'eux dit au captif : « Avant tout, je vous supplie de me dire ce qu'est devenu ce don Pedro de Aguilar dont vous parlez. — Tout ce que je sais, répondit-il, c'est qu'au bout de deux ans de séjour à Constantinople, il s'enfuit en costume d'Albanais, avec un espion grec. J'ignore s'il parvint à recouvrer sa liberté, mais je serais assez porté à le croire; car, l'année suivante, je revis ce Grec à Constantinople, mais je ne pus lui demander des nouvelles de leur voyage. — Il est libre, reprit le gentilhomme. Ce don Pedro est mon frère, et il est à présent dans notre pays, bien portant, riche, marié, père de trois enfants. — J'en rends grâces à Dieu, dit le captif. Il n'est pas, je crois, sur la terre, de plus parfait bonheur que celui de recouvrer sa liberté perdue. — Au reste, dit le gentilhomme, je sais les sonnets que fit mon frère. — Que Votre Grâce les dise donc, reprit le captif : vous vous en acquitterez mieux que moi. — Je le veux bien, répondit le gentilhomme. Voici celui de la Goulette :

CHAPITRE XL

SUITE DE L'HISTOIRE DU CAPTIF

« Ames heureuses qui, pour vos belles actions, êtes libres de l'enveloppe mortelle, vous vous êtes élevées de la bassesse de la terre à la région la plus élevée du ciel ;

« Vous qui, brûlant de colère et d'un honorable zèle, avez exercé la force de vos corps ; qui, de votre propre sang et de celui d'autrui, avez rougi les flots de la mer et le sable du rivage ;

« La vie a manqué, mais non la valeur, à vos bras fatigués,

qui, en mourant et quoique vaincus, remportent la victoire ;

« Et cette triste chute mortelle, entre la muraille et le fer, vous a mérité la renommée que donne le monde, et la gloire dans le ciel. »

« — C'est bien ainsi que je le sais, dit le captif. — Si j'ai bonne mémoire, voici, reprit le gentilhomme, celui du fort :

« De cette terre stérile et bouleversée, des ruines de ces tours renversées, les saintes âmes de trois mille soldats montèrent vivantes à un meilleur séjour ;

« D'abord ils avaient en vain exercé la force de leurs bras courageux, jusqu'à ce qu'enfin, lassés et réduits à un petit nombre, ils rendirent la vie au fil de l'épée.

« Et c'est ici le sol qui a toujours été rempli de mille douloureux souvenirs, dans les siècles passés comme dans le siècle actuel.

« Mais jamais, de son âpre sein, âmes plus justes n'auront monté au ciel, et jamais ce sol n'aura porté des corps plus vaillants. »

Ces sonnets ne furent pas trouvés mauvais ; et le captif, joyeux d'apprendre des nouvelles de son compagnon, poursuivit ainsi : « Après la reddition du fort et de la Goulette, les Turcs donnèrent ordre de démanteler celle-ci ; car, pour le fort, il était en tel état qu'il ne fut pas besoin de le ruiner davantage. Pour avoir plus tôt fait, on mina la Goulette dans trois endroits ; mais, malgré tous les efforts, on ne put même pas renverser les vieilles murailles qui semblaient les plus faibles. Quant aux nouvelles fortifications qu'avait fait construire le Fratin, elles furent détruites en un instant. Enfin, la flotte entra triomphante dans Constantinople ; et, peu de temps après, mourut mon maître Uchali, que l'on appelait ordinairement *Uchali Fartax*, ce qui en langue turque signifie *le renégat teigneux*. Il l'était en effet, et les Turcs ont coutume de donner aux gens des surnoms tirés ou de quelque défaut particulier, ou de quelque vertu ; car ils n'ont en tout que quatre noms de famille différents parmi les descendants de la maison ottomane : tous les autres, on les désigne, comme je viens de le dire, par des défauts du corps ou des qualités de l'esprit.

« Uchali fut pendant quatorze ans esclave du grand seigneur, ramant comme moi. A l'âge de trente-quatre ans, un Turc lui ayant donné un soufflet, il renia sa foi, et se fit Turc pour pouvoir se venger. Il se distingua tellement par sa valeur que, sans passer par les degrés intermédiaires qu'ont coutume d'occuper les favoris du sultan, il devint roi d'Alger, et fut depuis général de la mer, qui est la troisième charge de l'État. Il était Calabrais de naissance, et fut homme de bien, traitant ses esclaves avec beaucoup d'humanité; il en avait trois mille, qui furent partagés après sa mort, suivant son testament, entre ses renégats et le grand seigneur, qui est l'héritier de tous ceux qui meurent, conjointement avec les enfants du défunt. Pour moi, j'échus en partage à un Vénitien, jadis matelot, et l'un des plus intimes favoris d'Uchali, qui l'avait pris sur mer; c'était, en même temps, le plus cruel renégat que l'on pût rencontrer. Il s'appelait Hassan Aga, devint fort riche, et fut aussi roi d'Alger. Je le suivis dans ses États, me félicitant de me rapprocher de l'Espagne, non que j'eusse l'intention d'écrire à personne, mais dans l'espoir que la fortune me serait plus favorable qu'à Constantinople, où j'avais tenté de m'enfuir mille fois sans pouvoir y réussir. Je comptais faire d'autres tentatives à Alger : car je ne perdais jamais l'espoir de recouvrer la liberté; et lorsque le projet que j'avais formé ne réussissait pas, loin de me décourager je dressais d'autres batteries, et me berçais de nouvelles espérances, encore qu'elles fussent légères ou peu fondées. Cependant, je passais ma vie dans une prison ou bâtiment que les Turcs appellent *bagne*, où l'on enferme les esclaves chrétiens, tant ceux du roi que ceux qui appartiennent à des particuliers, et ceux que l'on nomme du conseil, qui servent aux travaux publics. Quant à ces derniers, ils recouvrent difficilement leur liberté, parce qu'étant à tout le monde, et n'ayant pas de maîtres particuliers, ils ne savent à qui offrir leur rançon, en supposant qu'ils aient de quoi la payer. Dans ces bagnes, quelques particuliers aussi mettent, comme je l'ai déjà dit, leurs esclaves, surtout ceux qui sont dans le cas de se racheter, parce qu'ils y sont en sûreté jusqu'à ce que leur rançon arrive. Les esclaves du roi qui sont

dans la même attente ne travaillent point avec le reste de la chiourme, à moins que l'argent ne tarde à venir : car alors, pour les stimuler à écrire plus soigneusement dans leur pays, on les envoie au bois avec les autres, ce qui n'est pas une petite fatigue. On m'avait mis au nombre de ceux-là, dès que l'on sut que j'étais capitaine, quoique je protestasse que je n'avais pas les moyens de me racheter. La chaîne que je portais était plutôt un signe de rançon future que d'esclavage : ainsi, je passais ma vie dans ce bagne, parmi les chevaliers et les gens de qualité désignés pour être rachetés ; et, quoique la faim et le dénuement nous tourmentassent souvent, je pourrais dire toujours, rien cependant ne nous affligeait plus que d'être témoins des cruautés inouïes que mon maître exerçait sur les chrétiens : il n'y avait pas de jour qu'il n'en fit pendre ou empaler quelques-uns, ou tout au moins qu'il ne fit mutiler des oreilles, et cela pour des motifs si futiles que les Turcs eux-mêmes étaient obligés de convenir qu'il ne faisait en cela que suivre son humeur sanguinaire. Un seul soldat espagnol, surnommé Saavedra¹, sut en imposer à cet homme féroce : il fit, pour recouvrer sa liberté, des choses dont les Turcs conserveront longtemps le souvenir : jamais Hassan ne lui donna ni ne lui fit donner un seul coup, jamais il ne lui dit une parole dure. Nous craignons à tous moments de voir ce soldat empalé ; lui-même il le craignit plus d'une fois ; et si j'en avais le temps, je vous raconterais quelque-une de ses actions courageuses qui vous surprendrait et vous intéresserait sans doute plus que ma propre histoire.

« Sur la cour de notre prison donnaient les fenêtres de derrière de la maison d'un riche Maure. Selon l'usage du pays, ce n'étaient que d'étroites lucarnes fermées par des jalousies épaisses et serrées. Un jour que j'étais sur notre terrasse,

¹ Ce soldat espagnol, ce Saavedra, c'est Cervantes lui-même, qui n'a pu résister au désir de dire un mot de ses propres aventures dans cette nouvelle. Quant au captif, héros du conte, c'est le capitaine Ruy Perez de Viedma, qui partagea les fers de Cervantes, et fut esclave, comme lui, du cruel Hassan Aga. Ce terrible renégat était Vénitien de naissance et se nommait Andréta. Il était greffier d'un navire ; il fut fait prisonnier, prit le turban, et devint trésorier d'Uchali. Lui-même fut deux fois roi d'Alger, une fois de Tripoli, et général de la mer. Il mourut empoisonné.



m'exerçant à sauter avec trois de mes compagnons, tous les autres étant au travail, je levai par hasard les yeux sur ces fenêtres et j'aperçus une canne au bout de laquelle était un linge attaché, et cette canne se remuait comme pour nous inviter à aller la prendre. A cette vue, un de nous fut se mettre au-dessous de la canne, pour voir si on la laisserait tomber; mais on la releva et on l'agita de droite et de gauche, comme lorsque, avec la tête, on veut dire non. L'esclave revint à nous, et l'on baissa de nouveau la canne. Un autre de mes compagnons s'approcha, mais n'eut pas un meilleur succès; le troisième ne fut pas plus heureux. Je voulus à mon tour tenter la fortune, et je ne me fus pas plus tôt approché qu'on lâcha la canne: elle vint tomber à mes pieds dans le baigne. Je m'empressai de dénouer le linge, et j'y trouvai dix *cianis*, petite monnaie d'or à bas titre, qui a cours parmi les Maures, et qui vaut dix réaux. Si je fus satisfait d'un tel secours, il ne faut pas le demander, voyant surtout qu'il paraissait évidemment s'adresser à moi, puisqu'on n'avait pas voulu lâcher la canne aux autres. Je serrai mon argent, rompis la canne, et revins sur la terrasse, où je me mis à considérer la jalousie: j'en vis sortir une main très blanche qui ouvrit et referma sur-le-champ la fenêtre.

« Nous en conclûmes que c'était quelque femme de cette maison qui nous faisait cette libéralité. Pour y répondre, nous saluâmes à la façon des Maures, baissant la tête, pliant le corps et croisant les bras sur la poitrine. Peu de temps après, on montra, par la même fenêtre, une petite croix faite de roseau, qu'on retira aussitôt: ce qui nous confirma dans la pensée qu'il y avait dans cette maison quelque chrétienne esclave, et que c'était elle qui nous faisait ce bien. Cependant, l'extrême blancheur de la main, et le bracelet que nous avions aperçu, nous firent juger ensuite que c'était plutôt une chrétienne renégate que son maître avait prise pour épouse légitime: car ils estiment plus ces femmes-là que celles de leur propre nation. Nous nous trompions néanmoins dans toutes nos conjectures, comme vous le saurez par la suite. Depuis ce moment, notre unique soin était de considérer la fenêtre où nous avait apparu cette bienheureuse canne: elle était

notre boussole : nous n'en détournions pas les yeux. Il se passa plus de quinze jours sans que nous vissions ni la main ni aucun autre signal ; et, de toutes les informations que nous primes pour savoir s'il y avait dans cette maison quelque chrétienne renégate, tout ce que nous pûmes savoir fut qu'elle était habitée par un riche Maure nommé Agi Morato, qui avait été gouverneur de la Pata, un des emplois les plus honorables dans le pays. Enfin, un jour, au moment où nous y pensions le moins et où nous nous trouvions seuls comme la première fois, nous vîmes paraître une canne, avec un mouchoir qui semblait plus enflé. Nous recommençâmes l'épreuve, et la canne ne se rendit qu'à moi. Je défilai le nœud, et trouvai quarante écus d'or d'Espagne, avec une lettre en arabe, au bas de laquelle était tracée une grande croix. Je baisai la croix, pris les écus, retournai sur la terrasse : nous fîmes nos saluts ; je vis paraître la main ; je fis signe que je lirais le papier, et l'on ferma la fenêtre. Nous étions aussi satisfaits que surpris de notre bonne fortune ; mais pas un de nous ne savait l'arabe, et cependant nous avions le plus vif désir de savoir ce qu'était écrit sur le papier : le plus difficile était donc de trouver quelqu'un qui nous le lût. Enfin je résolus de me fier à un renégat de Murcie qui me faisait de grandes démonstrations d'amitié, et que ses rapports avec moi contraignaient en quelque sorte à garder le secret que je voulais lui communiquer. En effet, ceux des renégats qui ont intention de retourner en terre de chrétienté, ont coutume de se procurer, de la part des esclaves les plus distingués, des attestations qui font foi qu'eux, renégats, sont hommes de bien, qu'ils ont toujours favorisé les chrétiens et désiré de s'enfuir à la première occasion. Parmi ces renégats, les uns recherchent ces attestations dans des vues sincères et louables, d'autres en usent pour une coupable industrie : car, lorsqu'ils vont pirater en pays chrétien, s'il arrive qu'ils soient pris, ils produisent alors ces attestations pour prouver, disent-ils, qu'ils étaient venus dans l'intention de se réfugier parmi les chrétiens et que, pour cet effet, ils avaient suivi les Turcs dans leurs courses ; par ce moyen, ils évitent le premier danger, se réconcilient avec l'Église, sans qu'on leur fasse aucun mal ; puis, quand ils

trouvent leur belle, ils retournent en Barbarie reprendre leur premier métier. Or donc, le renégat dont je vous ai parlé avait obtenu de tous mes camarades des attestations semblables, en bonne forme; et, si les Maures lui avaient trouvé ces papiers, ils l'eussent brûlé vif. Je savais qu'il entendait parfaitement l'arabe et que, non seulement il le parlait, mais qu'il l'écrivait. Cependant, avant de m'ouvrir entièrement à lui, je lui dis seulement de me lire ce papier que j'avais trouvé dans un coin de ma loge. Il l'ouvrit, et l'examina quelque temps, marmottant entre ses dents. Je lui demandai s'il le comprenait. « Parfaitement, me répondit-il; et, si vous voulez que je vous le traduise mot pour mot, procurez-moi seulement une plume et de l'encre. » Je lui donnai ce qu'il me demandait; il traduisit la lettre en peu de temps, et me dit: « Voici très exactement ce qu'elle contient. Je dois seulement vous avertir que, « partout où vous trouverez ces mots : *Lela Marien*, ils signifient *Notre-Dame la Vierge Marie*. » Voici ce que contenait cet écrit:

« Quand j'étais petite fille, mon père avait une esclave qui m'enseigna dans ma langue la prière chrétienne, et me dit beaucoup de choses de Lela Marien. Cette esclave mourut, et je sais bien qu'elle n'alla point dans le feu, mais auprès d'Allah¹, car depuis je l'ai vue deux fois, et elle m'a dit de m'en aller dans le pays des chrétiens, pour y voir Lela Marien, qui m'aime beaucoup. Je ne sais comment cela se fait: j'ai vu bien des chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a semblé chevalier, si ce n'est toi. Je suis jeune et très belle, et je puis emporter beaucoup d'argent avec moi. Vois si tu peux parvenir à m'emmener. Tu seras là mon mari, si tu le veux; si tu ne le veux pas, je ne m'en mets point en peine, car Lela Marien saura bien m'en procurer un. C'est moi-même qui t'écris; prends bien garde à qui tu feras lire cette lettre; ne te fie à aucun Maure: ils sont tous trompeurs. Cela me donne beaucoup de souci. Je voudrais bien que tu ne te découvrisse à personne: car, si mon père venait à savoir ceci, il me jetterait dans un puits, et le com-

¹ Allah est le nom que les Turcs donnent à Dieu.

« blerait de pierres. Je mettrai un fil à la canne pour que
 « tu puisses y attacher ta réponse. Si tu ne sais pas écrire en
 « arabe, parle-moi par signes : Lela Marien me fera te com-
 « prendre. Elle et Allah te gardent, ainsi que cette croix que
 « je baise souvent, comme me l'a recommandé la captive. »

« Jugez vous-mêmes, seigneurs, si cette lettre nous combla de surprise et de joie. Aussi le renégat s'aperçut aisément que ce n'était point le hasard qui nous l'avait fait trouver, mais qu'elle était adressée à l'un de nous. Il nous conjura de nous fier à sa discrétion, ajoutant qu'il exposerait, s'il le fallait, sa vie pour nous procurer la liberté. En disant ces mots, il tira de son sein un petit crucifix de métal, et, versant beaucoup de larmes, il jura par le Dieu qu'on y voyait représenté, dans lequel, quoique infidèle et pêcheur, il mettait toute sa confiance, de nous garder le secret dans tout ce que nous voudrions lui découvrir : car il lui semblait, disait-il, que, par le moyen de celle qui avait écrit cette lettre, nous pourrions tous recouvrer la liberté, et lui, surtout, satisfaire l'ardent désir qu'il avait de rentrer dans le sein de notre mère la sainte Église, dont il avait été séparé, comme un membre gangrené par l'ignorance et le péché. Il pleura tant, et nous témoigna un repentir si sincère, que tous quatre, d'un commun accord, nous résolûmes de nous fier à lui. Nous lui découvrîmes tout, et nous lui montrâmes même la fenêtre où nous avions vu apparaître la canne. Il examina soigneusement la maison, et promit de découvrir par qui elle était habitée. Il fut ensuite question de faire réponse au billet de la charitable Maure : le renégat s'offrit aussitôt à l'écrire, et je la lui dictai dans les termes suivants ; car toutes les circonstances de mon esclavage ne s'effacèrent jamais de ma mémoire :

« Le vrai Allah te garde, madame, ainsi que cette bienheu-
 « reuse Marien, qui est la véritable mère de Dieu : c'est elle
 « qui t'inspire le généreux dessein de t'en aller chez les
 « chrétiens, parce qu'elle t'aime beaucoup. Prie-la de te faire
 « connaître les moyens d'y parvenir : elle est si bonne qu'elle
 « fera. De ma part, et de celle de tous les chrétiens qui
 « sont avec moi, je t'offre de faire pour toi tout ce qui dépen-
 « dra de nous, même au péril de notre vie. Ne laisse pas de

« m'écrire et de m'instruire de tes projets : je te répondrai
 « tou ours, car le grand Allah nous a procuré l'assistance
 « d'un chrétien esclave qui sait lire et écrire ta langue, comme
 « tu le verras par cette lettre. Ainsi, sans rien craindre, tu
 « peux me communiquer tout ce que tu voudras. Quant à l'offre
 « que tu me fais de ta main lorsque nous serons en lieu de
 « sûreté, je l'accepte en véritable chrétien, et tu verras que
 « les chrétiens sont plus fidèles à leur parole que les Maures.
 « Qu'Allah et Lela Marien sa mère t'aient en leur sainte
 garde. »

« La lettre écrite et fermée, il se passa deux jours avant que nous fussions seuls. Je montai alors sur la terrasse, pour voir si la canne paraîtrait, et je n'attendis pas longtemps. Aussitôt que je la vis, quoique je ne pusse distinguer personne, je montrai mon papier, pour donner à entendre de mettre le fil ; mais il y était déjà, j'attachai ma lettre : on la reçut, et peu de temps après notre étoile reparut avec le mouchoir noué, vraie bannière de paix. Je trouvai dedans des monnaies d'or et d'argent pour plus de cinquante écus, qui doublèrent cinquante fois notre joie et notre espoir. Cette même nuit, le renégat revint, et nous confirma ce que nous savions déjà, que la maison était habitée par le Maure Agi Morato, homme extrêmement riche qui n'avait qu'une fille unique, héritière de tous ses biens, et qui passait dans toute la ville pour la plus belle femme de la Barbarie ; que plusieurs vice-rois avaient sollicité sa main, mais qu'elle n'avait jamais voulu se marier. Il savait aussi qu'elle avait eu une esclave chrétienne qui était morte : et tous ces détails s'accordaient parfaitement avec ce que la lettre nous avait appris. Nous tinmes conseil, avec le renégat, pour aviser aux moyens d'enlever la Mauresque et de nous sauver en pays chrétien ; enfin, nous nous décidâmes à attendre de nouveaux avis de Zoraïde (c'est ainsi que s'appelait celle qui désire aujourd'hui porter le nom de Marie) : car nous vîmes bien que d'elle seule dépendait la solution de mille difficultés. Le renégat, toutefois, nous donna du courage, et nous répéta qu'il y perdrait la vie ou qu'il viendrait à bout de nous délivrer. Quatre jours durant, le bague fut plein de monde, ce qui fut cause que nous ne vîmes point la canne. Enfin,

elle parut, avec un mouchoir tellement enflé qu'il nous promettait un heureux dénouement : j'y trouvai cent écus d'or, avec une nouvelle lettre. Dans ce moment le renégat était avec nous, et nous lut la lettre dans ces termes :

« Je ne sais, seigneur, comment faire pour nous sauver en
« Espagne: Lela Marien ne me l'a point dit, quoique je l'en
« aie bien priée. Tout ce que j'imagine, c'est de te donner
« par cette fenêtre beaucoup d'or, avec lequel tu te rachète-
« ras, toi et tes amis. L'un d'eux ira au pays des chrétiens
« acheter une barque, et reviendra prendre les autres. Pour
« moi, l'on me trouvera au jardin de mon père, qui est à la
« porte de Babazon, sur le bord de la mer, où je vais passer
« l'été, avec mon père et mes esclaves. Tu pourras facilement
« m'enlever de nuit et me conduire à la barque. Mais sou-
« viens-toi que tu m'as promis d'être mon époux: car, si tu y
« manquais, je prierais Lela Marien de te punir. Si tu ne te
« fies à personne pour acheter la barque, rachète-toi, vas-y
« toi-même: je suis bien sûre que tu reviendras, car tu es che-
« valier et chrétien. Informe-toi de l'endroit où est le jardin;
« quand tu te promèneras par ici, je saurai qu'il n'y a per-
« sonne dans le bague, je te donnerai beaucoup d'argent.
« Qu'Allah te garde, mon seigneur. »

« Après la lecture de cette lettre, chacun s'offrit à se faire racheter, promettant de revenir ponctuellement. Je m'y offris moi-même; mais le renégat s'y opposa fortement, disant qu'il ne consentirait pas qu'aucun fût libre et sortit à moins qu'ils ne fussent tous réunis; que l'expérience lui avait appris combien peu ceux qui recouvraient la liberté tenaient les promesses qu'ils avaient faites étant esclaves; que souvent des captifs de distinction avaient usé de ce moyen, rachetant un d'entre eux pour se rendre à Valence ou à Majorque, y faire équiper une barque, et revenir prendre les autres; que pas un n'était revenu, parce que la joie d'avoir obtenu leur liberté, jointe à la crainte de la reperdre, leur ôtait de la mémoire toutes les obligations qu'ils avaient contractées.

« Pour confirmer son opinion, il nous raconta un fait arrivé récemment à des chevaliers chrétiens, fait le plus étrange que l'on connût dans un pays où se passaient journellement tant

de choses extraordinaires. Enfin, il nous dit que ce qu'il avait de plus convenable à faire était que l'argent que l'on eût employé au rachat d'un d'entre eux, on le lui remit à lui pour acheter une barque à Alger même, sous prétexte de faire le commerce entre Tétouan et les villes de la côte; qu'étant le maître de cette barque, il pourrait aisément les tirer du bague et les conduire à son bord; que, bien plus, si la Mauresque donnait l'argent qu'elle avait promis pour les racheter tous, il leur serait alors extrêmement facile de s'embarquer même en plein jour, puisqu'ils seraient devenus libres. La seule difficulté qu'il y eût, c'était que les Maures ne permettent point aux renégats d'acheter ni d'occuper des barques, mais seulement de grands bâtimens armés en course dans la crainte qu'en achetant des barques, surtout s'ils sont Espagnols, ils ne s'en servent pour se rendre au pays des chrétiens. Mais notre renégat pensait remédier à cet inconvénient en associant un Maure tagarin à la propriété de la barque et au gain de son commerce; par cette ruse il aurait la barque à sa disposition, et pourrait exécuter tout ce qu'il nous promettait.

« Il nous paraissait plus prudent, à mes camarades et à moi, d'envoyer acheter une barque à Majorque, comme me le conseillait la Mauresque; mais nous n'osâmes contredire le renégat dans la crainte que, si nous lui résistions, il ne découvrit notre intelligence avec Zoraïde, et ne mît en danger nos jours et les siens, pour lesquels nous nous serions tous sacrifiés. Nous nous décidâmes donc à nous remettre entièrement entre les mains de Dieu et de cet homme. Je lui fis écrire à Zoraïde que nous ferions tout ce qu'elle me prescrivait; que ses conseils étaient aussi bons que s'ils venaient de Lela Marien; que d'elle seule dépendait ou de différer l'entreprise ou de la mettre de suite à exécution. Je lui offris de nouveau de devenir son époux. Le jour suivant, nous voyant seuls, elle me donna à diverses reprises, avec la canne, deux mille écus d'or, avec un papier portant que, le premier vendredi, elle se rendrait au jardin de son père, mais qu'auparavant elle nous donnerait encore de l'argent, et que, si cela ne suffisait pas, nous le lui dissons, qu'elle nous en donnerait autant que nous en vou-

drions, car, ajoutait-elle, son père en avait tant qu'il ne s'apercevait de rien; d'ailleurs c'était elle qui avait les clefs de tout. Je remis promptement cinq cents écus au renégat pour acheter une barque. Avec huit cents autres je payai ma rançon: j'en remis les fonds à un marchand de Valence qui se trouvait à Alger, et qui me racheta du roi, sur sa parole de livrer la somme à l'arrivée du premier vaisseau de son pays. Je fus obligé d'en user ainsi, parce que, s'il eût acquitté tout de suite cette somme, on aurait pu soupçonner qu'elle était depuis longtemps dans la ville, et qu'il l'avait retenue entre ses mains pour la faire valoir; le roi mon maître était si défiant, que je n'osai lui faire donner l'argent tout de suite. La veille du vendredi, Zoraïde me donna encore mille écus, et m'avertit de son départ, me recommandant, lorsque je serais racheté, de m'informer du jardin de son père, et de chercher à la voir. Je lui répondis en peu de mots que je le ferais, et que surtout elle se recommandât à Lela Marien par toutes les prières que lui avait enseignées l'esclave. Après quoi, je fis se racheter mes trois compagnons, pour faciliter notre sortie du bagne, et de peur que, me voyant racheté sans eux, et sachant que j'avais de l'argent, ils ne prissent de l'inquiétude, et que le diable ne leur inspirât l'idée de nuire à Zoraïde. Leur condition, sans doute, me répondait d'eux; mais, malgré cela, je ne voulus pas me livrer au hasard. Je les fis donc racheter par le même moyen que j'avais employé pour moi, consignnant tout l'argent nécessaire entre les mains du marchand, afin qu'il pût les cautionner en toute sûreté, sans toutefois lui découvrir mon secret, ce qui eût été trop dangereux.

CHAPITRE XLI

SUITE DE L'HISTOIRE DU CAPTIF.

« Avant quinze jours, le renégat eut acheté une barque capable de contenir trente personnes; et, pour écarter tout soupçon, il fit un voyage à Sargel, lieu distant de vingt lieues d'Alger, du côté d'Oran, et où l'on fait un grand commerce de figures

sèches. Il recommença même trois fois ce voyage, en compagnie du Tagarin dont j'ai parlé. On appelle ainsi, dans la Barbarie, les Maures d'Aragon; ceux de Grenade on les nomme *Mudejares*. Ces derniers sont appelés *Elches* dans le royaume de Fez, et c'est parmi eux que le roi prend la plupart de ses gens de guerre. Chaque fois que le renégat passait avec sa barque, il ne manquait pas de jeter l'ancre dans une petite anse à deux traits d'arbalète du jardin de Zoraïde; là, avec ses rameurs maures, il se mettait à faire la zala¹, ou bien il essayait, comme pour jouer, ce qu'il méditait de faire; il allait même au jardin demander des fruits, et le père de Zoraïde lui en faisait donner, quoique sans le connaître; il cherchait à rencontrer cette jeune fille, comme il me l'a confié depuis, afin de lui dire que c'était lui que j'avais choisi pour la conduire en pays chrétien, et qu'elle n'eût aucune crainte; mais il ne put y réussir, parce qu'aucune femme mauresque ne se laisse voir à un Maure ou à un Turc, à moins que son père ou son mari ne le lui commande.

« Quant aux esclaves chrétiens, elles communiquent volontiers avec eux, même plus qu'il ne faudrait. Pour moi, je n'aurais pas été satisfait qu'il lui eût parlé, car sans doute elle se fût alarmée de voir son sort entre les mains de pareilles gens. Mais Dieu, qui en ordonnait autrement, ne permit pas qu'il la rencontrât. Celui-ci, voyant enfin avec quelle facilité il allait et venait, qu'il jetait l'ancre partout où il voulait, que le Tagarin, son associé, n'avait plus d'autre volonté que la sienne, que j'étais racheté, qu'il ne nous manquait plus que quelques chrétiens qui sussent ramer, me dit de choisir ceux que je voulais emmener, outre mes trois compagnons, et de les avertir de se tenir prêts pour le premier vendredi, jour qu'il avait fixé pour notre départ. Je m'abouchai donc avec douze Espagnols, vigoureux rameurs, de ceux qui pouvaient le plus aisément sortir de la ville. Ce fut un grand bonheur pour moi, sans doute, d'en trouver un tel nombre en cette conjoncture; car vingt vaisseaux étaient sortis en course et avaient enlevé tous les hommes de rame: je n'eusse pas même pu disposer

¹ *Zala*, acte d'adoration des Maures à Dieu, en croisant les mains sur la poitrine, et s'inclinant.

de ceux-là si leur maître n'eût été retenu chez lui pour faire achever une galère qu'il avait sur les chantiers, ce qui l'empêcha d'aller en course cet été-là. Je ne dis pas autre chose à ces hommes, sinon que, le premier vendredi, sur le soir, ils sortissent de la ville un à un, sans faire semblant de rien, et qu'ils allassent m'attendre auprès du jardin d'Agi Morato. Cet ordre fut donné à chacun séparément, en ajoutant que, s'il se trouvait là d'autres chrétiens, il se contentât de dire qu'il devait m'attendre en ce lieu. Il me restait une chose bien plus importante à faire, c'était d'avertir Zoraïde de l'état où en étaient les choses ; car je craignais qu'en l'abordant à l'improviste, elle ne fût saisie de frayeur de se voir enlevée avant le temps où elle pouvait penser que la barque fût arrivée du pays des chrétiens. Ainsi, la veille de notre départ, j'allai droit au jardin d'Agi Morato, où j'entrai sous prétexte de cueillir des herbes, et dans l'espoir de parler à Zoraïde. La première personne que je rencontrai fut son père, qui m'adressa la parole dans la langue qui se parle dans toute la Barbarie, et même à Constantinople, entre les esclaves et les Maures ; ce n'est ni l'arabe, ni le castillan, ni la langue d'aucune autre nation, mais un mélange de toutes les langues, avec lequel nous nous entendons tous ¹. Il me demanda qui je servais, et ce que je cherchais dans son jardin : je lui répondis que j'étais esclave de l'Albanais Mami, car je savais que c'était un de ses plus grands amis, et que je cherchais des herbes pour faire de la salade. Il voulut savoir si j'étais racheté, et combien mon maître exigeait de moi. Sur ces entrefaites, arriva dans le jardin la belle Zoraïde, qui m'avait reconnu de chez elle ; et, comme les Mauresques ne craignent pas de se montrer aux chrétiens, et ne cherchent pas à les éviter, ainsi que je l'ai dit, elle s'approcha sans façon de l'endroit où je parlais à son père, qui l'appela même dès qu'il la vit. Ce fut alors, pour la première fois, que j'admirai sa rare beauté, sa grâce et la richesse de son habit : les perles qui pendaient à ses oreilles, à son cou, à sa tête, surpassaient ses cheveux en nombre ; ses pieds, qui étaient nus et découverts selon la mode de son pays,

¹ C'est la langue franque.

étaient recouverts de bracelets d'or pur, enrichis de tant de pierreries qu'elle m'a dit depuis que son père les estimait dix mille doublons, et ceux qu'elle portait aux bras en valaient au moins autant. Les perles étaient très fines et très nombreuses, car la plus grande parure des femmes mauresques est de porter des perles en grains et en semences. Aussi les Maures possèdent-ils plus de perles que toutes les autres nations, et le père de Zoraïde passait pour avoir les plus précieuses de tout Alger, outre plus de deux cent mille écus d'Espagne, dont sa fille avait l'entière disposition. Pour juger, seigneurs, de ce qu'elle devait être au jour de sa prospérité dans une si brillante parure, contemplez ce qu'elle est encore après avoir tant souffert. Vous n'ignorez pas que la beauté de la plupart des femmes est journalière, qu'un rien l'accroît ou la ternit : car les passions de l'âme l'élèvent ou l'abaissent, et plus souvent encore la détruisent. Quant à moi, je la trouvai plus brillante, plus belle qu'aucune femme que j'eusse jamais vue; et, lorsque je considérais les obligations infinies que je lui avais, je croyais voir en elle une divinité descendue du ciel pour mettre fin à mes malheurs. Quand elle fut près de nous, son père lui dit, en arabe, que j'étais un esclave de son ami l'Albanais Mami, et que je venais cueillir une salade. Elle prit la parole, et me demanda, en langue franque, si j'étais noble et pourquoi je ne me rachetais pas. Je lui répondis que j'étais racheté, et qu'elle pouvait juger du prix que mon maître attachait à ma personne, puisque j'avais été contraint de payer quinze cents zoltanis¹. « En vérité, dit-elle, si tu appartenais à deux fois autant : car vous mentez dans tout ce que vous dites, vous autres chrétiens, et vous vous faites pauvres pour tromper les Maures. — Il peut en être ainsi des autres, répondis-je; mais, pour moi, j'ai traité de bonne foi avec mon maître, et j'en agirai de même avec tout le monde. — Et quand t'en vas-tu? — Demain, je crois; car il y a au port un vaisseau de France, qui met à la voile demain, et je compte me servir de cette occasion. — Mais ne vaudrait-il pas mieux attendre

¹ Le zoltani valait un réal d'or ou une piastre forte d'Espagne.

« un vaisseau d'Espagne, que de t'en aller avec les Français, « qui ne sont pas amis de ta nation? — Non, répondis-je : je « pourrais bien attendre, sans doute; mais le plus sûr est de « partir demain, car l'impatience que j'ai de me voir dans ma « patrie, avec les personnes que j'aime, ne me permet pas « de différer plus longtemps. — Tu es sans doute marié dans « ton pays, et voilà pourquoi tu es si empressé d'aller retrouver « ta femme. — Je ne le suis pas encore; mais j'ai donné ma « parole de me marier en arrivant. — Et ta future est-elle « belle? — Si belle que, pour la louer comme elle le mérite, « je vous dirai qu'elle vous ressemble beaucoup. » A ces mots, son père se mit à rire. « Par Allah, me dit-il, chrétien, il « faut qu'elle soit bien belle si elle ressemble à ma fille, qui « n'a point d'égale en ce pays : regarde-la bien, et tu verras « que je te dis la vérité. » Ce bon père nous servait, pour ainsi dire, d'interprète, comme étant plus habitué à cette langue bâtarde dont on se sert en ce pays, car, quoique sa fille la parlât aussi, elle s'exprimait plutôt par signes que par paroles.

« Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous vîmes accourir un Maure qui s'écria que quatre Turcs venaient d'escalader les murs du jardin, et qu'ils pillaient le fruit, quoiqu'il ne fût pas encore mûr. Le vieillard et sa fille se troublèrent à ces mots : car les Maures ont naturellement une grande frayeur des Turcs, et surtout des soldats, qui sont extrêmement insolents et les traitent avec autant d'arrogance que s'ils étaient leurs esclaves. Agi Morato dit à sa fille de rentrer et de s'enfermer, tandis qu'il irait parler à ces chiens. « Et toi, chrétien, ajouta-t-il, cueille tes herbes et va-t'en; qu'Allah te conduise en sûreté dans ton pays. » Je m'inclinai profondément; il alla parler aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui fit semblant de s'en retourner. Mais à peine son père eut-il disparu sous les arbres, qu'elle revint à moi les yeux pleins de larmes, et me dit : « *Ataméji*, chrétien, *ataméji*? » ce qui veut dire : « Tu t'en vas chrétien? tu t'en vas? — Oui, madame, « lui répondis-je; mais ce ne sera point sans toi : attends-moi le « premier vendredi; ne t'effraye pas de nous voir, et, sans aucun « doute, nous nous rendrons en pays chrétien. » Je lui parlai de telle sorte qu'elle comprit tout ce que je lui disais : et, passant

un bras autour de mon cou, elle commença d'un pas tremblant à marcher vers sa maison. Dans cette attitude, qui pouvait nous devenir funeste, si le ciel n'en eût autrement ordonné, nous vîmes revenir son père, et nous aperçûmes bien qu'il nous avait vus : mais Zoraïde, en personne avisée, au lieu de retirer son bras, se pencha davantage sur moi, laissa tomber sa tête sur mon sein, et fléchit un peu les genoux, comme une femme qui s'évanouit, tandis que je semblais ne la soutenir que malgré moi. Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait; mais, voyant qu'elle ne lui répondait pas : « Sans doute, dit-il, la peur que lui a fait éprouver l'entrée « de ces chiens l'a fait évanouir. » Il la prit dans ses bras, et elle, tout en sanglotant, me dit, avec un grand soupir : « *Ataméji*, chrétien, *ataméji*; va-t'en, chrétien, va-t'en. — Qu'im- « porte qu'il s'en aille ! répondit Agi Morato : il ne t'a fait aucun « mal. Sois tranquille, ma fille; les Turcs sont partis : personne « ici ne peut te causer du déplaisir. — Vous avez raison, sei- « gneur, dis-je à mon tour : ce sont ces Turcs qui l'ont trou- « blée; mais, puisqu'elle désire que je m'en aille, je ne veux « point la contrarier. Soyez en paix. Avec votre permission, « je reviendrai cueillir des herbes dans votre jardin : car mon « maître dit que nulle part on ne trouve de meilleure salade. « — Tu peux venir tant que tu voudras, répondit Agi Morato. « Ce que ma fille disait ne regarde ni toi ni les autres chré- « tiens : elle désirait que les Turcs s'en allassent; et, dans son « trouble, elle t'a pris pour eux, ou voulait t'avertir d'aller « chercher tes herbes. » Aussitôt je les quittai. Zoraïde suivit son père; elle paraissait très agitée. Pour moi, sous prétexte de ramasser de la salade, je parcourus tout le jardin; je remarquai bien les entrées, les issues, la résistance que pouvait présenter la maison, et les commodités qu'elle offrait pour la réussite de mon entreprise. Ensuite j'allai rendre compte de tout ce que j'avais fait au renégat et aux autres. J'étais dans la plus vive impatience de jour sans trouble du bien que m'offrirait la fortune dans la possession de la belle Zoraïde. Enfin, le temps se passa; le jour, l'instant si désiré arrivèrent : et, grâce aux mesures que la prudence et une mère délibération nous avaient fait prendre, nous obtîmes tout le succès que

nous pouvions espérer. Le lendemain du jour où je pariai à Zoraïde, le renégat vint jeter l'ancre au-dessous des murs du jardin. Les rameurs chrétiens étaient tous à leur poste, cachés en divers endroits, pleins d'inquiétude, et prêts à s'emparer de la barque qu'ils voyaient : car ils ignoraient l'intelligence que j'avais avec le renégat, et pensaient que c'était par la force que nous devions recouvrer la liberté, en massacrant les Maures de la barque. J'arrivai quelque temps après avec mes compagnons ; et, dès qu'ils nous virent, ils vinrent se joindre à nous. Les portes de la ville étaient fermées, et personne ne se montrait aux environs. Nous ne savions par où nous commencerions, lorsque le renégat parut, et nous dit qu'il était temps de s'assurer des Maures, dont la plupart dormaient et ne se doutaient de rien ; que le plus important était de nous rendre maîtres du bateau, ce que nous pouvions faire aisément et sans péril ; qu'ensuite nous irions vers Zoraïde. Cet avis nous parut le plus sage. Nous le suivîmes donc au bateau : il y sauta le premier, tira son cimenterre, et cria en langue arabe : « Que personne « ne bouge, sous peine de la vie ! » En même temps, les chrétiens se présentèrent : les Maures, gens de peu de courage, qui n'avaient presque pas d'armes, entendant parler ainsi leur patron, ne firent aucune résistance, et se laissèrent lier les mains par les chrétiens, qui les menacèrent même de les tuer s'ils poussaient le moindre cri. Cette mesure prise, nous laissâmes la moitié des nôtres pour garder le bateau ; puis, toujours guidés par le renégat, nous marchâmes vers le jardin d'Agî Morato. Nous pensions être obligés d'en enfoncer la porte ; mais nous l'ouvrîmes avec la plus grande facilité : ainsi, nous nous avançâmes en silence vers la maison sans être vus de personne.

« La belle Zoraïde nous attendait à une fenêtre ; et, en nous apercevant, elle demanda à voix basse si nous étions Nazaréens, ce qui veut dire chrétiens. Je répondis que oui : elle me reconnut, descendit aussitôt, ouvrit la porte, et parut à nos yeux dans une magnificence difficile à décrire. Je lui baisai la main, tous les autres en firent autant : nous semblions lui rendre grâces de notre liberté. Le renégat lui demanda, en arabe, si son père était dans la maison. « Oui, répondit-elle, il

« dort. — Il sera nécessaire de le réveiller et de l'emmener avec
« nous, répliqua-t-il. Nous devons emporter tout ce qu'il y a
« de bon ici. — Non, dit-elle, je ne veux pas qu'on touche
« à mon père. Il n'y a rien de plus dans la maison que ce
« que j'emporte, et, j'ai assez pour vous rendre tous riches et
« heureux : attendez un moment. » En disant ces mots, elle
retra, nous recommandant le silence, ajoutant qu'elle allait
revenir aussitôt. Je conjurai le renégat de ne rien faire contre
la volonté de Zoraïde, qui reparut bientôt chargée d'un coffre
plein d'or, si lourd qu'à peine pouvait-elle le porter. Le
malheur voulut que son père s'éveillât dans ce moment ; il
entendit le bruit que nous faisons, parut à une fenêtre, et,
apercevant une troupe de chrétiens, se mit à crier en arabe :
« Aux chrétiens ! aux chrétiens ! aux voleurs ! » Ces cris nous
causèrent une frayeur extrême ; mais le renégat, voyant le
péril où nous étions, et combien il importait de terminer
notre entreprise avant d'être découverts, monta rapidement
où était Agi Morato, avec quelques-uns des nôtres ; car, pour
moi, je n'osai quitter Zoraïde, qui s'était évanouie dans mes
bras. Ils s'y prirent si adroitement qu'un moment après nous
les vîmes reparaitre avec Agi Morato, qui avait les mains liées
et un mouchoir sur la bouche ; ils le menaçaient de le tuer s'il
poussait le moindre cri. Quand sa fille l'aperçut, elle mit sa
main sur ses yeux pour ne pas le voir, et lui, il resta tout inter-
dit, ne sachant si c'était de sa volonté qu'elle se trouvait entre
nos mains. Mais, les moments étant précieux, nous nous
jetâmes vivement dans la barque, où les autres nous atten-
daient, craignant qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur. Il
était à peine deux heures de nuit quand nous nous trouvâmes
tous réunis dans la barque. Alors, on délia les mains d'Agi
Morato, et on lui ôta le mouchoir de dessus la bouche, le
menaçant toujours de le tuer s'il disait un seul mot. Mais, en
voyant sa fille, il se mit à soupirer tendrement, surtout remar-
quant que je la tenais étroitement embrassée, et qu'elle se
laissait faire, sans se défendre ni se plaindre ; toutefois, crai-
gnant les menaces du renégat, il n'osait parler. Cependant,
Zoraïde, s'apercevant qu'on se mettait en devoir de ramer, pria
le renégat de me demander la liberté de son père et que l'on

«*Al*ât les Maures, ajoutant qu'elle se jetterait plutôt à la mer que de voir captif pour l'amour d'elle un père qui la chérissait si tendrement. Le renégat me communiqua cette prière : j'y souscrivis de bon cœur ; mais il m'observa qu'il n'était pas encore temps, parce que, si nous les relâchions dans cet endroit, ils appelleraient au secours, ameuteraient les gens de la ville, qui nous donneraient la chasse avec quelque bâtiment léger, de manière que nous ne pourrions éviter d'être pris ; que tout ce que nous pouvions faire était de leur rendre la liberté quand nous serions arrivés à la première terre des chrétiens. Tous furent de son avis, et Zoraïde elle-même, à qui l'on communiqua nos raisons. Ainsi donc, nos braves rameurs mirent la main à l'œuvre ; et, se recommandant à Dieu de tout leur cœur, ils se dirigèrent vers l'île Mayorque, le premier pays chrétien. Mais, la tramontane¹ ayant soulevé les flots, il ne nous fut pas possible de suivre cette route, et nous nous vîmes obligés de longer la terre en face d'Oran, à notre grand regret, car nous craignons d'être aperçus de Sargel, qui est sur cette côte à soixante milles d'Alger. Nous redoutions aussi de rencontrer dans ces parages quelque galère de celles qui reviennent de charger à Tétouan : cependant, aucun de nous ne doutait que, si nous rencontrions quelque bâtiment chargé de marchandises, pourvu qu'il ne fût point armé en course, non seulement nous ne nous laisserions point prendre, mais, au contraire, nous nous emparerions de ce bâtiment, qui nous servirait à terminer notre voyage avec plus de sécurité.

« Pendant que nous voguions, Zoraïde avait sa tête dans mes mains pour ne pas voir son père, et j'entendais qu'elle invoquait Lela Marien. Nous avions bien fait trente milles quand le jour nous prit à trois portées d'arquebuse de la terre, qui nous parut déserte, et où nous n'aperçûmes personne qui pût nous découvrir. Cependant, à force de rames, nous gagnâmes un peu plus au large, la mer étant moins agitée, et deux lieues plus loin les matelots eurent ordre de ramer de quart, tandis que nous prendrions quelque nourriture : car la barque était bien pourvue. Cependant, les rameurs nous dirent qu'il n'était

vent du nord.

pas temps encore de se reposer; et, ne voulant pas quitter la manœuvre, ils se firent donner à manger par ceux qui ne ramaient pas. Il se leva bientôt un bon vent, qui nous obligea de tendre la voile et de laisser l'aviron, toujours dans la direction d'Oran, puisque nous ne pouvions pas tenir une autre route.

« Les manœuvres s'exécutaient avec promptitude : la voile nous faisait courir huit milles à l'heure, sans autre crainte que celle de rencontrer quelque corsaire. Nous donnâmes à manger aux Maures. Le renégat les consolait et leur disait qu'ils n'étaient point captifs, et qu'on les mettrait à la première occasion en liberté. Il en dit autant au père de Zoraïde, qui lui répondit : « Je pourrais, chrétiens, attendre toute autre chose
« de votre libéralité; mais ne me croyez pas assez simple pour
« penser que vous allez me donner la liberté: vous ne me
« l'avez pas ôtée avec tant de péril pour me la rendre si géné-
« reusement, sachant surtout qui je suis et ce que vous pouvez
« gagner à me la faire recouvrer. Si vous voulez me fixer ma
« rançon, je vous offre tout ce que vous exigerez pour moi et
« ma malheureuse fille, ou même pour elle seule, qui est la
« meilleure et la plus grande partie de mon âme. » En disant ces mots, il se mit à pleurer si amèrement qu'il nous émut tous de compassion. Zoraïde, le voyant dans cet état, ne put se retenir : elle courut l'embrasser, mêla ses larmes aux siennes, et nous attendrit extrêmement. Ce fut alors qu'Agü Morato s'aperçut qu'elle était parée comme en un jour de fête, et toute couverte de pierreries. « Qu'est-ce que cela? lui dit-il; « hier soir, avant notre malheur, je te vis avec tes habits ordinaires, et maintenant, sans qu'il nous soit arrivé d'événement
« qui mérite d'être fêté, je te vois revêtue de ce que j'ai pu te
« donner aux jours de ma prospérité. Réponds-moi. Ceci
« m'étoit plus encore que mon malheur. » Le renégat nous rapportait toutes ces questions, et Zoraïde ne répondait pas un mot. Enfin le Maure aperçut dans un coin de la barque le coffret où sa fille serrait ses bijoux, qu'il savait avoir laissé dans Alger, n'ayant pas voulu qu'il fût porté au jardin. Plus surpris encore, il lui demanda comment ce coffret se trouvait entre nos mains, et ce qu'il y avait dedans. Le renégat, sans attendre la réponse de Zoraïde, prit la parole et dit : « Ne tourmente

« point ta fille, seigneur, de tant de questions. Une seule
 « réponse va te satisfaire : apprends que Zoraïde est chré-
 « tienne, et que c'est elle qui a brisé nos chaînes. — Est-il
 « vrai, ma fille? dit le Maure. — Oui, répondit Zoraïde. —
 « Quoi! tu es chrétienne? et c'est toi qui livres ton père au
 « pouvoir de ses ennemis! — Il est bien vrai que je suis chré-
 « tienne, mais ce n'est point moi qui cause ta captivité : je n'ai
 « jamais eu l'intention de t'abandonner ni de te faire le
 « moindre mal; j'ai voulu seulement chercher pour moi le
 « bien. — Et quel bien penses-tu donc trouver? — Demande-
 « le à Lela Marien : elle te le dira mieux que moi. » A ces
 mots, le Maure, avec une promptitude incroyable, se jeta dans
 la mer, la tête la première; et sans doute il eût péri si sa
 longue robe ne l'eût soutenu sur l'eau. Zoraïde fit un cri :
 nous accourûmes tous ; nous le saisîmes par son cafetan, et
 le retirâmes sans sentiment. Zoraïde fit autant de plaintes que
 s'il était mort. On le renversa pour lui faire rendre l'eau qu'il
 avait avalée¹, et deux heures après il revint à lui.

« Pendant ce temps, le vent changea de nouveau, nous ra-
 menant vers la terre que nous ne pûmes éviter qu'à force de
 rames. Enfin, notre bonne fortune nous poussa dans une anse
 formée par le promontoire que les Maures appellent la *Cava*
Rumia, ce qui veut dire la mauvaise femme chrétienne. La
 tradition rapporte que la femme qui fit perdre l'Espagne aux
 Maures² est enterrée dans cet endroit. *Cava* signifie mauvaise
 femme, et *Rumia* chrétienne. Cet endroit est sinistre pour eux :
 jamais ils ne s'y arrêtent qu'ils n'y soient contraints; mais,
 pour nous, ce fut un port assuré contre la tourmente. Nous
 posâmes des sentinelles à terre sans quitter les rames, et nous
 prîmes un léger repas, nous recommandant à Dieu et à la
 Vierge. Zoraïde nous conjura de nouveau de mettre à terre son
 père et les autres Maures, car elle souffrait extrêmement de
 les voir à la chaîne. Nous lui promîmes de le faire avant de
 repartir; car il n'y avait aucun danger dans le lieu désert où
 nous nous trouvions. Enfin, nos prières furent exaucées : la

¹ Tel était le moyen barbare que l'on employait pour essayer de rappeler
 les noyés à la vie, et qui, bien souvent, hâtait l'instant de leur mort.

² Florinda, fille du comte Julien.

mer devint tranquille, le vent favorable; tout nous invitait à poursuivre notre route. Nous déliâmes les Maures, et les mîmes à terre un à un, ce dont ils furent fort étonnés; mais quand ce fut au tour du père de Zoraïde, qui avait repris ses sens : « Pour quelle raison, chrétiens, nous dit-il, pensez-vous « que cette méchante créature désire qu'on me rende la liberté? « Pensez-vous que ce soit la pitié qui la guide? Non, certes; « mais c'est la honte que lui cause ma présence pour mettre à « exécution ses mauvais desseins. Ne croyez pas qu'elle ait « changé de religion parce qu'elle trouve la vôtre meilleure, « mais parce qu'elle sait que dans votre pays les femmes ont « plus de liberté que chez nous. » Puis, se tournant vers Zoraïde, tandis qu'un autre chrétien ne se portât à quelque excès : « Infâme, lui dit-il, fille mal conseillée, où vas-tu, aveugle que « tu es, parmi ces chiens, nos ennemis naturels? Maudite soit « l'heure où je t'engendrai! maudits les soins que j'ai pris de « ton enfance! » Voyant alors qu'il n'était pas près de finir ses plaintes, je le fis mettre promptement à terre, où il continua ses malédictions, conjurant Mahomet de demander à Allah notre ruine; et, lorsque, ayant fait voile nous ne pûmes plus entendre ses paroles, nous le vîmes s'arracher les cheveux, la barbe, et se rouler par terre. Dans un moment où sa voix reprit le dessus, nous saisîmes ces mots : « Reviens, ma fille « bien-aimée, reviens, je te pardonne tout. Laisse à ces « hommes cet argent : aussi bien est-il à eux déjà. Reviens « consoler ton triste père, qui laissera la vie dans ces déserts « si tu l'abandonnes. » Zoraïde l'écoutait, pleurait, et ne put que répondre : « Veuille Allah, ô mon père ! que Lela Marien, « qui est cause que je suis chrétienne, te console dans ta « tristesse. Allah sait bien que je n'ai pu m'empêcher de faire « ce que j'ai fait, et que les chrétiens ne m'ont pas contrainte; « mais je n'ai pu résister au désir de quitter mon pays et de « les suivre, tant j'avais d'empressement à faire ce que je « crois le bien et ce que tu trouves le mal. » Elle parlait encore qu'il ne l'entendait plus, et nous-mêmes nous ne pouvions plus le voir. Je m'empressai de la consoler.

« Nous poursuivions notre route, et le vent était si favorable

que nous tenions pour assuré de voir le lendemain les côtes d'Espagne; mais, comme rarement ou plutôt jamais, le bien n'arrive qu'il ne soit accompagné ou suivi de quelque mal qui le trouble, ou peut-être par suite des malédictions que le Maure avait lancées contre sa fille, et que l'on doit redouter de quelque père qu'elles viennent, sur les trois heures de la nuit, nous trouvant en pleine mer, voguant voile déployée et les rames suspendues, car le vent propice les rendait inutiles, nous vîmes, à la clarté de la lune, tout près, un bâtiment rond qui, toutes voiles dehors et au plus près, traversait devant nous. Nous en étions si près que nous fûmes contraints de carguer notre voile pour ne point le heurter, et lui, de son côté, appuya sur son gouvernail pour nous laisser passer. L'équipage s'était mis au bord du bâtiment pour nous demander qu'inous étions, où nous allions, d'où nous venions. Mais comme ces questions nous étaient faites en français, le renégat nous dit : « Que personne ne réponde; ce sont sans doute des corsaires français, qui n'épargnent personne. » Nous passâmes donc sans dire mot, et le laissâmes sous le vent; mais, au même moment, il nous tira un coup de canon, probablement à boulets ramés, car il coupa par le milieu notre mâ, qui tomba dans la mer avec la voile; puis un second coup perça notre barque sans blesser personne; aussitôt elle fit eau; et nous voyant près de couler à fond, nous jetâmes de grands cris et demandâmes du secours, suppliant que l'on vint nous prendre parce que nous périssions. Les gens du navire carguèrent alors leurs voiles, et mirent la chaloupe à la mer : douze Français sautèrent dedans, armés d'arquebuses avec les mèches allumées, et ils s'approchèrent de nous. Voyant notre petit nombre, ils nous recueillirent en nous disant que nous ne devons imputer notre malheur qu'à notre impolitesse. Le renégat prit le coffret de Zoraïde, et le jeta dans la mer sans être aperçu. Nous passâmes tous sur le navire des Français, qui, après nous avoir fait toutes les questions qu'il leur plut, nous dépouillèrent comme s'ils eussent été nos ennemis mortels. Ils ôtèrent Zoraïde jusqu'à ses bracelets de pied, et ma plus vive crainte était qu'ils ne voulussent lui ravir un bien mille fois plus précieux; mais ces gens n'en veulent qu'à l'argent, don

ils sont si avides qu'ils eussent pris jusqu'aux vêtements des captifs s'ils eussent su qu'en faire.

« Après cet exploit, ils consultèrent entre eux, et plusieurs furent d'avis de nous jeter à la mer, enveloppés dans une voile, parce qu'ils avaient intention de trafiquer sur les côtes d'Espagne en se donnant pour Bretons, et que, s'ils nous débarquaient en vie, leur vol serait découvert et on les punirait. Mais le capitaine, celui qui avait dépouillé Zoraïde, dit qu'il se contentait du butin qu'il avait fait, qu'il ne voulait toucher à aucun port d'Espagne, que son dessein était de poursuivre sa route et de passer de nuit le détroit de Gibraltar pour s'en retourner à la Rochelle, d'où il était parti. Ils se déterminèrent alors à nous donner leur chaloupe, avec tout ce qui était nécessaire à notre courte navigation, ce qu'ils effectuèrent en vue des côtes d'Espagne; et cette vue nous causa tant de joie qu'elle nous fit oublier toutes nos disgrâces et notre misère, tant est vive la satisfaction qu'on éprouve en recouvrant la liberté. Il était environ midi quand ils nous mirent dans la barque avec deux barils d'eau et un peu de biscuit. Le capitaine, touché de je ne sais quelle pitié pour la belle Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, et ne voulut pas souffrir que ses soldats lui ôtassent ses habits, qui sont les mêmes que vous lui voyez. Nous entrâmes donc dans la chaloupe; et, sans témoigner de ressentiment, nous leur rendîmes grâces du bien qu'ils nous faisaient. Ils se remirent en haute mer et suivirent la route du détroit. Quant à nous, ayant uniquement pour but la terre qui s'offrait à nos yeux, nous nous mîmes à ramer avec une telle vigueur, qu'au coucher du soleil nous jugeâmes que nous pourrions prendre terre avant la nuit. Mais, comme il n'y avait point de lune, que le temps était couvert, et que nous ignorions dans quel parage nous nous trouvions, il ne nous paraissait pas prudent de débarquer, quoique d'autres soutinssent qu'il valait mieux descendre, fût-ce entre des rochers. loin de villes et de villages, dans la crainte, assez fondée, qu'il ne se trouvât sur la côte quelque corsaire de Tétouan; car le soir ils sont en Barbarie, et le matin on les voit sur les côtes d'Espagne, où ils font quelque bonne prise, puis retournent coucher chez eux. Enfin, on décida que nous approcherions

peu à peu, et que, si la tranquillité de la mer le permettait, nous débarquerions où nous pourrions. Ainsi fut fait.

« Vers minuit, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne escarpée, qui laissait entre elle et la mer assez d'espace pour prendre terre. Nous sautâmes sur la côte, et baisâmes cette terre si désirée, rendant grâce à Dieu de l'heureuse issue de notre voyage. Nous ôtâmes nos provisions de la chaloupe, et les mimes à terre; puis nous montâmes une partie de la montagne, ne pouvant nous assurer encore si nous nous trouvions en pays chrétien. Le jour parut, enfin, nous semblant plus tardif qu'à l'ordinaire. Nous achevâmes de monter, pour voir si nous découvririons quelque endroit habité, quelques cabanes de berger; mais, à perte de vue, nous n'aperçûmes ni hommes, ni villages, ni même aucun chemin frayé. Nous résolûmes d'avancer davantage, car il nous semblait impossible que nous ne rencontrassions pas bientôt quelqu'un qui nous apprît où nous étions. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de voir Zoraïde marcher à pied sur ce sol rude et inégal. Je la portais quelquefois sur mes épaules; mais la crainte de me charger la tourmentait plus que la fatigue : elle aimait mieux marcher en me tenant par la main, et affectait une grande satisfaction.

« Enfin, au bout d'un quart de lieue, nous entendîmes le son d'une clochette, indice certain que nous nous trouvions auprès d'un troupeau : et, regardant de tous côtés, nous vîmes au pied d'un chêne un jeune berger, qui, tranquillement assis, taillait une bague avec son couteau. Nous l'appelâmes : il leva la tête; et, apercevant Zoraïde et le renégat en habits mauresques, il s'enfuit à toutes jambes dans un bois, pensant, comme nous l'avons su depuis, avoir à ses trousses tous les Maures de Barbarie. Il courait en criant à tue-tête : « Aux Maures ! aux Maures ! les Maures sont dans le pays ! » A ces cris, nous restâmes interdits, ne sachant que faire; mais, réfléchissant que le berger allait ameuter les environs, et que la cavalerie de la côte ne manquerait pas de venir nous reconnaître, nous ôtâmes promptement au renégat ses habits turcs, et le revêtîmes d'une casaque d'esclave qu'un de nous lui donna, restant en manches de chemise. Nous nous recommandâmes ensuite

à Dieu, et suivimes le chemin qu'avait pris le berger, nous attendant toujours à voir arriver la cavalerie. Nous ne fûmes pas trompés dans notre conjecture : au bout de deux heures, en sortant des taillis et en entrant dans la plaine, nous vîmes accourir vers nous cinquante cavaliers. Nous nous arrê tâmes aussitôt pour les attendre. Ils nous abordèrent ; et, ne trouvant, au lieu de Maures, que de pauvres chrétiens, ils nous demandèrent si c'était nous qui étions la cause de l'alarme qu'avait répandue le berger. Je répondis que oui ; et je commençais à lui apprendre qui nous étions, d'où nous venions, lorsqu'un de nos chrétiens, reconnaissant le cavalier qui me parlait, m'interrompit en disant : « Rendons grâces, seigneur, à Dieu « qui nous a conduits à si bon port ; car, si je ne me trompe, « et si mon esclavage ne m'a point fait perdre la mémoire, le « pays où nous nous trouvons est la province de Velez-Malaga ; « et vous, seigneur cavalier, qui nous interrogez, vous êtes « Pedro de Bustamante, mon oncle. » A ces mots, le cavalier sauta à terre, et vint embrasser le jeune homme en lui disant : « Oui, je te reconnais, cher objet de toutes mes affections. Nous « t'avons bien pleuré comme mort, moi, ma sœur ta mère, et « tous tes parents, qui sont encore en vie. La Providence a « daigné conserver leurs jours pour qu'ils eussent le bonheur « de te revoir. Nous avons appris que tu étais esclave à Alger ; « et, à en juger par tes habits et ceux de toute la compagnie, « vous ne vous êtes sauvés que par miracle. — C'est la vérité, « répondit le jeune homme : nous aurons tout le temps de « nous en entretenir. » Lorsque les autres cavaliers eurent entendu que nous étions des chrétiens revenant de captivité, ils mirent pied à terre, et chacun nous offrit son cheval pour nous conduire à la ville de Velez-Malaga, distante d'une lieue et demie. Les uns allèrent chercher notre barque dans l'endroit où nous l'avions laissée, pour la transporter à la ville ; d'autres nous prirent en croupe. Zoraïde monta derrière l'oncle de notre compagnon. Tous les habitants de la ville vinrent au-devant de nous, car on les avait avertis de notre arrivée. Ce n'était pas un spectacle nouveau pour eux de voir des Maures esclaves ou des chrétiens revenant de captivité : le voisinage de la mer leur en amenait souvent ; mais ils admirèrent la beauté de Zoraïde,

que rendaient plus animée la fatigue de la route et la joie de se voir en sûreté dans un pays chrétien. Elle avait tant d'éclat, qu'à mes yeux il était impossible de voir aucune femme plus belle. On nous conduisit à l'église pour rendre grâces à Dieu ; et, en y entrant, Zoraïde dit qu'elle apercevait des figures semblables à celle de Lela Marien. Nous lui dîmes que c'étaient ses images. Le renégat lui en expliqua, le mieux qu'il put, la sainteté, afin qu'elle les adorât comme la véritable Lela Marien qui lui était apparue. Elle avait un esprit vif : elle comprit facilement ce qu'on lui disait. On nous distribua ensuite chez divers bourgeois de la ville. Le neveu de Bustamante nous mena, le renégat, Zoraïde et moi, chez ses parents, gens assez aisés, qui nous traitèrent comme leur propre fils. Nous y demeurâmes six jours, au bout desquels le renégat, qui avait pris des informations, se rendit à Grenade pour rentrer dans le giron de l'Église, avec le secours de la sainte inquisition. Les autres chrétiens retournèrent chez eux, et je restai seul avec Zoraïde, ayant pour tout bien le peu d'écus que le Français lui avait donnés, sur lesquels j'achetai ce cheval qui l'a amenée ici. Depuis ce moment, je lui sers de père, d'écuyer, mais non encore d'époux. Nous allons savoir si mon père est encore en vie, ou si quelqu'un de mes frères a eu plus de bonheur que moi, quoiqu'il me semble que la compagnie de Zoraïde soit le plus grand bien que le ciel ait pu m'accorder. Sa patience à supporter les incommodités résultant de la misère, et son empressement à devenir chrétienne sont au-delà de toute expression, et suffisent pour m'inviter à la servir toute ma vie. Et cependant, la satisfaction que j'éprouve à lui appartenir, en même temps qu'elle est en ma puissance, se trouve bien affaiblie par l'incertitude où je suis de pouvoir trouver dans mon pays un coin de terre pour la recevoir, ou de rencontrer quelqu'un qui me reconnaisse, si mon père et mes frères ont terminé leurs jours. Telle est mon histoire, seigneurs ; j'ignore si elle a pu vous intéresser. J'aurais désiré vous la conter plus brièvement, quoique la crainte de vous ennuyer m'ait fait supprimer bien des détails. »

CHAPITRE XLII

NOUVEAUX ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DANS L'HÔTELLERIE, ET AUTRES CHOSES
DIGNES D'ÊTRE CONNUES.

Le captif ayant cessé de parler, don Fernand lui fit de grands compliments et sur la variété des événements dont se composait son histoire, et sur la manière dont il l'avait racontée. « Tout en est neuf et singulier, lui dit-il : elle nous a tellement intéressés, que nous eussions passé la nuit entière à vous entendre. » Cardenio et tous les autres lui firent mille offres de service, avec tant d'empressement qu'il fut convaincu de leur bonne volonté. Don Fernand, entre autres choses, lui offrit de l'emmener avec lui, promettant que le marquis son frère serait le parrain de Zoraïde, et que lui-même le mettrait en état de rentrer avec honneur dans sa patrie. Le captif se confondit en remerciements, mais il ne voulut pas accepter ces offres généreuses.

Cependant, le jour commençait à baisser et la nuit approchait¹ quand un carrosse, escorté de plusieurs hommes à cheval, s'arrêta devant la porte de l'hôtellerie. Ces hommes demandèrent à se loger; mais l'hôtesse répondit qu'il n'y avait pas le plus petit coin de vide. « Vous trouverez bien quelque place, dit un des cavaliers, pour le seigneur auditeur qui est dans cette voiture. » A ce nom, l'hôtesse, un peu troublée, répondit : « A la vérité, nous n'avons pas de lit; mais, si le seigneur auditeur en porte un avec lui, comme je le pense, il peut entrer : mon mari et moi nous lui céderons notre chambre. — A la bonne heure, » dit l'écuyer. En même temps, on vit sortir du carrosse un homme dont la longue robe et les manches tailladées firent en effet connaître qu'il était auditeur. Il tenait par la main une jeune personne d'environ seize ans, en habit de voyage, si jolie et de si bon air qu'on la vit avec admiration, et qu'on ne la trouva pas moins belle que Luscinde, Zoraïde et Dorothée. Don Quichotte

¹ Cervantes oublie qu'elle était venue depuis longtemps, qu'on avait soupé, et que le captif avait eu le temps de raconter sa longue histoire.

était présent à l'arrivée de l'auditeur ; et, l'apercevant, il lui dit : « Votre Grâce peut entrer en toute assurance dans ce château ; car, bien qu'il soit petit et en désordre, il n'y a point d'incommodité qui ne doive céder aux lettres et aux armes, surtout quand elles ont pour guide la beauté, devant laquelle les châteaux doivent s'ouvrir, les rochers se fendre, et les montagnes s'aplanir pour la recevoir. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis : vous y trouverez des soleils dignes du ciel que vous menez avec vous, les armes dans tout leur éclat, et la beauté dans tout son lustre. » L'auditeur, surpris de ce discours, se mit à considérer don Quichotte, et ne trouvait pas sa personne moins étrange que ses paroles. Il ne savait que lui répondre ; mais il fut bien plus surpris encore quand il aperçut Luscinde, Zoraïde et Dorotheé, qui étaient accourues pour recevoir la jeune fille dont l'hôtesse leur avait vanté la beauté. Cardenio, don Fernand et le curé lui firent mille compliments. Il était étonné de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il entendait, et jugeait bien que la compagnie était composée de gens de qualité ; mais la figure, le costume et la tournure de don Quichotte lui faisaient perdre le jugement. Après force civilités de part et d'autre, on arrêta que toutes les dames se réuniraient dans la même chambre, comme on en était déjà convenu, et que les hommes resteraient en dehors pour les garder. L'auditeur envoya donc sa fille avec les autres dames. Avec une partie du lit étroit de l'hôtelier et la moitié de celui de l'auditeur, elles s'arrangèrent pour cette nuit mieux qu'elles ne le pensaient. Dès que le captif avait aperçu l'auditeur, les mouvements de son cœur lui avaient dit que c'était son frère. Il demanda à l'un de ses gens comment il s'appelait et de quel pays il était : le valet lui répondit qu'il s'appelait Jean Perez de Viedma, et qu'il avait entendu dire que son maître était des montagnes de Léon. Cette réponse lui confirma que l'auditeur était celui de ses frères qui avait suivi les lettres selon le conseil de son père. Ravi de cette découverte, il prit à l'écart Cardenio, don Fernand et le curé, et leur raconta ce qu'il venait d'apprendre, les assurant que l'auditeur était son frère. Le valet lui avait dit qu'il était pourvu de la charge d'auditeur aux Indes, dans l'audience du Mexique ; que la jeune

personne était sa fille, dont la mère, morte en la mettant au monde, avait laissé à son époux la riche dot qu'elle lui avait apportée. Le captif leur demanda comment il s'y prendrait pour se découvrir, et s'il ne valait pas mieux s'assurer auparavant des sentiments de son frère, de crainte que l'auditeur n'eût honte de le trouver aussi pauvre. « Laissez-moi tenter cette épreuve, dit le curé, quoique je ne doute guère que vous ne soyez bien reçu; car la sagesse et la prudence que montre votre frère semblent attester qu'il n'a point ce sot orgueil qui nous fait mépriser ceux que la fortune a persécutés. — Malgré cela, répondit le captif, je ne voudrais pas me découvrir tout de suite. — Je vous répète, dit le curé, que je mènerai les choses de manière que vous serez content. »

Cependant, la table était servie, et tous les hommes se mirent à souper, à la réserve du captif, qui mangea avec les dames dans leur chambre. Vers le milieu du repas, le curé se mit à dire : « Seigneur auditeur, j'eus jadis à Constantinople, où je fus esclave quelques années, un camarade du même nom que vous : c'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais son courage et sa valeur ne faisaient qu'augmenter sa disgrâce. — Et comment s'appelait ce capitaine? demanda l'auditeur. — Il s'appelait Rui Perez de Viedma, natif d'un bourg des montagnes de Léon. Il me raconta, sur son père et ses frères, un fait si singulier que, s'il ne m'eût été attesté par un homme aussi véridique que lui, je l'aurais pris pour un de ces contes que l'on débite l'hiver au coin du feu. Il me dit que son père avait partagé tout son bien entre ses trois fils, et leur avait donné des conseils plus sages que ceux de Caton; qu'ayant pris le parti des armes, il y réussit si bien qu'en peu d'années, sans autre aide que son courage et sa valeur, il était devenu capitaine d'infanterie, et s'était vu à la veille d'être mestre-de-camp; mais la fortune lui devint contraire au moment de ses plus grandes espérances: car il perdit la liberté dans l'heureuse journée de Lépante, qui la rendit à tant de prisonniers. Moi, je fus pris à la Goulette; et depuis, par divers événements, nous fûmes camarades d'infortune à Constantinople. Il vint ensuite à Alger, où lui arrivèrent les plus singuliers événements que l'on puisse éprouver. »

Là-dessus le curé raconta succinctement tout ce qui s'était passé entre Zoraïde et le frère de l'auditeur. Celui-ci l'écoutait avec une extrême attention. Le curé le conduisit jusqu'au moment où les Français dépouillèrent les chrétiens de la barque, peignant la profonde misère où s'étaient vus réduits son camarade et Zoraïde ; il finit en disant qu'il ignorait s'ils étaient arrivés en Espagne, ou si les corsaires les avaient conduits en France. Le captif, qui se tenait à l'écart, entendait tout ce que le curé disait, et suivait de l'œil tous les mouvements de son frère. Celui-ci, voyant que le curé cessait de parler, fit un grand soupir, et s'écria, les yeux pleins de larmes : « Oh ! seigneur, si vous saviez quelles nouvelles vous venez de m'apprendre, et combien elles me touchent ! Ces pleurs que vous me voyez répandre vous le disent assez. Ce vaillant capitaine dont vous m'avez parlé, c'est mon frère aîné qui, plus brave et plus entreprenant que moi et mon autre frère, choisit l'honorable profession des armes, un des trois partis que notre père nous proposa, comme vous le dit votre camarade. Moi, je pris celui des lettres, dans lequel Dieu et mes veilles m'ont fait parvenir au rang où vous le voyez. Mon jeune frère est au Pérou, si riche qu'avec ce qu'il nous a envoyé il a non seulement acquitté la part qu'il avait reçue, mais il a mis mon père à même de satisfaire sa libéralité naturelle, et moi j'ai pu suivre mes études avec plus d'aisance et de dignité. Mon père est encore en vie, n'aspirant qu'au bonheur de revoir son fils aîné, et demandant sans cesse à Dieu de ne pas le retirer du monde avant qu'il ne l'ait serré dans ses bras. Mais, ce qui m'étonne, c'est qu'au milieu de tant de travaux, mon frère, sage et prudent comme il l'est, n'ait jamais donné de ses nouvelles à mon père dans sa bonne ou mauvaise fortune : car, si lui ou quelqu'un de nous en avait reçu, mon frère n'eût pas eu besoin du miracle de la canne pour se racheter. Je crains bien que ces Français ne lui aient point rendu la liberté, ou qu'ils ne l'aient tué pour couvrir leur larcin. Cette cruelle inquiétude sera cause que je poursuivrai mon voyage non avec le plaisir que j'en ressentais, mais dans la tristesse et la mélancolie. Mon bon frère, que ne sais-je où tu es maintenant ? J'irais te chercher et te délivrer au péril de ma vie. Si

notre vieux père savait que tu vis encore, lors même que tu serais retenu dans les plus secrets cachots de la Barbarie, tu en serais tiré par ses richesses, par les miennes ou par celles de mon frère. Belle et généreuse Zoraïde, qui pourrait payer le bien que tu as fait à notre frère? Quelle félicité pour nous d'assister à des noces qui nous donneraient tant de satisfaction! » En disant ces mots, l'auditeur montrait une affliction si vive, que tous ceux qui l'écoutaient en étaient touchés.

Mais lorsque le curé vit que son adresse avait un si heureux succès pour le captif, il voulut mettre fin à la tristesse commune : il se leva de table, passa dans l'autre chambre, et prit par la main Zoraïde, que suivirent bientôt Luscinde, Dorothée et la fille de l'auditeur. De l'autre main il prit le captif; et, les amenant tous les deux à l'auditeur : « Séchez vos larmes, lui dit-il : voici votre bon frère et votre chère belle-sœur. Je vous présente le capitaine Viedma et la belle Mauresque, qui lui a rendu de si grands services. Les Français dont je vous ai parlé l'ont mis dans l'état où vous le voyez, pour vous donner occasion d'exercer envers lui votre générosité. » Le capitaine courut embrasser son frère, qui, l'ayant encore examiné, acheva de le reconnaître. Ils furent longtemps dans les bras l'un de l'autre, versant des larmes de joie qui émurent tous les assistants. Leurs caresses, leurs propos, ne sauraient se redire : ils se rendirent en peu de mots compte de leurs affaires, et firent voir toute la bonté de leur cœur. L'auditeur embrassait Zoraïde, la faisait embrasser à sa fille, et lui offrait tout son bien : et la chrétienne et la Mauresque attendrissent tout le monde. Don Quichotte regardait tout, écoutait sans dire un seul mot, et, dans sa folie, il attribuait à la chevalerie errante tant d'événements inopinés. Il fut décidé que le capitaine et Zoraïde suivraient leur frère à Séville, et qu'on donnerait avis au père du retour de son fils, afin qu'il se rendît, comme il le pourrait, dans cette ville, pour assister au baptême et aux noces de Zoraïde, parce que l'auditeur ne pouvait changer la direction de son chemin, car dans un mois la flotte devait partir de Séville pour la Nouvelle-Espagne, et c'eût été pour lui un notable dommage de

perdre cette occasion. Tout le monde prit part au bonheur du captif; et, les deux tiers de la nuit s'étant écoulés, on résolut enfin de se reposer. Don Quichotte offrit de faire la garde du château, de peur que quelque géant ou quelque chevalier félon, envieux des trésors de beauté qu'il renfermait, ne vint l'attaquer pendant la nuit. Ceux qui le connaissaient acceptèrent son offre, et mirent l'auditeur au fait de son étrange folie, ce qui le divertit beaucoup. Sancho seul se désespérait de ce qu'on était si longtemps à se coucher. Il s'arrangea mieux que tous les autres, en se faisant un lit du bât de son âne, qui lui coûta si cher, comme on le verra plus loin. Les dames se retirèrent dans leur chambre, et les autres s'arrangèrent le mieux qu'ils purent. Don Quichotte sortit de l'hôtellerie pour faire la ronde, comme il l'avait promis.

Quelque temps avant le point du jour, une voix se fit entendre, si harmonieuse et si douce qu'elle obligea les dames à prêter l'oreille, et surtout Dorothee, qui ne dormait pas, et couchait auprès de Clara Viedma, la fille de l'auditeur. Personne ne pouvait s'imaginer quel était celui qui chantait si bien : c'était une voix seule, sans aucun accompagnement; elle semblait venir tantôt de la cour, tantôt de l'écurie. Cardenio s'approcha de la porte des dames, et leur dit : « Si vous ne dormez pas, écoutez : vous entendrez un jeune muletier qui chante à ravir. — Nous l'entendons, » répondit Dorothee, qui, prêtant l'oreille, entendit la chanson suivante :

CHAPITRE XLIII

HISTOIRE DU JEUNE MULETIER, ET AUTRES ÉTRANGES ÉVÉNEMENTS
ARRIVÉS DANS L'HÔTELLERIE.

Dans une barque légère,
Hardi, tremblant tour à tour,
J'errais sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidait dans ma carrière;
Je voguais à sa lumière;
Je ne voulais que le voir.



Hélas! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, repars
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage,
En ne me quittant jamais¹.

Dorothee, voulant faire entendre à Clara cette jolie voix, s'éveilla doucement, et lui dit : « Pardon, si je vous éveille : je veux vous faire entendre la plus jolie voix du monde. » Clara, éveillée en sursaut, ne comprit pas d'abord ce que lui disait Dorothee ; mais, celle-ci le lui ayant répété, elle se mit à écouter. A peine eut-elle entendu quelques mots de la chanson, qu'il lui prit un tremblement comme si elle eût eu la fièvre ; et, se jetant dans les bras de Dorothee, elle lui dit : « Ah ! mon amie, pour quoi m'avez-vous réveillée ? Le plus grand bien qui pouvait m'arriver en ce moment était d'avoir les yeux et les oreilles fermés, pour ne point entendre ce malheureux musicien. — Que dites-vous, mon enfant ? reprit Dorothee : celui qui chante est un jeune muletier. — Non, non, répondit Clara ; c'est un seigneur qui possède des villages, et la place qu'il occupe dans mon cœur est si bien assurée, que, s'il ne la quitte lui-même, il l'occupera toujours. » Dorothee, surprise des raisonnements de la jeune fille, qui lui semblaient extraordinaires pour son âge, lui dit : « Ma chère amie, expliquez-vous mieux, car je ne vous comprends point. Que parlez-vous de place, de cœur, et de ce musicien qui vous cause tant de trouble ? Parlez sans crainte, ou plutôt ne me dites rien en ce moment : car je ne veux pas perdre, en vous écoutant, le plaisir que j'éprouve à l'entendre ; et je m'aperçois qu'il va commencer une nouvelle chanson. — Comme vous le voudrez, » dit Clara. Et, en même temps, elle mit les mains sur ses oreilles pour ne rien entendre, ce qui surprit beaucoup Dorothee. La chanson du muletier était ainsi conçue :

« O ma douce espérance, qui, surmontant les obstacles et les difficultés, suis avec constance la route que tu te traces

¹ Il y a cinq stances dans l'espagnol. Ces vers sont de Florian.

toi-même, ne te décourage pas si tu te vois à chaque instant près de périr.

« Les indolents n'obtiennent pas d'honorables triomphes et ne remportent pas la victoire. Le bonheur n'est pas pour ceux qui ne luttent pas contre la fortune adverse et livrent nonchalamment tous leurs sens à la molle oisiveté.

« Que l'amour vende cher ses faveurs, c'est juste et raisonnable, car il n'y a pas de bijou plus précieux que celui dont le prix est marqué par notre désir, et c'est une chose manifeste que l'on n'estime guère ce qui coûte peu.

« La persévérance en amour obtient quelquefois ce qui paraît impossible. Aussi, bien que ma constance poursuive les choses les plus difficiles, je ne désespère pas cependant de m'élever de la terre au ciel. »

Ici la voix se tut, et Clara poussa de nouveaux soupirs, ce qui redoubla la curiosité de Dorothee de connaître la cause de ces amoureuses plaintes et du trouble de la jeune fille. Elle renouvela ses questions; et Clara, craignant d'être entendue de Luscinde, embrassa tendrement Dorothee, et, lui parlant à l'oreille, lui dit : « Celui qui chante, ma chère dame, est le fils d'un gentilhomme du pays d'Aragon, possesseur de deux seigneuries, et dont la maison, à Madrid, est vis-à-vis de celle de mon père : quoique nos fenêtres soient fermées par des jalousies en été et par des rideaux de toile en hiver, je ne sais comment cela se fit, mais ce gentilhomme, qui allait à ses études, me vit, soit à l'église, soit ailleurs; il devint amoureux de moi, et me le fit entendre des fenêtres de sa maison, avec des démonstrations si vives que je finis par le croire, et même par l'aimer, sans savoir encore ce qu'il me voulait. Entre autres signes qu'il me faisait, il joignait ses deux mains pour me faire comprendre qu'il désirait se marier avec moi. J'aurais bien voulu que la chose arrivât; mais, seule et sans mère, je ne savais à qui me confier. Ainsi, la seule faveur que je lui faisais était, lorsque nos deux pères se trouvaient sortis, d'entreouvrir un peu ma jalousie, et de me laisser voir à lui, ce qui lui causait tant de joie qu'on eût dit qu'il perdait l'esprit. Sur ces entrefaites, arriva le départ de mon père, qu'il apprit mais non de moi, car je ne pus jamais l'en informer : il en

tomba malade de chagrin, à ce que je présume; de sorte que, le jour fatal, je ne pus le voir pour lui dire adieu, ne fût-ce que des yeux. Mais, au bout de deux jours que nous étions en route, en entrant dans une hôtellerie qui est à une journée d'ici, je le vis à la porte de la maison, en habit de muletier, et si bien déguisé que mon cœur seul pouvait le reconnaître. Sa vue me surprit et me causa bien de la joie. Il me regardait à la dérobée, car il se cache toujours de mon père dans les chemins et dans les hôtelleries où nous logeons. Quant à moi, qui connais sa condition, lorsque je considère que c'est pour l'amour de moi qu'il marche ainsi à pied, avec tant de peine et de fatigue, j'en suis au désespoir, et mes yeux suivent tous ses pas. Je ne sais dans quelle intention il me suit, ni comment il a pu s'échapper de chez son père, qui le chérit tendrement, car il n'a que lui d'héritier : d'ailleurs, ce jeune homme le mérite à tous égards, comme vous pourrez vous en convaincre quand vous le verrez. Je vous dirai, de plus, que tout ce qu'il chante c'est lui qui le compose : car j'ai entendu dire qu'il a beaucoup de talent pour la poésie; et dès que sa voix se fait entendre, j'éprouve une émotion extrême, tant je crains que mon père ne vienne à le connaître et à découvrir notre intelligence. En effet, je vous l'avouerai, quoique je n'aie de ma vie parlé à ce jeune homme, je sens bien que je ne saurais vivre sans lui. Voilà, ma chère dame, tout ce que je peux vous dire de ce jeune musicien, dont la voix vous a tellement plu qu'à cette perfection seule vous devez reconnaître que ce n'est point un muletier, mais bien un jeune seigneur. — C'en est assez, dit Dorothée, en embrassant mille fois Clara, c'en est assez; attendons le jour, car j'espère que vos affaires auront une aussi heureuse fin que les commencements en sont honnêtes et touchants. — Et quelle fin puis-je espérer, reprit Clara, puisque son père est si riche et si puissant qu'il ne me trouvera jamais digne d'être l'épouse de son fils? Et de me marier à l'insu de mon père, rien au monde ne m'y ferait consentir. Je voudrais, moi, que ce jeune homme s'en retournât et me laissât : peut-être que la longueur du chemin que je vais faire soulagerait ma peine, encore que j'aie sujet de craindre que ce remède ne soit insuffisant.

Je ne sais quel démon me poursuit, et d'où vient l'amour que je lui porte : nous sommes si jeunes tous les deux ! Car je nous crois du même âge ; et moi, je n'aurai, dit mon père, que seize ans à la Saint-Michel. » Dorothee ne put s'empêcher de rire de la naïveté de Clara. « Reposons-nous, lui dit-elle, le reste de la nuit, et demain je m'emploierai pour vous, ou j'y perdrai ma peine. »

Elles s'endormirent bientôt, et dans toute l'hôtellerie régnait un profond silence. La fille de l'hôtesse et Maritorne seules ne dormaient pas : connaissant l'étrange humeur de don Quichotte, qui, monté sur Rossinante et armé de pied en cap, faisait la garde en dehors de l'hôtellerie, elles résolurent de lui jouer quelque tour, ou du moins de s'amuser de ses folies.

Dans toute la maison, il n'y avait d'autre fenêtre sur les champs, qu'une lucarne par où l'on jetait la paille pour les bêtes. Les deux semi-demoiselles se postèrent à cette lucarne, et virent don Quichotte à cheval, appuyé sur sa lance, et poussant de si profonds soupirs, qu'on eût dit à tous moments qu'il allait rendre l'âme. Puis, bientôt, d'une voix amoureuse et tendre, il s'écria : « O dame de mes pensées, Dulcinée du Toboso, complément de la beauté, exemplaire de la sagesse, trésor des grâces les plus parfaites, dépôt de toutes les vertus, type, en un mot, de tout ce qu'il y a d'utile, d'honnête et d'agréable dans le monde, que fait maintenant Ta Grâce ? Daignerais-tu t'occuper de ce chevalier ton esclave, qui, dans le seul but de te servir, s'expose volontairement à tant de périls ? Donne-moi de ses nouvelles, déesse aux trois visages¹, qui, peut-être jalouse de la beauté du sien, te plais à la contempler se promenant dans quelque galerie de ses magnifiques palais, ou bien appuyée sur quelque balcon, rêvant aux moyens de calmer la tourmente de mon cœur affligé, sans compromettre sa gloire et sa vertu, et d'accorder un dédommagement à mes peines, une trêve à mes soucis, un prix à mes services, la vie enfin à celui qui meurt pour elle. Et toi, Soleil, qui te hâtes d'atteler tes coursiers à ton char pour venir au plus tôt admi-

¹ La Lune, considérée comme Pambé dans le ciel, comme Diana sur la terre et comme Hécaté aux enfers.

rer celle que j'adore, salue-la, je te prie, de ma part ; mais garde-toi de lui donner un baiser, car je serais plus jaloux de toi que tu ne le fus de cette ingrante et légère beauté qui te fit tant courir dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée, je ne sais plus dans quel lieu ¹. » Don Quichotte allait poursuivre son touchant discours, quand la fille de l'hôtesse lui dit, à demi-voix : « Approchez un peu, seigneur, je vous en prie. » A ces mots, il tourne la tête, et voit, au clair de la lune, qui était alors dans son plein, qu'on l'appelle par cette lucarne, qui paraît à ses yeux une fenêtré à treillis d'or, comme en doivent avoir de riches châteaux tels que lui semblaient être l'hôtellerie. Au même instant, sa folle imagination lui représente, comme la première fois, la fille du seigneur châtelain, vaincue par son amour, et venant lui faire de nouvelles sollicitations. Dans cette pensée, pour ne pas se montrer discourtois, il fait tourner bride à Rossinante, et s'approche de la lucarne, où, voyant la jeune fille, il lui dit : « En vérité, belle dame, j'ai pitié de voir que vous adressez vos amoureuses pensées à celui qui ne saurait y répondre convenablement à votre mérite. N'en attribuez point la faute au malheureux chevalier errant que vous voyez : l'amour lui interdit d'engager sa volonté à d'autre qu'à celle qui, dès la première vue, est devenue la maîtresse de son âme. Excusez-moi, bonne dame ; retournez dans votre chambre, et ne m'obligez pas, en me témoignant plus clairement vos désirs, à me montrer plus ingrat encore. Si vous trouvez en moi quelque autre chose que l'amour qui puisse payer celui que vous me portez, demandez-le-moi : je jure par la douce ennemie de mon cœur, que vous l'aurez aussitôt, fût-ce une tresse des cheveux de Méduse coiffée de serpents, ou les rayons mêmes du soleil enfermés dans une fiole. — Ma maîtresse n'a nul besoin de tout cela, dit Maritorne. — Et que lui faut-il donc, discrète duègne ? » reprit don Quichotte. — Seulement une de vos belles mains, afin de pouvoir, en la touchant, calmer un peu

¹ Cette ingrante beauté fut Daphné, qui fuyait Apollon sur les bords du Pénée, et qui eutint d'être changée en laurier pour échapper à ses embrassements.

l'ardeur qui la consume, et qui l'a fait venir en ces lieux, au milieu de dangers si grands, que si son père en avait connaissance il lui couperait au moins les oreilles. — Je voudrais bien voir cela, dit don Quichotte : il s'en gardera bien, s'il ne veut pas faire la fin la plus déplorable qu'ait jamais faite père au monde pour avoir porté la main sur les membres délicats de son amoureuse fille. »

Maritorne, bien persuadée que don Quichotte ne manquerait pas de donner cette main qu'on lui demandait, s'avisait d'une malice : elle courut à l'écurie chercher le licou de l'âne de Sancho Pança, puis revint en diligence au moment où le chevalier mettait les deux pieds sur la selle de Rossinante, pour atteindre à la fenêtre grillée où il s'imaginait voir la jeune fille au cœur blessé. « La voilà, lui dit-il en la présentant, cette main, la terreur et le bourreau de tous les méchants de l'univers : prenez-la, madame ; jamais aucune femme ne l'a touchée, pas même celle à qui appartient toute ma personne. Je ne vous la donne point pour que vous la baisiez, mais pour que vous admiriez la contexture des nerfs, l'enlacement des muscles et la grosseur des veines, par où vous pourrez juger de la force du bras auquel appartient une telle main. — C'est ce que nous verrons tout à l'heure, » dit Maritorne. En même temps, elle fit un nœud coulant au licou, le lui passa au poignet, et descendant de la lucarne, s'en fut attacher fortement l'autre bout de la courroie à la porte du grenier,

Don Quichotte, sentant la rudesse de ce lien, s'écria : « Mon Dieu, madame ! au lieu de caresser ma main, on dirait que vous la ratissez. Ne la traitez pas si durement : elle n'est pas la cause du mal que je vous fais endurer ; une si petite partie ne peut répondre pour le tout. » Il avait beau se plaindre, personne ne l'écoutait : car, à peine Maritorne avait-elle formé le nœud, qu'elles s'enfuirent toutes deux en s'étouffant de rire, et le laissant dans l'impossibilité de se dégager. Il était, comme on l'a dit, debout sur Rossinante, le bras passé dans la lucarne, le poignet attaché au verrou de la porte, n'osant remuer, dans la crainte de rester suspendu par le bras, si son cheval faisait le moindre mouvement, bien que l'on pût espérer, de la patience et de la

tranquillité de l'animal, qu'il demeurerait un siècle entier sans bouger. Se voyant ainsi retenu, et n'entendant plus personne, Don Quichotte s'imagina bientôt que, dans ce maudit château, tout ne se faisait que par enchantement, comme l'autre fois, lorsque le Maure enchanté, c'est-à-dire le muletier, l'avait roué de coups. Il maudit son imprudence d'être revenu dans un lieu d'où il était sorti déjà si mal arrangé. Ne devait-il pas savoir que, lorsqu'un chevalier errant tente une aventure sans en venir à bout, c'est une preuve que cette aventure est réservée à un autre, et que, par conséquent, il est inutile de l'entreprendre une seconde fois?

Cependant, il tirait son bras pour essayer de se dégager; mais il était si bien attaché que tous ses efforts furent vains: il est vrai qu'il tirait avec précaution, de peur que Rossinante ne fit quelque mouvement; mais, malgré toute son envie de se mettre en selle, il fut contraint de rester debout, sous peine de s'arracher le poignet. Combien ne désira-t-il pas la fameuse épée d'Amadis qui rompait tous les enchantements! Il maudissait sa fortune, et se représentait combien ferait de tort au monde entier le temps de son enchantement: car il ne doutait pas un instant qu'il ne fût enchanté. Il invoquait sa bien-aimée Dulcinée, appelait son fidèle Sancho, qui, couché sur le bât de son âne, dormait d'un profond sommeil, ne se souvenant guère de sa propre mère; il invoquait encore les sages Lirgandes et Alquif, et sa bonne amie Urgande. Enfin, le jour le surprit si désespéré qu'il mugissait comme un taureau: car il n'attendait de la lumière aucun soulagement, et croyait son enchantement éternel, ce que lui persuadait encore l'immobilité de Rossinante; de sorte qu'il pensait demeurer ainsi sans boire, manger ni dormir, lui et son cheval, jusqu'à ce que la maligne influence des astres fût passée, ou qu'un enchanteur plus habile l'eût tiré de cet état.

Il se trompait pourtant beaucoup dans ses conjectures: car, à peine l'aurore commençait à paraître, qu'arrivèrent à l'hôtellerie quatre cavaliers bien équipés, armés d'escopettes; ils frappèrent à coups redoublés à la porte de la maison. Don Quichotte, qui les aperçut de dessus son cheval, leur cria,

d'une voix arrogante : « Chevaliers ou écuyers, qui que vous soyez, il ne vous convient pas de frapper ainsi à la porte de ce château : vous devez penser qu'à une telle heure ceux qui l'habitent dorment; on n'a pas coutume d'ouvrir les forteresses avant le lever du soleil. Retirez-vous; attendez qu'il soit grand jour, et nous verrons alors s'il convient de vous ouvrir ou non. — Quelle diable de forteresse ou de château est donc cette maison, dit un de ces hommes, pour exiger toutes ces cérémonies? Si vous êtes l'hôtelier, faites-nous ouvrir : nous sommes des voyageurs qui ne demandons que de l'avoine pour nos chevaux, et nous poursuivrons notre route, car nous sommes pressés. — Vous semble-t-il, seigneurs, que j'aie la mine d'un aubergiste? reprit don Quichotte. — Je ne sais qui vous êtes, reprit l'autre; mais je sais bien que vous rêvez d'appeler cette hôtellerie un château. — C'en est un, vous dis-je, et des plus recommandables de la province : il s'y trouve des gens qui ont porté le sceptre en main et la couronne sur la tête. — Ce serait mieux au rebours, reprit le voyageur, le sceptre sur la tête et la couronne à la main : il y a peut-être ici quelque troupe de comédiens, qui souvent, en effet, portent le sceptre et la couronne; car on ne saurait l'entendre autrement d'une hôtellerie de si peu d'apparence. — Oh! que vous connaissez peu le monde, dit don Quichotte, puisque vous ignorez les aventures merveilleuses de la chevalerie errante. »

Les voyageurs, ennuyés du colloque de notre chevalier, se remirent à frapper comme de plus belle, tellement que l'hôtelier s'éveilla, ainsi que tous les gens de la maison, et qu'il alla voir qui frappait ainsi. En ce même moment, une des montures de ces hommes vint flairer Rossinante, qui, triste et les oreilles basses, soutenait sans bouger le corps allongé de son maître : et, comme Rossinante était de chair, bien qu'on eût pu le croire de bois, il se ranima, voulant à son tour flairer l'animal qui lui faisait des caresses; mais à peine eut-il fait un léger mouvement, que les deux pieds de don Quichotte glissèrent de la selle; et il fût tombé à terre s'il n'eût été retenu par le bras, ce qui lui causa une douleur si vive qu'il lui semblait qu'on lui coupait le poignet ou qu'on

lui arrachait le bras. Il était si près de la terre qu'il la touchait presque du bout des pieds, et ce fut pour le malheureux un nouveau supplice : car, se sentant si voisin du sol, il faisait d'inutiles efforts pour prendre pied, comme ceux à qui l'on donne l'estrapade accroissent eux-mêmes leur tourment dans l'espérance de toucher la terre en s'allongeant.

CHAPITRE XLIV

SUITE DES ÉTRANGES ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DANS L'HÔTELLERIE.

Don Quichotte jetait de tels cris que l'hôtelier ouvrit les portes, tout effrayé, pour aller voir d'où partaient ces clameurs, et ceux qui étaient dehors firent de même. Maritorne, éveillée par ces mêmes cris, et se doutant bien de ce que c'était, courut promptement au grenier, et, sans être vue de personne, délia le licou qui soutenait don Quichotte, lequel vint tomber à terre, à la vue de l'hôtelier et des cavaliers. Tous lui demandèrent ce qu'il avait à crier ainsi; mais lui, sans répondre une parole, ôta le licou de son poignet, se releva, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, saisit sa lance, puis, s'étant éloigné pour prendre du champ, revint au petit galop, en criant : « Quiconque voudra soutenir que j'ai été enchanté à juste titre, je lui dis qu'il en a menti, et, pourvu que madame la princesse Micomicona me le permette, je le défie en combat singulier. » Les nouveaux venus le regardèrent avec étonnement; mais l'hôtelier mit fin à leur surprise, en leur apprenant ce que c'était que don Quichotte, ajoutant qu'il ne fallait pas faire attention à ce qu'il disait, parce qu'il était fou. Ces cavaliers demandèrent ensuite à l'hôtelier si, par hasard, il n'était pas venu dans son hôtellerie un jeune homme de quinze ans, vêtu en muletier, de telle et telle façon, donnant enfin le signalement de l'amant de doña Clara. L'hôtelier répondit qu'il y avait tant de monde dans sa maison, qu'il ne pouvait leur en rien dire; mais l'un d'eux ayant reconnu le carrosse de l'auditeur, s'écria : « Oui, sans doute, il doit être ici, car voilà la voiture qu'il a dû

accompagner : que l'un de nous reste à la porte, tandis que les autres chercheront partout. Il serait même bon qu'il y en eût un qui fit le tour de la maison, de peur qu'il ne s'échappât par-dessus les murailles de la cour. — Je le veux bien, » répondit un d'entre eux. Ainsi, l'un se plaça sur la porte, deux autres entrèrent dans la maison, et le quatrième tourna tout autour des murs. L'hôtelier les regardait faire, ne sachant pour quel motif ils cherchaient ce jeune homme. Il était déjà grand jour ; les cris de don Quichotte avaient réveillé tout le monde : chacun s'empressait à se lever, surtout Dorothée et Clara qui n'avaient pu dormir, l'une par l'émotion de savoir son amant si près d'elle, l'autre par le désir de le voir. Don Quichotte étouffait de rage, en voyant que pas un des nouveaux venus ne répondait à sa provocation, et ne faisait même aucune attention à lui : et certes, s'il eût lu dans les lois de la chevalerie qu'un chevalier errant, malgré sa parole donnée de nese jeter dans aucune entreprise, pouvait tenter une nouvelle aventure, il les eût attaqués tous, et les eût bien contraints à lui répondre ; mais sa parole donnée à la princesse Micomicona de la rétablir avant tout sur son trône, l'obligea de rester tranquille, attendant quelle serait l'issue des recherches de ces hommes. L'un d'eux, enfin, trouva celui qu'ils cherchaient, dormant à côté d'un muletier, et bien éloigné de penser qu'on le cherchait, et moins encore qu'on le trouverait. Cet homme le prit par le bras, et lui dit : « En vérité, seigneur don Louis, je vous trouve dans un équipage bien digne de votre rang, et ce lit répond bien aux délicatesses dans lesquelles votre mère vous a élevé. » Le jeune homme ouvrit ses yeux encore apesantis par le sommeil, considéra celui qui le tenait par le bras, le reconnut pour un domestique de son père, et demeura si saisi qu'il ne put répondre une parole. Le valet poursuivit : « Seigneur, ce que vous avez à faire est de prendre patience et de revenir à la maison de votre père, si vous ne voulez pas le voir aller dans l'autre monde : car on ne peut guère attendre autre chose du chagrin que lui cause votre absence. — Et comment mon père a-t-il su, demanda don Louis, que j'avais pris ce chemin, et sous ce déguisement ? — Un étudiant, à qui vous vous étiez confié, l'a découvert,

touché de la douleur de votre père à la nouvelle de votre fuite. Aussitôt il a dépêché quatre de ses domestiques pour courir après vous : nous sommes tous à vos ordres, plus satisfaits qu'on ne saurait le dire pour la bonne nouvelle que nous allons rapporter, en vous ramenant à celui qui vous aime toujours. — Ce sera comme je le voudrai, ou comme le ciel l'ordonnera, répondit don Louis. — Et que pouvez-vous décider, ou que peut ordonner le ciel, dit le domestique, sinon de venir avec nous, puisqu'il ne peut en être autrement? » Le muletier qui couchait auprès de don Louis, entendant ces discours, se leva, et fut donner avis de ce qui se passait à don Fernand, à Cardenio, et aux autres qui étaient levés, ajoutant que les domestiques traitaient le jeune homme de *don*, qu'ils voulaient le ramener chez son père, et que lui ne le voulait pas. Ces nouvelles, jointes au plaisir que leur avait causé la voix du jeune homme, leur inspirèrent le désir de savoir plus particulièrement qui il était, et même de le secourir si on voulait user envers lui de violence. Ils se dirigèrent donc vers l'écurie, où ils le trouvèrent disputant avec son domestique. En ce moment Dorothee sortit de sa chambre, suivie de doña Clara toute troublée : elle appela Cardenio, et lui dit tout bas, en peu de mots, l'histoire du musicien et de la jeune fille. Lui, de son côté, lui conta l'arrivée des domestiques de don Louis; mais il ne put le faire si secrètement que doña Clara ne l'entendit; elle en fut si saisie que, si Dorothee ne l'eût retenue, elle serait tombée par terre. Cardenio dit à Dorothee de rentrer dans sa chambre, et qu'il allait tâcher de remédier à tout. Les quatre domestiques de don Louis l'entouraient, s'efforçant de lui persuader de retourner chez son père. Il répondait qu'il ne le pouvait avant d'avoir terminé une affaire d'où dépendaient sa vie, son honneur et sa félicité. Les domestiques le pressaient, en disant qu'ils ne s'en retourneraient pas sans lui, et qu'ils l'emmèneraient de force ou de gré. « Vous ne m'emmènerez que mort, leur dit don Louis : car, de toute manière, me faire partir c'est m'ôter la vie. » En ce moment, le bruit de la querelle attira tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie, et entre autres Cardenio, don Fernand, ses amis, l'auditeur. Le

curé, le barbier, et même don Quichotte, qui trouva que le château n'avait plus besoin d'être gardé. Cardenio, qui connaissait l'histoire du jeune homme, demanda aux domestiques pour quelle raison ils voulaient l'emmener malgré lui. « C'est, répondirent-ils, pour rendre la vie à son père, que son absence met au tombeau. — Il n'est pas besoin, dit don Louis, de conter ici mes affaires : je suis libre, et je m'en retournerai si je le veux ; pas un de vous ne peut m'y contraindre. — La raison vous y contraindra, dit le domestique ; et, si elle ne peut rien sur vous, elle nous enseigne à faire notre devoir. — Sachons un peu ce que tout ceci signifie », dit l'auditeur. Le domestique, le reconnaissant pour un voisin de la maison de son maître, lui dit : « Eh quoi ! seigneur auditeur, vous ne remettez pas ce jeune cavalier, le fils de votre voisin, qui a quitté la maison de son père, dans un habit si peu digne de son rang, comme vous le voyez. » L'auditeur le regarda plus attentivement, le reconnut, l'embrassa et lui dit : « Quel enfantillage est ceci, seigneur don Louis ? ou quelles causes puissantes ont pu vous entraîner à voyager ainsi, dans un état si peu conforme à votre qualité ? » Le jeune homme se mit à pleurer et ne put répondre. L'auditeur dit aux domestiques de se tenir en repos, que tout irait bien. Il prit don Louis par la main, le tira à l'écart, et lui demanda le sujet de son voyage.

Or, tandis qu'il interrogeait le jeune homme, on entendit de grands cris à la porte de l'hôtellerie : deux hommes qui y avaient passé la nuit, voyant tout le monde occupé auprès du prétendu muletier, avaient tenté de s'en aller sans payer ; mais l'hôtelier, plus occupé de ses propres affaires que de celles des autres, les avait surpris sur la porte, et avait réclamé son payement, accompagnant sa demande de telles injures, qu'ils crurent devoir lui répondre à coups de poings, et le chargèrent de telle façon qu'il fut contraint d'appeler au secours. L'hôtesse et sa fille, jugeant don Quichotte le moins occupé de tous, coururent le chercher, et la fille lui dit : « Seigneur chevalier, par la valeur que Dieu vous a donnée, secourez, je vous prie, mon pauvre père, que deux hommes battent comme plâtre. — Belle demoiselle, répondit

don Quichotte avec le plus grand sang-froid, je ne saurais en ce moment souscrire à votre requête, car il m'est interdit d'entreprendre aucune aventure avant d'avoir terminé celle pour laquelle j'ai donné ma parole : tout ce que je peux faire pour votre service, c'est de vous engager d'aller dire à votre père de se soutenir et de se défendre le mieux qu'il pourra, surtout de ne se laisser vaincre en aucune manière, tandis que j'irai demander à la princesse Micomicona la permission de le secourir. Si elle me l'accorde, tenez-vous pour assurée que je délivrerai votre père. — Ah ! malheureuse pécheresse que je suis ! s'écria Maritorne, avant que vous ayez obtenu la permission que vous dites, mon pauvre maître sera dans l'autre monde. — Souffrez, madame, que je demande cette permission, reprit don Quichotte ; et, si je l'obtiens, peu importe que votre père soit dans l'autre monde, je saurai bien l'en tirer en dépit du monde lui-même, ou du moins je tirerai des meurtriers une telle vengeance que vous aurez lieu d'être satisfaite. » Et, sans s'arrêter davantage, il courut se jeter aux genoux de Dorothée, et lui demanda, en style de chevalier errant, la permission de secourir le seigneur châtelain qui se trouvait dans un pressant danger. La princesse la lui accorda de bonne grâce ; et lui, tout aussitôt, embrassa son écu, mit l'épée à la main, et courut à la porte de l'hôtellerie, où les deux hôtes battaient l'hôtelier. Mais, à l'instant, il s'arrêta et resta immobile, malgré les cris de Maritorne et de l'hôtesse qui lui demandaient ce qui l'empêchait de leur donner du secours. « Je m'arrête, répondit don Quichotte, parce qu'il ne m'est pas permis de me mesurer avec des écuyers ; mais appelez mon écuyer Sancho : c'est à lui qu'appartient cette défense. » Cette scène se passait à la porte de l'hôtellerie, où les coups de poings et les gourmades pleuvaient sur le malheureux hôtelier, en dépit de Maritorne, de l'hôtesse et de sa fille, qui se désespéraient de la poltronnerie de don Quichotte et des coups que recevait le maître de la maison.

Mais laissons-le là pour un moment : il ne manquera pas de gens pour le secourir ; et qu'il se taise celui qui promet au delà de ses forces. Retournons à cinquante pas en arrière pour voir ce que répondit don Louis à l'auditeur, qui lui

demanda la cause de son voyage à pied et dans un équipage aussi grossier. Le jeune homme lui saisit avec force les mains, comme s'il était oppressé par une grande douleur ; puis, versant un torrent de larmes, il lui dit : « Seigneur, je ne puis vous répondre autre chose, sinon que le ciel et notre voisinage ont voulu que je visse doña Clara, votre fille : je la fis à l'instant dame de toutes mes pensées ; et, si votre volonté, mon véritable seigneur et père, ne s'y oppose pas, elle sera dès aujourd'hui mon épouse. C'est pour elle que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement pour la suivre en tous lieux, comme la flèche cherche le but et le marin son étoile. Elle ne sait de mon amour que ce qu'ont pu de loin lui en apprendre mes larmes. Vous connaissez, seigneur, la noblesse et la fortune de mes parents, vous savez que je suis leur unique héritier : si ces titres vous paraissent suffisants pour aspirer au bonheur d'obtenir doña Clara, daignez m'accepter promptement pour votre fils. Que si mon père, ayant formé quelque autre dessein sur moi, ne savait pas apprécier le bien que je me serais procuré, le temps a plus de force pour changer les choses que la volonté des hommes. » Le jeune amoureux se tut, et l'auditeur, surpris, resta tout interdit, admirant d'une part les termes modestes et sages dont s'était servi don Louis pour lui découvrir ses pensées, et de l'autre ne sachant quel parti prendre dans une circonstance aussi imprévue. Il se contenta donc de lui répondre qu'il se tranquillisât ; que, s'il pouvait obtenir des gens de son père de ne point l'emmenér ce jour-là, il aviserait aux moyens d'arranger les choses pour le mieux. Don Louis lui baisa les mains, les arrosa de ses larmes, ce qui eût attendri des cœurs de marbre, à plus forte raison celui de l'auditeur, homme prudent et sage, qui considérait d'ailleurs combien offrait d'avantages un tel parti pour sa fille, et qui désirait fort obtenir le consentement du père de don Louis, qu'il savait vouloir faire de son fils un seigneur titré.

Cependant les hôtes s'étaient réconciliés avec l'hôtelier et l'avaient payé, plus par les conseils de don Quichotte que par ses menaces. Les valets de don Louis attendaient la fin

de la conférence de l'auditeur et la résolution de leur maître, quand le diable, qui toujours veille, fit entrer dans l'hôtellerie le barbier auquel don Quichotte avait pris l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne, qu'il troqua contre le sien. Le barbier, menant sa bête à l'écurie, vit Sancho qui arrangeait ce bât; il le reconnut, saisit Sancho et lui dit : « Ah ! je vous tiens, don larron ; rendez-moi de suite mon plat à barbe et mon bât avec les harnais que vous m'avez volés. » Sancho, se voyant pris à l'improviste et chargé d'injures, saisit le bât d'une main et de l'autre donna au barbier un coup de poing qui lui mit toute la mâchoire en sang. Celui-ci ne lâcha pas prise, et se mit à crier si haut que tous les gens de l'hôtellerie accoururent au bruit. « Justice ! dit-il, justice au nom du roi ! Ce larron, ce voleur de grand chemin m'a pris mon bien, et il veut m'assassiner. — Tu en as menti, répondit Sancho ; je ne suis point un voleur de grand chemin : c'est de bonne guerre que mon maître a gagné ces dépouilles. » Don Quichotte était ravi de voir avec quelle vigueur son écuyer attaquait et se défendait : il le tint pour un homme de cœur, et se proposa de l'armer chevalier, à la première occasion qui se présenterait, pensant que ce serait une bonne acquisition pour l'ordre de la chevalerie. Entre autres raisons qu'alléguait le barbier : « Seigneurs, disait-il, ce bât est à moi, comme la mort que je dois à Dieu ; je le connais comme si je l'avais fait. Mon âne est là dans l'étable pour me démentir : sinon, qu'on lui essaye le bât ; et, s'il ne lui va pas comme un gant, que je passe pour un infâme. Il y a plus : le jour où on me l'a pris, on m'a volé aussi un plat à barbe en cuivre qui n'avait pas encore servi, et qui valait bien un écu. » Là-dessus, don Quichotte ne put s'empêcher de répondre. Il se mit entre les deux combattants, les sépara ; et, posant le bât par terre, afin que tout le monde le vit, jusqu'à ce que la vérité fût éclaircie : « Seigneurs, dit-il, pour vous prouver l'erreur de ce bon écuyer, sachez qu'il appelle un plat à barbe ce qui a été, est et sera toujours l'armet de Mambrin ; que je le lui ai pris de bonne guerre, et m'en suis rendu maître d'une manière légitime et licite. Quant au bât, je ne m'en mêle point.

Tout ce que je puis dire, c'est que mon écuyer me demanda la permission d'enlever le harnais du cheval de ce poltron vaincu, et d'en revêtir le sien : je le lui permis, il s'en accommoda ; mais, pour ce qui regarde le changement de ce harnais en bât, je ne peux l'expliquer autrement que par cette raison que ces métamorphoses sont communes dans l'histoire de la chevalerie. Pour confirmer ce que je viens de dire, cours, mon fils Sancho, va chercher cet armet que ce bon homme appelle un plat à barbe. — Parbleu, seigneur, répondit Sancho, si nous n'avons pas d'autre preuve à donner que celle-là, l'armet est aussi bien un plat à barbe que le harnais un bât. — Fais ce que je te commande, répliqua don Quichotte ; sans doute tout ce qui se passe dans ce château ne s'y fait pas par enchantement. » Sancho alla donc chercher le plat à barbe, l'apporta, et don Quichotte, le lui prenant des mains : « Regardez, seigneurs, dit-il, comment cet écuyer peut-il oser soutenir que c'est un plat à barbe et non le heaume que je dis ? Je jure, par l'ordre de chevalerie dont je fais profession, que c'est le même que je lui ai pris, sans y avoir rien ajouté ni retranché. — Il n'y a pas de doute que ce ne soit le même, dit Sancho : car, depuis que mon seigneur l'a conquis jusqu'à cette heure, il ne s'en est servi que dans une seule bataille, lorsqu'il délivra les malheureux enchainés ; et, sans ce plat-armet, il eût sans doute passé un mauvais moment, car il reçut force coups de pierres. »

CHAPITRE XLV

OU L'ON ACHÈVE D'ÉCLAIRCIR LES DOUTES AU SUJET DE L'ARMET DE MAMBRIN ET DU BÂT, AVEC D'AUTRES AVENTURES AUSSI VÉRITABLES.

« Que vous semble, seigneurs, dit le barbier, de ces gentils-hommes, qui affirment que ceci n'est pas un plat à barbe, mais bien un armet ? — Et qui osera soutenir le contraire, reprit don Quichotte, je lui ferai connaître qu'il ment, s'il est chevalier ; et s'il est écuyer, qu'il en a menti mille fois. »



Notre barbier (maître Nicolas), qui était présent, et qui connaissait bien l'humeur de don Quichotte, voulut encourager sa folie, et pousser le jeu plus loin pour divertir la compagnie. « Seigneur barbier, dit-il à l'autre, ou qui que vous soyez, sachez que je suis de votre profession : il y a plus de vingt ans que j'ai mes lettres d'examen, et je connais les instruments du métier, sans en excepter un seul. Et, de plus j'ai été soldat dans ma jeunesse : de sorte que je connais aussi les heaumes, les morions, les salades entières et toutes les autres armes de guerre, surtout celles du soldat. Je dis, sauf meilleur avis, car je m'en rapporte à plus habile que moi, que non seulement la pièce que ce bon seigneur tient dans ses mains, n'est pas un plat de barbier, mais qu'elle en est aussi loin que le blanc l'est du noir, la vérité du mensonge : je soutiens que c'est un armet, mais qui n'est pas entier. — Non, certes, dit don Quichotte, puisqu'il en manque la moitié qui est la mentonnière. — C'est la vérité, » dit le curé, qui avait aisément saisi l'intention de maître Nicolas. Cardenio, don Fernand et ses compagnons furent du même avis, et l'auditeur, sans doute, l'eût aussi confirmé, s'il n'eût été tout occupé de l'affaire de don Louis, ce qui l'empêchait de prêter une grande attention à toutes ces plaisanteries. « Dieu me soit en aide ! s'écria le barbier dont on se moquait ; est-il possible que tant d'honnêtes gens prennent un plat à barbe pour un armet ? Il y aurait de quoi frapper d'étonnement la plus savante université. Mais si ce plat est un armet, le bât, sans doute, sera un harnais de cheval, comme l'a dit ce seigneur. — A moi, il me paraît un bât, dit don Quichotte, mais je vous ai déjà dit que je ne me mêlais point de cela. — C'est pourtant au seigneur don Quichotte à prononcer là-dessus, reprit le curé : car, en fait de chevalerie, nous déclarons, tous tant que nous sommes, que nous lui cédon's l'avantage. — Par Dieu ! seigneurs, s'écria don Quichotte, il m'est arrivé de si étranges aventures dans ce château, les deux fois que j'y ai logé, que je n'oserais décider affirmativement de rien de ce qui peut s'y rencontrer ; car je suis persuadé que tout s'y fait par enchantement. La première fois, je fus fort malmené par un Maure enchanté qui s'y trouvait, et Sancho ne fut guère

mieux traité par les gens de sa suite ; et, cette nuit, je me suis vu suspendu par le bras, pendant plus de deux heures, sans savoir ni pourquoi, ni comment ce malheur m'est arrivé. Ainsi, vouloir prononcer sur des choses aussi confuses, serait porter un jugement téméraire. Je vous ai déjà dit mon opinion sur l'armet ; mais je ne me hasarderai point à décider si ceci est un bât ou un harnais : je m'en rapporte, seigneurs, à votre jugement. Peut-être, n'étant pas armés chevaliers comme moi, les enchantements n'auront pas de prise sur vous, et, ayant l'esprit libre, vous pourrez juger sainement de ce qui se passe dans ce château, voyant les choses telles qu'elles sont réellement, et non telles qu'elles me paraissent. — Il n'y a point de doute à tout cela, dit don Fernand ; comme l'observe très judicieusement le seigneur don Quichotte, c'est à nous qu'appartient la décision de cette affaire ; et, pour y procéder en règle, je vais recueillir secrètement les voix de chacun de nous, et je vous en ferai connaître le résultat. » Cette scène était un grand sujet de divertissement pour ceux qui connaissaient l'humeur de don Quichotte ; mais les personnes qui n'étaient point initiées dans le mystère n'y voyaient que la plus grande absurdité du monde, entre autres les quatre domestiques de don Louis, don Louis lui-même, et trois nouveaux venus qui paraissaient être des archers, et qui l'étaient en effet. Le barbier seul se désespérait de voir, sous ses yeux, le plat à barbe changé en armet, et de penser que, sans doute, le bât allait devenir un riche harnais de cheval. Les uns et les autres riaient de voir don Fernand, parlant à l'oreille de chacun, recueillir gravement les voix sur l'objet d'un si grand différend. Enfin, ayant consulté tous ceux qui connaissaient don Quichotte, il dit à haute voix : « Bonhomme, je suis las de recueillir tant d'opinions, et de voir qu'il n'en est pas un seul qui ne me réponde que c'est folie d'appeler ceci un bât d'âne, tandis que c'est véritablement un harnais de cheval, et même d'un cheval de race : ainsi, prenez patience, car, en dépit de vous et de votre âne, ceci est un harnais et non un bât. Vous avez mal contesté et mal fourni vos preuves. — Que je n'entre jamais au ciel ! s'écria le pauvre barbier, si toutes Vos Grâces n'ont pas la berlue, et qu'ainsi paraisse mon

âme devant Dieu, comme il me paraît que voici un bât et non un harnais. Mais, ainsi vont les lois... Je n'en dis pas davantage. Il est pourtant bien sûr que je ne suis pas ivre, car je n'ai point encore rompu le jeûne aujourd'hui, si ce n'est par mes péchés. » Les naïvetés du barbier ne prétaient pas moins à rire que les folies de don Quichotte, qui se mit à dire : « Il ne reste plus rien à faire, sinon que chacun reprenne le bien que Dieu lui a donné, et que saint Pierre le bénisse. » Là-dessus, un des quatre valets s'écria : « Sans doute, tout ceci est un tour concerté : car je ne saurais me persuader que tant d'hommes de bon jugement que sont ou paraissent être tous ceux qui se trouvent ici, puissent dire et soutenir que cela n'est point un bât, ni ceci un plat à barbe. Je pense donc qu'il y a du mystère là-dessous, quand je vois défendre une opinion si contraire à l'expérience et à la vérité. Je jure que nul homme vivant ne me fera croire que ce n'est point le plat d'un barbier et le bât d'un âne. — Ce pourrait bien être celui d'une bourrique, dit le curé. — Autant vaut, répondit le valet; il s'agit seulement de savoir si c'est un bât ou bien ce que vous dites. » Un des archers qui venait d'entrer, et qui avait entendu toute la dispute, s'écria tout en colère : « Parbleu, ceci est un bât comme mon père est un homme : celui qui dit autre chose est ivre. — Tu mens, méchant vilain, » répondit don Quichotte. Et, levant sa lance, qu'il ne quittait jamais, il allait lui en décharger sur la tête un si grand coup que, si l'autre ne se fût reculé, il l'eût étendu par terre. La lance se brisa contre le pavé, et les autres archers, voyant ainsi traiter leur camarade, crièrent : « Force à la Sainte-Hermandad ! » A ces mots, l'hôtelier qui était membre de la confrérie, courut au logis prendre sa verge et son épée, et revint se ranger à côté des archers. Les valets de don Louis l'entourèrent, de crainte qu'il ne leur échappât dans la bagarre. Le barbier, voyant toute la maison en trouble, voulut se saisir du bât ; Sancho en fit de même. Don Quichotte mit l'épée à la main, et attaqua les archers ; don Louis cria à ses gens de le quitter et d'aller secourir don Quichotte, don Fernand et Cardenio qui le secondaient. Le curé criait, l'hôtesse criait, sa fille se lamentait, Maritorne pleurait ; Dorothee était tremblante, Luscinde inter-

dite, Clara évanouie. Le barbier gourmait Sancho, Sancho le rouait de coups. Don Louis, qu'un de ses gens avait osé prendre par le bras, de peur qu'il ne s'enfuit, lui donna un si grand coup de poing qu'il lui mit la mâchoire en sang; l'auditeur le défendait. Don Fernand foulait aux pieds un des archers; l'hôte ne cessait de crier : « Secours à la Sainte-Hermandad ! » De sorte que, dans toute l'hôtellerie, ce n'étaient que cris, hurlements, pleurs, confusion, épouvante, trouble, disgrâces, coups d'épée, gourmades, coups de bâtons, coups de pied et force sang répandu. Au milieu de ce chaos, de ce labyrinthe inextricable, don Quichotte, l'esprit frappé d'un trait de lumière, se représenta qu'il était dans le camp d'Agramant, au plus fort de la mêlée. Il s'écria d'une voix qui fit retentir toute l'hôtellerie : « Que chacun s'arrête, dépose les armes, se calme et m'écoute, s'il veut conserver la vie. » Aussitôt tous s'arrêtèrent, et il poursuivit : « Ne vous ai-je pas dit, seigneurs, que tout, dans ce château, se faisait par enchantement, et qu'une légion de diables y a fixé sa demeure ? Pour vous le prouver, voyez comme la discorde, qui régnait au camp d'Agramant, s'est introduite en ces lieux et s'agite parmi nous : admirez comme l'un combat pour l'épée, l'autre pour le cheval, celui-ci pour l'aigle, celui-là pour un armet ; nous nous combattons tous et nous ne nous entendons point. Approchez, seigneur auditeur, et vous, seigneur curé : que l'un de vous représente le roi Agramant, l'autre le roi Sobrino, et mettez la paix parmi nous : car, au nom de Dieu, c'est une chose indigne que tant de gens de distinction comme nous le sommes, s'entretuent pour des choses si légères ». Les archers, qui n'entendaient rien au style de don Quichotte, et qui se voyaient maltraités par Cardenio, don Fernand et les autres, ne voulaient point cesser le combat. Le pauvre barbier ne demandait pas mieux : la moitié de sa barbe était restée dans la mêlée, et le bât était tout rompu. Sancho, comme écuyer fidèle, s'était arrêté au premier mot de son maître ; les valets de don Louis s'étaient apaisés, réfléchissant combien tout cela leur importait peu ; seul l'hôtelier s'opiniâtrait à vouloir qu'on châtiât le fou qui troublait sans cesse sa maison. Enfin, tout s'apaisa : le bât demeura harnais jusqu'au jour du jugement, le plat a

barbe un armet, et l'hôtellerie un château, dans l'esprit de don Quichotte.

La paix étant rétablie, et tous redevenus amis par les conseils de l'auditeur et du curé, les valets de don Louis recommencèrent à le presser de revenir avec eux, à l'instant même; et, pendant ce temps, l'auditeur consultait le curé, don Fernand et Cardenio, leur contant les raisons que lui avait dites le jeune homme. Il fut arrêté que don Fernand se ferait connaître aux valets de don Louis, et qu'il leur dirait que son intention était d'emmener avec lui le jeune homme en Andalousie, où il serait reçu suivant son mérite par son frère le marquis : car il savait que don Louis se serait plutôt fait mettre en pièces que de retourner sur l'heure auprès de son père. Les valets, instruits de la qualité de don Fernand, et de la résolution de leur jeune maître, décidèrent que trois d'entre eux retourneraient auprès du père pour l'informer de ce qui se passait, et que le quatrième demeurerait auprès de don Louis pour le servir, et ne le quitterait pas jusqu'à ce qu'on vint le chercher, ou que le père donnât de nouveaux ordres. Ce fut ainsi que se termina cette effroyable série de discordes et de querelles, par l'autorité du sage Agramant et du roi Sobrino. Mais l'antagoniste de la paix, l'ennemi de la concorde, furieux de se voir joué, méprisé, et mécontent du peu de fruit qu'il avait tiré de toutes ses menées, résolut de tenter un nouvel effort, et de susciter de nouveaux troubles, de nouvelles querelles.

Les archers, apprenant la qualité de ceux contre lesquels ils se battaient, s'étaient prudemment retirés de la mêlée, persuadés que, de toute manière, elle ne pouvait que tourner mal pour eux; mais l'un d'eux, celui que don Fernand avait si maltraité, vint à se rappeler que parmi les divers mandats d'arrêt qu'il avait contre plusieurs délinquants, il en avait un contre don Quichotte, que la Sainte-Hermandad donnait ordre d'arrêter pour avoir rendu la liberté aux forçats, ordre que Sancho ne redoutait pas sans raison. Il voulut donc s'assurer si le signalement que portait ce mandat était conforme aux traits de don Quichotte : en conséquence, il tira de son sein un parchemin, et, le lisant avec peine, parce qu'il ne savait

pas très bien lire, à chaque mot il jetait les yeux sur don Quichotte, pour confronter son visage avec les termes du mandat. Convaincu de l'identité, il prit le mandat de la main gauche, et, de la droite, il saisit le chevalier au collet, le serrant si fort qu'il l'empêcha de respirer, et criant à pleine tête : « Force à la Sainte-Hermandad ! et, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, voici le mandat qui ordonne d'arrêter ce voleur de grands chemins. » Le curé prit le mandat, l'examina, et vit que l'archer disait vrai. Don Quichotte, transporté de fureur de se voir ainsi traité par ce malandrin, le saisit à la gorge avec les deux mains, le mieux qu'il put, et le serra de telle manière que, si ses compagnons ne fussent accourus, il y aurait laissé la vie, avant que don Quichotte n'eût lâché prise. L'hôtelier, obligé de secourir ses confrères, accourut à leur aide. L'hôtesse, voyant de nouveau son mari dans la bagarre, recommença ses cris ; sa fille et Maritorne firent chorus, implorant la faveur du ciel et de tous ceux qui se trouvaient dans la maison. Sancho, voyant ce qui se passait : « Vive Dieu ! dit-il, mon maître a bien raison de dire que tout se fait par enchantement dans ce château, car il n'est pas possible d'y vivre une heure en repos. » Don Fernand sépara don Quichotte et l'archer, à leur grande satisfaction ; car ils se tenaient serrés, l'un au collet, l'autre à la gorge. Cependant, les archers ne cessaient de réclamer leur prisonnier ; ils demandaient qu'on les aidât à l'attacher et qu'on le remit entre leurs mains, parce qu'ainsi le requérait le service du roi et de la Sainte-Hermandad, au nom de laquelle on leur devait assistance pour arrêter ce larron, ce détrousseur de passants, ce voleur de grands chemins. Don Quichotte riait de leurs injures, et leur dit avec le plus grand sang-froid : « Venez ici, vile canaille : vous appelez donc voleur de grands chemins celui qui donne la liberté aux enchaînés, qui délivre les prisonniers, qui vient au secours des malheureux, qui défend les opprimés ? Race infâme, indigne, par votre abject entendement, que le ciel vous fasse comprendre la valeur renfermée dans la chevalerie errante, ni qu'il vous fasse connaître l'ignorance et le péché où vous êtes en n'ayant pas de respect pour l'ombre même, encore bien plus pour le

présence d'un chevalier errant. Venez ici, larrons en troupe, et non archers; voleurs de grands chemins par brevet de la Sainte-Hermandad, dites-moi quel est l'ignorant qui a signé un mandat d'arrêt contre un chevalier comme moi? Ne sait-il donc pas que les chevaliers errants ne peuvent être cités devant aucun tribunal; que leurs lois sont leurs épées, leurs droits leur valeur, et leurs décrets leur volonté? Quel est l'impertinent qui peut ignorer qu'il n'est aucun titre de noblesse qui donne autant de privilèges, autant d'exemptions que celui qu'acquiert au chevalier le jour qu'il est admis dans l'ordre et qu'il se consacre à ses pénibles fonctions? Quel chevalier errant a jamais payé taille, corvées, gabelle, dimes, douanes, monnaie foraine, droits de péage, de bac ou tout autre? Quel tailleur lui fit jamais payer la façon d'un habit, quel châtelain le loyer de son château? Quel roi ne le reçoit à sa table? Quelle damoiselle ne s'est éprise d'affection pour lui, ne s'est rendue à sa discrétion? Enfin, quel chevalier errant y a-t-il eu, y a-t-il et y aura-t-il dans le monde, qui n'ait la force de donner lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents archers qui voudraient lui barrer le chemin?»

CHAPITRE XLVI

DE LA NOTABLE AVENTURE DES ARCHERS ET DE LA GRANDE COLÈRE
DE NOTRE BON CHEVALIER DON QUICHOTTE.

Tandis que don Quichotte parlait ainsi, le curé s'efforçait de persuader aux archers qu'il était entièrement privé de jugement, comme ils pouvaient le voir par ses paroles et par ses œuvres, et qu'ils ne devaient pas pousser cette affaire plus loin, parce que, quand même ils le prendraient et l'emmenaient, ils seraient obligés de le relâcher comme fou. A cela, le porteur du mandat répondait que ce n'était pas à lui de juger de la folie de don Quichotte; qu'il devait obéir aux ordres de son supérieur, et qu'une fois pris on le relâcherait trois cents fois si l'on voulait. « Avec tout cela, dit le curé, vous ne l'emmenerez pourtant pas cette fois, car je

vois bien qu'il ne se laisserait pas prendre aisément. » Enfin, il sut tant leur en dire, et don Quichotte fit tant de folies, qu'ils eussent été plus fous que lui s'ils n'eussent pas reconnu sa démençe. Ils se calmèrent donc, et voulurent même mettre la paix entre le barbier et Sancho, qui montraient encore beaucoup d'animosité; ils se portèrent médiateurs comme membres de la justice, et arbitrèrent de telle sorte que les deux parties furent, sinon entièrement contentes, du moins à peu près satisfaites. On échangea les bâts, mais non les sangles ni les licous. Quant à l'armet de Mambrin, le curé donna huit réaux au barbier, sans que don Quichotte s'en aperçût; et le barbier lui fit une quittance par laquelle il s'engageait à n'en point appeler comme d'abus, ni pour lors, ni à jamais, amen.

Ces deux querelles apaisées, qui étaient les plus importantes, il restait à décider les valets de don Louis à ce que trois d'entre eux s'en retournassent, et que le quatrième demeurât pour accompagner son maître partout où il plairait à don Fernand de le conduire; et, comme la bonne fortune avait commencé à se déclarer en faveur des amants et des braves que renfermait l'hôtellerie, elle voulut achever son œuvre, et donner à tout une heureuse issue. Les valets consentirent à tout ce qu'on exigea d'eux, et doña Clara éprouva une telle joie, qu'il était aisé de lire son allégresse sur son joli visage. Zoraïde, qui n'entendait pas grand'chose à tout ce qui se passait, s'attristait ou se réjouissait suivant qu'elle le voyait faire aux autres, et surtout à son capitaine espagnol, sur lequel, comme l'unique objet de ses affections, elle avait toujours les yeux attachés. L'hôtelier, qui s'était aperçu du présent que le curé venait de faire au barbier, réclama l'écot de don Quichotte, avec le prix des outres de vin, jurant que Rossinante et l'âne de Sancho ne sortiraient pas de la maison qu'il ne fût payé jusqu'au dernier liard. Le curé mit ordre à tout, et don Fernand paya, quoique l'auditeur eût offert de le faire. Enfin, la paix fut rétablie, de telle sorte qu'au lieu de la discorde du camp d'Agramant que don Quichotte avait signalée, on voyait régner dans l'hôtellerie la même union, la même tranquillité que du temps d'Octave: ce dont chacun

rendit grâces à l'éloquence persuasive du curé et à l'inépuisable libéralité de don Fernand.

Don Quichotte, se voyant enfin libre et débarrassé de toutes ces querelles, tant des siennes que de celles de son écuyer, trouva qu'il était convenable de continuer son voyage, et de terminer la grande aventure pour laquelle on l'avait appelé et choisi; il alla donc se mettre aux genoux de Dorothee, qui ne lui permit pas de dire un mot avant qu'il se fût relevé. Don Quichotte obéit, et lui tint ce discours : « C'est un proverbe commun, belle dame, que la diligence est la mère de la bonne fortune; et, dans plusieurs circonstances importantes, on a reconnu que l'activité du négociant conduit à bonne fin les procès douteux. Mais ces vérités ne se montrent jamais plus évidentes que dans les entreprises de guerre, où la promptitude et la célérité déjouent les projets des ennemis, et nous assurent la victoire avant même qu'ils se soient mis en défense. Je vous présente ces observations, haute et digne princesse, parce qu'il me semble que notre séjour dans ce château ne nous est plus d'aucune utilité; qu'au contraire, il peut nous apporter un dommage dont nous nous apercevrons un jour. Qui sait, en effet, si, par des espions secrets et diligents, votre ennemi le géant n'est pas averti déjà que je marche pour le détruire, tandis que nous lui laissons le temps de se fortifier dans quelque inexpugnable château contre lequel ne pourront vous servir ni ma diligence ni la force de ce bras infatigable? Ainsi, madame, croyez-moi. prévenons ses desseins, et partons aussitôt, car, pour voir vos souhaits accomplis, il ne tient plus qu'à ce que je me trouve en présence de votre ennemi. »

Don Quichotte se tut, attendant, non sans impatience, la réponse de la belle infante, qui, d'un air majestueux, et s'accommodant au style de notre héros, lui dit : « Je vous remercie, seigneur chevalier, du désir que vous témoignez de me soulager dans mon affliction, comme un bon et honnête chevalier, à qui seul appartient de secourir les orphelins et les malheureux. Veuillez le ciel que vos vœux et les miens s'accomplissent, afin que vous soyez convaincu qu'il existe dans le monde des femmes reconnaissantes! Quant à mon

départ, qu'il soit prompt, j'y consens, car je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Disposez de moi comme il vous plaira : celle qui vous a confié la défense de sa personne, qui met dans vos mains ses plus chers intérêts, ne doit rien se permettre de contraire à ce qu'ordonnera votre prudence. — A la garde de Dieu, répondit don Quichotte : puisqu'une aussi grande dame s'humilie devant moi, j'en veux pas perdre l'occasion de la relever et de la rétablir sur son trône héréditaire. Partons promptement : l'impatience et la longueur du chemin me pressent ; et, comme je vous l'ai dit, le péril est dans le retard. Or donc, puisque le ciel n'a rien créé, ni l'enfer rien produit qui m'épouvante, ami Sancho, va seller Rossinante, apprêter ton âne et le palefroi de la reine ; prenons congé du seigneur châtelain et de tous les chevaliers, puis éloignons-nous d'ici. »

Sancho, présent à cet entretien, répondit en branlant la tête : « Ah ! seigneur, seigneur, il y a plus de mal au village qu'on ne pense, soit dit sans offenser personne. — Et quel mal peut-il y avoir, vilain, dans aucun village ni dans toutes les villes du monde, qui puisse tourner à mon préjudice ? — Oh ! si vous vous fâchez, répondit Sancho, je me tairai ; je ne vous dirai point ce que je me crois obligé de vous découvrir, comme un bon écuyer, un serviteur fidèle le doit à son maître. — Dis tout ce que tu voudras, pourvu que tes discours ne tendent point à m'effrayer. Si tu as peur, fais comme tu l'entendras : pour moi, qui ne connais point ce sentiment, je fais mon devoir. — Ce n'est point cela, pécheur que je suis, répondit Sancho ; je dis et je soutiens que cette dame, qui se dit reine du grand royaume de Micomicou, ne l'est pas plus que ma mère : si elle était ce qu'elle dit, elle n'irait pas à toute heure, en toutes rencontres, se becqueter avec quelqu'un qui est ici. » A ces mots, Dorothee devint rouge comme du feu : car il était vrai que, quelquefois, à la dérobee, son époux don Fernand cueillait sur ses lèvres le doux prix de son amour. Sancho s'en était aperçu, et trouvait que ces manières tenaient plus d'une courtisane que de la souveraine d'un grand royaume. Aussi Dorothee ne put-elle répondre un seul mot, et Sancho poursuivit : « Je vous dis

cect, seigneur, parce que, si, lorsque nous aurons cheminé par monts et par vaux, passant de méchantes nuits et de pires journées, un de ceux qui sont dans cette hôtellerie s'en vient recueillir le fruit de nos travaux, je n'ai que faire de me presser de seller Rossinante, de bâter mon âne, d'apprêter le palefroi : il vaut mieux nous tenir en repos ; que chacune file sa quenouille, et dinons. »

Grand Dieu ! qui pourra peindre la colère de don Quichotte quand il entendit l'insolent discours de son écuyer ? Elle fut si grande que, bégayant de fureur et jetant le feu par les yeux, il lui dit : « O vilain, brutal, ignorant, insensé, malappris, rustre, effronté, impudent, calomniateur, blasphémateur, oses-tu bien tenir de tels propos, en ma présence, devant cette illustre dame ? et comment peux-tu forger dans ta grossière imagination des pensées si téméraires et si déshonnêtes ? Ote-toi de devant mes yeux, monstre de nature, dépositaire de mensonges, magasin d'impostures, grenier de méchancetés, inventeur de malices, conteur d'extravagances, ennemi du respect que l'on doit aux personnes royales. Va-t'en ! ne reparais jamais devant moi, sous peine d'encourir mon indignation. » En disant ces mots, il enflait ses joues, fronçait les sourcils, portait ses yeux de tous côtés, et frappait du pied la terre, signes trop certains de la colère qui le suffoquait. A ces paroles terribles, à ces gestes furieux, Sancho demeura tellement stupéfait, qu'il eût voulu que la terre s'entr'ouvrit sous ses pas pour l'engloutir ; et, ne sachant que faire, il tourna les épaules et s'éloigna d'un maître irrité. Mais la sage Dorothée, qui connaissait bien l'humeur de don Quichotte, lui dit pour l'apaiser : « Ne vous fâchez point, seigneur chevalier de la Triste Figure, des sottises que vient de débiter votre bon écuyer : il ne les a sans doute pas dites sans motif ; et, d'un autre côté, son bon naturel et sa conscience ne permettent pas de le soupçonner de vouloir nuire à personne par un faux témoignage. Ainsi, nous devons croire, sans aucun doute, que, puisque dans ce châteaueu tout se fait par enchantement, comme vous le dites vous-même, seigneur, Sancho aura vu, par cette voie diabolique, les choses dont il parle, et qui blessent si fort mon honneur. —

Par le Dieu tout-puissant! répondit don Quichotte, Votre Grandeur a touché le but : quelque mauvaise vision aura fasciné les yeux de ce pauvre pécheur, et lui aura fait voir ce qui ne pouvait être vu que par enchantement ; car je connais trop bien l'innocence et la bonté de ce malheureux pour le croire capable de porter de faux témoignages. — Cela ne peut être autrement, dit don Fernand : c'est pourquoi, seigneur don Quichotte, vous devez lui pardonner, et lui redonner vos bonnes grâces, comme il les avait avant d'avoir eu de telles visions. — Je lui pardonne, » dit don Quichotte. Le curé alla chercher Sancho, qui vint humblement, se mit à genoux devant son maître, et lui baisa la main ; don Quichotte lui donna sa bénédiction, et lui dit : « A cette heure, mon fils Sancho, tu dois reconnaître la vérité de ce que je t'ai dit bien des fois, que tout dans ce château se fait par enchantement. — Je le crois aussi, dit Sancho, excepté cependant les sauts dans la couverture, qui arrivèrent réellement et par des moyens naturels. — Ne le pense pas, reprit don Quichotte : car, si c'eût été vrai, je t'aurais vengé sur l'heure, et maintenant encore ; mais, ni pour lors, ni dans ce moment, je n'ai su sur qui tirer vengeance du tour qu'on t'avait joué. » Toute la compagnie voulut savoir ce que c'était que cette couverture, et l'hôtelier raconta de point en point les voyages aériens de Sancho Pança : ce qui ne fut pas un médiocre sujet de risée pour tous, et de colère pour Sancho, qui se serait fâché tout de bon si son maître ne l'eût assuré de nouveau que c'était un enchantement. Cependant, dans le fond de son cœur, sa folie n'alla jamais au point de croire qu'être berné par des personnages en chair et en os, et non par des fantômes, comme le prétendait son maître, n'était pas une vérité constante et certaine, sans mélange d'illusion.

Deux jours s'étaient passés depuis que cette illustre compagnie habitait l'hôtellerie. Ils résolurent d'en partir et de mettre fin à l'histoire de la reine Micomicona, pour éviter à don Fernand et à Dorothee la peine de reconduire don Quichotte dans son village ; ils cherchèrent donc un moyen pour que le barbier et le curé pussent le ramener chez lui comme

ils le désiraient, afin d'essayer de le guérir. Ce moyen fut de s'entendre avec un charretier qui passait par là, pour construire don Quichotte de la manière suivante : ils firent construire une espèce de cage, formée de morceaux de bois entrelacés, et capable de le contenir bien à l'aise ; et, quand elle fut faite, don Fernand, ses amis, les gens de don Louis, les archers et l'hôtelier lui-même, après s'être masqués et déguisés de diverses manières, d'après l'avis du curé, afin de n'être pas reconnus pour les habitants de l'hôtellerie, entrèrent tous, en grand silence, dans la chambre de notre chevalier, qui dormait et se reposait de ses fatigues, bien éloigné de penser à une telle aventure : ils le saisirent, lui lièrent fortement les pieds et les mains ; de sorte que, s'étant éveillé en sursaut, il ne put se remuer et resta tout interdit de voir de si étranges figures. Aussitôt il lui vint à la pensée ce que sa folle imagination lui représentait sans cesse : il prit ces figures pour les fantômes du château enchanté, et se crut enchanté lui-même, puisqu'il ne pouvait ni se mouvoir ni se défendre. Ainsi, tout arriva comme l'avait prévu le curé, qui avait combiné cette ruse.

Sancho, seul de tous les assistants, conservait sa même figure et son bon sens ordinaire. Quoiqu'il ne fût pas bien éloigné de partager la folie de son maître, il ne laissa pas de reconnaître tous ceux qui s'étaient déguisés ; mais il n'osa pas ouvrir la bouche jusqu'à ce qu'il sût ce qui arriverait de cette surprise et de la captivité de don Quichotte. Celui-ci, non plus, ne disait mot, attendant la fin de sa disgrâce, qui se termina de cette manière. On le mit dans la cage, on la cloua assez fortement pour qu'il ne pût pas l'ébranler ; puis ils la chargèrent sur leurs épaules ; et, lorsqu'on le sortit de sa chambre, une voix, aussi effroyable que put la faire maître Nicolas, proféra ces paroles :

« O chevalier de la Triste Figure ! ne t'afflige pas de ta captivité : elle est nécessaire pour mettre plus tôt fin à l'aventure dans laquelle t'engagea ton grand courage ; elle s'achèvera lorsque le terrible lion de la Manche et la blanche colombe du Toboso ne formeront plus qu'un seul être, après avoir courbé leurs têtes altières sous le doux joug de l'hy-

ménée. De cette union sans pareille, sortiront et brilleront à la lumière du monde les braves lionceaux, non moins redoutables que leur vaoureux père. Ces événements arriveront avant que celui qui poursuit sans cesse la nymphe fugitive ait visité deux fois de son cours naturel et rapide les brillantes images de la voûte étoilée. Et toi, le plus noble, le plus soumis des écuyers qui ait jamais porté glaive au côté et barbe au menton, qui jamais ait joui des cinq sens de nature, ne t'afflige point de voir ainsi conduire, sous tes yeux, la fleur de la chevalerie errante : car bientôt, s'il plaît au Créateur du monde, tu te verras tellement élevé, dans un poste si sublime, que tu ne te reconnaîtras pas, et les promesses que t'a faites ton bon seigneur ne seront point vaines. Je te certifie, au nom de la sage Mentironiana, que tu seras noblement payé de ton salaire, et tu ressentiras les effets de cette prédiction. Suis les traces de ton vaoureux maître dans son enchantement : car il convient que tu l'accompagnes jusqu'au point où vous devez vous arrêter tous deux. Et, comme il ne m'est pas permis de te dire autre chose, adieu ; je m'en retourne où je sais bien. »

En achevant cette prophétie, le barbier renforça sa voix ; puis il l'affaiblit par degrés, avec tant d'art, que ceux qui connaissaient la tromperie furent tentés de la prendre pour une réalité. Quant à don Quichotte, les promesses de l'oracle le consolèrent entièrement : il en avait parfaitement saisi le sens, et voyait qu'on lui faisait espérer d'être uni par les saints nœuds d'un mariage légitime avec sa bien-aimée Dulcinée du Toboso, et que, de cette union, naîtraient des lionceaux, ses enfants, pour la plus grande gloire de la Manche. Plein de foi pour cet oracle, il éleva la voix, et dit, en poussant un profond soupir : « O toi ! qui que tu sois, qui me promets un si bel avenir, conjure, je te prie, de ma part, le sage enchanteur qui prend soin de mes affaires, de ne pas me laisser périr dans cette prison où l'on me mène, avant que j'aie vu s'accomplir de si douces et si incomparables promesses. S'il m'exauce, je me ferai gloire de ma captivité, je regarderai comme un allègement les chaînes qui me retiennent, et ce lit sur lequel on me couche ne me paraîtrait

point un dur champ de bataille, mais une molle et délicate couche nuptiale. Quant aux consolations que tu présentes à Sancho Pança, mon écuyer, sa bonté, ses honnêtes procédés m'assurent qu'il ne m'abandonnera point dans ma bonne et ma mauvaise fortune; et s'il arrivait, pour son malheur et pour le mien, que je ne pusse lui donner l'île que je lui ai promise, ou quelque chose d'équivalent, du moins il ne perdrait pas son salaire : car j'ai déclaré dans mon testament ce que je voulais qui lui fût donné, non sans doute en proportion de ses grands et bons services, mais du moins suivant mes moyens. » Sancho s'inclina respectueusement, et baisa les deux mains de son maître, car elles étaient attachées ensemble. Au même instant, les fantômes enlevèrent la cage et la posèrent sur la charrette, qui était trainée par des bœufs.

CHAPITRE XLVII

DE L'ÉTRANGE MANIÈRE DONT FUT ENCHANTÉ DON QUICHOTTE,
ET AUTRES ÉVÉNEMENTS MERVEILLEUX.

Lorsque don Quichotte se vit engagé de cette manière et placé sur la charrette, il se mit à dire : « J'ai bien lu des histoires de chevaliers errants et des plus graves, mais je n'ai jamais lu, vu ni entendu dire que les chevaliers enchantés fussent conduits de la sorte, au pas tardif et lent de ces paresseux animaux. On a coutume de les transporter par les airs, avec une vitesse prodigieuse, enveloppés dans quelque nue obscure, ou dans un char de feu, ou bien sur un hippogriffe ou quelque autre animal semblable; mais que l'on me conduise ainsi sur un char traîné par des bœufs, vive Dieu! cela me rend tout confus. Cependant, il est possible que la chevalerie et les enchantements de ces temps-ci soient obligés de suivre une autre route que ceux des siècles passés; peut-être aussi que, comme je suis un nouveau chevalier dans le monde, et le premier qui aie ressuscité l'ordre oublié de la chevalerie errante, on a de même inventé d'autres genres d'enchan-

tements et d'autres manières de conduire les enchantés. Que te semble de ceci, Sancho mon fils? — Je ne sais ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, car je n'ai pas lu comme vous les histoires des chevaliers errants; mais, avec tout cela, j'oserais bien affirmer, jurer même que les fantômes qui nous entourent ne sont pas du tout catholiques. — Catholiques! Père éternel! comment le seraient-ils, puisque ce sont des démons qui ont pris des corps fantastiques pour opérer toutes ces choses et me mettre en cet état? Et, si tu veux savoir la vérité, touche-les, palpe-les: tu verras qu'ils n'ont pas d'autres corps que l'air, et que ce ne sont que des apparences. — Par Dieu! seigneur, je les ai touchés: ce diable que vous voyez si affairé à une peau bien douce, et possède une qualité bien différente de celle qu'on attribue aux démons: car on a coutume de dire qu'ils sentent le soufre ou quelque autre mauvaise odeur; mais celui-ci sent l'ambre d'une demi-lieue.» Sancho voulait parler de don Fernand, qui, en grand seigneur, faisait un fréquent usage des parfums. « Ne t'étonne point de cela, dit don Quichotte; les diables en savent long: bien qu'ils portent des odeurs sur eux, par eux-mêmes ils ne sentent rien, parce que ce sont des esprits. S'ils sentaient, ce ne pourrait être que quelque chose de puant et de mauvais: la raison en est qu'ils traînent leur enfer avec eux, sans pouvoir recevoir aucun soulagement à leurs maux: ainsi la bonne odeur étant une chose qui délecte et réjouit, tu vois qu'il n'est pas possible qu'ils sentent bon. Si donc celui-ci te paraît sentir l'ambre, ou tu te trompes, ou c'est lui qui t'abuse, afin que tu ne le reconnais pas pour un démon. » Pendant cet entretien du maître et du serviteur, don Fernand et Cardenio, craignant à tout moment que Sancho ne vint à découvrir entièrement leur ruse qu'il soupçonnait déjà, voulurent hâter leur départ: ils prirent l'hôtelier à part, et lui commandèrent de seller Rossinante et de bâter l'âne; ce qu'il fit promptement. Le curé fit prix avec les archers pour le reconduire dans son village. Cardenio suspendit à la selle de Rossinante, d'un côté l'écu, de l'autre le plat à barbe, et fit signe à Sancho de monter sur son âne et de prendre Rossinante par la bride. Les archers se placèrent aux deux côtés de la char-

rette, avec leurs escopettes; mais, avant qu'il sortit de l'hôtellerie, l'hôtesse, sa fille et Maritorne vinrent prendre congé de don Quichotte, feignant de déplorer sa disgrâce, « Ne pleurez point, mes bonnes dames, leur dit-il : ces accidents sont attachés à la profession dont je m'honore; et, s'ils ne m'étaient point arrivés, je ne m'estimerais pas un fameux chevalier errant : car jamais rien de semblable n'arrive à ceux de peu d'importance, dont la mémoire s'éteint avec eux; mais c'est le lot des vaillants chevaliers, qui ont pour envieux des princes et d'autres chevaliers acharnés à la ruine des bons. Ce nonobstant, la vertu a tant de pouvoir que, par elle seule, en dépit de toute la nécromancie de Zoroastre, son premier inventeur, elle sort victorieuse du combat, et répand sur la terre une lumière aussi éclatante que l'est au ciel celle du soleil. Pardonnez-moi, belles dames, si, sans le vouloir, je vous ai causé quelque déplaisir : car je n'en eus jamais l'intention. Priez Dieu qu'il me délivre de cette prison où me tient captif un enchanteur malveillant; et, quand j'en serai sorti, je ne me rappellerai les services que j'ai reçus de vous dans ce château que pour les reconnaître comme ils le méritent, vous honorer et vous servir. »

Pendant ce beau discours, le barbier et le curé prirent congé de don Fernand et de ses amis, du capitaine et de son frère, et de toutes les dames, sans oublier Luscinde et Dorothee. Ils s'embrassèrent en se promettant de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Don Fernand exigea du curé qu'il l'instruisît de tout ce qui arriverait à don Quichotte, l'assurant que rien ne lui pourrait faire plus de plaisir, et que lui, de son côté, l'informerait de tout ce qui pouvait l'intéresser, de son mariage, du baptême de Zoraïde, des succès de don Louis, et du retour de Luscinde dans sa maison. Ils s'embrassèrent encore, et se firent de nouvelles offres de service. L'hôtelier remit au curé des papiers qu'il avait trouvés dans la doublure de la malle où était le *Curieux malavisé*, et lui dit qu'il pouvait les emporter tous, puisque le maître de cette malle n'avait pas reparu. Le curé l'en remercia, regarda ce cahier et vit qu'il était intitulé : *Nouvelle de Rincon et Cortadillo*; il pensa qu'elle pourrait bien n'être pas

mauvaise, puisque celle du *Curieux malavise* était bonne et que toutes deux pouvaient être du même auteur; en conséquence, il la prit pour la lire à loisir. Le barbier et lui montèrent à cheval, et gardèrent leurs masques pour n'être pas reconnus immédiatement de don Quichotte; puis ils se mirent en route dans l'ordre suivant: la charrette marchait devant, conduite par son maître; aux deux côtés, se tenaient les archers avec leurs escopettes: venait ensuite Sancho, sur son âne, tenant Rossinante par la bride; le barbier et le curé fermaient la marche, avec une contenance grave, montés sur de puissantes mules, le visage masqué; et tout se guidait sur l'allure lente des bœufs. Don Quichotte était assis dans sa cage, les pieds étendus et posés sur les bâtons, les mains liées, et tellement immobile et muet qu'on l'eût pris pour un homme de pierre. On fit deux lieues en silence, au bout desquelles on se trouva dans un vallon, où le charretier voulait faire paître ses bœufs; mais le barbier conseilla d'aller un peu plus avant, parce que, derrière un coteau qu'on voyait, il y avait une autre vallée où l'herbe était plus épaisse et meilleure. On suivit son avis, et l'on continua de marcher.

En ce moment, le curé tourna la tête, et vit derrière lui six ou sept hommes à cheval bien équipés, et qui les eurent bientôt atteints, parce qu'ils n'allaient pas aussi lentement que les bœufs, mais au contraire comme des gens montés sur des mules de chanoine et désireux d'arriver promptement à une hôtellerie distante environ d'une lieue. Ces cavaliers saluèrent poliment les gens du paisible cortège, et l'un d'entre eux, chanoine de Tolède, et le maître des autres, apercevant cette singulière procession de la charrette, des archers, de Sancho, de Rossinante, du barbier et du curé, mais surtout voyant don Quichotte en cage, ne put s'empêcher de demander quel était cet homme que l'on menait ainsi, s'imaginant, à voir les insignes des archers, que ce devait être quelque voleur ou quelque autre criminel, dont le châtement appartenait à la Sainte-Hermandad. Un des archers, auquel il s'adressa, lui répondit: «Seigneur, c'est à ce chevalier lui-même à vous apprendre pour quelle raison on le conduit ainsi: car nous n'en savons rien.» Don Quichotte, entendant ces propos,

se mit à dire : « Seigneur chevalier, êtes-vous versé dans la science de la chevalerie errante ? En ce cas, je vous contera mes disgrâces ; mais si vous ne l'êtes pas, il est inutile que je me fatigue à vous parler. » En ce moment, le barbier et le curé, voyant le cavalier qui parlait à don Quichotte, s'approchèrent afin de pouvoir le mettre au fait sans découvrir leur ruse. Cependant, le chanoine répondit à don Quichotte : « En vérité, frère, j'ai lu plus souvent des livres de chevalerie que *les Petites Sommes* de Villalpando¹ : ainsi, s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez me communiquer tout ce que vous désirerez. — A la grâce de Dieu, répliqua don Quichotte ; sachez donc, seigneur chevalier, que je me trouve enchanté dans cette grille par la ruse et la jalousie de méchants enchanteurs : car la vertu est plus vivement persécutée des méchants qu'elle n'est aimée des gens de bien. Je suis chevalier errant, non pas de ceux dont la renommée n'éternisa jamais les noms, mais bien de ceux-là qui, malgré l'envie, en dépit de tout ce que la Perse a produit de mages, l'Inde de brachmanes, l'Éthiopie de gymnosophistes, gravent leurs noms dans le temple de l'immortalité, pour servir, dans les siècles futurs, d'exemple et de modèle aux chevaliers errants, dans la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent parvenir au faite de la gloire. — Le seigneur don Quichotte dit vrai, reprit le curé : il est enchanté sur ce char, non pour ses fautes ou ses péchés, mais par la malveillance de ceux que blesse la valeur, qu'offense la vertu. Vous voyez en lui *le chevalier de la Triste Figure*, dont vous avez peut-être entendu parler, et dont les grands travaux, les exploits mémorables seront gravés sur le bronze, éternisés par le marbre, malgré les efforts de l'envie pour en ternir l'éclat, et de la malice pour les ensevelir dans l'oubli. »

Le chanoine, entendant parler du même style et le prisonnier et celui qui était libre, fut tellement surpris qu'il en pensa faire le signe de la croix : il ne savait où il en était, et tous ceux qui l'accompagnaient n'étaient pas moins émer-

¹ *Summulas*. Gaspard Cardillo de Villalpando, natif de Ségovie, fut un théologien très estimé de son temps ; il se distingua au concile de Trente, par son érudition.

veillés que lui. Sancho, qui s'était approché pour entendre ces discours, voulant éclaircir l'affaire, se mit à dire : « Seigneurs, qu'on m'en veuille ou non de ce que je vais dire, la vérité est que mon seigneur don Quichotte est enchanté comme ma mère : il a tout son jugement, il boit, il mange, il fait ses nécessités comme les autres hommes, et comme il les faisait hier avant d'être dans cette cage. La chose étant ainsi, comment voudra-t-on me persuader qu'il est enchanté ? J'ai entendu dire à bien des personnes que les enchantés ne peuvent ni manger, ni dormir, ni parler, et mon maître, si on ne l'interrompt, parlera comme trente procureurs. » Puis, se retournant du côté du curé : « Ah ! seigneur curé, seigneur curé ! lui dit-il, Votre Grâce pense que je ne la reconnais pas et que je ne devine pas à quoi tendent ces nouveaux enchantements. Eh bien, sachez que je vous reconnais, quoique vous vous cachiez la figure, et que je vous ai pénétré, quoique vous dissimuliez votre tromperie ; mais, où règne l'envie, la vertu ne saurait vivre, ni la libéralité avec l'avarice. En dépit du diable, sans Votre Révérence mon maître aurait, à cette heure, épousé l'infante Micomicona, et moi je serais comte, pour le moins ; car je ne pouvais moins espérer de la bonté de mon seigneur le chevalier de la Triste Figure, ni de la grandeur de mes services. Mais on a bien raison de dire que la roue de la fortune tourne mieux que celle d'un moulin, et que ceux qui se trouvaient hier au faite sont aujourd'hui par terre. C'est pour mes enfants et ma femme que j'ai des regrets : quand ils pouvaient et devaient espérer de voir revenir leur père gouverneur ou vice-roi d'une île ou d'un royaume, ils le verraient arriver en habit de muletier. Ce que je vous ai dit, seigneur curé, ce n'est que pour exciter votre paternité à se reprocher le mauvais traitement que l'on fait subir à mon maître : prenez garde que Dieu ne vous demande compte, dans l'autre vie, de son emprisonnement et de tout le bien qu'il eût pu faire s'il n'avait été détenu. — En vérité, il ne manquait plus que cela, s'écria le barbier. Comment, Sancho, vous aussi vous êtes de la confrérie de votre maître ? Vive Dieu ! vous mériteriez bien de lui tenir compagnie dans la cage, car vous devez être aussi enchanté

que lui pour ce qui regarde la chevalerie. Vous avez mal choisi votre temps pour devenir gros de ses promesses et pour vous mettre dans la cervelle cette ile que vous desirez tant. — Je ne suis gros de rien, répondit Sancho, et ne suis pas homme à me laisser engrosser, même par un roi. Quoique pauvre, je suis vieux chrétien, et je ne dois rien à personne. Si je désire des îles, d'autres désirent des choses pires : chacun est fils de ses œuvres ; je suis homme, et comme homme je peux devenir pape, à plus forte raison gouverneur d'une île, si mon maître en gagne tant qu'il ne sache à qui les donner. Prenez garde à ce que vous dites, seigneur barbier ; ce n'est pas le tout de faire des barbes, il y a quelque différence entre Pierre et Pierre : je vous dis cela parce que nous nous connaissons tous, et ce n'est pas à moi qu'il faut présenter un dé pipé. Quant à l'enchantement de mon maître, Dieu connaît la vérité. Restons-en là, car il ne fait pas bon d'appuyer là-dessus. »

Le barbier ne voulut pas répondre à Sancho, de peur qu'il ne découvrit, par ses simplicités, ce que lui et le curé s'efforçaient de cacher. Celui-ci, par le même motif, engagea le chanoine et ses gens à prendre un peu les devants avec lui, pour leur conter les mystères de la cage et d'autres choses plaisantes. Ils écoutèrent avec admiration tout ce qu'il leur dit de la condition, de la vie, des mœurs, de la folie de don Quichotte, exposant en peu de mots l'origine de ses extravagances et leur progrès, jusqu'au moment où on l'avait enfermé dans cette cage pour le ramener dans sa maison, et essayer de le guérir. Toutes les particularités de cette histoire leur parurent surprenantes ; et, lorsqu'il eut cessé de parler : « Vraiment, seigneur, lui dit le chanoine, je pense, pour mon compte, que ces livres de chevalerie sont très préjudiciables à l'Etat. Entraîné par un faux goût et par beaucoup de loisir, j'ai lu le commencement de presque tous ceux qui sont imprimés, mais je n'ai jamais pu me résoudre à en finir aucun : car il me semble qu'à peu de chose près ils se ressemblent tous, et qu'on ne trouve rien de plus dans l'un que dans l'autre. Ce genre de composition a pris, selon moi, naissance des anciennes fables milésiennes, contes ridicules qui ne peu-

vent que récréer l'esprit et non l'éclairer, comme les apologues qui réunissent l'agrément à l'utilité. Et encore comment ces livres pourraient-ils amuser, remplis comme ils le sont de tant d'absurdités? Les plaisirs de l'esprit naissent de la beauté, de la concordance des choses que nous voyons et qui s'offrent à notre imagination, et tout ce qui porte en soi laideur ou difformité ne saurait le satisfaire. Or, dites-moi, quelle beauté peut-il se rencontrer, quelle proportion des parties au tout et du tout aux parties, dans une fable où l'on voit un garçon de seize ans couper en deux, d'un seul revers, un géant haut comme une tour, comme s'il était de sucre? Ces auteurs veulent-ils décrire une bataille? Après nous avoir prévenus que l'armée des ennemis compte un million de combattants, il suffit que le héros du livre les combatte pour que nous le voyions, seul contre tous, remporter la victoire par la force de son bras. Mais que dirons-nous de la facilité avec laquelle une reine, l'héritière d'un grand empire, s'abandonne dans les bras d'un chevalier inconnu? Quel esprit, s'il n'est inculte et barbare, pourra se satisfaire en lisant qu'une haute tour, remplie de chevaliers, vogue en pleine mer, comme un vaisseau par un vent prospère, et qu'elle se trouve en Lombardie ce soir, demain matin chez le Preste-Jean des Indes, ou dans d'autres pays que jamais ne connut Ptolémée, que jamais ne découvrit Marco Polo? Et, si l'on m'objecte que les auteurs de ces livres, ne les donnant que pour des fables, ne sont pas tenus d'observer les convenances et les vraisemblances, je répondrai que les fictions sont d'autant meilleures et plaisent d'autant plus qu'elles approchent davantage de la vérité et rentrent dans le domaine des choses possibles. Les fables mensongères doivent être à la portée de ceux qui les lisent, et conçues de manière à rendre possible ce qui n'est pas, aisé ce qui n'est que difficile: de sorte que, tenant sans cesse l'esprit en suspens, elles excitent l'admiration et le plaisir, la surprise, l'émotion, le ravissement; ce que ne produiront jamais ceux qui s'éloignent de la vraisemblance et de cet esprit d'imitation dans lequel consiste la perfection de l'art. Je n'ai jamais vu un livre de chevalerie dont la fable forme un corps entier avec tous ses membres,



de manière que le milieu réponde au commencement, et la fin au commencement et au milieu : les auteurs, au contraire, les composent de tant de membres dépareillés, qu'il semblerait plutôt que leur intention fût de former une chimère ou quelque autre monstre, qu'une figure régulière et proportionnée. Outre ce défaut, leur style est dur, leurs récits sont incroyables, leurs amours lascives, leurs courtoisies ridicules, leurs batailles sans fin, leurs raisonnements pitoyables, leurs voyages extravagants : en un mot, ils sont tellement dépourvus de talent qu'on devrait les exiler de la république chrétienne comme des gens inutiles. »

Le curé prêtait à ce discours toute son attention : le chanoine lui semblait homme de bon sens et plein de raison dans tout ce qu'il disait. Il lui répondit qu'il partageait son opinion, qu'il haïssait les livres de chevalerie, et qu'il avait brûlé tous ceux de don Quichotte, qui étaient en grand nombre. Là-dessus, il lui raconta l'examen qu'il leur avait fait subir, nommant ceux qu'il avait condamnés au feu, et ceux qu'il avait épargnés. Le chanoine rit beaucoup de ce procès d'une nouvelle espèce : il ajouta que, malgré tout le mal qu'il avait dit des livres de chevalerie, il ne pouvait s'empêcher d'y trouver quelque chose de bon, en ce qu'ils offrent aux bons esprits un vaste champ pour s'exercer et se faire connaître, en donnant à leur plume un libre essor. En effet, ils peuvent, à leur gré, décrire des tempêtes, des naufrages, des rencontres, des batailles ; peindre un vaillant capitaine avec toutes les qualités qui lui sont nécessaires, prudent dans le danger, sachant prévoir les ruses de ses ennemis, orateur éloquent et dirigeant à son gré ses soldats, mûr dans le conseil, prompt à se déterminer, et non moins redoutable quand il temporise que quand il attaque. Tantôt ils peuvent émouvoir par le récit d'un événement tragique, tantôt égayer nos esprits par des tableaux riants, des scènes imprévues : c'est une belle dame, honnête, avisée, prudente ; un chevalier chrétien, vaillant et courtois ; un fanfaron brutal et vagabond ; un prince courtois, valeureux et affable, plein de bonté, de loyauté pour ses vassaux ; des seigneurs nobles et généreux. Ils nous représenteront un astrologue, un géogra-

phe, un musicien consommés ; un homme versé dans les affaires d'État, et même, à l'occasion, un magicien. Ils peuvent nous peindre les ruses d'Ulysse, la piété d'Énée, le courage d'Achille, les malheurs d'Hector, les trahisons de Sinon, l'amitié d'Euryale, la libéralité d'Alexandre, la valeur de César, la clémence et la sincérité de Trajan, la fidélité de Zopire, la sagesse de Caton, c'est-à-dire toutes les actions qui peuvent rendre parfait un personnage illustre, en les présentant tantôt réunies, tantôt partagées entre plusieurs. Tous ces fils, ourdis par un style agréable, par une invention ingénieuse, et toujours voisine de la vérité, formeront sans doute un riche tissu varié des plus brillantes couleurs, et qui, lorsqu'il sera terminé, présentera tant de grâce et de perfection, qu'il obtiendra la palme parmi les ouvrages d'esprit, dont le but, ainsi que je l'ai dit, est d'instruire et d'amuser. Quoique écrit en prose, un tel livre donne à l'auteur l'occasion de se montrer épique, lyrique, tragique, comique, en un mot, versé dans toutes les parties qui constituent la rhétorique et la poésie, car l'épopée peut aussi bien s'écrire en prose qu'en vers. »

CHAPITRE XLVIII

SUITE DU DISCOURS DU CHANOINE SUR LES LIVRES DE CHEVALERIE,
ET AUTRES CHOSES DIGNES DE SON ESPRIT.

« Ce que vous venez de dire, seigneur chanoine, est bien juste, répondit le curé, et voilà ce qui rend plus blâmables encore ceux qui, jusqu'à ce jour, ont composé de pareils livres, sans soigner leur style et sans observer les règles qui ussent pu les rendre aussi célèbres en prose que le sont les deux princes de la poésie grecque et latine. — J'ai pourtant eu, reprit le chanoine, la tentation de faire un livre de chevalerie, en suivant tous les préceptes que je viens d'indiquer. Je vous avouerai même que j'en ai écrit plus de cent pages ; et, pour m'assurer s'il était réellement tel qu'il me semblait, j'ai communiqué mon manuscrit à des hommes passionnés

pour cette lecture, instruits et sages, comme aussi à des ignorants qui n'y cherchent que leur plaisir : j'ai obtenu de tous une agréable approbation. Malgré cela je n'ai point poursuivi mon entreprise, car il me semblaît que c'était une chose étrangère à ma profession. Je vois d'ailleurs que le nombre des sots excède celui des gens de mérite ; et, quoiqu'il soit plus agréable d'être loué par un petit nombre de sages que bafoué par une multitude d'ignorants, je n'ai pas voulu m'exposer au jugement incertain du vulgaire inconsidéré qui recherche ces sortes d'ouvrages. Ce qui surtout me détourna de le terminer, ce fut un raisonnement que je me fis à moi-même, au sujet des comédies que l'on représente aujourd'hui. Ces comédies, me dis-je, ou du moins le plus grand nombre, tant celles qui sont tirées de l'histoire, que celles d'invention, sont regardées comme ridicules, et n'ayant ni queue ni tête ; et cependant le vulgaire les reçoit avec plaisir, et les tient pour bonnes, quoiqu'elles soient bien loin de l'être. Les auteurs qui les composent, et les acteurs qui les représentent, disent qu'il faut qu'elles soient ainsi, parce que le peuple les veut de cette manière, et non d'une autre ; que celles qui suivent une action comme le requièrent les règles de l'art, ne conviennent qu'à trois ou quatre sages qui en apprécient les beautés, tandis que tous les autres font de vains efforts pour les comprendre ; et qu'il vaut mieux gagner de quoi vivre avec le plus grand nombre, qu'une bonne réputation avec le plus petit. Il en sera de même de mon livre : après m'être brûlé les sourcils pour observer avec soin tous ces préceptes, je serai comme le tailleur de la chanson, qui donnait le fil avec la façon. En vain ai-je voulu, plusieurs fois, persuader à des auteurs qu'ils se trompaient dans leur opinion, qu'ils attireraient plus de monde, et se feraient un plus grand renom en composant des comédies selon les règles, au lieu de pièces extravagantes, ils sont si entêtés de leur opinion, qu'il n'y a ni raisonnement ni évidence qui puisse les en faire revenir. Je me souviens d'avoir dit une fois à l'un de ces entêtés. « Ne vous rappelez-vous pas qu'il y a quelques années on « représenta, en Espagne, trois tragédies composées par un « célèbre poète de ce royaume, si belles qu'elles étonnèrent

« et ravirent tous ceux qui les entendirent, les ignorants aussi
 « bien que les gens instruits, le peuple et la cour, et qu'elles
 « rapportèrent à elles seules plus d'argent que trente des
 « meilleures pièces qu'on a données depuis ? — Sans doute,
 « répondit celui que j'interrogeais, vous voulez parler de
 « *l'Isabelle, de la Philis et de l'Alexandra* ¹ ? — Oui, répon-
 « dis-je : convenez que tous les préceptes de l'art y sont
 « scrupuleusement observés ; et, malgré cela, elles ne lais-
 « sèrent pas de paraître ce qu'elles étaient, et de plaire à
 « tout le monde. Vous voyez donc que ce n'est pas la faute
 « du peuple s'il demande des sottises, mais bien celle des
 « auteurs qui ne savent pas lui donner autre chose. On ne
 « trouve pas plus d'extravagances dans *l'Ingratitude vengée* ²,
 « dans *la Numancia* ³, dans *le Marchand amoureux* ⁴, dans
 « *l'Ennemie favorable* ⁵ ni dans quelques autres que d'ha-
 « biles poètes ont composées au profit de leur renommée et
 « de la bourse des acteurs. » J'ajoutai d'autres raisons à
 celles-là pour le tirer de son erreur : je le vis embarrassé,
 mais non pas convaincu.

— Seigneur chanoine, dit à son tour le curé, Votre Grâce
 vient de réveiller en moi une vieille rancune que j'ai contre
 les comédies d'à présent, et qui n'est guère moins forte que
 celle que je garde aux livres de chevalerie. La comédie, sui-
 vant Cicéron, doit être le miroir de la vie humaine, l'exem-
 ple des mœurs, l'image de la vérité. Or, celles que l'on
 représente aujourd'hui, sont des miroirs d'extravagances, des
 exemples de sottises et des images d'impudicité. Se peut-il
 une plus grande sottise, par exemple, que de nous montrer,
 au commencement du premier acte, un enfant au maillot, et
 de nous le représenter, au second acte, homme fait avec de
 la barbe au menton ? N'est-il pas ridicule de voir un vieil-
 lard valeureux, un jeune homme poltron, un valet rhétori-

¹ Ces trois pièces sont de Lupercio Leonardo y Argensola, né à Balbastro, secrétaire du vice-roi de Naples.

² Comédie de Lope de Vega.

³ Cette pièce est de Cervantes lui-même.

⁴ *El Mercader amante*, par Gaspard de Aguilár, poète de Valence. Cette comédie a une grande analogie avec la nouvelle du *Curieux malavisé*.

⁵ Par Francisco de Tarraga, chanoine de Valence.

cien, un page conseiller, un roi portefaix, une princesse fille de cuisine ? Que vous dirai-je de la façon dont on observe le temps pendant lequel peuvent arriver les actions que l'on représente ? J'ai vu une comédie dont la première journée se passait en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique ; et, sans doute, s'il y avait eu quatre journées, elle se serait terminée en Amérique : de telle sorte que la pièce se serait passée dans les quatre parties du monde. D'autre part, s'il est vrai que l'imitation soit la partie essentielle de la comédie, comment peut-on supporter que, dans une action qui se passe au temps du roi Pépin ou de Charlemagne, le personnage principal soit l'empereur Héraclius, qui entre avec la croix dans Jérusalem, et qui prend possession du saint sépulchre, comme le fit Godefroy de Bouillon, alors qu'entre ces deux époques il y a un nombre considérable d'années ? La comédie étant fondée sur des fictions, n'est-ce pas le comble de la démente de la mêler aux vérités historiques en confondant les temps, les lieux et les personnes, et cela non pas même d'une manière vraisemblable, mais en accumulant les erreurs les plus grossières et les plus révoltantes ? Le plus grand mal, c'est que les ignorants disent qu'en cela gît la perfection ; que le reste n'est qu'une recherche frivole. Et si nous arrivons aux comédies sacrées, combien de faux miracles y rapporte-t-on ! Que de choses apocryphes et mal entendues ! On y attribue à un saint les miracles d'un autre ; on ose même en produire dans les pièces profanes, sans aucun respect, sans aucune retenue, uniquement parce qu'on s'imagine que tel miracle, telle apparition fera bien dans tel endroit, afin d'étonner les imbéciles et de les faire venir au spectacle. Toutes ces choses sont au préjudice de la vérité, au mépris de l'histoire, et même à la honte des écrivains espagnols : car les étrangers, stricts observateurs des lois de la comédie, nous regardent comme des barbares et des ignorants, en voyant l'absurdité de celles que nous composons. Et ce ne serait pas une excuse plausible de dire que le principal but des Etats bien gouvernés, en permettant les spectacles publics, n'est que d'amuser le peuple par une honnête récréation et de le garantir des dangers de l'oisiveté, et

qu'il importe peu par conséquent que les comédies soit bonnes ou mauvaises ; qu'il est inutile de leur prescrire des lois, ni d'obliger ceux qui les composent à se renfermer dans les règles prescrites, puisque, de toutes manières, le but qu'on se propose est atteint. A cela je répondrais que l'on atteindrait bien mieux ce but avec les bonnes comédies qu'avec celles qui ne le sont pas, parce qu'après avoir entendu une comédie sagement ordonnée, le spectateur sortirait du spectacle, amusé par les plaisanteries, instruit par les vérités morales, étonné de la variété des événements, réformé par les leçons, prévenu contre les fourberies, rendu sage par les exemples, irrité contre le vice et passionné pour la vertu. Tous ces sentiments, la bonne comédie doit les éveiller dans l'âme de celui qui l'écoute, quelque rustre et simple qu'il soit. Et il est impossible qu'une comédie réunissant toutes ces qualités ne réjouisse, n'instruise, ne plaise et ne satisfasse pas plus que celles qui ne les ont pas, c'est-à-dire la plupart de celles qu'on représente aujourd'hui. Ce n'est pourtant pas la faute des poètes modernes si leurs pièces ne valent pas mieux, car plusieurs d'entre eux connaissent bien en quoi ils pèchent, et ce qu'il conviendrait de faire ; mais, les comédies étant devenues une marchandise, ils disent, et avec vérité, qu'elles ne seraient ni achetées ni représentées si elles n'étaient pas faites selon cette mode. Ainsi, le poète se plie aux exigences de l'acteur qui lui demande son ouvrage et le paye. La vérité de ce que j'avance est prouvée par le nombre infini de comédies qu'a composées un heureux génie de ce royaume ¹, avec tant de grâce, de goût, d'élégance dans les vers, de justesse dans les raisonnements, de profondeur dans les maximes, en un mot d'un style si noble et si facile, qu'il remplit le monde de sa renommée. Ce grand homme, pour s'accommoder au goût des acteurs, ne les a pas toutes soignées également, et plusieurs ne sont point au degré de perfection qu'on pourrait désirer. D'autres apportent si peu de soin dans la composition de leurs pièces, qu'après la représentation les acteurs sont obligés de fuir et de se

cacher, dans la crainte d'être punis, comme ils l'ont été plusieurs fois, pour avoir insulté quelque souverain ou quelque famille illustre. Ces inconvénients, et d'autres encore, cesseraient si l'on établissait à la cour un censeur choisi parmi les hommes intelligents et sages, pour examiner toutes les pièces avant qu'elles ne fussent représentées, non seulement à la cour, mais dans toute l'Espagne, et sans l'approbation duquel, bien et dûment scellée, les tribunaux ne permettraient la représentation d'aucune pièce. De cette manière, les comédiens enverraient leurs pièces à la cour, avec exactitude, et pourraient les représenter en toute sûreté; les auteurs apporteraient plus de soin et de travail dans la composition de leurs ouvrages, sachant qu'ils doivent passer par l'examen rigoureux d'un juge éclairé; et nous aurions enfin de bonnes comédies, réunissant les deux qualités que l'on peut exiger d'elles, celles d'instruire et d'amuser, sans que les comédiens pussent être inquiétés, ni que l'on fût obligé de les punir. Et si l'on voulait, de plus, charger le même censeur, ou un autre, d'examiner les livres de chevalerie qui se publieraient à l'avenir, il s'en pourrait trouver quelques-uns qui auraient ce degré de perfection dont Votre Grâce vient de parler. Ils enrichiraient notre langue d'un précieux trésor en substituant aux vieux livres d'agréables compositions, qui serviraient d'honnêtes passe-temps, non seulement aux oisifs, mais encore aux hommes les plus occupés: car notre arc ne saurait être tendu sans cesse, et l'humaine faiblesse a besoin de quelque délassement. »

En ce moment, le barbier s'approcha de nos deux discoueurs, et dit au curé: « Voici l'endroit où je vous ai dit que nous pourrions nous reposer, et faire paître les bœufs abondamment. — C'est aussi ce qu'il me semble, » répondit le curé. Là-dessus, il demanda au chanoine ce qu'il voulait faire. Celui-ci, décidé par la fraîcheur et la beauté du site, par la curiosité de connaître plus en détail les aventures de don Quichotte, et par l'attrait de la conversation du curé qui lui plaisait beaucoup, se détermina à rester avec lui. Il chargea quelques-uns de ses domestiques d'aller à l'hôtellerie voisine acheter à manger pour tout le monde. Un valet répondit que

le mulet aux provisions, qui devait être arrivé déjà, portait de quoi satisfaire à tout, sans être obligé d'acheter autre chose que de l'orge pour les bêtes. Le chanoine ordonna alors qu'on conduisit à l'hôtellerie toutes les montures, et qu'on fit revenir le mulet.

Tandis que cet ordre s'exécutait, Sancho, voyant qu'il pouvait enfin parler à son maître sans être surveillé par le barbier et le curé, qui lui devenaient fort suspects, s'approcha de la cage, et dit à don Quichotte : « Seigneur, pour l'acquit de ma conscience, je dois vous dire ce qui se passe au sujet de votre enchantement. Ces deux hommes masqués que vous voyez, sont le curé et le barbier de notre village, et je m'imagine qu'ils vous tiennent ainsi prisonnier, par la jalousie de voir que vous les surpassez en faits héroïques. Ceci supposé vrai, il s'ensuit que vous n'êtes pas enchanté, mais engagé et trompé. Pour preuve de cela, je veux vous demander une chose, et, si vous me répondez de la manière que je le pense, il sera clair comme le jour qu'on vous abuse, que vous n'êtes point enchanté, mais seulement que vous avez la cervelle à l'envers. — Demande ce que tu voudras, mon fils Sancho, dit don Quichotte, je te répondrai suivant ton désir. Quant à ce que tu dis, que ces deux hommes qui nous accompagnent sont le barbier et le curé, nos compatriotes, il peut bien se faire qu'ils te paraissent tels; mais que ce soit eux réellement, ne le crois en aucune manière. Ce que tu dois penser, si véritablement ils leur ressemblent, c'est que ceux qui me tiennent enchanté ont pris leur figure (comme ils peuvent à leur gré prendre toutes celles qu'ils veulent), pour t'abuser et te plonger dans un labyrinthe de doutes dont tu ne sortirais pas, même si tu possédais le fil de Thésée. Peut-être ont-ils pris cette apparence pour me troubler l'esprit et m'empêcher de reconnaître d'où me vient ce malheur; car, si, d'une part, tu m'assures que ces deux hommes sont le barbier et le curé de notre village, et si, de l'autre, je me vois dans cette cage, moi qui sais que des forces surnaturelles seraient à peine suffisantes pour m'y renfermer, que veux-tu que je pense, sinon que mon enchantement surpasse tout ce que j'ai lu dans les histoires des chevaliers

errants qu'on a enchantés? Ainsi, tu peux tenir ton esprit en repos; et, quant à ceux que tu crois reconnaître, ce sont eux comme je suis Turc. Demande-moi maintenant ce que tu voudras, je te répondrai, s'il le faut, jusqu'à demain. — Sainte Vierge! s'écria Sancho, est-il possible que vous ayez la tête si dure et si peu de cervelle que vous ne voyiez pas que ce que je vous dis est la pure vérité, que votre prison et votre disgrâce sont l'effet de la malice de vos ennemis et non de votre enchantement? Eh bien, puisque vous ne voulez pas me croire, je veux vous prouver que vous n'êtes pas enchanté. Puisse Dieu vous délivrer de ce tourment, et placer Votre Grâce dans les bras de madame Dulcinée, au moment où vous y penserez le moins! — Cesse tes exorcismes, ami, reprit don Quichotte; je t'ai déjà dit que je te répondrais ponctuellement. — C'est ce que je demande : répondez-moi donc en toute sincérité, sans rien ajouter ni diminuer, avec toute la franchise de ceux qui professent les armes, comme vous, seigneur, sous le titre de chevalier errant. — Je te dis, encore une fois, que je ne mentirai en rien : achève, pour Dieu, car tu me fatigues avec tes circonlocutions et tes préambules. — Je reconnais la bonté, la sincérité de mon maître : ainsi, pour en revenir à notre histoire, je vous demanderai, parlant par respect, si, depuis que Votre Grâce est encagée, ou, comme il lui plaît de dire, enchantée dans cette cage, elle n'a pas eu l'envie de satisfaire quelque besoin. — Je ne sais ce que tu veux dire : explique-toi mieux, si tu veux que je te réponde catégoriquement. — Est-il possible que vous n'entendiez pas ce que comprennent tous les enfants? Je vous demande si vous n'avez point eu envie de faire ce dont personne ne peut se dispenser? — Bien, bien, je te comprends, Sancho. Oui, mon ami, plusieurs fois, et même dans ce moment : tire-moi, je te prie, de ce péril, car j'en crains les suites. »

CHAPITRE XLIX

SAGE CONVERSATION DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO PANÇA.

« — Ah ! dit Sancho, je vous tiens : voilà ce que je voulais savoir sur mon âme, sur ma vie. Voyons, seigneur, pouvez-vous nier ce qu'on a coutume de dire quand on voit une personne en mauvaise disposition : « Je ne sais ce qu'a un tel ; mais il ne boit, ni ne mange, ni ne dort, ni ne répond à ce qu'on lui dit : on dirait qu'il est enchanté. » Nous devons donc en conclure que ceux qui ne mangent, ni ne boivent, ni ne dorment, ni ne font les fonctions naturelles, sont enchantés, et, que, par conséquent, ceux qui boivent quand on leur donne à boire, mangent quand on leur donne à manger, ressentent le besoin qui vous presse, ne le sont pas. Répondez à cela, je vous prie. — Sancho, tu dis vrai, répondit don Quichotte ; mais ne t'ai-je pas dit aussi qu'il y a plusieurs espèces d'enchantements ? Il pourrait se faire qu'avec le temps ils eussent changé de nature, et qu'aujourd'hui ce fût l'usage que les enchantés fissent tout ce que je fais, tandis qu'auparavant ils ne le pouvaient pas faire. Ainsi, contre l'usage, on ne peut rien arguer ni tirer aucune conséquence ; je sais, je tiens pour certain que je suis enchanté : cela suffit pour la sûreté de ma conscience, car elle ne serait point tranquille si je pensais que je ne suis point enchanté, et que je reste ainsi dans cette cage, lâche et paresseux, frustrant les malheureux et les affligés des secours que je pourrais leur donner, et dont ils ont peut-être en ce moment le plus urgent besoin. — Avec tout cela, répliqua Sancho, je crois que, pour plus de satisfaction, il serait bon que Votre Grâce essayât de sortir de cette prison, et de remonter sur ce bon Rossinante, qui paraît si triste et mélancolique qu'on le dirait enchanté lui aussi. Je m'offre de vous aider de tout mon pouvoir, et je pense y réussir. Nous irons ensuite tenter de nouvelles aventures ; et, si elles ne réussissaient pas, nous serions toujours à temps de revenir à la cage, dans laquelle

je vous promets, foi de bon et loyal écuyer, de m'enterrer avec vous, si vous êtes assez malheureux, et moi assez maladroit, pour ne point réussir à ce que je dis. — Je veux bien essayer ce que tu me proposes, frère Sancho, répondit don Quichotte. Quand tu verras le moment favorable de mettre la main à l'œuvre, je ferai tout ce que tu voudras; mais tu verras, ami, que tu te trompes sur la nature de ma disgrâce. »

Ainsi s'en allaient devisant le chevalier errant et l'écuyer mécontent, jusqu'au moment où ils arrièrent à l'endroit où les attendaient le curé, le chanoine et le barbier. Le charretier détela ses bœufs et les laissa paître en liberté. La fraîcheur et la beauté du lieu conviaient au repos, non les gens enchantés, comme don Quichotte, mais les personnes sages et bien avisées, comme son écuyer. Celui-ci pria le curé de permettre que son maître sortit un peu de la cage, ajoutant que, s'il le refusait, elle pourrait bien ne pas rester aussi propre que l'exigeait la dignité d'un chevalier tel que don Quichotte. Le curé comprit aisément ce que Sancho voulait dire, et lui répondit qu'il y consentirait volontiers, mais qu'il craignait que don Quichotte, se voyant en liberté, ne fit des siennes, et ne s'enfuit où l'on ne pourrait le retrouver. — Je vous répons de lui, dit Sancho. — Et moi aussi, ajouta le chanoine, surtout s'il me donne sa parole de chevalier de ne point s'éloigner de nous tant qu'il nous plaira. — Je la donne, dit don Quichotte, d'autant plus volontiers que celui qui est enchanté comme moi n'a pas la liberté de faire ce qu'il veut : car celui qui le tient enchanté peut l'empêcher de se mouvoir pendant trois siècles; et, s'il s'enfuyait, il le ferait revenir plus vite que le vent. Ainsi donc, vous pouvez bien me lâcher; et c'est pour votre bien que je le demande, car, si vous me refusez, tenez-vous à l'écart, dans l'intérêt de votre odorat. »

Sur sa parole, le chanoine lui tendit la main et l'aida à sortir de prison, ce qui lui fit le plus grand plaisir. Il commença par s'étendre et se détirer tout le corps, puis s'approchant de Rossinante il lui donna deux petits coups sur la croupe en disant : « O toi, fleur et miroir de tous les che

vaux, j'espère en Dieu et en sa mère que nous nous retrouvons bientôt au gré de nos désirs, toi portant ton maître, et moi pressant tes flancs généreux, et continuant l'office pour lequel Dieu m'a mis au monde. » Ensuite il s'écarta, suivi de Sancho, et revint bientôt soulagé, avec la ferme résolution de mettre en œuvre le projet de son écuyer. Le chanoine le considérait, admirant l'étrange nature de sa folie, qui lui laissait l'esprit libre, le jugement sain sur toute autre matière, et lui faisait perdre les étriers, comme nous l'avons dit, lorsqu'il était question de chevalerie. Ému de compassion, il lui dit, après qu'ils se furent tous assis sur l'herbe en attendant le mulet aux provisions : « Est-il possible, seigneur hidalgo, que l'oiseuse et sottise lecture des livres de chevalerie ait eu assez d'empire sur votre esprit pour vous faire perdre le jugement, au point de croire que vous êtes enchanté, et mille autres extravagances aussi éloignées de la vérité qu'elle l'est du mensonge ? Quel est, dites-moi, l'esprit humain qui pourrait croire à l'existence de ce nombre infini d'Amadis, de cette foule de chevaliers si fameux, de tant d'empereurs de Trébizonde, de Félix Mars d'Hyrkanie, de tant de palefrois, de damoiselles errantes, de serpents et de dragons, d'andriaques, de géants, d'aventures inouïes, de batailles, d'enchantements, de rencontres effroyables, d'habits comptueux, de princesses amoureuses, d'écuyers devenus comtes, de nains complaisants, de billets doux, de propos d'amour, de femmes vaillantes, en un mot, de toutes les folies que contiennent les livres de chevalerie ? Pour moi, je vous avouerai que, si je lis tout cela sans penser que ce sont des fictions, elles m'amuse assez ; mais lorsque je viens à réfléchir que ce n'est qu'un ramas d'impostures, je jette contre la muraille le meilleur de ces livres, et je le jetterais au feu si j'en avais près de moi ; je le jugerais digne d'une telle peine, pour être faux, trompeur, en contradiction avec la nature humaine, proposant de nouvelles sectes, de nouveaux genres de vie, et donnant au vulgaire ignorant l'occasion de croire tant d'inepties. Ces livres sont si dangereux qu'ils peuvent même troubler l'esprit le plus sage, comme on le voit en vous, seigneur, qu'ils ont mis au point que l'on est obligé de

vous enfermer dans une cage et de vous traîner sur une charrette à bœufs comme un lion, un tigre, que l'on promène de ville en ville pour gagner quelque argent. Ah! seigneur don Quichotte, ayez pitié de vous-même, revenez à la sagesse, usez de celle que Dieu vous a donnée, dirigez les brillantes et nombreuses qualités de votre esprit vers une autre lecture qui tourne au profit de votre conscience. Si, pourtant, entraîné par la force de votre inclination, vous voulez lire des livres de prouesses et de chevalerie, lisez, dans la Sainte Écriture, celui des *Juges* : vous y verrez de hauts faits et des exploits aussi vrais qu'admirables. Le Portugal eut un Viriatus, Rome un César, Carthage un Annibal, la Grèce un Alexandre, la Castille un comte Fernand Gonzalez, Valence un Cid, l'Andalousie un Gonzalve de Cordoue, l'Estramadure un Diego Garcia de Parèdes, Xerez un Garci Perez de Vargas, Tolède un Garcilaso, Séville un don Manuel de Léon; la lecture de leurs brillants exploits peut attacher, instruire, délecter, ravir les plus grands esprits. Elle est digne de vous, seigneur, et vous rendra savant dans l'histoire, passionné pour la vertu, éclairé dans vos bienfaits, poli dans vos mœurs, vaillant sans témérité, audacieux sans faiblesse : le tout pour votre plus grande gloire, pour votre profit, et pour l'honneur de la Manche, d'où je sais que Votre Grâce tire son origine. »

Don Quichotte écoutait attentivement les raisons du chanoine. Quand il vit qu'il avait cessé de parler, il le regarda pendant quelque temps, et lui répondit : « Il me semble, seigneur hidalgo, que votre discours tend à me persuader qu'il n'y a jamais eu de chevaliers errants; que tous les livres de chevalerie sont faux, menteurs, dangereux, inutiles à l'État; que j'ai mal fait en les lisant, pis en les croyant, et plus mal encore en les imitant, puisque je me suis consacré à la dure profession de chevalier errant qu'ils enseignent. Vous niez, en outre, qu'il ait jamais existé d'Amadis de Gaule ou de Grèce, ni aucun autre des chevaliers dont ces livres font mention. — C'est cela même, de point en point, dit le chanoine. — Vous avez ajouté que ces livres m'avaient fait le plus grand tort, puisqu'ils m'avaient ôté le jugement et fait

enfermer dans une cage; que je ferais mieux de m'amender et de changer de lecture, en choisissant des livres plus vrais, qui m'instruiraient et m'amuseraient davantage? — Précisément. — Eh bien, moi, je tiens pour certain que c'est vous qui êtes sans jugement, et que vous êtes enchanté, puisque vous osez proférer tant de blasphèmes contre une chose avérée, si accréditée dans le monde que celui qui la nie comme vous faites mérite la même peine que vous voulez infliger aux livres qui vous déplaisent. Déclarer qu'il n'exista jamais d'Amadis, ni tous ces autres chevaliers dont les livres rapportent les aventures, c'est vouloir soutenir que le soleil n'éclaire pas, que la gelée n'est point froide, et que la terre n'est pas solide. Osera-t-on prétendre que l'aventure de l'infante Floride avec Guy de Bourgogne est controvérsée? que celle de Fier-à-Bras sur le pont de Mantible, qui arriva au temps de Charlemagne, est fausse? Je jure Dieu qu'elles sont aussi vraies qu'il est maintenant jour. Le nier, c'est soutenir qu'il n'y a jamais eu d'Hector, d'Achille, de guerre de Troie, de douze pairs de France, ni de roi Arthur d'Angleterre, qui est encore métamorphosé en corbeau, et attend à tout moment qu'on lui rende son royaume. Autant vaudrait dire que l'histoire de Guarino Mezquino et celle de la conquête du Saint-Graal sont fausses; que les amours de don Tristan et de la reine Iseult, celles de Genièvre et de Lancelot, sont apocryphes. Il existe encore des personnes qui se souviennent presque d'avoir vu la duègne Quintagnone, l'échanson le plus renommé d'Angleterre pour déguster le vin; et je me rappelle que, quand j'étais petit, ma grand'mère du côté de mon père me disait, en me montrant une duègne à grandes coiffes: « Vois-tu, petit, on dirait la dame Quintagnone. » Elle la connaissait donc, ou du moins elle avait vu son portrait. Peut-on nier que l'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne ne soit vraie, quand on voit encore aujourd'hui dans l'arsenal du roi la cheville avec laquelle Pierre gouvernait le cheval de bois qui l'emportait volant dans les airs? Cette cheville est plus grosse qu'un timon de charrette; tout auprès est la selle de Babieca; et à Roncevaux on voit le cor de

Roland, long comme une solive. De tout cela on doit conclure qu'il a existé douze pairs, des Pierre de Provence, des Cid et d'autres chevaliers coureurs d'aventures, comme on dit. Osez donc me nier que le vaillant Portugais Juan de Merlo ne fut pas chevalier errant, lui qui voyagea en Bourgogne, qui combattit, dans la cité d'Arras, le fameux seigneur de Charny, nommé Pierre, et depuis, dans celle de Bâle, Henri de Remestan, sortant vainqueur de ces deux entreprises et couvert de gloire! Et que direz-vous des défis qu'acceptèrent, contre les fils du comte de Saint-Pol qu'ils vainquirent, Pedro Barba et Gutierre Quijada, dont je descends directement en ligne masculine? Niez donc aussi que don Fernand de Guevara soit allé chercher les aventures en Allemagne, où il combattit messire George, chevalier de la maison du duc d'Autriche! Traitez de fables les joutes de Suero de Quiñones, du Paso, les entreprises de Louis de Falces contre don Gonzalo de Guzman, chevalier castillan, et une foule d'autres exploits de chevaliers chrétiens dans ce pays ou dans les royaumes étrangers, qui sont si vrais, si authentiques, qu'on ne saurait les nier sans avoir perdu la raison! »

Le chanoine écoutait avec étonnement ce mélange de vérités et de mensonges que faisait don Quichotte, et ne pouvait se lasser d'admirer la profonde connaissance qu'il avait de tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie errante. Il lui répondit : « Je ne puis nier, seigneur, qu'il n'y ait du vrai dans ce que vous venez de dire, surtout en ce qui regarde les chevaliers errants espagnols. Je vous accorde même que les douze pairs de France ont existé; mais je ne saurais croire qu'ils aient fait tout ce que leur attribue l'archevêque Turpin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce furent des chevaliers choisis par les rois de France, qui les nommèrent *pairs* parce qu'ils étaient tous égaux en naissance, en valeur, ou que du moins ils devaient l'être : c'était une espèce d'ordre ou de religion, comme nous voyons celle de Saint-Jacques ou de Calatrava, que l'on suppose devoir être composée d'hommes vaillants et bien nés; et, de même que l'on dit aujourd'hui chevalier de Saint-Jean ou d'Alcantara,

de même on disait alors chevalier des douze pairs, parce que leur ordre était composé de douze membres égaux. Quant au Cid, à Bernard del Carpio, personne ne doute de leur existence; mais, qu'ils aient fait aussi toutes les prouesses qu'on leur attribue, la chose est fort incertaine. Quant à la cheville du comte Pierre dont Votre Grâce a parlé, et qui serait auprès de la selle de Babieca, dans la salle d'armes des rois, je confesse mon ignorance ou la faiblesse de ma vue; j'ai bien vu la selle, mais non la cheville, toute grande que vous la dites. — Elle y est, sans aucun doute, dit don Quichotte, à telles enseignes qu'on l'a mise dans un étui de cuir pour la conserver. — Cela peut être, reprit le chanoine; mais, je vous le jure par les ordres que j'ai reçus, je ne me rappelle pas l'avoir vue; et, quand je vous accorderais qu'elle est dans cet endroit, ce n'est pas une raison pour croire aveuglément l'histoire de tant d'Amadis, de tant de chevaliers dont on nous parle, ni pour qu'un homme honorable et doué d'autant de qualités que vous regarde comme véritable cet immense ramas de folies que l'on trouve dans les extravagants livres de chevalerie.»

CHAPITRE L

DISCUSSION INTÉRESSANTE ENTRE DON QUICHOTTE ET LE CHANOINE,
AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS.

« — Ainsi donc, reprit don Quichotte, des livres publiés avec la permission des rois et l'approbation des hommes chargés de les examiner, des livres également bien accueillis des grands et des petits, des pauvres et des riches, des lettrés et des ignorants, des plébéiens et des nobles, en un mot de toute espèce de lecteurs, de quelque rang et condition qu'ils soient, ne sont que des recueils de mensonges, quoiqu'ils aient toutes les apparences de la vérité, puisqu'on y signale le père, la mère, la patrie, les parents, l'âge, les exploits de chaque chevalier, et les lieux témoins de leurs grandes actions, le tout de point en point, et jour par jour! Taisez-vous, seigneur; ne dites point tant de blasphèmes, et croyez que je ne vous con-



seille que ce que doit faire tout homme prudent et sage : sinon, lisez ces livres, et vous verrez quel plaisir ils vous causeront. Dites-moi, pourrait-il y avoir une plus vive satisfaction que de voir se former là, devant nous, un grand lac de poix bouillante, dans lequel nagent une multitude de serpents, de couleuvres, de lézards et d'autres animaux féroces, épouvantables ? Tout à coup, du milieu de ce lac il sort une voix plaintive, disant : « Chevalier, qui que tu sois, qui contemples ce terrible lac, si tu veux jouir du bien caché sous ses noires eaux, montre la grandeur de ton noble courage, et précipite-toi dans ces ondes enflammées : sans quoi tu n'es pas digne d'admirer les merveilles renfermées dans les sept châteaux des sept fées qui sont sous ce lac. » A peine le chevalier a-t-il cessé d'entendre cette voix lamentable que, sans rien consulter, sans être arrêté par le danger, sans même prendre le temps de déposer son armure pesante, il se jette au milieu de ce lac de feu, se recommandant à Dieu et à sa dame ; puis, sans savoir comment, il se trouve dans une campagne fleurie, auprès de laquelle les Champs-Elysées ne sont rien, où l'astre du jour brille d'un éclat plus vif, où l'azur du ciel est plus pur, plus diaphane : là s'offre à ses yeux une agréable forêt, dont les arbres pressés, dont le feuillage épais récréent la vue et répandent au loin la fraîcheur ; sur leurs rameaux entrelacés voltigent une multitude de petits oiseaux nuancés des plus riches couleurs, dont les accents non étudiés et le doux gazouillement enchantent les oreilles. Ici, il découvre un petit ruisseau, dont les eaux pures, semblables à un cristal liquide, coulent sur un sable fin et de blancs cailloux, qui ressemblent à de l'or criblé et aux perles les plus pures. Là, il voit une élégante fontaine faite de jaspe aux couleurs variées et de marbre poli ; puis il en aperçoit une autre, d'une architecture rustique, où les minces coquilles des moules et les tortueuses maisons Blanches et jaunes du limaçon, mêlées dans un savant désordre à des morceaux de cristal brillant et d'émeraudes factices, forment un ouvrage varié, dans lequel l'art, imitant la nature, semble l'avoir vaincue cette fois. Plus loin, apparaît tout à coup à ses regards un château fort ou un brillant palais, dont

les murs sont d'or massif, les créneaux de diamant, les portes d'hyacinthes, et dont l'architecture est tellement admirable, que les rubis, les perles, les diamants, les escarboucles, l'or, les émeraudes qui le composent, sont moins précieux que la main-d'œuvre. Et quand on a vu cela, que peut-on désirer encore, si ce n'est de voir sortir du château un grand nombre de damoiselles, dont les habits sont si riches, si galants, que je n'aurais jamais fini si je voulais vous les décrire comme le font nos historiens ? Celle qui paraît la maîtresse des autres, prend par la main l'intrépide chevalier qui s'est jeté dans le lac bouillant, et, sans lui dire une parole, le fait entrer dans ce riche palais : on le dépouille de ses habits, on le met nu comme lorsqu'il vint au monde, puis on le fait entrer dans un bain délicieux ; son corps est parfumé d'essences précieuses ; on le revêt d'une chemise du tissu le plus fin, qui exhale les plus suaves odeurs. Une autre damoiselle couvre ses épaules d'un manteau si riche, qu'à lui seul il vaut au moins une ville ; enfin, on le conduit dans une autre salle, où les tables sont dressées avec un ordre, une magnificence qui l'étonnent : on lui verse sur les mains de l'eau d'ambre ou de fleurs distillées ; il s'assied sur un trône d'ivoire, il est servi par des damoiselles dans un silence merveilleux ; on lui présente des mets si variés, si bien apprêtés, qu'il ne sait auquel porter la main ; et, pendant qu'il mange, une musique céleste ravit ses sens, sans qu'il puisse voir les chanteurs, ni découvrir d'où partent ces accents harmonieux. Le repas achevé, les tables levées, tandis que le chevalier se repose, appuyé sur le dossier de son siège, et se curant peut-être les dents, selon l'usage, il voit entrer une autre damoiselle, beaucoup plus belle que les autres, qui vient s'asseoir auprès de lui et lui raconte quel est ce château, et comment elle s'y trouve enchantée, et beaucoup d'autres choses qui l'étonnent et ravissent d'admiration le lecteur. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; car, de ce que je viens de dire on peut conclure qu'il n'est point d'endroit de l'histoire d'un chevalier errant qui ne puisse causer à celui qui le lira de l'étonnement et du plaisir. Croyez-moi, seigneur, lisez ces livres, comme je vous l'ai déjà conseillé : vous verrez qu'ils

charmeront votre mélancolie, si vous en avez, et guériront votre mauvaise humeur, si par hasard elle est mauvaise. Pour moi, je puis dire que, depuis que je suis chevalier errant, je suis devenu vaillant, affable, libéral, bien élevé, complaisant, généreux, courtois, hardi, doux, patient à souffrir la peine, les prisons, les enchantements; et, quoiqu'il y ait si peu de temps que je me suis vu enfermé dans une cage comme un fou, j'espère, si le ciel m'est favorable, si la fortune ne m'est pas contraire, devenir bientôt, par la force de mon bras, roi de quelque royaume où je pourrai faire éclater la libéralité, la bienveillance qui sont en moi; car, de bonne foi, seigneur, le pauvre est inhabile à manifester sa libéralité, quelque grande qu'elle puisse être, et la bienveillance qui ne consiste que dans l'intention est une chose morte, comme la foi sans les œuvres. Voilà pourquoi je désirerais que la fortune m'offrît promptement l'occasion de devenir empereur, pour montrer ma bonne volonté, faire du bien à mes amis, et surtout à ce pauvre Sancho Pança, mon écuyer, qui est bien le meilleur homme du monde, et à qui je voudrais pouvoir donner un comté que je lui ai promis depuis longtemps, quoique j'aie peur qu'il n'ait pas assez d'habileté pour gouverner un Etat. »

Ces derniers mots furent entendus par Sancho, qui dit à son maître : « Occupez-vous seulement, seigneur don Quichotte, de me donner ce comté si souvent promis par Votre Grâce, si impatiemment attendu par moi, et je vous promets que je ne manquerai point d'habileté pour le gouverner. Et si j'en manquais, j'ai entendu dire qu'il y a des hommes qui prennent à ferme les Etats de leurs maîtres, en leur payant tant par an, et se chargent de les gouverner; et le seigneur se donne du bon temps avec la rente, sans s'embarrasser d'autre chose. Je ferai de même : sans marchander, je me débarrasserai de toute affaire, jouissant de ma rente comme un duc; et que les autres fassent ce qu'ils voudront. — Ceci, frère Sancho, dit le chanoine, est bon pour ce qui regarde le revenu : mais l'administration de la justice regarde le seigneur et maître d'un Etat : elle exige un bon jugement et surtout l'intention de bien faire. Si, dans le principe, elle manque,

toujours on erre au milieu ou à la fin : car Dieu se plaît à aider au bon désir du simple, et confond la mauvaise intention de l'homme éclairé. — Je n'entends pas toutes ces philosophies, répondit Sancho ; je sais seulement que je voudrais tenir ce comté aussi bien que je saurai le gouverner. J'ai autant d'âme qu'un autre, autant de corps, et je serais aussi bien roi de mon Etat que chacun l'est du sien : étant roi, je ferais ce qu'il me plairait ; faisant ce qu'il me plairait, je satisferais mon goût ; satisfaisant mon goût, je serais content ; étant content, je n'aurais rien à désirer ; n'ayant rien à désirer, tout est dit : vienne l'Etat, et adieu, jusqu'au revoir, comme un aveugle le dit à un autre. — Ces philosophies ne sont pas aussi mauvaises que vous le dites, Sancho, reprit le chanoine ; mais, avec tout cela, il y a bien des choses à dire sur ce chapitre des comtés. — Je ne sais point ce qu'il peut y avoir à dire, interrompit don Quichotte : je me guide par les nombreux et divers exemples que je pourrais citer, de chevaliers de ma profession qui, pour reconnaître les loyaux et bons services de leurs écuyers, leur ont donné de notables récompenses, les faisant seigneurs absolus d'îles ou de cités ; tel même de ces derniers s'est trouvé dans un si haut rang, qu'il a eu la fantaisie de se faire roi. Mais, sans perdre ici plus de temps, n'en avons-nous pas un exemple signalé dans le grand et jamais assez loué Amadis de Gaule, qui fit son écuyer comte de l'île Ferme ? Aussi puis-je, sans scrupule de conscience, faire comte Sancho Pança, l'un des meilleurs écuyers qu'ait jamais eus chevalier errant. »

Le chanoine était émerveillé d'entendre don Quichotte débiter tant de folies raisonnables, si toutefois l'extravagance et la raison peuvent s'accorder ; il admirait avec quelle aisance il venait de retracer l'aventure du chevalier du Lac, et quelle impression profonde avait faite sur son esprit les livres mensongers qu'il avait lus. Il n'était pas moins étonné de la crédulité de Sancho qui soupirait si ardemment après le comté que son maître lui avait promis. Sur ces entrefaites les domestiques du chanoine revinrent avec le mulet aux provisions : ils étendirent un tapis sur l'herbe fraîche, à l'ombre de quelques arbres, et toute la compagnie se mit à

manger en cet endroit pour ne pas priver le bouvier de la commodité du pâturage.

Comme ils étaient à manger, ils entendirent un grand bruit et le son d'une clochette, qui partaient de quelque buisson voisin : au même instant parut une belle chèvre tachetée de blanc, de noir et de fauve ; derrière elle venait un chevrier, qui s'efforçait de l'appeler pour la faire retourner au troupeau. La chèvre effarouchée s'en vint droit à ceux qui mangeaient, comme pour leur demander secours, et s'arrêta près d'eux. Le chevrier s'approcha, la saisit par les cornes, et lui dit, comme si elle était capable de le comprendre : « Ah ! montagnarde tachetée, comme vous allez clochant ! Quels lousps vous ont donc effrayée, ma fille ? Ne me direz-vous point ce que c'est, la belle ? Mais qu'est-ce que ce pourrait être sinon que vous êtes femelle, et que vous ne pouvez vous tenir en repos ? Au diable soit votre humeur, ainsi que l'humeur de toutes celles qui vous ressemblent ! Revenez, revenez, ma chère amie : si vous n'êtes pas aussi contente, au moins serez-vous plus en sûreté dans la bergerie, ou parmi vos compagnes. Si vous vous en allez ainsi, égarée et sans guide, vous qui devez les garder et les conduire, que deviendront-elles sans vous ? » Ce singulier discours amusa beaucoup la compagnie, et surtout le chanoine, qui dit au chevrier : « Par votre vie, frère, reposez-vous un peu, et ne vous hâtez point tant de faire retourner cette chèvre au troupeau : puisqu'elle est femelle comme vous le dites, elle doit suivre son instinct naturel, quoique vous veuilliez l'en empêcher. Prenez ce morceau, buvez un coup : votre colère se passera, la chèvre se reposera. » En même temps il lui tendait avec la pointe d'un couteau le râble d'un lapin froid. Le chevrier le prit, remercia, but, et répondit : « Je ne voudrais pas, seigneur, que, pour m'avoir entendu parler ainsi à cette chèvre, vous me prissiez pour un homme simple, car véritablement il y a quelque mystère dans les paroles que j'ai dites : je suis rustique, mais non au point d'ignorer comment il convient de parler aux hommes et aux bêtes. — J'en suis persuadé, dit le curé ; je sais, par expérience, que les montagnes recèlent des hommes lettrés, et les

cabanes de bergers des philosophes. — Au moins, seigneur, répliqua le chevrier, on y trouve des hommes expérimentés ; et, pour vous en convaincre et vous faire toucher au doigt cette vérité, je vous demanderais de me prêter un moment d'attention, si je ne craignais de vous ennuyer et de m'invalider sans en être prié ; je vous raconterais une histoire véritable, qui vient à l'appui de ce que j'ai dit et aussi de ce qu'a dit ce seigneur (il montrait le curé). — Comme je vois, frère, dit don Quichotte, que votre conte a quelque rapport aux aventures de chevalerie, je l'écouterai pour ma part avec beaucoup de plaisir, et tous ces seigneurs en feront de même, car ils sont hommes sages et curieux des nouveautés qui étonnent, réjouissent et instruisent, comme je ne doute pas que ne le fasse votre histoire. Commencez donc, mon ami ; nous vous écoutons tous. — Pour moi, j'en cède ma part, dit Sancho : je m'en vais auprès de ce ruisseau, avec ce pâté dont je vais me rassasier pour trois jours, parce que j'ai entendu dire à mon seigneur don Quichotte que l'écuier d'un chevalier errant doit manger, quand l'occasion s'en présente, jusqu'à n'en pouvoir plus, attendu qu'il lui arrive souvent d'entrer dans une forêt si épaisse, si embarrassée qu'on n'en peut trouver l'issue en six jours ; et, si cet homme n'est pas pleinement rassasié, ou s'il ne porte pas un bissac bien garni, il pourra bien demeurer pour toujours dans ce lieu, changé en momie. — C'est bien avisé, dit don Quichotte ; va donc où tu voudras, Sancho, et mange tant que tu le pourras. Pour moi, j'ai l'estomac satisfait, et je vais m'occuper de la nourriture de mon âme, en écoutant l'histoire de ce brave homme. — Ainsi ferons-nous tous, » dit le chanoine. En même temps, il pria le chevrier de commencer. Celui-ci donna deux coups du plat de la main sur le dos de la chèvre qu'il tenait par les cornes, en lui disant : « Couche-toi près de moi, tachetée ; nous avons tout le temps de rejoindre le troupeau. » La chèvre sembla le comprendre : quand elle le vit s'asseoir, elle se coucha tranquillement près de lui, le regarda, comme paraissant attentive à ce qu'il allait dire ; alors il commença en ces termes :

CHAPITRE LI

RÉCIT DU CHEVRIER A CEUX QUI EMMENAIENT DON QUICHOTTE.

A trois lieues de cette vallée est un village qui, quoique petit, est un des plus riches de la contrée. Dans ce village, vivait un laboureur encore plus estimé pour ses vertus que pour sa fortune, quoique celle-ci donne beaucoup de considération. Mais le trésor qu'il prisait le plus était une fille d'une extrême beauté, d'une rare sagesse, et pourvue de tant de qualités qu'on ne pouvait assez admirer les dons qu'elle avait reçus du ciel et de la nature : belle dans son enfance, ses attraits s'accrurent avec l'âge, et à seize ans elle n'avait point d'égale. Le bruit de sa beauté se répandit bientôt dans les villages voisins ; que dis-je ? dans les villes éloignées, jusque dans le palais des rois ; et de toutes parts on accourait pour la voir, comme un miracle, comme une chose rare. Son père la gardait avec soin, mais elle se gardait encore mieux elle-même : car il n'y a verrous, cadenas ni serrures qui gardent aussi bien une jeune fille que sa propre sagesse. La richesse du père et la beauté de la fille engagèrent beaucoup d'hommes étrangers, ou du village même, à la demander pour femme ; mais le père, à qui seul il appartenait de disposer d'un bijou si précieux, était fort embarrassé, ne sachant qui choisir parmi tous ceux qui l'importunaient. Je fus du nombre des prétendants et de ceux qui avaient les plus grandes espérances : car le père me connaissait bien ; j'étais du même village, fils de parents honnêtes, dans la fleur de l'âge, riche en patrimoine, et je ne manquais pas de jugement.

Elle fut en même temps recherchée par un autre jeune homme de notre village, qui présentait les mêmes avantages que moi, ce qui rendait le père fort indécis, car il lui semblait que sa fille serait également bien pourvue avec l'un de nous deux. Pour sortir d'embarras, il résolut de s'en rapporter à Léandra (ainsi se nommait la riche jeune fille qui m'a rendu si misérable). persuadé que, puisque nous

étions égaux en mérite, il devait lui laisser le choix entre nous : chose digne d'être imitée par tous les pères qui veulent établir leurs enfants. Je n'entends pas qu'on les laisse ainsi choisir entre les mauvais partis, mais qu'on leur en propose de bons, et qu'on leur laisse alors la liberté de se décider. Je ne sais quelle fut la réponse de Léandra ; mais le père nous représenta le jeune âge de sa fille, et nous entretint tous deux de discours vagues, sans s'engager ni nous rebuter. Mon rival se nommait Anselme, et moi Eugène : vous connaissez ainsi les noms des acteurs de cette tragédie, dont le dénouement est encore inconnu, mais ne paraît pas devoir être heureux. Cependant, il arriva dans notre village un jeune homme nommé Vincent de la Roca, fils d'un pauvre laboureur de l'endroit : il venait d'Italie et d'autres pays où il avait été soldat. A l'âge de douze ans, il fut emmené par un capitaine qui passait dans le village avec sa compagnie : et, douze ans après, il revint en habit de soldat, bigarré de mille couleurs, couvert de babioles de cristal et de petites chaînes d'acier. Il prenait une parure aujourd'hui, demain une autre, délicate, bariolée et ayant plus d'éclat que de valeur. Les paysans, gens malicieux, surtout quand ils ont du loisir, examinèrent et comptèrent tous ces colifichets, et trouvèrent qu'il avait trois habits de différentes couleurs, avec les jarretières et les bas ; mais il les déguisait de tant de façons, que vous eussiez juré qu'il en avait au moins dix paires, et plus de vingt panaches. Et ne vous étonnez point de me voir faire ainsi le compte de ses habits, car ils jouent un grand rôle dans cette histoire. Il s'asseyait ordinairement sur une pierre, auprès d'un grand orme qui est sur notre place, et là il nous tenait tous la bouche béante au récit des exploits qu'il nous racontait. Il n'y avait pays sur la terre qu'il n'eût vu, ni bataille où il ne se fût trouvé ; il avait tué à lui seul plus de Maures qu'il n'y en a dans le Maroc et dans Tunis ; il avait livré plus de combats singuliers que Gantey y Luna, plus que Diego Garcia de Paredès, plus que mille autres qu'il nommait : de tous ces combats il était sorti victorieux, sans qu'ils lui eussent coûté une seule goutte de sang ; il nous mortrait, en outre, dès

cicatrices que nous ne pouvions voir, mais qu'il disait être des blessures d'arquebuses qu'il avait reçues dans diverses rencontres. En un mot, avec une arrogance sans pareille, il tutoyait ses égaux, ceux qui le connaissaient le mieux, et disait que son bras était son père, ses œuvres, sa noblesse ; et que, sous cet habit de soldat, il ne devait rien au roi lui-même. Avec toutes ces jactances, il savait un peu de musique, râclait de la guitare, et, pour achever, se mêlait aussi d'être poète : de sorte que le moindre petit événement qui arrivait dans le village lui fournissait le sujet d'une romance sans fin. Ce beau soldat, ce Vincent de la Roca, ce brave, ce galant, ce musicien, ce poète, fut aperçu plusieurs fois par Léandra, d'une fenêtre de sa maison qui donnait sur la place. Ses oripeaux l'éblouirent : elle écouta ses romances, dont il distribuait vingt copies ; les récits qu'il faisait de ses prouesses parvinrent à ses oreilles ; en un mot, le diable s'en mêla : elle s'enmouracha de lui avant même qu'il eût eu la présomption de la courtiser. Et, comme les entreprises d'amour viennent promptement à bien quand on a pour soi l'objet de ses vœux, Vincent et Léandra furent bientôt d'intelligence ; et, avant même qu'aucun des prétendants pût soupçonner leur dessein, ils l'exécutèrent : Léandra quitta la maison d'un père qui la chérissait (car elle n'avait plus de mère), et s'en fut avec le soldat, qui sortit plus triomphant de cette affaire que de toutes celles dont il se faisait honneur. Tout le village apprit cette aventure avec le dernier étonnement. J'étais interdit, Anselme stupéfait, le père triste, les parents honteux. La justice ne s'endormit pas : on mit les archers en campagne ; ils battirent les chemins, fouillèrent les bois, cherchèrent partout : enfin, au bout de trois jours, on trouva, dans le creux d'un rocher, Léandra, nue en chemise, sans argent, sans les bijoux précieux qu'elle avait emportés de la maison. On la ramena chez son malheureux père, on la questionna : elle avoua sans contrainte qu'elle avait été trompée par Vincent de la Roca ; que, sous parole de l'épouser, il lui avait persuadé de quitter la maison de son père, lui promettant de la mener dans la plus riche et la plus délicieuse ville du monde, qui était Naples ; que, trop crédule, elle avait ajouté

foi à ses discours ; qu'elle avait volé son père et suivi Vincent la nuit même qu'elle s'enfuit ; que celui-ci l'avait conduite sur une haute montagne, et l'avait enfermée dans la caverne où l'on venait de la trouver, sans lui faire d'autre violence que de lui voler tout ce qu'elle avait sur elle : ce qui fut un nouveau sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'écoutaient. C'était sans doute une chose difficile à croire que la continence du jeune homme ; mais Léandra l'affirma d'une manière si positive, si naturelle, qu'elle vint à bout de consoler son triste père, qui faisait peu d'état des richesses qu'on lui emportait, puisqu'on lui laissait sa fille avec le trésor qui, perdu une fois, ne peut plus se retrouver. Le même jour que Léandra revint, son père la fit disparaître du village et conduire dans un monastère d'une ville voisine, en attendant que le temps eût effacé la mauvaise impression qu'avait faite sur les esprits son escapade. La jeunesse de Léandra lui servit d'excuse, au moins aux yeux de ceux pour qui la chose était à peu près indifférente ; mais, pour ceux qui connaissaient son esprit et son jugement, ils ne purent attribuer sa faute à l'ignorance, mais bien à son humeur légère, à l'inclination naturelle des femmes qui les porte à être volages, inconsidérées. Léandra ainsi renfermée, Anselme perdit toute sa gaieté, ne trouvant plus rien qui fût digne de fixer ses regards ; il en fut de même de moi : notre tristesse s'accrut avec notre impatience ; nous maudissions les braveries du soldat, le peu de soin que le père avait pris de sa fille ; enfin, nous résolûmes tous deux de quitter notre village et de venir nous établir dans cette vallée, où nous faisons paître, lui ses brebis, moi mes chèvres, passant ainsi notre vie au milieu des arbres, donnant un libre cours à notre passion, chantant de concert les louanges ou les défauts de Léandra, soupirant à l'écart ou confondant nos plaintes. A notre exemple, plusieurs des prétendants de Léandra sont venus se rendre dans ces montagnes, et font le même métier que nous : le nombre s'en est tellement accru, qu'on prendrait ces lieux pour une nouvelle Arcadie, tant on y voit de bergers et de troupeaux ; et il n'est aucun lieu où l'on n'entende répéter le nom de la belle Léandra : l'un la maudit, l'appelle capricieuse, volage et peu

retenue ; l'autre la nomme facile et légère ; celui-ci l'absout et lui pardonne ; celui-là la blâme et la loue tout à la fois ; tel célèbre sa beauté, tel autre se plaint de son absence ; enfin, tous l'adorent et la méprisent, et leur folie est telle qu'il en est qui se plaignent de ses dédains sans lui avoir amais parlé ; d'autres se consomment d'une jalousie ridicule, puisqu'on n'a connu son dessein qu'après sa faute. Il n'est point de rocher, point de ruisseau, point d'arbre auprès duquel on ne voie un berger qui confie aux vents son amoureux martyr : partout l'écho répète le nom de Léandra ; il résonne sur les montagnes, les ruisseaux le murmurent ; il nous enchante, il nous ravit, espérant sans espoir, craignant sans savoir quoi. Parmi tous ces insensés, celui qui montre à la fois le plus et le moins de jugement, c'est mon rival Anselme : ayant tant de sujets de plainte, il ne déplore que l'absence de Léandra, dans des vers où il montre la beauté de son esprit, et qu'il chante au son d'un violon dont il s'accompagne admirablement. Pour moi, je suis une route plus naturelle et plus facile : il me paraît plus juste de déclamer contre la légèreté des femmes, contre leur inconstance, leur duplicité, leurs promesses trompeuses, leur foi mensongère et le peu de solidité de leurs pensées. Voilà, seigneurs, quel a été le motif des paroles que vous m'avez entendu dire à la chèvre, lorsque je l'ai attrapée : comme femelle, j'en fais peu de cas, encore qu'elle soit la meilleure de mon troupeau. Ainsi finit aussi le conte que je vous avais promis : s'il vous a semblé un peu long, je ne le serai point à vous offrir mes services ; ma cabane est tout près d'ici : j'ai du lait frais, du fromage exquis et des fruits de la saison qui ne seront pas moins agréables au goût qu'à la vue.

CHAPITRE LII

DU DÉMÊLÉ DE DON QUICHOTTE AVEC LE CHEVRIER, ET DE LA SURPRENANTE AVENTURE DES PÉNITENTS, QU'IL TERMINA GLORIEUSEMENT A LA SUEUR DE SON FRONT.

Le conte du chevrier plut à tous les assistants et surtout au chanoine, qui trouva que le conteur s'était exprimé, non

comme un rustique chevrier, mais en homme de cour, fin et délicat, et que c'était avec raison que le curé disait qu'on rencontrait sur les montagnes des gens instruits et polis. Tous firent à Eugène mille offres de service ; mais celui qui se montra le plus empressé fut don Quichotte, qui lui dit : « Certes, mon frère, s'il m'était permis de tenter quelque aventure, je me mettrais à l'heure même en chemin pour vous en procurer une bonne : j'irais enlever du monastère, où sans doute elle est enfermée contre sa volonté, votre Léandra, en dépit de l'abbesse et de tous ceux qui voudraient s'y opposer, et je viendrais la remettre entre vos mains pour en disposer à votre volonté, toutefois en gardant les lois de la chevalerie, qui défendent de faire à une damoiselle aucun déplaisir. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu notre Seigneur, que le pouvoir d'un malin enchanteur n'aura pas tant de force qu'il ne soit surpassé par celui d'un enchanteur mieux intentionné, et alors je vous promets secours et protection, comme m'y oblige ma profession, qui n'est autre que de secourir les opprimés. » Le chevrier se mit à considérer don Quichotte ; et, le voyant de si étrange mine et en si mauvais équipage, il demanda au barbier, qui se trouvait auprès de lui, quel était cet homme ainsi bâti et qui parlait de la sorte. « Et qui pourrait-ce être, répondit le barbier, sinon le fameux don Quichotte de la Manche, le redresseur de torts, le vengeur des injures, le soutien des damoiselles, la terreur des géants, le vainqueur dans tous les combats ? — Ceci ressemble, répondit le chevrier, à ce que j'ai lu dans les livres de chevalerie, où les chevaliers errants font tout ce que vous dites ; et je crois, où que vous vous moquez de moi, ou que ce gentilhomme a des chambres vides dans le cerveau. — Vous êtes un insolent coquin ! s'écria don Quichotte ; c'est vous qui êtes vidé et timbré ; moi, j'ai la tête plus pleine que ne l'a jamais été la drôlesse, fille de drôlesse, qui vous a mis au monde. » En disant ces mots, il prit un pain qui était auprès de lui, et le jeta à la figure du chevrier, avec tant de force qu'il lui aplatit le nez. Le chevrier, qui n'entendait pas la plaisanterie, se voyant ainsi maltraité, sans respect pour le tapis, la nappe et toute la compagnie, sauta sur don

Quichotte, le saisit au cou avec ses deux mains, et l'eût étranglé sans miséricorde, si Sancho Pança ne fût accouru, n'eût pris le chevrier par les épaules et ne l'eût jeté à la renverse sur le tapis, brisant les verres, cassant les plats, répandant tout ce qu'ils contenaient. Don Quichotte, se voyant libre, se jeta à son tour sur le chevrier, dont la figure était en sang, et que Sancho crossait à coups de pied. Le chevrier, tout en se traînant, cherchait un couteau sur le tapis, pour tirer une vengeance sanglante; mais le chanoine et le curé l'en empêchèrent. Cependant le barbier fit en sorte que le chevrier pût mettre sous lui don Quichotte; et, le tenant ainsi, il lui administra tant de coups, que le visage du pauvre chevalier n'était pas moins sanglant que celui de son ennemi. Le chanoine et le curé s'étouffaient de rire¹; les archers sautaient de joie, et agaçaient l'un contre l'autre les deux champions, comme les chiens que l'on excite au combat. Sancho se désespérait: un des domestiques du chanoine le retenait et l'empêchait de secourir son maître. Enfin, tous riaient, excepté les deux combattants, lorsqu'on entendit tout à coup le son d'une trompette, si triste et si lugubre, qu'il attira l'attention de tout le monde. Mais celui qui s'émut le plus fut don Quichotte qui, quoique retenu malgré lui sous le chevrier et le corps moulu de coups, lui dit: « Frère diable, car il faut que tu sois lui-même, puisque ta valeur et tes forces ont pu se rendre maîtresses des miennes, faisons, je te prie, trêve pour une heure, car le son douloureux de cette trompette semble annoncer quelque aventure qui m'appelle. » Le chevrier, las de battre et d'être battu, le laissa aller. Aussitôt don Quichotte se redressa sur ses pieds, se tourna du côté d'où venait le son, et vit descendre d'un coteau plusieurs hommes vêtus de blanc, à la manière des pénitents.

¹ Cet endroit est un de ceux qui ont mérité le plus de censures à Cervantes. Quelque bon qu'il présente son don Quichotte, une pareille scène est infâme, surtout par la part odieuse qu'y prennent le curé, le chanoine et le barbier. Il ose comparer lui-même ce combat à celui des chiens que l'on excite l'un contre l'autre. Comment ne s'est-il pas aperçu que c'était passer toutes les bornes du respect que l'on doit au lecteur et que l'on se doit à soi-même? Qui, dans un pareil tableau, pourrait reconnaître le peintre de l'âge d'or!

Il faut savoir que, cette année, les nues avaient refusé à la terre une pluie bienfaisante : par tous les lieux de la contrée se faisaient des processions, des rogations, des flagellations, pour demander à Dieu qu'il ouvrit au peuple les trésors de sa miséricorde, en lui envoyant de la pluie. Les habitants d'un village voisin s'étaient mis en procession pour aller à un saint ermitage, situé sur l'un des coteaux de cette vallée. Don Quichotte, apercevant l'étrange costume des flagellants, sans se rappeler combien de fois il en avait vu de semblables, s'imagina que c'était là quelque nouvelle aventure qu'à lui seul il appartenait d'entreprendre, comme chevalier errant ; et ce qui le confirma dans son opinion, ce fut de voir une image couverte d'un voile noir, que portaient ces pénitents : il s'imagina que c'était quelque grande dame qu'enlevaient par force ces félons, ces discourtois malandrins. Plein de cette idée, il courut vers Rossinante, qui s'en allait paissant, le brida, demanda à Sancho son épée, monta en selle, embrassa son écu, et dit à haute voix à tous les assistants : « C'est maintenant, illustre et valeureuse compagnie, que vous allez voir combien sont utiles au monde les chevaliers errants ; à cette heure, dieu je, vous jugerez combien ils sont estimables, par la liberté que je vais rendre à cette bonne dame qu'on emmène captive. » En disant ces mots, à défaut d'éperons, il serra les flancs de Rossinante, qui partit au grand trot (car, dans tout le cours de cette véridique histoire, on ne voit pas que Rossinante ait jamais pris le galop), et ainsi il alla à la rencontre des pénitents. Les efforts du barbier, du chanoine et du curé pour le retenir ne furent pas moins vains que les représentations de Sancho, qui lui criait : « Où allez-vous, seigneur don Quichotte ? Quel démon vous fait marcher ainsi contre notre foi catholique ? Malheur sur moi ! Ne voyez-vous pas que c'est une procession de flagellants, et que cette dame qu'on porte sur ce brancard est l'image de la bienheureuse Vierge Marie sans tache ? Regardez, seigneur, ce que vous allez faire : pour cette fois, ce n'est pas ce que vous pensez. » Sancho s'épuisait en vain : son maître était trop pressé de charger les pénitents et de délivrer la dame en deuil, pour entendre un seul mot ; et, quand il l'aurait entendu, il ne serait pas revenu,

le roi lui-même le lui eût-il ordonné. Il s'approcha de la procession, arrêta Rossinante, qui ne demandait pas mieux, et, d'une voix rauque et troublée, s'écria : « Arrêtez, vous autres, qui sans doute n'êtes pas gens de bien, puisque vous vous cachez la figure; écoutez-moi. » Les premiers qui s'arrêtèrent furent ceux qui portaient l'image, et l'un des quatre clercs qui chantaient les litanies, lequel voyant la maigreur de Rossinante, l'étrange figure de don Quichotte, et tout ce qu'il remarquait en lui de ridicule, lui répondit : « Frère, si vous avez quelque chose à nous dire, dites-le promptement : ces frères que vous voyez se déchirent les épaules, et nous ne pouvons sans raison nous arrêter pour rien entendre, à moins que ce ne soient deux mots. — Je n'en dirai qu'un, répondit don Quichotte : c'est qu'à l'instant vous mettiez en liberté cette belle dame, dont les larmes et l'air triste prouvent clairement que vous l'emmenez par force, et que vous lui avez fait quelque outrage. Et moi, qui suis né pour venger les injures, je ne souffrirai pas que vous fassiez un pas de plus avant de lui avoir rendu la liberté, qu'elle réclame et qu'elle mérite. » Ce discours fit aisément connaître à ceux qui l'écoutaient que don Quichotte était fou : ils éclatèrent de rire ; mais ces ris furent la poudre qui enflamma la colère du chevalier. Sans dire un mot de plus, il tira son épée et s'avança vers le brancard. Un de ceux qui le portaient abandonna la charge à ses compagnons, et s'avança vers don Quichotte, avec une fourche ou bâton qui lui servait à soutenir le brancard quand il se reposait. Don Quichotte déchargea sur ce bâton un grand coup d'épée qui le brisa en deux ; mais, avec le bout qui lui restait, le porteur asséna un tel coup sur l'épaule du chevalier, du côté de l'épée, que, l'écu n'ayant pu le parer, le pauvre don Quichotte tomba par terre, en fort mauvais état. Sancho Pança, qui l'avait suivi tout haletant, le voyant à terre, cria au manant de ne plus le frapper, ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui, dans toute sa vie, n'avait fait de mal à personne ; mais, ce qui fit arrêter le vilain, ce ne furent pas les cris de Sancho, ce fut de voir que don Quichotte ne remuait ni pieds ni bras. Alors, croyant l'avoir tué, il retroussa promptement sa robe autour

de sa ceinture, et se mit à fuir dans la campagne, comme un chevreuil. Sur ces entrefaites arrivèrent tous les gens de la compagnie de don Quichotte. Ceux de la procession, les voyant accourir ainsi, suivis des archers avec leurs armes, craignirent quelque mauvais dessein : ils se rangèrent tous en rond autour de la figure, haussant leurs chaperons, empoignant leurs disciplines, et les clercs leurs chandeliers, attendant l'assaut et résolus à se défendre, et même à attaquer, s'ils le pouvaient. Mais la fortune en ordonna mieux qu'ils ne le pensaient. Sancho se jeta sur le corps de son maître, faisant les plus tristes et les plus ridicules lamentations du monde, parce qu'il le croyait mort; le curé fut reconnu par celui qui conduisait la procession, et cette reconnaissance calma la frayeur des deux troupes. Le premier curé mit l'autre au fait, en deux mots, de la folie de don Quichotte; alors, tous les flagellants s'approchèrent pour voir s'il respirait encore; ils trouvèrent Sancho qui, les larmes aux yeux, disait : « O fleur de la chevalerie, qui, d'un seul coup de bâton, as vu le terme de tes ans si bien employés, honneur de ta race, orgueil et gloire de la Manche, voire du monde entier, qui, toi lui manquant, va devenir plein de méchantes gens, trop sûres de l'impunité de leurs mauvaises actions ! O libéral par-dessus tous les Alexandres, puisque, pour huit mois seulement de services, il m'avait promis la meilleure des îles que la mer environne ! O toi, humble avec les superbes, arrogant avec les humbles, affronteur de périls, patient dans les affronts, amoureux sans sujet, imitateur des bons, fléau des méchants, ennemi des pervers, enfin chevalier errant, qui est tout ce que l'on peut dire !... »

Aux cris, aux gémissements de Sancho, don Quichotte reprit ses sens, et ses premières paroles furent : « Celui qui vit loin de vous, ô douce Dulcinée ! endure des maux bien plus grands que ceux-ci. Aide-moi, ami Sancho, à me remettre sur le char enchanté, car je ne suis pas en état de me tenir sur Rossinante ; j'ai l'épaule brisée. — Bien volontiers, seigneur, répondit Sancho ; et, croyez-moi, retournons à notre village, en la compagnie de ces seigneurs qui ne veulent que votre bien. Là, nous préparerons une autre sortie qui nous

rapportera plus de profit et de gloire. — Tu dis bien, mon fils, reprit don Quichotte : ce sera un grand acte de prudence de laisser passer la mauvaise influence des astres qui règne à présent. »

Le chanoine, le barbier et le curé ne manquèrent pas d'applaudir à cette résolution ; et, après s'être bien divertis des naïvetés de Sancho, ils remirent don Quichotte sur la charrette, comme il y était auparavant. La procession se remit en ordre et poursuivit son chemin ; le chevalier prit congé de la compagnie ; les archers ne voulurent pas aller plus loin, et le curé leur paya ce qui leur était dû ; le chanoine pria le curé de lui donner des nouvelles de don Quichotte, bonnes ou mauvaises, et lui demanda la permission de continuer sa route : enfin, tous se séparèrent ; il ne resta plus que le curé, le barbier, don Quichotte, Sancho et le bon Rossinante, qui, dans toutes les rencontres, avait montré autant de patience que son maître.

Le bouvier rattela ses bœufs, plaça don Quichotte sur une botte de foin, puis, au pas tardif de ses tranquilles animaux, il suivit le chemin que lui indiqua le curé. Enfin, au bout de six jours, ils arrivèrent au village en plein midi, un jour de dimanche. Tout le monde était rassemblé sur la place, au travers de laquelle passa la charrette. Tous les habitants accoururent pour voir celui qu'elle portait : et, quand ils eurent reconnu leur compatriote, ils restèrent tout étonnés. Un petit garçon courut avertir la nièce et la gouvernante que leur maître arrivait, hâve et défait, dans une charrette à bœufs, sur un tas de foin. C'était pitié d'entendre les cris de ces bonnes femmes, les soufflets qu'elles s'administrèrent, et les malédictions qu'elles donnèrent de nouveau aux livres de chevalerie, et ce fut à recommencer quand elles virent don Quichotte entrer dans sa maison.

Au bruit de l'arrivée de ce dernier, la femme de Sancho Pança accourut, car elle avait appris que son mari était parti pour lui servir d'écuyer. Dès qu'elle vit Sancho, la première parole qu'elle lui dit fut pour s'informer si l'âne se portait bien. « Mieux que son maître, répondit Sancho. — Dieu soit loué de tant de bien ! reprit-elle. Mais, dis-moi, mon ami,

quel profit rapportes-tu de tes fonctions d'écuyer? Quel cadeau vas-tu me donner? Où sont les souliers pour nos enfants? — Je n'apporte rien de tout cela, femme, mais j'apporte des choses de plus grande importance. — Oh! tant mieux. Montre-moi donc ces belles choses, mon ami, pour me réjouir le cœur, que j'ai eu si triste pendant les siècles de ton absence. — Je te les montrerai à la maison, femme; pour le présent, contente-toi de savoir que, grâce à Dieu, la première fois que nous sortirons pour chercher des aventures, tu me verras revenir comte ou gouverneur d'une île, non de ces îles à la douzaine, mais des meilleures qu'on puisse trouver. — Dieu le veuille, mon mari, car nous en avons bien besoin. Mais, dis-moi, qu'est-ce que c'est que des îles? Je ne connais pas cela. — Le miel n'est pas pour la bouche de l'âne : quand il en sera temps, tu le verras, femme, et tu seras tout étonnée de t'entendre appeler Votre Seigneurie par tes vassaux. — Que parles-tu de seigneuries, d'îles et de vassaux? reprit Jeanne Pança¹ (ainsi se nommait la femme de Sancho, non qu'ils fussent parents, mais parce que, dans la Manche, l'usage est que les femmes prennent le nom de leurs maris). — Ne te mets pas en peine, Jeanne, de connaître tant de choses à présent; qu'il te suffise de savoir que je te dis la vérité, et tais-toi. Je te dirai seulement, en passant, que c'est la chose la plus agréable du monde d'être l'honorable écuyer d'un chevalier errant qui va cherchant les aventures; il est bien vrai que, pour le plus grand nombre, elles ne réussissent pas toujours comme on le désirerait; et sur cent, il y en a toujours bien quatre-vingt-dix-neuf qui vont de travers. Je le sais par expérience; car des unes je suis sorti berné, des autres roué de coups; mais, avec tout cela, c'est une chose bien agréable d'espérer des succès, de traverser les forêts, de gravir les rochers, de visiter les châteaux, de loger dans les hôtelleries à discrétion, sans payer même un maravédis. »

Ce colloque avait lieu entre Jeanne et Sancho, tandis que sa nièce et la gouvernante recevaient don Quichotte, le

¹ Nous avons déjà dit que, presque partout ailleurs, Cervantes l'appelle *Thérèse*.

déshabillaient et le couchaient dans son ancien lit. Il les regardait avec des yeux égarés, et ne pouvait se rappeler en quel lieu il était. Le curé recommanda à la nièce d'avoir le plus grand soin de son oncle, et de bien prendre garde qu'il ne leur échappât encore une fois, lui racontant tout ce qu'il avait fallu faire pour le ramener chez lui. A ce récit, les deux femmes renouvelèrent leurs cris et leurs malédictions contre les livres de chevalerie, priant le ciel de précipiter au fond de l'abîme les auteurs de tant de mensonges et de folies. Enfin, elles étaient dans des transes continuelles que leur oncle et seigneur ne disparût encore quand il se verrait un peu rétabli, ce qui ne manqua pas d'arriver comme elles l'avaient prévu.

L'auteur de cette histoire, malgré toute la diligence qu'il a mise à rechercher le récit des exploits de don Quichotte dans sa troisième sortie, n'en a pu découvrir le moindre vestige, du moins par documents authentiques. On sait seulement, d'après les traditions conservées dans la Manche, qu'à sa troisième sortie don Quichotte fut à Saragosse, où il assista aux joutes fameuses qui eurent lieu dans cette ville, et qu'il fit des actions dignes de sa valeur et de l'excellence de son jugement ; mais sur ses derniers exploits et sur sa mort, l'auteur n'a pu rien découvrir, et il n'en aurait jamais rien su si sa bonne fortune ne lui avait fait rencontrer un vieux médecin qui possédait une caisse de plomb qu'il avait trouvée, paraît-il, dans les fondations d'un ancien ermitage qu'on rebâtissait. Dans cette caisse était un parchemin écrit en lettres gothiques, mais en vers castillans, qui contenaient plusieurs des aventures de notre chevalier. On y parlait aussi de la beauté de Dulcinée, de la maigreur de Rossinante, de la fidélité de Sancho et de la sépulture de don Quichotte. On y voyait encore différentes épitaphes, et des éloges de sa vie et de ses mœurs. Le véridique auteur de cette nouvelle et surprenante histoire rapporte ici les vers qu'on a pu déchiffrer et lire. Pour prix du travail immense que lui ont coûté ses recherches dans toutes les archives de la Manche, il ne demande au lecteur que d'ajouter à son récit la même foi que les personnes sages ont dans les livres de chevalerie, si en

vogue aujourd'hui. S'il l'obtient, il se trouvera satisfait et bien payé de ses peines, ce qui l'encouragera à rechercher d'autres aventures, sinon aussi véritables, du moins aussi bien inventées et non moins agréables.

Les premières paroles écrites sur le parchemin trouvé dans la caisse de plomb étaient celles-ci :

LES ACADÉMICIENS D'ARGAMASILLA¹, BOURG DE LA MANCHE, SUR LA
VIE ET LA MORT DU VALREUREUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE,
HOC SCRIPSERUNT.

LE MONICONGO², ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA,
SUR LA SÉPULTURE DE DON QUICHOTTE.

ÉPITAPHE.

« Le cerveau brûlé qui enrichit la Manche de plus de dépouilles que n'en conquit Jason de Crète ; le jugement qui tournait avec l'inconstance de la girouette ;

« Le bras dont la puissance s'étendit du Catay jusqu'à Gaète ; la muse la plus horrible et la plus discrète qui grava jamais des vers sur une table d'airain ;

« Celui qui laissa les Amadis bien loin derrière lui et qui fit peu de cas des Galaors, en s'appuyant sur son amour et sur sa vaillance ;

« Celui qui fit taire les Bélianis ; celui qui, monté sur Rossinante, erra à l'aventure, celui-là gît sous cette froide pierre. »

¹ Cervantès se moque ici des habitants de ce village, dont « il ne voulait pas se rappeler le nom », en en faisant des académiciens auxquels il donne des surnoms et des sobriquets, suivant l'usage des académies italiennes de cette époque.

² Le singe du Congo.

LE PANIAGUADO¹, ACADEMICIEN D'ARGAMASILLA,
IN LAUDEM DULCINEE DU TOBOSO.

SONNET.

« Celle que vous voyez au visage hommasse, à la large poitrine, au fier maintien, c'est Dulcinée, reine du Toboso, dont fut amoureux le grand don Quichotte.

« Pour elle, il foula l'un et l'autre flanc de la vaste montagne Noire et la fameuse campagne de Montiel, jusqu'à la plaine verdoyante d'Aranjuez, à pied et fatigué.

« Ce fut la faute de Rossinante. Quelle funeste étoile présida aux destinées de cette dame manchoise et de cet invincible chevalier errant ! Dans ses jeunes années,

« En mourant, elle cessa d'être belle, et lui, bien qu'il demeure gravé sur le marbre, il ne put échapper ni à l'amour, ni à la haine, ni à la ruse. »

LE CAPRICHOSO², TRÈS SPIRITUEL ACADEMICIEN D'ARGAMASILLA, A LA LOUANGE DE ROSSINANTE, CHEVAL DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SONNET.

« Sur le superbe trône diamantin que Mars foule de ses pieds sanglants, le frénétique Manchois agite son étendard avec une fureur sans égale.

« Il suspend les armes et l'acier fin avec lequel il détruit, renverse, taille et divise. Nouvelles prouesses ! Mais l'art invente un style nouveau pour le nouveau paladin.

« Et si la Gaule est fière de son Amadis, dont les héroïques descendants firent triompher mille fois la Grèce, et étendirent sa gloire,

« Aujourd'hui la cour que préside Bellone, donne la palme à don Quichotte, et la noble Manche est fière de son héros, plus que la Grèce et que la Gaule.

« Jamais l'oubli ne ternira sa gloire, car Rossinante lui-même surpasse en vaillance et Brillador et Bayard. »

¹ De *pan y agua*, pain et eau ; ce nom signifie un commensal, un parasite, un convive habituel d'une maison.

² Le capricieux.

■ BURLADOR¹, ACADÉMICIEN ARGAMASILLESQUE,
A SANCHO PANÇA.

SONNET.

« Voici Sancho Pança, petit de corps, mais grand par sa valeur. Miracle étonnant ! Ce fut bien l'écuyer le plus simple et le plus sincère qu'ait vu le monde, je vous le jure et le certifie.

« Peu s'en fallut qu'il ne fût comte ; mais, contre lui, s'étaient conjurées la méchanceté et l'injustice de ce siècle rusé, qui ne pardonnent pas même à un âne.

« C'est sur un âne (parlant par respect) qu'allait ce doux écuyer, derrière le paisible cheval Rossinan² et derrière son maître.

« O vaines espérances des hommes ! vous passez en promettant le repos, et vous n'êtes plus à la fin qu'ombre, fumée et songe ! »

LE CACHIDIABLO³, ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA,
SUR LA SÉPULTURE DE DON QUICHOTTE.

EPITAPHE.

« Ci-gît le chevalier, bien battu et mal errant, que porta Rossinante par maint et maint sentier.

« Près de lui gît également Sancho Pança le nigaud, écuyer e plus fidèle qui se soit vu parmi tous les écuyers. »

LE TIQUITOC, ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA,
SUR LA SÉPULTURE DE DULCINÉE DU TOBOSO

ÉPITAPHE.

« Ici repose Dulcinée, et, bien que fraîche et dodue, elle a été changée en poussière et en cendres par l'affreuse et épouvantable mort.

¹ Le moqueur.

² Masque de diable. C'était le nom d'un lieutenant de Barberousse.



« Elle naquit de chaste race, et eut des airs de grande dame; elle fut la flamme du grand don Quichotte, et la gloire de son village. »

Tels furent les vers que l'on put lire. Les autres, dont l'écriture était rongée par les vers, furent remis à un académicien pour qu'il essayât de les rétablir. On sait qu'il y est parvenu à force de veilles et de travail, et qu'il a l'intention de les publier, dans l'espoir de la troisième sortie de don Quichotte.

Forse altri canterà con miglior plettro.*

* *Amos 10. Orlando furioso, xxx, 16.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	Pages
NOTICE sur la vie de Cervantès	I

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE	1
CHAPITRE PREMIER. — De la condition et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche	9
CHAPITRE II. — De la première sortie de don Quichotte	14
CHAPITRE III. — De l'agréable manière dont le héros de la Manche se fit armer chevalier	21
CHAPITRE IV. — De ce qui arriva à notre chevalier quand il fut sorti de l'auberge	27
CHAPITRE V. — Suite de la mésaventure de notre chevalier	33
CHAPITRE VI. — De la grande et agréable revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre chevalier	37
CHAPITRE VII. — Seconde sortie de don Quichotte	45
CHAPITRE VIII. — Du beau succès qu'eût le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et inimaginable aventure des moulins à vent, et d'autres événements dignes de mémoire	50
CHAPITRE IX. — Conclusion de l'épouvantable combat du brave Biscaien et du vaillant Manchois	5
CHAPITRE X. — Conversation intéressante entre don Quichotte et Sancho Pança, son écuyer	6
CHAPITRE XI. — De ce qui arriva à don Quichotte avec les chevriers	66
CHAPITRE XII. — De ce que raconta un chevrier à ceux qui étaient avec don Quichotte	72

	Pages
CHAPITRE XIII. — Fin de l'histoire de la bergère Marcelle, et autres événements	77
CHAPITRE XIV. — Vers désespérés du berger défunt, et autres événements inattendus	86
CHAPITRE XV. — De la fâcheuse aventure qui arriva à don Quichotte avec quelques Yangois dénaturés.	94
CHAPITRE XVI. — De ce qui arriva à don Quichotte dans l'hôtellerie qu'il prenait pour un château	101
CHAPITRE XVII. — Suite des travaux innombrables du brave don Quichotte et de son écuyer Sancho Pança dans l'hôtellerie.	108
CHAPITRE XVIII. — Conversation de don Quichotte et de Sancho Pança, et autres aventures dignes d'être racontées	115
CHAPITRE XIX. — Du sage entretien de Sancho avec son maître; de la rencontre qu'ils firent d'un corps mort, avec d'autres événements notables	126
CHAPITRE XX. — De l'aventure la plus inouïe qu'ait jamais eue aucun chevalier errant, et que don Quichotte acheva avec peu de péril	132
CHAPITRE XXI. — De la grande aventure et de la riche conquête de l'armet de Mambrin, avec d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier	144
CHAPITRE XXII. — Comment don Quichotte donna la liberté à quantité de malheureux qu'on menait malgré eux où ils ne voulaient pas aller	156
CHAPITRE XXIII. — De ce qui arriva au fameux don Quichotte dans la Sierra Morena, l'une des plus rares aventures qui se lisent dans cette véridique histoire.	165
CHAPITRE XXIV. — Où se continue l'aventure de la Sierra Morena	176
CHAPITRE XXV. — Des choses étranges qui arrivèrent au vaillant chevalier de la Manche dans la Sierra Morena, et de la pénitence qu'il fit, à l'imitation du Beau Ténébreux.	184
CHAPITRE XXVI. — Continuation des prouesses d'amour du chevalier de la Manche dans la Sierra Morena	199

	Pages
CHAPITRE XXVII. — Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être racontées	206
CHAPITRE XXVIII. — De la nouvelle et agréable aventure qui arriva au curé et au barbier dans la Sierra Morena	221
CHAPITRE XXIX. — De l'ingénieux artifice dont on se servit pour arracher notre amoureux chevalier à la rude pénitence qu'il s'était imposée	234
CHAPITRE XXX. — Prudence de la belle Dorothée, et autres choses aussi intéressantes que divertissantes	245
CHAPITRE XXXI. — Du plaisant entretien de don Quichotte et de Sancho Pança, son écuyer, avec d'autres événements.	255
CHAPITRE XXXII. — De ce qui arriva dans l'hôtellerie à toute la société de don Quichotte	264
CHAPITRE XXXIII. — Où l'on raconte la nouvelle du Curieux malavisé	270
CHAPITRE XXXIV. — Suite de la nouvelle du Curieux malavisé	288
CHAPITRE XXXV. — Du sanglant et terrible combat que don Quichotte livre à des outres de vin, et fin de la nouvelle du Curieux malavisé	305
CHAPITRE XXXVI. — Des étranges événements qui se passent dans l'hôtellerie	313
CHAPITRE XXXVII. — Suite de l'histoire de l'illustre infante Micomicona, avec d'autres gracieuses aventures	321
CHAPITRE XXXVIII. — Suite du curieux discours de don Quichotte sur les armes et sur les lettres	331
CHAPITRE XXXIX. — Histoire du captif	334
CHAPITRE XL. — Suite de l'histoire du captif	342
CHAPITRE XLI. — Suite de l'histoire du captif	353
CHAPITRE XLII. — Nouveaux événements arrivés dans l'hôtellerie, et autres choses dignes d'être connues	370
CHAPITRE XLIII. — Histoire du jeune muletier, et autres étranges événements arrivés dans l'hôtellerie	375
CHAPITRE XLIV. — Suite des étranges événements arrivés dans l'hôtellerie	384

	Pages
CHAPITRE XLV. — Où l'on achève d'éclaircir les doutes au sujet de l'armet de Mambrin et du bât, avec d'autres aventures aussi véritables.	391
CHAPITRE XLVI. — De la notable aventure des archers et de la grande colère de notre bon chevalier don Quichotte.	398
CHAPITRE XLVII. — De l'étrange manière dont fut enchanté don Quichotte, et autres événements merveilleux	400
CHAPITRE XLVIII. — Suite du discours du chanoine sur les livres de chevalerie, et autres choses dignes de son esprit	416
CHAPITRE XLIX. — Sage conversation de don Quichotte et de Sancho Pança.	423
CHAPITRE L. — Discussion intéressante entre don Quichotte et le chanoine, avec d'autres événements.	429
CHAPITRE LI. — Récit du chevrier à ceux qui emmenaient don Quichotte	436
CHAPITRE LII. — Du démêlé de don Quichotte avec le chevrier, et de la surprenante aventure des pénitents, qu'il termina glorieusement à a sueur de son front	440

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

Collection des Classiques GARNIER

Chaque volume broché

Relié demi-veau, tranche peigné

Demi-chagrin

TRADUCTIONS ÉTRANGÈRES

- ABÉLARD et Héloïse.** — Lettres complètes, 1 vol.
- ARIOSTE.** — Roland Furieux, 2 vol.
- BEECHER STOWE.** — La Case de l'oncle Tom, 1 vol. illustré.
- BOCCACE.** — Contes, 1 vol.
- BYRON.** — Œuvres complètes, 4 vol.
- CAMOENS.** — Les Lusiades, 1 vol.
- CANTU (César).** — Abrégé de l'histoire universelle, 2 vol.
- CERVANTÈS.** — L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche, 2 vol.
- Don Quichotte de la jeunesse, 1 vol.
- CONFUCIUS.** — Doctrine, 1 vol.
- DANTE ALIGHIERI.** — La divine comédie, 1 vol.
- DU PUGET.** — Les Voisins, 1 vol.
- Le foyer domestique, 1 vol.
- Les filles du Président, 1 vol.
- Les Cousins, 1 vol.
- GETHE.** — Faust, 1 vol.
- Werther, 1 vol.
- GOLDSMITH.** — Le Vicaire de Wakefield, 1 vol.
- MACHADO DE ASSIS.** — Mémoires, 1 vol.
- Quelques contes, 1 vol.
- MACHIAVEL.** — Le Prince, 1 vol.
- MAHOMET.** — Le Koran, 1 vol.
- Mánava-Dharma-Sastra ou Lois de Manou,** 1 vol.
- MANZONI.** — Les Fiancés, 1 vol. illustré.
- MARTINEZ SIERRA.** — Jardin ensoleillé, 1 vol.
- MILLE et un jours (Les),** 1 vol.
- MILLE et une nuits (Les),** 3 vol.
- OVIDE.** — Les amours, 1 vol.
- PELLICO.** — Mes prisons, 1 vol.
- PÉTRARQUE.** — Œuvres amoureuses, 1 vol.
- POGGE (facéties),** 1 vol.
- SCHILLER.** — Œuvres dramatiques, 3 vol.
- SHAKSPEARE.** — Œuvres complètes, 8 vol.
- SPINOZA.** — Œuvres, 1 vol.
- STERNE.** — Tristram Shandy et le Voyage sentimental, 2 vol.
- TASSE (Le).** — Jérusalem délivrée, 1 vol.
- THÉÂTRE ESPAGNOL,** 1 vol.
- THÉÂTRE ESPAGNOL (Les chefs-d'œuvre du),** ancien et moderne, 2